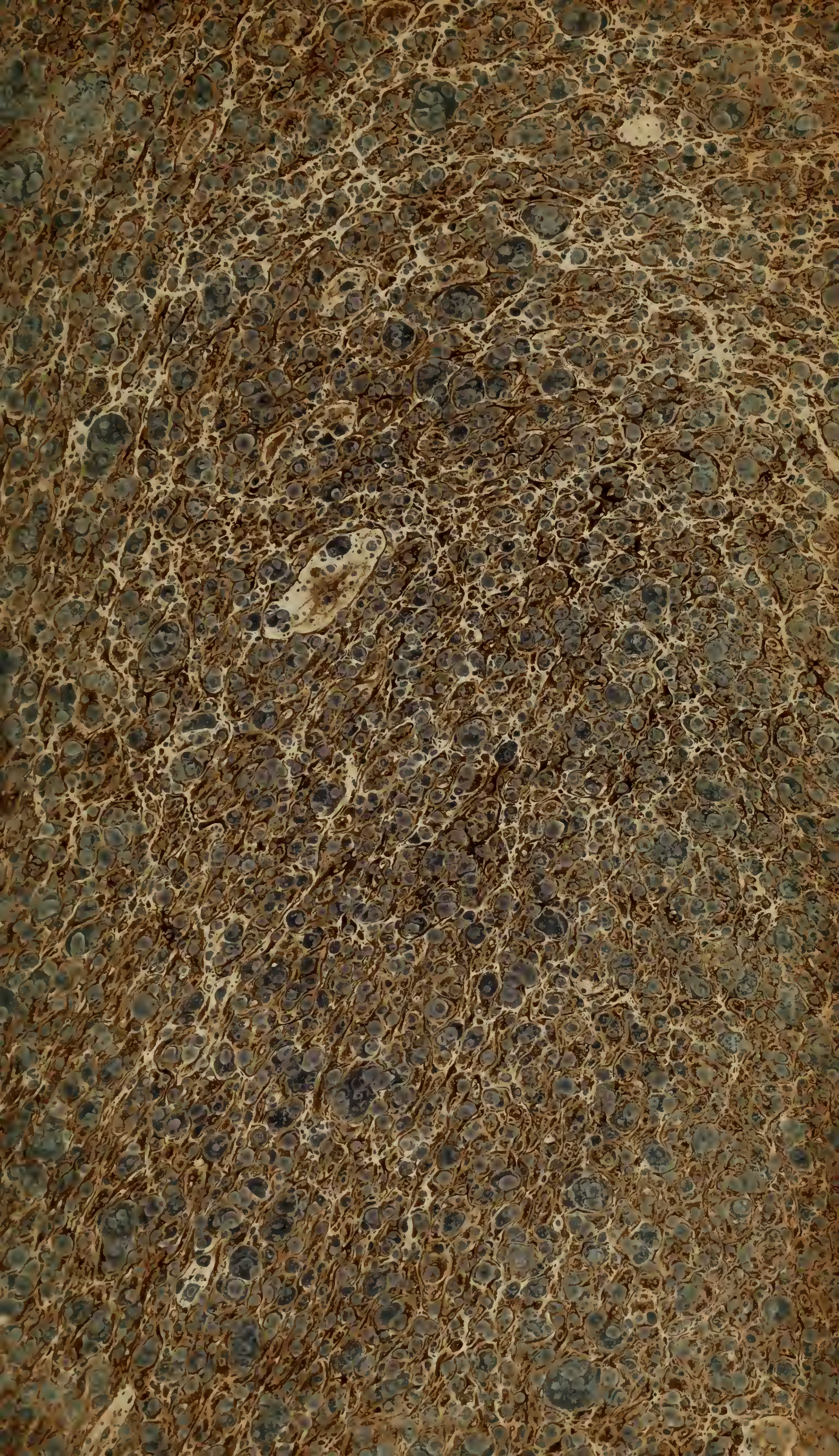

U d'/ of Ottawa
39003010638111







NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS.

PARIS, IMPRIMERIE DE PAUL DUPONT ET Cie.
Rue de Grenelle-St-Honoré 55.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS,

OU

Dictionnaire Apostolique

A L'USAGE DE CEUX QUI SE DESTINENT A LA CHAIRE,

PAR M. DASSANCE,

VICAIRE GÉNÉRAL DE MONTPELLIER,

PRÉCÉDÉE

D'UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

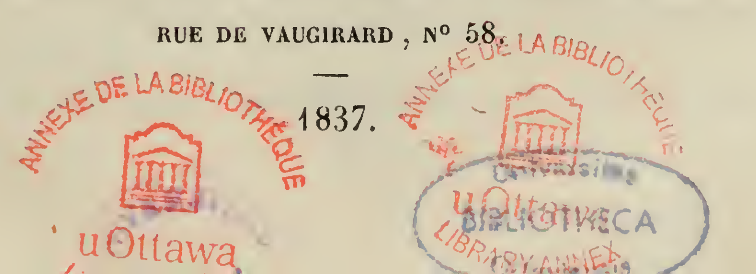
Tome Douzième.

PARIS,

AU BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE ECCLÉSIASTIQUE,

RUE DE VAUGIRARD, N° 58.

1837.



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS.

RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

Je sépare la résurrection de Jésus-Christ des autres miracles de l'Évangile, parce que c'est un fait principal sur lequel repose particulièrement la divinité du Christianisme. Si le Christ n'est pas ressuscité, disait saint Paul aux fidèles de Corinthe, votre foi est vaine : *Si Christus non resurrexit, vana est fides vestra.* Si au contraire le Christ est ressuscité, sa religion est divine, et la foi du Chrétien, n'eût-elle pas d'autre motif, est pleinement justifiée aux yeux de la raison.

On peut réduire à trois chefs les preuves de la résurrection de Jésus-Christ : la tradition constante et la foi publique de l'Église chrétienne, l'autorité des témoins cités dans l'histoire évangélique, la liaison nécessaire de plusieurs faits incontestables avec le fait de la résurrection.

I. Il n'en est pas du Christianisme comme de certaines institutions que l'on trouve établies dans le monde, sans que l'on puisse dire où, comment et par qui elles ont commencé. Nous en avons une histoire suivie qui remonte sans interruption jusqu'à l'époque de sa naissance ; et nous apprenons de cette histoire, que la résurrection de Jésus-Christ a toujours été l'objet et le fondement de la foi des Chrétiens.

Une fête solennelle, aussi ancienne que le Christianisme, est

encore aujourd'hui un monument authentique de la résurrection. Vers le milieu du second siècle, il s'éleva dans l'Église une contestation sur le jour où cette fête devait se célébrer. Les Églises d'Orient prétendaient que l'apôtre saint Jean les avait instruites à célébrer la Pâque le même jour que les Juifs, c'est-à-dire le quatorze de la lune de mars. L'Église de Rome et les Églises d'Occident se fondaient sur l'autorité de saint Pierre, pour renvoyer la Pâque chrétienne au dimanche qui suivait le jour de la Pâque judaïque. La pratique de l'Église de Rome a prévalu : le concile de Nicée, en 325, en a fait une loi pour tous les Chrétiens. Cette dispute, qui dura long-temps et qui fut soutenue de part et d'autre avec beaucoup de vivacité, nous prouve évidemment que l'Église chrétienne a toujours fait profession de croire la résurrection de Jésus-Christ, et qu'elle a toujours regardé la commémoration de ce grand miracle comme une partie essentielle de son culte.

Mais toutes les traditions ne sont pas d'une égale autorité. Rien de plus ordinaire que des fables qui, une fois en possession de l'opinion publique, se transmettent fidèlement de siècle en siècle. Par où puis-je m'assurer que la croyance de la résurrection n'est pas une de ces traditions populaires qui s'enracinent d'autant plus fortement que la superstition interdit le doute et l'examen?

Les faits qui n'ont d'autre fondement que les traditions populaires me sont justement suspects, toutes les fois que je découvre un vide entre l'époque du fait et le commencement de la tradition. Par exemple, je ne suis pas obligé de croire qu'un Ange ait apporté du ciel l'huile qui servit au baptême du roi Clovis, parce que ce fait, qui appartient à l'année 496, ne se trouve attesté, pour la première fois que par un écrivain du neuvième siècle. Ici la tradition prend sa source dans l'autorité d'Hincmar, et non dans le fait qu'elle rapporte.

Les faits qui n'ont d'autre fondement que les traditions populaires me sont encore justement suspects, lorsque se trouvant conformes aux opinions et aux préjugés reçus, ils ne sont pas appuyés sur des témoignages irréfragables. Tels sont un grand nombre de miracles qui se sont emparés de la foi du peuple, dans un temps où une piété superstitieuse allait au devant de tout ce qui portait l'empreinte, vraie ou fausse, de la religion, où l'on ne connaissait ni les lois de la nature, ni les règles de la critique; où la plus légère apparence, le plus faible témoignage suffisait pour accréditer un prodige auquel les esprits étaient préparés par l'habitude de croire,

par un zèle plus ardent qu'éclairé, souvent par des motifs de vanité ou d'intérêt.

Enfin, les faits qui n'ont d'autre fondement que les traditions populaires me sont suspects, lorsqu'il s'agit de faits obscurs et peu importans, qui ne sont pas de nature à devoir appeler l'attention publique, ou des faits isolés qui ne se trouvent liés avec rien de ce qui les a précédés ou suivis. Dans l'un et l'autre cas, je conçois sans peine comment l'erreur et le mensonge a pu s'étendre de proche en proche, jusqu'à devenir l'opinion populaire et universelle. Moins une pareille opinion a rencontré d'obstacles et de contradictions, plus il est permis de s'en défier. Les vérités les plus certaines, les faits les mieux constatés, lorsqu'ils entraînent des suites importantes, soit dans la politique, soit dans la religion, ne s'établissent pas insensiblement et sans bruit : il reste des vestiges de l'opposition qu'ils ont dû essuyer.

Voyons maintenant s'il y a quelque chose de commun entre les traditions populaires dont je viens de parler, et la tradition qui nous a transmis le fait de la résurrection.

1° Il est incontestable que la foi publique de la résurrection remonte jusqu'au temps de l'événement. L'on ne peut assigner un seul instant où les Chrétiens n'en aient pas fait profession. Il est même évident que cette croyance a toujours été le motif principal et le fondement du Christianisme, et que jamais on n'aurait vu se former une seule église chrétienne, si la résurrection de Jésus n'eût pas été annoncée, et reconnue immédiatement après sa mort.

J'aperçois donc dans la tradition chrétienne un premier caractère qui ne permet pas de la confondre avec ces opinions populaires qui s'évanouissent dès qu'on entreprend de remonter à la source. Cette foi publique et constante d'une société immense composée de peuples inconnus les uns aux autres, me paraît plus imposante et plus authentique, à mesure que je me rapproche de son origine. Si l'on peut dire de chaque génération qu'elle a recueilli la foi de la génération précédente, je demanderai où la première génération a puisé sa foi, si ce n'est dans la vérité reconnue du fait de la résurrection?

2° Je ne puis pas supposer que ce soit par l'impulsion des préjugés et des opinions dominantes, que les premiers Chrétiens aient été conduits à la foi de la résurrection. Ces premiers Chrétiens étaient ou des Juifs, ou des idolâtres, ou des philosophes, tous imbus de principes bien contraires à la nouvelle religion. Le Christianisme, combattu par tous les préjugés de l'éducation et de l'habi-

tude, méprisé et persécuté dans sa naissance, n'avait aucun de ces moyens de séduction qui agissent sur l'esprit et sur le cœur humain. Par quel autre motif que celui de la vérité connue, la foi de la résurrection a-t-elle donc pu s'établir?

3° Enfin, la résurrection de Jésus-Christ n'était pas un fait obscur, indifférent, étranger aux intérêts et aux passions qui ont coutume de remuer les hommes. Il ne s'agissait pas entre ceux qui la croyaient et ceux qui ne la croyaient pas, d'une simple diversité d'opinion sur un point d'histoire. La religion, l'ordre public en dépendaient. D'une part, les pharisiens, les prêtres, les chefs de la nation juive ne pouvaient voir sans effroi que l'on entreprît de persuader la résurrection et la divinité d'un homme qu'ils avaient crucifié. De leur côté, les disciples de Jésus ne pouvaient se dissimuler le danger auquel ils s'exposaient, en accusant du plus grand des crimes les magistrats de leur nation. Toute la ville de Jérusalem avait les yeux ouverts sur une cause aussi importante. Je ne puis donc pas supposer que la foi de la résurrection se soit établie d'une manière imperceptible, sans discussion, sans que les hommes éclairés y prissent intérêt. La nature du fait ne le permettait pas; et d'ailleurs, toute l'histoire de ces temps-là me prouve incontestablement que la foi des Chrétiens n'a pris le dessus qu'après avoir triomphé des contradictions les plus violentes et les plus opiniâtres.

La tradition constante et la foi publique de l'Église nous conduit de siècle en siècle, par une succession ininterrompue, jusqu'aux témoins de la résurrection.

Quels sont les témoins de la résurrection?

Jésus, qui l'a prédite; les Apôtres, qui l'ont publiée; les juifs, qui l'ont combattue.

Je place Jésus-Christ à la tête des témoins de la résurrection, parce qu'il l'a prédite, et qu'une telle prédiction suppose et prouve qu'il avait le pouvoir de la vérifier.

Jésus a prédit sa résurrection publiquement et de la manière la plus formelle. « Cette race perverse et adultère demande un signe « (il parlait aux prêtres et aux pharisiens), et il ne lui en sera pas « donné d'autre que le signe du prophète Jonas. Car, de même que « Jonas demeura trois jours et trois nuits dans le ventre de la ba- « leine, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le « sein de la terre [1]. » Cette prédiction n'était pas obscure; elle fut en-

[1] Matth., XII.

tendue des Juifs, et ils nous l'apprennent eux-mêmes, lorsque après le crucifiement ils disent à Pilate : « Nous nous souvenons que ce sé- « ducteur a dit : Dans trois jours je ressusciterai. » On ne peut pas soupçonner l'évangéliste de l'avoir imaginée après coup. Les chefs de la Synagogue en attestent l'authenticité par les mesures qu'ils prennent pour la démentir.

Raisonnons maintenant dans la double hypothèse de la vérité et de la fausseté du fait de la résurrection, et voyons à laquelle de ces deux hypothèses peut s'adapter la prédiction de Jésus-Christ.

Si Jésus est ressuscité, il est indubitablement l'envoyé de Dieu, et s'il était l'envoyé de Dieu, il pouvait se tenir assuré de sa résurrection, et il convenait qu'il l'annonçât à ses disciples et à ses ennemis : à ses disciples, pour soutenir leur foi contre le scandale de la croix; à ses ennemis, pour défier tous leurs efforts, pour donner plus d'éclat au miracle qui devait mettre le sceau à la divinité de sa mission. Si, au contraire, Jésus n'était pas un envoyé céleste, cette prédiction ne pouvait servir qu'à faire échouer ses projets, soit en désabusant les disciples qu'il avait séduits, soit en fournissant à ses ennemis un moyen sûr et facile de le convaincre d'imposture à la face de l'univers.

Qu'un homme de génie, par cet ascendant que les grandes ames savent prendre sur le vulgaire, par le charme de l'éloquence, par des dehors imposans de vertu, par des prestiges même, si l'on veut, parvienne à subjuguer quelques hommes simples et crédules, on le conçoit et l'histoire nous en offre mille exemples. Mais ce qu'on n'a point encore vu, c'est que l'auteur d'une imposture, jusque là si heureuse, aille de lui-même, sans nécessité, sans motif, ouvrir les yeux à tous ceux qu'il a séduits. Or, tout autre que l'arbitre souverain de la vie et de la mort, en prédisant à ses disciples qu'il sortirait du tombeau, détruisait par cela seul toute la confiance qu'il avait pu leur inspirer.

En effet, j'interroge l'incrédule, et je lui demande si les disciples de Jésus, sur l'autorité de sa prédiction, croyaient fermement qu'il dût ressusciter, ou si leur foi, encore faible et vacillante, attendait l'événement pour se fixer. Qu'il choisisse entre ces deux suppositions, et qu'ensuite il m'explique comment, après avoir attendu vainement l'exécution de la promesse de leur maître, après s'être convaincus de la fausseté de sa prédiction, les disciples ont pu se persuader encore qu'il était le fils de Dieu. A la vue d'une preuve si palpable d'imposture, la foi des disciples, quelles que soient leurs préventions, s'éteint nécessairement pour faire place

à l'indignation et à la honte de s'être laissé tromper. Loin de songer à perpétuer une fable dont l'auteur s'est trahi si visiblement, il ne leur reste qu'à retourner à leur barque et à leurs filets. Trop heureux, si un prompt repentir les dérobe à la vengeance des lois, ou si leur obscurité fait oublier qu'ils ont été les complices du faux prophète!

Une semblable prédiction, dans la bouche d'un imposteur, ne pouvait donc avoir d'autre effet que de forcer ses disciples à l'abandonner. J'ajoute qu'elle eût encore préparé à ses ennemis un moyen sûr et facile de le convaincre, à la face de l'univers, de mensonge et d'impiété.

S'il se rencontrait un chef de secte assez téméraire pour prédire hautement qu'il se montrera plein de vie trois jours après sa mort, quel serait l'effet naturel et nécessaire d'une si extravagante prédiction? Tout ce que peut s'en promettre le prétendu prophète, c'est que la fable de sa résurrection s'accrédite et se répande dans le monde. Mais tous ses moyens de séductions sont ensevelis avec lui, et l'imposture meurt avec l'imposteur, à moins qu'il ne laisse un parti assez hardi pour entreprendre, assez habile pour venir à bout de persuader que la prédiction s'est vérifiée.

Tout l'espoir de Jésus, dans le système de l'incrédulité, reposait donc sur le courage et sur l'habileté de ses disciples. Vous venez de voir si c'était en les flattant de la fausse idée de sa résurrection, qu'il pouvait les intéresser à sa mémoire et au succès de son entreprise. Je le suppose toutefois, et je me représente ces hommes si timides, si lâches quelques jours auparavant, transformés tout à coup en conspirateurs intrépides, et déterminés à soutenir la résurrection d'un homme qui les a trompés pendant sa vie, et qui, en expirant sur une croix, ne leur a légué que l'attente d'une mort semblable à la sienne. Ils s'assemblent, ils délibèrent, et prennent la résolution désespérée d'enlever le corps de leur maître. Mais dès le premier pas, un obstacle insurmontable les arrête. C'est la prédiction publique que Jésus a faite de sa résurrection. Instruits, par cette imprudente déclaration, du cours qu'allait prendre l'imposture, les prêtres et les pharisiens ont rompu d'avance toutes les mesures des conjurés. Ils ont placé des gardes au sépulcre; ils y ont apposé le sceau public : ils sauront bien empêcher qu'on enlève le cadavre; il ne leur sera pas difficile de le produire après les trois jours révolus. Ce terme expiré, la fable de la résurrection est étouffée, avant même qu'elle ait vu le jour.

En deux mots : Jésus a prédit qu'il ressusciterait. Donc il est ressuscité.

III. Le fait de la résurrection est attesté, non seulement par tous les écrivains du Nouveau-Testament, mais encore par tous les apôtres et les disciples de Jésus-Christ; et leur témoignage unanime et persévérant ne peut être suspect ni d'illusion ni d'imposture.

D'abord la nature du fait, sa continuité, la multiplicité et la variété des apparitions qui le constataient ne permettent pas de croire que les temoins aient été trompés. Ce n'est pas en songe, ou d'une manière fugitive, ce n'est pas une seule fois que Jésus, après sa mort, se montre à ses disciples : c'est pendant quarante jours consécutifs, et dans toute l'intimité du commerce le plus familier. *Præbuit seipsum vivum in multis argumentis, per dies quadraginta, apparens eis, et loquens* [1].

Direz-vous que les Apôtres étaient préparés par leurs préventions et leur crédulité, à prendre pour réels des faits et des discours qui n'existaient que dans leur imagination ?

Mais, en premier lieu, une pareille illusion supposerait la démence portée à son comble : et la démence n'admet pas cette uniformité dans les récits, cette liaison dans les faits, cette profonde sagesse dans les discours que nous offre l'histoire de Jésus ressuscité.

En second lieu, rien ne paraît plus éloigné de l'esprit des disciples que la prévention et la crédulité à l'égard de la résurrection de leur maître. Ils traitent d'extravagance le premier rapport qu'on leur en fait : *et visa sunt ante illos quasi deliramenta verba ista, et non crediderunt illis* [2]. Ils se sont assurés que le corps n'est plus dans le sépulcre, et ils ne sont pas encore persuadés. Jésus se montre à Madeleine; il lui adresse la parole; il l'appelle par son nom : Madeleine le reconnaît enfin, et court annoncer aux disciples ce qu'elle a vu. Mais son témoignage ne leur suffit pas; il faut que Jésus leur apparaisse, qu'il leur parle, qu'il leur montre les cicatrices de ses plaies. Thomas, qui n'était pas présent lors de cette première apparition, refuse d'en croire ses collègues; il ne se rend qu'après avoir vu et touché les traces récentes des clous et de la lance.

Dans ce récit, que je suis forcé d'abréger, mais dont tous les détails sont précieux, reconnaissez-vous la marche de la préven-

[1] Act. I. — [2] Luc., XXIV.

tion, de la crédulité ou de l'enthousiasme? Ne vous semble-t-il pas, au contraire, que les Apôtres portent la défiance jusqu'à l'excès? Et n'êtes-vous pas tenté de leur adresser le reproche que Jésus faisait aux disciples d'Emmaüs, qui s'entretenaient avec lui sans le connaître : O insensés, qui vous raidissez contre la foi! *ô insensati et tardi corde ad credendum.*

Mais c'est trop nous arrêter sur une supposition qui ne soutient pas le plus léger examen. Les témoins de la résurrection n'ont pu s'en laisser imposer : voyons s'il est permis de croire qu'ils aient formé le dessein d'en imposer eux-mêmes.

Ou les Apôtres s'attendaient à voir leur maître ressusciter, comme il l'avait annoncé si expressément, ou ils ne s'y attendaient pas.

Dans la première supposition, ils ont dû se reposer sur lui-même du soin de vérifier sa prédiction. Ils n'avaient nul besoin de s'engager dans une manœuvre aussi dangereuse que criminelle, et si leur attente était trompée, il ne leur restait, comme je l'ai déjà dit, que d'abandonner la cause et la mémoire d'un homme qui les avait si grossièrement abusés.

Dans la seconde supposition, nul motif, nul intérêt, nul espoir ne pouvaient les engager à concerter la fable de la résurrection. Du côté du monde, ils avaient tout à craindre : du côté du ciel, ils ne pouvaient attendre que les châtimens réservés au blasphème et à l'impiété. Le fanatisme ne les aveuglait pas sur ce qu'il y avait de criminel dans leur projet; et le faux zèle ne justifiait pas l'imposture à leurs yeux. « Si le Christ n'est pas ressuscité, disait saint Paul, nous « portons un faux témoignage contre Dieu : *Invenimur et falsi tes-* « *tes Dei.* »

Admettons néanmoins que les Apôtres eussent quelque intérêt à supposer et à divulguer la fable de la résurrection, comment n'ont-ils pas été découragés à la vue des obstacles innombrables qui s'opposaient à l'exécution d'une pareille entreprise? obstacles pris de la nature même du projet, qui demandait que l'on fît disparaître le cadavre dont les Juifs s'étaient assurés par une garde militaire : obstacles de la part des complices qui se trouvaient en grand nombre et parmi lesquels il ne fallait qu'un traître, un second Judas pour dévoiler la fraude, et en immoler les auteurs à la risée publique et à la vengeance des lois; obstacles de la part des prêtres, des magistrats, de la nation tout entière, que la fable de la résurrection couvrait d'une infamie éternelle, et qui avaient en main tous les moyens de droit et de force propres à confondre et à punir les

imposteurs; obstacles de tous les genres, qui donnent à ce projet un caractère d'extravagance tel, que l'imagination épouvantée ne peut se figurer qu'il y ait eu, d'une part, des hommes assez fous pour en concevoir l'idée, et, de l'autre, des hommes assez stupides pour en permettre l'exécution.

Nous pouvons compter parmi les témoins de la résurrection, jusqu'aux Juifs qui ont refusé de la croire. Leur incrédulité porte avec elle des caractères si manifestes de mauvaise foi qu'elle équivaut à un aveu formel.

Pour vous en convaincre, je n'ai besoin que de mettre sous vos yeux ce que firent les chefs de la Synagogue avant la résurrection pour empêcher, s'il eût été possible, que la prédiction de Jésus ne s'accomplît, et ce qu'ils firent après la résurrection pour arrêter l'effet de la prédication des Apôtres.

Avant la résurrection, les princes des prêtres et les pharisiens scellent de leur sceau l'entrée du sépulcre; ils y placent des satellites pour en défendre l'accès. Par ces mesures, ils se constituent dépositaires et gardiens du corps de Jésus, ils en répondent contre tous les efforts des disciples, et ils s'engagent tacitement à le représenter après les trois jours fixés pour la résurrection. Qu'arrive-t-il, cependant? Dès le matin du troisième jour, les sceaux du sépulcre sont brisés, la pierre énorme qui le fermait est renversée; les satellites sont dissipés, le cadavre a disparu; il ne reste que les linges qui l'enveloppaient [1].

D'après ces faits publiés par les Apôtres et non contestés par les Juifs, il faut admettre, ou que Jésus est ressuscité, ou que ses disciples ont enlevé le cadavre à force ouverte. Mais, outre que c'eût été de leur part un projet insensé, soit qu'ils crussent, soit qu'ils ne crussent pas à la divinité de leur maître, outre qu'on ne peut leur supposer ni le courage ni les forces nécessaires pour l'exécution, les chefs de la Synagogue en avaient rendu le succès impossible; et ils ne sont plus en droit d'alléguer cet enlèvement après qu'ils l'ont prévu, et qu'ils ont pris pour l'empêcher toutes les mesures que pouvait suggérer la prudence éveillée par la haine et soutenue de l'autorité et de la force publique.

A plus forte raison ne méritent-ils pas d'être écoutés, lorsqu'ils viennent nous dire que les disciples ont forcé le sépulcre, pendant

[1] Cette légère circonstance, dans l'histoire de la résurrection, n'est pas indifférente. Les auteurs de l'enlèvement n'auraient pas perdu le temps à débarrasser le cadavre de ces linges que l'huile et les parfums y avaient collés, et qui d'ailleurs en rendaient le transport plus facile.

que les gardes dormaient, tous à la fois, sans que leur sommeil eût été troublé par le tumulte inséparable des efforts et des mouvemens que suppose une pareille expédition. Un fait aussi destitué de vraisemblance demanderait, comme l'observe saint Augustin, d'autres garans que des témoins endormis. Tout ce que l'on peut conclure du bruit de l'enlèvement semé dans le peuple par les chefs de la Synagogue, c'est que, de leur aveu, le cadavre n'était plus dans le sépulcre avant la fin du troisième jour; et cet aveu, dans leur bouche, est un témoignage forcé en faveur de la résurrection.

Tandis que, par une fable si mal concertée, les prêtres et les pharisiens s'efforçaient de démentir la prédiction de Jésus-Christ, les Apôtres, au milieu de Jérusalem, se portaient hautement pour témoins de son accomplissement. Le contraste de leur assurance et de leur intrépidité, avec la mollesse et la timidité de la Synagogue, fait assez voir de quel côté se trouvent la bonne foi et la vérité.

Pierre et Jean venaient de guérir, à la porte du temple et en présence d'une foule innombrable, un homme boiteux de naissance, connu de toute la ville. Ils avaient pris occasion de ce prodige pour annoncer au peuple la résurrection de Jésus. Ils parlaient encore, lorsqu'il survient des prêtres, des magistrats du temple et des saducéens, qui les font saisir et jeter dans une prison. Le lendemain, les prêtres, les anciens, les scribes, assemblés, se font amener les deux apôtres. Nieront-ils, ou du moins contesteront-ils le miracle de la veille? non : ils le reconnaissent expressément, et se bornent à demander aux Apôtres en quel nom et par la puissance de qui ils l'ont opéré : *In qua virtute aut in quo nomine fecistis hoc vos* [1]? Pierre prend la parole et leur dit : « Princes du « peuple, apprenez, et que tout Israël sache que cet homme que « vous voyez sain devant vous, a été guéri par la puissance et au « nom de notre Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez « crucifié et que Dieu a ressuscité d'entre les morts : *Quem vos « crucifixistis, quem Deus suscitavit à mortuis..........* » Les magistrats voyant la fermeté de Pierre et de Jean, sachant que c'étaient des hommes du peuple et sans lettres, étaient dans l'étonnement et connaissaient qu'ils avaient été avec Jésus. Ils voyaient aussi devant eux l'homme guéri, et ils ne pouvaient nier la chose. Ils firent sortir les Apôtres de la salle du conseil, et, délibérant entre eux, ils se disaient : « Que ferons-nous de ces hommes? Le miracle qu'ils ont

[1] Act. IV.

« fait est connu de tous les habitans de Jérusalem. La chose est ma-« nifeste, et nous ne pouvons la nier. Mais afin que leur doctrine « ne se répande pas davantage, défendons-leur avec menace d'en « parler à qui que ce soit. » Pierre et Jean sont rappelés, on leur intime l'ordre du conseil : ils sortent en déclarant qu'ils n'obéiront pas : « Jugez vous-mêmes, disent-ils, s'il est juste de vous obéir « plutôt qu'à Dieu. Pour nous, nous ne pouvons taire ce que nous « avons vu et entendu : *Non enim possumus quæ vidimus et audi-« vimus non loqui.* »

Cités une seconde fois au même tribunal, tous les Apôtres réunis parlent avec la même intrépidité. Les prêtres, les pharisiens, frémissaient de rage et voulaient les faire mourir. « Laissez ces hommes, « leur dit Gamaliel ; car si l'œuvre qu'ils entreprennent vient des « hommes, elle tombera d'elle-même ; mais si c'est l'œuvre de Dieu, « vous ne viendrez pas à bout de la détruire, et votre résistance « vous rendrait coupables d'impiété. »

Avec tant de haine et de puissance, pourquoi tant d'incertitude et de faiblesse? Pourquoi ces ménagemens pour des hommes de néant qui accusent en face les princes des prêtres d'avoir crucifié le Messie des Juifs : *Quem vos crucifixistis?* Comment le plus sage et le plus accrédité des pharisiens ose-t-il avancer en plein conseil que, combattre la prédiction des Apôtres, c'est s'exposer à combattre l'œuvre de Dieu? Est-ce là la conduite, est-ce là le langage convenable aux chefs d'une nation, à l'égard d'une poignée de novateurs et de séditieux qui, par la plus grossière imposture, déshonorent l anation tout entière, et mettent en péril l'état et la religion?

N'allez pas m'objecter que ce récit est suspect, puisque c'est des Apôtres seuls que nous le tenons.

Les faits qui ont précédé ou suivi immédiatement la résurrection étaient des faits publics et notoires qui appartenaient à la Synagogue, et qu'il y aurait eu de la démence à lui attribuer, s'ils n'eussent pas été vrais et généralement reconnus. Les apôtres auraient-ils inventé que les prêtres allèrent trouver Pilate, pour lui demander de placer une garde au sépulcre; qu'il se répandit parmi les Juifs que le corps de Jésus avait été enlevé de nuit par ses disciples; qu'eux-mêmes furent cités devant le conseil, interrogés, emprisonnés, réprimandés et battus de verges? Non, ces faits ne sont pas de l'invention des Apôtres : ils avaient pour garant la notoriété publique. Vous ne pouvez raisonnablement les contester, et de leur réunion il sort une nouvelle preuve du fait de la résurrection.

D'abord la précaution de placer une force militaire près du sépulcre ne permet pas de douter que Jésus n'eût annoncé publiquement qu'il ressusciterait. J'y trouve même une sorte d'aveu de ses autres miracles ; car on eût méprisé une semblable prédiction, si des œuvres surnaturelles ne lui eussent pas donné de la vraisemblance et du poids dans l'opinion publique.

En second lieu, le bruit qui se répand de l'enlèvement du cadavre prouve démonstrativement que le tombeau s'était trouvé vide après le troisième jour. Or, ce fait seul décide contre les Juifs, puisqu'il est certain qu'ils ont dû, qu'ils ont pu, qu'ils ont voulu prévenir toute tentative de la part des disciples.

De plus, ce bruit suppose une imposture avérée, ou de la part des disciples, s'il est véritable, ou de la part de la Synagogue, s'il est faux. Or, si l'on pèse attentivement l'intérêt, les moyens, le caractère des uns et des autres, on avouera que le reproche ne peut tomber que sur les chefs de la Synagogue.

Les Apôtres n'avaient nul intérêt à dérober le corps de leur maître, à moins qu'on ne les suppose assez insensés pour vouloir, au péril de leur vie, justifier l'extravagante prédiction d'un imposteur. Mais la Synagogue demeurait convaincue du crime le plus horrible si l'on croyait à la résurrection d'un homme qu'elle avait fait périr du dernier supplice. A s'en tenir à la présomption de droit : celui-là a commis le crime, à qui le crime est utile : *Is fecit scelus, cui prodest*, il ne se trouve ici de coupables que les Juifs.

Les apôtres manquaient de tous les moyens nécessaires au succès d'une entreprise si hasardeuse. Mais les chefs de la Synagogue avaient en main tout ce qui pouvait empêcher l'effraction du sépulcre, tout ce qui pouvait la constater après l'exécution. Or, de leur aveu, ils ne l'ont pas empêchée, et, d'après toute leur conduite, il est évident qu'ils ne l'ont pas constatée. Ils n'ont pas même puni les soldats qui, par un oubli sans exemple de la discipline militaire, avaient favorisé le vol du dépôt confié à leur garde. Ils ont souffert qu'on les accusât publiquement d'avoir acheté à prix d'argent le silence de ces témoins oculaires de la résurrection.

Les Apôtres, dans toute la suite de leur vie, ont donné l'exemple de toutes les vertus; ils ont scellé de leur sang le témoignage qu'ils avaient constamment rendu de la résurrection de leur maître. En est-il de même de leurs adversaires? Interrogez, je ne dis pas les évangélistes, mais l'historien Josèphe : il vous dira que telle était la corruption des pharisiens, des prêtres, des magistrats, qu'elle

eût suffi, sans les armes des Romains, pour consommer la ruine entière de la nation.

Troisièmement, les chefs de la Synagogue ont nié le fait de la résurrection; mais quelles preuves ont-ils opposées au témoignage des Apôtres? Le bruit vague de l'enlèvement du cadavre n'est qu'une fable maladroite, s'il n'est pas soutenu par des informations juridiques. Or, il ne paraît nulle trace d'informations juridiques dans toute l'histoire de ce temps-là; et ce qui démontre qu'il n'y en a jamais eu, ou que l'on s'est cru obligé de les supprimer, c'est que les Apôtres continuent d'enseigner en public sans que les magistrats osent les condamner à la mort; c'est que, dans le procès instruit tumultuairement contre le diacre Étienne, on l'accuse, non d'avoir enseigné la résurrection de Jésus, mais d'avoir blasphémé contre le temple et contre la loi; c'est, enfin, que la foi en Jésus ressuscité, que des informations juridiques auraient dû étouffer dans sa naissance, s'établit au milieu de Jérusalem, sous les yeux des prêtres et des magistrats, qui ne savent combattre la nouvelle religion qu'en la persécutant.

Le fait de la résurrection est tellement lié avec d'autres faits incontestables, qu'on ne peut l'en détacher sans tomber dans un abîme d'invraisemblances, de contradictions et d'absurdités historiques.

Un premier fait incontestable, c'est que l'établissement du Christianisme est moins l'ouvrage de Jésus-Christ que celui de ses Apotres. Or, si Jésus n'est pas ressuscité, il est impossible de concevoir comment ses Apôtres ont pu suivre et consommer l'entreprise qu'il avait commencée. Que l'incrédule se décide une fois sur le caractère qu'il veut donner aux Apôtres. En fera-t-il des enthousiastes stupides qui prêchent de bonne foi les visions dont leur maître les a bercés? Cette supposition est détruite par le fait de la résurrection dont ils se disent les témoins. Jusque là, qu'ils aient été séduits, à la bonne heure; mais, dès ce moment, ils deviennent eux-mêmes des imposteurs; il ne faut plus nous parler de leur enthousiasme et de leur bonne foi. Essaiera-t-on de nous les montrer comme des fourbes habiles qui s'emparent du plan ébauché par leur maître, et se chargent de l'exécuter au péril manifeste de leur vie? Des fourbes n'auraient eu garde de coudre à leur plan la fable de la résurrection, qui ramenait tout à l'examen d'un fait unique où le mensonge devait percer de toutes parts.

Un second fait non moins incontestable, c'est que l'Église a pris naissance à Jérusalem, deux mois après la mort de Jésus-Christ. La première prédication de Pierre enfante trois mille Chrétiens; peu

de jours après, on en compte huit mille. La persécution qui oblige les Apôtres de se séparer porte le germe de la foi dans tous les pays voisins. Qui m'expliquera ce mouvement subit qui arrache des milliers de Juifs à leurs préjugés, à leurs habitudes, à tous leurs intérêts pour leur faire adorer un homme qu'ils ont vu expirer entre deux brigands? Les Apôtres ont publié que cet homme était ressuscité. Mais les Apôtres ont rencontré des contradicteurs; ils n'en ont pas été crus sur un fait aussi extraordinaire, ils ne l'ont pas avancé sans alléguer quelques preuves; et si le fait était controuvé, sur quelles preuves ont-ils pu l'établir, lorsque tout s'élevait contre leur témoignage, l'autorité, la religion, l'intérêt et les passions?

Que l'on exagère tant que l'on voudra la crédulité du peuple, on ne trouvera pas un seul exemple d'une pareille imposture et d'un pareil succès. Les erreurs populaires prennent leur origine et trouvent leur appui dans les opinions reçues, dans les passions, dans l'influence des gouvernemens. Romulus disparaît tout à coup; les sénateurs publient que les dieux l'ont enlevé au milieu d'un orage; un peuple imbécile et superstitieux croit sans peine une fable qui s'accorde avec toutes ses idées. Mais ce même peuple aurait-il cru, sur la parole de quelques inconnus, à l'apothéose d'un homme obscur, ennemi de ses lois et de sa religion?

Aussi, et c'est un troisième fait non moins certain que les deux précédens, les Apôtres n'ont pas dit au peuple de Jérusalem : Croyez que Jésus est ressuscité, parce que nous vous l'assurons; ils ont dit : Croyez-en les prodiges que nous opérons sous vos yeux au nom de Jésus ressuscité. La foi des premiers Juifs convertis a donc eu pour motif des faits éclatans dont la vérité était nécessairement liée à la vérité du fait de la résurrection. Tout se réduisait pour eux à l'examen facile de ces faits dont ils étaient les témoins oculaires. Tout se réduit pour nous à rechercher s'ils ont reconnu la vérité des faits allégués par les Apôtres, et si le jugement qu'ils en ont porté nous oblige nous-mêmes à les admettre.

Mais avant d'entamer cette discussion, je veux vous faire observer qu'elle répondra pleinement à une question que vous entendrez souvent faire aux incrédules. Pourquoi Jésus ressuscité ne s'est-il pas montré aux prêtres, aux pharisiens, à toute la ville de Jérusalem qui l'avait vu expirer? Pourquoi sa mort ayant été publique, sa résurrection n'a-t-elle pas eu d'autres témoins que ses disciples?

Je pourrais répondre que la nation entière, représentée par ses prêtres, ses docteurs, ses magistrats, avait une preuve convain-

cante de la résurrection, dans l'état où l'on trouva le sépulcre, trois jours après la mort de Jésus-Christ. Je pourrais ajouter que le témoignage des Apôtres, soutenu par des œuvres surnaturelles, en fournissait une autre preuve certaine, et dès lors suffisante. Mais je vais plus loin, et je dis que, par leurs propres miracles, les Apôtres ressuscitaient ce fait capital, le rendaient public, et le mettaient en quelque sorte sous les yeux de la nation. Jésus-Christ, en effet, ne se montrait-il pas au milieu des Juifs toutes les fois que ses Apôtres opéraient, en son nom et par le pouvoir qu'ils avaient reçu de lui, quelqu'un de ces prodiges que nous lisons dans leur histoire? La Synagogue et le peuple de Jérusalem ne l'ont pas vu après sa résurrection; mais n'ont-ils pas eu, dans les miracles des Apôtres, une preuve de la résurrection, équivalente au témoignage immédiat de leurs sens? Et ceux qui ont refusé de se rendre à cette preuve si authentique et si éclatante se seraient-ils montrés plus dociles à la vue de Jésus ressuscité? Pensez-vous d'ailleurs que le témoignage unanime de toute la nation juive fût capable de fermer la bouche à nos incrédules modernes? Ne demanderaient-ils pas encore que Jésus, après sa résurrection, eût parcouru toute la terre? Ne voudraient-ils pas le voir de leurs propres yeux, ou trouver des preuves assez convaincantes pour des hommes bien résolus à ne pas croire? L'histoire évangélique renferme des motifs de crédibilité qui suffisent à la bonne foi, et l'autorité n'en est point ébranlée, parce que la mauvaise foi imagine et demande d'autres preuves qu'elle saurait bien éluder. (M. Duvoisin, évêque de Nantes. *Démonstration évangélique.*)

Preuves de la résurrection de Jésus-Christ.

Toujours raisonnables dans leur foi, les Chrétiens ne croient à la résurrection de Jésus-Christ que par des motifs capables de porter dans tout esprit judicieux la lumière la plus vive et la conviction la plus profonde. Oui, j'y crois d'après la déposition de témoins irrécusables, parce qu'ils sont et bien instruits du fait, et très sincères dans leur récit; j'y crois d'après l'autorité de ceux qui, dans l'origine, y ont ajouté la foi la plus réfléchie comme la plus inébranlable; j'y crois à cause de l'absurdité même de la supposition qu'on est obligé de faire pour n'y croire pas; j'y crois enfin à cause de la futilité des argumens qu'on y oppose. Si tous ces motifs de crédibilité, dont chacun a sa force particulière, se trouvent réunis, quelle autorité ne doivent-ils pas avoir dans leur ensemble?

J'ai dit que je croyais à la résurrection d'après la déposition de témoins irrécusables, aussi bien instruits que sincères. Et d'abord, n'est-il pas évident que les disciples de Jésus n'ont pu se tromper sur la réalité ou la fausseté du fait de la résurrection; qu'ils ont dû savoir parfaitement ce qu'il en était? J'observe que, dans le commencement, ils furent très difficiles à y croire, défiance qui les mettait en garde contre toute surprise. Quand les saintes femmes qui étaient allées au sépulcre annoncent qu'elles ont vu le Seigneur vivant, on les traite de visionnaires; quand il apparaît aux Apôtres assemblés, on croit voir un fantôme; celui qui était absent refuse de croire les autres, et proteste qu'il ne croira que lorsqu'il aura porté ses mains dans les plaies du corps de Jésus. Heureuse incrédulité, propre à vaincre la nôtre, parce qu'elle nous garantit la sévérité de l'examen des disciples, et nous apprend qu'ils n'ont pas été le jouet d'une crédulité précipitée! J'observe encore qu'ils ont eu tout le temps et tous les moyens de bien se convaincre du fait. Jésus apparaît, non à une seule personne, dont le suffrage, s'il était unique, pourrait sembler suspect d'illusion, mais à plusieurs, à un très grand nombre à la fois, à Madeleine, à d'autres femmes encore, à saint Pierre, à saint Jacques, à deux disciples, aux onze Apôtres, enfin à cinq cents personnes réunies. Jésus apparaît, non dans les ombres de la nuit, où l'imagination égarée réalise quelquefois des fantômes; mais en plein jour, dans les endroits les plus découverts, en des lieux différens, dans le jardin où était placé le tombeau, sur le chemin d'Emmaüs, dans le cénacle, sur les bords du lac de Génésareth, sur une montagne de Galilée. Jésus apparaît, non d'une manière rapide et fugitive qui ne laisse pas de traces après elle, mais pendant quarante jours, parlant avec ses disciples, se laissant toucher par eux, mangeant avec eux. Quoi! les Apôtres avaient vécu trois ans entiers dans la plus grande familiarité avec Jésus; sa voix, ses discours, son visage, son air, ses manières, tout ce qui avait trait à sa personne leur était parfaitement connu : et ils auraient été tous assez stupides pour confondre constamment avec Jésus, qu'ils n'avaient perdu de vue que quelques jours, un je ne sais quoi qui n'était pas lui! Ils auraient donc cru voir ce qu'ils ne voyaient pas, entendre ce qu'ils n'entendaient pas, toucher ce qu'ils ne touchaient pas; c'est-à-dire que, sans avoir jamais donné de signes de folie, ils auraient tous, et tout à coup, été agités du même délire, et d'un délire si exactement semblable, si durable, que, pendant quarante jours, leurs cerveaux troublés eussent éprouvé les mêmes sensations et reproduit le même fantôme! Voyez

à quoi s'exposent ceux qui prétendraient que les Apôtres ont été joués par leur imagination échauffée, et qu'ils ont pris un fantôme pour Jésus-Christ.

Hé bien, dira-t-on, je conviens qu'ils n'ont pas pu se méprendre sur le fait de la résurrection; mais ce sont eux qui l'ont inventé avec toutes ses circonstances, et c'est une imposture par laquelle ils ont séduit le monde. Il est constant que tout repousse cette supposition, et que, pour faire des Apôtres autant d'imposteurs qui ont fabriqué, débité, soutenu jusqu'à la mort la fable de la résurrection, il faut se résoudre à dévorer les choses les plus choquantes, les plus révoltantes, les plus contradictoires. En effet, messieurs, les Apôtres n'étaient pas des philosophes formés dans les écoles de Rome ou d'Athènes, ni des hommes d'une ame naturellement élevée et capable de grands desseins; c'étaient au contraire des hommes ignorans, grossiers, timides: et pourtant l'incrédule en fait ici les personnages les plus extraordinaires et les plus audacieux; car il leur prête le projet le plus vaste et le plus profond qu'ait jamais conçu l'esprit humain, le projet de faire adorer comme un Dieu, par toute la terre, un imposteur crucifié dans la Judée; et, chose incroyable, ils y auraient réussi! Les Apôtres n'étaient pas des scélérats ni des impies; en supposant même qu'ils aient été assez simples pour se laisser abuser, toutefois la sagesse de leur morale, leurs vertus, leur conduite irréprochable, ne permettent pas d'en faire des monstres d'impiété et de scélératesse: et pourtant, voilà ce qu'ils sont véritablement dans le système de l'incrédule. Fut-il jamais rien de plus horrible que de former le complot d'en imposer à tout le genre humain, en donnant comme ressuscité par la puissance divine un homme qu'on sait être mort, et de tout oser pour faire décerner les honneurs divins à celui qui n'aurait mérité que le mépris et la haine? Enfin, les Apôtres n'étaient pas des frénétiques, des insensés, qui, sans intérêt et contre tous leurs intérêts, aient voulu former un complot d'ailleurs exécrable. L'homme n'est pas méchant, fourbe, sans savoir pourquoi; et pourtant, à écouter l'incrédule, voilà ce qu'il faudrait dire. Car enfin, quel intérêt pouvaient avoir les Apôtres à faire passer faussement Jésus-Christ pour ressuscité? quel bien pouvaient-ils retirer de leur imposture? Qu'avaient-ils à attendre dans la vie présente? pas autre chose que la fureur des Juifs, des chaînes, des opprobres, des supplices et la mort. Que pouvaient-ils espérer dans la vie future? S'il existe un Dieu vengeur du crime, quels châtimens ne doit-il pas réserver aux séducteurs impies? Ce n'est pas

tout; si Jésus n'est pas ressuscité, comme il l'avait annoncé lui-même, dès lors il est convaincu d'imposture; les Apôtres ne doivent voir en lui qu'un fourbe qui les a trompés: et vous voulez que, tout en le reconnaissant pour tel, ils n'en soient que plus zélés pour celui qui les aurait si étrangement abusés! Tout cela n'est pas dans la nature de l'homme.

Si l'on suppose que les Apôtres ont tramé ensemble un tel complot, je me figure qu'ils se seront réunis pour se concerter, et que le plus hardi, prenant la parole, aura dit: «Mes amis, nous savons bien « maintenant que Jésus nous a trompés; il avait promis de ressus-« citer, et le voilà toujours parmi les morts. Notre intérêt serait de « démasquer son imposture; mais non, sacrifions tout pour sa gloi-«re, conscience, honneur, repos et même la vie. Nous savons bien « que c'est nous qui avons tiré son corps du sépulcre; n'importe: « contre la vérité, nous publierons qu'il en est sorti vivant, et nous « l'adorerons comme un Dieu. Nous savons que nous allons soule-« ver contre nous la Synagogue et toute la nation juive; eh bien! « nous braverons tout pour soutenir ce vil mensonge. S'il est un « Dieu qui soit la justice et la vérité, il ne nous réserve que des châ-« timens pour prix de notre horrible imposture; eh bien! affrontons « le courroux du ciel comme celui de la terre. Sans aucun intérêt pour « la vie présente, sans aucun intérêt pour la vie future, contre tous nos « intérêts, courons publier partout la fausse résurrection de Jésus; « et, s'il le faut, laissons-nous égorger pour cette fable de notre in-« vention.»

Tel est le projet plus qu'infernal qu'il faut prêter aux disciples de Jésus. Ce n'est pas tout encore; il faut supposer qu'après l'avoir concerté entre eux, il ne s'en trouve pas un seul qui, déchiré de remords, abjure dans la suite son détestable engagement; pas un qui, par l'attrait des récompenses, trahisse le secret; pas un qui le laisse échapper par imprudence ou par légèreté; pas un à qui il soit arraché par la crainte du supplice: ils emporteront dans le tombeau l'horrible gloire de mourir pour un fait qu'ils savent être faux; perdant tout, si tout finit à la mort, et ne trouvant au-delà que des supplices, s'il existe un Dieu vengeur. Voilà des prodiges plus incroyables que celui de la résurrection: donc il est manifeste que les disciples de Jésus, qui se sont donnés pour témoins oculaires de sa résurrection, ne peuvent être soupçonnés d'illusion et d'imposture; donc leur témoignage est irrécusable.

J'ai dit, en second lieu, que je croyais à la résurrection, d'après l'autorité de ceux qui n'ont pu s'empêcher d'y ajouter foi dès l'ori-

gine. Les Apôtres commencent de prêcher Jésus ressuscité au milieu de Jérusalem et parmi les peuples de la Judée; la résurrection, voilà le miracle qu'ils donnent pour base à la religion, qu'ils présentent comme le titre le plus éclatant de la mission divine de Jésus-Christ. Saint Pierre l'annonce dans le temple au peuple juif: « Vous avez « mis à mort, dit-il [1], l'Auteur de la vie; mais Dieu l'a ressuscité, et « nous en sommes les témoins. » Bientôt après, Paul ira le prêcher au milieu d'Athènes et jusque dans l'aréopage [2]. Quand ce grand Apôtre écrit aux Corinthiens, que leur marque-t-il? C'est que, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, leur foi est entièrement vaine, qu'elle ne porte sur rien, « et nous ne sommes, ajoute-t-il, que de « faux témoins [3]. » C'est le miracle par excellence, dont l'éclat rejaillit sur tous les autres; c'est le centre où viennent aboutir toutes les parties du Christianisme. Le fidèle pourrait impunément ignorer bien des prodiges consignés dans nos livres saints, sans que sa foi en fût altérée; mais il ne peut ignorer le prodige de Jésus libre jusque dans les bras de la mort, et sortant en triomphateur de la nuit du tombeau. Qui croit à ce miracle, doit être Chrétien; qui ne le croit pas, ne saurait l'être. Oui, si déjà, dès le commencement, Jérusalem, Corinthe, Athènes, Ephèse, Antioche, Alexandrie, Rome, voient dans leur sein des adorateurs du Christ, c'est que les Apôtres y ont prêché sa résurrection glorieuse. Et qui suis-je, moi, après dix-huit siècles, pour contester un fait que les Païens et les Juifs de ces villes fameuses ont cru d'une manière si intime, si profonde, qu'ils en ont fait la règle de leur foi et de leur conduite, et qu'ils étaient prêts à mourir plutôt que de le renier même en apparence?

Que beaucoup de gens l'aient rejeté, cela s'explique aisément par l'empire des passions toujours en révolte contre le joug d'une religion qui les importune; mais que beaucoup l'aient reconnu et professé, même au péril de leur vie, voilà ce qu'on n'explique que par la persuasion la plus intime, fruit de l'examen le plus réfléchi. Leur croyance me frapperait moins, si je pouvais la suspecter d'être intéressée; mais quel intérêt pouvaient y trouver les Juifs et les Païens? Tout devait plutôt les éloigner de cette croyance: ce n'était pas là une de ces nouveautés qui font des sectateurs en remuant dans le cœur de l'homme, en flattant ces penchans qui lui sont si chers, je veux dire l'ambition, l'orgueil, la volupté. Ce n'était que par le sacrifice des passions qu'on devenait Chrétien. Pour

[1] Act. III, 15. — [2] Ibid., XVII, 31. — [3] I Cor., XV, 15, 17.

le Juif charnel et grossier, qui attendait un Messie puissant et magnifique, il s'agissait d'adorer celui que les prêtres et les docteurs de la loi avaient fait mourir comme un impie, comme un ennemi de Dieu et du culte de Moïse. Pour les Païens voluptueux et plongés dans la mollesse, il s'agissait de professer une religion de croix et de souffrances. Oh! qu'il fallait, pour les uns et pour les autres, des motifs puissans de s'élever au dessus de l'empire des sens et des préjugés! Et si tous leurs motifs aboutissaient au miracle de la résurrection, avec quelle sévère, quelle scrupuleuse attention n'avaient-ils pas dû l'examiner? Et dès lors leur croyance intime et profonde sur ce fait, portée même jusqu'à mourir pour l'attester, n'est-elle pas d'un poids immense?

J'ai dit, en troisième lieu, que je croyais à la résurrection de Jésus-Christ, à cause de l'absurdité même de la supposition qu'on est obligé de faire pour n'y croire pas. Ici point de milieu : ou Jésus est ressuscité, ou bien il faut supposer que son corps fut enlevé par ses disciples. J'aurais le droit de faire observer qu'il est contre toutes les règles du bon sens et de la critique, de combattre par de vagues rumeurs, par des conjectures et des suppositions gratuites, des faits bien prouvés. Les Apôtres connaissaient très bien le bruit répandu de l'enlèvement du corps ; ils le rapportent eux-mêmes comme une fable inventée par les Juifs, et ne persistent pas moins à rendre à Jésus-Christ ressuscité un témoignage qu'ils vont jusqu'à sceller de leur sang. Peut-on les accuser d'illusion ou d'imposture? ont-ils été trompés ou trompeurs? Voilà le point précis de la question: tant qu'on n'attaque pas les preuves que l'on donne de la sincérité de leur témoignage, il conserve sa force tout entière. Eh quoi! je vous produis des témoins d'un fait, je vous prouve que leur témoignage est irrécusable, et vous vous contentez d'une simple dénégation sans preuve! Ce n'est pas assez de dire que l'enlèvement du corps était possible, il faudrait établir que réellement il a eu lieu. Ou reconnaissez le fait si bien prouvé de la résurrection, ou prouvez vous-mêmes par des argumens positifs le fait de l'enlèvement. Les monumens de l'histoire à la main, vous m'avez prouvé que César expira en plein sénat d'une mort tragique; et je me croirais dispensé d'y ajouter foi, en alléguant une simple possibilité du contraire! Certes, par cette manière de raisonner, toute l'histoire serait bientôt mise en pièces. Mais discutons un moment cette supposition de l'enlèvement. Nous dirons aux incrédules : Vous savez et vous convenez que des soldats romains furent préposés à la garde du sépulcre; eh bien! voulez-vous que

les gardes, gagnés par argent, aient été complices de l'enlèvement? voulez-vous que les disciples aient usé de violence, et triomphé par la force ouverte de la résistance des gardes? voulez-vous que, les gardes étant endormis, les disciples aient enlevé le corps furtivement? choisissez. Il est triste d'être obligé d'opter entre ces trois suppositions; car elles sont également insoutenables.

Si les gardes ont été corrompus par l'appât de l'or et de l'argent, il faut donc supposer que les Apôtres se seraient présentés à eux comme des impudens et des hommes sans conscience, qui viennent marchander un crime; et ils n'auront pas tremblé de faire des offres dont le refus peut les plonger dans un abîme de malheurs! et parmi les soldats, il ne s'en trouve pas un seul qui soit inaccessible à la corruption! pas un seul qui, par l'espoir des récompenses, dénonce les Apôtres plutôt que de s'associer à une entreprise criminelle dont l'issue peut devenir si funeste à ses auteurs! et le conseil des Juifs aura gardé le silence, au lieu d'informer contre les gardes et les Apôtres, pour découvrir toute cette trame et prévenir les effets qu'il voulait arrêter! Les Juifs avaient pris tant de précautions contre la fraude; ils avaient eux-mêmes demandé une garde au gouverneur, ils avaient apposé au sépulcre le sceau de l'autorité publique, ils étaient si intéressés à empêcher la croyance du fait de la résurrection; et ils ne font aucune information contre les gardes et les disciples, pour mettre au jour leur complicité! Cette première supposition est si choquante par tant d'endroits, que les Juifs ne l'ont jamais hasardée.

Dira-t-on avec plus de succès, que les disciples ont usé de violence, qu'ils ont écarté les gardes par la force, et ensuite enlevé le corps? Mais quoi! ils étaient si timides, si lâches; la frayeur les avait dispersés; Pierre était allé jusqu'à renier son maître, à la voix d'une servante; ils sont déconcertés de la mort de Jésus-Christ, ils ne savent que penser de lui et de ses promesses; eux-mêmes ont la bonne foi de ne pas déguiser à ce sujet leurs craintes et leurs incertitudes: et tout à coup les voilà transformés en des hommes intrépides qui vont affronter les dangers dans les ténèbres de la nuit, qui fondent sur les soldats romains et les dispersent! Où est ici la vraisemblance? Mais ce n'est pas tout: si les soldats avaient souffert une telle violence, ils n'auraient pas manqué, pour leur propre justification, de dénoncer cet attentat des Apôtres, et, sur leur dénonciation, les Apôtres auraient été poursuivis juridiquement comme des profanateurs des tombeaux et des violateurs audacieux du sceau de l'autorité publique apposé au sépulcre.

Cependant il n'existe pas la plus légère trace de cette accusation.

Il ne reste qu'une troisième supposition ; c'est de dire, comme l'ont prétendu les Juifs, que, les gardes étant endormis, le corps fut enlevé furtivement pendant leur sommeil. Cette fable juive est bien digne d'être répétée par des hommes qui croient tout, excepté ce qu'ils doivent croire. En effet, pour l'admettre, il faut dire que tous les gardes s'étaient comme concertés pour dormir à la fois, que pas un seul n'aura été éveillé au bruit de plusieurs personnes qui arrivent au sépulcre, roulent la pierre énorme qui en ferme l'entrée, y entrent, en retirent le corps et l'emportent. Voici encore une autre circonstance remarquable : au lieu d'emporter le corps tout enveloppé, ce qui était plus facile et plus court, ces étranges voleurs font tout le contraire ; ils détachent le linceul qui couvrait le corps et le laissent dans le sépulcre ; ils plient même et placent à part le suaire qui couvrait la tête ; car ces particularités sont expressément rapportées par nos évangélistes. Que si l'on disait que les Apôtres se sont avancés secrètement jusqu'au sépulcre par une voie souterraine, nous ferions à ce sujet une observation sans réplique, c'est qu'une telle fraude aurait laissé après elle des traces manifestes. Le sépulcre était taillé dans le roc; il aurait donc fallu y pratiquer une ouverture, et cette ouverture aurait trahi le complot et le vol sacrilége. Vous le voyez, messieurs, cette supposition de l'enlèvement du corps, outre qu'elle est entièrement gratuite, qu'elle n'est appuyée sur aucune preuve positive, n'a pas même le mérite d'une simple probabilité : ce n'est qu'un échafaudage de pièces mal assorties, qui tombe de toutes parts. C'est le cas de dire avec le poète romain : « Qu'un Juif le croie ; moi, je ne le « croirai pas. »

Enfin, j'ai dit que je croyais à la résurrection, à cause de la futilité même de ce qu'on prétend y opposer. Rien ne donne plus de force et d'éclat à la vérité que la faiblesse des efforts que l'on fait pour la combattre ; c'est alors qu'on sent mieux ses avantages et son triomphe. Or, qu'ont imaginé les incrédules contre les preuves historiques du fait de la résurrection ? C'est de dire d'abord que les évangélistes, incertains, vacillans dans leurs récits, rapportent des choses contradictoires et ne s'accordent entre eux, ni sur les apparitions des Anges, ni sur celles de Jésus-Christ, ni sur les voyages qui ont été faits au sépulcre, ni sur les heures où ces voyages ont eut lieu. L'un suppose qu'un seul Ange a paru, l'autre en suppose plusieurs ; ce que celui-ci place après le lever du soleil, celui-là le met avant l'aurore ; dans ce choc de narrations qui se

combattent, comment démêler la vérité? Messieurs, je le demande à tout homme de bonne foi: parmi les faits de l'antiquité, même les plus authentiques, en est-il un seul qui, dans ses détails et ses circonstances accessoires, n'offre des obscurités qui font le tourment des critiques? Est-il permis de combattre le témoignage des quatre évangélistes par quelques particularités de leurs récits, qui pouvaient être très claires pour les contemporains, encore qu'elles soient embarrassantes pour nous qui sommes séparés du fait par un intervalle de dix-huit siècles? Il est si aisé de concevoir comment les récits des évangélistes présentent des contrariétés apparentes! En effet, qu'arrivera-t-il? Différentes femmes, différens disciples, partent à différentes heures pour aller au sépulcre, font différens voyages, par des chemins différens; tantôt c'est un Ange, tantôt ce sont deux Anges qui apparaissent. De toutes ces particularités également indubitables, celle qui est rapportée par un évangéliste est passée sous silence par un autre; de là des diversités, et nullement des contradictions réelles: et l'on ne s'aperçoit pas que ces oppositions apparentes font ressortir davantage la sincérité des Apôtres! S'ils avaient machiné une imposture, il leur était si aisé de concerter ensemble une narration qui ne présentât rien de choquant dans aucune de ses circonstances; mais non, la vérité seule guide la plume des écrivains sacrés; chacun raconte avec simplicité ce qu'il croit devoir raconter, persuadé que ce qu'il dit se concilie avec ce qu'un autre pourra dire. Les récits sont assez semblables pour les mettre hors de tout soupçon d'imposture, et assez différens pour les sauver du reproche de fraude concertée.

Voici enfin la dernière ressource de l'incrédule: Si Jésus-Christ était véritablement ressuscité, se serait-il contenté d'apparaître à ses disciples, qui déjà croyaient en lui? ne devait-il pas plutôt apparaître à ses ennemis pour les guérir de leur incrédulité? Messieurs, il est vrai, si Jésus-Christ a voulu que sa mission divine éclatât surtout dans le miracle de sa résurrection, il a dû nous en fournir des preuves suffisantes pour convaincre tout esprit raisonnable; mais si celles qu'il a données suffisent, si elles portent avec elles une impression de vérité dont on ne peut se défendre, si l'on ne peut les combattre que par des frivolités, qui sommes-nous pour en exiger de plus frappantes et de plus lumineuses encore? Est-ce donc sur nos faibles pensées que le ciel doit mesurer ses desseins? et quand nous devons raisonnablement être contens des lumières qu'il nous donne, comment osons-nous murmurer pour celles qu'il croit devoir nous refuser? Jésus-Christ a-t-il manifesté sa ré-

surrection à des témoins irrécusables? leur témoignage nous est-il connu, et se présente-t-il encore à nous tel qu'il doit être pour entraîner notre assentiment? C'est tout ce qu'il faut pour que nous soyons sages dans notre croyance, inexcusables dans notre infidélité. « Et à qui prétend-on que Jésus-Christ était obligé de se « manifester avec évidence? à qui? A ce lâche gouverneur, qui « l'avait condamné contre sa conscience? à ce léger et voluptueux « Hérode, qui l'avait indignement raillé? à ces prêtres, à ces doc- « teurs, à ces pharisiens, qui n'avaient cessé de le poursuivre de « leurs calomnies et de leurs intrigues, jusqu'à ce qu'ils l'eussent « conduit sur le Calvaire? à ces Juifs furieux qui, comblés de ses « bienfaits, avaient demandé sa mort à grands cris et souhaité « que son sang retombât sur eux et sur leurs enfans? Par où tous « ces hommes si criminels avaient-ils mérité le bienfait de son ap- « parition? Il est déraisonnable de prétendre que Dieu doive ré- « pandre ses graces plus abondamment, à mesure qu'on s'en rend « plus indigne, et multiplier les preuves de sa foi, à proportion « qu'on y résiste davantage [1]. » Jésus se manifeste à ses disciples; il en fait ensuite les hérauts de sa résurrection; c'est par eux qu'il s'est manifesté à la terre; c'est par leur témoignage, continué à travers les siècles, qu'il se manifeste encore à nous. Vous voudriez qu'il eût en quelque sorte forcé ses ennemis au silence par l'éclat irrésistible de sa présence glorieuse; c'est précisément ce qu'il ne voulait pas. S'il veut que la foi soit motivée pour être raisonnable, il veut aussi qu'elle soit libre pour être méritoire : il doit à tous des preuves suffisantes; mais celui qui, en ce genre, reçoit moins, n'a pas le droit de se plaindre et de crier à l'injustice, parce qu'un autre aura reçu davantage. Vous demandez pourquoi Jésus n'a pas apparu à toute la ville de Jérusalem, à la Synagogue, à tous ses ennemis; et moi, je vous demanderai pourquoi il n'a pas apparu à Rome, à Corinthe, à Éphèse, partout où sa résurrection fut prêchée et donnée pour fondement de sa religion? et alors les demandes n'auront pas de terme.

Mais ne pourrait-on pas dire avec Jean-Jacques : « Je ne connais « ce miracle, comme les autres, que par des hommes. Qui a vu ce « miracle? des hommes. Qui me le rapporte? des hommes. Tou- « jours des hommes entre Dieu et moi! N'était-il pas plus simple « qu'il me parlât lui-même? » Il sied bien à un sophiste orgueilleux de prendre ce ton d'insulte envers le Dieu qui lui a donné l'être,

[1] La Luzerne, *Dissert. sur la religion*, IIe Dissert., ch. II, n° 74.

et ce talent dont il abuse pour blasphémer contre lui! Comment Jean-Jacques connaissait-il l'existence de César, ses conquêtes, sa fin tragique, sinon par le témoignage des générations intermédiaires, depuis dix-huit siècles? Entre ces événemens et lui, voilà bien des hommes; se croyait-il pour cela dispensé d'y croire? ou plutôt ne se serait-il pas regardé comme un insensé de n'y croire pas? Il aurait voulu que Dieu lui parlât; et pourquoi à lui plutôt qu'à tout autre? pensait-il que le feu de son imagination fût un titre de préférence aux yeux de celui qui estime avant tout l'innocence et la vertu? Il faudrait donc que Dieu se manifestât par des révélations spéciales à tous les individus de l'espèce humaine, qu'il bouleversât ainsi sans cesse tout l'ordre naturel des choses, qu'il multipliât sans fin les miracles, les rendît journaliers et si communs, que, n'ayant plus l'éclat et la force de miracles, ils fussent inutiles : car c'est là qu'aboutissent les prétentions d'une fausse et orgueilleuse sagesse. (M. Frayssinous, *Sur la Résurrection de Jésus-Christ.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LA RÉSURRECTION DE NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST.

Nec dabis sanctum tuum videre corruptionem.

Vous ne permettrez pas que votre saint soit sujet à la corruption. (*Ps.* 15, 10.)

Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra resurrecturus sum.

Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je sortirai moi-même du sein de la terre. (*Job.*, 19, 25.)

Erit sepulchrum ejus gloriosum.

Son sépulcre sera glorieux. (*Is.*, 11, 10.)

Ero mors tua, o mors!

O mort! un jour je serai ta mort. (*Os.*, 13, 41.)

Recordati sumus quia seductor ille dixit, adhuc vivens : Post tres dies resurgam.

Nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit, lorsqu'il était encore vivant : Je ressusciterai après trois jours. (*Matth.*, 27, 63.)

Filius Hominis occisus tertia die resurget.

Le Fils de l'Homme ressuscitera trois jours après sa mort. (*Marc.*, 9, 30.)

Postquam resurrexero præcedam vos in Galileam.

Après que je serai ressuscité, j'irai devant vous en Galilée. (*Marc.*, 14, 28.)

Procedent qui bona fecerunt in resurrectionem vitæ, qui vero mala egerunt in resurrectionem judicii.

Ceux qui auront fait de bonnes œuvres sortiront pour ressusciter à la vie, et ceux qui en auront fait de mauvaises ressusciteront pour leur condamnation. (*Joan.*, 5, 29.)

Virtute magna reddebant Apostoli testimonium resurrectionis Jesu-Christi.

Les Apôtres rendaient témoignage avec grande force de la résurrection de Jésus-Christ. (*Act.*, 4, 33.)

Ut quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.

Afin que, comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, nous marchions aussi dans une nouvelle vie. (*Rom.*, 6, 4.)

Si confitearis in ore tuo Dominum Jesum, et in corde tuo credideris quod Deus illum suscitavit a mortuis, salvus eris.

Si vous confessez de bouche que Jésus est le Seigneur, et si vous croyez de cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvé. (*Rom.*, 10, 9.)

In hoc Christus mortuus est et resurrexit, ut et mortuorum et vivorum dominetur.

Jésus-Christ est mort et ressuscité, afin d'acquérir un empire et une domination sur les morts et les vivans. (*Rom.*, 14, 9.)

Si Christus non resurrexit, adhuc estis in peccatis.

Si Jésus-Christ n'est point ressuscité, vous êtes encore engagés dans vos péchés. (*I. Cor.*, 15, 17.)

Per hominem mors, per hominem resurrectio mortuorum.

Parce que la mort est venue par un homme, il a fallu que la résurrection des morts vînt aussi par un homme. (*I. Cor.*, 15, 21.)

Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus.

Si nous n'avions d'espérance en Jésus-Christ que pour cette vie, nous serions les plus misérables de tous les hommes. (*Id., ibid.*, 19.)

Etsi Christus crucifixus est ex infirmitate, sed vivit ex virtute Dei.

Encore que Jésus-Christ ait été crucifié selon la faiblesse de la chair, il vit néanmoins par la vertu de Dieu. (*II. Cor.*, 13, 4.)

Benedictus Deus, qui secundum misericordiam suam regeneravit nos in spem vivam per resurrectionem Jesu-Christi ex mortuis.

Béni soit Dieu qui, selon la grandeur de sa miséricorde, nous a régénérés par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts. (*I. Petr.*, 1, 3.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LA RÉSURRECTION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

EXORDE.

Christus resurgens ex mortuis jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur. Quod enim mortuus est peccato, mortuus est semel : quod autem vivit, vivit Deo.

Jésus-Christ étant réssuscité d'entre les morts ne mourra plus désormais, la mort n'aura plus d'empire sur lui : car quant à ce qu'il est mort, il est mort seulement une fois pour le péché; mais quant à la vie qu'il a maintenant, il vit pour Dieu. (*Rom.*, VI, 9, 10.)

Quand je vois ces riches tombeaux sous lesquels les grands de la terre semblent vouloir cacher la honte de leur corruption, je ne puis assez m'étonner de l'extrême folie des hommes, qui érigent de si magnifiques trophées à un peu de cendre et à quelques vieux ossemens. C'est en vain que l'on enrichit leurs cercueils de marbre et de bronze; c'est en vain que l'on déguise leur nom véritable par ces titres superbes de monument et de mausolée. Que nous profite après tout cette vaine pompe, si ce n'est que le triomphe de la mort est plus glorieux et les marques de notre néant plus illustres? Il n'en est pas ainsi du sépulcre de mon Sauveur. La mort a eu assez de pouvoir sur son divin corps: elle l'a étendu sur la terre, sans mouvement et sans vie: elle n'a pas pu le corrompre; et nous lui pouvons adresser aujourd'hui cette parole que Job disait à la mer : « Tu iras jusque là et ne passeras pas plus outre : « cette pierre donnera des bornes à ta furie; » et à ce tombeau, comme à un rempart invincible, seront enfin rompus tes efforts: *Usque huc venies, et non procedes amplius; hic confringes tumentes fluctus tuos* [1].

C'est pourquoi notre Seigneur Jésus, après avoir subi volontairement une mort infâme, veut après cela que « son sépulcre soit honorable » comme dit le prophète Isaïe : *Erit sepulchrum ejus*

[1] Job., XXXVIII, 11.

gloriosum[1]. Il est situé au milieu d'un jardin, taillé tout nouvellement dans le roc; et de plus il veut qu'il soit vierge aussi bien que le ventre de sa mère, et que personne n'y ait été posé devant lui: davantage, il faut à son corps cent livres de baume du plus précieux, et un linge très fin et très blanc pour l'envelopper. Et après que, durant le cours de sa vie, « il s'est rassasié de douleurs et d'opprobres; » *Saturabitur opprobriis* [2], nous dit le prophète, vous diriez qu'il soit devenu délicat dans sa sépulture: n'est-ce pas pour nous faire entendre qu'il se préparait un lit plutôt qu'un sépulcre? Il s'y est reposé doucement jusqu'à ce que l'heure de se lever fût venue: mais tout d'un coup il s'est éveillé, et se levant il vient éveiller la foi endormie de ses Apôtres.

Aujourd'hui les trois pieuses Marie étant accourues dès le grand matin pour chercher leur bon maître dans ce lit de mort: « Que cher- « chez-vous ici? leur ont dit les Anges; vous cherchez Jésus de Naza- « reth crucifié: il n'y est plus; il est levé, il est ressuscité: voyez le « lieu où il était mis. » O jour de triomphe pour notre Sauveur! ô jour de joie pour tous les fidèles! Je vous adore de tout mon cœur, ô Jésus victorieux de la mort: vraiment c'est aujourd'hui votre Pâque, c'est-à-dire votre passage, où vous passez de la mort à la vie. Faites-nous la grace, ô Seigneur Jésus, que nous fassions notre Pâque avec vous, en passant à une sainte nouveauté de vie: ce sera le sujet de cet entretien.

O Marie, nous ne craindrons pas de nous adresser à vous aujourd'hui: l'amertume de vos douleurs est changée en un sentiment de joie ineffable. Vous avez déjà appris la nouvelle que votre Fils bien-aimé a pris au tombeau une nouvelle naissance, et vous n'avez point porté d'envie à son saint sépulcre, de ce qu'il lui a servi de seconde mère; au contraire, vous n'avez pas eu moins de joie que vous en conçûtes, lorsque l'Ange vous vint annoncer qu'il naîtrait de vous, en vous adressant ces paroles par lesquelles nous vous saluons. *Ave.*

Je m'étonne quelquefois, Chrétiens, que nous ayons si peu de soin de considérer, et ce que nous sommes par la condition de notre naissance et ce que nous devenons par la grace du saint baptême. Une marque évidente que nous n'avons pas bien pénétré le mystère de notre régénération, c'est de voir les divers sentimens des auditeurs, quand on vient à discourir de cette matière. Les uns, tout charnels et grossiers, sitôt qu'ils entendent parler de

[1] Is., XI, 10. — [2] Thren., III, 30.

nouvelle vie, et de résurrection spirituelle, et de seconde naissance, demeurent presque interdits; peu s'en faut qu'ils ne disent avec Nicodème: « Comment se peuvent faire ces choses? quoi, un « vieillard naîtra-t-il encore une fois! faudra-t-il que nous ren« trions dans le ventre de nos mères[1]! » tels étaient les doutes que se formait en son ame ce pauvre pharisien. Les autres, plus délicats, reconnaissent que ces vérités sont fort excellentes; mais il leur semble que cette morale est trop raffinée, qu'il faut renvoyer ces subtilités dans les cloîtres, pour servir de matière aux méditations de ces personnes, dont les ames se sont plus épurées dans la solitude: pour nous, diront-ils, nous avons peine à goûter toute cette mystagogie. N'est-il pas vrai que c'est la secrète réflexion de quantité de personnes, lorsqu'on traite de ces mystères.

Qu'est-ce à dire ceci, Chrétiens? en qu'elle école ont-ils été élevés? ignorent-ils qu'il n'y a quasi point de maximes que les saints docteurs de l'Eglise aient plus souvent inculquées; et que qui ôterait des écrits de l'Apôtre les endroits où il explique cette doctrine, non seulement il énerverait ses raisonnemens invincibles, mais encore qu'il effacerait la plus grande partie de ses divines épîtres? D'où vient donc, je vous prie, que nous avons si peu de goût pour ces vérités? d'où vient cela: sinon du déréglement de nos mœurs? Sans doute, nous ne permettons pas à l'esprit de Dieu d'habiter ni assez long-temps, ni assez profondément dans nos ames, pour nous faire sentir ces divines opérations: car le Sauveur ayant dit à ses Apôtres « qu'il leur enverrait cet esprit consolateur que le monde ne « connaissait pas: pour vous, ajoute-t-il, mes disciples, vous le con« naîtrez, parce qu'il sera en vous et habitera dans vos cœurs: » *Vos autem cognoscetis eum, quia apud vos manebit et in vobis erit*[2]. Par où nous voyons que si nous le laissions habiter quelque temps dans nos ames, il ferait sentir sa présence par les bonnes œuvres, èsquelles sa main puissante porterait nos affections; et comme il n'y a point de Christianisme en nos mœurs, comme nous menons une vie toute séculière et toute païenne, de là vient que nous ne remarquons aucun effet de notre seconde naissance.

Ainsi, Chrétiens, pour vous instruire de ces vérités, le plus court serait de vous renvoyer à l'école du Saint-Esprit, et à une pratique soigneuse des préceptes évangéliques. Mais puisque la sainte doctrine est un excellent préparatif à la bonne vie, et que les solennités pascales que nous avons aujourd'hui commencées, nous invitent

[1] Joan., III, 4. — [2] Ibid., XIV, 26.

à nous entretenir de ces choses; écoutez, non point mes pensées, mais trois admirables raisonnemens du grand Apôtre saint Paul, dont il pose les principes dans le texte que j'ai allégué, et en tire les conséquences dans les paroles suivantes: « Jésus est mort, dit-il, et « c'est au péché qu'il est mort: » *Peccato mortuus est* [1]. Si donc nous voulons participer à sa mort, il faut que nous mourions au péché: c'est notre première partie. Jésus, étant mort, a repris une nouvelle vie; et cette vie n'est plus selon la chair, mais entièrement selon Dieu: « Parce qu'il ne vit que pour Dieu: » *Quod autem vivit, vivit Deo* [2]. Il faut donc que nous passions à une nouvelle vie, qui doit être toute céleste, voilà la seconde. Jésus étant une fois ressuscité, « Ne meurt plus, la mort ne lui domine plus: » *Jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur* [3]. Si donc nous voulons ressusciter avec lui, il faut que nous vivions éternellement à la grace, et que la mort du péché ne domine plus en nos ames; c'est par où finira ce discours. Le Sauveur est mort, mourons avec lui; il est ressuscité, ressuscitons avec lui; il est immortel, soyons immortels avec lui. Tâchons de rendre ces vérités sensibles par une simple et naïve exposition de quelques maximes de l'Evangile; et faisons voir en peu de mots avant toutes choses, quelle nécessité il y a de mourir avec le Sauveur. (BOSSUET, Ier *Sermon sur la Résurrection de Jésus-Christ.*)

Le Sauveur est mort, mourons avec lui.

D'où vient que l'Apôtre saint Paul ne parle que de mort et de sépulture, quand il veut dépeindre la conversion du pécheur; et pourquoi a-t-il toujours à la bouche, qu'il faut mourir au péché avec Jésus-Christ, et crucifier le vieil homme, et tant d'autres semblables discours qui d'abord paraissaient étranges? Car, s'il ne veut dire autre chose, sinon que nous devons changer nos méchantes inclinations, pour quelle raison se sert-il si souvent d'une façon de parler qui semble si fort éloignée? et ce changement d'affections étant si commun dans la vie humaine, comment ne l'exprime-t-il pas en termes plus familiers? C'est ce qui me fait croire que ces sortes d'expressions ont quelque sens plus caché; et sans doute il ne les a, pour ainsi dire, affectées, qu'afin de nous inviter à en pénétrer le secret. Or, pour avoir une pleine intelligence de l'intention de l'Apôtre, je me sens obligé à vous représenter deux considérations importantes; par la première, je vous ferai voir avec l'assistance

[1] Rom., vi, 10. — [2] Ibid., 11. — [3] Ibid., 9.

divine, pour quelle raison la conversion du pécheur s'appelle une mort; et elle sera tirée d'une propriété du péché; par la seconde, je tâcherai de montrer que nous sommes obligés de mourir au péché avec le Sauveur; et celle-ci sera prise de la qualité du remède. De ces deux considérations il en naîtra une troisième pour l'instruction des pécheurs.

Tout péché doit avoir son principe dans la volonté; mais dans l'homme, il a une propriété bien étrange; c'est qu'il est tout ensemble volontaire et naturel. Les Pélagiens ne comprenant point cette vérité, ne pouvaient souffrir qu'on leur parlât de ce péché d'origine avec lequel nous naissons, et disaient que cela allait à l'outrage de la nature, qui est l'œuvre des mains de Dieu; ils n'entendaient pas que la source du genre humain étant corrompue, ce qui avait été volontaire seulement dans le premier père, avait passé en nature à tous ses enfans. Qu'est-il nécessaire de vous raconter plus au long l'histoire de nos malheurs? vous savez assez que le premier homme, séduit par les infidèles conseils de ce serpent frauduleux, voulut faire une funeste épreuve de sa liberté; et « qu'usant inconsidé« rément de ses biens, » ce sont les propres mots du saint pontife Innocent, il ne sut pas reconnaître la main qui les lui donnait : de sorte que, son esprit s'étant élevé contre Dieu, il perdit l'empire naturel qu'il avait sur ses appétits; la honte, qui jusqu'à ce temps-là lui avait été inconnue, fut la première de ses passions qui lui décela la conspiration de toutes les autres; il s'était enflé d'une vaine espérance de savoir le bien et le mal; et il arriva, par le juste jugement de Dieu, que « la première chose dont il s'aperçut, c'est qu'il fallait « rougir : » *Nihil primum senserunt quam erubescendum*, dit Tertullien. Cela est bien étrange. Il remarqua incontinent sa nudité, ainsi que nous apprend l'Ecriture; c'est qu'il commença à sentir une révolte à laquelle il ne s'attendait pas; et la chair s'étant soulevée inopinément contre la raison, il était confus de ce qu'il ne pouvait la réduire.

Mais je ne m'aperçois pas que je m'arrête peut-être trop à des choses qui sont très connues : il suffit présentement que vous remarquiez que nous naissons tous, pour notre malheur, de ces passions honteuses, qui, étant suscitées par le péché, s'élèvent dans la chair à la confusion de l'esprit. Cela n'est que trop véritable; et voici le raisonnement que saint Augustin en tire après le Sauveur. « Qui « naît de la chair, est chair, » dit notre Seigneur en saint Jean : *Quod natum est ex carne, caro est* [1]. Que veut dire cela? La chair

[1] Joan., III, 6.

en cet endroit, selon la phrase de l'Écriture, signifie ces inclinations corrompues qui s'opposent à la loi de Dieu; c'est donc comme si notre Maître avait dit plus expressément : O vous, hommes misérables, qui naissez de cette révolte, vous naissez par conséquent rebelles contre Dieu et ses ennemis: *Quod natum est ex carne, caro est:* vous recevez en même temps, et par les mêmes canaux, et la vie du corps et la mort de l'ame; qui vous engendre, vous tue; et la masse dont vous êtes formés étant infectée dans sa source, le péché s'attache et s'incorpore à votre nature. De là cette profonde ignorance; de là ces chutes continuelles; de là ces cupidités effrénées qui font tout le trouble et toutes les tempêtes de la vie humaine : *Quod natum est ex carne, caro est.* Et voyez, s'il vous plaît, où va cette conséquence.

Les philosophes enseignent que la naissance et la mort conviennent aux mêmes sujets. Tout ce qui meurt, prend naissance; tout ce qui prend naissance, peut mourir; c'est la mort qui nous ôte ce que la naissance nous donne. Vous êtes homme par votre naissance; vous ne cessez d'être homme que par la mort; l'union de l'ame et du corps se fait par la naissance; aussi est-ce la mort qui en fait la dissolution. Or, jusqu'à ce que la nature soit guérie, être homme et être pécheur, c'est la même chose; l'ame ne tient pas plus au corps que le péché, et ses mauvaises inclinations s'attachent, pour ainsi dire, à la substance de l'ame. Que si le péché a sa naissance, il aura par conséquent sa vie et sa mort; il a sa naissance par la nature corrompue, sa vie par nos appétits déréglés. Ce n'est donc pas sans raison que nous appelons une mort la guérison qui s'en fait par la grace médicinale qui délivre notre nature; par où vous voyez que ce n'est pas sans raison que la conversion du pécheur s'appelle une mort. C'est pourquoi je ne m'étonne plus, grand apôtre, si vous la nommez ordinairement de la sorte: vous nous voulez faire entendre combien nos blessures sont profondes, combien le péché et l'inclination au mal nous est devenue naturelle; et que, naissant avec nous, il ne faut rien moins qu'une mort pour l'arracher de nos ames.

Voilà déjà, ce me semble, quelque éclaircissement de la pensée de saint Paul, tiré, à la vérité, non des maximes orgueilleuses de la sagesse du siècle, mais des principes soumis et respectueux de l'humilité chrétienne. Nous n'avons point de honte d'avouer les infirmités de notre nature; que ceux-là en rougissent qui ne connaissent pas le libérateur. Pour nous, au contraire, nous osons nous glorifier de nos maladies, parce que nous savons et la miséricorde

du médecin et la vertu du remède. Ce remède, comme vous le savez, c'est la mort de notre Seigneur ; et puisque nous voilà tombés sur la considération du remède, il est temps désormais que nous entendions raisonner l'Apôtre saint Paul. « Le Fils de Dieu, dit-il, « est mort au péché : » *Mortuus est peccato* [1]. « Ainsi estimez, con« clut-il, que vous êtes morts au péché : » *Ita et vos existimate mortuos quidem esse peccato* [2]. Que veut-il dire que notre Seigneur est mort au péché, lui qui dès le premier moment de sa conception a toujours vécu à la grace? Pour pénétrer sa pensée, il est nécessaire de reprendre la chose de plus haut, et de vous mettre devant les yeux quelques points remarquables de la doctrine de saint Paul, dans lesquels j'entre par cet exemple.

Si jamais vous vous êtes rencontrés dans une place publique où l'on aurait exécuté quelques criminels, n'est-il pas vrai que, par la qualité de la peine, vous avez souvent jugé de l'horreur du crime, et qu'il vous a semblé voir quelque idée de leurs forfaits dans les marques de leurs supplices et dans leurs faces défigurées? Vous êtes surpris peut-être que je vous propose un si funèbre spectacle; c'est pour vous faire avouer qu'il y a dans la peine quelque représentation de la coulpe. Oserons-nous bien maintenant, mon Sauveur, vous appliquer cet exemple? Il le faut bien, certes, puisque vous avez paru sur la terre comme un criminel. Vous avez désiré vous rendre semblable aux pécheurs; et n'ayant point de péché, vous avez voulu néanmoins en subir toutes les peines pendant votre vie; votre sainte chair a été travaillée des mêmes incommodités que le péché seul avait attirées sur la nôtre; c'est pourquoi saint Paul ose dire : « Que vous vous êtes fait semblable à la chair du péché : » *In similitudinem carnis peccati* [3]. Quelle bonté, Chrétiens! Ce n'a pas été assez au Fils du Père éternel de revêtir sa divinité d'une chair humaine : cette chair plus pure que les rayons du soleil, qui méritait d'être ornée d'immortalité et de gloire, il la couvre encore, pour l'amour de nous, de l'image de notre péché; n'est-ce pas de quoi nous confondre? Que sera-ce donc si nous venons à considérer que c'est par ce moyen que nos péchés sont guéris? C'est ici, c'est ici le trait le plus merveilleux de la miséricorde divine.

On rapporte que parfois les magiciens, possédés en leur ame d'un désir furieux de vengeance, font des images de cire de leurs ennemis, sur lesquelles ils murmurent quelques paroles d'enchantement; et après, ajoute-t-on, frappant ces statues, la blessure, par un fatal

[1] Rom., VI, 10. — [2] Ibid., 11. — [3] Ibid., VIII, 1.

contre-coup, en retombe sur l'original. Est-ce fable ou vérité? je vous le laisse à juger; seulement sais-je bien qu'il s'est passé quelque chose de semblable en la personne de mon Maître.

Où était l'image du péché? En sa chair bénite. Où était le péché même? En vous et en moi, Chrétiens. La chair du Sauveur, cette image innocente du crime, a été livrée entre les mains des bourreaux, pour en faire à leur fantaisie; ils l'ont frappée, les coups ont porté sur le péché; ils l'ont crucifiée, le péché a été crucifié; ils lui ont arraché la vie, le péché a perdu la sienne; et voilà justement ce que l'Apôtre veut dire. Le Sauveur, selon sa doctrine, est mort au péché; parce qu'abandonnant à la mort sa chair innocente, qui en était l'image, il a anéanti le péché. Mais pourrons-nous conclure de là que, « il faut que nous mourions avec lui : » *Ita et vos existimate mortuos quidem esse peccato* [1]? Certainement, Chrétiens, la conséquence en est bien aisée; il ne faut que lever les yeux, et regarder notre Maître pendu à la croix. O Dieu, comment a-t-on traité sa chair innocente? Quelque part où je porte ma vue, je n'y saurais remarquer aucune partie entière. Quoi! parce qu'elle portait l'image du péché, il a bien voulu qu'elle fût ainsi déchirée! et nous épargnerons le péché même qui vit en nos ames! nous ne mortifierons point nos concupiscences; au contraire, nous nous y laisserons aveuglément emporter! Gardons-nous-en bien, Chrétiens, il nous faut faire aujourd'hui un aimable échange avec le Sauveur. Innocent qu'il était, il s'est couvert de l'image de nos crimes, subissant la loi de la mort : criminels que nous sommes, imprimons en nous-mêmes la figure de sa sainte mort, afin de participer à son innocence; car, lorsque nous portons la figure de cette mort, par une opération merveilleuse de l'esprit de Dieu, sa vertu nous en est appliquée. C'est pour cela que l'Apôtre nous exhorte à porter l'image de Jésus crucifié sur nos corps mortels, à avoir sa mort en nos membres, à nous conformer à sa mort.

Mais quelle main assez industrieuse pourra tracer en nous cette aimable ressemblance? Ce sera l'amour, Chrétiens, ce sera l'amour. Cet amour, saintement curieux, ira aujourd'hui avec Madeleine adorer le Sauveur dans sa sépulture; il contemplera ce corps innocent gisant sur une pierre, plus froid et plus immobile que la pierre; et là, se remplissant d'une idée si sainte, il en formera les traits dans nos ames et dans nos corps. Ces yeux si doux, dont un seul regard a fait fondre saint Pierre en larmes, ne rendent plus de lumières; l'a-

[1] Rom., VI. 11.

mour portera la main sur les nôtres; il les tiendra clos pour toute cette pompe du siècle; ils n'auront plus de lumière pour les vanités. Cette bouche divine, de laquelle inondaient des fleuves de vie éternelle, je vois que la mort l'a fermée; l'amour fermera la nôtre à jamais aux blasphèmes et aux médisances; il rendra nos cœurs de glace pour les vains plaisirs qui ne méritent pas ce nom; nos mains seront immobiles pour les rapines : il nous sollicitera de nous jeter à corps perdu sur cette aimable mort, et de nous envelopper avec lui dans son drap mortuaire. Aussi bien l'Apôtre nous apprend que « nous sommes ensevelis avec lui par le saint baptême : » *Consepulti Christo in baptismo*[1].

La belle cérémonie qui se faisait anciennement dans l'Eglise au baptême des Chrétiens ! C'était en ce jour qu'on les baptisait dans l'antiquité; et vous voyez que nous en retenons quelque chose dans la bénédiction des fonts baptismaux. On avait accoutumé de les plonger tout entiers et de les ensevelir sous les eaux; et comme les fidèles les voyaient se noyer, pour ainsi dire, dans les ondes de ce bain salutaire, ils se les représentaient en un moment tout changés par la vertu du Saint-Esprit, dont ces eaux étaient animées : comme si, sortant de ce monde en même temps qu'ils disparaissaient de leur vue, ils fussent allés mourir et s'ensevelir avec le Sauveur. Cette cérémonie ne s'observe plus, il est vrai ; mais la vertu du sacrement est toujours la même, et partant vous devez vous considérer comme étant ensevelis avec Jésus-Christ.

Encore un petit mot de réflexion sur une ancienne cérémonie. Les Chrétiens autrefois avaient accoutumé de prier debout, et les mains modestement élevées en forme de croix; et vous voyez que le prêtre prie encore en cette action dans le sacrifice : quelle raison de cela? Il me semble qu'ils n'osaient se présenter à la majesté divine qu'au nom de Jésus crucifié; c'est pourquoi ils prenaient la figure, et paraissaient devant Dieu comme morts avec Jésus-Christ. Ce qui a donné occasion au grave Tertullien d'adresser aux tyrans ces paroles si généreuses : *Paratus est ad omne supplicium ipse habitus orantis Christiani :* « La seule posture du Chrétien priant affronte « tous vos supplices : » tant ils étaient persuadés, dans cette première vigueur des mœurs chrétiennes, qu'étant morts avec le Sauveur, ni supplices, ni voluptés ne leur étaient rien. Et c'est pour le même sujet qu'ils prenaient plaisir en toute rencontre d'imprimer le signe de la croix sur toutes les parties de leurs corps, comme s'ils

[1] Col., II, 12.

eussent voulu marquer tous leurs sens de la marque du crucifié, c'est-à-dire de la marque et du caractère de mort. Pour la cérémonie, nous l'avons tous les jours en usage; mais nous ne considérons guère le prodigieux détachement qu'elle demande de nous; et c'est à quoi néanmoins l'Apôtre saint Paul nous presse. Ces premiers Chrétiens n'avaient rien de plus présent à l'esprit que cette pensée: il faut que tout Chrétien meure avec Jésus-Christ. Il faut qu'il meure; car le péché se contractant par la naissance, il ne se détache que par une espèce de mort. Il faut qu'il meure; car il faut qu'il s'applique et la ressemblance et la vertu de la mort de notre Sauveur, qui est l'unique guérison de ses maladies. Voilà déjà deux raisons : la première est tirée d'une propriété du péché; la seconde, de la qualité du remède. Oublierons-nous cette instruction particulière que nous avons promise? elle me semble trop nécessaire, et ce n'est point tant une nouvelle raison qu'une conséquence que nous tirerons des deux autres.

Écoutez, écoutez, pécheurs, la grave et sérieuse leçon de cet admirable docteur; puisqu'il ne nous parle que de mort et de sépulture, ne vous imaginez pas qu'il ne demande de nous qu'un changement médiocre. Où sont ici ceux qui mettent tout le Christianisme en quelque réformation extérieure et superficielle, et dans quelques petites pratiques? En vain vous a-t-on montré combien le péché tenait à notre nature, si vous croyez après cela qu'il ne faut qu'un léger effort pour l'en détacher; l'Apôtre vous a enseigné que vous devez traiter le péché comme Jésus-Christ en a traité la ressemblance en sa sainte chair. Voyez s'il l'a épargnée; quel endroit de son corps n'a pas éprouvé la douleur de quelque supplice exquis? et vous ne comprenez pas encore quelle obligation vous avez de rechercher, dans le plus secret de vos cœurs, tout ce qu'il y peut avoir de mauvais désirs, et d'en arracher jusqu'à la plus profonde racine! Oui, je vous le dis, Chrétiens, après le Sauveur; quand cet objet qui vous sépare de Dieu, vous serait plus doux que vos yeux, plus nécessaire que votre main droite, plus aimable que votre vie, coupez, tranchez : *Abscide eum* [1]. Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre ne nous prêche que mort; il veut nous faire entendre qu'il faut porter le couteau jusqu'aux inclinations les plus naturelles, et même jusqu'à la source de la vie s'il en est besoin.

Saint Jean Chrysostôme fait, à mon avis, une belle réflexion sur ces beaux mots de saint Paul : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* [2] : « Le monde m'est crucifié, et moi au monde; » entendez

[1] Matt., v, 30. — [2] Gal., vi, 14.

toujours par le monde les plaisirs du siècle. « Ce ne lui était pas « assez d'avoir dit que le monde était mort pour lui, remarque ce « saint évêque; il faut qu'il ajoute que lui-même est mort au monde. « Certes, poursuit le merveilleux interprète, l'Apôtre considérait « que non seulement les vivans ont quelques sentimens les uns pour « les autres; mais qu'il leur reste encore quelque affection pour les « morts, qu'ils en conservent le souvenir, et rendent du moins à « leurs corps les honneurs de la sépulture. Tellement que le saint « Apôtre, pour nous faire entendre jusqu'à quel point le fidèle doit « être dégagé des plaisirs du siècle: Ce n'est pas assez, dit-il, que le « commerce soit rompu entre le monde et le chrétien comme il « l'est entre les vivans et les morts, parce qu'il y reste encore quel« que petite alliance; mais tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, « tels doivent être l'un à l'autre le siècle et le chrétien. » Comprenez l'idée de ce grand homme; et voyez comme il se met en peine de nous faire voir que, pour les délices du monde, le fidèle y doit être froid, immobile, insensible : si je savais quelque terme plus significatif, je m'en servirais.

C'est pourquoi armez-vous, fidèles, du glaive de la justice; domptez le péché en vos corps par un exercice constant de la pénitence; ne m'alléguez point ces vaines et froides excuses que vous en avez assez fait, et que vous avez déchargé le fardeau de vos consciences entre les mains de vos confesseurs. Ruminez en vos esprits ce petit mot d'Origène : *Neque enim putes quod innovatio vitæ, quæ dicitur semel facta, sufficiat : sed semper et quotidie, si dici potest, ipsa novitas innovanda est :* « Ne croyez pas qu'il suffise de s'être « renouvelé une fois; il faut renouveler la nouveauté même; » c'est-à-dire que quelque participation que vous ayez de la sainteté et de la justice, fussiez-vous aussi justes comme vous présumez de l'être, il y a toujours mille choses à renouveler par une pratique exacte de la pénitence : à plus forte raison, êtes-vous obligés de vous y adonner, n'ayant point expié vos fautes, et sentant en vos ames vos blessures toutes fraîches, et vos mauvaises habitudes encore toutes vivantes. Et Dieu veuille que vous ne le connaissiez pas sitôt par expérience!

Mais il me semble que j'entends ici des murmures. Quoi, encore la pénitence! eh! on ne nous a prêché autre chose durant ce carême; nous parlera-t-on toujours de pénitence? Oui, certes, n'en doutez pas; tout autant qu'on vous prêchera l'Évangile et la mort de notre Sauveur. Tu t'abuses, Chrétien, tu t'abuses, si tu penses donner d'autres bornes à ta pénitence que celles qui doivent finir

le cours de ta vie. Sais-tu l'intention de l'Église dans l'établissement du carême? Elle voit que tu donnes toute l'année à des divertissemens mondains; cela fâche cette bonne mère : que fait-elle? Tout ce qu'elle peut pour dérober six semaines à tes déréglemens. Elle te veut donner quelque goût de la pénitence; estimant que l'utilité que tu recevras d'une médecine si salutaire, t'en fera digérer l'amertume et continuer l'usage; elle t'en présente donc un petit essai pendant le carême : si tu le prends, ce n'est qu'avec répugnance; tu ne fais que te plaindre et murmurer durant tout ce temps.

Hélas! je n'oserais dire quelle est la véritable cause de notre joie dans le temps de Pâques. Sainte piété du Christianisme, en quel endroit du monde t'es-tu maintenant retirée? On a vu le temps que Jésus, en ressuscitant, trouvait ses fidèles ravis d'une allégresse toute spirituelle, parce qu'elle n'avait point d'autre sujet que la gloire de son triomphe; c'était pour cela que les déserts les plus reculés et les solitudes les plus affreuses prenaient une face riante. A présent, les fidèles se réjouissent, il n'est que trop vrai; mais ce n'est pas vous, mon Sauveur, qui faites leur joie. On se réjouit de ce qu'on pourra faire bonne chère en toute licence; plus de jeûnes, plus d'austérités; si peu de soin que nous avons peut-être apporté durant ce carême à réprimer le désordre de nos appétits, nous nous en relâcherons tout-à-fait : le saint jour de Pâques, destiné pour nous faire commencer une nouvelle vie avec le Sauveur, va ramener sur la terre les folles délices du siècle, si toutefois nous leur avons donné quelque trève, et ensevelira dans l'oubli la mortification et la pénitence : tant la discipline est énervée parmi nous.

Ici vous m'arrêterez peut-être encore une fois pour me dire : mais ne faut-il pas se réjouir dans le temps de Pâques? n'est-ce pas un temps de réjouissance? Certes, je l'avoue, Chrétiens; mais ignorez-vous quelle doit être la joie chrétienne, et combien elle est différente de celle du siècle? Le siècle et ses sectateurs sont tellement insensés qu'ils se réjouissent dans les biens présens; et je soutiens que toute la joie du Chrétien n'est qu'en espérance : pour quelle raison? C'est que le Chrétien dépend tellement du Sauveur, que ses souffrances et ses contentemens n'ont point d'autres modèles que lui. Pourquoi faut-il que le Chrétien souffre? parce que le Sauveur est mort. Pourquoi faut-il qu'il ait de la joie? parce que le même Sauveur est ressuscité. Or, sa mort doit opérer en nous dans la vie présente, et sa résurrection seulement dans la vie future. Grand Apôtre, c'est votre doctrine; et partant notre tristesse

doit être présente; notre joie ne consiste que dans des désirs et dans une généreuse espérance; et c'est pour cette raison que le saint Apôtre dit ces deux beaux mots, décrivant la vie des Chrétiens : *Spe gaudentes* [1]; et incontinent après : *In tribulatione patientes.* Savez-vous quelles gens ce sont que les Chrétiens? Ce sont des personnes qui se réjouissent en espérance; et, en attendant, que sont-ils? ils sont patiens dans les tribulations. Que ces paroles, mes frères, soient notre consolation pendant les calamités de ces temps; qu'elles soient aussi la règle de notre joie durant ces saints jours; ne nous imaginons pas que l'Église nous ait établi des fêtes pour nous donner le loisir de nous chercher des divertissemens profanes, comme la plupart du monde semble en être persuadé. Nos véritables plaisirs ne sont pas de ce monde; nous en pouvons prendre quelque avant-goût par une fidèle attente; mais la jouissance en est réservée pour la vie future. Et, pour ce siècle pervers dont Dieu abandonne l'usage à ses ennemis, songeons que la pénitence est notre exercice, la mort du Sauveur notre exemple, sa croix notre partage, son sépulcre notre demeure. Ah! ce sépulcre, c'est une mère; mon maître y est entré mort, il l'a enfanté à une vie toute divine; il faut qu'après y avoir trouvé la mort du péché j'y cherche la vie de la grace: c'est notre seconde partie. (Bossuet.)

Jésus Christ est vraiment ressuscité pour nous donner l'idée d'une conversion véritable.

C'est saint Paul qui l'a dit, et je n'ai rien moins prétendu dans la première proposition que j'ai avancée, que d'établir un principe de religion dont il ne nous est pas permis de douter : Jésus-Christ est vraiment ressuscité; et sur ce modèle Dieu veut que nous soyons vraiment convertis. Mais j'ajoute, comme la suite naturelle de ce principe, que Jésus-Christ, après être sorti du tombeau, n'a plus vécu en homme mortel, mais en homme céleste et ressuscité; et que c'est une loi pour nous, qu'après notre conversion nous ne vivions plus en hommes charnels et mondains, mais d'une vie toute spirituelle, et conforme au bienheureux état où se trouvent élevés par la grace des hommes sincèrement et solidement convertis. Deux pensées auxquelles je réduis ces admirables paroles de l'Épître aux Romains, dont je fais toute la preuve des vérités que je vous prêche : *Consepulti sumus cum Christo per baptismum in*

[1] Rom., XII, 12.

mortem; ut quomodo surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus [1] : Nous sommes, mes frères, ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême, pour mourir au péché, afin que, comme ce Dieu sauveur est ressuscité par sa vertu toute-puissante, nous soyons animés du même esprit, et intérieurement ressuscités, pour mener cette vie nouvelle qui est l'effet d'une véritable conversion. Appliquez-vous, Chrétiens, et ne perdez rien d'une instruction si nécessaire. *Surrexit Dominus vere* [2] : « Le Seigneur est vraiment ressuscité : » principe, encore une fois, auquel vous et moi nous devons nous attacher d'abord pour nous former une juste idée de la conversion du pécheur. Ne vous étonnez pas, mes chers auditeurs, que Jésus-Christ, selon le rapport des évangélistes, s'intéressât tant à prouver et à prouver par lui-même sa résurrection. Les Apôtres étaient saisis de frayeur en le voyant, parce qu'ils croyaient voir un esprit: *Conturbati et conterriti existimabant se spiritum videre* [3]; et il ne pouvait souffrir qu'ils demeurassent dans cette incertitude et dans ce trouble. Non, leur disait-il pour les rassurer, ce n'est point un esprit, c'est moi-même. Regardez mes pieds et mes mains, touchez mes plaies, et vous apprendrez que je ne suis point un fantôme, mais un corps solide et réel. Pourquoi, demande saint Chrysostôme, ce soin si exact de leur faire connaître la vérité de sa résurrection? Ah! mes frères, répond ce saint docteur, c'est qu'outre les autres raisons qu'il avait d'en user ainsi, il savait bien la loi qui nous était dès lors imposée, et l'engagement où nous devions être, en qualité de pécheurs, de ressusciter à la vie de la grace, comme il était lui-même ressuscité à la vie de la gloire: *Ut quomodo surrexit, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* Or, il était à craindre que cette résurrection spirituelle de nos ames, au lieu d'être une vérité, ne fût qu'une pure fiction, et que, passant pour des hommes convertis, nous ne fussions rien moins au dedans que ce que nous paraissions au dehors. De là vient qu'il n'omettait rien pour convaincre ses disciples qu'il n'était pas seulement ressuscité en apparence, mais en effet; voulant que cette résurrection véritable nous servît de modèle et d'exemple.

L'entendez-vous, Chrétiens, et aviez-vous jamais pénétré la conséquence de cette parole, *Surrexit vere.* Voilà néanmoins à quoi elle se rapporte: à condamner tant de conversions imaginaires, qui n'ont d'une vraie conversion que l'extérieur et le masque, sans en avoir le fond et le mérite. Car, permettez-moi de vous

[1] Rom., VI. — [2] Luc., XXIV. — [3] Ibid.

faire ici une réflexion toute semblable à celle que faisait saint Paul instruisant les Corinthiens sur la résurrection des corps: *Ecce mysterium vobis dico: omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur* [1]. « Voici, mes frères, leur disait-il, un important secret que je vous déclare: Nous ressusciterons tous à la fin des siècles, mais nous ne serons pas tous changés. » Il voulait par là leur faire entendre que, quoique les réprouvés dussent avoir part à la résurrection future aussi bien que les élus, leurs corps n'y seraient pas transformés comme les corps des élus, ni rendus semblables au corps glorieux de Jésus-Christ; différence terrible sur laquelle insistait l'Apôtre, pour donner aux fidèles une crainte salutaire du jugement de Dieu. Mais, quelque terrible que doive être cette différence des réprouvés et des élus dans le jugement de Dieu, en voici une autre qui, pour être plus intérieure, n'en est pas moins fatale au pécheur, et qui, sans attendre la fin des siècles, se trouve aujourd'hui dans le Christianisme selon les différentes dispositions des Chrétiens à cette fête. Nous avons tous célébré la résurrection de Jésus-Christ; mais je ne sais si nous avons tous éprouvé ce bienheureux changement que cette sainte solennité, par une grace qui lui est propre, devait opérer dans nos ames. En recevant l'adorable sacrement du Sauveur, nous avons tous paru spirituellement ressuscités; mais peut-être s'en faut-il bien que nous ayons tous été renouvelés, et que dans ce grand jour nous puissions tous également nous rendre témoignage devant Dieu que nous ne sommes plus les mêmes hommes. Voilà le mystère, mais le redoutable mystère que je vous annonce, sur lequel chacun de nous doit s'examiner: *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur* [2].

Car, avouons-le de bonne foi, et puisqu'une expérience malheureuse nous force à le reconnaître, ne nous en épargnons pas la confusion. Le désordre capital qu'on ne peut assez déplorer ni trop vous reprocher, est que dans cette solennité de Pâques, abusant de la pénitence, qui, selon les Pères, est le sacrement de la résurrection des pécheurs, nous mentions souvent au Saint-Esprit, nous imposions au monde, et nous nous trompions nous-mêmes. Oui, mes frères, jusque dans le tribunal de la pénitence nous mentons au Saint-Esprit, en détestant de bouche ce que nous aimons de cœur; en disant que nous renonçons au monde, et ne renonçant jamais à ce qui entretient dans nous l'amour du monde; en donnant à

[1] II Cor., XIII. — [2] I Ibid., XV.

Dieu des paroles que nous ne comptions pas de garder, et que nous ne sommes pas en effet bien déterminés à tenir, ayant avec Dieu moins de bonne foi que nous n'en avons avec un homme, et même avec le dernier des hommes. Nous imposons au monde par je ne sais quelle fidélité à nous acquitter, dans ce saint temps, du devoir public de la religion; par l'éclat de quelques bonnes œuvres passagères; par une ostentation de zèle sur des points où, sans être meilleur, on en peut avoir; par quelques réformes dont nous nous parons et à quoi nous nous bornons, tandis que nous ne travaillons pas à vaincre nos habitudes criminelles et à mortifier les passions qui nous dominent. Nous nous trompons nous-mêmes, en confondant les inspirations et les graces de conversion avec la conversion même; en nous figurant que nous sommes changés, parce que nous sommes touchés du désir de l'être; et, sans qu'il nous en ait coûté le moindre combat, en nous flattant d'avoir remporté de grandes victoires; et parce qu'en fait de pénitence tout cela n'est qu'illusion et que mensonge, à tout cela l'Evangile oppose aujourd'hui cette seule règle: *Surrexit vere*, « il est vraiment ressuscité; » et, par cette règle, nous donne à juger combien nous sommes éloignés des voies de Dieu, puisqu'entre notre vie nouvelle et la vie glorieuse de Jésus-Christ, il y a une opposition aussi monstrueuse que celle qui se trouve entre l'apparent et le réel, entre le vide et le solide, entre le faux et le vrai. Ah! mes chers auditeurs, combien de fantômes de conversion, ou, pour user du terme de saint Bernard, combien de chimères de conversion ne pourrais-je pas vous produire ici, s'il m'était permis d'entrer dans le secret des cœurs et de vous en découvrir le fond! Combien de conversions purement humaines, combien de politiques, combien d'intéressées, combien de forcées, combien d'inspirées par un autre esprit que celui qui nous doit conduire quand il s'agit de retourner à Dieu! conversions, si vous voulez, fécondes en beaux sentimens, mais stériles en effets; magnifiques en paroles, mais pitoyables dans la pratique; capables d'éblouir, mais incapables de sanctifier. Combien de consciences se sont présentées devant les autels comme des sépulcres blanchis, et, sous cette surface trompeuse, cachant encore la pourriture et la corruption! Sont-ce là les copies vivantes de cet Homme-Dieu, qui renaît du sein de la mort pour être, comme dit saint Paul, l'aîné d'entre plusieurs frères: *Ut sit ipse primogenitus in multis fratribus* [1]? Non, non, Chrétiens, ce n'est point par là qu'on a le bon-

[1] Rom., VIII.

heur et la gloire de lui ressembler ; il faut quelque chose de plus, et sans une conversion véritable on n'y peut prétendre. Or, qu'est-ce qu'une véritable conversion? Comprenez ceci, s'il vous plaît ; c'est-à-dire une conversion de cœur et sans déguisement, une conversion surnaturelle dont Dieu soit le principe, l'objet et la fin. Que ne m'est-il permis de développer ces deux articles importans dans toute leur étendue !

Conversion sincère et sans déguisement; car, dit saint Bernard, pourquoi nous contrefaire devant Dieu, qui, nous ayant faits ce que nous sommes, voit mieux que nous-mêmes ce qui est en nous et ce qui n'y est pas? pourquoi feindre devant les hommes, dont l'estime ne nous justifiera jamais, et dont l'erreur sur ce point fera même un jour notre confusion? N'est-ce pas pour cela que saint Paul, représentant aux Chrétiens, comme autant d'obligations, les conséquences qu'ils doivent tirer de ce mystère, en revenait toujours à cette loi, que Jésus-Christ, notre agneau pascal, avait été immolé pour nous, et que nous devions célébrer cette fête, non avec le vieux levain, avec ce levain de dissimulation et de malice dont peut-être nos cœurs jusques à présent avaient été infectés, *non in fermento veteri, neque in fermento malitiæ et nequitiæ*, mais dans un esprit de sincérité et de vérité, *sed in azymis sinceritatis et veritatis* [1] : pourquoi? Parce que le Seigneur même avait dit que cette sincérité de conversion était la condition essentielle qui devait nous donner avec Jésus-Christ ressuscité une sainte ressemblance.

En effet, ce qui nous perd devant Dieu, et ce qui nous empêche de ressusciter en esprit, comme Jésus-Christ ressuscita selon la chair, c'est communément un levain de péché que nous fomentons dans nous, et dont nous ne travaillons pas à nous défaire. Je m'explique. On se réconcilie avec son frère et l'on pardonne à son ennemi, mais il reste néanmoins toujours un levain d'aigreur et de chagrin qui diffère peu de l'animosité et de la haine; on rompt une attache criminelle, mais on ne la rompt pas tellement qu'on ne s'en réserve, pour ainsi dire, certains droits à quoi l'on prétend que la loi de Dieu n'oblige pas en rigueur de renoncer, certains commerces que l'honnêteté et la bienséance semblent autoriser, certaines libertés que l'on s'accorde en se flattant qu'on n'ira pas plus loin : voilà ce que saint Paul appelle le levain du péché, *neque in fermento malitiæ et nequitiæ*. Or, il faut, mes frères, ajoutait l'Apô-

[1] I Cor., v.

tre, vous purifier de ce levain si vous voulez célébrer la nouvelle pâque. Il faut vous souvenir que, comme un peu de levain, quand il est corrompu, suffit pour gâter toute la masse, aussi ce qui reste d'une passion mal éteinte, quoique amortie en apparence, peut détruire et anéantir tout le mérite de notre conversion : *Expurgate vetus fermentum*, *ut sitis nova conspersio* [1].

Conversion surnaturelle et dans la vue de Dieu ; car que peuvent tous les respects humains et toutes les considérations du monde quand il s'agit de nous faire revivre à Dieu, et de reproduire en nous tout de nouveau l'esprit de grace après que nous l'avons perdu? On nous dit que le désordre où nous vivons peut être un obstacle à notre fortune, que cette attache nous rend méprisables, que ce scandale nous rend odieux, et sur cela précisément nous nous corrigeons; on nous fait entendre que la piété pourrait servir à notre établissement, et pour cela nous nous réformons. Qu'est-ce qu'une telle conversion, eût-elle d'ailleurs tout l'éclat de la plus exacte et de la plus sincère régularité? On s'éloigne du monde par un dépit secret, par impuissance d'y réussir, par désespoir de parvenir à certains rangs que l'ambition y cherche; on se détache de cette personne, parce qu'on en est dégoûté, parce qu'on en a découvert la perfidie et l'infidélité; on cesse de pécher, parce que l'occasion du péché nous quitte, et non pas parce que nous quittons l'occasion du péché : tout cela, ombres de conversion. Il faut qu'un principe surnaturel nous anime, comme Jésus-Christ ressuscita par une vertu divine; il faut que, sur le modèle de Jésus-Christ, qui, dans sa résurrection, selon le beau mot de saint Augustin, parut entièrement Dieu, *in resurrectione totus Deus*, parce qu'en vertu de ce mystère l'humanité fut tout absorbée dans la divinité, aussi dans notre conversion il n'y ait rien qui ressente l'homme, rien qui tienne de l'imperfection de l'homme, rien qui participe à la corruption de l'homme; que l'intérêt n'y entre point, que la prudence de la chair ne s'en mêle point, et que, si la créature en est l'occasion, le Créateur en soit le motif. Ainsi le pratiquait l'Apôtre, quand il disait : Loin de moi cette fausse justice que je pourrais trouver dans moi, et qui serait de moi, parce que Dieu, dès lors, n'en serait pas l'objet ni le principe. Il ne me suffit pas même d'avoir cette justice imparfaite qui vient de la loi; mais il me faut celle qui vient de Dieu par la foi, celle qui me fait connaître Jésus-Christ et la vertu de sa résurrection, afin que je parvienne, s'il est possible, à

[1] I Cor., XV.

cette résurrection bienheureuse qui distingue les vivants d'avec les morts, c'est-à-dire les pécheurs justifiés d'avec ceux qui ne le sont pas : *Ut inveniar in illo non habens meam justitiam quæ ex lege est, sed illam quæ ex fide est Christi Jesu : ad cognoscendum illum, et virtutem resurrectionis ejus : si quomodo occurram ad resurrectionem quæ est ex mortuis.* Ainsi, après l'Apôtre, en ont usé tous les vrais pénitens en se convertissant à Dieu. Ils ont fermé les yeux à tout le reste, ils n'ont consulté ni la chair ni le sang, ils ont foulé le monde aux pieds, ils se sont élevés au dessus d'eux-mêmes; et pourquoi? Parce qu'ils cherchaient, dit saint Paul, une résurrection plus solide et plus avantageuse que celle qui nous est figurée dans la conversion prétendue des mondains : *Ut meliorem invenirent resurrectionem* [1]. Car, encore une fois, il y a maintenant une diversité de conversions, comme à la fin des siècles il y aura une diversité de résurrections; et comme, selon l'Évangile, les uns sortiront de leurs tombeaux pour ressusciter à la vie, les autres pour ressusciter à leur condamnation et à la mort, *et procedent qui bona fecerunt, in resurrectionem vitæ; qui vero mala egerunt, in resurrectionem judicii* [2]; de même voit-on des pécheurs sortir du tribunal de la pénitence, les uns vivifiés par la grace et reconciliés avec Dieu, les autres, par l'abus du sacrement, encore plus endurcis dans le péché et plus ennemis de Dieu. Heureux, conclut le Saint-Esprit dans l'Apocalypse, heureux et saint quiconque aura part à la première résurrection! il parle de la résurrection des justes : *Beatus et sanctus qui habet partem in resurrectione prima* [2]. Je dis, par la même règle : Heureux et saint quiconque a eu part à la première conversion! heureux et saint celui qui, ressuscitant avec Jésus-Christ, selon la maxime de l'Apôtre, n'envisage dans sa conversion que les choses du ciel, détourne sa vue de tous les objets de la terre, ne cherche point les prospérités, s'élève au-dessus des adversités, est content de posséder Dieu, et s'attache à Dieu pour Dieu même! Or, c'est cette conversion, Chrétiens, que Dieu vous demande aujourd'hui, et dont il vous propose le modèle dans la personne de son Fils.

Cependant n'en demeurons pas là : j'ai dit que le Sauveur du monde, après être sorti du tombeau, n'avait plus vécu en homme mortel, mais en homme céleste et ressuscité, et que c'est une loi pour nous de mener après notre conversion une vie nouvelle et conforme à l'heureux état où sont élevés par la grace des hommes

[1] Hebr., XI. — [2] Joan., V.

vraiment convertis : *Ut quomodo surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus* [1]. Mais en quoi consiste cette nouvelle vie? Retournons à notre modèle. Le voici. Jésus-Christ, en qualité d'homme, était composé d'un corps et d'une ame; mais son corps, au moment qu'il ressuscita, par un merveilleux changement, de matériel et de terreste qu'il était dans sa substance, devint un corps tout spirituel dans ses qualités; et son ame, en vertu de la même résurrection, se trouva, par un autre prodige, parfaitement séparée du monde, quoiqu'elle fût encore au milieu du monde : deux traits de ressemblance que Jésus-Christ ressuscité doit nous imprimer pour faire en nous ce renouvellement qui est la preuve nécessaire, mais infaillible de notre conversion. Il avait un corps, et ce corps, revêtu de gloire, semblait être de la nature et de la condition des esprits; vérité si constante que saint Paul, envisageant le mystère que nous célébrons, ne craignait point de dire aux Corinthiens : *Itaque, etsi cognovimus secundum carnem Christum, sed nunc jam non novimus* [2]. « C'est pourquoi, mes frères, quoique autrefois nous ayons connu Jésus-Christ selon la chair, maintenant qu'il est ressuscité d'entre les morts, nous ne le connaissons plus de la même sorte ni selon cette même chair. » Que dites-vous, grand Apôtre? reprend là dessus saint Chrysostôme : quoi! vous ne connaissez plus votre Dieu selon cette chair adorable dans laquelle il a opéré votre salut, cette chair formée par le Saint-Esprit, conçue par une Vierge, unie et associée au Verbe divin; cette chair qu'il a immolée pour vous au Calvaire, qu'il vous a laissée pour nourriture dans son sacrement, et qui doit être un des objets de votre béatitude dans le ciel, vous ne la connaissez plus? Non, répond l'Apôtre sans hésiter, depuis que cet homme-Dieu, dégagé des liens de la mort, a pris possession de sa vie glorieuse, je ne le connais plus selon la chair : *Etsi cognovimus secundum carnem Christum, sed nunc jam non novimus.* Ainsi le disait le maître des gentils; et n'en faites-vous pas d'abord l'application? C'est-à-dire que, si vous êtes vraiment convertis, il faut que l'on ne vous connaisse plus, ou plutôt que vous ne vous connaissiez plus vous-mêmes selon la chair; que vous ne cherchiez plus à satisfaire les désirs déréglés de la chair; que vous ne soyez plus esclaves de cette chair qui vous a jusqu'à présent dominés; que cette chair, purifiée par la pénitence, ne soit plus désormais sujette à la corruption du péché; et que nous, les ministres du Seigneur, qui gémissions au-

[1] Rom., VI. — [2] II Cor., V.

trefois de ne pouvoir nous regarder que comme des hommes sensuels et charnels, maintenant nous ayons la consolation, non seulement de ne vous plus connaître tels que vous étiez, mais de vous connaître là dessus divinement changés et transformés; en sorte que nous puissions dire de vous par proportion : *Etsi cognovimus vos secundum carnem, sed nunc jam non novimus.*

Car c'est par là, mes chers auditeurs, que nos corps, selon la doctrine de saint Paul, participent dès cette vie à la gloire de Jésus-Christ ressuscité; c'est par là qu'ils deviennent spirituels, incorruptibles, pleins de vertu, de force, d'honneur : mais souvenons-nous qu'ils ne sont rien de tout cela qu'autant que nous y coopérons, et que, par une pleine correspondance, nous travaillons, selon la règle du Saint-Esprit, à en faire des hosties pures et agréables aux yeux de Dieu. Les corps glorieux possèdent toutes ces qualités par une espèce de nécessité; mais ces qualités ne conviennent aux nôtres que dépendamment de notre liberté : c'est ce qui fait sur la terre notre mérite; mais c'est aussi ce qui doit redoubler notre crainte, et ce qui demande toute notre vigilance. Car, quelque affermis que nous puissions être dans le bien, nous ne sommes pas inébranlables : les graces qui nous ont fortifiés dans notre conversion ne sont point des graces à fomenter notre paresse, beaucoup moins à autoriser notre présomption. Quelque confiance que nous devions avoir dans la miséricorde et le secours de Dieu, il est toujours vrai que nous pouvons nous démentir de nos plus fermes résolutions, et que nos infidélités peuvent nous faire déchoir de cet état de pureté où la pénitence nous a rétablis. Que faut-il donc faire, et comment devons-nous vivre désormais dans le monde? comme Jésus-Christ après sa résurrection. Il était dans le monde, mais sans y être; c'est-à-dire sans prendre part aux affaires du monde, aux intérêts du monde, aux assemblées et aux conversations du monde; ne s'entretenant qu'avec ses disciples, et ne leur parlant que du royaume de Dieu. Vous donc, mes frères, concluait saint Paul, et je le conclus avec lui, si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, *Si consurrexistis cum Christo,* n'ayez plus désormais du goût que pour les choses du ciel, *quæ sursum sunt sapite;* ne cherchez plus désormais que les choses du ciel, *quæ sursum sunt quærite* [1]. Séparez-vous du monde, vivez hors du monde, non pas toujours en sortant du monde, puisque votre condition vous y retient, mais n'y soyez ni d'esprit ni de cœur : sur-

[1] Col., III.

tout si vous vous montrez dans le monde, que ce soit pour l'édifier par votre changement. (Bourdaloue, *Sur la Résurrection de Jésus-Christ.*)

Le Sauveur est ressuscité, ressuscitons avec lui.

Saint Augustin distingue deux sortes de vie en l'ame ; l'une, « qu'elle communique au corps, et l'autre, dont elle vit elle-même :» *Aliud est enim in anima unde corpus vivificatur, aliud unde ipsa vivificatur.* Comme « elle est la vie du corps, ce saint évêque prétend que Dieu est sa vie : » *Vita corporis anima est, vita animæ Deus est.* Expliquons, s'il vous plaît, sa pensée, et suivons son raisonnement. Afin que l'ame donne la vie au corps, elle doit avoir par nécessité trois conditions : il faut qu'elle soit plus noble ; car il est plus noble de donner que de recevoir : il faut qu'elle soit unie ; car il est manifeste que notre vie ne peut être hors de nous : il faut qu'elle lui communique des opérations que le corps ne puisse exercer sans elle ; car il est certain que la vie consiste principalement dans l'action. Que si nous trouvons que Dieu a excellemment ces trois qualités à l'égard de l'ame, sans doute il sera sa vie à aussi bon titre qu'elle-même est la vie du corps. Voyons en peu de mots ce qui en est.

Et premièrement, que Dieu ne soit, sans comparaison, au dessus de l'ame, cela ne doit pas seulement entrer en contestation. Dieu ne serait pas notre souverain bien, s'il n'était plus noble que nous, et si nous n'étions beaucoup mieux en lui qu'en nous-mêmes. Pour l'union, il n'y a non plus de sujet d'en douter à des Chrétiens, après que le Sauveur a dit tant de fois « que le Saint-Esprit « habiterait dans nos ames [1] ; et l'Apôtre, que « la charité a été « répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné [2]. » Et en vérité, Dieu étant tout notre bonheur, il faut par nécessité qu'il se puisse unir à nos ames, parce qu'il n'est pas concevable que notre bonheur et notre félicité ne soient point en nous. Reste donc à voir si notre ame, par cette union, est élevée à quelque action de vie dont sa nature soit incapable. Ne nous éloignons pas de saint Augustin. « Certes, dit ce grand homme, Dieu est une vie « immuable ; il est toujours ce qu'il est, toujours en soi, toujours à « soi : » *Est ipse semper in se, est ita ut est, non aliter nunc, aliter postea, aliter antea.* Il ne se peut faire que l'ame ne devienne meilleure, plus noble, plus excellente, s'unissant à cet être souverain,

[1] Joan., XIV, 17. — [2] Rom., V, 5.

très excellent et très bon : étant meilleure, elle agira mieux ; et vous le voyez dans les justes : « Car leur ame, dit saint Augustin, « s'élevant à un être qui est au dessus d'elle, et duquel elle est, reçoit la justice, la piété, la sagesse : » *Quum se erigit ad aliquid quod ipsa non est et quod supra ipsam est, et a quo ipsa est, percipit sapientiam, justitiam, pietatem :* elle croit en Dieu, elle espère en Dieu, elle aime Dieu. Parlons mieux : comme saint Paul dit que « l'Esprit de Dieu « crie et gémit, et demande en nous : » *Spiritus postulat pro nobis*[1] ; aussi faut-il dire que le même Esprit croit, espère et aime en nos ames, parce que c'est lui qui forme en nous cette foi, cette espérance et ce saint amour. Par conséquent aimer Dieu, croire en Dieu, espérer en Dieu, ce sont des opérations toutes divines, que l'ame n'aurait jamais sans l'opération, sans l'union, sans la communication de l'Esprit de Dieu ; ce sont aussi des actions de vie, et d'une vie éternelle : il est donc vrai que Dieu est notre vie.

O joie ! ô félicité ! qui ne s'estimerait heureux de vivre d'une si belle vie ? qui ne la préfèrerait à toutes sortes de biens ? qui n'exposerait plutôt mille et mille fois cette vie mortelle que de perdre une vie si divine ? Cependant notre premier père l'avait perdue pour lui et pour ses enfans : sans le Fils de Dieu, nous en étions privés à jamais : « Mais je suis venu, dit-il, afin qu'ils vivent, et qu'ils vivent plus abondamment » : *Ego veni, ut vitam habeant, et abundantius habeant*[2]. En effet, j'ai remarqué avec beaucoup de plaisir que, dans tous les discours du Sauveur qui nous sont rapportés dans son Evangile, il ne parle que de vie, il ne promet que vie. D'où vient que saint Pierre, lorsqu'il lui demande s'il le veut quitter : « Maître, où irions-nous ? lui dit-il, vous avez des paroles « de vie éternelle ; » et le Fils de Dieu lui-même : « Les paroles « que je vous dis sont esprit et vie : » c'est qu'il savait bien que les hommes n'ayant rien de plus cher que vivre, il n'y a point de charme plus puissant pour eux que cette espérance de vie ; ce qui a donné occasion à Clément Alexandrin de dire dans cette belle hymne qu'il adresse à Jésus le roi des enfans, c'est-à-dire des nouveaux baptisés, que « ce divin pêcheur, ainsi appelle-t-il le Sauveur, re- « tirait les poissons de la mer orageuse du siècle, et les attirait dans « ses filets par l'appât d'une douce vie : » *Dulci vita inescans.*

Et c'est ici, Chrétiens, où il est à propos d'élever un peu nos esprits, pour voir dans la personne du Sauveur Jésus l'origine de notre vie. La vie de Dieu n'est que raison et intelligence, et le Fils

[1] Rom., VIII, 26. — [2] Joan., X, 10.

de Dieu procédant de cette vie et de cette intelligence, il est lui-même vie et intelligence. Pour cela, il dit en saint Jean « que comme le Père a la vie en soi, aussi a-t-il donné à son Fils d'avoir la vie en soi. » C'est pourquoi les anciens l'ont appelé la vie, la raison, la lumière et l'intelligence du Père; et cela est très bien fondé dans les Ecritures. Étant donc la vie par essence, c'est à lui à promettre, c'est à lui à donner la vie. L'humanité sainte qu'il a daigné prendre dans la plénitude des temps, touchant de si près à la vie, en prend tellement la vertu « qu'il èn jaillit une source « inépuisable d'eau vive: quiconque en boira aura la vie éternelle [1]. » Il serait impossible de vous dire les belles choses que les saints Pères ont dites sur cette matière, surtout le grand saint Cyrille d'Alexandrie. Souvenez-vous seulement de ce que l'on vous donne à ces redoutables autels: voici le temps auquel tous les fidèles y doivent participer. Est-ce du pain commun que l'on vous présente? n'est-ce pas le pain de vie, ou plutôt n'est-ce pas un pain vivant que vous mangez pour avoir la vie? car ce pain sacré, c'est la sainte chair de Jésus, cette chair vivante, cette chair conjointe à la vie, cette chair toute remplie et toute pénétrée d'un esprit vivifiant. Que si ce pain commun qui n'a pas de vie conserve celle de nos corps, de quelle vie admirable ne vivrons-nous pas, nous qui mangeons non seulement un pain vivant, mais qui mangeons la vie même à la table du Dieu vivant? Qui a jamais ouï parler d'un tel prodige, que l'on pût manger la vie? il n'appartient qu'à Jésus de nous donner une telle viande : il est la vie par nature ; qui le mange, mange la vie. O délicieux banquet des enfans de Dieu ! ô table délicate ! ô manger savoureux ! Jugez de l'excellence de la vie par la douceur de la nourriture; mais plutôt, afin que vous en connaissiez mieux le prix, il faut que je vous la décrive dans toute son étendue.

Elle a ses progrès, elle a ses âges divers : Dieu, qui anime les justes par sa présence, ne les renouvelle pas tous en un instant. Sans doute si nous considérons tous les changemens admirables que Dieu opère en eux durant tout le cours de cette vie bienheureuse, il ne se pourra faire que nous ne l'aimions ; et si nous l'aimons, nous serons poussés du désir de la conserver immortelle. Imitons en nous l'immortalité du Sauveur : c'est à quoi j'aurai, s'il vous en souvient, à vous exhorter, lorsque je serai venu à ma troisième partie. Et puisqu'elle a tant de connexion avec celle que

[1] Joan., IV, 14.

nous traitons, et qu'elle n'en est, comme vous voyez, qu'une conséquence, je joindrai l'une et l'autre dans une même suite de discours. Disons en peu de mots autant qu'il sera nécessaire pour se faire entendre.

Cet aigle de l'Apocalypse qui crie par trois fois d'une voix foudroyante au milieu des airs : « Malheur sur les habitans de la « terre : » *Væ, væ, væ habitantibus in terra!* semble nous parler de la triple calamité dans laquelle notre nature est tombée. L'homme, dans la sainteté d'origine, étant entièrement animé de l'Esprit de Dieu, en recevait ces trois dons : l'innocence, la paix, l'immortalité. Le diable, par le péché, lui a ravi l'innocence; la convoitise, s'étant soulevée, a troublé sa paix; l'immortalité a cédé à la nécessité de la mort : voilà l'ouvrage de Satan opposé à l'ouvrage de Dieu. Or, le Fils de Dieu est venu « pour dissoudre « l'œuvre du diable, » et réformer l'homme selon la première institution de son Créateur; ce sont les propres mots de saint Paul. Pour cela il a répandu son Esprit dans l'ame des justes, afin de les faire vivre; et « cet Esprit ne cesse de les renouveler tous les « jours : » cela est encore de l'Apôtre : *Renovatur de die in diem*[1]. Mais Dieu ne veut pas qu'il soit changé tout à coup. Il y a trois dons à leur rendre; il y aura aussi trois différens âges par lesquels, de degré en degré, ils deviendront « hommes faits : » *In virum perfectum*[2]. Grand Apôtre, ce sont vos paroles, et vous serez aujourd'hui notre conducteur. Et Dieu l'a ordonné de la sorte, afin de faire voir à ses bien-aimés les opérations de sa grace les unes après les autres; de sorte que dans ce monde il répare leur innocence; dans le ciel il leur donne la paix; à la résurrection générale il les orne d'immortalité. Par ces trois âges, « les justes arrivent à « la plénitude de Jésus-Christ, » ainsi que parle saint Paul : *In mensuram ætatis plenitudinis Christi*[3]. La vie présente est comme l'enfance; celle dont les saints jouissent au ciel ressemble à la fleur de l'âge; après suivra la maturité dans la résurrection générale. Au reste cette vie n'a point de vieillesse, parce qu'étant toute divine, elle n'est point sujette au déclin; de là vient qu'elle n'a que trois âges; au lieu que celle que nous passons sur la terre souffre la vicissitude de quatre différentes saisons.

Je dis que les saints en ce monde sont comme dans leur enfance, et en voici la raison. Tout ce qui se rencontre dans la suite de la vie se commence dans les enfans; or, nous avons dit que toute

[1] II Cor., IV, 26. — [2] Ephes., VI, 23. — [3] Ibid.

l'opération du Saint-Esprit par laquelle il anime les justes consiste à surmonter en eux ces trois furieux ennemis que le diable nous a suscités, le péché, la concupiscence et la mort. Comment est-ce que Dieu les traite pendant cette vie? Avant toutes choses, il ruine entièrement le péché; la concupiscence y remue encore; mais elle y est combattue, et de plus elle y est surmontée; pour la mort, elle y exerce son empire sans résistance; mais aussi l'immortalité est promise. Considérez ce progrès; le péché ruiné fait leur sanctification; la concupiscence combattue, c'est leur exercice; l'immortalité promise est le fondement de leur espérance. Et ne remarquez-vous pas en ces trois choses les vrais caractères d'enfans? comme à des enfans, l'innocence leur est rendue : si le Saint-Esprit combat en eux la concupiscence, c'est pour les fortifier doucement par cet exercice, et pour former peu à peu leurs linéamens selon l'image de notre Seigneur. Enfin y a-t-il rien de plus convenable que de les entretenir, comme des enfans bien nés, d'une sainte et fidèle espérance? Sainte enfance des Chrétiens, que tu es aimable! tu as, je l'avoue, tes gémissemens et tes pleurs; mais qui considèrera à quelle hauteur doivent aller ces commencemens, et quelles magnifiques promesses y sont annexées, s'estimera bienheureux de mener une telle vie.

Car, par exemple, dans l'âge qui suit après, que je compare avec raison à une fleurissante jeunesse, à cause de sa vigoureuse et forte constitution, quelle paix et quelle tranquillité y vois-je régner! Ici-bas, Chrétiens, de quelle multitude de vains désirs l'ame des plus saints n'est-elle point agitée! Dieu y habite, je l'avoue, mais il n'y habite pas seul; il y a pour compagnons mille objets mortels que la convoitise ne cesse de leur présenter, parce que, ne pouvant séparer les justes de Dieu, auquel ils s'attachent, elle tâche du moins de les en distraire et de les troubler. C'est pourquoi ils gémissent sans cesse, et s'écrient avec l'Apôtre : « Misérable homme « que je suis, qui me délivrera de ce corps [1]? » Au lieu qu'à la vie paisible dont les saints jouissent au ciel, saint Augustin lui donne cette belle devise : *Cupiditate extincta, charitate completa;* « La « convoitise éteinte, la charité consommée. » Ces deux petits mots ont, à mon avis, un grand sens. Il me semble qu'il nous veut dire que l'ame, ayant déposé le fardeau du corps, sent une merveilleuse conspiration de tous ses mouvemens à la même fin : il n'y a plus que Dieu en elle, parce qu'elle est toute en Dieu, et possédée uni-

[1] Rom., VII, 24.

quement de cet esprit de vie dont elle expérimente la présence; elle s'y laisse si doucement attirer, elle y jouit d'une paix si profonde qu'à peine est-elle capable de comprendre elle-même son propre bonheur; tant s'en faut que des mortels comme nous s'en puissent former quelque idée.

Ne semble-t-il pas, Chrétiens, que ce serait un crime de souhaiter quelque chose de plus? et néanmoins vous savez qu'il y a un troisième état, où notre vie sera parfaite, parce que notre félicité sera achevée. Dans les deux premiers, Jésus-Christ éteint en ses saints le péché et la convoitise; enfin, dans ce dernier âge et du monde et du genre humain, après avoir abattu nos autres ennemis sous ses pieds, la mort domptée couronnera ses victoires. Comment cela se fera-t-il? Si vous me le demandez en Chrétiens, c'est-à-dire, non point pour contenter une vaine curiosité, mais pour fortifier la fidélité de vos espérances, je vous l'exposerai par quelques maximes que je prends de saint Augustin : elles sont merveilleuses; car ils les a tirées de saint Paul. Tout le changement qui arrive dans les saints se fait par l'opération de l'Esprit de Dieu : or, saint Augustin nous a enseigné que cet Esprit a sa demeure dans l'ame, à cause qu'il est sa vie. Si donc il n'habite point dans le corps, comment est-ce qu'il le renouvelle? Ce grand homme nous en va éclaircir par un beau principe. « Celui-là, dit-il, possède le tout, « qui tient la partie dominante : » *Totum possidet qui principale tenet.* « En toi, poursuit-il, la partie qui est la plus noble, c'est- « à-dire l'ame, c'est celle-là qui domine : » *In te illud principatur quod melius est.* Et incontinent il conclut : *Tenens Deus quod melius est, id est animam tuam, profecto per meliorem possidet et inferiorem, quod est corpus tuum* : « Dieu tenant ce qu'il y a de meil- « leur, c'est-à-dire ton ame, il entre aussitôt, par le moyen du « meilleur, en possession du moindre, c'est-à-dire du corps. »

Qu'infèrerons-nous de cette doctrine de saint Augustin? La conséquence en est évidente : Dieu, habitant en nos ames, a pris possession de nos corps : par conséquent, ô mort, tu ne les lui saurais enlever : tu t'imagines qu'ils sont ta proie; ce n'est qu'un dépôt que l'on consigne entre tes mains; tôt ou tard Dieu rentrera dans son bien : « Il n'y a rien, dit le Fils de Dieu, qui soit si grand que mon « Père : ce qu'il tient en ses mains, personne ne le lui peut ravir, « ni lui faire lâcher sa prise : » *Pater meus quod dedit mihi majus omnibus est : et nemo potest rapere de manu Patris mei* [1]. Partant

[1] Joan., x, 29.

ô abîmes, et vous, flammes dévorantes, et toi, terre, mère commune et sépulcre de tous les humains, vous rendrez ces corps que vous avez engloutis; et plutôt le monde sera bouleversé qu'un seul de nos cheveux périsse, parce que l'Esprit qui anime le Fils de Dieu, c'est le même qui nous anime. Il exercera donc en nous les mêmes opérations, et nous rendra conformes à lui: car remarquez cette théologie. Comme le Fils de Dieu nous assure « qu'il ne fait « rien que ce qu'il voit faire à son Père [1] »; ainsi « le Saint-Esprit, « qui reçoit du Fils; » *De meo accipiet* [2], le regarde comme l'exemplaire de tous ses ouvrages. Toutes les personnes dans lesquelles il habite, il faut nécessairement qu'il les forme à sa ressemblance : c'est ce que dit l'Apôtre en ces mots: « Si vous avez en vous l'Es-« prit de celui qui a vivifié Jésus-Christ, il vivifiera vos corps mor-« tels [3]. » Et de même que le germe que la nature a mis dans le grain de blé, se conservant parmi tant de changemens et altérations différentes, produit en son temps un épi semblable à celui dont il est tiré; ainsi l'Esprit de vie, qui de la plénitude de Jésus-Christ est tombé sur nous, nous renouvellera peu à peu selon les diverses saisons ordonnées par la Providence, et enfin nous rendra au corps et en la vie semblables à notre Seigneur, sans que la corruption ni la mort puissent empêcher sa vertu.

Et c'est pourquoi saint Paul, considérant aujourd'hui notre Maître ressuscité, nous presse si fort de ressusciter avec lui. Jusqu'ici, dit-il la vie de mon Maître était cachée sous ce corps mortel; nous ne connaissions pas encore ni la beauté de cette vie ni la grandeur de nos espérances : à présent je le vois tout changé; il n'y a plus d'infirmité en sa chair, il n'y a rien qui sente le péché ni sa ressemblance: *Peccato mortuus est* [4] : il a dépouillé cette mortalité qui cachait sa gloire; la divinité qui anime son Esprit s'est répandue sur son corps; je n'y vois paraître que Dieu, parce que je n'y vois plus que gloire et que majesté. Il ne vit qu'en Dieu, il ne vit que de Dieu, il ne vit que pour Dieu : *Quod autem vivit, vivit Deo* [5]. Je sais que si je commence à vivre avec lui sur la terre, son Esprit, qui me fera vivre, me renouvellera selon son image. Courage, dit-il, mes frères, ce que la foi nous fait croire en la personne du Fils de Dieu, elle nous le doit faire espérer pour nous-mêmes. Jésus est ressuscité comme les prémices et les premiers fruits de notre nature : « Dieu nous a fait voir dans le grain principal, qui est Jésus-

[1] Joan., v, 19. — [2] Ibid., xvi, 15. — [3] Rom., viii, 11. — [4] Ibid., vi, 10. — [5] Ibid. vi, 11.

« Christ, comment il traiterait tous les autres : » *De uno principali grano datum est experimentum*, dit saint Augustin. Jugez de la moisson par ces premiers fruits : *Primitiæ Christus* [1].

J'entends quelquefois les Chrétiens soupirer après les délices de l'heureux état d'innocence. Oh! si nous étions comme dans le Paradis terrestre! Justement certes, car la vie en était bien douce. Et l'Apôtre vous dit que vous n'êtes pas Chrétiens, si vous n'aspirez à quelque chose de plus : posséder cette félicité, c'est être tout au plus comme Adam; et il vous enseigne que vous devez tous être comme Jésus-Christ. On ne vous promet rien moins que d'être placés avec lui dans le même trône : *Qui vicerit dabo ei sedere mecum in throno meo*, dit le Sauveur dans l'Apocalypse : « Celui qui sera « vainqueur, je le placerai dans mon trône. » (Bossuet.)

Le Sauveur est immortel, soyons immortels avec lui.

Étrange impression qui s'est mise dans l'esprit des hommes, qui, pourvu qu'ils aient un recours fréquent aux sacremens de l'Église, croient que les péchés qu'ils ne cessent de commettre ne leur font pas tout le mal qu'ils pourraient faire, et s'imaginent être Chrétiens parce qu'aussi souvent confessés qu'ils sont pécheurs, ils soutiennent dans une vie toute corrompue une apparence de vie chrétienne. Ce n'est pas là la doctrine que Jésus-Christ et ses Apôtres nous ont enseignée. « Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus [2]; » et de là que conclut saint Paul? « Ainsi vous devez penser que vous « êtes morts au péché, pour vivre à Dieu par Jésus-Christ notre « Seigneur [3] : » et encore avec plus de force : « Si, dit-il, nous « sommes morts au péché, comment pourrons-nous y vivre doré- « navant? » *Quomodo* [4]? Comment? comment le pourrons-nous? Parole d'étonnement, qui fait voir l'Apôtre saisi de frayeur à la seule vue d'une rechute. Déplorable dépravation des Chrétiens! Nous nous étonnons maintenant, quand ceux qui fréquentent les sacremens gardent les résolutions qu'ils y ont prises; et saint Paul s'étonnait alors comment ceux qui les recevaient, et qui étaient morts au péché, pouvaient y vivre. Si, dit-il, nous sommes morts au péché de bonne foi; si, de bonne foi, nous avons renoncé à ces abominables impuretés, à cette aigreur implacable d'un cœur ulcéré, qui songe à se satisfaire par une vengeance éclatante, ou qui, goûtant en lui-même une vengeance cachée, triomphe secrètement de

[1] I Cor., xv, 23. — [2] Rom., vi, 9. — [3] Ibid., 11. — [4] Ibid., 2.

la simplicité d'un ennemi déçu; à ces meurtres que vous fait faire tous les jours une langue envenimée; à cette malignité dangereuse qui vous fait empoisonner si habilement et avec tant d'imperceptibles détours une conduite innocente; à cette fureur d'un jeu ruineux où votre famille change d'état à chaque coup, tantôt relevée pour un moment, et tantôt précipitée dans l'abîme : si nous avons renoncé à toutes ces choses et aux autres désordres de notre vie, comment pouvons-nous y vivre, et nous replonger volontairement dans cette horreur?

Mais procédons par principes; les hommes ne reviennent que par là. Voici donc le fondement que je pose. Quand Dieu daigne se communiquer à sa créature, son intention n'est pas de se communiquer en passant : « Mon Père et moi, nous viendrons à eux, « dit le Fils de Dieu, et nous ferons en eux notre demeure [1]; » et encore : « Le Saint-Esprit demeurera en vous, et il y sera [2]; » et encore : « Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, « et moi en lui [3]; » une demeure réciproque. En un mot l'Esprit de Dieu veut demeurer; car il est stable, constant, immuable de sa nature; il ne veut pas être en passant dans les ames, il y veut avoir une demeure fixe; et s'il ne trouve dans votre conduite quelque chose de ferme et de résolu, il se retire; ou, pour vous dire tout votre mal, s'il ne trouve rien de ferme et de résolu dans votre conduite, craignez qu'il ne soit déjà profondément retiré de vous, et que vous ne soyez celui dont il est écrit : « Vous avez le nom de « vivant, et vous êtes mort [4]. » Ne dites pas que ce n'est que fragilité, car si la fragilité, qui est la grande maladie de notre nature, n'a point de remède dans l'Evangile, Jésus-Christ est mort et ressuscité en vain; en vain Dieu emploie à nous convertir, comme dit saint Paul : « La même vertu par laquelle il a ressuscité Jésus-« Christ, » une vertu divine et surnaturelle : *In quo et resurrexistis per fidem operationis Dei, qui suscitavit illum a mortuis* [5]. Et croire qu'on prenne toujours dans les sacremens une vertu miraculeuse et toute-puissante en demeurant toujours également faible, de sorte qu'on puisse toujours mourir au péché et toujours y vivre, c'est une erreur manifeste.

Ce n'est pas que je veuille dire qu'on ne puisse perdre la grace recouvrée, et même la recouvrer plusieurs fois dans le sacrement de pénitence. Il faut détester tous les excès : celui-ci est rejeté par toute l'Eglise, et condamné manifestement dans toutes les Écri-

[1] Joan., XIV, 23. — [2] Ibid., 17. — [3] Ibid., VI, 57. — [4] Apoc., III, 1. — [5] Col., II, 12.

tures, qui n'ont point donné de bornes à la divine miséricorde ni à la vertu des saints sacremens. Mais comme je vous avoue que la vie chrétienne peut commencer quelquefois par l'infirmité, je dis qu'il en faut venir à la consistance. Un fruit n'est pas mûr d'abord, et sa crudité offense le goût; mais s'il ne vient à maturité, ce n'est pas du fruit, c'est du poison. Ainsi le pécheur qui se convertit, pourvu qu'il déplore sa fragilité, et qu'au lieu d'en être confus, il ne s'en fasse pas une excuse, peut ne la pas vaincre d'abord; et les fruits de sa pénitence, quoique amers et désagréables, ne laissent pas d'être supportés par l'espérance qu'ils donnent. Mais que jamais nous ne produisions ces dignes fruits de pénitence tant recommandés dans l'Évangile, c'est-à-dire « une conversion solide et dura« ble : » *Pœnitentiam stabilem* [1], comme l'appelle saint Paul; que notre pénitence ne soit qu'un amusement, et, pour parler comme un saint concile d'Espagne, notre communion qu'un jeu sacrilége, où nous nous jouons de ce que le ciel et la terre ont de plus saint : *Ludere de dominica communione;* que notre vie, toute partagée entre la vertu et le crime, ne prenne jamais un parti de bonne foi; ou plutôt qu'en ne gardant plus que le seul nom de vertu, nous prenions ouvertement le parti du crime, le faisant régner en nous, malgré les sacremens tant de fois reçus; c'est un prodige inoui dans l'Évangile, c'est un monstre dans la doctrine des mœurs.

Faites-moi venir un philosophe, un Socrate, un Aristote, qui vous voudrez; il vous dira que la vertu ne consiste pas dans un sentiment passager; mais que c'est une habitude constante et un état permanent. Que nous ayons une moindre idée de la vertu chrétienne, et qu'à cause que Jésus-Christ nous a ouvert dans les sacremens une source inépuisable pour laver nos crimes; plus aveugles que les philosophes qui ont cherché la stabilité dans la vertu, nous croyons être Chrétiens, lorsque nous passons toute notre vie dans une inconstance perpétuelle : aujourd'hui dans les eaux de la pénitence, et demain dans nos premières ordures; aujourd'hui à la sainte table avec Jésus-Christ, et demain avec Bélial, et dans toute la corruption passée : peut-on déshonorer davantage le Christianisme? et n'est-ce pas faire de Jésus-Christ même, chose abominable! un défenseur des mauvaises habitudes?

Ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ a parlé des rechutes, lui qui, trouvant l'arbre cultivé et toujours infructueux, s'étonne de le voir encore sur la terre, et prononce qu'il n'est plus bon que pour le

[1] II Cor., VII, 10.

feu. Quel effet attendez-vous de vos confessions stériles? ne voyez-vous pas que vous vous trompez vous-mêmes; et qu'ennemis, non pas du péché, mais du reproche de vos consciences qui vous inquiète, c'est de cette inquiétude, et non du péché, que vous voulez vous défaire? de sorte que le fruit de vos pénitences, c'est d'étouffer le remords, et de vous faire trouver la tranquillité dans le crime.

Ah! il est vrai, vous me convainquez; dans la faiblesse où je suis, je me garderai bien d'approcher des saints sacremens. J'avais prévu cette malheureuse conséquence. Nous voici donc dans ces temps dont parle saint Paul : « Où les hommes ne peuvent plus supporter « la saine doctrine [1]. » Prêchez-leur la miséricorde toujours prête à les recevoir; au lieu d'être attendris par cette bonté, ils ne cesseront d'en abuser jusqu'à ce qu'ils la rebutent et la changent en fureur : faites-leur voir le péril où les précipite le mépris des saints sacremens; il n'y a plus de sacrement pour eux. Combien, en effet, en connaissons-nous qui n'ont plus rien de chrétien que ce faux respect pour les sacremens, qui fait qu'ils les abandonnent, de peur, disent-ils, de les profaner! Le beau reste de Christianisme! comme si on pouvait faire, pour ainsi parler, un plus grand outrage aux remèdes que d'en être environné sans daigner les prendre, douter de leur vertu, et les laisser inutiles.

O Jésus-Christ ressuscité, parlez vous-même. Vous avez dit de votre bouche sacrée que « les morts qui seraient gisans dans les « tombeaux entendraient la voix du Fils de l'homme, et sortiraient « des ombres de la mort [2]. » O vous, plus morts que les morts; morts de quatre jours, dont les entrailles déjà corrompues par des habitudes invétérées font horreur aux sens, « squelettes décharnés, os « desséchés, » où il n'y a plus de suc ni aucun reste de l'ancienne forme, quoiqu'une pierre pesante vous couvre, et que rien ne semble capable de forcer la dureté de votre cœur, « écoutez la voix du « Fils de l'homme : » *Ossa arida, audite verbum Domini* [3]. Est-ce en vain que saint Paul a dit que Dieu emploie pour vous convertir et qu'il a mis dans ses sacremens « la même vertu par laquelle « il a ressuscité Jésus-Christ? » *Secundum operationem potentiæ virtutis ejus, quam operatus est in Christo, suscitans illum a mortuis* [4]? par conséquent une vertu infinie, une vertu miraculeuse, une vertu qui ressuscite les morts. Pourquoi donc voulez-vous périr?

[1] II Tim., IV, 3. — [2] Joan., V, 25, 28. — [3] Ezech., XXXVII, 4. — [4] Col., II, 12.

Ah! j'ai trop abusé des graces, et j'ai épuisé tous les remèdes. Mais pourquoi accusez-vous les remèdes que vous n'avez jamais pris qu'avec négligence? Avez-vous gémi? avez-vous prié? après avoir découvert vos plaies cachées à un sage médecin, avez-vous vécu dans le régime nécessaire, épargnant à votre faiblesse jusqu'aux occasions les moins dangereuses, et songeant plutôt à éviter les tentations qu'à les combattre? Mais cette vie est trop ennuyeuse, et on ne peut la souffrir. Songez, songez, non pas aux ennuis, mais aux douleurs et au désespoir d'une éternité malheureuse; ce n'est pas ce qu'il nous faut faire pour notre salut qui doit nous sembler difficile, mais ce qui nous arrivera si nous en abandonnons le soin. Faites donc un dernier effort; vous consultez trop long-temps. Ecoutez le conseil de saint Augustin; il a été dans la peine où je vous vois, et saura bien vous conseiller ce qu'il y faut faire: *Nolite libenter colloqui cum cupiditatibus vestris:* « Cessez, dit ce pécheur « si parfaitement converti, cessez de discourir avec vos passions et « avec vos faiblesses: » vous écoutez trop leurs vaines excuses, les délais qu'elles vous proposent, les mauvais exemples qui les entretiennent, la mauvaise honte qu'elles vous remettent continuellement devant les yeux, et enfin les mauvaises compagnies qui vous entraînent au mal comme malgré vous. Ne voyez-vous pas l'erreur des hommes qui, ne trouvant dans leurs plaisirs qu'une joie trompeuse, et jamais le repos qu'ils cherchent, s'étourdissent les uns les autres, et s'encouragent à mal faire, toujours plus déterminés en compagnie qu'en particulier; marque visible d'égarement, et que leurs plaisirs destitués de la vraie nature du bien, et toujours suivis du dégoût, ont besoin, pour se soutenir, du tumulte qui offusque la réflexion? Cessez de les écouter, si vous ne voulez périr avec eux. Une grande résolution se doit prendre par quelque chose de vif et avec un soudain effort; demain, c'est trop tard; sortez aujourd'hui de l'abîme où vous périssez, et où peut-être vous vous déplaisez depuis si long-temps. On n'aura pas demain un autre Évangile ni un autre enfer, un autre Dieu et un autre Jésus-Christ à vous prêcher; l'Eglise a fait ses derniers efforts dans cette fête et a épuisé toutes ses menaces. La vieillesse où vous mettez votre confiance ne fera que vous affaiblir l'esprit et le cœur, et répandre sur vos passions un ridicule qui vous rendra la fable du monde, mais qui n'opèrera pas votre conversion. La mort, qui la suit de près, vous fera jouer peut-être le personnage de pénitent, comme à un Antiochus; vous serez alarmés et non convertis: votre ame sera jetée dans un trouble irrémédiable; et incapable, dans sa frayeur, de se

posséder elle-même, elle vous fera rouler sur les lèvres des actes de foi suggérés, comme l'eau court sur la pierre sans la pénétrer. Ainsi il n'y aura plus pour vous de miséricorde.

«Ah! mes frères, j'espère de vous de meilleures choses, encore que « je parle ainsi : » *Confidimus autem de vobis, dilectissimi, meliora, et viciniora saluti, tametsi ita loquimur*[1]. Car pourquoi voulez-vous mourir, maison d'Israël, peuple béni, peuple bien-aimé; autrefois enfans de colère et maintenant enfans d'adoption et de dilection éternelle; vous, pour qui toutes les chaires retentissent d'avertissemens salutaires, pour qui coulent toutes les graces dans les sacremens, pour qui toute l'Église est en travail, et s'efforce de vous enfanter en Jésus-Christ; mais pour qui Jésus-Christ est mort, pour qui ce Sauveur ressuscité ne cesse d'intercéder auprès de son Père par ses plaies: pourquoi voulez-vous mourir? Vivez, vivez plutôt, mes chers frères; c'est Dieu même qui vous le demande, qui vous y exhorte, qui vous l'ordonne, qui vous en prie. Et nous, indignes interprètes de ses volontés, et ministres tels quels de sa parole, nous secondons le dessein de sa miséricorde, et de cette même bouche dont nous vous consacrons les divins mystères, « nous vous conju« rons pour Jésus-Christ, avec l'Apôtre, réconciliez-vous à Dieu: » *Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo*[2]; et encore avec le prophète: « Convertissez-vous et vivez[3]; » mais, afin de vivre pour ne mourir plus, vivez dans les précautions nécessaires à la faiblesse. « Souvenez-vous, dit Jésus-Christ, de la femme de Loth[4], » et de la suite funeste d'un regard fugitif, et du moment éternel que Dieu nous y donne, des châtimens qui suivent les moindres retours vers les objets qu'il faut quitter. Le grand mal des Israélites sous Achab, et celui qui les fit périr sans ressource, c'est que, parmi les dieux étrangers dont ils encensaient les autels, « ils furent, dit l'Ecriture, « si abominables, qu'ils adorèrent les dieux des Amorrhéens que « Dieu avait mis en fuite devant eux[5]. » Ces dieux vaincus, ces dieux renversés avec les peuples qui les servaient, furent révérés des Israélites, et devinrent l'objet de leur culte; ce fut le comble de leurs maux, et le pas le plus prochain vers la perdition. Craignez une semblable aventure; que ces idoles abattues ne voient jamais redresser leurs abominables autels; que la pensée de la mort efface tout l'éclat qui vous éblouit; que la résurrection de Jésus-Christ ouvre vos yeux aux biens éternels, et enfin que jamais le monde

[1] Hebr., VI, 9. — [2] II Cor., V, 20. — [3] Ezech, XVIII, 32. — [4] Luc., XVII, 32. — [5] III Rois, XXI, 26.

vaincu ne redevienne vainqueur. (Bossuet, IIIe *Sermon sur la Résurrection de Jésus-Christ.*)

Péroraison.

Éveillons-nous, Chrétiens, et tâchons du moins que nous soyons cette fois immortels à la grace avec le Sauveur. Ne soyons pas comme ceux qui pensent avoir tout fait quand ils se sont confessés : le principal reste à faire, qui est de changer ses mœurs et de déraciner ses mauvaises habitudes. Si vous avez été justifiés, vous n'avez plus à craindre la damnation éternelle; mais pour cela ne vous imaginez pas être en sûreté, « de peur qu'une fausse sécurité « ne produise en vous une funeste négligence : » *Ne accepta securitas indiligentiam pariat.* Craignez le péché, craignez vos mauvaises inclinations, craignez ces fâcheuses rencontres dans lesquelles votre innocence a tant de fois fait naufrage : que cette crainte vous oblige à une salutaire précaution; car la pénitence a deux qualités également nécessaires. Elle est le remède pour le passé, elle est une précaution pour l'avenir : la disposition pour la recevoir comme remède du passé, c'est la douleur des péchés que nous avons commis; la disposition pour la recevoir comme précaution de l'avenir, c'est une crainte filiale de ceux que nous pouvons commettre, et des occasions qui nous y entraînent. Dieu nous puisse donner cette crainte qui est la garde de l'innocence!

Ah! Chrétiens, craignons de perdre Jésus qui nous a gagnés par son sang. Partout où je le vois, il nous tend les bras. Jésus crucifié nous tend les bras : « Viens-t'en, dit-il, ici mourir avec moi : il y fait bon pour toi, puisque j'y suis. » Jésus ressuscité nous tend les bras, et nous dit : « Viens vivre avec moi, tu seras tel que tu me vois : je « suis glorieux, je suis immortel; sois immortel à la grace et tu le « seras à la gloire. » (Le même.)

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

EXORDE.

Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.

Il a été livré à la mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification. (*Rom.*, IV, 25.)

C'est avec raison, mes frères, que l'Église a célébré dès le commencement le grand mystère que nous honorons, comme le plus heureux de ses jours et sa solennité par excellence. C'est aujourd'hui le grand jour du Seigneur, ce jour que le Seigneur a fait et qu'il a fait plus glorieux pour lui et pour son Église que tous les autres jours. Oui, mes frères, c'est en ce jour que le scandale est ôté, que tous les mystères ignominieux de Jésus-Christ se développent, que le secret de ses souffrances est éclairci, que l'obscurité de ses paraboles est comprise et le sens des Écritures manifesté. C'est en ce jour que sa mission est manifestée; c'est en ce jour que sa mission est autorisée, son ministère reconnu, ses promesses confirmées, ses prédictions accomplies, sa doctrine justifiée, et tous ses travaux couronnés. C'est aujourd'hui que les disciples chancelans se rassurent, que leur tristesse se change en joie, que leur incrédulité est guérie, que les ennemis de la religion sont confondus, que la foi de tous les siècles est établie, que la vérité de nos mystères est prouvée, que l'Église sort avec son libérateur triomphante du tombeau, que la docilité de tous les peuples du monde est préparée, et tous les esprits d'erreur, qui doivent s'élever un jour, convaincus de contradiction ou d'imposture; c'est aujourd'hui enfin que l'immortalité nous est assurée, les tribulations de la chair adoucies, les souffrances de notre vie consolées, et une vie toute spirituelle proposée aux Chrétiens.

Oui, mes frères, Jésus-Christ était mort pour crucifier le vieil homme, il ressuscite pour former le nouveau; il était mort pour délivrer des esclaves, il ressuscite pour apprendre aux enfans à user

saintement de leur liberté ; il était mort pour payer nos dettes, il ressuscite pour nous combler de ses graces ; il était mort pour sauver des coupables, il ressuscite pour instruire et perfectionner des justes ; il était mort pour fermer les portes de l'Enfer, il ressuscite pour nous ouvrir celles du ciel ; en un mot, il était mort pour nos péchés, il ressuscite pour notre justification : *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.*

Pourquoi cela, mes frères? Pour deux raisons que je vous prie d'écouter avec attention. Premièrement, il ressuscite pour notre justification, parce que sa résurrection renferme les motifs les plus pressans que la religion puisse nous fournir, pour persévérer dans la grace de la justification que nous venons de recevoir dans les sacremens ; c'est mon premier point : en second lieu, parce que sa résurrection nous propose les moyens les plus sûrs d'y persévérer ; c'est le second. La résurrection de Jésus-Christ nous anime à persévérer dans la grace reçue, nous apprend à y persévérer ; elle est le motif et le modèle de notre persévérance. Voilà le sens des paroles de mon texte : *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.* (Massillon, *sur la Résurrection de Jésus-Christ.*)

AUTRE EXORDE.

« Je demeurerai ferme dans le lieu où l'on m'a mis en sentinelle ; « je me tiendrai immobile dans ma forteresse, et je regarderai atten- « tivement pour remarquer ce que Dieu me dira au dedans de moi [1]. » Ce sont les expressions du prophète Habacuc. Et moi, aussi pour n'être pas au dessous du ministère que le Saint-Esprit m'a confié, je considérerai attentivement tout ce qu'il voudra me dire ou me faire voir. J'ai regardé en silence avec réflexion, et j'ai vu un homme qui s'élevait au dessus des nues ; il ressemblait à un Ange par son visage. Ses habits étaient resplendissans comme le feu des éclairs. Il a étendu sa main vers l'Orient ; il a crié à haute voix ; ses cris étaient plus éclatans que le bruit d'une trompette. Il me semblait voir autour de lui une armée céleste ; il a parlé en ces termes : C'est aujourd'hui que le monde visible et invisible a été sauvé : Jésus-Christ est ressuscité ; il faut que vous ressuscitiez avec lui ; il est sorti du tombeau ; brisez les liens du péché dont vous êtes enchaînés ; les portes de l'Enfer ont été ouvertes, et la mort est vaincue. Le vieil Adam est détruit, un nouvel Adam est venu à sa place. Vous aussi devenez de nouvelles créatures en Jésus-Christ. Voilà les paroles qui sortaient de sa bouche, et les armées célestes répondaient à sa voix, en répétant le chant de triomphe qu'elles firent entendre au jour de sa naissance : « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes chéris de Dieu [2]. »

Je vous adresse les mêmes paroles, et je voudrais avoir la voix d'un Ange, pour me faire entendre jusqu'aux extrémités de la terre. (Saint Grégoire de Nazianze.)

La résurrection de Jésus-Christ nous anime à persévérer dans la grace reçue.

Les principales sources de l'inconstance de l'homme dans les voies de Dieu sont ou dans un affaiblissement de la foi, qui commence à s'éteindre et à jeter une espèce de nuage sur les vérités de la doctrine sainte, ou dans la tiédeur de l'espérance, qui n'ouvre plus le sein de la gloire à leurs yeux, et ne réveille plus en eux le désir des biens éternels. Or, la piété chrétienne trouve dans le mystère

[1] Habac., II, 1. — [2] Luc., II, 14.

de la résurrection des préservatifs contre ces deux écueils, et des motifs très puissans pour persévérer dans la grace, où la participation a dû vous établir en ces jours solennels.

En effet, en premier lieu, si l'affaiblissement de la foi est d'ordinaire la première source de nos rechutes, s'il y a toujours une sorte d'incrédulité qui devance le crime, s'il faut que l'esprit doute en quelque manière des vérités que le cœur abandonne, et que la religion s'affaiblisse dans une ame où la piété s'éteint, qui peut douter que la résurrection de Jésus-Christ ne soit le grand témoignage de la foi chrétienne, et que tous les autres mystères ne trouvent en celui-ci leur vérité et leur certitude? En effet, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, disait autrefois l'Apôtre aux fidèles de Corinthe, notre prédication est inutile, votre foi est vaine, et nous sommes nous-mêmes des imposteurs. Mais, par une raison contraire, si Jésus-Christ est ressuscité, notre ministère vient donc du ciel, votre foi est certaine, la doctrine de l'Évangile est divine, ses promesses sont infaillibles.

Oui, mes frères, si la vertu du Père a délivré Jésus-Christ d'entre les morts, Jésus-Christ était donc un envoyé du ciel, pour annoncer aux hommes la doctrine du salut. Le Dieu véritable et fidèle n'aurait pas voulu autoriser l'imposture, en la revêtant du caractère de la vérité et l'honorant d'une grace dont jusqu'à Jésus-Christ aucun homme mortel n'avait été favorisé, puisqu'il ressuscite pour ne plus mourir : prodige que Jésus-Christ lui-même avait promis à ses disciples et à ses ennemis, comme le témoignage le plus décisif de son ministère. Donc sa résurrection une fois établie, tous ses mystères sont prouvés, dit saint Augustin, et la foi des Chrétiens n'a besoin que de ce seul témoignage : *Resurrexit Christus, absoluta res est.*

Oui, comme je parle ici à un peuple fidèle, qu'il faut édifier, et non pas convaincre, je ne m'arrête pas à vous montrer que tout établit aujourd'hui la vérité du miracle éclatant de la résurrection du Sauveur. Premièrement, les précautions mêmes de ses ennemis : ils avaient scellé le tombeau; ils l'avaient environné de soldats; ils n'avaient rien oublié pour éviter une surprise; ils se souvenaient que ce Jésus qu'ils ont crucifié avait prédit qu'il ressusciterait le troisième jour; ils ne paraissaient attentifs qu'à empêcher les disciples d'enlever le corps de leur divin Maître : des ennemis si puissans, si vigilans, si intéressés à n'être point surpris, n'avaient garde de se laisser surprendre. Secondement, la déposition des soldats : ils leur font publier que, pendant qu'ils dormaient, les dis-

ciples sont venus enlever le corps de leur Maître. Mais si un profond sommeil ne leur a pas permis de le voir, comment peut-il leur permettre de l'assurer? D'ailleurs une multitude de satellites destinés à veiller sur le sépulcre et à le garder peuvent-ils tous, de concert et en même temps, s'être livrés au sommeil, et à un sommeil si profond et si durable, qu'étant presque assis sur la pierre qui fermait le tombeau, ils aient donné le temps aux disciples de l'ouvrir, d'en tirer le corps du Sauveur, sans qu'un ouvrage si long, si difficile, si impraticable, sans bruit et sans agitation, n'ait éveillé quelqu'un des soldats, et déconcerté une entreprise si téméraire et si insensée? De plus, ces disciples doutent eux-mêmes; ils n'espèrent plus l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ; ils refusent même de s'en rapporter au témoignage des saintes femmes : des esprits si grossiers et si incrédules sont bien éloignés de publier ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes. Troisièmement, les apparitions du Sauveur : ce n'est pas une seule fois qu'il se montre à ses disciples; on eût pu se défier de l'illusion; c'est fort souvent : ce n'est pas en passant, l'imagination frappée peut pour un peu de temps suppléer à la vérité par ses images, et transporter au dehors ses propres songes; c'est pendant quarante jours : ce n'est point de loin, et au milieu des airs, où le prestige eût été probable; c'est au milieu d'eux, mangeant, buvant avec eux, se laissant voir de leurs yeux et toucher de leurs mains, et les instruisant, et leur parlant du royaume de Dieu : ce n'est pas à un seul, il est des esprits plus crédules que les autres; c'est à tous en commun et à plusieurs en particulier : ce n'est pas sous une figure nouvelle, le changement eût été suspect; c'est avec ses plaies et tous les traits auxquels on pouvait encore le reconnaître. Enfin le martyre des Apôtres, pour rendre témoignage à la vérité de ce miracle, dont ils avaient été témoins : *Cujus nos omnes testes sumus* [1]. Quel intérêt ont-ils de le publier, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité? quoi! ils vont s'exposer aux plus cruels tourmens pour établir une doctrine qu'ils croient eux-mêmes fausse! ils vont tromper le genre humain, sans attendre d'autre prix de leur imposture que les feux, les roues et les gibets! Une fausse persuasion, en matière de religion surtout, peut pousser des esprits simples et crédules à des excès et à des démarches extraordinaires. Mais que des pêcheurs grossiers, que des hommes sans lettres, et de la lie du peuple, entreprennent, de sang-froid, d'aller séduire l'univers, et de braver

[1] Act., II, 32.

tous les genres de mort les plus affreux, pour publier que leur Maître est ressuscité, et qu'ils soient persuadés qu'il ne l'est pas; c'est une sorte d'extravagance dont les hommes ne sont pas capables, et qui deviendrait un plus grand prodige que tous ceux mêmes que l'incrédulité conteste à la foi des Chrétiens.

D'ailleurs, ces disciples ont abandonné Jésus-Christ pendant sa vie, tandis qu'ils le regardaient encore comme le libérateur promis à leurs pères, et le Christ, Fils du Dieu vivant; et ils le confesseront généralement sur les échafauds après sa mort, lorsqu'ils ne doivent plus le regarder que comme un séducteur, qui n'est pas ressuscité selon sa promesse! ils verseront tout leur sang pour un homme qui a abusé de leur crédulité! ils se répandront dans tout l'univers, comme des désespérés, pour débiter un fait qu'ils croient fabuleux! et, parmi tous ces hommes faibles et timides, aucun d'eux ne se démentira, et ne confessera au milieu des tourmens sa fureur ni son extravagance! Mais je sens que j'insiste trop longtemps sur une vérité si éclatante, et que votre religion est blessée des soins que je semble prendre pour la justifier.

Or, voilà, mes frères, comme la résurrection du Sauveur soutient la foi de l'homme juste : il voit dans ce mystère toute la religion assurée; les châtimens dont elle menace, certains; ses promesses, infaillibles; ses préceptes, nécessaires; ses conseils, importans; ses observances, respectables; le plus simple détail de son culte, digne de nos hommages. Dès là que Jésus-Christ est ressuscité, ah! dès lors je ne trouve plus rien de si grand que la vertu; rien de plus à craindre que le vice; rien de plus insensé que de négliger le soin de son ame; rien de plus sage que de sacrifier au salut. Dès là les dérisions des impies sur la sainteté de nos mystères, sont des extravagances que j'ai peine à comprendre, et des blasphèmes dont j'ai horreur; les réflexions des sages du monde sur les saintes obscurités de la foi, des discours d'enfant. Dès là l'Évangile me paraît ma seule règle; les exemples de Jésus-Christ, mon modèle; les terreurs de la piété, des dons de Dieu; la sécurité des libertins, une fureur désespérée; en un mot, l'infidélité aux graces reçues, et les rechutes dans les premiers désordres, le plus grand des malheurs, et le caractère des réprouvés.

Or, mes frères, quoi de plus propre à mettre un frein à l'inconstance du cœur de l'homme, et à l'établir dans une piété solide et durable, que ces grandes vérités? Ah! aussi les disciples, témoins de la résurrection de Jésus-Christ, ne se démentent plus; ils persévèrent tous jusqu'à la fin dans la prière et dans le ministère de la

parole sainte; il ne se trouve plus parmi eux de Judas qui abandonne la vérité connue. Dès que le Seigneur a apparu à Pierre, cet Apôtre ne retombe plus, et confirme même ses frères. A peine Thomas a-t-il touché les cicatrices glorieuses de ses plaies qu'il adore son Seigneur et son Dieu, et demeure à jamais fidèle. Les disciples d'Emmaüs ne l'ont pas plus tôt reconnu à la fraction du pain, qu'ils retournent à Jérusalem se réunir aux autres disciples. Ah! mes frères, ne sommes-nous pas tous ici les témoins de la résurrection de Jésus-Christ? Ne sommes-nous pas les enfans des saints, qui le virent et qui l'adorèrent sur la montagne de Galilée? Nous avons vu de leurs yeux, et touché de leurs mains : nous avons même senti, en ces jours heureux, Jésus-Christ ressuscité au dedans de nous par la grace des sacremens. Et pourquoi retournerions-nous donc encore en arrière? pourquoi rentrerions-nous dans nos premières voies? Si ce mystère rend notre foi inébranlable, pourquoi laisserait-il encore des inconstances à notre cœur? S'il serait monstrueux, après tant de preuves, dit saint Augustin, de ne pas croire, l'est-il moins de croire, et de vivre comme si l'on ne croyait pas? Un fidèle, persuadé qu'il ressuscitera pour jouir d'un bonheur éternel ou pour être livré à des flammes éternelles, peut-il oublier un si grand intérêt durant le seul instant qu'il paraît sur la terre? et si des biens fugitifs qui n'ont rien de réel, et que nous ne goûtons qu'un moment, peuvent nous séduire, la véritable félicité, des biens sans fin et sans mesure, une éternité de gloire, de magnificence, de vrai bonheur, qui nous est aujourd'hui montrée, ne saurait-elle nous détromper, et dissiper pour toujours l'erreur qui nous a fait prendre le change, prendre l'ombre pour la vérité, la terre pour le ciel, et un temps qui se précipite et qui va finir demain, pour l'éternité?

Second motif que je prends dans ce mystère, pour nous animer à conserver la grace reçue en ces jours saints. Non seulement ce mystère affermit notre foi; mais encore, premièrement, il rassure notre espérance; secondement, il la console; troisièmement, il la corrige. La résurrection de Jésus-Christ rassure notre espérance. Nous savons, dit l'Apôtre, que nous lui serons un jour semblables, et que nous suivrons la destinée de notre chef : nous savons qu'étant le premier né d'entre ses frères, il ne doit être que les prémices heureuses de ceux qui dorment pour ressusciter, et qu'une portion de notre nature n'a été délivrée en lui de la mort et de la corruption que pour servir de gage à l'espérance de la nature entière : nous savons que sa résurrection serait inutile, si nous ne

devions pas ressusciter avec lui; qu'il serait dans le ciel, sans Église, sans sacerdoce, sans sacrifice, et qu'il n'y serait pas notre pontife éternel, s'il n'offrait pas éternellement son corps mystique à son Père. Ainsi nous savons que nos frères, qui nous ont précédés avec le signe de la foi, et qui dorment en Jésus-Christ dans le sommeil de la paix et de l'unité, n'ont pas péri sans ressource; qu'ils ont disparu à nos yeux, mais qu'ils attendent la bienheureuse espérance; que leurs corps ont été brûlés, traînés, déchirés, mis en poussière, la pâture des oiseaux du ciel ou des animaux de la terre, mais que celui qui appelle les choses qui ne sont pas, comme celles qui sont, rassemblera des quatre vents les portions dispersées de leur chair; démêlera dans toutes les créatures ce qui appartient à ses élus; reprendra leurs restes précieux, que la révolution des temps et la vicissitude des choses a confondus, et qui sont connus de lui seul, et que pas un cheveu de leur tête ne périra.

Or, dans ce souvenir, mes frères, que de puissans motifs pour affermir une ame dans la grace et dans le service de Dieu! Je ressusciterai avec cette chair que je vais déshonorer : je la porterai aux yeux de Jésus-Christ et de ses Anges, encore marquée des taches honteuses de mes iniquités. Hélas! si tout devait mourir avec moi, je pourrais tout permettre à mes désirs corrompus; mais l'impie ressuscitera comme le juste; la trompette fatale éveillera, sans égard, tous ceux qui reposeront sous l'empire de la mort : il faudra reparaître sur la scène à la face de tout l'univers, et voir revivre des œuvres de ténèbres que je croyais ensevelies dans un éternel oubli. Quoi! pendant toute l'éternité la honte de l'action que je vais commettre me sera reprochée? ni les siècles, ni les années, ni les tourmens, n'effaceront jamais cette circonstance honteuse de ma vie? un plaisir si rapide, qui n'est déjà plus lorsque je le goûte, et dont je me dispute moi-même, en le goûtant, la fausse douceur, par des remords et des agitations secrètes; ce moment si fugitif sera écrit dans le livre des vengeances du Seigneur en caractères immortels; sera scellé dans les trésors de la colère divine, et durera autant que la justice de Dieu même? Grand Dieu! puisque mes actions, mes paroles, mes pensées, mes désirs, doivent vivre à vos yeux pendant les années éternelles, soutenez ma faiblesse, et faites entendre à mon cœur qu'un Chrétien ne doit plus rien se permettre qui ne soit digne de l'éternité!

En second lieu, la résurrection de Jésus-Christ console notre espérance. Car, mes frères, si la piété a ses douceurs, elle a aussi

ses amertumes; et les combats éternels, ou qu'il faut se livrer à soi-même, ou qu'il faut soutenir du côté de presque tous les objets qui nous environnent, en sont les épines et les violences. La vertu ne se conserve que par des sacrifices continuels; et si vous vous relâchez un moment, vous êtes perdus; les passions renaissent, ce semble, de leur propre défaite : vous croyez avoir résisté jusqu'au sang, et remporté la victoire, qu'il faut recommencer le combat. Or, on se lasse d'être toujours aux prises avec soi-même, de porter toujours un royaume divisé au dedans de soi : on penche naturellement à vivre d'intelligence avec son propre cœur, et à jouir tranquillement de soi-même; et voilà la source la plus commune de nos rechutes.

Or, dans ses dangereuses épreuves, rien ne soutient et ne console l'ame fidèle comme l'espérance de la résurrection : elle sait que ce corps de péché, qui l'appesantit, sera bientôt conforme à la ressemblance de celui de Jésus-Christ glorieux et ressuscité. Ainsi, loin de s'abattre sous le poids de sa chair, elle sent que sa délivrance s'approche : plus l'ange de Satan la presse, plus le désir d'être délivré de ce corps de mort augmente ; plus l'aiguillon du péché se fait sentir, plus elle souhaite sa dissolution et sa réunion avec Jésus-Christ; elle trouve dans sa faiblesse une nouvelle force ; ses tentations portent avec elles leur remède; et tous les mouvemens qui l'avertissent du fond de sa corruption la consolent par l'espérance de l'immortalité, qui la délivrera de toutes ces misères.

Dans les tribulations qui arrivent au juste, du côté des créatures, il n'en est aucune que cette espérance n'adoucisse. Job, sur son fumier, voit tranquillement son corps tombé en pièces : « Je sais, « dit-il, que mon Rédempteur est vivant; que je ressusciterai de la « terre au dernier jour; que je verrai mon Dieu et mon Sauveur « avec cette même chair, dont les vers et la pourriture ont déjà « fait un cadavre[1]. Cette douce espérance est cachée dans mon « sein[2]. » Et il ne faut que cela, mes frères, pour consoler toute la rigueur de ses peines : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* Nous nous réjouissons dans les tribulations, disaient les premiers fidèles, parce que nous attendons Jésus-Christ du haut du ciel, qui réformera la bassesse de notre corps, afin de le rendre semblable à la gloire et à la clarté du sien , et que notre espérance est certaine. Dans cette attente, on nous maudit, et nous bénissons ; on nous

[1]Job., XIX, 25, 26. — [2] Ibid., 27.

chargé de chaînes, et nous sommes libres ; on nous foule aux pieds, et nous ne sommes point abattus; et nous avons toujours la tête levée pour voir notre délivrance qui approche. Ainsi parlaient autrefois par la bouche de l'Apôtre des fidèles opprimés, persécutés, proscrits, traînés dans les prisons et sur les échafauds; il n'était plus de tourmens si affreux qui ne leur parussent doux, dans la vue de la bienheureuse espérance.

Aussi, mes frères, ils croyaient sans cesse voir arriver Jésus-Christ du haut des airs ; ils croyaient que chaque jour allait être le jour tant désiré de son avénement : c'était une erreur d'amour. On croit toujours toucher à ce qu'on désire avec ardeur; et les Apôtres avaient besoin de toute leur autorité pour calmer, là-dessus, la vive impatience de ces saints disciples. Jésus-Christ lui-même avait cru devoir prévenir les piéges qu'on pouvait tendre un jour sur ce point à la vivacité de leurs empressemens et à leur crédulité, en les avertissant de n'ajouter pas foi trop facilement à ceux qui viendraient leur annoncer qu'il allait paraître : *Nolite credere*[1]. De là, au milieu des tourmens, ils défiaient, avec une sainte fierté, la barbarie des tyrans : Vous pouvez bien déchirer nos corps, leur disaient-ils; le spectateur céleste de notre confession nous les rendra plus glorieux et plus éclatans : les plaies cruelles dont vous défigurez nos membres se changeront en des rayons de lumière; et votre inhumanité augmentera notre gloire. Tel était l'esprit de ces siècles heureux : une vaine spiritualité n'avait pas encore interdit ces divines consolations à la vertu : on n'avait pas encore fermé le sein de la gloire aux fidèles, pour les en rendre plus dignes ; on n'avait pas encore fait une perfection monstrueuse d'être indifférent aux promesses de la foi, pour y arriver plus sûrement ; on aurait eu horreur de penser que le salut dût être le fruit affreux du désespoir ou de l'indifférence pour le salut même ; et la bienheureuse espérance était alors toute la piété et toute la perfection des fidèles.

En effet le juste serait à plaindre s'il n'y avait pour lui d'espérance qu'en cette vie. Si Jésus-Christ n'est point ressuscité, disait autrefois l'Apôtre, et que nous n'espérions en lui que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes : *Si, in hac vita, tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus*[2]. Telle est la destinée du Chrétien, l'Évangile en un sens ne fait que des malheureux selon le monde; ses maxi-

[1] Matth., XXIV, 23. — [2] I Cor., XV, 19.

mes sont tristes, et ne promettent rien de trop agréable ici bas [1]; et s'il n'y a plus rien à espérer après cette vie, rien n'égale l'infortune d'un disciple de Jésus-Christ. Or, sur cette vérité incontestable, vous n'avez, mon cher auditeur, qu'à vous décider vous-même, pour connaître si vous êtes disciple de Jésus-Christ ou enfant du siècle, et par conséquent enfant de mort et de perdition : la règle est sûre. S'il n'y avait point de résurrection à espérer, seriez-vous à plaindre? Si vous n'attendiez qu'un anéantissement éternel après cette vie, vous faites-vous assez de violence en celle-ci, prenez-vous assez sur vous-même, mortifiez-vous assez tous vos désirs, crucifiez-vous assez votre chair, souffrez-vous assez les mépris et les injures, fuyez-vous assez les plaisirs, vivez-vous assez séparé du monde, veillez-vous assez sur vos sens, êtes-vous assez détaché de la gloire, des biens périssables, pour dire avec l'Apôtre : » Si « nous n'espérons en Jésus-Christ que pour cette vie, nous sommes « les plus malheureux de tous les hommes? » Quand la religion serait un songe, qu'y perdriez-vous? quand tout ce qu'on nous dit de la résurrection à venir, et des promesses de la foi, seraient des fables, seriez-vous fort trompé dans vos mesures? quand tout mourrait avec nous, auriez-vous de grands reproches à vous faire au lit de la mort, sur ce que vous n'auriez pas fait votre bonheur de la vie présente; sur les plaisirs dont vous vous y êtes abstenu; sur les sacrifices, les violences, les austérités, les privations que vous avez souffertes pour une éternité et un avenir chimérique? Si l'on venait vous déclarer que la foi des Chrétiens est une invention humaine, trouveriez-vous beaucoup à changer dans vos mœurs, dans vos projets, dans vos affaires, dans toute votre conduite? Ah! les premiers fidèles avaient droit de dire que, si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, tout était perdu pour eux. Des infortunés qui sacrifiaient tout à cette espérance, qui souffraient la faim, la soif, la nudité, l'exil, l'infamie, la perte des biens et de la vie, pour lui plaire, et dans la seule espérance d'aller jouir de lui : *Tantum ut Christo fruar* [2]; des hommes qui n'avaient aucune consolation sur la terre; qui se disputaient les plus légers plaisirs, qui regardaient la vie présente comme un exil, comme une vallée de larmes; ces hommes pouvaient assurer hardiment que, s'il ne devait point y avoir de résurrection, rien n'égalait leur malheur sur la terre. Mais vous à qui la foi en Jésus-Christ ne coûte rien; vous qui ne sacrifiez à ses promesses ni plaisirs ni goûts ni superfluités ni

[1] I Cor., xv, 19. — [2] S. Ign., mart.

penchans; vous qui sous l'Évangile vivez aussi doucement, aussi agréablement, aussi mollement, que sais-je? aussi licencieusement peut-être, qu'on vit parmi ces nations infidèles, où son nom n'est point connu; qu'il soit ressuscité ou qu'il ne le soit pas, vous n'en êtes ni plus ni moins à plaindre; la fausseté ou la vérité de ses promesses ne change rien à votre destinée, et dès là vous n'êtes plus Chrétien, vous n'appartenez plus à Jésus-Christ, vous n'avez plus de droit à son espérance.

Et voilà, en dernier lieu, comme la résurrection de Jésus-Christ non seulement assure et console, mais encore corrige notre espérance, en nous proposant les moyens qui seuls nous donnent droit d'espérer ; en nous faisant entendre qu'il n'est pas possible de chercher la félicité sur la terre et d'espérer en Jésus-Christ, et que le fidèle qui ne souffre rien ici-bas ne saurait aussi rien espérer pour l'avenir.

Mais ce n'est pas par cet endroit seul que la résurrection de Jésus-Christ corrige notre espérance. En effet, une des causes les plus ordinaires de nos rechutes après la solennité est de nous persuader que le retour à la grace est facile, et ainsi d'espérer contre l'espérance. Or, le mystère de la résurrection de Jésus-Christ corrige cette erreur si commune et si dangereuse : car le bienfait de la résurrection n'a été en lui que le prix du plus douloureux de tous les sacrifices, et il n'a mérité sa délivrance du tombeau qu'en devenant l'homme de douleurs. Or, la résurrection de Jésus-Christ est le modèle de la nôtre; c'est-à-dire que, si nous retombons, il faudra passer par de terribles épreuves pour arriver au renouvellement de la pénitence. Si je retombe, ô Dieu! que ce plaisir rapide et frivole va me coûter cher! quel calice à boire pour recouvrer la vie et l'innocence que je vais perdre! Je ne sais déjà que trop moi-même ce qu'il en coûte pour revenir à Dieu quand on a eu le malheur de s'éloigner de lui, et ce que les commencemens d'une conversion ont de terrible pour le cœur : est-ce qu'après une rechute cette entreprise aurait moins de difficultés? Mais mes mauvais penchans seront encore plus difficiles à surmonter, mes chaînes se seront fortifiées, mes faibles désirs de salut refroidis, les yeux du public même plus redoutables, par les inégalités de ma conduite ; tout demandera de nouveaux efforts, tout deviendra plus dégoûtant et plus pénible : or, si j'ai eu tant de peine à faire une première démarche que tout semblait faciliter, comment pourrais-je si fort compter sur une seconde, où tout m'offrira de

nouveaux obstacles? Ainsi s'affermit dans la persévérance une ame fidèle.

Mais, d'ailleurs, la grace d'une seconde pénitence vous sera-t-elle accordée? Seconde raison que nous fournit ce mystère. Savez-vous bien ce que c'est que la grace de la conversion; cette grace qui nous fait passer de la mort du péché à la vie et à la résurrection de la justice? Écoutez l'Apôtre, qui va vous l'apprendre : La même vertu suréminente de Dieu, dit-il, qui a opéré sur Jésus-Christ pour le délivrer d'entre les morts, doit opérer sur nous, pour nous retirer des voies de la mort et de la perdition, pour nous faire revenir à la vie de la grace; c'est-à-dire qu'il est vrai que la résurrection spirituelle du pécheur est un ouvrage aussi grand pour Dieu que la résurrection corporelle de Jésus-Christ; que le miracle est ici égal; qu'il a besoin d'une vertu aussi éclatante pour l'un que pour l'autre, et que s'il y a quelque différence à faire, c'est qu'en ressuscitant son Fils il commande à la mort, et il est obéi, et la mort qui entend sa voix ne résiste point à ses ordres; au lieu qu'en ressuscitant le pécheur, il commande à un cœur corrompu, et ce cœur se défend; et ce cœur ou ne veut pas l'entendre, ou même, après l'avoir entendu, résiste à ses ordres, et repousse la main qui vient le retirer du tombeau et des ombres de la mort. Or, êtes-vous en droit d'attendre de lui une seconde fois une faveur aussi signalée? pouvez-vous vous flatter qu'il opèrera encore une fois pour vous un prodige qu'il n'a opéré qu'une fois en faveur de son Fils? Qui êtes-vous donc pour vous promettre témérairement des coups si miraculeux de la puissance divine? De toutes les graces, celle de la conversion est la plus rare; et vous la regarderiez comme une faveur de tous les jours! Que savez-vous si le Seigneur, après avoir fait une fois éclater sur vous les merveilles de sa miséricorde, en rompant les chaînes de la mort et du péché qui liaient votre ame, et en vous faisant revivre avec Jésus-Christ ressuscité d'une vie nouvelle, ne manifestera pas à l'avenir en vous la sévérité de sa justice, en vous livrant pour toujours aux désirs de vos passions insensées? Nous lisons bien dans les livres saints que Lazare, que la fille de Jaïr, que le jeune homme de Naïm furent ressuscités; mais nous ne lisons pas que ce bienfait signalé leur ait été encore accordé. La seconde mort fut pour eux la dernière, et dans cette image on veut nous faire comprendre que le miracle d'une seconde résurrection est rarement accordé au pécheur.

Conservons donc précieusement, mes frères, un trésor si difficile à recouvrer, si nous avons été assez heureux que de ressusciter avec Jésus-Christ dans la participation des saints mystères. Ah ! si vous connaissiez, mes frères, ce que vous perdez en perdant la grace sanctifiante ; si vous saviez que la perte de l'univers entier n'est rien à son égal ; si vous pensiez que c'est le prix du sang de Jésus-Christ, et le seul fruit des souffrances dont vous venez d'être témoin ; si vous faisiez réflexion que c'est la drachme précieuse dont on achète l'éternité ; si vous pouviez comprendre que vous perdez tout ce que vous pouvez perdre de plus grand ; tout ce que les créatures, et le monde entier, ne sauraient vous remplacer ; que vous perdez ce que vous ne pouvez plus recouvrer de vous-même, ce que celui seul que vous offensez peut vous rendre ; que vous perdez ce que tant de réprouvés souhaiteront pendant toute l'éternité, ce qui sera la félicité de tant de justes dans le ciel, ce qui est refusé à tant de pécheurs sur la terre ; si vous le pouviez comprendre, sans doute ce souvenir vous animerait à persévérer dans le service de Dieu, où la grace des sacremens vient de vous faire entrer. Vous venez d'en voir les motifs dans la résurrection de Jésus-Christ ; il faut vous en découvrir les moyens que nous fournit le même mystère. (Massillon.)

La résurrection de Jésus-Christ nous apprend à persévérer.

« Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus, » dit l'Apôtre ; « la mort n'a plus d'empire sur lui, » parce que sa résurrection renferme un renouvellement entier et parfait ; qu'il n'a plus rien de terrestre au sortir du tombeau, et que « la mort a été « absorbée dans sa propre victoire [1]. » Or, voilà le modèle et le moyen de notre persévérance. Voulez-vous donc ne plus retomber, mes frères ? il faut que tout ce qui était en vous de terrestre et de mortel soit détruit, pour ainsi dire, et que vous soyez un homme tout renouvelé et tout céleste. Une passion négligée conserve toutes les autres ; une seule plaie flattée attire sur elle les mauvaises humeurs de tout le corps. Ainsi votre attention doit redoubler, votre vigilance croître ; et comme Jésus-Christ n'a compté ses travaux finis et sa victoire assurée que lorsque la mort a été entièrement absorbée en lui, et qu'elle n'a plus eu ni armes ni aiguillon, pour parler avec l'Apôtre, tandis qu'il vous restera des passions à com-

[1] I Cor., XV, 54.

battre, des désirs à réprimer, des vertus à perfectionner, vous devez regarder votre résurrection comme imparfaite, et avancer sans cesse dans la ressemblance de l'homme nouveau.

Cependant l'erreur commune regarde le temps pascal comme un temps de relâchement, de repos, de liberté et de plaisirs. Mais, je le répète, si vous voulez conserver la grace de la résurrection, il doit être pour vous un temps de renouvellement et de ferveur : en voici les raisons ; elles me paraissent dignes de votre attention.

En premier lieu, il n'est que trop vrai que la plupart des fidèles croient avoir droit de se délasser, et de donner moins de soins à leur salut éternel, quand une fois ils sont arrivés au bout de cette carrière de pénitence ; qu'ils ne font consister le privilége de la résurrection que dans des mœurs plus douces ; dans un usage plus libre des plaisirs de la table, du jeu, des spectacles, et dans la rareté des prières publiques et des autres devoirs de la religion. Or, pour faire sentir d'abord l'illusion d'une erreur si vulgaire et injurieuse à la sainteté de ce temps, il suffirait de vous dire que l'allégresse de l'Eglise en ces jours heureux n'est fondée que sur la victoire que Jésus-Christ et tous les fidèles avec lui, remportent aujourd'hui sur le péché ; que votre retour à la grace fait tout le sujet de ses cantiques de joie, et que, si vous êtes encore dans le péché, elle est encore couverte d'un deuil invisible, et gémit en secret devant son époux : qu'ainsi, elle ne paraît en ce jour triomphante et environnée de gloire que pour célébrer le triomphe de la grace sur vos cœurs; et qu'elle vous regarde comme autant de captifs qu'elle vient de délivrer de l'empire de la mort et de la puissance des ténèbres. En un mot, c'est la destinée de votre conscience qui décide toujours de sa joie ou de sa tristesse. Car d'ailleurs le temps de la vie présente n'est pas le temps de sa joie : étrangère, éloignée de son époux, déchirée par les schismes et les contentions, déshonorée par les scandales, affligée par les chutes de ses enfans, elle gémit sans cesse; elle soupire après sa délivrance; et ses chants de joie ne sauraient être que des désirs d'éternité, et de vifs empressemens d'être réunie à l'Eglise du ciel, dont son époux est le pontife visible. Mais laissons là les raisons qui la regardent elle seule, et arrêtons-nous à celles que nous fournissent nos propres dispositions.

En effet, en second lieu, si, après des mœurs désordonnées et une vie toute criminelle, vous avez été assez heureux pour recouvrer en ces jours votre innocence par la grace des sacremens et vous réconcilier avec Dieu, vous êtes donc de nouveaux enfants

de la grace; vous ne faites que de naître dans la justice et dans la sainteté : or, dans cet état d'enfance et de faiblesse, comme vous êtes plus aisé à séduire et à ébranler, il vous faut aussi plus de précautions, et plus de secours pour vous soutenir. D'ailleurs, si vous ne faites que de sortir de vos mœurs criminelles, vous n'avez donc encore rien fait pour les expier : vous avez gémi au tribunal, il est vrai ; vous vous y êtes déclaré pécheur ; vous y avez porté des sentimens vifs de componction et une détestation sincère de vos crimes : nous y avons essuyé vos larmes, recueilli vos soupirs et consolé votre douleur, qui nous remplissait nous-mêmes de consolation : mais sont-ce là les seuls fruits de la pénitence ? une vie entière de plaisirs et de dissipation serait-elle effacée par quelques larmes passagères ? et le péché serait-il expié dès qu'il est remis ? Or, si vous êtes un nouveau pénitent, eh ! où sont ces transports de zèle, cette indignation contre soi-même, cette avidité de souffrances, qui sont toujours les prémices de l'Esprit de Dieu dans un cœur touché ? Vous n'avez pas encore commencé ; et vous voulez vous permettre des adoucissemens que les plus justes, après de longues années de pénitence, n'oseraient encore s'accorder ? Est-il temps de se reposer à l'entrée même de la carrière ? il peut arriver quelquefois que, sur la fin de la course, on se relâche, et que la ferveur se ralentisse après plusieurs années d'austérité : mais du moins les commencemens ont été fervens. Le roi de Ninive se met sous la cendre, déchire ses vêtemens, afflige sa chair par le jeûne et par le cilice : c'est le caractère de la première grace ; les efforts qu'elle inspire d'abord sont héroïques ; et c'est alors que le pécheur nouvellement touché a besoin de frein, et qu'il faut que la sagesse d'un conducteur modère les saillies et arrête l'impétuosité du zèle et de l'esprit qui l'anime.

Mais vous, mon cher auditeur, si vous commencez par la chair, comment finirez-vous par l'esprit ? si vos premières démarches commencent par être tièdes et languissantes, comment soutiendrez-vous les secousses, les ennuis, les dégoûts inséparables des suites et de la durée ?

De plus, votre propre expérience vous apprendra que les tentations ne sont jamais plus violentes que dans un commencement de nouvelle vie. C'est alors que le démon, furieux d'avoir laissé échapper sa proie, met tout en œuvre pour la recouvrer : c'est alors qu'il multiplie les attaques, qu'il change tout en piéges, qu'il réveille toutes les passions encore à demi vivantes, qu'il répand des dégoûts et des amertumes sur toutes nos démarches, qu'il rassem-

ble tous les obstacles, qu'il grossit les difficultés ; en un mot, qu'il épuisse tous ses artifices, pour rentrer dans la maison de notre ame avec sept esprits impurs, encore plus méchans que lui. Or, si les tentations sont d'un côté plus vives, la piété de l'autre est alors plus faible. C'est une étincelle à peine allumée, et qu'il faut entretenir à force de soins et de ménagemens : c'est une jeune plante que le vent le plus léger est capable d'abattre ; la moindre ardeur des tentations, de faire sécher. En quel temps donc la fidélité et la vigilance furent jamais plus nécessaires ? Seriez-vous sage de ne penser qu'à vous reposer, et de n'être point sur vos gardes, dans une conjoncture où tout se dispose à vous attaquer ! N'est-ce pas alors que la retraite, la prière, l'éloignement du monde et des plaisirs, le commerce des gens de bien, la pratique des œuvres de miséricorde, la lecture des livres saints, sont plus que jamais de saison ; et qu'aller exposer un trésor, que vous portez dans un cœur si peu instruit encore à se défendre, c'est vouloir sûrement le perdre ?

Enfin, je n'ajoute pas que l'Église en ce saint temps, fournissant moins de secours extérieurs à la piété des fidèles, vous devez remplacer ce défaut par un renouvellement de zèle et d'attention. En effet, dans les jours de pénitence, dont nous venons de sortir, il semble que la foi et la piété étaient soutenues par les dehors tout seuls du culte. L'assistance plus assidue à nos temples ; la parole de l'Évangile plus souvent et en plus de lieux annoncée ; les prières de l'Église plus longues et plus solennelles ; tout cet appareil de deuil et de tristesse dont elle était couverte ; le souvenir des mystères douloureux qu'elle nous rappelait ; la loi des jeûnes et des abstinences ; les plaisirs publics suspendus ; la liberté des tables modérée ; le crime obligé presque de se cacher, ou du moins de se ménager ; le devoir pascal, auquel, si vous exceptez un certain nombre de pécheurs invétérés, et absolument abandonnés de Dieu, tout le reste se mettait en état de satisfaire ; tout cela pouvait servir de soutien à une piété naissante. Mais dans le temps où nous allons entrer, la vertu ne trouve presque plus rien dans les dehors de la religion, qui l'aide, qui la réveille, qui la défende : toute la beauté de la fille du roi est, pour ainsi dire, au dedans. L'Église supposant que nous sommes devenus des hommes tout spirituels et célestes par la résurrection, fournit à notre piété moins de secours sensibles : les jeûnes cessent ; les prières publiques diminuent ; les chaires chrétiennes se taisent ; les cérémonies du culte sont plus unies et plus simples ; les solennités finissent ; la révolution des mystères s'accomplit ; l'Église de la terre ressuscitée est une image de celle du

ciel, où l'amour, l'adoration, l'action de graces et le silence tiennent lieu d'hymnes et de cantiques, et forment toute sa religion et tout son culte.

Or, pour vous, qui êtes encore faible dans la foi, cette privation de secours sensibles, cette vie intérieure et parfaite a ses dangers. Il est à craindre que, ne trouvant plus autour de vous les appuis extérieurs de la piété, vous ne puissiez vous soutenir tout seul : il est à craindre que la fin des abstinences ne soit pour vous un attrait d'intempérance et de volupté; que l'éloignement des choses saintes ne vous jette dans l'oubli de Dieu; que l'usage plus libre des plaisirs ne vous fraie le chemin au crime; que la rareté des prières publiques ne vous désaccoutume d'élever votre cœur à Dieu; que le silence des chaires chrétiennes ne vous endorme sur les vérités du salut; en un mot, que la sainte liberté de ce temps ne soit pour vous une occasion de rechute et de libertinage.

Et pour mieux vous développer cette vérité (car on ne saurait trop vous faire entrer dans l'esprit de l'Église sur l'ordre et sur la fin de ses solennités et de ses mystères, puisque c'est là toute la piété de cet exil et de notre pèlerinage), remarquez, je vous prie, mes frères, que depuis la naissance du Sauveur, jusqu'à sa résurrection, et à l'effusion de son Esprit saint que nous attendons, l'Église vous a tenus sous ses ailes, pour ainsi dire, comme des petits qu'elle enfantait, et qu'elle voulait former à Jésus-Christ; elle vous a fait croître successivement par la grace de chaque mystère; elle ne vous a point perdus de vue, et vous a donné tous ses soins. Mais désormais les mystères de la résurrection et de l'effusion de l'Esprit saint accomplis, elle regarde son ouvrage comme achevé en vous; elle suppose que vous êtes des hommes célestes, remplis de tous les dons d'en haut, parvenus à la parfaite ressemblance de Jésus-Christ glorifié, et qui n'avez plus besoin des secours dont elle avait jusque là soutenu votre enfance. Elle vous laisse à vous-mêmes; elle se retire dans le secret de son sanctuaire; elle ne propose plus à votre piété que le mystère ineffable de l'unité de l'essence divine, et de la Trinité des personnes, qui fait la seule occupation, tout le culte, toute la religion des esprits célestes, et des bienheureux dans le ciel : elle croit que, menant désormais sur la terre une vie toute céleste, elle ne doit plus offrir à votre piété que le même objet que l'Église du ciel offre à ses élus, et qu'elle n'a plus qu'à vous ouvrir le sein de la gloire, et le mystère ineffable de la Trinité, loin de vous suivre encore, et de vous secourir, comme elle a fait jusqu'ici au milieu des périls et des écueils qui sont sur la terre. Jugez si ces

jours de perfection, de gloire, de vie céleste, de plénitude de l'Esprit saint pour les Chrétiens, peuvent devenir des jours de relâchement et de licence, et si vous devez vivre selon les sens, dans un temps où l'Église suppose que votre vie est enfin toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ.

Mais après tout, quand une vie molle, sensuelle, moins attentive, moins accompagnée de toutes les précautions et de toutes les violences de la piété, ne serait pas dangereuse après la sainte solennité, elle serait du moins injuste pour la plupart de vous, mes frères, qui m'écoutez. Et certes, mes frères, ces jours de pénitence dont nous venons de sortir, ont-ils assez exténué votre chair, pour vous donner droit à vous délasser de vos peines? qu'avez-vous souffert durant ce temps consacré par l'Église à la mortification et aux souffrances de Jésus-Christ? en quoi l'avez-vous distingué des autres temps de l'année? avez-vous paru dans nos temples sous la cendre et sous le cilice? avez-vous mêlé votre pain avec l'amertume de vos larmes? a-t-on vu plus de prières, plus de retraite, plus d'austérité, ou du moins plus de régularité dans vos mœurs? avez-vous seulement satisfait aux lois de l'Église, et fait gémir sous le devoir austère du jeûne, accompli dans toute son étendue, un corps que vous ne sauriez trop châtier? Ah! le juste arrivé au bout de cette carrière a droit d'essuyer ses larmes, de laver son visage, de parfumer sa tête, de se revêtir de ses vêtemens de gloire et d'allégresse; de prendre part à la joie publique de l'Église, et de goûter avec elle les consolations sensibles de ce saint temps; lui qui, loin de se dispenser de la sévérité de ses lois, y a ajouté des rigueurs de surcroît. Mais vous qui, au lieu d'avoir été pénitent, avez été prévaricateur de la loi commune même de la pénitence; vous qui portez au mystère de la résurrection une chair aussi rebelle, des passions aussi vives et aussi entières qu'elles l'étaient avant ces jours de macération et d'abstinence : ah! loin de vous permettre aujourd'hui des délassemens que vous n'avez pas mérités, vous devez vous mettre en état de réparer votre lâcheté passée, d'accomplir ce qui a manqué à votre pénitence, de changer ce temps de joie en un temps de deuil et de tristesse, et de commencer une carrière que vous n'avez pas encore fournie.

Et si vous souhaitez d'apprendre, avant que je finisse, en quoi consiste ce renouvellement qu'on vous demande, et quels sont en détail les moyens de conserver la grace de la résurrection, ce qui doit être le fruit de tout ce discours; je vous réponds que la grace ne peut se conserver que par les mêmes voies par où on l'a recou-

vrée; que les sentimens d'amour, de componction, qui l'ont attirée dans votre ame, seuls peuvent l'y entretenir, et qu'il en est de l'homme spirituel comme de l'homme terrestre, c'est-à-dire que sa conservation n'a rien qui ne ressemble à sa première formation. Or, je vous demande, comment vous y êtes-vous pris en ces jours solennels, pour recouvrer la grace de la sanctification, s'il est vrai que vous l'ayez recouvrée? quelles sont les voies par où vous êtes arrivé à cet état heureux? les larmes, la componction, une vive horreur de vos fautes, un éloignement infini des occasions qui vous avaient séduit, une conviction sincère de votre faiblesse, et du besoin que vous aviez de prière et de vigilance, un dégoût véritable du monde et de ses plaisirs, un goût de Dieu et de tous les devoirs de la piété, une crainte effective de mourir enfin dans votre péché. Eh bien, mon cher auditeur, voilà le plan de vos devoirs jusqu'à la fin. Suivez toujours ces routes heureuses, qui vous ont conduit à votre délivrance; voilà votre voie. Souvenez-vous que votre propre corruption combattant sans cesse en vous la grace de la sainteté, il faut faire les mêmes efforts pour la conserver que vous avez faits pour la recouvrer, et qu'ainsi vous relâcher, c'est tout perdre, et risquer tout le fruit de vos travaux passés. (MASSILLON.)

La résurrection de Jésus-Christ est l'acccomplissement de tous les desseins qu'il avait eus pour nous.

La mort de Jésus-Christ avait porté le trouble dans l'ame de ses disciples. Ce supplice, cette croix, ce corps expiré, anéanti dans le tombeau, les jetaient dans une tristesse mêlée de défiance. Nous lisons dans l'Évangile que, quand les saintes femmes vinrent annoncer aux Apôtres et aux autres disciples qu'elles avaient vu la pierre renversée, le sépulcre vide, entendu les Anges leur déclarer que le Seigneur était vivant, on les traita de visionnaires. Ces doutes et ces incertitudes semblaient naturels. L'Esprit saint ne les eût pas permis s'il n'eût voulu qu'ils servissent eux-mêmes à assurer notre foi. C'était pour nous servir d'instruction à nous-mêmes, pour nous mettre entre les mains les armes les plus victorieuses contre les objections de l'incrédulité et contre les raisonnemens de la sagesse humaine, que les Apôtres se refusaient d'abord à croire au miracle de la résurrection. Il fallait qu'ils vissent de leurs yeux, qu'ils entendissent de leurs oreilles, qu'ils touchassent de leurs mains, pour enlever tout prétexte à la défiance.

Ils ont douté, pour qu'à l'avenir il n'y eût plus lieu de douter.

L'intervalle écoulé depuis la résurrection de Jésus-Christ jusqu'à son ascension n'a point été stérile. C'est alors que les plus augustes sacremens ont été confirmés, que les plus sublimes mystères ont été révélés; que la mort a été dépouillée de tout ce qu'elle a de formidable; que la foi de l'immortalité a été assurée, non plus pour l'ame seulement, mais pour la chair elle-même; alors que le Sauveur en soufflant sur ses Apôtres leur communique le Saint-Esprit; que le bienheureux Pierre reçoit avec les clefs du royaume du ciel la prééminence sur les autres Apôtres, et le gouvernement de tout le troupeau; que les yeux des disciples s'ouvrent à la lumière; qu'à la fraction du pain ils reconnaissent leur divin maître ressuscité; que les cœurs s'embrasent des plus vives ardeurs; que, par la glorieuse ascension de Jésus-Christ dans le ciel, non seulement nous sommes remis en possession du Paradis, mais nous acquérons le droit de pénétrer avec notre auguste Chef jusqu'au plus haut des cieux. Fortifiés par le miracle de l'ascension du Sauveur, et par les graces qu'ils ont reçues de l'Esprit saint, désormais ses Apôtres ne redoutent ni chaînes, ni prisons, ni exils, ni les angoisses de la faim, ni les flammes des bûchers, ni les déchiremens des animaux féroces, ni les tortures cruelles qu'invente contre eux la rage des bourreaux. Ils avaient encore quelque incertitude après la résurrection, malgré l'éclat de tant de miracles et des paroles si positives; son ascension a dissipé jusqu'à l'ombre du doute. Ils n'ont plus besoin de le voir désormais des yeux du corps. Leur foi, qui le voit assis à la droite de Dieu son père, n'a plus de peine à comprendre que, ni durant son séjour sur la terre il n'avait pas été séparé de Dieu, ni qu'en montant au ciel il ne s'éloignait pas de ses disciples. Il ne s'est donc jamais manifesté avec plus d'éclat qu'au moment où il va se réunir à la gloire de Dieu son père; et c'est alors que son humanité s'éloigne, que sa divinité se monte plus présente. Une foi plus éclairée commence à mieux saisir la parfaite égalité du Fils et du Père; elle n'a plus besoin de voir réellement l'Être enveloppé d'une chair mortelle par laquelle seule il s'était rendu inférieur à son père.

La Trinité sainte a concouru tout entière à l'œuvre de notre rédemption; le Père a eu compassion de notre misère; le Fils s'est chargé d'y remédier; le Saint-Esprit a tout enflammé par le feu de sa charité. On s'égare sur la créance de la Trinité, si l'on ne croit pas en même temps une parfaite unité: or, l'unité ne peut être parfaite là où il se rencontre quelque inégalité. Quand nous

voulons nous appliquer à contempler le Père, le Fils et le Saint-Esprit, il ne faut se former l'idée d'aucune chose visible, ni sensible, ni d'une nature matérielle, de temps, de lieux, d'aucun corps qui occupe un espace quelconque plus ou moins limité. Qu'on ne se figure rien qui ne soit pas immense ou éternel. (Saint Léon, *Sur la Résurrection.*)

Péroraison.

Souffrez donc, mes frères, que je finisse ce discours, cette carrière sainte, et l'ouvrage de mon ministère, en vous adressant les mêmes paroles que l'Apôtre adressait autrefois aux fidèles nouvellement convertis à la foi. Mes frères, leur disait-il, demeurez donc fermes, et ne vous rengagez plus sous le joug de la dure servitude dont la grace de Jésus-Christ vient de vous délivrer : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri* [1]. Tout ce que vous venez de souffrir pour purifier votre conscience, pour en éclaircir les abîmes au tribunal sacré; ces larmes, cette honte, ces aveux qui ont tant coûté à votre faiblesse, ces déchiremens du cœur; tout cela, l'auriez-vous souffert en vain? *Tanta passi estis sine causa* [2]? N'allez donc plus reprendre des chaînes dont vous n'avez pu vous-mêmes soutenir la pesanteur : ne faites plus renaître au milieu de votre cœur ce ver dévorant que vous n'avez jamais pu calmer : ne rentrez plus dans ces voies amères de l'iniquité que vous avez trouvées vous-mêmes si tristes et si difficiles : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Comparez l'état où la grace des sacremens vient de vous établir, à celui où vous étiez avant que d'en approcher. Ne sentez-vous pas une joie secrète au fond de la conscience; une douceur, une paix, que le monde et les passions ne vous avaient jamais données? vos troubles ne sont-ils pas calmés, vos remords apaisés? Ne revoyez-vous pas avec plus de plaisir ce temple, ces autels, tous ces spectacles pompeux que l'Église étale aujourd'hui à vos yeux? n'entendez-vous pas ces chants d'allégresse, et son innocente harmonie, comme un prélude du cantique éternel de la céleste Sion? N'écoutez-vous pas la parole du salut qu'on vous annonce, avec une consolation sensible, au lieu qu'elle était auparavant pour vous un glaive perçant, qui portait l'effroi et la douleur jusqu'au fond de votre ame? Rappelez vos jours de dissolution et de ténèbres : ont-ils rien de comparable à ce que vous sentez au-

[1] Gal., v, 1. — [2] Ibid., III, 4.

jourd'hui? N'est-ce pas ici véritablement pour vous, ce jour, ce grand jour que le Seigneur a fait? et en avez-vous jamais vu dans la région de la mort, dont vous venez de sortir, de si serein, de si heureux et de si auguste? Demeurez donc fermes dans les voies du Seigneur, où vous venez d'entrer; et ne vous lassez jamais d'un joug qui fait tout le bonheur et toute la consolation de ceux qui le portent : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Vous êtes devenus des enfans de lumière; soutenez cet heureux titre : vous venez d'être faits héritiers du ciel; méprisez avec une sainte fierté tout ce qui est au dessous d'une si magnifique espérance : vous voilà devenus la victoire de Jésus-Christ, le fruit de la mort et le trophée de sa résurrection; ne diminuez pas la gloire de son triomphe, en vous rengageant encore sous la servitude dure et honteuse de son ennemi : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Que dirai-je de plus, mes frères? Les Anges qui environnent le trône de l'Agneau dans le ciel, et vos frères, qui vous ont précédés avec le signe de la foi; les saints protecteurs de cette monarchie, qui ont annoncé Jésus-Christ à nos pères, vous regardent avec joie du haut de la demeure céleste : ils célèbrent dans le séjour de l'immortalité votre délivrance, votre heureux retour à la graces, et votre réunion avec eux et avec toute l'Église du ciel : ils chantent au pied du trône le cantique de louange et d'actions de grace. Voudriez-vous fermer encore les cieux sur vous, vous séparer encore de la charité des citoyens de la Jérusalem céleste, et rompre des liens si heureux et si désirables pour vous? Demeurez donc fermes; et ne passez plus de la sainte liberté des enfans de Dieu à l'esclavage affreux du démon et du péché : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Que puis-je vous dire enfin? Vous avez même réjoui les Anges de la terre, les ministres de l'Église, qui ont été les témoins de vos larmes, de vos soupirs, de la douleur de votre confession, de la sincérité de votre pénitence: ils vous ont appliqué avec joie le sang de l'Agneau et le remède de vos souillures; ils vous ont réconcilié avec l'autel et avec le Dieu qu'on y adore; ils vous ont donné le baiser de paix; ils vous regardent comme leur ouvrage en Jésus-Christ, comme des enfans de la foi qu'ils viennent d'enfanter et de former pour le ciel par leurs prières, par leurs gémissemens et par les douleurs les plus vives du zèle sacerdotal. Voudriez-vous remplir leur cœur d'amertume, par une indigne apostasie; les obliger de gémir encore entre le vestibule et l'autel, de demander à Dieu contre vous la vengeance de son sang profané; et, au lieu que vous êtes leur couronne,

leur joie, et leur consolation, devenir la plaie la plus douloureuse de leur cœur? Ne rendez donc pas, mes frères, les soins de leur zèle et les travaux de votre pénitence inutiles : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Conservez le trésor que vous venez de recevoir jusqu'au jour du Seigneur, afin que vous puissiez le lui présenter à la résurrection générale, comme le gage et le prix de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il. (Massillon.)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

EXORDE.

Surrexit, non est hic.

Il est ressuscité, il n'est plus ici. (*Marc.*, XVI, 6.)

Quelles étonnantes paroles! quel événement imprévu, mes frères! Ces saintes femmes avaient devancé l'aurore pour remplir un triste et dernier ministère; elles venaient pieusement embaumer le corps de leur Maître bien-aimé. « Hélas! se disaient-elles, qui « nous écartera la pierre à l'entrée du tombeau? » Elles en approchent : ô prodige! la pierre est écartée; le tombeau est ouvert. « Il n'y est plus; il est ressuscité, » leur dit un envoyé du ciel, tout éclatant de feu et de blancheur. Jamais rien de pareil n'avait frappé les yeux et les oreilles de qui que ce soit sur la terre. La frayeur s'est emparée de leurs sens, et précipite leurs pas vers le Cénacle. Tandis qu'elles se pressent en silence d'aller raconter ce qu'elles viennent de voir et d'entendre, les princes de la Synagogue reposaient paisiblement, ravis d'avoir mis fin à des doctrines odieuses et alarmantes par le supplice de leur auteur; et les Apôtres, consternés de sa mort, s'abandonnaient à la douleur et aux larmes. Au premier bruit de ce qui se passe au sépulcre, ils se réveillent de leur abattement; mais ne sachant encore que croire, Pierre et Jean se portent sur les lieux. Le fait est vérifié : chaque jour leur en apporte de nouvelles preuves. Ils voient, ils touchent celui qu'ils avaient amèrement pleuré; ils conversent, ils mangent avec lui; sa résurrection inonde leur ame d'une joie céleste, et va bientôt rallumer toutes les fureurs de la haine dans celles de ses ennemis trompés et confondus.

Déjà ces derniers ont eu recours à la calomnie; déjà de faux bruits, semés par leur ordre, passent de bouche en bouche dans le peuple, et passeront de race en race pour éterniser l'aveuglement de leur postérité. Cependant les Apôtres publient ce qu'ils

ont vu : le ton simple et ferme de leur témoignage, soutenu par des œuvres miraculeuses, l'emporte dans les cœurs droits et désintéressés. Le miracle décisif est reconnu par un grand nombre sur les lieux mêmes : et de là, malgré les émissaires de la Synagoge, il arrive aux gentils avec ses preuves, porte de toutes parts la conviction dans les esprits, et finit par s'établir dans le monde avec le Christianisme.

Depuis cette brillante époque, ce grand miracle n'a presque trouvé de contradicteurs, pendant quatorze siècles, que parmi les Juifs. Il n'en trouverait pas davantage encore, si, par des vues incompréhensibles et redoutables, le ciel n'avait permis qu'une secte de sophistes, sortie de la réforme et bien plus étendue qu'elle aujourd'hui, ne fût venue faire alliance avec la nation déicide, et adopter ses fictions mensongères. Il est donc vrai que, depuis la chute du paganisme, jamais la résurrection n'eut autant d'adversaires que de nos jours. Mais quoi! fussent-ils encore plus multipliés, qu'importe le nombre à la vérité? La vérité ne compte pas ses ennemis; elle se présente à eux avec la noble confiance qui lui convient. Tout ce qu'elle demande, est qu'on l'écoute avec calme, et qu'on lui réponde de même.

Nos incrédules et les Juifs leurs alliés ne veulent point de nos livres authentiques et sacrés. En effet ils en soutiendraient mal ici le récit uniforme et positif : nous pourrions, après en avoir prouvé solidement l'authenticité, les forcer à le recevoir. Soyons généreux avec nos adversaires. Fermons aujourd'hui pour eux l'Évangile. Nous y suppléerons par la déposition d'un témoin antérieur même en date, qui, par le premier rang qu'il occupait alors en Judée, n'a pu ignorer ce qui s'y était passé sous ses yeux, et dont par conséquent l'autorité est absolument irrécusable.

Avant tout, je conviens avec eux que, si Jésus-Christ n'est point ressuscité, ils ont entièrement gain de cause. Je dirai, après l'Apôtre, qu'alors notre foi est vaine; que le Christianisme n'est plus qu'une invention de l'homme, une idolâtrie nouvelle, et que tous les Chrétiens n'ont été et ne sont que les jouets d'une imposture, commencée par leur fondateur, consommée par ses Apôtres. Mais à mon tour, je les forcerai de convenir avec moi que, si Jésus-Christ est ressuscité, il est le Messie, l'envoyé du ciel, l'Homme-Dieu, comme il se disait lui-même; que sa révélation est divine, et que tous par conséquent, Juifs et incrédules, tous doivent croire et pratiquer sa doctrine, sous peine de renoncer également au bon sens et au salut.

Il serait temps assurément que l'incrédulité passât de mode parmi nous. Elle ne subsiste, j'ose le lui dire et l'affirmer très positivement devant vous, que par l'irréflexion. Si ses partisans pouvaient approfondir le seul fait dont nous allons parler, ils resteraient confondus et muets devant le sépulcre, sur lequel ils n'ont jamais arrêté leurs pensées. J'entreprends de les amener aujourd'hui à reconnaître avec moi ces deux grandes vérités, que la résurrection du Sauveur est le fondement solide de notre foi; qu'elle est le gage assuré de notre propre résurrection, et conséquemment de notre espérance. C'est à démontrer ces deux points que tendra mon discours.

Mais qui suis-je! et que peut, hélas! votre indigne ministre sans votre grace, ô mon divin Sauveur! j'invoque humblement le secours d'une puissance plus forte que la mort. Vous vous en êtes servi pour sortir glorieusement du tombeau, et le persuader à un monde idolâtre. Faites plus pour nous encore. Servez-vous-en pour le persuader par notre faible organe à des Chrétiens devenus infidèles, et les faire sortir de l'abîme sans fond de leur incrédulité. Nous vous le demandons par l'intercession de la bienheureuse vierge Marie, votre mère, dont nous chantons l'allégresse avec votre triomphe : *Regina cœli*, *lætare,* etc. (M. de Trevern, évêque de Strasbourg, *sur la Résurrection.*)

Résurrection du Sauveur, fondement solide de notre foi.

Dès que les incrédules rejettent avec les Juifs la déposition des Apôtres sur la résurrection du Sauveur, il faut qu'avec les Juifs ils leur prêtent la résolution prise subitement entre eux de tromper l'univers. Car il ne servirait à rien de vouloir nous les donner pour des hommes trompés et enthousiastes. Évidemment les fantômes de l'imagination la plus échauffée se seraient évanouis devant la réalité du corps qu'ils auraient eu eux-mêmes en leur possession, ou que les Juifs auraient pu leur produire. Il ne reste donc d'autre moyen d'éluder leur témoignage que d'en faire avec les Juifs des imposteurs, et conséquemment de leur faire tenir un langage semblable à celui-ci : « C'est trop long-temps espérer; il ne reparaît « point; nous sommes trompés : qu'allons-nous faire? Retourner « à nos premières occupations serait bien le moyen de vivre comme « auparavant paisiblement. Persister à donner le crucifié pour « Messie, ne sera-ce point aller comme lui au supplice? N'importe! « Nous ne pouvons plus croire à sa mission divine : eh bien

« essayons de la faire croire à toute la terre. Enlevons le corps : nous « publierons bientôt après que le Christ est sorti de lui-même du « tombeau au jour qu'il avait annoncé de son vivant. Nous publie- « rons qu'il nous est apparu durant quarante jours en diverses « rencontres; qu'enfin nous l'avons vu s'élever majestueusement « au ciel, dans tel endroit, en présence de cinq cents témoins; et « que depuis, fidèle à sa promesse, il nous a envoyé son Esprit « saint, duquel nous avons reçu des dons surnaturels, avec l'ordre « de proclamer toutes ces merveilles dans Jésusalem, la Judée, « Samarie et jusques aux confins de la terre. »

Tel est le plan qu'il faut nécessairement supposer aux Apôtres, dès que le fait de la résurrection n'est plus qu'un roman de leur invention. Ils l'auront donc arrêté en commun; ils auront juré de ne le démentir jamais, même à la vue des gibets, dans les horreurs de la torture, dans les bras de la mort. Or, mes frères, le seul exposé d'un pareil projet en montre déjà suffisamment, ce semble, l'extravagance : et quelques minutes d'attention et d'examen vont vous faire sentir combien il serait insensé de le prêter aux Apôtres, parce que 1° des raisons décisives devaient les en détourner; parce-que 2° s'ils avaient eu la folie de l'adopter, ils n'auraient jamais eu la possibilité de l'exécuter. Ces deux points une fois mis en évidence, j'aurai solidement vengé la mémoire des Apôtres, et prouvé, sans le concours des évangiles, la véracité de leur témoignage, et par conséquent la certitude de la résurrection. J'entre en raisonnement.

Au moment de la délibération supposée, les Apôtres avaient devant les yeux la perfidie qui venait de conduire leur maître au supplice. Ils ne pouvaient donc pas douter que, s'il se trouvait un autre Judas parmi eux, ils ne tarderaient pas à payer de leur tête sa trahison. Certes, un si juste sujet d'alarme aurait étouffé dans son germe tout complot de fourberie. Veut-on que, malgré cet exemple récent, ils se soient aveuglément abandonnés à une confiance mutuelle et entière? Qu'y gagnera-t-on, Ne voyaient-ils pas qu'ils se trahiraient eux-mêmes par le fait seul d'une prédication qui les afficherait pour les disciples et les adhérens du crucifié? Si elle avait été jugée en lui digne de mort, ne le serait-elle pas également en eux, avec plus de sujet encore? Car, s'opiniâtrer à donner le supplicié pour le vrai Messie, c'eût été charger du plus grand des forfaits, et Pilate qui l'avait livré à ses accusateurs, et le Grand-Prêtre, et le Sanhédrin, qui avaient prononcé la sentence, et tout ce peuple qui l'avait arrachée par ses hurlemens et ses imprécations.

Et l'on voudrait que de gaieté de cœur ils eussent pris la résolution de courir à une mort certaine et méritée? On voudrait qu'à l'instant même où ils reconnaissent leur Maître pour un homme et un imposteur, ils s'accordent au prix de leur sang à le donner pour un Dieu? L'on voudrait qu'ils se fussent concertés pour tenter, contre tout espoir, contre leur conscience, si par hasard ils ne réussiraient pas à faire passer pour vraies des merveilles qu'ils savent être fausses? N'est-ce point attribuer, par une contradiction manifeste, le dernier degré de démence et de perversité à des hommes qui ont étonné le monde, et surpassé tout ce qui a paru sur terre, avant et depuis leur Maître, par la sublimité de leur sagesse et de leurs vertus?

Mais oubliez-vous, dira-t-on, ce que peut sur l'homme un amour exclusif de la célébrité? Mais vous-mêmes oubliez-vous que vous parlez de douze pauvres pêcheurs? Dites-moi donc où vous prétendez placer cet amour de célébrité, cette manie d'ambition? Il s'est rencontré, je le sais, des têtes ardentes qui ont affronté la mort pour se faire un nom par le crime. Mais il s'agit ici de douze créatures ignorantes, craintives, abandonnées. Est-il au pouvoir des hommes de changer subitement de naturel et de caractère? L'ignorant se changera-t-il d'un jour à l'autre en habile législateur de l'univers? le timide en cœur résolu? le faible en un héros qui compte pour rien les tortures et la mort? Non, non, de tels prodiges sont sans exemple; ils sont hors de la nature. Il est donc contre l'expérience et le bon sens de prétendre que douze artisans simples et craintifs se portent sciemment tous ensemble à une entreprise désespérée, et qu'ils projettent de s'en aller, au risque évident de la vie, attester par le monde la vérité d'une résurrection dont la fausseté leur est connue. Voilà donc nos incrédules arrêtés au premier pas; et il nous a suffi d'un léger coup d'œil sur le projet qu'ils prêtent aux Apôtres, pour en montrer l'impossibilité morale. Que sera-ce si nous venons à le considérer dans son exécution, tant au dedans qu'au dehors de la Judée, dans l'enceinte de leur patrie, et au loin chez les nations païennes?

D'abord dans l'enceinte de leur patrie. Après la résolution arrêtée, leur première tentative devait être de s'emparer du corps, sans perdre de temps. Ici, mes frères, laissant toujours à part le récit évangélique, nul doute que des précautions avaient été prises pour mettre le tombeau à l'abri d'insulte. Le Christ avait fait trop de bruit, les esprits étaient encore trop partagés sur son compte, et les rapports sur son apparition prochaine trop répandus pour que

l'on ne craignît point quelque entreprise de la part des Apôtres. Nous serions donc raisonnablement fondés à penser que des gardes avaient été postés pour veiller à la sûreté du dépôt, quand nous n'en aurions pas l'assurance positive par la relation que Ponce-Pilate lui-même écrivit à Tibère, conformément à la loi qui ordonnait aux gouverneurs de province de rendre compte à l'empereur des événemens extraordinaires arrivés dans l'étendue de leurs gouvernemens.

Dans ces conjonctures, les Apôtres commencent leur expédition nocturne, et marchent droit au sépulcre. Mais que prétendent-ils donc, ces intrépides de nuit? vont-ils surprendre les gardes ou les corrompre? Pour tenter de les surprendre, il faut non seulement que les gardes soient endormis, il faut encore en avoir la certitude. Or, on ne saurait l'obtenir dans l'ombre de la nuit qu'en les approchant d'assez près; et si par événement un seul se trouve éveillé, il donne aux autres l'alarme; et voilà le complot éventé, les complices en fuite ou saisis. Mais tous, dites-vous, sont ensevelis dans le sommeil. A la bonne heure. Mais comment travailler, au milieu des gardes mêmes endormis, à l'enlèvement du corps, sans se faire entendre dans le silence de la nuit? Qu'un seul se réveille, et tous à l'instant vont fondre sur les travailleurs. Non, jamais douze créatures, si peu avisées qu'elles fussent, n'auraient affronté des chances si périlleuses.

La corruption n'en présentait-elle aucune? Il n'est point sans exemple, je le sais, que des gardes y soient accessibles, et se laissent éblouir par l'or. Les pauvres pêcheurs de Bethsaïde en avaient donc à offrir? Passons là-dessus. Mais ce n'est point assez de vouloir se détacher de son or dans la vue d'obtenir ce que l'on désire, il faut être assuré d'avance qu'il sera bien reçu; et comment auraient-ils pu l'être? Il suffisait qu'un seul de la troupe s'y refusât pour dévoiler une fraude déjà prévue et soupçonnée. Ce second moyen ne pouvait donc inspirer aucune confiance. Il n'était donc pas plus praticable que le premier.

Pousserai-je néanmoins la complaisance au point d'accorder que, contre les craintes les mieux fondées, les disciples aient risqué leur or, et les gardes sacrifié leur devoir à l'intérêt? Eh bien! le corps est enlevé. Mais à présent qu'en faire? où et comment le transporter? N'oubliez pas que la scène se passe à l'époque lumineuse de la lune. Les ravisseurs confieront-ils à sa lueur incertaine le fardeau dont ils sont chargés; se flatteront-ils d'échapper à tous les yeux? Mais des accidens imprévus jettent presque toujours des

témoins à la traverse; et ne devait-on pas le redouter surtout aux jours de la grande solennité pascale, qui attirait et dispersait une foule prodigieuse dans Jérusalem et ses environs? Plus vous observerez le temps, les circonstances, les dangers, plus vous reconnaîtrez avec moi l'impossibilité, je ne dis pas d'enlever le corps, mais simplement d'en risquer la tentative.

Et cependant j'irai volontiers plus avant. Je veux bien accorder pour un instant qu'ils se sont emparés du sépulcre, qu'ils en ont forcé l'ouverture, enlevé le corps, qu'ils l'ont déposé en sûreté, et que, satisfaits de leurs premiers succès, ils sont rentrés dans le Cénacle, ainsi qu'ils en étaient sortis, sans être aperçus. Ils y passent donc tout le temps qu'exigeaient les événemens de leur histoire concertée. Ce temps expiré, ils vont se répandre au dehors, et débiter leurs fables ourdies en secret. Or, en pareilles circonstances, quelle est, je vous prie, la marche des imposteurs? Ils se transportent loin de la scène; ils font choix des lieux comme des personnes. Ils murmurent tout bas, parlent à l'oreille, et n'en viennent à l'éclat qu'après s'être assurés d'un bon nombre de partisans. Telle n'est point la conduite des Apôtres. Ils débutent sur le théâtre même où les scènes ont dû se passer récemment. A toutes les questions ils répondent sans hésiter; ils ne se troublent, ils ne se coupent jamais. Interrogés ensemble ou séparément, leur déposition est unanime; certes il faut bien l'admettre: autrement leur imposture aurait sur-le-champ éclaté à tous les yeux. Or, je vous le demande, que dénote cet accord imperturbable entre plusieurs témoins? Il appartient à la vérité, et n'appartiendra jamais au mensonge. La vérité réunit; le mensonge divise. Leur témoignage porte donc les caractères les plus opposés à l'imposture. Vous y voyez les caractères distinctifs de la sincérité.

Ils racontent d'étonnantes merveilles. Mais quelles preuves en apportent-ils? suivant nous, de nouveaux miracles qu'ils opèrent: suivant nos adversaires, leur parole uniquement. Mais encore quelle preuve donnent-ils que leur parole soit véridique et que l'on soit obligé de s'y rendre? Aucune : leur parole et rien que leur parole. Cependant ils se disent pourvus de dons surnaturels, et ils n'en produisent aucun! On en demande quelque effet visible, et ils n'en font paraître aucun! Voilà donc leur imposture en évidence, et leur condamnation sortie de leur propre bouche? ils vont donc être mis en pièces par un peuple furieux, ou traînés au dernier supplice, comme des séducteurs publics et obstinés? point du tout. Ils portent la conviction dans un grand nombre de personnes, qui

se convertissent, et la terreur dans ceux qui les repoussent. Ils échappent à la mort que l'imposture n'aurait pu éviter, et obtiennent des succès que la sincérité et l'assistance divine pouvaient seules leur procurer. En vérité, voilà douze imposteurs bien inconcevables, il faut en convenir. Qui ne voit donc encore ici l'extravagance d'une hypothèse imaginée pour expliquer leurs succès au milieu de leurs compatriotes, et qui les rend de plus en plus inexplicables? N'importe! De la Judée suivons l'hypothèse jusqu'au bout; chez les nations idolâtres.

Ici, mes frères, il est essentiel d'observer les apprêts de leurs courses évangéliques à l'étranger. Sans doute ils vont partir et voyager de concert, afin de donner par leur accord plus de poids à leurs récits, et se prêter un appui mutuel dans leurs dépositions; nullement. On dirait que douze personnes leur sembleraient trop puissantes pour conquérir une nation entière. Que font-ils? ils se partagent l'Univers, et procèdent isolément chacun de son côté. Seuls, ils s'avancent à la destruction du paganisme; seuls, ils prétendent attaquer corps à corps chaque royaume, chaque empire, et y planter la croix du ressuscité sur les débris des idoles. S'ils obéissent à l'impulsion de l'Esprit saint, s'ils se sentent soutenus par sa puissance divine, je le conçois. La séparation doit alors, sans les affaiblir, avancer la conversion des peuples. Car un seul homme, appuyé sur le bras du Tout-Puissant, ébranlerait le monde. Mais si l'esprit de mensonge les guide, je n'entends plus cette prédication isolée : elle ne m'offre qu'une extravagance nouvelle, non moins inconcevable que les précédentes. Néanmoins observons le prédicateur de mensonges dans sa marche solitaire.

Il arrive dans une première ville. A son abord, les habitans s'attroupent par curiosité autour de lui. Quel est cet inconnu, cet étranger? d'où vient-il? que veut-il? On apprend qu'il vient de Judée, pays généralement haï, méprisé; et l'on ne s'éloigne pas de lui avec dédain! la rudesse de ses traits, de son langage, de ses manières; la grossièreté de son extérieur et de ses vêtemens dénotent en lui un homme de peine, un misérable ; et l'on ne lui tourne pas le dos! et l'on ne se moque pas de ce qu'il débite! tout au contraire; il se fait écouter. Qu'a-t-il donc à raconter? merveilles sur merveilles. Il se dit l'ambassadeur d'un Homme-Dieu, crucifié par les siens, il est vrai, mais sorti triomphateur du tombeau, et remonté victorieux au Ciel. Il parle de sa vie mortelle, de sa doctrine, d'une foule de miracles opérés par lui. A la vérité, l'historien juif n'en fait aucun lui-même pour confirmer son récit prodigieux. Quelle

autre preuve en apporte-t-il donc ? Quelle autre preuve, mes frères ? la même qu'en Judée. Que dis-je? plus faible encore ici, son témoignage isolé, sa seule parole individuelle; et encore manque-t-elle de cet accent persuasif, de ce ton d'assurance que donne la vérité et que le mensonge n'imite point. Il ne croit, selon vous, ni les merveilles ni la résurrection qu'il annonce, et il va sans preuves la faire accroire à des étrangers! il sait dans sa conscience qu'il ne débite qu'un tissu de fables, et il va sur parole les leur faire adopter pour des faits! En vérité, peut-on se l'imaginer? peut-on pousser la crédulité au point de se persuader quelque chose de semblable?

Mais peut-être qu'en les annonçant à des païens, fort avides de merveilles, l'Apôtre n'exigeait de ses auditeurs que leur assentiment pur et simple, une croyance passive et stérile? Non, non : la foi, leur enseignait-il, est inutile et morte, qui ne change point l'esprit et le cœur : plus d'idoles, plus de divinités de pierre et de métal, plus de sacrifices, plus d'oracles : un seul Dieu, son fils unique, égal au Père, fait homme, mort et ressuscité pour tous. Comme lui, tous doivent porter leur croix, comme lui crucifier leur chair en ce monde, pour ressusciter comme lui glorieusement dans l'autre. Quelles hauteurs de mystères et de prodiges, unies aux austérités de la pratique! quelle doctrine pour des païens! et de quelle bouche! la plus vulgaire, la plus méprisée. Et cependant, comme si le sévère et ignoble prédicateur exerçait une secrète magie sur les ames, partout où il parle, un grand nombre de tout âge, de tout sexe, de toute condition, se rend à lui.

Ne serait-ce pas, direz-vous, que, fatigué du polythéisme et de ses absurdités, le monde n'attendait pour les abandonner qu'une religion nouvelle? Ici c'est à l'histoire de répondre. Trois cents ans de cruautés démontrent en traits de feu, dans les persécuteurs et l'aversion contre le Christianisme et le dévouement opiniâtre au culte de leurs ancêtres, dans les persécutés une conviction tellement inébranlable qu'elle se nourrit et se fortifie dans le sang des martyrs, et qu'à force de combats, de triomphes, elle lasse les bourreaux, désarme les tyrans, et se perpétue dans l'Église. Et c'est après une possession de dix-sept siècles que l'on avise de nous dire, contre le témoignage de l'histoire, que les païens avaient alors pris le polythéisme en dégoût; que la conversion des premiers Chrétiens fut le fruit d'une légèreté de caractère dans les idolâtres, de l'imposture dans les Apôtres! que douze hommes ignorans et isolés communiquèrent à des païens une conviction qu'ils n'avaient pas eux-mêmes! bien plus, contraire à celle qu'ils cachaient dans

leur conscience! car enfin, selon les incrédules, ces artisans de mensonge savaient parfaitement que cette résurrection de leur Maître, ces fréquentes apparitions, cette ascension au ciel, cette descente du Saint-Esprit n'étaient que des fables de leur invention; qu'ils ne les débitaient dans le monde que dans la vue de substituer une idolâtrie nouvelle à toutes les anciennes idolâtries. Et des hommes qui parmi nous se disent philosophes, s'en tiennent à des conjectures aussi insensées! et ils ne rougissent pas d'emprunter aux Juifs leurs vieilles calomnies, reconnues et méprisées dans le principe par la partie saine, désintéressée des Juifs contemporains, et par une multitude de païens qui, frappés les uns et les autres de la candeur et du pouvoir surnaturel des Apôtres, se rendirent à leur prédication, les premiers dans la Judée, les seconds dans mille contrées de l'univers!

Cependant ce n'est pas tout; et il faut couronner cette suite d'impossibilités morales par une manifeste impossibilité physique. Nos incrédules, qui ne peuvent sans se contredire admettre le don des langues dans les Apôtres, s'engagent forcément ici dans une difficulté sans issue: et la voici. Lorsque, l'histoire à la main, je vous ai représenté les Apôtres annonçant séparément la résurrection de leur maître aux nations étrangères, j'ai supposé qu'ils conversaient et raisonnaient avec les païens; et il le faut bien assurément, puisqu'ils n'étaient venus que pour leur faire connaître le Sauveur du monde, sa doctrine, sa vie, sa mort, sa résurrection, et puisque de fait ils lui ont acquis partout un grand nombre d'adorateurs. Or, il est de toute évidence que des ignorans laissés à eux-mêmes, tels qu'on les suppose, n'auraient pu s'exprimer que dans leur langue maternelle, dans leur jargon de Génézareth et de Galilée. Il aurait donc été physiquement impossible pour eux de comprendre et d'être compris en pays étranger; physiquement impossible pour eux d'y opérer les nombreuses conversions que l'histoire oblige de leur attribuer. Voyez à présent, mes frères, comme il faut à chaque pas heurter et sacrifier le bon sens, quand on s'obstine contre la vérité! Voyez à quelles extrémités l'on se réduit, quand on s'opiniâtre avec les Juifs à changer les Apôtres en imposteurs! Voyez les absurdités qui sortent en foule de l'hypothèse, sous laquelle néanmoins tous les incrédules se reposent et s'endorment dans une funeste sécurité!

Que les Juifs, après avoir indignement traîné le Messie à la mort, ne souffrent pas que l'on parle de son triomphe sur elle; que pour l'obscurcir et le dérober aux yeux de la multitude, ils chargent

d'imposture les témoins de sa résurrection; que leur postérité, nourrie dans les mêmes sentimens, reçoive et transmette aveuglément ces calomnies, je ne vois dans l'emportement des contemporains que l'effet de la profonde corruption de l'homme; et dans cet héritage de haine, dans cet endurcissement de la race entière, je ne puis méconnaître le châtiment du déicide national et volontairement perpétué. Mais que, sans avoir participé à leur crime, vous en partagiez l'aveuglement, vous, messieurs, qui vous piquez parmi nous de philosophie, et ne voulez, dites-vous, de guide que la raison, voilà ce qui m'étonne et m'afflige encore plus; et voici le grave reproche que j'ai à vous adresser: répondez-moi; est-il d'un homme raisonnable, d'un philosophe, d'adopter avec une confiance aveugle des inculpations imaginées, dans l'origine, pour couvrir et justifier un détestable forfait? Avouez-le franchement; vous les avez accueillies sans examen.

Si vous les aviez approfondies avec l'esprit et le jugement que vous faites paraître dans les arts ou dans les professions utiles, dans les sciences ou dans les lettres humaines, vous auriez bientôt découvert le vide et l'incohérence de ces calomnies judaïques; vous auriez senti que, la trahison de Judas devant les yeux, et ne pouvant lire dans le cœur l'un de l'autre, les Apôtres ne seraient jamais entrés dans un complot d'impostures. Venant ensuite à l'exécution de ce projet chimérique, vous n'y auriez aperçu que des obstacles insurmontables pour eux, au milieu de leurs compatriotes: vous auriez reconnu qu'en s'éloignant de la Judée, les difficultés n'auraient pu qu'augmenter pour chacun isolément, et qu'un ignorant Galiléen, au milieu des Grecs et des Romains, aurait perdu nécessairement ses peines et ses paroles, attendu que l'on ne persuade pas les gens, en leur parlant un jargon inconnu. (M. DE TREVERN, évêque de Strasbourg.)

Réponse à l'objection : Pourquoi Jésus-Christ ne s'est-il pas montré aux Juifs.

On demande pourquoi Jésus-Christ ne s'est pas fait voir aux Juifs aussitôt après sa résurrection. S'il avait dû les convertir, il ne s'y serait point refusé; mais ce qui avait suivi la résurrection de Lazare prouvait bien le contraire. Un événement aussi surnaturel que celui d'arracher au tombeau un corps enseveli depuis quatre jours, avec toutes les marques de la corruption, de le faire paraître vivant aux yeux de tout un peuple, avec les liens dont il était encore garrotté, n'avait fait que les rendre encore plus furieux, au lieu de les con-

vertir, puisque ce fut pour cela même qu'ils voulurent faire mourir Jésus-Christ. Ils ne lui avaient point pardonné la résurrection d'un autre ; lui auraient-ils pardonné la sienne? Je sais bien qu'ils ne pouvaient plus rien sur sa personne ; mais leur incrédulité implacable n'eût pas manqué de tenter un nouveau déicide. A quoi bon les y exposer? Les châtimens qu'ils avaient mérités étaient déjà assez graves. Jésus-Christ les épargne en se dérobant à leurs regards ; mais il ne s'en fait pas moins reconnaître par les miracles qui suivent sa résurrection. Ce n'était pas une moindre merveille d'entendre Pierre dire : « Au nom de Jésus-Christ, lève-toi, et «marche [1], » que de voir Jésus-Christ lui-même ressuscité. Je dirai plus ; un tel miracle devenait une preuve plus sensible encore et plus convaincante de la résurrection de Jésus-Christ que son apparition : Jésus-Christ, ressuscité, se fait voir à ses disciples. Thomas, qui ne s'était point trouvé au milieu d'eux, refuse de le croire, et ne se rendra que quand il aura, dit-il, porté ses mains dans les plaies de ses pieds et de son côté. Jugeons par analogie : Voilà un Apôtre, lequel, initié dans tous les secrets de sa doctrine comme de sa toute-puissance, ne consent à croire que quand il aura vu de ses yeux l'empreinte des clous et de la lance qui l'ont percé. De même tout le monde entier l'aurait vu ressuscité sans y croire. Mais en entendant Pierre dire : « Au nom de Jésus-Christ, lève-toi, «et marche, » qu'arrive-t-il? Trois mille d'abord, puis cinq mille Juifs croient ; et c'étaient des ennemis. Je n'ai allégué que le fait de saint Thomas. Mais tous avaient commencé comme lui par être incrédules. Ne les accusez pas, ô mon frère ; ne soyez pas plus sévère à leur égard que le Sauveur lui-même : c'était pour eux quelque chose de si extraordinaire, de si incroyable, qu'un mort pût se ressusciter lui-même ! Ses premières apparitions ne produisirent d'abord sur eux d'autre impression que celle de la crainte ; et ce ne fut qu'à la longue qu'ils purent se persuader de la réalité de sa résurrection. L'Évangile le dit clairement. Après que Jésus-Christ, sorti du tombeau, se fut fait voir avec eux, en leur disant : La paix soit avec vous : eux, tout troublés et saisis de crainte, s'imaginaient voir un esprit. Et Jésus leur dit : « D'où vient que vous vous trou« blez? regardez mes pieds et mes mains. » En disant cela, il leur montre ses pieds et ses mains. Mais, comme dans la joie et dans l'étonnement où ils étaient, ils ne croyaient point encore, il leur dit : «Avez-vous quelque chose à manger [2]? Vous ne croyez ni au

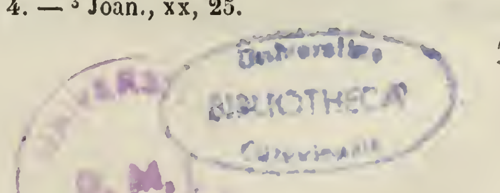
[1] Act. III, 6. — [2] Luc., XXIV, 36, 41.

«témoignage de mon côté ouvert, ni au témoignage de mes plaies; «mais les esprits ne mangent pas, et ma résurrection vous semble «encore imaginaire. » Aussi l'Apôtre saint Pierre a-t-il bien senti la force de ce témoignage. Après avoir dit : « Dieu l'a ressuscité le «troisième jour, et a voulu qu'il se fît voir;» « à qui?» ajoute-t-il;« à «nous, qui avons bu et mangé avec lui[1].» Quand donc vous lisez au livre des Actes que Jésus-Christ s'est fait voir à ses Apôtres durant quarante jours, mangeant avec eux[2], n'en inférez pas que ce fût pour satisfaire au besoin de manger, mais pour leur donner la preuve la plus palpable et la plus persuasive de la vérité de sa résurrection. (Saint Chrysostôme.)

L'apôtre saint Thomas aux incrédules.

J'ai appris, d'une science certaine, que Jésus-Christ est le Seigneur Dieu : je l'ai touché de mes mains, et la vérité s'est fait voir à mes yeux. C'est par le témoignage de mes sens que j'en ai eu l'assurance. Ce n'est pas un autre que lui-même qui me l'a appris; je n'en croyais pas ceux qui me disaient: «Nous avons vu le Seigneur[3].» Pierre et les Apôtres avaient beau me l'affirmer ; loin de me rendre, je leur résistais. Pourquoi, leur disais-je, jeter le trouble dans mon cœur? Pourquoi des paroles au lieu de faits? Êtes-vous dans le droit de commander à ma croyance? A moins de voir, je ne croirai pas. Vous avez vu, que je voie aussi. Vous avez eu un maître, pourquoi n'en aurais-je pas? Que je sache bien ce que j'ai à prêcher, et je le prêcherai. On n'annonce pas ce qu'on ne connaît que par ouï dire, ce qui n'a de fondement que dans la renommée. Quand on m'interrogera moi-même : Quelle preuve avez-vous de la résurrection de Jésus-Christ? J'aurai beau répondre : je le tiens de Pierre; qui est-ce qui m'en croira sur parole? N'étant point convaincu le premier, comment convaincrai-je les autres?—Tel était mon langage, lorsque Jésus-Christ, en personne, est venu se montrer à moi, et résoudre mes difficultés en me disant : «Pourquoi «vous mettre en opposition avec Pierre et tous les autres? vous «voulez faire l'épreuve du miracle : A la bonne heure. Soyez-en «bien assuré; approchez votre main et touchez mon corps. Si vos «doigts sont purs, portez-les dans mes plaies. Si vous avez de la foi, «vous arriverez jusqu'au fond; si vous en manquez, vous ne les trou- «verez pas. Si vous doutez, vous ne comprendrez point les souf-

[1] Act., x, 41. — [2] Ibid., i, 4. — [3] Joan., xx, 25.



« frances de mon humanité. » Ainsi m'a parlé le Sauveur : et, renonçant à mon incrédulité, à tous mes doutes, je portai mes mains sur son corps, animé tout à la fois de joie et de frayeur ; mes regards plongèrent, en même temps que mes doigts, dans les profondeurs de ses blessures et de ses mystères; ses deux natures devinrent sensibles à mes yeux : « Mon Seigneur et mon Dieu [1]. » Voilà ce que ma propre expérience m'a appris ; ce que j'ai compris par le témoignage des sens et par les perceptions de la foi. Mais toi, ô hérétique ! à quelle école as-tu appris tes blasphèmes? d'où sais-tu ce que tu prêches? as-tu porté tes doigts dans ses blessures, et tes sens peuvent-ils déposer que tu l'aies vu? Toi, tu aurais tenu Jésus-Christ ! de quelles mains? de celles peut-être qui ont envahi la dépouille du sanctuaire, usurpé le patrimoine des Apôtres, et reçu le salaire de tes impiétés. Non assurément. Le Seigneur se garderait bien de se montrer à tes yeux, de te livrer son corps sacré. Non, tu n'as point touché celui que tu as réprouvé, tu n'as pas embrassé celui pour qui tu n'as que de la haine; tu n'as pas approfondi la divinité que tu foules sous les pieds. Car si tu avais voulu le connaître, tu ne l'aurais pas dégradé, comme tu le fais; si tu l'avais cherché de bonne foi, tu n'aurais pas aussi outrâgeusement interprété sa doctrine. (Saint Chrysostôme.)

Résurrection du Sauveur, fondement assuré de notre résurrection ou de notre espérance.

La conséquence immédiate et nécessaire qui résulte de la Résurrection de Jésus-Christ est que nous devons croire tout ce qu'il a révélé. Ainsi, quelque impénétrables à notre faible intelligence que puissent être ses mystères, il suffit qu'il nous les ait enseignés, pour que la raison nous commande de les admettre et nous force de les croire ; en nous bornant aujourd'hui à celui dont nous allons parler, il n'y a donc point à hésiter sur la résurrection future du genre humain certifiée par notre divin Sauveur ressuscité.

Et cependant j'entends encore les incrédules murmurer contre ce dogme, qui n'a cessé, depuis qu'il est révélé à la terre, d'exciter leurs railleries et les excitera tant que durera le jour, je veux dire jusqu'à la fin du monde. Eh ! de quelle manière? disent les uns ; dans quel corps voulez-vous que nous retournions à la vie? Qui sait, disent les autres, ce qui se passe dans les tombeaux?

[1] Joan., xx, 25.

Sort-il quelqu'un de ces demeures souterraines, pour nous en instruire. Langage insensé ! disons-nous avec l'Apôtre. Apparemment que, pour complaire à ces messieurs, il faudrait que les morts se ranimassent sous leurs yeux, et que sous leurs yeux les tombeaux s'ouvrissent avant le temps. J'en ai un à leur montrer ouvert et vide depuis des siècles. Quoique unique dans l'Univers, s'ils savaient le comprendre, il suffirait pour imposer silence à leurs futiles inepties. Qu'ils en approchent et le contemplent avec moi ; qu'ils l'interrogent eux-mêmes, et *lapis de pariete clamabit*, et la pierre rendra témoignage à la résurrection du Sauveur ; et voici que le sépulcre même va nous en redire les circonstances ; écoutons : « Après qu'il eut expiré, ses amis le déposèrent dans mon « sein, et scellèrent pesamment mon entrée sur lui. Je me crus « alors assuré pour toujours de le posséder. Mais bientôt, un tres-« saillement involontaire me fait sentir le coup d'une puissance irré-« sistible. Mon hôte m'échappe, ne me laissant après lui que ses « vaines enveloppes, et faisant pénétrer dans mes entrailles un jour « inconnu, dont la merveille n'a cessé depuis d'attirer autour de « moi une foule de ses adorateurs. »

Que nos incrédules écoutent à présent la voix de celui qui descendit en homme dans ce tombeau et en sortit en Dieu : ils entendront de sa bouche ces paroles foudroyantes pour l'impie, consolantes pour le fidèle : « Cessez de vous étonner ; car l'heure « arrivera où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront ma « voix. Ils en sortiront alors pour ressusciter à la vie, ceux qui « auront fait de bonnes actions ; mais ceux qui en auront fait de « mauvaises, pour ressusciter à la condamnation. » Vous l'avez entendu ; l'arrêt est prononcé. Murmurez, déclamez tant qu'il vous plaira. Vos murmures, vos déclamations n'anéantiront point cette parole irrévocable.

Vous auriez beau nier, contre le sentiment du genre humain, la voix de la raison et le cri de votre conscience, l'existence de votre ame. Quel avantage vous en reviendrait-il ? Voilà que vos corps eux-mêmes deviendront immortels ; et seuls ils suffiraient à la justice divine. Mais, puisque sans extravagance vous ne pouvez nier l'union de l'esprit et du corps, n'est-il pas conforme à la raison que l'un et l'autre soient, ensemble, punis ou récompensés pour des actions qu'ils firent ensemble ? Et de deux miracles, dites-moi, celui qui unit un esprit au corps qu'il n'a jamais animé n'est-il pas plus étonnant que le miracle qui le réunira un jour au corps avec lequel il a déjà vécu ? Par le premier, il s'établit un

commerce nouveau entre deux substances inconnues l'une à l'autre; par le second, c'est une liaison qui se renouvelle et se renoue entre d'anciens associés. Ainsi, à juger humainement, l'entrée d'un seul enfant au monde a de quoi nous surprendre bien davantage que la résurrection de tous les morts à la fois.

Mais qu'est-il besoin de discourir où Dieu a parlé. L'heure sonnera, nous a-t-il dit, et tous les hommes se retrouveront revêtus de leurs corps, au commandement de celui qui les forma de quelque peu de poussière. Que vous sert de contredire? comptez-vous donc faire opposition au Tout-Puissant? Lui qui vous a donné la vie sans vous saura bien sans vous encore vous forcer à la reprendre. Songez-y donc. Tels que vous serez descendus dans la tombe, bons ou mauvais, tels vous en sortirez. Alors point de milieu entre la récompense et le châtiment, entre la vie et la condamnation. Ces menaces, ces promesses, également fondées sur la parole de l'Homme-Dieu ressuscité, sont également certaines. Choisissez aujourd'hui pendant que vous le pouvez encore. Écoutez un ami qui vous plaint : cessez vos murmures ; laissez là une prétendue incrédulité qui vous perd; croyez et pratiquez.

Mais vous qui croyez et ne pratiquez pas, Chrétiens irréfléchis, faibles ou vicieux, voulez-vous donc traîner vos jours dans une inconséquence perpétuelle? Vous croyez avec les Apôtres, et sur leur témoignage, que Jésus-Christ est sorti victorieux du tombeau. Avec les Apôtres vous reconnaissez la divinité de sa doctrine, et entre ses dogmes vous professez celui de la résurrection générale. Vous savez aussi qu'à ce jour redoutable la sentence sera irrévocablement portée contre ceux dont les œuvres auront été mauvaises. Cet oracle terrible, vous ne balancerez pas à le confesser de bouche; mais ne le désavouez-vous pas en secret? S'il était dans votre cœur comme sur vos lèvres, vous verrait-on consumer les jours, les années dans un cercle d'amusemens et de frivolités? rechercher les jeux, les spectacles, les dissipations du monde? le matin vous occuper des plaisirs du soir, ou préparer aujourd'hui ceux du lendemain? Vous verrait-on alimenter, prolonger des conversations, où le prochain est rarement épargné, où l'on se plaît à relever les torts de sa conduite, souvent à les aggraver par des motifs que peut-être il n'avait pas? Vous verrait-on sans cesse en mouvement au dehors; ne quitter une société que pour aller redire dans une autre les anecdotes que vous venez de recueillir, et que la charité vous faisait un devoir de taire? Vous verrait-on si ingénieux à vous ménager chaque jour les occasions de perdre un

temps que réclamaient les devoirs de votre état, l'éducation d'une jeune famille, ou les soins que des parens âgés et infirmes ont droit d'attendre de vous?

Si cet oracle de Jésus-Christ était dans votre cœur comme sur vos lèvres, ne ferait-il pas une impression plus profonde sur vos sentimens? ne comprimerait-il pas cette passion qui vous domine? son effet se bornerait-il à vous ramener chaque année aux pieds des autels, à vous laisser bientôt après oublier vos promesses d'un renouvellement de vie, et retourner derechef à votre première inconduite? l'approche de la solennité pascale n'aurait-elle d'autre influence que de suspendre vos habitudes vicieuses, et les laisser ensuite reprendre librement leur cours? aurions-nous à déplorer les illusions continuelles que vous faites à un confesseur et à vous-même sur des regrets passagers et mal sentis, sur des résolutions presque aussitôt rompues que prises, et plutôt dictées par la circonstance du temps que par la sincérité du remords? aurions-nous enfin si souvent à gémir sur cette triste alternative de guérison et de rechutes, sur ce passage habituel du désordre au repentir et du repentir au même désordre?

En vain cherchez-vous des excuses dans la faiblesse de la nature. Je suis loin de la méconnaître assurément. Hélas! et qui de nous n'en a point fait trop souvent l'expérience? Mais la faiblesse ne justifie point les vices. Plus elle est grande, plus elle exige de vigilance et d'efforts. La foi, n'en doutez point, nous fournit contre elle des armes victorieuses, lorsque la foi a jeté dans nos cœurs des racines vives et profondes. Si nous étions solidement convaincus qu'un jour nos corps se rejoindront à nous, n'est-il pas vrai, mes frères, nous ne croirions jamais avoir assez du temps qui nous reste, pour préparer nos corps à cette réunion solennelle, et désormais indissoluble? nous redoublerions de soins, pour les rendre moins indignes d'une transformation glorieuse. Nous veillerions avec scrupule sur nos sens, pour interdire l'entrée dans nos cœurs à la moindre souillure. Nous détournerions les yeux de ce qui pourrait alarmer la pureté. Nous fermerions l'oreille à la médisance qui blesse et nous amuse, à la séduction qui égare et nous captive, à la flatterie qui trompe et nous enorgueillit. Nous quitterions cette belle parure qui décèle nos défauts bien plus qu'elle ne les couvre; ces airs de hauteur qui siéent mal à des créatures dont l'origine est dans la poussière, la fin dans la pourriture, et qui, entre ces deux termes, sont dans l'attente du jugement.

Voilà, mes frères, ce que nous ferions, si nous étions fortement

persuadés de notre résurrection future : tels seraient les fruits que produirait en nous une foi vive, inébranlable. Travaillez donc à ranimer la vôtre, à la tirer de cet état d'inertie et de stérilité dans laquelle vous savez qu'elle a toujours langui jusqu'à présent. Voulez-vous réussir à lui donner le degré de force et de vie qui lui manque; à de ferventes prières joignez l'étude de la religion : mais comme elle demanderait un temps, une capacité, dont tous ne sont pas susceptibles, attachez-vous au seul fait de la résurrection de Jésus-Christ; et bientôt, quoique moins vivement affectés que les témoins oculaires, vous ne serez ni moins certains qu'ils ne le furent, de la vérité de l'événement, ni moins solidement convaincus de votre résurrection future. Représentez-vous alors en idée la dernière scène du monde. Représentez-vous la terre enveloppée d'une nuit profonde, la croix sortant tout à coup de ces ténèbres épaisses, et les éclairant avec une splendeur plus éclatante que celle du soleil; Jésus-Christ apparaissant dans sa gloire, et dans sa pompe, appelant à lui la race humaine ; tous les morts ranimés, accourant à sa voix et rangés devant son tribunal. Songez à la joie ineffable des élus; songez à l'effroi des coupables effarés. Demandez-vous alors à vous-mêmes de quel côté vous serez placés. Ah ! croyez-moi, mon cher auditeur, vous sortirez de ces méditations avec une force d'ame que vous n'avez pas encore connue. Je ne vous dis pas qu'elle vous affranchira de vos imperfections, triste et inhérent apanage de la déchéance originelle; mais elle fera naître vos gémissemens sur le passé; elle repoussera par vos remords les tentations nouvelles; brisera vos habitudes, déracinera vos vices, vous élèvera au dessus des affections rampantes. Ainsi vous ne tarderez pas à mourir au péché : ainsi renaîtrez-vous bientôt à la vertu; et la résurrection de Jésus-Christ, gage assuré de la vôtre, deviendra pour vous une source de consolations, de douceurs et d'espérance.

N'en faites-vous pas l'heureuse expérience, Chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, qui composez surtout cette pieuse assemblée; vous qui avez toujours été, et vous qui êtes devenus les vrais adorateurs de Jésus-Christ? Soit que la force des preuves vous ait ramenés à ses pieds, soit que, par l'attrait de son onction, la grace vous ait toujours attachés à sa loi, vous trouvez les motifs de l'observer, et d'en espérer la récompense dans la certitude de sa résurrection. Ah ! s'il avait subi la destinée commune, s'il n'avait point reparu après la mort, où en seriez-vous, mon cher auditeur? Ses promesses et vos espérances resteraient avec

lui renfermées dans la même tombe; et n'ayant d'espoir en lui que pour la vie présente, vous seriez les plus misérables des créatures. Mais, reprenait ici l'Apôtre avec toute assurance, « il est aujourd'hui ressuscité d'entre les morts; il est devenu « les prémices de ceux qui dorment. » Vous n'en doutez point, je le sais; et pour en être convaincus, vous n'attendiez pas nos raisonnemens. Aussi vous aurais-je épargné une discussion inutile, si je n'avais eu à parler que pour vous. Mais, comme au temps de l'Apôtre, il en est de nos jours qui ne connaissent point Dieu: *ignorantiam enim Dei quidam habent;* il a bien fallu parler pour eux, il a bien fallu les convaincre. Puissent-ils dorénavant, à votre exemple, porter avec humilité ce corps d'infirmités et de corruption que nous tenons tous de notre premier père! puissent-ils dorénavant travailler, comme nous, à le changer un jour en ce corps glorieux et immortel, que vous attendez du nouvel Adam! (M. de Trevern, évêque de Strasbourg.)

Même sujet.

De tous les articles de notre religion il n'y en a aucun, dit saint Augustin, qui ait été plus contredit que la résurrection des hommes, parce qu'il n'y en a point qui les retienne plus dans le devoir, et qui les assujétisse davantage aux lois divines : *In nulla re tam vehementer contradicitur fidei christianæ quam in resurrectione carnis.* Car, si les hommes doivent ressusciter, il y a donc une autre vie que celle-ci : toutes nos espérances ne se terminent donc pas à la mort; nous avons donc un sort bon ou mauvais à attendre dans l'éternité; Dieu nous réserve donc à d'autres récompenses, ou à d'autres peines que celles que nous voyons; notre grande affaire est donc de travailler ici à mériter les unes et à éviter les autres; il faut donc rapporter nos actions à cette fin, et tout le reste doit donc être indifférent; nous sommes donc bien condamnables de nous troubler des misères de cette vie, et de nous laisser surprendre à l'éclat des prospérités humaines; la vertu seule est donc sur la terre notre bien solide, et même notre unique bien. Car toutes ces conséquences suivent nécessairement du principe de la résurrection des morts. C'est pourquoi Tertullien commence l'excellent ouvrage qu'il a composé sur cette matière par ces belles paroles: *Fiducia Christianorum, resurrectio mortuorum.* Au contraire, dit saint Paul, si nous ne devons pas ressusciter, et si c'est au bonheur de ce monde que nos espérances sont bornées, nous sommes les plus misérables de tous

les hommes; car tout ce que nous faisons est inutile. C'est en vain que nous nous exposons à tant de dangers, en vain que j'ai soutenu tant de combats à Éphèse pour la foi; il n'y a plus de conduite, plus de règle à garder, et l'on peut donner à ses sens tout ce qu'ils demandent; le devoir et la piété sont des biens imaginaires, et l'intérêt présent est le seul bien qui nous doive gouverner. Prenez garde, Chrétiens: de cette erreur, que les hommes ne ressusciteront pas, l'Apôtre tirait toutes ces conclusions par un raisonnement théologique, dont il y a peu de personnes encore aujourd'hui qui comprennent toute la force, mais que saint Chrysostôme a très bien développé, en observant contre qui saint Paul avait alors à disputer. Ce n'était pas, remarque ce Père, contre des hérétiques, qui, reconnaissant l'immortalité des ames, ne voulussent pas reconnaître la résurrection des corps; son argument eût été nul; mais il combattait les libertins et les athées, qui nient la résurrection des corps, parce qu'ils ne veulent pas croire l'immortalité des ames, ni une vie future. Car, quoique ces deux erreurs n'aient pas entre elles une connexion absolument nécessaire, elles sont néanmoins inséparablement jointes dans l'opinion des impies, qui, tâchant d'effacer de leur esprit l'idée des choses éternelles, afin de se mettre en possession de pécher avec plus d'impunité, veulent abolir premièrement la foi de la résurrection des corps, et, par un progrès d'infidélité qui est presque inévitable, s'aveuglent ensuite jusqu'à se persuader même que les ames ne sont pas immortelles. Et voilà pourquoi saint Paul se sert des mêmes armes pour attaquer l'une et l'autre de ces deux impiétés.

Quoi qu'il en puisse être, je dis, Chrétiens, pour m'en tenir précisément à mon sujet, que, dans la résurrection de Jésus-Christ, nous avons un gage sensible et assuré de notre résurrection : comment cela? Parce que, dans cette résurrection du Sauveur, nous trouvons tout à la fois le principe, le motif et le modèle de la nôtre : le principe par où Dieu peut nous ressusciter, le motif qui engage Dieu à nous ressusciter, et le modèle sur lequel Dieu veut nous ressusciter. Ceci demande toutes vos réflexions.

Je prétends d'abord que nous trouvons dans la résurrection du Fils de Dieu le principe de la nôtre : pourquoi? Parce que cette résurrection miraculeuse est, de la part de Jésus-Christ, l'effet d'une force souveraine et toute-puissante. Car, s'il a pu par sa toute-puissance se ressusciter lui-même, pourquoi ne pourra-t-il pas faire dans les autres ce qu'il a fait dans sa personne? C'est l'invincible raisonnement de saint Augustin. Il y en a, dit ce Père, qui croient la ré-

surrection du Sauveur, et qui se rendent là dessus au témoignage incontestable des Ecritures. Mais, fidèles sur ce point, ils corrompent d'ailleurs leur créance, et donnent dans une erreur grossière; ne comprenant pas ou ne voulant pas comprendre comment il s'ensuit de là que nous puissions un jour ressusciter nous-mêmes. Or, reprend ce saint docteur, Jésus-Christ ressuscité dans une chair semblable à la mienne, et ressuscité par sa propre vertu, n'est-ce pas une preuve évidente que je puis un jour, non pas me ressusciter moi-même comme lui, mais être ressuscité par lui? Si, selon les fausses idées des manichéens, poursuit saint Augustin, il n'avait pris, en venant sur la terre, qu'un corps fantastique et apparent; s'il avait laissé dans la corruption du tombeau cette chair formée dans le sein de Marie, et dont il s'était revêtu pour vivre parmi les hommes; si, reprenant une vie glorieuse, il avait repris un autre corps que le mien, un corps d'une substance plus déliée et composée de qualités plus parfaites, je pourrais peut-être douter de ma résurrection. Mais aujourd'hui il renaît avec la même chair, avec le même sang dont il fut conçu dans les chastes flancs d'une vierge; et ce que je vois s'accomplir en lui, quelle raison aurais-je de croire qu'il ne puisse pas l'accomplir en moi? Car est-il moins puissant en moi et pour moi, qu'il ne l'est en lui-même et pour lui-même, et si c'est toujours la même vertu, ne sera-t-elle pas toujours en état d'opérer les mêmes miracles?

C'est donc par cette suprême puissance qu'il ira dans les abîmes de la mer, dans les entrailles de la terre, dans le fond des antres et des cavernes, dans les lieux du monde les plus obscurs et les plus cachés, recueillir ces restes de nous-mêmes que la mort avait détruits, rassembler ces cendres dispersées, et, tout insensibles qu'elles seront, leur faire entendre sa voix et les ranimer.

Ainsi le comprenait saint Paul[1], parlant aux premiers fidèles. Jésus-Christ est ressuscité, mes frères, leur disait ce maître des nations; on vous l'annonce, et vous le croyez; mais ce qui m'étonne, ajoutait le grand Apôtre, c'est que, ce Dieu-Homme étant ressuscité, il s'en trouve encore parmi vous qui osent contester la résurrection des hommes : *Si autem Christus prædicatur quod resurrexit a mortuis, quomodo quidam dicunt in vobis quia resurrectio non est*[2]? car l'un n'est-il pas une conséquence de l'autre, et ne sera-ce pas ce Dieu ressuscité qui réparera les ruines de la mort, et qui rétablira nos corps dans leur première forme et leur premier état?

[1] Cor., xv. — [2] Phil., iii.

Qui et reformabit corpus humilitatis nostræ [2]. Mais encore par où opèrera-t-il ce miracle? sera-ce seulement par l'efficace de son intercession? sera-ce seulement par la vertu de ses mérites? Non, remarque saint Chrysostôme; mais l'Apôtre nous fait entendre que ce sera par le domaine absolu qu'a l'Homme-Dieu sur toute la nature: *Secundum operationem qua etiam possit subjicere sibi omnia* [1].

Ainsi même l'avait compris le patriarche Job, cet homme suscité de Dieu, trois mille ans avant Jésus-Christ, pour en parler dans des termes si précis et si forts, et pour prédire si clairement la résurrection du Sauveur et la nôtre. Oui, je crois, s'écriait-il, pour s'encourager lui-même et pour se soutenir dans ses souffrances, je crois, et je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je dois, après les peines de cette vie, et après avoir payé le tribut à la mort, ressusciter dans ma propre chair: *Credo, quod Redemptor meus vivit.* Ces paroles sont admirables : *Et in novissimo die de terra surrecturus sum* [1]. Voyez-vous la liaison qu'il met entre ces deux résurrections, celle de Jésus-Christ son rédempteur : *Credo, quod Redemptor meus vivit;* et la sienne propre : *Et in novissimo die de terra surrecturus sum?* Qu'aurait-il dit s'il eût vécu de nos jours, et qu'il eût été témoin comme nous de cette résurrection glorieuse du Fils de Dieu, où nous ne trouvons pas seulement le principe de la nôtre, mais encore le motif?

Car il est naturel que les membres soient unis au chef; et quand le chef se ressuscite lui-même, n'est-ce pas une suite qu'il doit ressusciter ses membres avec lui? Or, notre chef, c'est Jésus-Christ, et nous sommes tous les membres de Jésus-Christ. Je puis donc bien appliquer à ce mystère ce que saint Léon disait de la triomphante ascension du Sauveur au ciel, que là où le chef entre, ses membres l'y doivent suivre : et de même que Jésus-Christ, selon la pensée de ce grand pape, n'est pas seulement rentré dans le séjour de sa gloire pour lui-même, mais pour nous, c'est-à-dire pour nous en ouvrir les portes et pour nous y appeler après lui; par la même règle et dans le même sens, n'ai-je pas droit de conclure que c'est pour nous-mêmes qu'il a brisé les portes de la mort, pour nous-mêmes qu'il est sorti du tombeau et qu'il est ressuscité? Et certes, s'il veut, en qualité de chef, que ses membres agissent comme lui, souffrent comme lui, vivent comme lui, meurent comme lui, pourquoi ne voudra-t-il pas qu'ils ressuscitent comme lui? N'est-il pas juste que, nous faisant part de ses travaux, il nous

[1] Job., XIX.

fasse part de sa récompense ; et puisqu'une partie de sa récompense est la gloire de son corps, parce que ce corps adorable est entré en participation de mérites avec son ame, n'est-il pas engagé par là même à récompenser pareillement en nous et le corps, et l'ame? C'est la belle et consolante théologie de saint Paul et voilà pourquoi ce grand Apôtre l'appelle les prémices des morts : *Primitiæ dormientium* [1] ; le premier-né d'entre les morts : *Primogenitus ex mortuis* [2]. Des prémices supposent des suites ; et pour être le premier-né, ou si vous voulez, le premier ressuscité d'entre les morts, il faut que les morts doivent pareillement renaître à la fin des siècles, et reprendre une nouvelle vie. Vérité si incontestable dans la doctrine du maître des gentils, qu'il ne fait pas difficulté de dire que, si les morts ne doivent pas ressusciter après la résurrection de Jésus-Christ, et en vertu de cette bienheureuse résurrection, il s'ensuit que ce n'est qu'une résurrection imaginaire et supposée: *Si resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit* [3].

Il est donc vrai, mes chers auditeurs, que nous ressusciterons par Jésus-Christ, ou plutôt par la toute-puissance de Jésus-Christ; il est vrai que nous ressusciterons, parce que Jésus-Christ est ressuscité ; et, pour mettre le comble à notre espérance, j'ajoute que nous ressusciterons encore semblables à Jésus-Christ, et que sa résurrection est le modèle de la nôtre. Car, demande saint Augustin, pourquoi Dieu a-t-il voulu que la résurrection de son Fils fût si sensible, et pourquoi le Fils unique de Dieu a-t-il tant cherché lui-même à la faire connaître et à la rendre publique? Ah ! répond ce saint docteur, c'est afin de nous découvrir sensiblement dans sa personne la vaste étendue de nos prétentions; c'est afin de nous faire voir dans ce qu'il est, ce que nous devons être ou ce que nous pouvons devenir. Je n'ai donc qu'à me représenter ce qu'il y a de plus brillant dans le triomphe de mon Sauveur : je n'ai qu'à contempler cette humanité glorifiée ; ce corps, tout matériel et tout corps qu'il est, revêtu de toutes les qualités des esprits, tout éclatant de lumière, et couronné d'une splendeur éternelle : voilà l'heureux état où je dois être moi-même élevé, et ce que la foi me promet. Espérance fondée sur la parole même de Dieu, puisque c'est sur la parole de son Apôtre. Car, dit l'Apôtre, quand Dieu viendra tirer nos corps de la poussière, et les ranimer de son souffle, ce sera pour les conformer au divin exemplaire qui nous est proposé dans la résurrection de Jésus-Christ : *Reformabit corpus humilitatis*

[1] I Cor., XV. — [2] Col., I. — [3] I Cor. XV.

nostræ, configuratum corpori claritatis suæ [1]. Maintenant ce sont des corps sujets à la corruption et à la pourriture; maintenant ce sont des corps sujets à la souffrance et à la douleur; maintenant ce sont des corps fragiles et sujets à la mort; maintenant ce n'est qu'une chair grossière, vile et méprisable. Mais alors, par le plus prompt et le plus merveilleux changement, ils auront, si je puis m'exprimer de la sorte, la même incorruptibilité que le corps d'un Dieu, la même impassibilité, la même immortalité, la même subtilité, la même clarté : *Configuratum corpori claritatis suæ.* Tout cela, néanmoins, mes frères, à une condition, savoir : que nous travaillerons dans la vie présente à les sanctifier; et par où? par la mortification et la pénitence chrétienne : car, si ce sont des corps que nous ayons flattés, que nous ayons idolâtrés, à qui nous ayons accordé tout ce que demandait une cupidité sensuelle, et dont nous ayons fait par là des corps de péché, ils ressusciteront; mais comment? Comme des objets d'horreur, pour servir à la confusion de l'ame et pour partager son tourment, après avoir servi et avoir eu part à ses crimes.

Ah! Chrétiens, les grandes vérités! malheur à qui ne les croit pas; malheur à qui les croit, et qui vit comme s'il ne les croyait pas! mais heureux mille fois le fidèle qui, non content de les croire, en fait la règle de sa vie, et en tire de puissans motifs pour animer sa ferveur! Entrez, s'il vous plaît, avec moi dans cette importante morale.

Malheur, dis-je, à qui ne croit pas ce point essentiel du Christianisme et cette résurrection future! S'il y avait parmi mes auditeurs quelqu'un de ces libertins, voici ce que je lui dirais avec toute la sincérité et toute l'ardeur de mon zèle : Il faut, mon cher frère, que le désordre soit bien grand dans vous, et que le vice y ait pénétré bien avant, pour vous réduire à ne plus croire une des vérités fondamentales de la religion. Il faut que votre cœur ait bien corrompu votre esprit, pour l'aveugler et le pervertir de la sorte. Car, dites-moi, je vous prie, si vous êtes encore capable de vous rendre à ce raisonnement, qui de nous deux est mieux fondé, vous qui ne croyez pas ce que l'on vous annonce touchant une autre vie que celle-ci et la résurrection des morts, et moi qui le crois d'une foi ferme et avec une entière soumission? Sur quoi vous appuyez-vous pour ne le pas croire, du moins pour en douter? Sur votre jugement, sur votre prudence, ou plutôt sur votre présomption. Vous

[1] Phil., III.

ne croyez pas ces mystères, parce que vous ne les concevez pas, parce que vous voulez mesurer toutes choses par vos sens, parce que vous ne voulez déférer ni vous en rapporter qu'à vos yeux; parce que vous dites, comme cet Apôtre incrédule : *Nisi videro, non credam*[1]; « Si je ne vois, je ne croirai rien ; » conduite pleine d'ignorance et d'erreur : voilà le fondement de votre infidélité. Mais moi, dans ma créance et dans la foi que j'ai embrassée, et pour laquelle je serais prêt à verser mon sang, je me fonde sur le témoignage de Dieu même, sur les principes de sa providence et de sa sagesse, sur la vérité de mille prophéties, sur un nombre presque infini de miracles, sur l'autorité des plus grands hommes de tous les siècles, des hommes les plus sensés, les plus éclairés, les plus irréprochables et les plus saints. Je me trouve en possession d'une foi qui a opéré tant de merveilles dans l'univers, qui a triomphé de tant de rois et de tant de peuples, qui a détruit et aboli tant de superstitions, qui a produit et fait pratiquer tant de vertus, qui a eu tant de témoins, qui a été signée par le sang de tant de martyrs, qui s'est accrue par les persécutions mêmes, et contre laquelle toutes les puissances de l'Enfer et de la terre n'ont jamais pu prévaloir et jamais ne prévaudront : telles sont les raisons qui m'y attachent. Or, de ces raisons et des vôtres jugez, encore une fois, quelles sont les plus solides et les plus capables de déterminer un cœur droit et de le fixer.

Mais, me direz-vous, comment comprendre cette résurrection des morts? Il ne s'agit pas, mon cher auditeur, de la comprendre pour la croire, mais de la croire quand même elle vous serait absolument incompréhensible. Car, que vous la compreniez ou que vous ne la compreniez pas, ce n'est point ce qui la rend plus ou moins vraie, ou plus ou moins certaine, ni par conséquent plus ou moins croyable. Cependant j'ai bien lieu d'être surpris, mon cher frère, que vous, qui vous piquez d'une prétendue force d'esprit, vous formiez là-dessus tant de difficultés. Comme si cette résurrection n'était pas évidemment possible à Dieu notre créateur; car, dit saint Augustin, s'il a pu créer de rien nos corps, ne pourra-t-il pas les former une seconde fois de leur propre matière, et qui l'empêchera de rétablir ce qui était déjà, puisqu'il a pu faire ce qui n'avait jamais été? Comme si cette résurrection n'était pas même aisée et facile à Dieu, puisqu'il est tout-puissant et que rien ne résiste à une puissance sans bornes. Comme si toutes les créatures ne

[1] Joan., XX.

nous rendaient pas cette résurrection très sensible : un grain de blé meurt dans le sein de la terre, c'est la comparaison de saint Paul, et il faut, en effet, que ce petit grain se pourrisse et qu'il meure; mais ensuite ne le voyons-nous pas paraître? et n'est-il pas étrange que ce qui vous fait douter de votre résurrection soit cela même par où la Providence a voulu vous la rendre plus intelligible? Comme si cette résurrection n'était pas très conforme aux principes de la nature, qui, par l'inclination mutuelle du corps et de l'ame, et par l'étroite liaison qu'il y a entre l'un et l'autre, demande qu'ils soient éternellement réunis. Comme si la créance de cette résurrection n'était pas une des notions les plus universelles et les plus communes qui se soient répandues dans le monde : «Ceux mêmes, disait Tertullien, qui nient la résurrection, la reconnaissent malgré eux, par leurs sacrifices et leurs cérémonies à l'égard des morts. Ce soin d'orner leurs tombeaux et d'en conserver les cendres est un témoignage d'autant plus divin qu'il est plus naturel.» «Ce n'est pas seulement, ajoutait-il, chez les Chrétiens et chez les Juifs qu'on a cru que les hommes devaient ressusciter, mais chez les peuples mêmes les plus barbares, chez les païens et les idolâtres; et ce n'a pas seulement été une opinion populaire, mais le sentiment des sages et des savans.» Comme si Dieu, enfin, ne nous avait pas facilité la foi de cette résurrection par d'autres résurrections qu'on a vues, que des témoins irréprochables ont rapportées, et que nous ne pouvons tenir pour suspectes, sans démentir les divines Écritures et les histoires les plus authentiques. Ah! mon cher auditeur, allons à la source du mal, et apprenez une bonne fois à vous connaître vous-même. Vous avez de la peine à vous persuader qu'il y ait une autre vie, une résurrection, un jugement à la fin des siècles, parce que avec cette persuasion, il faudrait prendre une conduite toute nouvelle, et que vous en craignez les conséquences; mais les conséquences de votre libertinage sont-elles moins à craindre pour vous, et moins affreuses? Dieu, indépendamment de votre volonté, vous a créé sans vous, et il saura bien sans vous et malgré vous vous ressusciter : *Non quia vis, non resurges; aut si resurrecturum te non credideris, propterea non resurges;* ce sont les paroles de saint Augustin : votre résurrection ne dépendra point de votre créance; mais le bonheur ou le malheur de votre résurrection dépendra et de votre créance et de votre vie. Or, quelle surprise à ce dernier jour, et quel désespoir, s'il faut ressusciter pour entendre l'arrêt solennel qui vous réprouvera; s'il faut ressusciter pour entrer dans les ténèbres de l'Enfer, en

sortant des ombres de la mort; s'il faut ressusciter pour consommer par la réunion du corps et de l'ame votre damnation, parce que dans une affaire d'une telle importance vous n'aurez pas voulu prendre un parti aussi sage et aussi certain que l'est celui de croire et de bien vivre!

Je dis de bien vivre; et voici le malheur, non plus du libertin, qui ne croit pas, mais du pécheur qui croit et qui vit comme s'il ne croyait pas. En effet, que sert-il de croire et de ne pas agir conformément à sa foi? que dis-je! et d'agir même d'une manière directement opposée à sa foi? de croire une résurrection qui nous fera comparaître devant le souverain juge des vivans et des morts, et de ne travailler pas à le gagner, ce juge redoutable, et à le fléchir en notre faveur? de croire une résurrection qui nous produira aux yeux du monde entier pour être connus tels que nous serons et tels que nous aurons été, et de vivre dans des habitudes, dans des désordres maintenant cachés et secrets, mais qui, révélés alors et publiés à la face de l'univers, nous couvriront d'ignominie et d'opprobres? de croire une résurrection qui nous doit faire passer à une vie, ou éternellement heureuse, ou éternellement malheureuse, selon le bien que nous aurons pratiquédans la vie présente, ou selon le mal que nous y aurons commis; et de ne rien faire dans la vie présente de tout le bien qui nous peut procurer une heureuse immortalité, et de commettre dans la vie présente tout le mal qui nous peut attirer la plus terrible condamnation, et nous conduire à une malheureuse éternité? Que sert-il, encore une fois, de croire de la sorte? ou plutôt croire de la sorte, n'est-ce pas se rendre encore plus coupable et se condamner par soi-même? C'est à vous surtout, femmes du monde, à bien méditer ce point de votre religion, et à en profiter. Peu en peine de l'avenir, vous ne pensez qu'au présent; et, refusant à votre ame tous vos soins, vous n'êtes occupées que de votre corps. Hélas! en voulant le conserver, vous le perdez. Voilà à quoi vous ne pensez pas, et à quoi vous penserez, mais trop tard, quand au son de la dernière trompette ce corps renaîtra de sa propre cendre, et que vous entendrez sortir de la bouche de Dieu ces formidables paroles: *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum*[1]; Que les délices où ce corps a vécu soient la mesure de son tourment. Après que vous en avez fait votre idole, que vous l'avez tant ménagé et tant flatté, la mort en a fait la pâture des vers; et la nou-

[1] Apoc., XVIII.

velle vie que je lui rends en va faire la pâture des flammes, dont le sentiment lui sera d'autant plus douloureux qu'il a plus goûté les fausses douceurs où vous l'avez nourri : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum.*

Concluons, mes chers auditeurs. Heureux le fidèle qui croit et qui attend une résurrection glorieuse, parce qu'il se met, par la pratique de toutes les œuvres chrétiennes et par la sainteté de ses mœurs, en état de la mériter! Voilà ce qui animait saint Paul, ce qui consolait l'Eglise naissante et persécutée, ce qui, dans la suite des siècles, a soutenu tant de martyrs, tant de solitaires, tant de religieux: car nous souffrons, disaient-ils, nous mortifions nos corps, nous nous privons des plaisirs que le monde nous présente; mais ce n'est pas en vain; et puisque nous sommes assurés que l'ame survit au corps, et qu'à la dernière consommation des temps le corps doit encore se rejoindre à l'ame pour commencer ensemble une vie immortelle, nous avons bien de quoi nous réjouir dans la pensée que nous serons alors abondamment payés, par une félicité souveraine, de tout ce que nous aurons quitté sur la terre, et de tous les sacrifices que nous aurons faits à Dieu. Voilà ce qui doit inspirer le même zèle et la même ardeur à tout ce qu'il y a d'ames pieuses qui m'écoutent; je dis plus, voilà ce qui doit sanctifier tout ce qu'il y a ici de Chrétiens à qui je parle. Voilà sur quoi ils doivent prendre leurs résolutions : ils ne les prendront jamais sur des principes plus solides. Si dans cette solennité ils n'ont pas encore fait leur devoir, voilà ce qui doit les engager à s'en acquitter sincèrement, à s'en acquitter promptement, à s'en acquitter pleinement. S'ils ont satisfait au précepte de l'Église, et qu'ils soient ainsi rentrés dans les voies de Dieu, voilà ce qui doit les y maintenir et les y faire marcher constamment: car c'est de cette constance que tout dépend; et pour ressusciter dans la gloire, il faut, par une sainte persévérance, mourir dans la grace. Mais hélas! qui persévèrera? souffrez, mes chers auditeurs, que je m'attache particulièrement à ce point, en finissant ce dernier discours. Qui, dis-je, persévèrera? où sont ces ames fidèles à leurs promesses et inébranlables dans leurs résolutions? Il n'y a que vous, ô mon Dieu! qui les connaissiez, puisqu'il n'y a que vous qui puissiez connaître et le cœur de l'homme et l'avenir; deux choses qui vous sont toujours présentes, mais qui nous sont également cachées, et jusqu'où nos faibles lumières ne peuvent s'étendre. J'ai lieu néanmoins, Seigneur, de me consoler par les conjectures que je puis avoir d'un secret dont la parfaite connaissance vous est réservée; et je sais en particulier, tout l'u-

nivers le sait avec moi, qu'il y a ici un cœur que votre main a formé, un cœur ennemi de l'inconstance et de la légèreté, fidèle dans ses paroles, égal dans sa conduite, inviolablement attaché aux lois qu'il veut bien se prescrire; qui, s'étant proposé de grands desseins, n'en peut être détourné par aucun obstacle; qui a fait des prodiges de valeur pour les exécuter; et, ce qui n'est pas un moindre prodige, qui a renoncé pour cela non seulement au repos et aux plaisirs, mais à ses avantages mêmes et à ses intérêts. Jusqu'où la perfection de votre loi ne peut-elle point porter, ô mon Dieu! ce cœur ferme et intrépide? et qui jamais dans ce sens a été plus propre que lui au royaume du ciel? (BOURDALOUE, *sur la Résurrection de Jésus-Christ.*)

La résurrection de Jésus-Christ assure la nôtre.

C'est aujourd'hui que notre Seigneur Jésus-Christ est ressuscité, affranchi désormais de toutes les misères humaines, vivant d'une vie immortelle. Suspendez un moment vos indécentes railleries, ô incrédules! et consentez à nous entendre. Nous disons que ce n'est ni la nécessité qui lui fait quitter le ciel, ni un secours étranger et inattendu qui l'a fait sortir du tombeau, mais un conseil de sagesse, fondé sur la connaissance qu'il a de toutes choses; sa divine prescience ayant, bien long-temps avant l'événement, exposé sous ses yeux les diverses circonstances qui devaient accompagner sa mort, et la terminer par la gloire de sa résurrection. Tel que les cœurs généreux qui, voyant un infortuné prêt à être entraîné par le cours d'une eau débordée, ne craignent pas, malgré toute l'évidence du danger qu'ils ont eux-mêmes à courir, de s'exposer, pour le sauver à l'impétuosité du torrent; ainsi, dans sa tendre commisération pour le genre humain, notre bienfaisant Sauveur est entré volontairement dans la carrière des souffrances et des ignominies, pour voler au secours de ceux que l'artifice de l'ennemi avait entraînés à leur perte. Il est descendu dans le monde, parce qu'il savait bien qu'il en sortirait glorieusement. Il s'est laissé condamner à la mort, parce qu'il avait arrêté sa future résurrection. Car n'allez pas croire que, comme le commun des hommes, il s'exposât au danger sans l'avoir calculé, abandonnant l'événement au hasard: mais parce qu'il était Dieu, il avait tout réglé pour une fin certaine et déterminée.

La résurrection de Jésus-Christ assure la nôtre. Grace à sa divine résurrection, nous sommes devenus les héritiers de Dieu, les cohéritiers de Jésus-Christ. Que nos corps aient été la proie des oiseaux

dévorans, des animaux féroces ou des monstres de la mer, qu'ils aient été consumés par la flamme, ou rongés par le ver du tombeau, ils nous seront rendus tout entiers. (Saint Grégoire de Nysse, *troisième discours pour la Fête de Pâque.*)

Péroraison.

Oh ! que votre attente est solidement fondée ! oh ! que je vous félicite d'y attacher votre cœur et vos pensées ! Non, non, elle ne sera point déçue; tenez-vous-en fermement convaincus. Persévérez, quoi qu'il arrive, dans votre juste confiance. Méditez, répétez avec la ferme confiance qui les dicta, ces paroles consolantes et sublimes : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier « jour je le verrai dans ma chair; je le verrai moi-même de mes « yeux; oui, moi-même je le contemplerai de mes propres yeux : « cette espérance repose sur mon sein. »

Et de quelle bouche sont-elles sorties ces magnifiques paroles? ne croirait-on pas entendre un Polycarpe, un Ignace d'Antioche, ou même un Apôtre? Car enfin un témoin oculaire du grand miracle aurait-il avec plus d'assurance conclu sa propre résurrection de celle de son rédempteur! Et cependant, mes frères, elles sont tirées du plus ancien des livres. Elles furent prononcées environ deux mille ans avant le miracle de la résurrection, par l'antique et vénérable modèle de la patience. En vérité, on reste confondu, et on a peine à revenir de son étonnement, lorsque de si loin on entend ce prophète, j'ai presque dit ce Chrétien, antérieur de tant de siècles au Christianisme.

Que j'aime à contempler ce saint homme aux prises avec tous les genres de douleurs, et néanmoins portant dans l'avenir un regard ferme et relevé sur son Rédempteur vivant! que j'admire ce grand cœur, lorsque, prêt à défaillir sous d'excessives souffrances, il se ranime par la certitude que sa chair en pourriture, en lambeaux, renaîtra un jour avec une fraîcheur nouvelle et indestructible ! que je l'admire surtout, lorsqu'il oublie ses douleurs incomparables, pour songer au sort des générations futures; et que, regrettant de ne pouvoir s'en faire entendre et leur communiquer sa propre conviction avec les sentimens qu'elle lui inspire, il s'écrie : « Plût au ciel que ces paroles fussent à jamais gravées « sur le roc et sur l'airain ! » Plus heureux que Job, je n'ai point le même souhait à former pour vous, mon cher auditeur : ces paroles sont gravées et vivement empreintes dans votre ame. Vous

y avez trouvé jusqu'ici la force et la consolation. Vous y puiserez toujours une énergie supérieure aux calamités passagères de la vie.

Que l'incrédulité gagne de contrée en contrée, et qu'à l'aide de la corruption elle pousse au loin ses ravages; qu'au défaut de preuves elle s'en prenne aux clameurs, aux menaces; qu'elle séduise une jeunesse sans expérience, une multitude sans instruction, et que, remplissant, sans le savoir, la mesure qui lui a été prédite et assignée, elle s'applaudisse de conquêtes trop générales, mais momentanées; vous gémirez sur l'obscurcissement de votre siècle; vous plaindrez la destinée de tant d'ames qui se perdent; vous prierez pour elles; vous resterez inébranlable dans vos principes; vous vous confirmerez dans votre attente, opposant toujours au langage insensé de l'impie cet oracle devenu par la résurrection de Jésus-Christ indubitable pour tous : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je le verrai moi-même; « oui, moi-même je le contemplerai de mes propres yeux. »

Ainsi, que vos projets soient renversés; que vos possessions deviennent la proie des élémens ou d'injustes ravisseurs; que vous soyez frappés au cœur par la perte de vos amis, de vos proches, de tout ce que vous aviez de plus cher au monde; qu'une plaie cuisante et irrémédiable s'attache à votre chair, et par des progrès journaliers vous avertisse de sa dissolution prochaine : je ne vous dirai pas, mon cher auditeur, que vous n'aurez point à gémir; mais je vous dirai que votre sacrifice, uni à celui de votre Sauveur, vous coûtera moins de soupirs, moins de larmes; que même il ne sera point sans consolations. Vous verrez de loin le tombeau s'entr'ouvrir peu à peu devant vous; mais vous l'envisagerez comme un lit de repos, qui vous est destiné jusqu'au jour glorieux du réveil. La mort, ce spectre hideux, dont l'aspect glace d'effroi le cœur de l'impie, la mort ne s'approchera de vous qu'en voilant à vos regards sa difformité. La paix dans l'ame, la prière et presque le sourire sur les lèvres, vous descendrez doucement vers la tombe, en redisant en vous-même : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, et « qu'au dernier jour je le verrai dans ma chair; je le verrai moi- « même de mes yeux; oui, moi-même je le contemplerai de mes « propres yeux. » Puisse cette douce et céleste espérance reposer toujours dans vos ames, et vous montrer d'avance au sein de l'éternité la couronne immortelle que je vous souhaite! (M. DE TREVERN.)

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

EXORDE.

Resurrexit.

Il est ressuscité.

Enfin, c'est assez de gémissemens et de larmes, assez de deuil et de regrets : Jésus nous est rendu, et nul ne pourra plus nous le ravir. C'est assez d'humiliations et d'outrages, assez de déchiremens et de douleurs : Jésus a repris les vêtemens de sa gloire pour ne plus s'en dépouiller, et il se replace en ce jour à une hauteur où les flèches de ses ennemis ne pourront plus l'atteindre : *Resurrexit.* O jour! le plus beau des jours! où, paraissant tout à coup comme un époux qui sort de la couche nuptiale, le soleil de justice vient éclairer de sa lumière une création nouvelle, et chasser par sa présence la plus obscure nuit et les ténèbres les plus profondes! O victoire! où la mort, ennemi jusqu'alors indomptable, apprend enfin à se repentir d'avoir osé s'attaquer à l'Auteur de la vie, voit briser son aiguillon, et trouve sa défaite dans son propre triomphe! D'un bout de l'univers à l'autre, sous le ciel le plus brûlant comme dans les climats les plus glacés, au sein des villes comme dans les retraites les plus solitaires, dans le palais de l'opulence comme sous le chaume de la pauvreté, tous accompagnent en ce jour le Fils de Dieu de leurs bénédictions, tous célèbrent cet agneau de Juda qui, devenu un lion redoutable, a renversé la puissance de ses cruels ennemis; tous font entendre l'antique chant d'allégresse et d'honneur qui, répété de siècle en siècle, ira jusqu'aux générations les plus reculées attester la résurrection de l'Homme-Dieu, l'inaltérable croyance de l'univers : *Resurrexit.*

Mais nous ne sommes pas nous-mêmes étrangers à tant de gloire, et Jésus ne saurait souffrir son exaltation et ses grandeurs, s'il fallait qu'il nous laissât toujours dans notre avilissement et nos amertumes; ce n'est pas en vain qu'il a emprunté de nous la nature

humaine : il faut qu'elle se ressente de cette noble association, il faut que ce jour, qui rétablit le Fils de Dieu dans tous ses droits, ménage aux hommes, à leur tour, quelques consolations, et relève leurs espérances : attachons-nous, Chrétiens, à cette pensée, et donnons pour fondement à notre joie cette double considération.

Jésus-Christ, en ce jour, se souvient qu'il est Dieu, et par sa résurrection il assure à sa divinité le triomphe le plus éclatant : premier point.

Jésus-Christ, en ce jour, n'oublie pas qu'il est homme, et après sa résurrection il nous donne les gages les plus solides de son amour : deuxième point.

Avant de commencer, félicitons Marie de la victoire de son Fils : *Regina cœli.* (M. Borderies, *sur la Résurrection de Jésus-Christ.*)

Jésus-Christ, par sa résurrection, assure à sa divinité le triomphe le plus éclatant.

Jésus-Christ, en ce jour, se souvient enfin qu'il est Dieu : il semblait, en effet, l'avoir oublié, non seulement durant les années si longues de sa vie obscure et dédaignée, mais surtout à ce dernier moment d'affront et de douleur où, délaissé par d'indignes amis, succombant sous les coups d'une rage furieuse, la tombe s'était enfin fermée sur lui, pour ensevelir honteusement son nom et ses promesses. Mais aujourd'hui, s'arrachant à ces indignités et renversant tous les obstacles, il convertit en profits pour sa gloire les outrages de l'adversité, et fait servir au triomphe de sa divinité les ignominies de son tombeau, la haine de ses ennemis, la pusillanimité de ses disciples.

Quelles ignominies le tombeau nous prépare! quel avilissement, quelle dégradation! Ne soulevons pas, toutefois, cette pierre fatale, ménageons la délicatesse et épargnons-lui le tableau des derniers et humilians ravages dont le sépulcre est l'obscur témoin. Mais enfin c'est du moins à la tombe qu'il faut consentir à voir s'éteindre l'éclat de la gloire, s'effacer les distinctions de l'orgueil, se dissiper les projets ambitieux et les hautes espérances; la pierre du tombeau est l'écueil du courage, de la grandeur, de la puissance, et c'est contre elle que les flots soulevés des passions doivent toujours inévitablement se briser : *Hic confringes tumentes fluctus tuos.* Aussi les heureux du siècle et ceux que la fortune comble de ses faveurs, éloignent de leurs regards comme de leurs pensées cette dernière demeure, et à voir leurs précautions pour en écarter, dans leurs discours, le fâcheux souvenir, on juge qu'il

faut que ce nom seul ait quelque chose de funeste, qui flétrit les dignités, corrompt le bonheur. Mais il n'en est pas ainsi du Sauveur, et le tombeau n'a rien qui puisse lui donner ni confusion ni épouvante. Pour nous, le tombeau est le terme de tous les honneurs : pour Jésus, il est le berceau de la plus éclatante gloire; pour nous, c'est une étroite prison où nous attendent de honteuses chaînes : pour Jésus, c'est un lieu de passage où il garde son indépendance : *inter mortuos liber;* pour nous, c'est le hideux assemblage de toutes les humiliations et de toutes les horreurs : pour Jésus, c'est un lit d'honneur sur lequel il se délasse un moment de ses longs travaux, pour se lever et s'élancer bientôt glorieux et invincible : *Ego dormivi et soporatus sum, et Dominus suscepit me.* Enfin, c'est au tombeau que les plus superbes apprennent qu'ils sont hommes, et c'est au tombeau que Jésus montre à l'univers qu'il est Dieu.

Le prince des Apôtres l'avait compris, lorsqu'élevant la voix au milieu de Jérusalem consternée, et, osant le premier prendre en main la cause de son maître et publier ses grandeurs, il commençait par maintenir à Jésus son noble privilége, et empruntait le langage du roi-prophète, pour montrer le Sauveur seul inaccessible à la corruption du sépulcre; seul, se frayant à travers ces demeures de la mort un chemin à la vie; seul enfin, s'arrachant à ce triste séjour, brillant d'allégresse, et portant sur son front l'éclat incommunicable de la Divinité : *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem.* Car, ajoutait cet Apôtre, souffrez, enfans d'Israël, souffrez la liberté de mon langage : *Liceat audenter dicere.* Ce n'était pas pour lui-même que David espérait ces hautes prérogatives : le sépulcre qui renferme au milieu de nous les restes de ce prince nous atteste chaque jour que, ni le pouvoir souverain, ni la sainteté même n'ont pu sauver son corps de la commune loi : *Sepulcrum ejus est apud nos.* Mais c'est Jésus dont, par avance, il annonçait la gloire; c'est Jésus, que de loin il reconnaissait pour son Dieu, en le voyant affranchir sa chair sacrée des affronts du tombeau : *Providens locutus est de resurrectione Christi.*

Aussi, tandis que les ennemis de Jésus espèrent que le tombeau va les délivrer enfin de l'objet de leur jalousie et de leur fureur, c'est au tombeau que Jésus les attend pour convaincre leur haine d'impuissance, confondre leurs desseins, et délivrer enfin sa divinité des assujétissemens d'une trop longue dépendance; c'est quand il sera plongé dans l'obscurité de la tombe qu'il les menace de l'éclat de sa gloire; c'est quand il sera enchaîné dans les liens de la sépul

ture qu'il les avertit de se tenir en garde contre le prodige le plus signalé de son pouvoir. Qu'ils oublient, Jésus y consent, qu'il s'est montré à leurs yeux l'arbitre souverain de la nature, que les élémens ont respecté sa voix, que les maladies ont fui à son aspect, que la mort elle-même a consenti à lui abandonner ses victimes : il lui suffit de son tombeau pour établir ses droits. Nouveau Jonas, s'il entre dans ces régions profondes, c'est pour apaiser le plus violent orage, mais bientôt il en sort pour assurer à sa divinité un impérissable honneur : *Signum non dabitur, nisi signum Jonas propheta.*

Non, nul autre qu'un Dieu ne pouvait envisager son tombeau d'un œil si ferme durant sa vie, ni consentir à le laisser visiter après sa mort avec tant d'assurance ; comme aussi, nul autre qu'un Dieu ne pouvait ménager à sa résurrection, dans des ennemis acharnés, des témoins irrécusables.

Où sont les témoins naturels de ce prodige inouï; où sont les hommes dont la résurrection de Jésus fondait toutes les espérances? La crainte les a tous dispersés : ils avaient fui au premier aspect du péril, et maintenant que la mort leur a ravi leur maître, ils cherchent d'obscures retraites pour s'y soustraire aux calamités qui les menacent à leur tour, ou du moins pour pouvoir ensemble y déplorer en secret la vanité de leurs illusions et leurs cruels mécomptes : *Nos autem sperabamus.* Ou plutôt c'est Jésus qui les tient d'abord à l'écart : ils seraient suspects avec leur admiration pour leur maître, avec leur reconnaissance et leur amour. C'est Jésus qui, dans une cause où il s'agit de sa divinité, commence par appeler des témoins d'une espèce nouvelle, des témoins dont la prévention la plus obstinée ne saurait repousser la déposition : ce sont d'irréconciliables ennemis, d'ardens persécuteurs, qui ne respirent encore que la haine de son nom, et le désir d'étouffer sa mémoire dans un éternel oubli : voilà les hommes qu'il choisit avant tout pour appuyer sa résurrection du témoignage de leurs défiances, de leurs précautions et même de leurs impostures.

De leurs défiances : elles attestent que Jésus doit ressusciter ; car peuvent-ils encore se défier de Jésus? Il vient de trouver la fin de sa vie dans un supplice honteux, et la lance qui a percé son cœur a dû délivrer pour jamais ses ennemis de tout souci et de toute alarme. Cependant ils se hâtent d'accourir chez Pilate : Nous nous souvenons que le séducteur disait durant sa vie : trois jours après ma mort je ressusciterai. Ordonnez donc qu'on garde son sépulcre : *Recordati sumus.* Vous vous en souvenez ; quel est donc ce séduc-

teur étrange dont les fastueuses promesses vous donnent, même après sa mort, de la sollicitude et de l'effroi? Vous vous en souvenez : un séducteur impuissant qui, durant sa vie, n'aurait nourri ses admirateurs que de vaines paroles, ne devrait vous laisser, une fois mort, que du mépris; et il faut que celui-ci vous ait étonné par son pouvoir, et qu'il ait justifié vos craintes par des miracles, avant-coureurs du dernier prodige que vous redoutez. Il l'a dit : mais s'il trompait les hommes, et voulait par ses artifices se préparer un renom immortel, que pouvait-il attendre de cette prédiction mensongère, sinon de perdre au moment même de son trépas, toute sa renommée et le fruit de ses longs travaux, en ménageant lui-même à ses accusateurs un moyen si facile et si prompt de convaincre le maître d'imposture et les disciples de crédulité? Il l'a dit, lui dont les discours portaient l'empreinte de la vérité, et sur le front duquel respiraient la simplicité et la candeur; il l'a dit, lui qui repoussait les honneurs et qui fuyait la gloire; il l'a dit : il devait donc ressusciter.

Mais à voir surtout leurs précautions, on les croirait, non des ennemis de Jésus, mais des disciples intéressés à son triomphe : vous diriez qu'ils ont reçu l'emploi de veiller à l'honneur de sa résurrection, et qu'ils disposent tout pour que le plus léger nuage ne puisse en obscurcir la certitude. En effet, c'est peu pour leur zèle qu'un tombeau creusé dans le roc éloigne tout soupçon d'une soustraction souterraine; qu'il n'ait servi que pour Jésus, et qu'ainsi on n'ait à redouter ni imposture ni mépris; enfin, qu'une pierre énorme en ferme l'entrée, et présente à d'obscurs et vulgaires efforts une insurmontable barrière : leur sollicitude ne saurait se contenter de ces garans. Comme s'ils craignaient que des téméraires ne vinssent profaner le tombeau et préparer quelques objections contre l'évidence du miracle, ils entourent le sépulcre de soldats, de soldats romains, indifférens aux questions qui troublent Jérusalem, de soldats de leur choix : *Custodite sicut scitis.* Et pour défendre contre les entreprises des soldats eux-mêmes le dépôt qu'ils leur ont confié, ils apposent sur le tombeau le sceau de l'autorité publique. Insensés! le prophète disait autrefois à l'impie : Avez-vous fait un pacte avec la mort? mais vous, avez-vous fait un pacte avec l'auteur de la vie, et s'est-il engagé à se tenir captif sous ces faibles liens et à respecter vos fragiles empreintes? Vous mettez des soldats autour de son tombeau : placez donc aussi des gardes aux portes de l'orient, pour défendre à l'astre du jour de recommencer sa carrière!

Aussi voyez comme Jésus se rit de leurs précautions et justifie leurs défiances : au troisième jour, ainsi qu'il l'avait prédit, il reprend cette vie qu'il avait quittée par amour pour nous, sort en vainqueur du sépulcre, et laisse ses ennemis se débattre vainement contre l'évidence du prodige, ou plutôt le confirmer même par leurs impostures.

Quel est en effet leur langage, et comment essaient-ils de se soustraire aux conséquences de cette foudroyante nouvelle ? ils accusent les disciples, ils accusent leurs propres soldats : leurs soldats, disent-ils, se sont laissés surprendre à un coupable sommeil ; ils dormaient. Quoi ! ni l'armée de conjurés réunis pour cette entreprise, ni leurs travaux pour forcer le sépulcre, ni le renversement de la pierre qui en bouchait l'entrée, ni la confusion enfin, inévitable au milieu de ces ténèbres et de ces terreurs, rien n'a pu interrompre ce sommeil obstiné ! Ils dormaient : et qui jamais songe, dit saint Augustin, à faire comparaître dans une cause des témoins endormis ?

Les disciples, ajoutent-ils, ont enlevé le corps de Jésus. Quoi ! des hommes si faibles affronter une troupe si formidable ! quoi ! des hommes si réservés et si pusillanimes tenter un projet contre lequel ils savaient que Jésus, en prédisant tant de fois sa résurrection, devait appeler lui-même la vigilance de ses ennemis ! Pourquoi d'ailleurs courir à des périls certains et braver la menace des lois ? S'ils avaient enfin reconnu Jésus pour un imposteur, quel prix pouvaient-ils attacher au corps d'un homme qui les avait trop long-temps abusés ; et s'ils le croyaient encore un Dieu, ils devaient lui abandonner le soin de justifier ses promesses et d'en soutenir l'honneur.

Il est vrai, les Apôtres paraîtront à leur tour, ils se montreront intrépides et pleins d'audace ; mais ce sera quand leur obstination n'aura pu résister aux apparitions multipliées de Jésus ; ce sera quand ils auront laissé à leurs ennemis le loisir de répandre la corruption et le mensonge ; ce sera quand ils seront certains de ne rencontrer que le mépris, l'indignation et les supplices. C'est alors qu'on entendra ces hommes si timides publier la résurrection de Jésus-Christ avec assurance, et offrir, dans le souvenir même de leur lâcheté, un soutien invincible au triomphe de leur maître.

Car, n'imitons pas, Chrétiens, ces historiens profanes qui veulent à tout prix environner le berceau des empires d'éclat et de magnificence, et ne sauraient consentir à leur donner jamais d'autres fondateurs que des héros. Voici un empire nouveau qui va

s'établir, et qui n'offrira aux yeux de la chair, dans son origine, rien que d'obscur, et dans ses fondateurs rien que de vil et de méprisable, ou plutôt, comme parle l'Apôtre, voici des hommes pleins de faiblesse, que Dieu va charger de confondre les forts et les puissans du siècle ; voici des cœurs chancelans et craintifs dont Dieu fait choix pour défier les plus redoutables persécuteurs, et braver leurs outrages et leurs supplices.

Qui jamais, en effet, aurait pu le penser, que des hommes, si timides durant la vie de leur maître, montreraient tant de valeur après sa mort? Ils tremblaient à la voix d'une femme, et maintenant voilà qu'ils affrontent le soulèvement, les menaces et les clameurs de l'univers; ils refusaient d'assister, même de loin, au spectacle des ignominies de Jésus, et après son supplice, les voilà devenus les hérauts et les apologistes de sa croix. Comment s'est opéré ce changement étrange? où peuvent-ils puiser ces sentimens généreux, cette noble vaillance, cette inébranlable fermeté? dans la conviction de la résurrection de Jésus-Christ. C'est parce que Jésus-Christ est ressuscité, et qu'il justifie ainsi ses promesses et leurs espérances, qu'on les voit dédaigner toutes les règles de la prudence humaine, pour n'écouter que leur zèle et les transports de leur divine ardeur; c'est parce que Jésus-Christ est ressuscité qu'ils commencent par publier ce prodige, non avec précaution, à bas bruit ou du moins dans des régions éloignées, mais tout haut, sans ménagement, et dans la ville même où le sang de Jésus vient d'être répandu; non devant une classe ignorante et grossière, mais devant les princes des prêtres et les docteurs de la Loi; non en présence d'hommes étrangers pour Jésus ou du moins impartiaux dans sa cause, mais en présence de ceux-là mêmes dont la haine et les cris ont provoqué sa mort : *Principes et seniores, audite.* C'est parce que Jésus-Christ est ressuscité, et qu'avec un tel soutien on peut bannir les circonspections et les défiances, qu'ils font entendre leur voix dans Jérusalem, sans se mettre en peine de la rudesse et de la simplicité de leur langage, et montent sans crainte sur un théâtre si nouveau, portant, dit un ancien docteur, les livrées de leur obscure profession, et comme tout souillés encore du limon de leurs marais.

Ah! il n'est pas besoin pour moi de demander à Pierre s'il s'est mis en garde contre les illusions et les prestiges, et si c'est bien son maître qu'il a revu depuis sa mort, dont il a reconnu les traits et entendu la voix; aux disciples d'Emmaüs, si c'est bien Jésus qui s'est assis à leur table; à Thomas, si c'est bien dans les plaies de

Jésus qu'il a porté une main défiante; à tous les Apôtres enfin, si c'est Jésus qui, depuis sa résurrection, a plusieurs fois daigné leur apparaître, leur a donné ses conseils, les a revêtus de sa puissance, les a chargés de la conquête de l'univers, les a consolés d'une séparation douloureuse par ses dernières bénédictions et ses touchans adieux. Leur ardeur si nouvelle pour se jeter au milieu des hasards, leur constance inouïe pour soutenir les plus rigoureux sacrifices, leur intrépidité inattendue pour monter sur les échafauds : en un mot, après tant de lâchetés et de faiblesse, ce courage soudain pour publier la résurrection de Jésus à travers tant de dédains, d'obtacles et de périls, c'est assez pour me convaincre de leur candeur et de leur bonne foi. Des témoins si long-temps pusillanimes, et qui n'attendent d'autre prix de leur déposition que la haine, les proscriptions, les tortures et la mort, méritent ma croyance. Jamais un lâche ne consentit à payer si cher l'indigne plaisir du mensonge; et puisque les Apôtres vivent persécutés et meurent dans les supplices, Jésus-Christ est ressuscité. (Le même.)

Puissance de Jésus-Christ au jour de sa résurrection.

C'est bien aujourd'hui que nous devons tous nous écrier avec le roi-prophète : « Qui racontera les œuvres de la puissance du Sei« gneur, et qui fera entendre toutes ses louanges [1]? » Nous y sommes enfin arrivés à cette fête, l'objet de tant de vœux, à cette fête du salut, à ce jour de la résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ; le jour de l'alliance et de la réconciliation, qui a triomphé de tous nos ennemis, dompté la mort, désespéré le démon; le jour où les hommes associés aux esprits célestes peuvent mêler leurs cantiques saints aux concerts qui retentissent dans le ciel; le jour où la tyrannie du démon est détruite, où les liens de la mort sont rompus, où le triomphe de l'Enfer est anéanti. Combien donc n'avons-nous pas raison de répéter avec le prophète : « O mort! où est « ton aiguillon? O Enfer! où est ta victoire [2]? » C'est dans ce jour que notre Seigneur Jésus-Christ a brisé les portes d'airain, qu'il a vaincu la puissance de la mort. Que dis-je, sa puissance? il a triomphé de la mort tout entière, et lui a fait perdre jusqu'à son nom, puisque désormais la séparation de l'ame d'avec le corps n'est plus appelée mort, mais simplement repos, sommeil. Avant Jésus-Christ, avant que sa croix n'eût commencé un nouvel ordre de choses,

[1] Ps. cv, 2. — [2] Os., xiii, 14.

le nom seul de la mort était un objet d'épouvante. La première fois que le père du genre humain entendit ce mot, c'était pour lui la menace du plus rigoureux châtiment. « Le jour où tu mangeras « de ce fruit, lui avait-il dit, tu mourras [1]..... » Ce qui s'appelait la mort, s'appelait aussi l'enfer dans nos Ecritures. Jacob dit à ses fils : « Vous conduirez avec douleur mes cheveux blancs dans l'en- « fer [2]. » « L'enfer, dit encore un prophète, a ouvert son abîme [3]. » Un autre : « Il me délivrera de l'enfer le plus profond [4]. » Ce langage est commun à tous les livres de l'Ancien Testament. Mais depuis que notre Seigneur Jésus-Christ s'est offert lui-même pour nous en sacrifice, depuis qu'il est sorti victorieux du tombeau, et qu'en se ressuscitant lui-même il a ouvert la voie qui nous conduit à la résurrection, ces mots ont perdu leur antique signification; un mode d'existence nouveau et surnaturel a été imprimé à l'humanité. La sortie de cette vie mortelle n'a plus été qu'un sommeil. Ecoutez Jésus-Chrit lui-même : « Lazare, notre ami, dort; mais je « vais le réveiller [5]; » parce qu'il est aussi facile au maître de la nature de le ressusciter, qu'il l'est à nous de réveiller un homme qui dort. Mais ce langage étant nouveau, extraordinaire, les disciples ne l'avaient pas compris. Ce qui porte le Sauveur, par égard pour leur faiblesse, à le leur expliquer. Saint Paul écrit dans le même sens aux fidèles de Thessalonique : « Je ne veux pas vous laisser « ignorer, mes frères, ce que vous devez savoir, touchant ceux qui « dorment, afin que vous ne vous attristiez pas comme ceux qui « sont sans espérance [6]. » Dans une autre de ses Épîtres : « Ceux qui « dorment en Jésus-Christ sont-ils péris sans ressource [7]? » Ailleurs encore : « Nous qui vivons et qui sommes réservés à son avénement, « nous ne préviendrons pas ceux qui sont endormis. Si nous « croyons que Jésus est mort et ressuscité, nous devons croire « aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui sont endormis [8]. Vous le voyez; partout la mort n'est plus dans le Nouveau Testament qu'un repos, qu'un sommeil, et que *ce roi des épouvantemens,* comme parle Job, cette mort si formidable avant Jésus-Christ, n'a plus rien que de méprisable depuis qu'il est ressuscité. Combien donc sont admirables les triomphes de sa résurrection! quelle source de bienfaits! Par elle, nous foulons sous les pieds les terreurs de la mort; par elle, nous nous élevons au dessus de la vie présente; par elle, dans le saint enthousiasme de nos espérances,

[1] Gen., IV, 17. — [2] Ibid., LXII, 38. — [3] Is., V, 14 — [4] Ps. LXXXV, 13. — [5] Joan., XI, 11. — [6] I Thess., IV, 12. — [7] I Cor., IV, 18. — [8] I Thess., IV, 13, 15.

nous prenons l'essor vers le ciel, et l'enveloppe de nos corps grossiers n'empêche point notre ame de s'unir aux intelligences spirituelles. C'est donc en ce jour que nous célébrons la victoire que notre Dieu nous a rendue commune avec lui, puisque le glorieux trophée qu'il s'est érigé à lui-même contre la mort et contre la domination des Enfers subjugués par sa résurrection, nous a rouvert le chemin du salut. Faisons en conséquence éclater les transports de notre allégresse; car, bien que notre maître ait vaincu seul, la victoire et le triomphe n'en sont pas moins pour nous, puisque tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour notre salut. En effet, ce dont le démon avait fait l'instrument de notre perte, Jésus-Christ l'a changé en autant d'instrumens de réparation. Les mêmes armes que notre ennemi avait employées pour nous abattre et nous perdre, Jésus-Christ, pour nous sauver, les a tournées contre lui. Ecoutez comment : Une vierge, le bois, la mort, avaient été les instrumens de notre ruine. Une vierge, puisqu'elle n'avait point encore connu Adam jusqu'au jour où elle se laissa surprendre par les artifices du démon ; le bois, c'était l'arbre de la science du bien et du mal ; la mort, le châtiment imposé à l'homme coupable. Eve est remplacée par Marie; le bois par l'arbre de la croix; Adam par la mort de Jésus-Christ. Le démon avait renversé l'homme par le bois de l'arbre; Jésus-Christ a terrassé le démon par le bois de la croix. Le bois de l'arbre a jeté les hommes dans l'abîme; le bois de la croix les en a retirés. Le bois de l'arbre a dépouillé l'homme de ses priviléges, et l'a enfermé, vaincu et captif, dans l'obscurité d'une prison ; le bois de la croix, en exposant à tous les yeux Jésus-Christ nu, percé de clous, l'a montré comme vainqueur. Adam avait entraîné sa postérité tout entière dans la mort, Jésus-Christ a rendu la vie à ceux mêmes qui étaient morts dans la longue suite des siècles avant sa venue. Sa mort nous a valu l'immortalité : notre défaite a été réparée par le plus éclatant de tous les triomphes. Tels sont les œuvres de la croix, et les gages de sa résurrection. Aujourd'hui les Anges applaudissent, par leurs ravissemens de joie, à la rédemption du genre humain. Car, si c'est pour le ciel un sujet de joie quand un seul pécheur sur la terre revient à la pénitence, combien plus quand c'est le genre humain tout entier qui est sauvé ! Aujourd'hui Jésus-Christ a affranchi notre nature de la tyrannie du démon, et l'a rétablie dans son ancienne dignité. Quand je vois le premier-né d'entre les morts remporter une si noble victoire sur la mort, je ne redoute plus ni les coups de mon ennemi ni sa puissance; je ne m'arrête plus même à considérer ma faiblesse; je

n'envisage plus que cette toute-puissance divine qui s'est engagée à me secourir. Que s'il a triomphé de l'empire de la mort; s'il l'a réduite au néant, que ne fera-t-il pas désormais pour des hommes dont il a fait sa propre famille, en daignant se revêtir de cette même chair dont il a fait l'instrument de sa victoire sur le démon!...

Jésus-Christ est ressuscité, et avec lui il a ressuscité tout le genre humain. Il s'est ressuscité en brisant les liens de la mort; il nous rappelle à la vie en dénouant les liens qui nous attachaient au péché. Adam, prévaricateur, subit la mort; Jésus-Christ innocent, la subit de même. Pourquoi? afin que le premier Adam, qui avait trouvé la mort dans son péché, fût délivré de la mort par un autre Adam, mort sans avoir péché. Il s'est substitué au débiteur. Vous devez une somme d'argent que vous êtes hors d'état de payer; vous êtes jeté en prison. Quelqu'un vient qui, sans rien devoir, consent néanmoins à payer pour vous, et, en se portant pour la caution d'un autre, délivre le débiteur. Voilà ce qu'a fait Jésus-Christ mort pour nous. (Saint Chrysostôme.)

Jésus-Christ, après sa résurrection, nous donne les gages les plus solides de son amour.

C'est une accusation que les enfans du siècle font souvent retentir contre ceux qu'arrache à une condition vulgaire une soudaine élévation, de dédaigner bientôt leurs affections premières, et de fermer leur cœur au souvenir des amis qui partagèrent leur détresse ou leur obscurité; mais ce n'est point à Jésus que pourra s'adresser cet humiliant reproche. Au milieu de la gloire dont sa résurrection vient de l'environner, il ne met pas en oubli cette nature humaine dont il a daigné se revêtir. Dans l'ineffable prospérité de ce grand jour, il se souvient qu'il est homme, et il nous donne les gages les plus touchans de son amour; car c'est surtout après sa résurrection que Jésus apprend aux hommes par quelle dignité son amour les ennoblit, quelle miséricorde son amour leur prépare, enfin à quelles destinées son amour les appelle.

A quel honneur plus relevé la nature humaine pouvait-elle prétendre encore, depuis qu'un Dieu avait daigné l'adopter: et ne suffisait-il pas à l'ambition de l'homme que le Fils du Très-Haut fût venu s'associer à son pèlerinage, l'instruire par ses leçons et mourir enfin pour payer son affranchissement? Sans doute, c'était

assez pour l'homme, et à l'estime que le Fils de Dieu avait témoigné pour sa nature, il pouvait en apprécier la noblesse et l'excellence. Mais ce n'était point assez pour Jésus, et il fallait que, joignant aux sacrifices les plus généreux le langage le plus tendre, il nous donnât de sa propre bouche la douce assurance que non seulement nous avions recouvré notre grandeur première, mais que son amour nous avait fait monter à une dignité plus haute que celle dont une chute fatale nous avait jadis précipités. Or, c'est après sa résurrection qu'il s'abandonne avec nous sans réserve à cette prodigalité de son amour, c'est après sa résurrection qu'il nous confère nos véritables titres de noblesse.

Il est vrai, durant les jours de sa vie mortelle, Jésus-Christ se plaisait à donner à ses disciples des titres pleins de gloire, et son amour semblait toujours sur le point de laisser échapper son secret. Non, leur disait-il quelquefois, vous n'êtes point pour moi des serviteurs; ce nom supposerait dans votre maître la retenue et la circonspection, vous êtes mes amis: mon cœur n'a point de voile pour vous, et il s'abandonne sans précaution aux épanchemens d'une douce confiance: *Vos autem dixi amicos, quia omnia quæcumque audivi a patre meo, nota feci vobis.* Près de mourir, et lorsque l'amertume d'une séparation prochaine a besoin de s'adoucir par une dernière et vive effusion, il nous appelle ses enfans ou même il nous donne un nom plus tendre encore, celui dont une mère se plaît à nommer les nouveaux fruits de sa fécondité, mes petits enfans: *Filioli.* Mais ces titres, quelle qu'en soit la douceur, établissaient entre les hommes et lui trop de distance encore au gré de sa tendresse: il pouvait en effet laisser tomber sur nous le regard de l'amitié, sans nous permettre d'oublier les droits de sa grandeur suprême; le nom d'enfans lui-même, s'il nous promettait un doux retour, nous commandait toutefois un respect filial. Mais au moment de votre résurrection, vous dédaignez, ô Jésus, tous ces ménagemens, et négligeant les intérêts de votre gloire, vous semblez oublier les lois d'une juste réserve, pour suivre enfin sans contrainte l'entraînement de votre amour.

Semblable, en effet, à un vaillant capitaine qui, au jour de sa victoire, répand avec profusion, autour de lui, les distinctions et les honneurs, et se plaît à embellir de la gloire de ses amis la gloire de son propre triomphe, Jésus est à peine sorti du tombeau, après avoir terrassé la mort et renversé sans retour sa puissance, qu'il s'empresse d'élever les hommes à la plus sublime grandeur, en leur conférant un titre devant lequel s'effacent les titres les plus

honorés, et dont l'ambition la plus haute n'eût jamais osé former le désir ni concevoir l'espérance : Allez, dit-il à Madeleine, allez trouver mes frères. Puis-je prononcer, ô mon Sauveur ! ces paroles divines, sans que mon cœur éprouve la plus douce émotion et la plus douce reconnaissance ! Allez trouver mes frères et dites-leur en mon nom : Je monte vers mon Père qui est aussi votre Père, vers mon Dieu qui est aussi votre Dieu : *Vade ad fratres meos, et dic eis : Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum.*

Nous sommes ses frères : c'est par cette dénomination divine que Jésus, en dépit de notre bassesse, nous élève à sa hauteur, et établit entre nous et lui une ineffable égalité : *Vade ad fratres meos.* Nous sommes ses frères ! c'est le même sang qui circule dans nos veines ! c'est la même origine ! ce sont les mêmes droits ! *Ad Patrem meum et Patrem vestrum.* Nous sommes ses frères ! son amour n'est plus une bienveillance qui protège ; c'est un sentiment qui ne peut se refuser aux enfans d'une même famille ; c'est une tendresse qui nous est due, et que nous aurions le droit de réclamer auprès de Dieu, si Jésus pouvait la mettre jamais en oubli : *Ad Deum meum et Deum vestrum.* Enfin nous sommes ses frères ! sans doute, c'est lui qui est le vainqueur, mais nous partageons les fruits de sa victoire ; c'est lui que sa valeur a fait entrer dans l'héritage, mais c'est pour nous qu'il l'a reconquis ; c'est lui qui triomphe et qui règne, mais il nous place sur les marches de son trône, son éclat rejaillit sur nous, ou plutôt il nous appelle à triompher et à régner avec lui. Que j'aime, Chrétiens, à voir le grand Apôtre s'enfoncer dans les profondeurs de cette sublime et consolante théologie, en pénétrer les plus étonnans secrets, et nous révéler nos grandeurs avec sa noble indépendance ! Il est vrai qu'il établit la divinité du Sauveur sur des fondemens inébranlables, nous montrant dans Jésus le Fils éternel de Dieu la splendeur du Père, l'image de sa substance ; mais la magnificence de ce tableau ne sert qu'à mieux faire éclater notre gloire et les prérogatives de notre fraternité : *Non confunditur fratres eos vocare.* A quel autre qu'au divin Paul pouvait-il appartenir d'oublier, en quelque sorte, l'infinie dignité de l'Homme-Dieu, pour le faire descendre jusqu'au niveau de ceux dont il a payé la rançon, et ne voir enfin dans Jésus qu'un divin premier-né qui marche à la tête de ses innombrables frères ? *Primogenitus in multis fratribus.* Quel autre que Paul, s'appuyant avec une sainte hardiesse sur ces honorables rapports, pouvait nous montrer dans Jésus, non la convenance, mais la nécessité de sa mé-

diation, et faire à ce divin Sauveur un devoir de la miséricorde? *Debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret.*

Cependant, quel affront pour ce nom glorieux, si nous lui préférions de frivoles honneurs et des grandeurs périssables, quand, au sentiment de notre dignité, se joignent les leçons d'une douloureuse expérience, pour nous apprendre à tourner notre cœur vers des biens que l'injustice des hommes ou les caprices de la fortune ne puissent nous ravir! Quelle ingratitude, si nous murmurons d'être en butte aux mépris, ou de languir dans l'obscurité, quand ce nom nous avertit qu'un Dieu fixe sur nous ses tendres et paternels regards! Quel outrage enfin et quel sacrilége, si nous flétrissons par la honte de nos excès l'éclat d'un nom sacré et les traits d'une auguste ressemblance!

Toutefois, les ames faibles et courbées sous le joug des passions ne sont pas elles-mêmes étrangères à l'allégresse de ce saint jour; car c'est surtout après sa résurrection que Jésus ranime notre esprit et nous découvre l'incroyable miséricorde que nous prépare son amour.

Pouvait-il rester encore quelque incertitude sur l'infinie bonté de Jésus? et celui qui, durant sa vie mortelle, appelait les pécheurs par des invitations tendres; celui qui témoignait pour la faiblesse tant de commisération, pour l'erreur tant d'indulgence; enfin, celui dont Matthieu fut l'Apôtre, dont Zachée fut le convive, avait-il encore quelques secrets à révéler sur l'étendue de sa miséricorde? Sans doute nous savions que Jésus cherche avec empressement la brebis qui s'égare, et qu'il est sans défense contre les larmes du repentir; mais ce n'est, toutefois, qu'après sa résurrection qu'il nous montre son cœur tout entier, et que nous apprenons à connaître les prévenances, les délicatesses, les condescendances de sa miséricorde.

Les prévenances de sa miséricorde: oui, c'est aux pécheurs que Jésus, après sa résurrection, montre une prédilection plus tendre; c'est pour les pécheurs qu'il ressent une plus vive sollicitude; ce sont les pécheurs dont il se hâte, avant tout, d'essuyer les pleurs et de dissiper les alarmes. A qui daigne-t-il, en effet, apparaître d'abord au sortir du tombeau? quel est l'heureux disciple à qui il sera donné de contempler le premier son maître glorieux et triomphant, après de si honteuses douleurs et une mort si cruelle? Est-ce cet humble enfant d'Israël, en qui l'œil de Jésus n'a découvert ni feinte ni déguisement, et dont la bouche du Sauveur lui-même exalta la candeur et la fidélité, ou bien ce disciple chéri qui se

voyait admis à une si douce familiarité, et prenait son repos sur le cœur de son maître ? Ah ! Chrétiens, Jésus apparaît d'abord à celle dont la présence fut long-temps un scandale, et qui devait à ses égaremens une honteuse célébrité : *Apparuit primo Mariæ Magdalenæ.* C'est à Madeleine qu'il demande avec une inexprimable douceur le sujet des pleurs qu'elle répand, et dont, par un seul mot, il va tarir la source : *Mulier, quid ploras ?* C'est Madeleine qu'il appelle par un nom dont elle n'aura plus à rougir : *Maria.* C'est Madeleine, enfin, dont cette bonté divine relève si bien la confiance, qu'il est besoin d'en modérer les transports : *Noli me tangere.*

C'est ainsi que Jésus confirme la sentence qu'avait naguère prononcée sur cette tête coupable, son indulgence et son amour ; c'est ainsi qu'il répond encore aux murmures d'un zèle hypocrite et d'une inflexible rigueur ; c'est ainsi qu'il paie Madeleine de ses larmes et de ses parfums ; ou plutôt, c'est ainsi, qu'après sa résurrection, il convie plus que jamais tous les pécheurs à l'espérance : car où est le cœur assez flétri par le découragement pour ne pas se ranimer à la vue de ces douces prévenances de sa miséricorde ? *Apparuit primo Mariæ Magdalenæ.*

En second lieu, délicatesse de sa miséricorde : il n'est point, dit saint Bernard, de crime plus énorme peut-être que celui dont saint Pierre s'était souillé par son apostasie ; c'est donc à son aide que Jésus se hâte d'accourir. Mais voyez, Chrétiens, quelle est la circonspection, et, pour parler ainsi, quelle est la prudence de sa miséricorde. Bien qu'après sa chute, saint Pierre, dans le regard de son maître, eût trouvé tout à la fois le reproche et le pardon, il n'en restait pas moins plongé dans la consternation et l'amertume. Que de sentimens divers dans le cœur de cet infortuné ! que de honte, que de crainte, que de déchiremens ! Jésus va guérir tous ces maux, mais avec la délicatesse d'une main habile et charitable qui met l'appareil sur la blessure sans réveiller la douleur : Allez dire aux disciples et à Pierre que Jésus est ressuscité : *Dicite discipulis et Petro* : paroles que le cœur de l'Apôtre pénitent pourra seul bien entendre. Pierre était compris dans ces disciples auxquels on doit porter cette grande nouvelle ; mais Pierre est pécheur, il lui faut un spécial souvenir. Pierre s'était séparé des Apôtres par son renoncement : Jésus l'en sépare aussi, mais par une affection plus tendre ; Pierre avait dit : Je ne connais point cet homme, et n'avait point prononcé le nom de Jésus, par honte et par faiblesse : le sien est prononcé par la générosité et par l'amour : *Dicite discipulis et Petro.*

Cependant son péché fut public, et si le cœur de Jésus a pardonné l'offense, Pierre toutefois n'en a pas réparé le scandale. Mais, ô inventions, ô délicatesses de la miséricorde! ce n'est pas à sa première apparition, ce n'est point après des représentations graves, ni moins encore après de vifs reproches que Jésus exige cette indispensable réparation, mais c'est quand de fréquens entretiens avec son maître ont enfin rendu à Pierre une pleine assurance que Jésus demande à l'amour de désavouer le triple renoncement qu'avait arraché la crainte : *Ut ter confiteretur amor, quod ter negaverat timor.* Enfin Pierre, par son apostasie, semblait descendu de la sublime dignité de l'apostolat : Jésus l'y fait comme remonter par une vocation nouvelle; ce ne sont pas de long discours, c'est un seul mot que Jésus lui adresse, mais ce mot est le premier que son maître lui avait fait entendre, celui qui lui rappelle ses premières promesses, et qui doit réveiller tous ses remords : suivez-moi : *Sequere me.* Suivez aussi cet adorable maître, vous qu'il appela dès votre entrée dans la carrière de la vie, et qui, depuis long-temps, l'avez abandonné, pour vous égarer dans le chemin du crime ou dans la route de l'erreur et des passions; si le bonheur de l'apôtre vous touche, que la même parole arrive en ce jour à votre cœur et décide votre repentir : *Sequere me.*

Je dis encore condescendances de sa miséricorde : voici, Chrétiens, un pécheur qui a vu les nombreux miracles de Jésus, et doute encore de sa puissance ; qui connaît ses prédictions, et refuse de croire à leur accomplissement; qui entend d'irrécusables témoins, et repousse leur témoignage; c'est Thomas, premier et déplorable modèle, à qui l'impiété forme, hélas! chaque jour de si nombreux imitateurs. Ah! ce n'est pas à lui, comme au chef des apôtres, qu'il suffira d'un mot ou d'un regard; ce n'est pas lui, comme Madeleine, dont il faudra tempérer les élans et l'ardeur; l'incrédulité de Thomas avec ses calculs, son obstination, ses conditions impérieuses, exige les derniers sacrifices de la dignité de Jésus, ou plutôt les dernières condescendances de son amour. Thomas avait dit : Si ses pieds et ses mains ne me présentent les traces des clous qui les percèrent; si je n'enfonce ma main droite dans son côté entr'ouvert, je ne croirai pas : et Jésus, par pitié pour ce cœur inflexible, consent à subir cette loi; il expose aux regards de son disciple, il place sous sa main l'empreinte sacrée des blessures qu'il reçut pour notre amour, et par cet oubli divin de sa gloire et de sa grandeur, il assure tout ensemble la foi de son apôtre et le triomphe de sa miséricorde.

Montrez aussi vos plaies adorables, ô Jésus, à ces Chrétiens qu'entraîne loin de vous une lamentable infidélité. Dites-leur aussi : Que la paix soit avec vous : *Pax vobis;* ils l'ont perdue depuis qu'ils osent vous combattre. Leur indomptable orgueil ne veut admettre d'autres juges que les sens ; dévoilez à leurs regards l'éclat qui vous environne, et abaissez à la portée de leur faiblesse la hauteur de vos mystères et les preuves invincibles de votre divinité : *Palpate et videte.* Enfin surtout, des maîtres secrets les tyrannisent : mettez fin à cette honteuse usurpation, et bientôt dans leur cœur la foi reprendra son empire, bientôt ils n'auront plus d'autre maître ni d'autre Dieu que vous : *Dominus meus et Deus meus.*

Enfin, Chrétiens, ce jour nous apprend à quelles hautes destinées l'amour de Jésus-Christ nous appelle. Quand les leçons de l'Évangile ne nous diraient pas quel noble sort est préparé à la meilleure partie de nous-mêmes ; quand elles ne tourneraient pas sans cesse nos regards vers une éternelle patrie, la mort de Jésus-Christ suffisait seule pour garantir à notre ame son impérissable durée : un Dieu pouvait-il mourir, sinon pour assurer aux hommes les biens de l'immortalité ? Mais un mystère que la résurrection de Jésus nous révèle ; un privilége que la résurrection de Jésus nous assure, c'est que nos corps doivent revivre eux-mêmes, pour ne plus mourir jamais : *Omnes resurgemus.* Les méchans, il est vrai, ne reprendront leurs corps que pour leur confusion éternelle ; mais ne parlons que des élus, et que leurs souvenirs viennent se mêler seul à l'allégresse de ce grand jour.

Oui, nous ressusciterons : la même puissance qui rappela Jésus-Christ à la vie arrachera nos corps sans retour à la poudre du sépulcre et à ses indignes assujétissemens : *Qui suscitavit Jesum-Christum a mortuis, vivificabit et mortalia corpora vestra.* Jésus a consenti à s'étendre dans la tombe, et à connaître un moment l'assoupissement de la mort ; mais il s'est arraché soudain à cette humiliante épreuve. Pour nous, nous serons plongés en un sommeil plus long et plus profond ; mais, enfin, viendra pour nous aussi le moment du réveil : *Primitiæ dormientium.* Ce grain mystérieux a été caché dans la terre, mais pour en sortir bientôt plus éclatant et plus beau. Pour nous, il nous faudra subir la loi de la corruption ; mais nos corps y trouveront le principe et le germe d'une vie indestructible et d'une gloire inaltérable : *Seminatur in ignobilitate, surget in gloria.* Enfin, la vertu de Jésus ressuscité, se communiquant à des corps qui eurent avec le sien une même nature, ranimera un jour, dans le fond des tombeaux, ces ossemens arides

et cette vile poussière; et à la voix du Sauveur, nous nous élancerons tout à coup spirituels, subtils et impassibles comme lui : *reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ.* (M. BORDERIES.)

Comment il faut célébrer la résurrection de Jésus-Christ.

« Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur, mes très chers « frères ; je vous le dis encore, réjouissez-vous[1]. » Célébrons tous ensemble cette fête avec joie, mais avec une joie chrétienne. «Voici « véritablement le jour qu'a fait le Seigneur, réjouissons-nous et « tressaillons d'allégresse[2]. » Célébrons la résurrection du Sauveur, ou plutôt la nôtre. Solennisons la mémoire de ce jour de salut; publions la victoire remportée sur le démon, la délivrance des Chrétiens et la résurrection des morts. Graces à la résurrection de Jésus-Christ, les flammes de l'Enfer sont éteintes, le ver implacable est frappé de mort, l'empire de Satan est renversé, lui-même est consterné; le péché est détruit, les esprits malins sont mis en fuite; les hommes nés de la terre sont transportés dans le ciel; les captifs du démon, affranchis de ses liens, s'écrient du sein de Dieu devenu leur asile : « O mort, où est ta victoire? O Enfer, où est « ton aiguillon[3]? » Celui qui nous a procuré cette auguste et sainte solennité, c'est le même Jésus à qui nous devons tous les biens dont nous jouissons; c'est lui dont la puissance souveraine nous a donné à tous l'existence, et nous tira du néant pour nous appeler à la lumière; lui qui aujourd'hui nous rend à la liberté et à la vie que nous avions perdues, nous arrachant à la tyrannie du prince des ténèbres, anéantissant la cédule d'esclavage et de mort qui nous tenait sous le joug du péché, « en se faisant lui-même ana- « thème pour nous[4], » comme parle saint Paul, « Jésus-Christ nous « a rachetés de l'anathème de la loi. » Il est donc bien juste de nous écrier dans le transport de notre reconnaissance : « Que ren- « drons-nous au Seigneur pour tous les bienfaits dont il nous a « prévenus[5]? « Étant le Fils unique de Dieu, il a voulu se faire homme pour notre salut; il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort pour nous délivrer de la mort éternelle... Celui qui est la source de la vie, le principe de l'immortalité, a consenti à souffrir dans sa chair, à descendre dans le tombeau pour nous enrichir de l'immortalité. Durant son séjour parmi les hommes, on l'avait vu fai-

[1] Phil, IV, 4. — [2] Ps. CXVII, 24. — [3] I Cor., XV, 54. — [4] Gal., III, 13. — [5] Ps. CXV, 3.

sant du bien à tous, guérissant les malades, rendant la vue aux aveugles, aux paralytiques l'usage de leurs membres, chassant les démons, rendant la vie à Lazare enfermé depuis quatre jours dans le sépulcre, multipliant les pains pour nourrir un peuple entier dans le désert, marchant sur les eaux, prodiguant les miracles; et les Juifs ingrats, comment recevaient-ils d'aussi éclatans témoignages de sa divine bienfaisance? Tantôt ils cherchent à le lapider, tantôt à le précipiter du haut d'une montagne, et finissent par le faire mourir sur la croix. Mais lui ne répondait à tous les emportemens d'une jalousie furieuse que par le silence, tel que l'agneau qui tend la gorge au couteau qui l'immole.

Le dessein de son premier avénement n'était pas de châtier et de punir ceux qui refusaient de le reconnaître, mais d'essayer, à force de patience et de bonté, à ramener dans le chemin du salut ceux qui s'en étaient égarés... Mais pour ôter à l'incrédulité toute excuse, c'est au moment même où il expirait sur la croix que vous l'avez vu signaler sa divinité par les plus éclatans miracles. Il permettait qu'on l'élevât sur cette croix, pour mettre en fuite les esprits infernaux répandus dans l'air; qu'on l'attachât à l'arbre de la croix, pour combattre le péché qui avait pris naissance sur l'arbre si funeste à la race humaine; qu'on lui perçât le côté d'une lance, pour réparer le crime de la femme sortie du côté d'Adam, et pour en faire jaillir la source féconde des sacremens qui nous donne la grace et la vie... Que quelque infidèle vienne donc vous demander : Pourquoi votre Jésus a-t-il subi ce supplice de la croix? Répondez : Pour y enchaîner le démon; pour y réparer, en mourant sur l'arbre de la croix, le crime dont l'arbre du jardin terrestre avait été l'instrument. Pourquoi cette couronne d'épines? Pour féconder par les sacrifices de son obéissance sur cette terre, condamnée, par la désobéissance d'Adam, à ne produire que des ronces et des épines... Pourquoi ces insultes d'un peuple fléchissant le genou devant lui par dérision? Pour forcer les Juifs à lui rendre hommage, en dépit d'eux-mêmes, et à reconnaître son empire sur la terre. Alors ils ne lui rendaient que d'hypocrites adorations; un jour viendra où tous les genoux se courberont « en sa « présence, au ciel, sur la terre et dans les Enfers, où tous les « hommes ressuscités confesseront que le Seigneur Jésus est dans « la gloire de Dieu son père [1]. » Aveuglé par l'ignorance, ou plutôt par la haine, le déicide fermait les yeux à la lumière, au moment

[1] Phil., II, 10.

même où la nature tout entière le reconnaissait pour son maître et son auteur; car il était encore suspendu sur sa croix, lorsque le soleil, devenu sensible au spectacle de tant d'outrages accumulés sur la personne de celui qui est le vrai soleil de justice, reculant d'horreur, et repliant ses rayons, laissait la terre couverte de ténèbres, refusant d'éclairer des hommes qui se rendaient coupables du plus criminel attentat. La terre elle-même paraissait s'associer à son indignation, en s'ébranlant sous les pieds de ces ennemis de Dieu qu'elle semblait ne porter qu'avec douleur... O sacrilége démence! les rochers se fendent, le voile du temple se déchire et laisse à découvert l'intérieur du Saint des saints, en signe de la réprobation de ce même temple, et pour l'accomplissement de la parole de Jésus-Christ : « Le temps approche où le lieu que vous « habitez demeurera désert [1]; » prédiction si bien justifiée par la désolation qui a suivi la mort de Jésus-Christ : eux, ils sont restés insensibles. Voilà, pour le dire sommairement, l'objet de la solennité qui nous rassemble. « Célébrons-la, mais sans rien conser- « ver du vieux levain, » comme parle l'Apôtre, « dans les azymes « de la sincérité et de la vérité [2]; « croyant au Père, au Fils et au Saint-Esprit, à la Trinité substantielle, increée; à la résurrection future, espérant le nouvel avénement de notre Seigneur Jésus-Christ, qui reviendra, non dans la bassesse de sa première apparition, mais dans la gloire et dans la pompe de sa majesté souveraine. (Saint Chrysostôme.)

Péroraison.

Triomphez donc, ô Jésus-Christ! triomphez, conquérant invincible; quand vous avez subjugué la mort, il n'est plus d'ennemis que je redoute pour vous : *Prospere, procede, et regna.* Soutenez votre course glorieuse et traversez les siècles en vainqueur, terrassant sur votre passage l'orgueil et les passions; dissipant par l'éclat de votre lumière l'erreur et le mensonge; traînant à votre char de victoire les dieux du paganisme vaincus, la philosophie enchaînée, les rois se courbant sous votre sceptre divin, et des nations innombrables célébrant avec transport la douceur de votre empire et la sagesse de vos lois : *Prospere, procede, et regna.* Régnez sur vos amis par vos bienfaits, sur vos ennemis par votre justice; sur vos amis en soutenant leur courage, sur vos ennemis en renversant

[1] Matth., xv, 28. — [2] I Cor., x, 8.

leur audace; sur vos amis en leur aplanissant la voie de vos préceptes, sur vos ennemis en hérissant de ronces les sentiers de l'injustice et de la volupté; ou plutôt, s'il faut, ô bon maître! que vous ayez des ennemis, du moins dans notre patrie, dans cet héritage qui, durant tant de siècles, vous fut si fidèle et si cher, que votre miséricorde touche les cœurs qui seraient assez malheureux pour ne pas vous chérir, que votre œil n'y distingue plus que des amis dociles à vos leçons, humblement soumis à vos lois, et travaillant, par leur repentir et par leur reconnaissance, à mériter vos récompenses éternelles. (M. Borderies.)

ASCENSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR CE SUJET.

Exaltare super cœlos, Deus, et in omnem terram gloria tua.

Soyez élevé, ô Dieu, au dessus des cieux, et que votre gloire éclate dans toute la terre. (Ps., 56, 12.)

Qui ascendit super occasum, Dominus nomen illi.

Celui qui est monté sur le couchant, le Seigneur est son nom. (Ps., 67, 5.)

Ascendens in altum, captivam duxit captivitatem.

En montant en haut, il a emmené captive une multitude de captifs. (Eph., 2, 8.)

Ascendit Deus in jubilo.

Dieu est monté au milieu des cris de joie. (Ps., 46, 6.)

Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum.

Je monte vers mon Père et votre Père; vers mon Dieu et votre Dieu. (Joan., 20, 17.)

Nemo ascendit in cœlum, nisi qui descendit de cœlo.

Personne ne monte au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel. (Joan., 3, 13.)

Hic Jesus, qui assumptus est a vobis in cœlum, sic veniet quemadmodum vidistis eum euntem in cœlum.

Ce Jésus qui, en vous quittant, s'est élevé vers le ciel, viendra de la même sorte que vous l'avez vu monter. (Act., 1, 11.)

Hæc scribo vobis, ut non peccetis; sed si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum.

Je vous écris ceci, afin que vous ne péchiez point; si néanmoins

quelqu'un pèche, nous avons pour avocat, envers le Père, Jésus-Christ qui est juste. (I. Joan., 2, 1.)

Ascendit super omnes cœlos, ut impleret omnia.

Jésus-Christ est monté au plus haut des cieux, afin de remplir toutes choses. (Eph., 4, 10.)

Ubi præcursor pro nobis introïvit Jesus.

Jésus est entré comme précurseur pour nous dans le ciel. (Heb., 6, 20.)

Hoc vos scandalizat? si ergo videritis Filium Hominis ascendentem ubi erat prius.

Cela vous scandalise-t-il? que sera-ce donc si vous voyez le Fils de l'Homme monter où il était avant? (Joan., 6, 63.)

Habemus Pontificum magnum, qui penetravit cœlos, Jesum, Filium Dei.

Nous avons un grand Pontife qui est monté au plus haut des cieux, Jésus, Fils de Dieu. (Heb., 4, 14.)

Excelsior cœlis factus.

Il est plus élevé que les cieux. (Heb., 7, 16.)

Iterum venio, et accipiam vos ad me ipsum, ut ubi sum ego, et vos sitis.

Je reviendrai et je vous attirerai à moi, afin que vous soyez où je suis. (Joan., 14, 3.)

Videmus Jesum propter passionem mortis gloria et honore coronatum.

Nous voyons Jésus couronné de gloire et d'honneur, à cause de ses souffrances et de sa mort. (Heb., 2, 9.)

Introïvit Jesus in ipsum cœlum, ut appareat vultui Dei pro nobis.

Jésus-Christ est entré dans le ciel, afin de se présenter pour nous en présence du Seigneur notre Dieu. (Heb., 9, 24.)

Sedenti in throno, gloria et potestas.

A celui qui est assis sur le trône, gloire et puissance. (Apoc., 5, 13.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR L'ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST.

EXORDE.

Præcursor pro nobis introïvit Jesus, secundum ordinem Melchisedech Pontifex factus in æternum.

Jésus notre avant-coureur est entré pour nous au dedans du voile, c'est-à-dire au ciel, fait pontife éternellement selon l'ordre de Melchisédech. (*Hebr.*, VI, 20.)

Si l'on voyait une telle magnificence, lorsque les consuls et les dictateurs triomphaient des nations étrangères; si les arcs triomphaux portaient jusqu'aux nues le nom et la gloire du victorieux; s'il montait dans le Capitole au milieu de la foule de ses citoyens, qui faisaient retentir leurs acclamations jusque devant les autels de leurs dieux : aujourd'hui que notre invincible libérateur fait son entrée au plus haut des cieux, enrichi des dépouilles de nos ennemis, quelle serait notre ingratitude si nous n'accompagnions son triomphe de pieux cantiques et de sincères actions de graces! Certes, il est bien juste, ô Seigneur Jésus, que nous assistions avec une sainte allégresse à la célébrité de votre triomphe ; car encore que, sortant de ce monde, vous emportiez avec vous toute notre joie; encore que cette solennité regarde plus apparemment les saints Anges, qui seront dorénavant réjouis par l'honneur de votre bienheureuse présence, toutefois il est assuré que nous avons la plus grande part en cette journée. Vos intérêts sont de telle sorte liés avec ceux de notre nature qu'il ne s'accomplit rien en votre personne qui ne tourne à l'avantage du genre humain : vous ne montez au ciel que pour nous en ouvrir le passage : « Je m'en vais, dites-vous, préparer vos places [1]. » C'est pourquoi votre Apôtre saint Paul ne craint pas de vous appeler notre avant-coureur, et de dire que vous entrez pour nous dans le ciel : tellement que si nous savons comprendre vos intentions, vous ne frustrez

[1] Joan., XIV, 2.

aujourd'hui notre vue que pour accroître notre espérance.

Et en effet, considérons, mes très chers frères, quel est le sujet de ce magnifique triomphe qui se fait aujourd'hui dans le ciel. N'est-ce pas qu'on y reçoit Jésus-Christ comme un conquérant? Mais c'est nous qui sommes sa conquête; et c'est de nos ennemis qu'il triomphe. Toute la cour céleste accourt au devant de Jésus; on publie ses louanges et ses victoires, on chante qu'il a brisé les fers des captifs, et que son sang a délivré la race d'Adam éternellement condamnée. Que si on honore sa qualité de Sauveur, eh! quelle est donc notre gloire, puisque le salut et la délivrance des hommes fait non seulement la fête des Anges, mais encore le triomphe du Fils de Dieu même? Réjouissons-nous, mortels misérables, et ne respirons plus que les choses célestes. La divinité de Jésus, toujours immuable dans sa grandeur, n'a jamais été abaissée; et par conséquent ce n'est pas la Divinité qui est aujourd'hui établie en gloire; car elle n'a jamais rien perdu de sa dignité naturelle. Cette humanité qui a été méprisée, qui a été traitée si indignement, c'est elle qui est élevée aujourd'hui : et si Jésus est couronné en ce jour illustre, c'est notre nature qui est couronnée; c'est elle qui est placée dans ce trône auguste devant lequel le ciel et la terre se courbent. « Celui qui est descendu, dit « saint Paul, c'est lui-même qui est monté [1] » : celui qui était si petit sur la terre est infiniment relevé dans le ciel; et par la puissance de Dieu, sa grandeur est crue selon la mesure de sa bassesse.

Nous lisons au livre des Nombres [2] que, lorsque l'on élevait l'arche d'alliance, Moïse disait : « Elevez-vous, Seigneur, et que « vos ennemis disparaissent; et que ceux qui vous haïssent soient « dissipés devant votre face : » et lorsque les lévites la descendaient : « Venez, disait-il, ô Seigneur, à la multitude de l'armée d'Israël. » Que signifiait cette arche, sinon le Sauveur? C'était par l'arche que Dieu rendait ses oracles; par l'arche il se faisait voir à son peuple : l'arche était ornée de deux chérubins sur lesquels il se reposait en sa majesté. Et n'est-ce pas Jésus qui est l'interprète et l'oracle du Père, parce qu'il est sa parole et son Fils? N'est-ce pas en la personne du médiateur « que la divinité habite corporellement [3], » comme dit l'apôtre saint Paul; et que ce Dieu invisible en lui-même, en s'appropriant une chair humaine, s'est vraiment rendu visible aux mortels? Et ainsi l'arche représentait au vieux peuple le Fils de Dieu fait homme, qui est le prince du peuple nouveau :

[1] Ephes., IV, 10. — [2] Nomb., X, 35, 36. — [3] Col., II, 9.

c'est lui en effet qui est descendu, et c'est lui aussi qui est élevé. Ce Dieu-Homme est descendu pour combattre : c'est pourquoi Moïse disait : Descendez, Seigneur, à l'armée. Il monte pour triompher : c'est pourquoi le même Moïse dit : Élevez-vous, Seigneur, et que vos ennemis fuient devant votre face. Moïse prie le Dieu d'Israël de descendre à l'armée de son peuple; cela sent le travail du combat : mais en ce qu'il assure qu'en s'élevant, sa présence dissipera tous ses ennemis, qui ne remarque la tranquillité du triomphe? c'est ce que nous voyons accompli en la personne de notre Sauveur. Jésus-Christ, dans l'infirmité de sa chair, au jour de sa passion douloureuse, a livré bataille à Satan et à ses anges rebelles, qui étaient conjurés contre lui. Sans doute il est descendu pour combattre, puisqu'il a combattu par sa mort : c'est descendre infiniment à un Dieu que de mourir cruellement sur un bois infâme. Mais aujourd'hui, ce même Jésus, après son combat, montant à la droite du Père, met tous ses ennemis à ses pieds, et à la vue d'une si grande puissance, « tout genou se fléchit devant lui, « comme dit l'Apôtre, dans le ciel, sur la terre et dans les Enfers [2].» Chantons donc avec le psalmiste, et disons à notre maître victorieux : « Elevez-vous, Seigneur, au lieu de votre repos, vous et « l'arche que vous vous êtes sanctifiée [3]; » c'est-à-dire, vous et l'humanité que vous vous êtes unie; disons avec Moïse : « Elevez- « vous, Seigneur, et que vos ennemis disparaissent, et que ceux « qui vous haïssent soient dissipés devant votre face. » Et certainement il est vrai que la magnificence de son triomphe dompte la fierté de ses adversaires et rompt leurs entreprises audacieuses. Les démons n'auraient point senti leur déroute s'ils n'avaient reconnu par expérience que l'autorité souveraine avait été mise aux mains de celui dont ils avaient méprisé la faiblesse : c'est pourquoi il était convenable qu'après être descendu pour combattre, il allât au ciel recueillir la gloire que ses victoires lui avaient acquise. Comme un prince, qui a sur les bras une grande guerre contre une nation éloignée, quitte pour un temps son royaume, pour aller combattre ses ennemis en leur propre terre; puis l'expédition étant achevée, il rentre avec un superbe appareil dans la ville capitale de son royaume, et orne toute sa suite et ses chariots des dépouilles des peuples vaincus : ainsi le Fils de Dieu, notre roi, voulant renverser le règne du diable, qui, par une insolente usurpation, s'était hautement déclaré le prince du monde, est lui-même descendu en

[1] Phil., II, 10. — [2] Ps. CXXXI, 2.

terre, pour vaincre cet irréconciliable ennemi; et l'ayant dépossédé de son trône par des armes qui n'auraient rien eu que de faible, si elles avaient été employées par d'autres mains que celles d'un Dieu, il ne restait plus autre chose à faire, sinon qu'il retournât triomphant au ciel, qui est le lieu de son origine et le siége principal de sa royauté. Vous voyez donc que Jésus-Christ, comme roi, devait nécessairement remonter au ciel.

Mais le Seigneur Jésus n'est pas seulement un Roi puissant et victorieux, il est le grand sacrificateur du peuple fidèle, et le pontife de la nouvelle alliance; et de là vient qu'il nous est figuré dans les Écritures en la personne de Melchisédech, qui était tout ensemble et roi et pontife. Or, cette qualité de pontife, qui est le principal ornement de notre Sauveur, en qualité d'homme, l'obligeait encore plus que sa royauté à se rendre auprès de son Père pour y traiter les affaires des hommes desquels il est établi le médiateur. Et d'autant que le texte du saint Apôtre, que je me suis proposé de vous expliquer, joint l'ascension de Jésus-Christ dans les cieux avec la dignité de son sacerdoce; suivons diligemment sa pensée, et proposons la doctrine toute céleste qu'il étale avec une si divine éloquence dans l'incomparable épître aux Hébreux; mais pour y procéder dans un plus grand ordre, réduisons tout notre discours à trois chefs.

Le pontife, ainsi que nous le verrons dans la suite, est le député du peuple vers Dieu; en cette qualité, il a trois fonctions principales. Et premièrement, il faut qu'il s'approche de Dieu au nom du peuple qui lui est commis; secondement, étant près de Dieu, il faut qu'il s'entremette, et qu'il négocie pour son peuple; et enfin, en troisième lieu, parce qu'étant si proche de Dieu, il devient une personne sacrée, il faut qu'il consacre les autres en les bénissant. J'espère, avec l'assistance divine, que la suite de mon discours vous fera mieux comprendre ces trois fonctions; pour cette heure, je ne vous demande autre chose, sinon que vous reteniez ces trois mots : « Le pontife, dit l'Apôtre saint Paul, est établi près de Dieu « pour les hommes [1]. » Pour cela, il faut qu'il s'approche, il faut qu'il intercède, il faut qu'il bénisse; car, s'il ne s'approchait, il ne serait pas en état de traiter; et s'il n'intercédait, il lui serait inutile de s'approcher; et s'il ne bénissait, il ne servirait rien au peuple de l'employer. Ainsi, en s'approchant, il nous prépare les graces; en intercédant, il nous les obtient; en bénissant, il les épanche sur

[1] Hebr., v, 1.

nous. Or, ces fonctions sont si excellentes qu'aucune créature vivante n'est capable de les exercer dans leur perfection. C'est Jésus, c'est Jésus qui est l'unique et le véritable pontife; c'est lui seul qui approche de Dieu avec dignité; lui seul qui intercède avec fruit; lui seul qui bénit avec efficace. Ce sont de grandes choses en peu de mots : attendez-en l'explication de l'Apôtre, dont je ne ferai que suivre les raisonnemens. Montrons par cette doctrine toute chrétienne qu'il était nécessaire que notre Sauveur, pour faire sa charge de grand pontife, allât prendre sa place auprès de son Père, à la droite de sa majesté : faisons voir incidemment à nos adversaires qui veulent tirer ces belles maximes à l'avantage de leur nouvelle doctrine, qu'ils les ont très mal entendues, et que le véritable sens en est dans l'Église. Seigneur Jésus, soyez avec nous. (Bossuet, *Sur le mystère de l'Ascension.*)

Jésus-Christ, comme pontife, s'approche de Dieu.

La doctrine de l'Apôtre m'oblige à vous représenter la structure du tabernacle, qui était le temple portatif des Israélites et tout ensemble celle du temple auguste de Jérusalem que Salomon avait fait bâtir sur la forme du tabernacle, que Dieu lui-même avait désigné à Moïse. Le temple donc et le tabernacle avaient deux parties : le devant du temple, où l'autel des sacrifices était au milieu, et dont l'entrée était libre à tous les enfans d'Israël : là se faisaient les oblations et toutes les autres cérémonies qui regardaient le service divin; le lieu saint, où étaient les tables, les pains de proposition, les parfums, le chandelier d'or, et où entraient les enfans d'Aaron et les lévites. Mais il y avait une autre partie plus secrète et plus retirée où étaient l'arche et le propitiatoire, qui était la couverture de l'arche, et les chérubins d'or, qui étendaient leurs ailes sur l'arche, comme pour couvrir la majesté du Dieu des armées, qui avait en ce temps choisi l'arche pour sa demeure. Ce lieu auguste, si religieux et si vénérable, consacré par une dévotion plus particulière, s'appelait l'Oracle ou le Sanctuaire, ou autrement le Lieu très saint et le Saint des saints, selon la façon de parler des Hébreux. De ce lieu, il était prononcé : Quiconque y entrera, il mourra de mort. C'était le lieu secret et inaccessible où on n'osait pas même porter ses regards, tant il était vénérable et terrible; et c'est pourquoi, entre le Lieu saint et le Sanctuaire, un grand voile parsemé de chérubins était étendu qui couvrait les mystères aux yeux du peuple, et leur apprenait à les respecter dans

une profonde humiliation. Telle était la forme du temple où l'ancien peuple servait le Seigneur son Dieu.

Que ce lieu avait de majesté, Chrétiens ! et que c'est avec beaucoup de raison que les plus grands monarques de l'Orient l'ont honoré par leurs sacrifices, et ont donné tant de priviléges illustres à ce temple et à ses ministres ! Mais il vous paraîtra beaucoup plus auguste si vous remarquez que cette sainte maison était la seule dans tout l'univers que Dieu avait choisie pour son domicile, et qu'il n'y avait que ce lieu sur la terre où l'on fît le service du vrai Dieu vivant, et dans lequel on lui consacrât des victimes. C'est ce qui a fait dire aux anciens Hébreux et, après, à quelques auteurs ecclésiastiques que ce temple unique du peuple de Dieu était la figure du monde. Car, de même qu'il n'y a qu'un Dieu créateur, et un monde qui est l'ouvrage de sa sagesse et comme le temple de sa majesté, où il est loué et servi par l'obéissance de ses créatures, ainsi il n'y avait qu'un seul temple qui représentait dans son unité le monde unique, qui a été fait par le Dieu unique.

Selon cela, j'apprends de l'Apôtre que cette partie du temple de Salomon dans laquelle se faisait l'assemblée du peuple nous figurait la terre, qui est la demeure des hommes, et que ce lieu si secret, si impénétrable, où était l'arche du témoignage, « où Dieu, « comme dit le psalmiste, était assis sur les chérubins [1], » représentait cette haute demeure que l'Écriture appelle « le ciel des « cieux [2], » où l'Éternel se fait voir en sa gloire. C'est pourquoi et l'arche et le sanctuaire qui, étaient honorés en ce temps-là, comme je l'ai dit, de la présence particulière de Dieu, étaient couverts d'un voile mystérieux, pour nous faire entendre ce que dit l'Apôtre, que « Dieu habite une lumière inaccessible [3], » et que l'essence divine est cachée par le voile d'un impénétrable secret, et d'autant que les hommes, par leurs péchés, s'étaient exclus éternellement de la vue de Dieu ; ce qui a fait dire si souvent au vieux peuple : « Si nous voyons Dieu, nous mourrons [4]. » De là vient que l'entrée du Sanctuaire était interdite, sous peine de mort, à tous les enfans d'Israël, par une espèce d'excommunication générale, qui représentait à ceux qui étaient éclairés que, sans la grace de notre Sauveur, nonobstant les services, les victimes et les cérémonies de la loi, tous les hommes étaient excommuniés du vrai sanctuaire du Dieu vivant ; c'est-à-dire de son royaume céleste. Et cette interprétation, Chrétiens, n'est pas une invention de l'esprit humain :

[1] Ps. xcviii, 1. — [2] Ibid. cxiii, 16. — [3] I Tim., vi, 16. — [4] Jug., xiii, 22.

l'Apôtre nous l'enseigne en termes exprès, quand il dit aux Hébreux que, par cette rigoureuse défense d'entrer et de regarder dans le Sanctuaire, « le Saint-Esprit nous voulait montrer que « le chemin des lieux saints n'était point ouvert tant que le premier « tabernacle était en état [1]. » L'Apôtre veut nous apprendre que tant que ce tabernacle sera en état, c'est-à-dire tandis que l'on n'aura point de meilleures hosties que les animaux égorgés, le chemin des lieux saints, c'est-à-dire la porte du ciel, nous sera fermée.

Mais, mes frères, réjouissons-nous; le sang de notre Seigneur Jésus a levé cette excommunication de la loi. Ecoutez l'apôtre saint Paul, qui vous dit « qu'il a pénétré au dedans du voile [2]. » Vous entendez maintenant, ce me semble, ce que signifie le dedans du voile : il entend que Jésus est monté dans le ciel, qu'il est entré en ce divin sanctuaire, et que cette secrète et inaccessible demeure de Dieu, dont les hommes étaient exclus pour jamais, a été ouverte à Jésus-Christ-Homme, qui y a porté les prémices de notre nature. Et voyez cette vérité figurée par une admirable cérémonie de la loi, que l'Apôtre nous explique mot à mot dans le même chapitre. Je vous prie, rendez-vous attentifs, et écoutez la plus belle figure, la plus exacte, la plus littérale qui nous ait jamais été proposée.

Ce lieu si caché, si impénétrable, était ouvert une fois l'année; mais il n'était ouvert qu'un moment, et à une seule personne, qui était le grand sacrificateur. Car d'autant que la fonction du pontife, c'est de s'approcher de Dieu pour le peuple, il semblait bien raisonnable, mes frères, que le souverain prêtre de l'ancienne loi entrât quelquefois dans le sanctuaire, où Dieu daignait bien habiter pour lors : aussi lui est-il ordonné dans le Lévitique d'entrer dans le Saint des Saints une fois l'année. Mais d'autant que le Pontife des juifs était lui-même un homme pécheur avant que de s'approcher de ce lieu que Dieu avait rempli de sa gloire, il fallait qu'il se purifiât par des sacrifices. Représentez-vous toute cette cérémonie, qui est comme une histoire du Sauveur Jésus : figurez-vous que cet unique moment est venu où le pontife doit entrer dans le Saint des Saints, qu'il ne reverra plus de toute l'année, de peur qu'il ne meure; car telle est la rigueur de la loi. Voyez-le dans le premier Tabernacle, qui sacrifie deux victimes pour ses péchés, et pour les péchés du peuple qui l'environne : considérez-le faisant sa prière, et se préparant d'entrer en ce lieu terrible. Après ces sacrifices offerts, lui reste-t-il encore quelque chose à faire, et ne peut-il pas

[1] Hebr., IX, 8. — [2] Ibid., VI, 19.

désormais s'approcher de l'arche? Non, fidèles; s'il s'en approche ainsi, il est mort; la majesté de Dieu le fera périr. Comment donc? Remarquez ceci, je vous prie : qu'il prenne le sang de la victime immolée, qu'il le porte avec lui devant Dieu dans le Sanctuaire, qu'il y trempe ses doigts, et Dieu le regardera d'un bon œil; ensuite il priera devant l'arche pour ses péchés et pour ceux des Israélites, et sa prière sera agréable. Qui ne voit ici, Chrétiens, que ce n'est point par son propre mérite que l'accès lui est donné dans le Sanctuaire? C'est le sang de la victime immolée qui l'introduit et qui le fait agréer. Je vous prie, voyez le mystère : l'hostie est offerte hors du Sanctuaire, mais son sang est porté dans le Saint des Saints; par ce sang le pontife pénètre au dedans du voile; par ce sang il approche de Dieu; par ce sang ses prières sont exaucées. Dites-moi, fidèles, quel est ce sang? le sang des bêtes brutes est-il capable de réconcilier l'homme? notre Dieu se plaît-il si fort dans le sang des animaux égorgés, qu'il ne puisse souffrir son Pontife devant sa face, s'il n'est, pour ainsi dire, teint de ce sang? A travers ces ombres, ne découvrez-vous pas le Seigneur Jésus, qui, par son sang, ouvre le sanctuaire éternel? Mais il faut vous le faire toucher au doigt. Je vous demande quel est ce pontife dont la dignité est si élevée que lui seul pût entrer dans le sanctuaire; dont l'imperfection est si grande qu'il n'y peut entrer qu'une fois l'année, qu'il n'y peut introduire son peuple, et qu'il n'y est lui-même introduit que par le sang d'un bouc ou d'un veau. Quelle est la majesté de ce sanctuaire où on entre avec tant de cérémonie? Mais quelle est l'imperfection de ce sanctuaire dont l'entrée, si sévèrement interdite, est ouverte enfin par le sang d'une bête sacrifiée? Enfin quelle est la vertu et tout ensemble l'imbécillité de ce sang, qui donne la liberté d'approcher de l'arche, mais qui ne la donne qu'au pontife seul, qui ne la lui donne que pour un moment, et laisse après cela l'entrée défendue par une loi éternelle et inviolable?

Dites-nous, ô Juifs aveugles, qui ne voulez pas croire au Sauveur Jésus, d'où vient cet étrange assemblage d'une dignité si auguste et d'une imperfection si visible? tout cela ne vous prêche-t-il pas que ce sont des figures? Parce que vos cérémonies sont des ombres, elles ont de l'imperfection; et elles ont aussi de la dignité, à cause des mystères de Jésus qu'elles représentent. Ce sang, ce pontife, ce Saint des Saints, ne vous crient-ils pas : « Peuple, ce n'est pas ici « ton pontife qui t'introduira au vrai sanctuaire; ce n'est pas ici le « vrai sang qui doit purger tes iniquités; ce n'est pas ici ce grand « sanctuaire où repose la majesté du Dieu d'Israël : Dieu t'enverra

« un jour un pontife plus excellent, qui, par un meilleur sang, « t'ouvrira un sanctuaire bien plus auguste? »

Admirez en effet, mes très chers frères, comme tant de choses en apparence si enveloppées, et qui semblent si contraires en elles-mêmes, cadrent et s'ajustent si proprement au Sauveur Jésus. Le Pontife offre son sacrifice hors du sanctuaire, au milieu de l'assemblée de son peuple; le sacrifice de la mort de Jésus se fait sur la terre, au milieu des hommes ; le pontife entre au dedans du voile, c'est-à-dire dans le Saint des Saints; Jésus, après son sanglant sacrifice, pénètre au vrai Saint des Saints, c'est-à-dire au ciel ; le pontife n'offre qu'une fois l'année ce sacrifice qui découvre le sanctuaire; Jésus-Christ n'a offert qu'une fois ce sacrifice d'une vertu infinie, par lequel les cieux sont ouverts : car, fidèles, qui ne sait que l'année, dans sa perfection accomplie, représente en abrégé l'étendue des siècles, puisqu'il est si évident que les siècles ne sont que des années révolues? Le pontife, ayant immolé sa victime sur l'autel du premier tabernacle, porte son sang devant la face de Dieu dans son sanctuaire, afin de l'apaiser sur son peuple; Jésus, ayant été immolé sur la terre, n'accomplit-il pas ce mystère, montant aujourd'hui dans les cieux? Voyez comme il s'approche du trône du Père, lui montrant ces blessures toutes récentes, toutes teintes et toutes vermeilles de ce divin sang, de ce sang de la nouvelle alliance, versé pour la rémission de nos crimes : n'est-ce pas là, mes frères, porter vraiment devant la face de Dieu le sang de la victime innocente qui a été immolée pour notre salut? Ouvrez-vous donc, voile mystérieux; ouvrez-vous, sanctuaire éternel de la Trinité adorable; laissez entrer Jésus-Christ mon Pontife au plus intime secret du Père. Car si le sang des veaux et des boucs rendait accessible le Saint des Saints, bien qu'une loi si rigoureuse en fermât la porte, le sang de l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, n'ouvrira-t-il pas le vrai sanctuaire? Et si le pontife du Vieux Testament avait de si beaux priviléges, bien qu'il ne s'approchât de ce très saint lieu que « par « un sang étranger [1], » comme dit l'Apôtre; c'est-à-dire par le sang des victimes, quelle doit être la gloire de notre pontife, « qui se pré-« sente à Dieu en son propre sang ! » *Per proprium sanguinem* [2], dit le même Apôtre. Et si le pontife selon l'ordre d'Aaron, qui était un homme pécheur, pénètre dans la partie la plus sainte; qu'y aura-t-il de si sacré dans les cieux où Jésus ne doive être introduit? Jésus, dis-je, ce pontife si pur et si innocent, qui étant seul agréable au

[1] Hebr., IX, 25. — [2] Ibid., 12.

Père, a été seul établi sacrificateur selon l'ordre de Melchisédech.

Admirons donc maintenant, mes très chers frères, l'excellence de la religion chrétienne, par l'éminente dignité de son sacerdoce. Le pontife du Vieux Testament, avant que d'entrer dans le Saint des Saints, offrait des sacrifices pour ses péchés et pour les péchés de son peuple; après, étant au dedans du voile, il continuait la même prière pour ses péchés et pour ceux des Israélites. Jésus-Christ notre Seigneur, notre vrai pontife, étant la justice et la sainteté même, n'a que faire de victime pour ses péchés ; mais au contraire étant innocent et sans tache, il est lui-même une très digne hostie pour l'expiation des péchés du monde. Si donc il entre aujourd'hui dans le Saint des Saints, c'est-à-dire à la droite du Père, il n'y entre pas pour lui-même, ce n'est pas pour lui-même qu'il y va prier. C'est pourquoi l'Apôtre dit dans mon texte : « Jésus, notre « avant-coureur, est entré pour nous : » il veut dire, le pontife de la loi ancienne avait besoin d'offrir pour lui-même, et d'entrer pour lui-même dans le sanctuaire; mais Jésus notre vrai Pontife est entré pour nous. Eh quoi donc ! Jésus-Christ notre Seigneur n'est-il pas monté dans le ciel pour y recevoir la couronne? comment donc n'y est-il pas entré pour lui-même? Et toutefois l'Apôtre nous dit : « Jésus notre avant-coureur est entré pour nous. » Entendons son raisonnement, Chrétiens. Jésus n'avait que faire de sang pour entrer au ciel : il était lui-même du ciel, et le ciel lui était dû de droit naturel ; et toutefois il y est entré par son sang ; il n'est monté au ciel qu'après qu'il est mort sur la croix : ce n'est donc pas pour lui-même qu'il y est entré de la sorte. C'était nous, c'était nous qui avions besoin de sang pour entrer au ciel, parce qu'étant pécheurs, nous étions coupables de mort : notre sang était dû à la rigueur de la vengeance divine, si Jésus n'eût fait cet aimable échange de son sang pour le nôtre, de sa vie pour la vie des hommes. De là tant de sang répandu dans les sacrifices des Israélites, pour nous signifier ce que dit l'Apôtre, « que sans l'effusion du sang, il n'y « a point de rémission [1]. » Et ainsi, quand il entre au ciel par son sang, ce n'est pas pour lui, c'est pour nous qu'il y entre ; c'est pour nous qu'il approche du Père éternel : d'où nous voyons une autre différence notable entre le sacrificateur du vieux peuple et Jésus le pontife du peuple nouveau. A la vérité, le pontife pouvait entrer dans le sanctuaire ; mais outre qu'il en sortait aussitôt, il ne pouvait en ouvrir l'entrée à aucun du peuple ; c'est à cause qu'é-

[1] Hebr., IX, 22.

tant pécheur lui-même, il n'était souffert que par grace dans le Saint des Saints; et n'y étant souffert que par grace, il ne pouvait acquérir aucun droit au peuple. Mais Jésus, qui a le droit naturel d'entrer dans le ciel, y veut encore entrer par son sang : ainsi il avait deux droits, le droit naturel et le droit acquis. Le premier droit, il le réserve pour lui; il entre, et il demeure éternellement. Le second droit, il nous le transfère : avec lui, et par lui, nous pouvons entrer; par son sang, l'accès nous est libre au dedans du voile. De là vient que l'Apôtre l'appelle notre avant-coureur : « Jé-« sus, dit-il, notre avant-coureur, est entré pour nous. »

Les évangélistes remarquent qu'au moment que Jésus-Christ expira, « ce voile, dont je vous ai parlé tant de fois, qui était « entre le lieu saint et le lieu très saint, fut déchiré entièrement « et de haut en bas [1]. » O merveilleuse suite de nos mystères! Jésus-Christ étant mort, il n'y a plus de voile : le pontife le tirait pour entrer; le sang de Jésus-Christ le déchire, il n'y en a plus désormais : le Saint des Saints sera découvert; de haut en bas le voile est rompu. Et n'est-ce pas ce que dit l'Apôtre dans sa deuxième épître aux Corinthiens? « Il y avait un voile, dit-il, devant les « yeux du peuple charnel : pour nous, qui sommes le peuple spi-« rituel, nous contemplons à face découverte la gloire de Dieu. [2] » Vous me direz peut-être que nous avons aussi le voile de la foi qui nous couvre; mais il m'est aisé de répondre : Il est vrai que nos yeux ne pénètrent pas encore au dedans du voile; mais notre espérance y pénètre, il n'y a aucune obscurité qui l'arrête; elle va jusqu'au plus intime secret de Dieu. Et pourquoi? C'est parce qu'elle va après Jésus-Christ, parce qu'elle le suit, qu'elle s'y attache. L'Apôtre nous l'explique dans notre texte : « Tenons fermes, « dit-il, mes chers frères, dans l'espérance que nous avons, qui « pénètre jusqu'au dedans du voile où Jésus notre précurseur est « entré pour nous [3]. » Ah! nous n'avons point un pontife qui ne puisse pas nous introduire dans le Sanctuaire : comme Jésus y est entré, nous y entrerons.

Et, toutefois, pour accomplir de point en point l'ancienne figure, nous y entrerons tous, et il n'y aura que le pontife qui y entrera. Dieu éternel! qui entendra ce mystère? Oui, fidèles, je le dis encore une fois, il n'y a que Jésus-Christ seul qui entre dans la gloire. Ecoutez le Sauveur lui-même : « Nul ne monte au ciel,

[1] Matth., XXVII, 51; Marc., XV, 38; Luc., XXIII, 45. — [2] II Cor., III, 15, 18. — Hebr., VI, 19, 20.

« nous dit-il, excepté celui qui est descendu du ciel, le Fils de « l'Homme qui est au ciel.[1] » Nul ne monte au ciel que celui qui est descendu du ciel : fidèles, sommes-nous descendus du ciel? et comment donc y monterons nous? Eh! sommes-nous encore excommuniés comme si nous vivions sous la loi? Non certes, le grand Pontife nous a absous; il a voulu lui-même être rejeté, afin que par lui nous fussions reçus. Nous monterons au ciel en Jésus-Christ et par Jésus-Christ; il est notre chef, nous sommes ses membres, « Nous sommes sa plénitude[2], » comme dit saint Paul : quand nous entrons au ciel, c'est Jésus-Christ qui entre, parce que ce sont ses membres qui entrent. « Celui qui vaincra, dit Jésus-Christ « lui-même, je le ferai asseoir dans mon trône[3] ». Voyez que nous serons dans son trône; nous n'occuperons avec lui qu'une même place : nous serons au ciel comme confondus avec Jésus-Christ; et par un merveilleux effet de la grace, notre disette est la cause de notre abondance, parce qu'il nous est sans comparaison plus avantageux d'être considérés en Jésus-Christ seul que si nous l'étions en nous-mêmes. Par conséquent, mes frères, aujourd'hui que Jésus-Christ approche du Père, croyons que nous approchons en lui et par lui. C'est pour nous qu'il ouvre le Sanctuaire; c'est pour nous qu'il pénètre au dedans du voile; c'est pour nous qu'il paraît devant Dieu. Les pontifes de la loi ancienne étaient des hommes mortels : la charge auguste du sacerdoce ne se conservait dans la famille d'Aaron que par la succession du vivant au mort. « Jésus vivant éternellement, dit l'Apôtre, a un sacerdoce éternel : » c'est pourquoi, dit le même saint Paul, « il peut toujours sauver « ceux qui s'approchent de Dieu par lui, il est toujours vivant « pour intercéder[4] : » *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* (BOSSUET.)

Le séjour que fit Jésus-Christ sur la terre, après sa résurrection, et les doutes des disciples ont servi à confirmer la foi.

Depuis la glorieuse résurrection de Jésus-Christ, où le temple de Dieu, détruit par l'impiété des Juifs, fut rétabli au bout de trois jours par la puissance divine, nous comptons aujourd'hui, mes frères, le quarantième jour, disposé selon les ordres de la Providence, pour notre utilité et pour notre instruction, afin que sa présence corporelle confirmât pendant cet intervalle la foi de la résurrection. La

[1] Joan., III, 13. — [2] Ephes., I, 23. — [3] Apoc., III, 21. — [4] Hebr., VII, 24, 25.

mort de Jésus-Christ avait alors ébranlé le cœur de ses disciples; l'idée de son supplice, de son trépas, de sa sépulture, les comblait de tristesse; quelques uns même étaient engourdis par la défiance. Car, lorsque les saintes femmes, comme l'histoire évangélique nous l'apprend, eurent aperçu que la pierre du tombeau avait été levée, que le corps de Jésus-Christ en était sorti, et qu'elles eurent redit aux Apôtres les paroles des Anges témoins de la résurrection du Sauveur, quelques uns des disciples reçurent ces vérités comme des songes; le Saint-Esprit n'aurait pas permis que ces doutes et ces incertitudes, qui étaient des effets de l'infirmité humaine, fussent tombés dans le cœur de ceux qu'il avait destinés pour prêcher la foi, si ces doutes inquiets, et ces recherches curieuses n'eussent été de quelque utilité pour fortifier la foi. C'était pour guérir nos alarmes et nos troubles que les Apôtres étaient agités de ces mouvemens incertains qui servent à nous instruire et à nous rassurer contre les argumens de la sagesse mondaine et contre les calomnies des impies. Les regards curieux des Apôtres, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils ont touché, les réponses qu'on leur a faites, nous confirment dans notre créance. Rendons des graces à Dieu de ce qu'il a disposé les choses en notre faveur avec tant de sagesse, et de la lenteur que nos pères ont apportée à croire les mystères; ils ont douté, pour nous empêcher de douter nous-mêmes.

L'intervalle qui sépare la résurrection de l'ascension ne s'est pas écoulé inutilement; on a relevé de grands mystères durant ces quarante jours, et l'on a confirmé des sacremens bien augustes. C'est en ce temps-là qu'on nous a fortifiés contre les horreurs d'une mort cruelle, et qu'on nous a fait connaître que la chair était immortelle comme l'ame: c'est alors que le Sauveur du monde, en soufflant sur les Apôtres, leur a communiqué le Saint-Esprit, et que l'on confia à saint Pierre les clefs du royaume du ciel et le soin du troupeau du Seigneur; c'est alors que le Sauveur se joignit comme pélerin avec deux disciples qui faisaient voyage, et qu'il leur reprocha leur timidité et leur incrédulité, pour dissiper nos craintes et nos incertitudes. Leurs esprits éclairés des lumières de la foi reçurent ce feu céleste; ces cœurs lâches et timides devinrent courageux et ardens après que le Sauveur leur eut développé le sens de l'Ecriture; leurs yeux s'ouvrirent encore à la fraction du pain, bien plus heureusement pour eux, puisqu'on leur fit connaître à quelle gloire la nature humaine était destinée, que les yeux de nos premiers parens ne furent ouverts après leur ré-

volte, pour leur faire connaître les malheurs où leur désobéissance les entraînait.

Parmi tous ces grands prodiges, les disciples étaient agités de pensées tumultueuses. Quoique le Seigneur du monde leur eût apparu et qu'il leur eût dit : *La paix soit avec vous*, ils avaient encore de la peine à ajouter foi à ce qu'ils voyaient, à leurs yeux ; ils s'imaginaient que c'était un fantôme, et non pas un corps véritable. Il leur fit des reproches des sentimens qu'ils avaient, si peu conformes à la vérité ; il leur découvrit les cicatrices qui étaient demeurées à ses pieds et à ses mains ; il les exhorta à les manier et à les examiner attentivement. Jésus-Christ avait conservé sur son corps les vestiges des clous, pour guérir les blessures que l'infidélité a faites dans les cœurs ; il voulait que l'on crût avec une foi inébranlable que cette même nature qui avait reposé dans le tombeau, était assise sur le trône du Père éternel.

Voilà donc, mes frères, ce que la providence de Dieu a opéré pendant le temps qui s'est écoulé entre la résurrection du Sauveur et son ascension ; voilà de quoi il a instruit ses Apôtres, pour leur imprimer vivement la vérité de sa résurrection, de sa nativité, de sa passion et de sa mort. Les Apôtres, et les disciples qui avaient été alarmés par le mystère de la croix, et qui doutaient de la résurrection de Jésus-Christ, furent tellement consolés quand ils le revirent que son ascension ne leur causa aucune tristesse ; au contraire, ils en furent comblés de joie. Ils avaient sans doute de grands sujets de se réjouir, lorsqu'ils virent leur maître qui s'élevait à la vue d'une grande multitude, au dessus des esprits célestes, au dessus des hiérarchies des anges et des archanges, et que son humanité allait être placée sur le trône de Dieu, pour avoir part à sa gloire, comme elle participait à son essence. Puisque l'ascension de Jésus-Christ est notre élévation, et que les membres sont appelés à la participation de la gloire du chef, nous avons sujet, mes frères, de nous abandonner à la joie et de rendre à Dieu d'éternelles actions de graces. Non seulement notre droit sur le ciel est établi aujourd'hui ; nous sommes même entrés en quelque manière dans le séjour des bienheureux avec Jésus-Christ ; les biens que nous avons acquis par la grace de Jésus-Christ sont plus grands, que ne l'étaient ceux que nous avions perdus par l'envie et par la malignité du démon ; cet ennemi malin et envieux nous avait privés des droits que nous avions sur le ciel ; mais le Fils de Dieu nous a fait asseoir en sa personne à la droite

de son Père, avec lequel il vit et règne dans l'unité du Saint-Esprit par tous les siècles des siècles. (Saint Léon-le-Grand.)

Le mystère de l'ascension met le comble à notre joie, et fortifie notre foi et notre espérance.

Le mystère de la rédemption du genre humain, mes frères, qui a coûté tout le sang de Jésus-Christ, a été accompli par l'humilité qu'il a pratiquée depuis le jour de sa naissance jusqu'au jour de sa mort. Quoiqu'il eût donné de temps en temps des marques de sa divinité, tout revêtu qu'il était de la forme d'un esclave, les actions qu'il pratiqua au temps de son ascension avaient principalement pour but de prouver la vérité de l'Incarnation. La mort perdit son empire en l'exerçant injustement sur celui qui n'avait point péché; la faiblesse fut changée en force; la mortalité en immortalité; la confusion en gloire. Jésus-Christ donna plusieurs signes de ces merveilleux changemens, jusqu'à ce qu'il allât jouir dans le ciel du fruit du triomphe qu'il avait remporté sur la mort. Comme la résurrection du Sauveur a été pour nous un grand sujet de joie à la fête de Pâques, de même son ascension doit nous donner de l'espérance, puisque son humanité a été élevée au dessus de tous les esprits bienheureux; au dessus de tous les ordres des Anges, et qu'elle a été assise à la droite du Père éternel. Ce mystère est le fondement de notre foi, et la grace de Dieu paraît d'autant plus admirable que, n'ayant plus devant les yeux cet objet qui devait nous inspirer tant de respect, notre foi n'en est pas moins vive; notre espérance n'en est point ébranlée, ni notre charité refroidie. Voilà où le zèle des fidèles s'allume: c'est ce qui remplit leurs esprits de vives lumières, parce qu'ils croient sans hésiter ce qu'ils ne voient plus des yeux du corps et ce qui ne frappe plus leurs sens, et qu'ils attachent leurs désirs sur des biens qui se dérobent à leur vue. D'où pourrait naître cette piété dans notre cœur, et comment serait-il possible qu'on fût justifié par la foi, si notre salut dépendait des choses qui tombent sous nos sens? Jésus-Christ fit un petit reproche à ce disciple qui douta de la vérité de la résurrection jusqu'à ce qu'il eût considéré les cicatrices des plaies du Sauveur et qu'il s'en fût éclairé par la vue et par le toucher. Jésus lui dit: « Vous avez cru, Thomas, parce « que vous avez vu. Heureux ceux qui croient sans avoir vu [1]. »

[1] Joan., xx, 29.

Pour nous préparer, mes frères, à la félicité éternelle, le Sauveur du monde, après avoir accompli tous les mystères du Nouveau Testament, monta au ciel en la présence de ses disciples, le quarantième jour après sa résurrection ; ils furent privés de sa présence, et il alla s'asseoir à la droite de son Père, d'où il viendra juger les vivans et les morts, quand le nombre des élus sera rempli ; il viendra dans la même chair qui est montée au ciel. Tous les mystères qui concernaient la présence visible du Sauveur ont été changés en sacremens, afin que notre foi fût plus excellente et plus ferme ; la doctrine a succédé à la vue ; les cœurs des fidèles, pénétrés des lumières célestes, se rendent à son autorité.

Le mystère de l'ascension du Sauveur fortifie cette foi ; les graces du Saint-Esprit la confirment en telle sorte que les chaînes, les prisons, l'exil, la faim, le feu, les bêtes féroces, la cruauté des persécuteurs, les affreux supplices qu'ils ont inventés n'ont pu l'ébranler ; non seulement des hommes, mais des femmes même, de jeunes garçons, de jeunes filles ont combattu par tout l'univers pour la défense de cette foi, jusqu'à répandre leur sang. Cette foi met les démons en fuite, adoucit l'amertume de nos chagrins, ressuscite les morts. Les Apôtres, confirmés par tant de miracles, instruits par tant de beaux discours, furent cependant intimidés par l'affreux spectacle des tourmens de Jésus-Christ : ils n'avaient cru que faiblement le mystère de la résurrection, mais ils se trouvèrent tellement fortifiés par le mystère de l'ascension que tout ce qui les épouvantait auparavant les comblait de joie. Ils considéraient avec toute la force de leur esprit Jésus-Christ assis à la droite de son Père ; la présence réelle du Sauveur n'était plus un obstacle à l'activité de leur foi ; rien n'empêchait qu'ils ne crussent que le Fils de Dieu, en descendant sur la terre, n'avait point été séparé de son Père, et qu'il n'avait point abandonné ses disciples en montant au ciel.

Lorsque Jésus-Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme, est monté au ciel, et qu'il est allé jouir de la gloire de son Père, il s'est fait connaître plus excellemment et d'une manière plus éclatante ; il a commencé à nous être présent par sa divinité, d'une présence plus ineffable, au moment que son humanité s'est éloignée de nous ; la foi, plus éclairée, a commencé de connaître mieux que le Fils est égal au Père, et d'avoir moins besoin de voir réellement le corps de Jésus-Christ par où il est inférieur à son Père. La nature d'un corps glorieux est telle que la foi des fidèles a plus de besoin des lumières de l'esprit que du secours de la main pour la compren-

dre. Il n'y a que l'ame éclairée de la foi qui puisse comprendre l'égalité du Père et du Fils. Voilà pourquoi Jésus-Christ, après sa résurrection, dit à Madeleine, qui était la figure de l'Église et qui s'approchait de Jésus-Christ pour le considérer de plus près : « Ne me « touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père[1] : » c'est-à-dire, vous ne me connaîtrez qu'avec une lumière dégagée des sens. Je vous destine à des connaissances plus sublimes que celles qui viennent de la chair et du sang : après que je serai monté vers mon Père, vous me connaîtrez plus parfaitement ; vous me comprendrez sans me toucher, et vous croirez ce que vous ne verrez pas. Les disciples suivaient des yeux leur Maître, qui montait au ciel, et, ravis d'admiration, ils contemplaient ce prodige. Alors deux Anges tout brillans de lumière leur dirent : « Hommes de Galilée, « pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? Ce Jésus, qui, en « vous quittant, s'est élevé dans le ciel, reviendra de la même sorte « que vous l'y avez vu monter [2]. » Ces paroles apprennent à tous les enfans de l'Église que Jésus-Christ reviendra visiblement sur la terre dans le même corps qui est aujourd'hui monté au ciel, et que tout lui a été soumis, puisque les Anges mêmes l'ont servi dès le commencement de sa vie. De même qu'un Ange apprit aux pasteurs que Jésus-Christ était né de la Vierge Marie, ce fut aussi un Ange qui apprit à la même Vierge qu'elle concevrait par l'opération du Saint-Esprit. Les premières nouvelles de sa résurrection furent annoncées par des Anges ; ce sont aussi des Anges qui ont appris qu'il viendrait sur la terre, avec un corps glorieux, pour juger le monde : nous devons comprendre par là de quelle puissance il sera environné quand il viendra en qualité de juge, puisqu'il a été servi par des Anges mêmes lorsqu'il devait être jugé.

Ces mystères nous doivent combler d'une joie spirituelle, et nous animer à rendre à Dieu d'immortelles actions de graces, pour tant de bienfaits. Regardons des yeux de l'esprit cette gloire où Jésus-Christ a élevé son humanité ; que les désirs des choses de la terre n'abaissent point nos cœurs faits pour le ciel ; que les élus ne se laissent point occuper des biens périssables ; que les faux appas des vains plaisirs ne retardent point la course de ceux qui sont entrés dans la voie de la vérité. Que les fidèles se regardent comme des pélerins durant cette vie passagère ; s'ils y sont charmés quelquefois par quelque douceur apparente, il ne faut pas qu'ils s'y attachent criminellement ; il faut qu'ils y résistent courageusement.

[1] Joan., xx, 17. — [2] Act., i, 11.

Le bienheureux apôtre saint Pierre nous invite à prendre ces sentimens ; et il nous dit avec l'ardeur du zèle qui l'anime à paître le troupeau que Jésus-Christ lui a recommandé : « Je vous exhorte, « mes bien-aimés, à vous abstenir, comme des étrangers et voya- « geurs en ce monde, des passions charnelles qui combattent contre « l'ame [1]. » Les voluptés charnelles sont les instrumens dont le démon se sert pour séduire les ames qui aspirent aux biens éternels ; il tâche de les arrêter par les attraits des biens corruptibles, et de les priver de ces trônes glorieux dont il a été précipité. Les fidèles doivent être toujours en garde pour éviter ces embûches et pour se servir contre leur ennemi des choses mêmes qu'il emploie pour les tenter. Rien n'a plus de force, mes frères, contre les artifices du démon que la douceur de la miséricorde et que les largesses de la charité ; c'est par ce secours qu'on évite le péché ou qu'on en triomphe : on ne peut parvenir à la sublimité de cette vertu qu'après avoir détruit tout ce qui lui est opposé. Qu'y a-t-il de plus contraire aux œuvres de miséricorde et à la charité que l'avarice, qui est la racine de tous les maux ? Si on ne l'étouffe dès sa naissance, le cœur où elle s'est comme enracinée sera rempli de ronces et d'épines qui étoufferont les semences de la vertu. Résistons, mes frères, de toute notre force à un mal si dangereux ; aimons la charité, sans laquelle aucune vertu ne peut subsister ; il faut que le chemin de l'amour nous conduise à Jésus-Christ, puisque c'est par là qu'il est descendu vers nous. La gloire lui soit rendue, et au Père, et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen. (Saint Léon-le-Grand.)

Jésus-Christ, comme pontife, intercède pour nous.

J'apprends de l'apôtre saint Paul que « tout pontife doit être « tiré d'entre les hommes, et qu'il est établi pour les hommes en « ce qui doit être traité avec Dieu [2] : » d'où il résulte que le pontife est l'ambassadeur du peuple vers Dieu. Puis donc que notre Seigneur Jésus est notre pontife, il s'ensuit qu'il est notre ambassadeur. Admirons ici le bonheur des hommes, en ce que notre prince même daigne bien être notre ambassadeur. Or, il est sans doute qu'étant notre ambassadeur auprès de son Père, il fallait qu'il résidât près de sa personne, et ensuite qu'il y négociât nos affaires, qu'il lui portât toutes les paroles de notre part, qu'il nous conci-

[1] I Pert., II, 1. — [2] Hebr., V, 1.

liât la bienveillance de ce grand Dieu, et qu'il maintînt la bienheureuse alliance qu'il lui a plu de faire avec nous : telle est la fonction d'un ambassadeur. C'est pour cela que notre pontife ne cesse de solliciter son Père pour nous ; il est toujours vivant pour intercéder ; et de là vient que l'Écriture lui donne cette excellente qualité de médiateur, de laquelle il est nécessaire que je tâche de vous faire comprendre la force.

Et, premièrement, il est manifeste que Jésus-Christ prie, et que nous prions ; que Jésus-Christ s'entremet pour nous, et que nous nous entremettons les uns pour les autres, à cause de la charité fraternelle. Et d'autant que les saints sont nos frères, cette charité sincère et indivisible qui les lie de communion avec nous les oblige de prier et d'intercéder pour cette partie des fidèles qui combat en terre. Cette vérité n'est point contestée : nos adversaires mêmes ne désavouent point que les bienheureux ne prient Dieu pour nous. Cette doctrine donc étant si constante, qu'a de particulier le Seigneur Jésus pour lui donner singulièrement et par excellence cette belle qualité de médiateur? Le mettrons-nous avec le reste du peuple dans le nombre des supplians? Chrétiens, entendons ce mystère. C'est autre chose de s'entremettre par charité, autre chose d'être le médiateur établi pour faire valoir les prières, et donner du poids à l'entremise des autres. Apportons un exemple familier. C'est autre chose de s'entremettre près d'un monarque, et d'y rendre aux personnes que nous chérissons les offices d'un bon ami, autre chose d'être établi par le prince même pour lui rapporter toutes les requêtes, pour distribuer toutes les graces, pour présenter tous ceux qui viennent demander audience. Jésus est le médiateur général ; nul n'est agréé s'il n'est présenté de sa main : si la prière n'est faite en son nom, elle ne sera pas seulement ouïe ; nul bienfait n'est accordé que par lui. Et que pourrai-je vous dire de ce saint pontife, par qui toutes les prières sont exaucées, par qui toutes les graces sont entérinées, par qui toutes les offrandes sont bien reçues, par qui tous ceux qui veulent s'approcher de Dieu sont très assurés d'être admis? Quelle dignité, Chrétiens ! De toutes les parties de la terre les vœux viennent à Dieu par Jésus : tous ceux qui invoquent Dieu comme il faut l'invoquent au nom de ce grand pontife, que Tertullien appelle fort bien *Catholicum Patris sacerdotem*, « le pontife universel établi de Dieu pour offrir les « vœux de toutes les créatures. » Non, ni les patriarches, ni les prophètes, ni les apôtres, ni les martyrs, ni les séraphins mêmes, tout brillans d'intelligence, tout brûlans d'amour, ni la reine de

tous les esprits bienheureux, l'incomparable Marie, ne peuvent aborder du trône de Dieu, si Jésus ne les introduit : ils prient, nous n'en doutons pas, et ils prient pour nous; mais ils prient comme nous au nom de Jésus, et ils ne sont exaucés qu'en ce nom.

C'est pourquoi je ne craindrai pas d'assurer qu'encore que l'Église de Dieu sur la terre et les esprits bienheureux dans le ciel ne cessent jamais de prier, il n'y a que Jésus-Christ seul qui soit exaucé, parce que tous les autres ne le sont qu'à cause de lui. C'est, mes frères, pour cette raison que dans les prières ecclésiastiques nous prions Dieu, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, d'avoir pour agréables les oraisons que les saints lui présentent pour nous. Si elles étaient valables par elles-mêmes, quelle serait notre hardiesse de demander qu'elles fussent reçues? Est-ce peut-être que nous espérons que notre entremise les fera valoir? D'où vient donc cette façon de prier? Nous demandons les intercessions de nos frères qui règnent avec Jésus-Christ, et en même temps nous prions notre Dieu qu'il daigne écouter leurs prières : prétendons-nous que nos oraisons donnent du prix à celles des saints? Qui le croirait ainsi, entendrait mal l'intention de l'Eglise. Elle prétend par là nous faire connaître que lorsque, nous implorons l'assistance des saints qui nous attendent dans le Paradis, c'est pour joindre nos prières aux leurs, c'est pour faire avec eux une même oraison et un même chœur de musique, un même concert, comme nous ne faisons qu'une même Église. Et encore que nous sachions que cette union soit très agréable à notre grand Dieu, toutefois nous confessons, priant de la sorte, qu'elle ne lui plaît qu'à cause de son cher Fils; que c'est le nom de Jésus qui prie et qui donne accès, qui fléchit et qui persuade le Père.

Cela nous est exactement figuré aux quatrième et cinquième chapitres de l'Apocalypse : là nous est représenté le trône de Dieu, où est assis celui qui vit aux siècles des siècles, et autour les vingt-quatre vieillards, qui, pour plusieurs raisons qu'il serait trop long de déduire ici, signifient tous les esprits bienheureux. « Chacun « de ces vieillards porte en sa main une fiole d'or pleine de parfums, « qui sont les oraisons des saints », dit saint Jean, c'est-à-dire des fidèles, selon la phrase de l'Écriture. Vous voyez donc, mes frères, que ce vénérable sénat qui environne le trône du Dieu vivant, a soin de lui présenter nos prières : ce n'est pas moi qui le dis; c'est saint Jean. Mais, n'est-ce point entreprendre, me dira-t-on, sur la dignité de notre Sauveur? A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi! Les vieillards environnent le trône; mais devant le trône, au milieu des

vieillards, l'Apôtre nous y représente « un agneau comme tué, de« vant lequel les vieillards se prosternent. » Qui ne voit que cet agneau, c'est notre Sauveur? Il paraît comme tué, à cause des cicatrices de ses blessures et parce que sa mort est toujours présente devant la face de Dieu : il est au milieu de tous ceux qui prient, comme celui par lequel ils prient et qu'ils regardent tous en priant; il est devant le trône, afin que nul n'approche que par lui seul ; il paraît entre Dieu et ses fidèles adorateurs, comme le médiateur de Dieu et des hommes, comme celui qui doit recevoir les prières, qui les doit porter à Dieu dans son trône. Ainsi les saints présentent nos oraisons; ils y joignent les leurs, comme frères, comme membres du même corps; mais le tout est offert au nom de Jésus.

Que reprendront nos adversaires dans cette doctrine? n'est-elle pas également pieuse et indubitable? Je sais qu'ils nous diront que nous appelons les saints nos médiateurs ; et encore que je pusse répondre que le saint concile de Trente ne se sert point de cette façon de parler, non plus que l'Église dans ses prières publiques, je leur veux accorder que nous les nommons ainsi quelquefois. Mais je leur demanderais volontiers, si la miséricorde divine en avait amené ici quelques-uns, je leur demanderais volontiers si c'est le nom ou la chose qui leur déplaît. Pour ce qui est de la doctrine, il est clair qu'étant telle que je l'ai proposée, elle est au dessus de toute censure. L'honneur demeure entier à notre Sauveur : il est le seul qui ait accès par lui-même; tous les autres, si saints qu'ils soient, ne peuvent rien espérer que par lui ; et par là le titre de médiateur lui convient avec une prérogative si éminente que, qui voudrait l'attribuer en ce sens à d'autres qu'à lui, il ne le pourrait pas sans blasphème. C'est aussi ce qui a fait dire à l'Apôtre : « Un Dieu, un médiateur de Dieu et des hommes [1]. » Que si nos adversaires se fâchent de ce que nous attribuons quelquefois aux serviteurs de notre Seigneur Jésus-Christ un titre qui, par notre propre confession, convient par excellence à notre Sauveur, combien criminel serait leur chagrin si, ayant approuvé la doctrine, qui ne peut être en effet combattue, des mots les séparaient de leurs frères et faisaient de l'Eglise de notre Sauveur le théâtre de tant de guerres! Qu'ils nous disent si ce nom de médiateur est plus incommunicable que le nom de roi, que le nom de sacrificateur, que le nom de Dieu. Et ne savent-ils pas que l'Écriture nous prêche « que nous sommes rois et pontifes [2] ? » Veulent-ils

[1] I Tim., II, 5. — [2] I Petr., II, 9.

rompre avec toute l'antiquité chrétienne parce qu'elle a donné le nom de pontifes et de sacrificateurs aux évêques et aux ministres des choses sacrées ? veulent-ils point se prendre à Dieu même, qui appelle les hommes des dieux [1] ? Ne vous emportez donc pas contre nous avec le faste de votre nouvelle réforme, comme si nous avions oublié la médiation de Jésus, qui fait toute notre espérance. Nous disons, et il est très certain, et vous-mêmes ne le pouvez nier, que les saints s'entremettent pour nous par la charité fraternelle : mais comme ils ne s'entremettent que par le nom de notre Seigneur, il est ridicule de dire qu'il en soit jaloux. C'est en ce sens que nous les appelons quelquefois de ce titre de médiateurs, à peu près de la même manière que les juges sont appelés dieux [2]. Criez, déclamez tant qu'il vous plaira; abusez le peuple par de faux prétextes : notre doctrine demeurera ferme, et notre Église, fondée sur la pierre, ne sera jamais dissipée.

Pardonnez cette digression, mes très chers frères. Certes, étant tombé sur cette matière, je n'ai pu m'empêcher de répondre à une calomnie si intolérable, par laquelle on veut faire croire que nous renonçons à l'unique consolation du fidèle. Oui, notre unique consolation, c'est de savoir que le Fils de Dieu prend nos intérêts auprès de son Père. Nous ne craignons point d'être condamnés, ayant un si puissant défenseur et un si divin avocat. Nous lisons avec une joie incroyable ces pieuses paroles de l'apôtre saint Jean : « Nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le Juste [3]. » Nous entendons, par la grace de Dieu, la force et l'énergie de ce mot : nous savons si l'ambassadeur négocie, si le sacrificateur intercède; l'avocat presse, sollicite et convainc : par où le disciple bien-aimé veut nous faire entendre que Jésus ne prie pas seulement qu'on nous fasse miséricorde, mais qu'il prouve qu'il nous faut faire miséricorde. Et quelle raison emploie-t-il, ce grand, ce charitable avocat ? Ils vous devaient, mon Père, mais j'ai satisfait ; j'ai rendu toute la dette mienne, et je vous ai payé beaucoup plus que vous ne pouviez exiger : ils méritaient la mort, mais je l'ai soufferte en leur place. Il montre ses plaies; et le Père, se ressouvenant de l'obéissance de ce cher Fils, s'attendrit sur lui, et, pour l'amour de lui, regarde le genre humain en pitié. C'est ainsi que plaide notre avocat. Car ne vous imaginez pas, Chrétiens, qu'il soit nécessaire qu'il parle pour se faire entendre : c'est assez qu'il se présente devant son Père avec ces glorieux caractères ; sitôt qu'il

[1] Ps. LXXXI, 6. — [2] Ibid., XLVI, 10. — [3] I Joan., II, 1.

paraît seulement devant lui, sa colère est aussitôt désarmée. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul parle ainsi aux Hébreux : « Jésus-Christ « est entré dans le Saint des Saints, afin, dit-il, de paraître pour « nous devant la face de Dieu [1]. » Il veut dire : Ne craignez point mortels misérables : Jésus-Christ étant dans le ciel, tout y sera décidé en votre faveur ; la seule présence de ce bien-aimé vous rend Dieu propice.

C'est ce que signifie cet agneau de l'Apocalypse, dont je vous parlais tout à l'heure, qui est devant le trône comme tué. De ce trône, il est écrit en ce même lieu qu'il en sort des foudres et des éclairs, et un effroyable tonnerre. Dieu éternel, oserons-nous bien approcher? « Approchons, allons au trône de grace avec confiance [2], » comme dit l'Apôtre. Ce trône dont la majesté nous effraie, voyez que l'Apôtre l'appelle un trône de grace : approchons, et ne craignons pas. Puisque l'Agneau est devant le trône, vivons en repos ; les foudres ne viendront pas jusqu'à nous : sa présence arrête le cours de la vengeance divine, et change une fureur implacable en une éternelle miséricorde. (Bossuet.)

Jésus-Christ, comme pontife, nous bénit et nous consacre.

C'est de ce lieu, mes frères, que les bénédictions descendent sur nous. Que je suis ravi d'aise quand je considère Jésus-Christ, notre grand sacrificateur, officiant devant cet autel éternel où notre Dieu se fait adorer! Tantôt il se tourne à son Père pour lui parler de nos misères et de nos besoins ; tantôt il se tourne sur nous, et il nous comble de graces par son seul regard. Notre pontife n'est pas seulement près de Dieu pour lui porter nos vœux et nos oraisons ; il y est pour épancher sur nous les trésors célestes ; il a toujours les mains pleines des offrandes que la terre envoie dans le ciel et des dons que le ciel verse sur la terre. C'est pourquoi l'évangéliste saint Luc nous apprend qu'il est monté en nous bénissant : « Elevant « ses mains, dit-il, il les bénissait [3] ; » et pendant qu'il les bénissait, il était porté dans les cieux. Ne croyons donc pas, Chrétiens, que l'absence de notre Seigneur Jésus nous enlève ses bénédictions et ses graces ; il se retire en nous bénissant ; c'est-à-dire que si nous le perdons de corps, il demeure avec nous en esprit ; il ne laisse pas de veiller sur nous et de nous enrichir par son abondance. De là vient qu'il disait à ses saints Apôtres : « Si je ne m'en retourne à mon

[1] Hebr., IX, 24. — [2] Ibid., IV, 16. — [3] Luc., XXIV, 50.

« Père, l'Esprit Paraclet ne descendra pas [1]; » je réserve à vous départir ce grand don quand je serai au lieu de ma gloire. Et l'évangéliste l'enseigne ainsi, quand il dit : « L'Esprit n'était pas « encore donné, parce que Jésus n'était point encore glorifié [2]. »

Donc, mes frères, entendons quel est le lieu d'où nous viennent les graces. Si la source de tous nos biens se trouve en la terre, à la bonne heure, attachons-nous à la terre ; que si, au contraire, ce monde visible ne nous produit continuellement que des maux; si l'origine de notre bien, si le fondement de notre espérance, si la cause unique de notre salut est au ciel, soyons éternellement enflammés de désirs célestes; ne respirons désormais que le ciel, « où Jésus notre avant-coureur est entré pour nous [3]. » Certes il pouvait aller à son Père sans rendre ses Apôtres témoins de son ascension triomphante ; mais il lui plaît de les appeler, afin de leur apprendre à le suivre. Non, mes frères, les saints disciples de notre Sauveur ne sont point aujourd'hui assemblés pour être seulement spectateurs : Jésus monte devant leurs yeux pour les inviter à le suivre. « Comme l'aigle, dit Moïse, qui provoque ses petits à voler « et vole sur eux, » ainsi notre Seigneur Jésus-Christ, cet aigle mystérieux dont le vol est si ferme et si haut, assemble ses disciples comme ses aiglons; et, fendant les airs devant eux, il les incite par son exemple à percer les nues : *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, et super eos volitans* [4]. (BOSSUET.)

L'ascension de Jésus-Christ réconcilie l'homme avec Dieu.

Aujourd'hui se consomme la réconciliation du ciel avec la terre; aujourd'hui il n'y a plus de guerre entre Dieu et l'homme; aujourd'hui la paix nous est rendue, paix admirable et que nous n'aurions pu jamais espérer. Comment oser croire que la majesté souveraine voulût bien se réconcilier avec l'homme? Non pas que Dieu soit implacable; mais l'homme, mais son esclave rebelle et toujours ingrat, le méritait si peu! Voulez-vous connaître jusqu'à quel point nous avions irrité sa clémence? Il est bon de n'oublier pas ce qui avait donné lieu à cette ancienne inimitié, pour nous exciter à l'admiration et à la reconnaissance dues au bienfaiteur miséricordieux par qui nous avons été non seulement pardonnés, mais élevés à tant d'honneur. Dieu avait résolu de perdre l'homme, le genre humain, la terre tout entière; il le déclare à Noé. Tout en proférant

[1] Joan., XVI, 7. — [2] Joan., VII, 39. — [3] Hebr., VI, 20. — [4] Deut., XXXII, 1.

la menace, il daignait s'abaisser encore à s'entretenir familièrement avec l'homme ; il expose ses motifs ; il ménage aux coupables la faculté d'échapper par la pénitence. Nous avions été jugés indignes même d'habiter la terre : aujourd'hui il nous ouvre les portes du ciel, il nous y prépare des trônes à ses côtés ; et cette même nature humaine, repoussée du Paradis par l'épée du chérubin qui en gardait l'entrée, est aujourd'hui élevée par dessus les chérubins eux-mêmes... Jésus-Christ, notre médiateur, s'est interposé entre Dieu son Père et l'homme criminel, en prenant sur lui nos crimes et nos châtimens, « et nous rachetant, dit saint Paul, de la malédiction «de la loi par la malédiction qu'il a portée [1]. » Voilà le triomphe que nous célébrons en ce jour. Cette nature, à qui il avait été dit : «Tu es poussière, et tu retourneras en poussière [2], » régénérée par le divin médiateur, offerte par lui en prémices à Dieu son Père, la voilà qui est appelée avec lui à s'asseoir à la droite de Dieu. « Venez «vous asseoir à ma droite [3]. » N'était-ce donc pas assez pour elle de franchir les cieux, de s'y voir associer aux chœurs des Anges? Non ; elle monte plus haut encore, par delà les Anges, par delà les chérubins, par delà les puissances, jusque sur le trône de Dieu lui-même. (Saint CHRYSOSTÔME.)

Jésus-Christ, montant au ciel, reste avec nous.

Il me semble que j'accompagne avec les disciples Jésus-Christ jusqu'à Béthanie. Là il monte au ciel à mes yeux ; je l'adore, je ne puis me lasser de le regarder, de le suivre d'affection, et de goûter au fond de mon cœur les paroles de vie qui sont sorties les dernières de sa bouche sacrée, quand il a quitté la terre. O Sauveur, vous ne cessez point d'être avec moi et de me parler ! Je sens la vérité de cette parole : « Voilà que je suis avec vous tous les jours « jusqu'à la consommation du siècle. » Vous êtes avec nous non seulement sur cet autel sensible où vous appelez tous vos enfans à manger le pain descendu du ciel ; mais vous êtes encore au dedans de nous, sur cet autel invisible, dans cette Église et ce sanctuaire inaccessible de nos ames où se fait l'adoration en esprit et en vérité. Là, vous sont offertes les pures victimes ; là sont égorgés tous les désirs propres, tous les retours intéressés sur nous-mêmes et tous les goûts de l'amour-propre ; là nous mangeons le véritable pain de vie, dont votre chair adorable même n'est que la super-

[1] Gal., III, 13. — [2] Gen., III, 19. — [3] Ps. CIX, 1.

ficie sensible; là nous sommes nourris de la pure substance de l'éternelle vérité; là le Verbe fait chair se donne à nous comme notre verbe intérieur, comme notre parole, notre sagesse, notre vie, notre être, notre tout. Si nous l'avons connu selon la chair et par les sens pour y rechercher un goût sensible, nous ne le connaissons plus de même; c'est la pure foi et le pur amour qui, se nourrissant de la pure vérité de Dieu, fait une même chose avec nous. O règne de mon Dieu! c'est ainsi que vous venez à nous dès cette vie misérable! O volonté du Père! vous êtes par là accomplie sur la terre comme dans le ciel. O ciel! pendant qu'il plaît à Dieu de me tenir hors de vous dans ce lieu d'exil, je ne vais point vous chercher plus loin, et je vous trouve sur la terre. Je ne connais ni ne veux d'autre ciel que mon Dieu, et mon Dieu est avec moi au milieu de cette vallée de larmes; je le porte, je le glorifie en mon cœur; il vit en moi. Ce n'est pas moi qui vis, c'est lui qui vit triomphant dans sa créature de boue, et qui la fait vivre en lui seul. O bienheureuse et éternelle Sion, où Jésus règne avec tous les saints, que de choses glorieuses sont dites de vous! que j'aime ce règne de gloire qui n'aura point de fin! A vous seul, Seigneur, l'empire, la majesté, la force, la toute-puissance aux siècles des siècles. (FÉNELON, *Entretiens affectifs pour le jour de l'Ascension.*)

Péroraison.

Courage donc, mes frères; suivons cet aigle divin qui nous précède. Jésus-Christ ne vole pas seulement devant nous; il nous prend, il nous élève et il nous soutient : « Il étend ses ailes sur nous, « et nous porte sur ses épaules : » *Expandit alas suas, atque portavit eos in humeris suis.* Et partant, que la terre ne nous tienne plus; rompons les chaînes qui nous attachent, et jouissons par un vol généreux de la bienheureuse liberté à laquelle nos ames aspirent. Pourquoi nous arrêtons-nous sur la terre? Notre chef est au ciel; lui voulons-nous arracher ses membres? Notre autel est au ciel, notre pontife est à la droite de Dieu; c'est là donc que nos sacrifices doivent être offerts, c'est là qu'il nous faut chercher le vrai exercice de la religion chrétienne. Les philosophes du monde ont bien reconnu que notre repos ne pouvait pas être ici-bas. Maintenant que nous avons été élevés parmi des mystères si hauts, quelle est notre brutalité, si nous servons dorénavant aux désirs terrestres, « après que nous sommes incorporés à ce saint pontife « qui a pénétré pour nous au dedans du voile jusqu'à la partie la plus

« secrète du Saint des Saints[1]? » J'avoue que Jésus excuse nos fautes, parce qu'il est notre pontife et notre avocat. Mais combien serait détestable notre ingratitude, si la bonté inestimable de notre Sauveur lâchait la bride à nos convoitises? Loin de nous une si honteuse pensée. Mais plutôt, renonçant aux désirs charnels, rendons-nous dignes de l'honneur que Jésus nous fait de traiter nos affaires auprès de son Père; et vivons comme il est convenable à ceux pour lesquels le Fils de Dieu intercède. Considérons que par le sang de notre pontife nous sommes nous-mêmes, comme dit saint Pierre, « les sacrificateurs du Très-Haut, offrant des victimes spirituelles, « agréables par Jésus-Christ [2] : » et puisqu'il a plu à notre Sauveur de nous faire participans de son sacerdoce, soyons saints comme notre pontife est saint. Car, si dans le Vieux Testament celui qui violait la dignité du pontife par quelque espèce d'irrévérence était si rigoureusement châtié, quel sera le supplice de ceux qui mépriseront l'autorité de ce grand pontife auquel Dieu a dit : « Vous êtes « mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui [3]? »

Par conséquent, mes frères, obéissons fidèlement à notre pontife; et après tant de graces reçues, comprenons ce que dit saint Paul : « Qu'il sera horrible de tomber aux mains du Dieu vivant, » lorsque sa bonté méprisée se sera tournée en fureur. Songeons que Jésus-Christ est notre médiateur et notre avocat; mais n'oublions pas qu'il est notre juge. C'est de quoi les Anges nous avertissent, quand ils parlent ainsi aux Apôtres : « Hommes galiléens, que re-« gardez-vous? Ce Jésus que vous avez vu monter dans le ciel re-« viendra un jour de la même sorte [4]. » Joignons ensemble ces deux pensées : celui qui est monté pour intercéder doit descendre à la fin pour juger; et son jugement sera d'autant plus sévère que sa miséricorde a été plus grande. Ne dédaignons donc pas la bonté de Dieu, qui nous attend à repentance depuis long-temps : dépouillons les convoitises charnelles, et nourrissons nos ames de pensées célestes. Eh Dieu! qu'y a-t-il pour nous sur la terre, puisque notre pontife nous ouvre le ciel? Notre avocat, notre médiateur, notre chef, notre intercesseur est au ciel; notre joie, notre amour et notre espérance, notre héritage, notre pays, notre domicile, sont au ciel; notre couronne et le lieu de notre repos sont au ciel, où Jésus-Christ, notre avant-coureur, entré pour nous dans le Saint des Saints avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne aux siècles des siècles. *Amen.* (BOSSUET.)

[1] Hebr., IX, 12. — [2] I Ep., II, 5. — [3] Ps., II, 7. — [4] Act., I, 11.

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR L'ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST.

EXORDE.

Et quum hoc dixisset, videntibus illis elevatus est.

Après qu'il eut parlé de la sorte, il fut enlevé à leur vue vers le ciel. (*Act.*, I.)

Pourquoi le Sauveur du monde découvre-t-il aujourd'hui sa gloire à ses Apôtres, et pourquoi veut-il qu'ils soient témoins de son triomphe, après avoir été témoins de ses humiliations et de ses souffrances? Cette question, Chrétiens, n'est pas difficile à résoudre; et vous jugez aisément que le Fils de Dieu voulut par là les affermir dans la foi, qu'il voulut les prémunir contre les dangereuses tentations auxquelles ils devaient être exposés, qu'il voulut les préparer aux persécutions et aux croix, et les rendre capables de souffrir eux-mêmes pour lui, non seulement avec patience, mais avec joie. C'est pour cela qu'il se fait voir à eux dans tout l'éclat de sa majesté; c'est pour cela qu'en leur donnant une si sensible et si haute idée de ce séjour bienheureux où il va marquer leurs places, il les remplit d'une douceur intérieure et toute céleste, qui les retient sur la montagne, lors même qu'une nuée leur a fait perdre de vue leur divin Maître. En sorte qu'il faut que deux Anges descendent exprès pour les retirer de cette profonde extase où ils demeuraient plongés, et pour les renvoyer à leurs travaux apostoliques : *Ecce duo viri astiterunt juxta illos in vestibus albis, qui et dixerunt: Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum*[1] ?

Appliquons-nous ici, mes chers auditeurs; car, en qualité de Chrétiens, ce mystère nous regarde, et il doit opérer en nous les mêmes dispositions que dans les Apôtres. En effet, il y a parmi nous des tièdes et des lâches dans la voie de Dieu, et il est impor-

[1] Act, I.

tant de les animer. Il y en a qui gémissent sous le poids des adversités et des misères humaines, et il s'agit de les consoler. Peut-être y en a-t-il qui, jouissant d'une tranquille prospérité, sont sur le point de tomber dans des états d'autant plus affligeans et plus douloureux qu'ils les prévoient moins; et je dois les y disposer. Or, en voici l'excellent moyen. Nous attendons un Sauveur, qui, comme disait le grand Apôtre, transformera notre corps, et le rendra, tout vil et tout abject qu'il est, conforme à son corps glorieux: *Salvatorem expectamus, qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ* [1]. Non seulement nous l'attendons; mais, éclairés des vives lumières qui rejaillissent de son humanité sainte, nous le voyons et nous l'admirons. Voilà l'objet de nos espérances, voilà le sujet de notre consolation, voilà ce qui doit allumer notre ferveur et soutenir notre courage : la vue de ce Sauveur couronné de gloire, l'attente de cette gloire dont il nous assure la possession. Car nous sommes déjà, selon l'expression de saint Jean, les enfans de Dieu : *Nunc sumus filii Dei* [2]; et nous savons que quand Jésus-Christ viendra à la fin des siècles, et qu'il se montrera dans la même gloire où il paraît en ce jour, nous serons semblables à lui : *Scimus quoniam quum apparuerit, similes ei erimus.* C'est là, dis-je, ce qui nous doit rendre fervens et patiens ; fervens dans l'accomplissement de nos devoirs, patiens dans les afflictions et dans les maux qui nous arrivent par l'ordre de la Providence. Mon dessein est donc de vous parler de la gloire du ciel, et de vous la proposer comme le motif le plus touchant, le motif le plus propre à faire impression sur vos cœurs et à vous faire tout entreprendre et tout supporter dans la vie. J'ai besoin de la grace du Saint-Esprit, et je la demande par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

Isaïe l'avait dit, et saint Paul, dans les mêmes termes, nous l'a déclaré, que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, et que le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu, dans les trésors de sa miséricorde, a préparé pour ceux qui l'aiment et qui le servent. Après deux témoignages si authentiques, il n'y a point de prédicateur de l'Évangile qui puisse, sans témérité, entreprendre de donner à ses auditeurs une idée juste de la gloire du ciel. Mais aussi, dit saint Chrysostôme, le prédicateur a-t-il en cela même un grand avantage, puisque l'impuissance où il est réduit est justement l'idée la plus haute, la plus vraie, la plus exacte que nous puis-

[1] Phil., III. — [2] Joan., III.

sions avoir sur la terre et qu'il puisse donner de cette gloire. Ne faisons donc point aujourd'hui d'efforts inutiles pour comprendre une gloire dont la plus ancienne propriété est d'être incompréhensible. Il nous doit suffire de la connaître comme nous connaissons Dieu, c'est-à-dire de savoir ce qu'elle est par ce qu'elle n'est pas. Or, nous le savons, et j'oserais même ajouter que nous le sentons, lorsqu'il nous arrive, en contemplant l'univers et le bel ordre des créatures qui le composent, de faire cette réflexion aussi touchante que solide : Tout ce que je vois n'approche pas de ce que j'espère ; et tout ce que j'admire en cette vie n'est qu'une ombre obscure et confuse de ce que Dieu me destine en l'autre. Car voilà, Chrétiens, la plus excellente notion que nous ayons à nous en former. En effet, c'est ainsi que saint Augustin, voyant la cour des empereurs de Rome si pompeuse et si magnifique, se figurait par proportion la magnificence et la beauté de la cour céleste ; c'est ainsi qu'au milieu des cérémonies les plus augustes il s'écriait : *Si hæc tam pulchra sunt, qualis ipse? et si hæc tanta, quantus ipse?* Si tout ceci est si brillant, si grand, si surprenant, que sera-ce de vous, ô mon Dieu ! et c'est ainsi que nous en jugerions nous-mêmes, si nous ne nous laissions pas éblouir au vain éclat du monde, et que nous sussions, comme ce grand saint, nous élever des grandeurs visibles et mortelles aux grandeurs invisibles et éternelles. Mais encore une fois tenons-nous-en à la règle du Saint-Esprit, qui nous défend de chercher ce qui est au dessus de nous, et qui nous ordonne d'être attentifs à ce que Dieu demande de nous : *Altiora te ne quæseris; sed quæ præcepit tibi Deus, illa cogita semper;* c'est-à-dire, sans avoir une vaine curiosité d'apprendre en quoi consiste la gloire des bienheureux, instruisons-nous avec humilité de ce que nous devons faire pour y parvenir. Le voici, mes chers auditeurs, et il n'y a personne qui ne doive se l'appliquer. Le Sauveur du monde nous fait connaître, par son exemple, que cette gloire est une récompense, et il nous fait au même temps entendre que cette récompense est surtout le fruit et le prix des souffrances. Arrêtons-nous à ces deux pensées, et faisons-en le partage de ce discours. Cette gloire où nous appelle après lui Jésus-Christ est une récompense ; il faut donc la mériter : ce sera la première partie. Cette récompense est surtout le fruit et le prix des souffrances ; c'est donc en particulier par le bon usage des souffrances qu'il la faut mériter : ce sera la seconde partie. Ainsi le Fils de Dieu l'a-t-il méritée lui-même. Et voilà en deux mots ce qu'il nous a révélé de notre gloire future, et ce qu'il nous est nécessaire de ne pas ignorer.

Tout le reste sont choses ineffables, mystères cachés, secrets qu'il n'est pas permis même à saint Paul de nous découvrir, et qu'il est beaucoup moins en mon pouvoir de vous expliquer: *Arcana verba quæ non licet homini loqui*[1]. Mais pour votre édification et pour satisfaire à ce que vous attendez de moi, je dois vous dire, et je vous le dis avec tout le zèle que Dieu m'inspire, que si vous voulez arriver à la même gloire que Jésus-Christ, vous devez la mériter comme Jésus-Christ, première proposition; et que si vous voulez la mériter comme Jésus-christ, vous devez souffrir comme Jesus-Christ, seconde proposition. Je vous demande pour l'une et pour l'autre une attention favorable. Elles sont simples; mais, dans leur simplicité, elles renferment les plus importantes instructions. (BOURDALOUE, *Sur l'Ascension de Jésus-Christ.*)

Si nous voulons arriver à la même gloire que Jésus-Christ, il faut la mériter comme Jésus-Christ.

Je m'en vais, disait le Sauveur du monde à ses disciples, sur le point qu'il était de retourner à son Père; je vais prendre possession de la gloire qui m'est réservée dans le ciel, et vous préparer en même temps à chacun votre place dans ce séjour bienheureux : *Vado parare vobis locum*[2]. Parole pleine de consolation; mais parole précédée d'une autre qui devait être pour eux, et qui est pour nous un grand fonds d'instruction. Car le même Sauveur leur avait dit auparavant : Ce royaume où je veux vous appeler après moi, je vous le promets, mais aux mêmes conditions que mon Père me l'a promis, et vous ne l'aurez point autrement que moi : *Dispono vobis, sicut disposuit mihi Pater meus regnum*[3]. Or, le fils de David n'y est entré que par la voie du mérite. D'où il s'ensuit, mes chers auditeurs, par la plus juste de toutes les conséquences, que, pour parvenir nous-mêmes à cette gloire céleste, il faut que nous l'ayons méritée. Mettons dans tout son jour cette vérité, que je vous propose aujourd'hui comme le motif le plus capable d'exciter votre zèle et d'allumer toute votre ferveur.

Oui, Chrétiens, la gloire que nous attendons est une récompense que Dieu nous destine; et pour peu que vous ayez de pénétration, vous y devez découvrir d'abord deux différences bien remarquables qui la relèvent infiniment au dessus de ces récompenses fragiles et passagères que le monde promet à ceux qui le

[1] Cor., XII. — [2] Joan., XIV. — [3] Luc., XXII.

servent. Car, selon la belle réflexion de saint Jean Chrysostôme, telle est l'injuste distribution qui se fait des récompenses du monde : on les a souvent sans les mériter, et on les mérite encore plus souvent sans les avoir. On les a sans les mériter, et c'est ce qui devrait humilier la plupart des heureux du siècle ; et on les mérite encore plus souvent sans les avoir, c'est ce qui rebute et ce qui désespère les malheureux. Mais il n'en est pas ainsi de cette récompense immortelle où nous aspirons. Comme on ne l'obtient jamais qu'en la méritant, aussi est-on sûr de ne la mériter jamais sans l'obtenir : deux points auxquels je m'attache, et que je voudrais imprimer profondément dans vos esprits.

C'est une récompense que ce royaume éternel, où Jésus-Christ, comme notre chef, entre glorieux et triomphant ; mais cette récompense, prenez garde à ces trois pensées, on ne l'a point qu'on ne la mérite ; on ne l'a que parce qu'on la mérite ; on ne l'a qu'autant qu'on la mérite. On ne l'a point, dis-je, qu'on ne la mérite. Dieu, comme maître de ses biens, pouvait nous la donner gratuitement, sans qu'il nous en coûtât rien : mais il ne l'a pas voulu ; et, suivant l'ordre qu'il a établi, il faut de deux choses l'une, ou que nous méritions cette récompense, ou que nous y renoncions. De quelque manière que Dieu nous ait prédestinés, en vue ou indépendamment de nos bonnes œuvres (question qui partage l'école, et qui n'appartient point à mon sujet), il est certain, et c'est un principe de religion, que nous n'aurons jamais part à son héritage si nous nous trouvons à la mort dépourvus de ces mérites, qui sont, selon l'Évangile, les titres légitimes pour y prétendre. Venez, nous dira Jésus-Christ dans le jugement dernier, si nous sommes assez heureux pour être du nombre de ses brebis et placés à sa droite ; venez, les bien-aimés de mon Père, possédez le royaume qu'il vous préparait, et qui vous est désormais acquis : *Venite : possidete paratum vobis regnum*[1]. Mais en vertu de quoi nous le donnera-t-il ce royaume? Ecoutez ce qu'il ajoutera : Parce que vos bonnes œuvres me parlent pour vous, parce que vous avez fait des choses dont je n'ai pas perdu le souvenir, et qu'il est maintenant de ma justice et de ma fidélité de les reconnaître ; parce que dans la personne des pauvres, qui étaient mes membres vivans, vous m'avez secouru, nourri, logé, visité : enfin, régnez avec moi, parce que vous avez été charitables pour moi : *Possidete paratum vobis regnum ; esurivi enim, et dedistis mihi manducare.* Raisonnons tant qu'il nous plaira,

[1] Matth., XXV.

voilà, dans le sens de Jésus-Christ même, tout le dénouement du mystère impénétrable de la prédestination. C'est en cela, remarque le docteur angélique saint Thomas, que cette récompense du ciel est une véritable gloire, et même la gloire par excellence, parce qu'elle est le fruit du mérite, et du mérite le plus parfait qui puisse convenir à l'homme. En effet, ce qui se donne à la faveur peut bien être une grace, peut bien être une distinction, peut bien être une gloire. Or, ce n'est point là ce que Dieu réserve à ses élus; mais, dans le langage du Saint-Esprit, ce qu'il leur réserve est une récompense, et par là même une gloire : *Gloria hæc est omnibus sanctis ejus*[1]. Parce qu'ils ont été saints sur la terre, ils sont bienheureux dans le ciel, et comblés de gloire; mais leur bonheur, et comme récompense et comme gloire, suppose qu'ils s'en sont rendus dignes : voilà ce que nous enseigne la foi.

Calvin a combattu cette vérité, et c'est un des points où je confesse que son hérésie m'a toujours paru plus insoutenable. Il a prétendu que nos plus saintes actions, par rapport à Dieu, ne pouvaient jamais être méritoires : cependant Dieu même nous assure qu'elles le sont, et nous dit en termes exprès qu'à la fin des siècles sa providence éclatera, lorsqu'il viendra pour rendre à chacun selon le mérite de ses œuvres: *Unicuique secundum meritum operum suorum*[2]. Pouvait-il s'expliquer plus clairement? Mais ne suffit-il pas, disait Calvin, que Jésus-Christ nous ait acquis la gloire que nous espérons, et qu'il l'ait méritée pour nous? Non, répondent les théologiens après saint Augustin, cela ne suffit pas. Il faut qu'après lui, que par lui et qu'avec lui, nous la méritions encore pour nous-mêmes, comme il ne suffit pas que Jésus-Christ ait fait sur la croix pénitence pour nous, si nous ne la faisons pour nous-mêmes. Il faut que notre pénitence, jointe à la pénitence de cet Homme-Dieu, nous réconcilie avec Dieu; et de même, il faut que nos mérites, joints à ses mérites, nous ouvrent le royaume de Dieu; et c'est à quoi le grand Apôtre travaillait si saintement, et ce qui lui faisait dire : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi*[3]; j'accomplis en moi ce qui manquerait sans cela à ma rédemption, et à ce que Jésus-Christ a souffert pour moi. Mais n'est-ce pas faire tort aux mérites du rédempteur que d'accorder une récompense aussi divine que celle-là à d'autres mérites que les siens? Nullement, dit saint Augustin, et la raison qu'il en apporte est convaincante, parce que les mérites que nous devons

[1] Ps. CXLIX. — [2] Eccl., XVI. — [3] Col., I.

acquérir, et ajouter à ceux du rédempteur, sont tellement des mérites différens des siens, qu'ils sont néanmoins dépendans des siens, fondés sur les siens, tirant toute leur efficace et toute leur valeur des siens, et par conséquent incapables de préjudicier aux siens. Que fait Dieu quand il nous récompense? Je l'avoue, il couronne nos mérites; mais, parce que nos mérites sont ses dons, en couronnant nos mérites, il couronne dans nos personnes ses propres dons: *Coronat in nobis dona sua*; c'est la belle expression de saint Augustin. Mais avouer que l'homme peut mériter le royaume du ciel, n'est-ce pas lui donner le sujet de se glorifier? Oui, continue ce saint docteur, et malheur à nous si, faute d'un tel mérite, nous n'étions pas en état de nous glorifier dans le sens que Calvin veut nous le défendre! Car le royaume céleste n'est que pour ceux qui ont droit de se glorifier dans le Seigneur, et un des caractères de l'homme juste, le plus distinctement marqués par l'Apôtre, est qu'il puisse, sans présomption, mais avec une sainte confiance, prendre part à cette gloire dont le Seigneur est le principe et la fin: *Qui gloriatur, in Domino glorietur*[1]. Or, le faible de l'hérésie et de la prétendue réforme de Calvin, est qu'elle dépouille le juste de tout mérite, j'entends de tout mérite propre, et qu'elle lui ôte ainsi tout moyen de se glorifier même en Dieu: condition néanmoins essentielle pour être récompensé de Dieu. Avançons.

Non seulement on n'a point la récompense du ciel qu'on ne la mérite; mais, ce que je vous prie de bien comprendre, on ne l'a que parce qu'on la mérite: en sorte qu'elle est le partage du mérite seul, à l'exclusion de tout autre titre. De là vient que saint Paul, pour la définir, l'appelle couronne de justice: *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ*[2]; parce qu'en effet, disent les Pères, cette récompense ne doit être donnée aux hommes que selon les règles d'une justice rigoureuse, d'une justice incorruptible, d'une justice que rien ne touchera, que rien ne fléchira, que rien ne préoccupera; d'une justice qui n'aura d'égard pour personne, qui ne distinguera ni qualités, ni rangs, ni naissance, mais qui discernera parfaitement le mérite. Les récompenses du siècle sont tous les jours en butte à la cupidité et à l'ambition: quoiqu'elles ne soient dues qu'au mérite, toute autre chose que le mérite contribue à les faire avoir. On les emporte par le crédit, on se les attire par la brigue, on les arrache par l'importunité: les plus hardis

[1] I Cor., I. — [2] I Tim., IV.

et les plus avides sont ceux qui y parviennent; le hasard en décide, la bonne fortune de l'un et souvent l'iniquité de l'autre. On se prévaut, pour les demander, du mérite d'autrui ; le fils veut être recompensé des services du père ; l'ami croit être en droit de profiter du travail et du pouvoir de son ami. Ceux mêmes que Dieu a fait les dispensateurs de ces récompenses temporelles, quelque précaution qu'ils y apportent, et quelque envie qu'ils aient de les distribuer avec équité, peuvent à peine se répondre d'eux-mêmes et compter qu'ils ne se laisseront pas prévenir et surprendre. Comme ils sont hommes, dit saint Augustin, ils récompensent en hommes, c'est-à-dire bien plus souvent selon la nécessité de leurs affaires que selon le degré de leur estime ; bien plus souvent par inclination que par raison. Et en effet, ceux qui entrent dans leurs plaisirs ont communément bien plus de part à leurs graces et à leurs bienfaits que ceux qui s'immolent pour leur service. Ceux qui les flattent et qui les trompent sont communément bien mieux récompensés que ceux qui leur sont fidèles. Ainsi vont les choses humaines ; et quelque zèle que nous ayons pour la réformation de l'univers, nous ne devons pas espérer qu'elles prennent un autre cours.

Rien de tout cela dans la récompense où Dieu nous appelle. Il pèsera ses élus dans la balance, mais dans la balance du sanctuaire ; et leur mérite seul, mis à l'épreuve de son jugement, fera la décision de leur sort. Quiconque n'en aura point l'exacte mesure, fût-il un des dieux de la terre, sera rejeté. Comme le fils ne portera point l'iniquité du père, aussi le mérite du père ne suppléera point à l'indignité du fils. Tout devant Dieu sera personnel, et la règle du Saint-Esprit subsistera : *Unicuique secundum meritum operum suorum* [1]. A chacun selon ses œuvres. Il ne dit pas : A chacun selon ses lumières, à chacun selon ses maximes, à chacun selon ses talens ; il ne dit pas même : A chacun selon ses désirs, selon ses projets et ses intentions ; mais : A chacun selon ses actions, à chacun selon ce qu'il aura fait, et non point selon ce qu'il aura cru ou ce qu'il aura voulu faire : *Unicuique secundum meritum operum suorum.* En un mot, le temps de la grace et de la miséricorde sera expiré, et celui de la justice succèdera ; et par la même raison que la grace, dans les élus, aura précédé tout mérite, la gloire dont Dieu les comblera aura pour fondement le mérite acquis par la grace. Rien de plus vain, dans l'opi-

[1] Eccl., XVI.

nion des mondains mêmes, que la gloire du monde: pourquoi? Parce qu'elle n'est ni une preuve certaine, ni une conséquence sûre du mérite; parce qu'elle est presque toujours l'effet du caprice et de la prévention des hommes; parce qu'il n'y a rien où la corruption du jugement des hommes, où leur peu d'équité, d'intégrité, de sincérité, paraisse plus évidemment qu'en ce qui regarde cette gloire profane. Mais, par une règle toute contraire, concevez de là ce que c'est que la gloire des prédestinés dans le ciel, puisque c'est un Dieu qui en est l'arbitre; un Dieu souverainement juste, et qui ne peut estimer que ce qui est essentiellement estimable; un Dieu aussi déterminé à ne glorifier que le mérite qu'il l'est à réprouver et à punir le péché; un Dieu dans l'un et dans l'autre également infaillible, inflexible, irrépréhensible: tel est, mes frères, concluait saint Paul, tel est le maître dont il m'importe d'être loué et d'être favorablement jugé, parce que c'est celui dont l'approbation et la louange doit faire éternellement la solide gloire: *Qui autem judicat me, Dominus est*[1].

Enfin cette récompense des bienheureux, on ne l'a qu'autant qu'on la mérite; et si l'un est plus récompensé que l'autre, s'il est dans un degré de gloire plus éminent que l'autre, ce n'est que parce qu'il a plus de mérite que l'autre. Dans le monde, on voit tous les jours des mérites médiocres l'emporter sur des mérites éclatans; et vous le permettez, Seigneur, pour nous apprendre que ce n'est point ici que se doit faire le vrai discernement de nos personnes; vous le permettez pour nous détacher malgré nous de la terre, et pour nous faire porter plus haut nos vues; mais dans le royaume de Dieu, chacun est placé selon l'ordre où il doit être; et une des plus singulières beautés que l'Écriture y fait remarquer, est cette admirable proportion entre la qualité du mérite et le rang qu'il occupe. Il y a, disait le Fils de Dieu, dans la maison de mon Père, différentes demeures; mais ces demeures, observe saint Bernard, ne sont différentes que parce qu'il s'y trouve des mérites différens. Le plus ou le moins de mérite y fait donc le plus ou le moins d'élévation; cinq talens de mérite y produisent cinq talens de gloire, et deux n'y en produisent que deux: tellement que la diversité du mérite y distingue, y partage, y ordonne tout. Or, si cela est, Chrétiens, permettez-moi de m'arrêter ici, et de faire avec vous une réflexion dont il est difficile que vous ne soyez pas touchés: à quelle étonnante révolution ne doivent pas s'attendre la

[1] Cor., IV.

plupart des hommes, quand ce mystère s'accomplira, et que Dieu, dans son jugement dernier, viendra faire ce partage? Quelle désolation, par exemple, pour tant de grands, lorsque, après avoir tenu dans le monde des rangs honorables que leur donnaient leurs dignités, leurs emplois, leurs charges, il leur en faudra prendre d'autres que le mérite seul règlera, et où l'arrêt de Dieu les réduira! Si Dieu, au moment que je parle, leur faisait voir l'affreuse différence de ce qu'ils sont aujourd'hui et de ce qu'ils seront alors, dans quelle consternation cette vue ne les jetterait-elle pas! et quand, à la mort, il faudra quitter en effet ces rangs de naissance et de fortune pour passer à d'autres rangs qu'une exacte et rigoureuse justice leur assignera, quelle douleur pour eux de se trouver dans un si prodigieux abaissement, dans un éloignement infini de Dieu, parce qu'ils n'auront presque rien fait pour Dieu! Je sais que cette réflexion est affligeante; mais en est-elle moins salutaire; et ne serais-je pas prévaricateur, si, dans une occasion aussi naturelle que celle-ci, je ne les faisais souvenir qu'outre les grandeurs de la terre, il y en a d'autres dans le ciel où ils doivent aspirer; qu'il y a d'autres honneurs dont ils doivent être jaloux, d'autres places qu'ils doivent remplir, d'autres établissemens pour lesquels Dieu les a créés? Aurais-je pour leur salut le zèle que mon ministère doit m'inspirer, si je ne les avertissais pas que la figure de ce monde passe, et qu'après qu'elle sera passée, le mérite d'une vie chrétienne est le seul titre de distinction qui nous restera?

Mais revenons. Je ne me suis pas contenté de vous dire qu'on a souvent les récompenses du monde sans les mériter; j'ai ajouté que souvent aussi on les mérite sans les avoir; au lieu que nous sommes assurés, en méritant la récompense éternelle, de l'obtenir. En effet, comptez, si vous le pouvez, mes chers auditeurs, combien de gens vous avez vus dans le monde mener une vie obscure, et ne parvenir à rien, avec un mérite et des services qui devaient les élever à tout. Des patrons leur ont manqué, des concurrens les ont écartés; l'envie, l'intrigue, la cabale, mille mauvais offices les ont détruits; un maître aveugle et sans discernement, un maître insensible et indifférent, un maître trompé et prévenu les a laissés dans la foule, les a oubliés, méprisés, rebutés. Que ne nous apprend pas là-dessus l'usage et la science du monde! Mais avec Dieu, je suis à couvert de toutes injustices. Quoi que je fasse, si c'est pour lui que je le fais, il m'en tiendra compte. Qu'est-ce qu'un verre d'eau? cependant ce verre d'eau donné en son nom ne sera pas sans récompense. Qu'est-ce qu'une pensée? cependant

cette bonne pensée reçue et suivie aura son salaire. Qu'est-ce qu'un désir? cependant ce bon désir, conçu et formé dans le cœur, produira, selon l'expression de l'Apôtre, son rayon de gloire. Qu'est-ce qu'une parole? cependant cette parole, dite avec douceur, avec humanité, avec charité, sera écrite dans le livre de vie. Or, si Dieu doit récompenser de la sorte jusqu'aux moindres mérites, que sera-ce des autres? C'est ainsi qu'il nous l'a promis; et comme il est tout-puissant, c'est ainsi qu'il peut l'accomplir; et comme il est fidèle, c'est ainsi qu'il veut l'accomplir : par conséquent, c'est ainsi qu'il l'accomplira. En sorte, conclut saint Augustin, que sa toute-puissance, qui est la toute-puissance d'un Dieu, n'aura point dans l'éternité d'autre occupation que de glorifier ses élus et tous leurs mérites. Voilà à quoi il s'emploira, en quoi il mettra une partie de ses complaisances, de quoi il ne se lassera jamais.

Mais cela posé, Chrétiens, et quoique nous fassions profession de le croire, vivons-nous et agissons-nous comme en étant persuadés? Je parle à des auditeurs qui, chacun dans leur condition, se piquent d'avoir leur mérite, et je veux bien convenir de tout le mérite dont vous vous piquez. Mais ce mérite, que je n'ai garde de vous disputer, est-ce un mérite pour le ciel? est-ce un mérite à qui Jésus-Christ ait jamais rien promis? est-ce un mérite que vous osiez vous-mêmes présenter à Dieu pour lui demander son royaume? Si les saints, qui règnent avec ce Dieu et ce roi de gloire, n'avaient point eu d'autre mérite, recueilleraient-ils maintenant les fruits dont ils ont jeté sur la terre les précieuses semences? Entrons dans le détail. Une vie aussi inutile et aussi vide de bonnes œuvres que celle d'un homme du monde, d'une femme du monde, réguliers d'ailleurs et d'une conduite, selon le monde, irréprochable, est-ce la vie d'un Chrétien, gagé, selon la parabole de l'évangile, pour mériter une récompense immortelle? Voyons ces mercenaires, qui, pressés par le besoin, donnent leur peine pour un salaire temporel ; ces hommes à qui le Fils de Dieu nous compare si souvent, et à qui il veut, en quelque état que nous puissions être, que nous nous conformions. Les imitons-nous? sommes-nous attachés comme eux à un travail constant et assidu? renonçons-nous comme eux à la mollesse et à la douceur du repos? avons-nous, comme eux, des jours pleins par une pratique entière de nos devoirs? Si, malgré cette inutilité de vie, l'on gagnait le ciel, le ciel serait-il ce royaume de conquête qu'il faut emporter par violence et acheter si chèrement? Doit-il suffire à des Chrétiens, pour être récompensés de Dieu, de se trouver exempts de

crime? et la maxime sur laquelle on s'appuie jusqu'à s'en faire une conscience, que tout le mérite du salut se réduit à ne point faire de mal, n'est-ce pas une erreur dont il faut aujourd'hui vous détromper? mérite-t-on des récompenses en ne faisant rien? le monde en juge-il de la sorte? récompense-t-il l'oisiveté, quoique d'ailleurs innocente? n'exige-t-il pas des services réels? et pourquoi croirons-nous que Dieu nous en tiendra quittes à moins de frais? Vivant dans cette erreur grossière, que je sais être le désordre le plus ordinaire de ceux qui m'écoutent, puis-je, mes chers auditeurs, vous dire, à la vue de Jésus-Christ montant au ciel: *Gaudete et exultate*[1]; Réjouissez-vous, tressaillez de joie? pourquoi? *Quoniam merces vestra copiosa est in cœlis;* parce que vous aurez la même récompense que ce Dieu glorifié, une récompense abondante. Ne dois-je pas vous dire plutôt: Pleurez et gémissez? pourquoi? parce que, travaillant si peu, il faut que votre récompense soit bien petite: pleurez; pourquoi? parce qu'il est même plus vraisemblable que cette récompense des élus n'est point pour vous: pleurez; pourquoi? parce que ces mérites dont vous voulez vous prévaloir, et à qui le monde donne de vains éloges, sont des mérites périssables, dont vous avez déjà reçu la récompense, et dont vous ne la recevrez jamais. Voilà, dans cette sainte solennité, et malgré la joie de l'Église, ce qui doit faire le sujet de votre douleur.

Enfans des hommes, concluait le prophète royal, jusques à quand aimerez-vous la vanité et chercherez-vous le mensonge? *Usquequo diligetis vanitatem, et quæretis mendacium* [2]? Il leur en demandait la raison, *usquequo?* et il n'en attendait pas la réponse, remarque saint Augustin, parce qu'il savait bien qu'ils n'en avaient point à lui faire. Souffrez que je vous fasse le même reproche. Enfans des hommes, jusques à quand vous fatiguerez-vous à chercher des récompenses corruptibles, dont la poursuite vous cause tant d'inquiétudes, dont le retardement vous remplit de tant de chagrins, dont vous n'êtes jamais contens, et qui ne servent qu'à vous jeter dans un plus profond oubli de Dieu? Aussi ardens que vous l'êtes pour ces biens de fortune qui emportent toutes vos réflexions et tous vos soins, et dont la mort vous dépouillera bientôt, jusques à quand négligerez-vous ces vrais biens et cette couronne que votre médiateur et votre chef vous propose comme l'objet le plus digne de vos vœux? Écoutez-le parler lui-même; car c'est lui-même qui, du haut de sa gloire, s'adresse à nous en ce jour, et nous dit:

[1] Matth., v. — [2] Ps. iv.

Usquequo diligetis vanitatem, et quæretis mendacium? Hommes terrestres et sensuels, jusques à quand mépriserez-vous mes promesses pour celles du monde? puisque vous êtes si intéressés et si avides, que ne vous attachez-vous du moins au maître qui vous offre davantage? Le monde a-t-il des récompenses aussi solides et même aussi présentes que les miennes? le monde, quand vous vous êtes livrés à lui, vous a-t-il jamais rendus heureux, et trouve-t-on le centuple en le servant? Voilà, Chrétiens auditeurs, à quoi il faut que vous répondiez, mais à quoi vous ne pouvez bien répondre que par la réformation de vos mœurs et par un parfait changement de vie. Que ce soit donc là désormais l'exercice de votre foi : *Thesaurizate vobis thesauros in cœlo*; [1] Amassez des trésors pour le ciel. Au lieu de ces vertus mondaines dont vous vous parez, et qui ne sont devant Dieu de nul mérite; au lieu de cette prudence de la chair, de cette politique, de cette force païenne, entrez dans la pratique de ces vertus chrétiennes qui seront pour vous des sources fécondes de béatitude et de gloire. Appliquez-vous non seulement à vous assurer, mais à augmenter votre récompense par vos bonnes œuvres. C'est à quoi jusques à présent vous n'avez point pensé, mais il est encore temps d'y pourvoir : car vous pouvez encore réparer par votre ferveur toutes vos pertes. Vous pouvez encore racheter ces jours malheureux où vous n'avez rien fait, ni pour Dieu, ni pour votre ame. Vous pouvez même, à l'exemple des ouvriers de l'Évangile, commençant tard et à la dernière heure du jour, être aussi bien récompensés que ceux qui sont venus dès le matin, et ont travaillé toute la journée. Or, si vous le pouvez, êtes-vous excusables de ne le pas faire? (BOURDALOUE.)

Bienfaits que nous procure l'ascension de Jésus-Christ.

Le moment est venu, mes frères ; répétons avec enthousiasme ces paroles du prophète : Dieu soit loué ! Jamais nous n'eûmes plus sujet de chanter les louanges du souverain Seigneur de toutes choses, et de nous écrier : « Qui racontera dignement les merveilles « du Seigneur [2] ? »

En ce jour le Christ, que nous pouvons bien appeler les prémices de notre nature, s'élève dans les cieux ; il avait pris sur la terre notre nature et nos infirmités ; aujourd'hui il va partager le trône éternel de son Père, réconcilier des serviteurs avec leur maî-

[1] Matth., VI. — [2] Ps. CV.

tre, et opérer enfin une pacification générale entre le ciel et la terre. La victoire qu'il remporte sur l'Enfer, les récompenses impérissables qu'il obtient pour tant de travaux qu'il a endurés, ces couronnes d'immortalité qui ceignent son front, la gloire enfin qui l'entoure dans les cieux ; voilà ce qu'on propose à chacun de nous de partager avec lui. Livrons-nous donc tous aux transports d'une vive allégresse, en voyant nos prémices, c'est-à-dire le Christ, assis au plus haut des cieux, et notre nature occupant dans sa personne le trône qui est à la droite de Dieu son Père.

Et en effet, mes frères, si un grand prophète appelle heureux ceux qui ont des enfans dans Sion ou des parens dans Jérusalem [1], n'avons-nous pas bien plus raison encore de nous livrer aux plus vifs transports de l'allégresse, en voyant les prémices de notre nature élevées ainsi jusqu'au plus haut des cieux, et prenant possession du trône royal que nous avions malheureusement perdu ? Considérez, je vous prie, combien est grande la bonté de Dieu, combien sont admirables les secrets de sa Providence envers nous, que la perfidie du démon avait exclus du Paradis. Tout à coup il nous délivre de ce poids de malédiction qui pesait sur nous, et nous élève au plus haut degré de dignité. Naguère nous étions réputés indignes d'un Paradis terrestre, et nous voilà maintenant jugés dignes de remplir dans les cieux la première place ; notre nature, naguère encore le jouet des démons, voit aujourd'hui toutes les puissances célestes se confondre devant elle en adorations. O heureuse envie, heureuse jalousie de notre ennemi, que de biens tu nous as procurés ! C'est à toi que nous sommes redevables d'une semblable immortalité. La source de tous nos maux est ainsi devenue pour nous la source de tous les biens.

Quelle ne doit pas être la rage du démon ! Si les biens terrestres dont jouissaient nos premiers parens ont excité dans son cœur tous les tourmens de l'envie, que doit-il éprouver, en voyant cette même nature humaine devenue l'objet des adorations du ciel ? Ils étaient grands, ils étaient incomparables sans doute les avantages dont il nous avait dépouillés ; mais qu'ils sont plus grands et plus incomparables encore ceux qui nous sont rendus ! Nous n'étions plus dignes de la terre, et nous voilà dans les cieux, et nous voilà assis sur un trône éternel, comme celui de Dieu même ! Ces chérubins, chargés d'exclure à jamais la nature humaine du Paradis, sont eux-mêmes prosternés devant elle, et l'adorent avec respect.

[1] Is., XXXI, 9.

Mes frères, laissez votre étonnement prendre un libre cours; méditez avec admiration la profonde sagesse de votre Dieu, et glorifiez celui qui vous a mérité tant et de si grands bienfaits. Leur grandeur surpasse celle des maux que nous avions encourus, puisqu'en perdant un Paradis sur la terre, nous en retrouvons un dans les cieux, et que nous recevons l'immortalité bienheureuse en échange d'une vie fugitive. Nous étions aux yeux de Dieu un objet de haine et de mépris, et il a daigné nous appeler ses enfans : que dis-je, ses enfans? Bien plus que cela, ses héritiers, les cohéritiers de Jésus-Christ. Voilà comment le Seigneur nous a rendus bien plus que nous n'avions perdu autrefois.

Toutefois, quand vous entendez dire : Il est monté, il s'est élevé au ciel, gardez-vous de vous figurer rien de corporel, ni de penser que Dieu peut changer ainsi un lieu pour un autre. La Divinité remplit tout; elle est présente partout; elle n'est absente d'aucun lieu; elle voit tout et opère tout en tous lieux. Mais celui qui n'avait pas dédaigné de prendre sur la terre un corps semblable au nôtre, a voulu nous ressembler encore dans tout le reste. Si donc il s'élève dans les airs, cela ne peut convenir qu'à notre nature qu'il a prise; et c'est ce qui doit nous faire répéter tous ensemble en ce jour, avec un concert de voix et d'exclamations : Le Seigneur est monté aux cieux au milieu des cris de joie, et au son éclatant de la trompette. Réunissons-nous tous pour célébrer dignement cette grande fête, puisque tous nous sommes appelés à jouir des biens infinis qu'elle nous procure.

De même qu'un maître rempli de bienveillance et d'attachement pour son serviteur ne refuserait pas, à cause de son amour, de revêtir les habits de ce serviteur chéri, de même notre Seigneur Jésus-Christ, plein de charité pour nous, et voyant l'abîme de maux où nous étions tombés, sans qu'il nous restât aucune espérance de salut, a daigné se revêtir lui-même de notre corps; il est venu se montrer à la terre, et partout il a délivré les hommes de leurs erreurs, et les a conduits à la vérité comme par la main. C'est pourquoi il nous crie dans l'Évangile: « Je ne suis pas venu « appeler les justes, mais les pécheurs, à la pénitence [1]. » Il vient d'achever ce qu'il voulait : l'homme languissait en quelque sorte étendu sur la terre; il l'a relevé, il l'a traité avec tant d'humanité et de douceur que notre raison ne saurait comprendre ce qu'il a fait pour nous.

[1] Luc., v; Matt., ix.

Car, dites-le-moi, mes frères, comment nous, qui l'avions tant offensé; nous, qui n'étions plus dignes même de la terre; nous, qui, par notre faute, avions dédaigné le haut rang où il nous avait placés, comment avons-nous pu être élevés à tant de gloire? comment s'est terminée cette longue guerre? comment s'est éteinte subitement la colère de Dieu? était-il rien de plus surprenant et de plus admirable? et pourtant ce n'est pas nous qui avons fait les premières démarches. Il ne nous a point vus accourir à lui; mais, malgré tous les justes sujets d'indignation qu'il avait contre nous, c'est lui-même qui s'est fait votre intercesseur pour tout pacifier. Voyez-vous l'admirable sagesse de mon Dieu? comprenez-vous son ineffable charité? pénétrez-vous des desseins de sa providence?

C'est aujourd'hui que l'aiguillon de la mort est détruit, que la victoire est arrachée à l'Enfer, que la puissance de la mort est anéantie, que l'inimitié entre le ciel et la terre est éteinte, et que se termine enfin une guerre cruelle qui durait depuis si long-temps.

Les hommes sont devenus semblables aux Anges, les hommes sont confondus avec les Anges, et les uns et les autres ont désormais entre eux les rapports les plus intimes.

Or, que ce soit pour réconcilier son Père avec les hommes que notre maître et Seigneur est monté aux cieux, c'est ce que lui-même nous assure, en disant : « Il vous est avantageux que je « m'en aille : car si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra « point à vous[1]; » et pour gage de notre parfaite réconciliation avec Dieu son Père, il promet l'assistance de ce consolateur. Car, écoutez ce qui est écrit : « C'est lui qui vous conduira dans toute vérité[2], » c'est-à-dire, ô hommes! vous vous égariez dans mille routes tortueuses, vous marchiez çà et là, au hasard; mais l'Esprit saint, qui doit vous être envoyé, sera votre guide; il vous enseignera le vrai chemin, et vous conduira droit à la vérité. Admirable changement! Dieu était plein d'une juste colère contre nous; nous-mêmes nous n'éprouvions pour le meilleur des maîtres qu'un funeste éloignement : qu'est-il arrivé? Notre Seigneur Jésus-Christ est venu pour nous servir d'intermédiaire et de conciliateur; avec lui l'harmonie et la concorde ont bientôt reparu.

Tel est le principe de cette espérance salutaire que nous nourrissons au dedans de nous, et que nous sentons redoubler toutes les fois que nous élevons nos regards jusqu'au trône où est assis Jésus-Christ notre Sauveur. Parlez-moi maintenant des choses les

[1] Joan., XVI. — [2] Ibid., XVII, 13.

plus terribles ; rappelez-moi, si vous le voulez, avec la plus effrayante énergie, les vers, la poussière, les feux, les tourmens, les grincemens de dents, tout ce que l'imagination peut trouver de plus épouvantable : rien de tout cela ne m'effraie. J'ai jeté les yeux sur mon Sauveur, assis maintenant dans la gloire des cieux. C'en est fait, rien ne m'arrête, et je me ris de tous les obstacles.

Allons donc, Chrétiens, plus de lâcheté, plus de tiédeur; reconnaissez votre grandeur et votre noblesse à la grandeur des destinées qui vous sont réservées; voyez combien est touchante la sollicitude paternelle du Sauveur : « Il ordonne à ses disciples de ne point « sortir de Jérusalem, mais d'y attendre l'effet des promesses de son « Père [1]. » Il savait toute la faiblesse de notre nature, et combien elle a besoin d'un puissant secours; et pour cela il lui ménage dans sa bonté l'assistance toute-puissante du Saint-Esprit contre les piéges et les machinations du démon. Semblable alors à un général expérimenté qui, voyant ses soldats se déconcerter à l'aspect menaçant des bataillons ennemis, s'efforce de les rassurer, en les armant de cuirasses, de casques, de boucliers et de tout ce qui peut les défendre des coups de leurs ennemis; notre Seigneur Jésus-Christ, voyant toute la puissance et toute la force de nos ennemis, et comprenant par la combien la nature humaine avait besoin de secours, l'a fortifiée par la force de l'Esprit saint, de telle sorte que ce même homme, qui tremblait naguère devant les phalanges infernales, leur paraît maintenant redoutable et terrible, et d'un seul regard met en fuite l'insidieux serpent. Telle est la vertu de la grace divine : partout où elle se montre, les démons fuient avec tous leurs prestiges. « Vous recevrez, disait le Sauveur, la vertu du « Saint-Esprit qui surviendra en vous, et vous me servirez de té- « moins dans Jérusalem, dans toute la Judée, dans Samarie et jus- « qu'aux extrémités de la terre [2]. » Il avait déjà dit quelque temps auparavant ce que c'était que cette vertu par ces paroles : « Guéris- « sez les malades, purifiez les lépreux, chassez les démons et tout « le reste [3]. Car, ajouta-t-il, il n'est point d'infirmité, quelque grave « qu'elle soit, qui ne cède à la vertu de l'Esprit saint [4]. »

Voilà les grands biens que ce jour nous procure. Les Anges ont reçu aujourd'hui dans le ciel ce qu'ils attendaient avec impatience; ils contemplent en tremblant notre nature assise sur le trône de Dieu même, resplendissante de la gloire qui l'entoure. Et remarquez ici la différence du serviteur et du maître : quand Elie monta

[1] Act., I, 4. — [2] Ibid., I, 8. — [3] Matth., X, 8. — [4] Luc., VI, 18.

au ciel, il y fut enlevé sur un char de feu; mais quand le Seigneur y monta avec son adorable humanité, une nuée le suivit, jusqu'à ce que la distance le dérobât à nos yeux. Le premier semblait seulement être enlevé au ciel, parce que ce n'était qu'un serviteur; mais Jésus-Christ s'élève bien véritablement au ciel, parce qu'il est le maître. Ecoutons l'Ecriture : « Voilà que deux hommes se tinrent auprès d'eux; ils étaient revêtus d'habits blancs, et ils leur « dirent : Ce Jésus qui vient de s'élever dans les cieux viendra des « cieux comme vous venez de l'y voir monter [1]. » Quand il ne s'agissait que du serviteur, il n'était question que d'un char ; mais quand il s'agit du Fils, c'est un trône, et le trône de son Père que l'on nous représente [2]. Entendez Isaïe, quand il nous parle du Père : Voilà le Seigneur assis sur une nuée légère. C'est pour la même raison qu'il envoie à son Fils une nuée. Elie, encore au moment de son ascension, laissa son manteau à Elisée. Jésus, en montant aux cieux, répand ses graces et ses bienfaits sur ses disciples, et par là ne fait pas seulement un prophète, comme autrefois Elie, mais il fait une infinité de nouveaux Elisées, infiniment plus puissans encore et plus illustres que ne le fut autrefois le prophète de Galaad.

A la vue de tant de faveurs dont nous sommes comblés, songeons, mes frères, songeons à payer notre Dieu de retour, en menant une vie pure et irréprochable. Il nous a glorifiés en nous inondant de ses graces; efforçons-nous, par nos bonnes œuvres et la sainteté de notre vie, de nous le rendre propice, et de nous attirer encore des graces plus abondantes; glorifions Dieu à notre tour; foulons aux pieds le faste des richesses : c'est le seul moyen qui puisse conduire à la vérité même les infidèles, qui font bien moins attention à nos paroles qu'à nos actions. C'est pourquoi le Sauveur ne séparait jamais ces deux choses : heureux, disait-il, celui qui observe et qui enseigne; montrant ainsi que la manière d'instruire par les actions est incomparablement plus parfaite que celle d'instruire par les paroles, et que c'est par la première, bien plus que par la seconde, que nous pouvons attirer à Dieu les pécheurs et les infidèles.

Efforçons-nous donc de plaire et d'obéir à Dieu; réglons notre vie avec soin, afin de nous concilier par là les graces du Saint-Esprit. C'est alors que nous serons invincibles à tous les traits et à toutes les manœuvres du démon, et que nous serons bien plus propres à pratiquer la vertu dans tout ce qu'elle a de plus sublime

[1] Act., I, 11. — [2] IV Reg., II.

et de plus héroïque. Car, dès que la grace trouve une ame où règnent la sobriété et la tempérance, elle s'y répand avec complaisance. Préparons-nous donc, je vous en conjure, préparons-nous, avec l'aide du Saint-Esprit, à passer dans une sainte joie le temps de cette vie, pour jouir ensuite avec délices des biens du siècle futur; à nous rendre dignes du royaume céleste qui nous est destiné par l'incomparable bonté de celui qui nous a rachetés par le sang précieux qui sortit de son sein, et nous a délivrés ainsi de la servitude où nous gémissions depuis si long-temps; de ce royaume enfin que nous a conquis Jésus-Christ, auquel, ainsi qu'à son Père et au Saint-Esprit, soient gloire, honneur, puissance, adoration, maintenant et dans tous les siècles des siècles. (Saint Chrysostôme, *Homélie sur l'Ascension.*)

Si nous voulons mériter la gloire comme Jésus-Christ, nous devons souffrir comme Jésus-Christ.

C'est un ordre établi de Dieu, et le monde même, tout perverti qu'il est dans ses maximes, est obligé de s'y soumettre et de le reconnaître, on n'arrive point à la gloire par le plaisir; mais il faut renoncer au plaisir quand on se propose d'acquérir la véritable gloire. Car le plaisir ne conduit à rien, je dis à rien de solide, ni à rien de grand. Jamais ce qui s'appelle vie de plaisir n'a produit une vertu, n'a inspiré des sentimens nobles, n'a élevé l'homme au dessus de lui-même. Soit donc par la nature des choses, soit par un effet de la corruption du péché, le plaisir et la gloire dans cette vie sont incompatibles; et quiconque présume qu'il pourra les accorder se flatte et se trompe, séduit par les fausses idées qu'il a de l'un ou de l'autre. En un mot, où règne l'amour du plaisir, il faut que le désir de la gloire cesse; et où le désir de la gloire est sincère, il faut que le plaisir soit sacrifié. C'est ainsi que le concevaient les sages mêmes du paganisme; et ils le concevaient bien. Or, si cela est vrai de la gloire en général, et même en particulier de cette gloire profane que l'ambition des hommes recherche, quel jugement devons-nous faire de la gloire du ciel; de cette gloire pour laquelle nous avons tous été créés, mais sur quoi nous avons perdu tous nos droits, en perdant la grace de l'innocence, et où il n'y a plus de retour pour nous que par les œuvres de la pénitence; de cette gloire où nous ne pouvons prétendre que par la croix de Jésus-Christ, et qu'il ne nous est pas même permis d'espérer, si nous ne sommes, comme dit saint Paul, entés sur Jésus-

Christ, et sur Jésus-Christ souffrant et mourant? *Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus.* Non, mes chers auditeurs, je le répète, jamais les plaisirs de la vie ne nous feront parvenir à cette gloire. Il faut y aller par la voie des souffrances : première vérité qui confondra éternellement la mollesse et la délicatesse des mondains. Mais d'ailleurs toutes sortes de souffrances ne conduisent pas à cette gloire : autre vérité qui doit détromper une infinité de Chrétiens que nous voyons souffrir dans le monde, mais qui ne souffrent pas en Chrétiens : deux importantes leçons que j'ai encore à développer, et que je regarde comme les deux points les plus essentiels de la morale évangélique.

Il faut, comme Jésus-Christ, aller à la gloire céleste par la croix et par les souffrances. Heureux si par là nous en trouvons le chemin; mais malheur à nous si nous nous figurons qu'on y arrive par une voie plus douce et plus commode, et qu'il y ait pour cela des conditions et des états privilégiés! Que n'ai-je le zèle de saint Paul, pour graver profondément dans vos cœurs ce grand principe! C'est ce que le Sauveur du monde fit entendre aux enfans de Zébédée, qui passaient néanmoins pour ses disciples favoris, quand il réprima, par la dureté apparente de sa réponse, la vanité de leur prétention. Vous me demandez, leur dit-il, d'être assis et honorablement placés dans mon royaume, et moi je vous demande si vous pouvez boire le calice que je boirai moi-même avant vous. Comme s'il leur eût dit : Favoris et disciples tant qu'il vous plaira, si vous ne participez à ce calice dont je vous parle, à ce calice d'amertume et de douleur, il n'y a pour vous dans mon royaume ni place ni rang; et quiconque refuse d'accepter cette condition, et n'a pas le courage de passer par cette épreuve, doit renoncer à ma gloire, et compter qu'il en est exclu. C'est ce que le même Sauveur nous a fait voir dans sa propre personne, et ce qu'il déclara à ses Apôtres sur le point qu'il était de retourner à ce royaume céleste qu'il avait quitté pour descendre sur la terre : *Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam* [1]. Vous vous étonnez de ce que le Christ a souffert, et votre foi en est troublée : mais ignorez-vous les divines Écritures, et n'avait-il pas été dit qu'il souffrirait de la sorte, et qu'il entrerait ainsi dans la gloire? Or, s'il le fallait pour le Christ, *oportuit,* ne le faut-il pas pour nous? et qui peut se plaindre d'une loi que le Fils même de Dieu a voulu et a dû subir?

[1] Luc., xxiv.

Aussi les Saints, au moins ceux de la loi de grace, non seulement se sont consolés, mais se sont réjouis, mais se sont glorifiés dans les afflictions de cette vie, parce qu'ils les ont toujours regardées comme la route sûre et infaillible qu'ils doivent suivre pour parvenir au terme de leur bonheur. Au lieu que David, par un mouvement de confiance, mais d'une confiance encore judaïque, c'est-à-dire d'une confiance qui se proposait encore quelque chose de terrestre et de charnel, et qui ne s'élevait pas aussi parfaitement que la nôtre aux biens spirituels et célestes; au lieu, dis-je, que David, pour chercher du soulagement dans ses maux, faisait à Dieu cette prière, et lui disait : *Educes de tribulatione animam meam*[1] ; délivrez-moi, Seigneur, des tribulations qui m'accablent; les saints de la loi nouvelle, par un esprit tout opposé, mais bien plus épuré et plus éclairé, ont cru devoir dire : Non, Seigneur, ne nous en délivrez pas. Ce sont des tribulations, il est vrai, mais des tribulations salutaires, dont, malgré les révoltes de la nature, nous nous glorifions et nous nous félicitons : *Gloriamur in tribulationibus nostris*[2]. Ce sont des maux qui nous abattent, mais qui, par un effet tout divin, au même temps qu'ils nous abattent aux yeux des hommes, nous détachent de nous-mêmes et nous élèvent à vous; des maux qui sont les gages précieux de ce véritable, de cet unique, de ce souverain bien que nous attendons. Et à quoi nous réduiriez-vous, Seigneur, reprenait, au nom de tous les autres, saint Grégoire, pape, pénétré de cette vérité; à quoi, mon Dieu, nous réduiriez-vous, si, par une miséricorde qui nous perdrait, vous veniez à nous délivrer de ces maux que nous endurons, puisque vous nous assurez, dans toutes vos Écritures, que la souffrance doit faire tout le mérite de notre espérance, et par conséquent qu'elle en doit être le plus ferme et le plus solide appui? Où en serons-nous, si, n'étant plus dans le monde ni affligés, ni humiliés, ni mortifiés, ni persécutés, nous n'avions plus ce qui est, selon le témoignage de votre Apôtre, le caractère le plus visible et le plus certain de vos prédestinés? Ne nous écoutez donc point, Seigneur, si jamais nous souhaitions d'avoir sur la terre un sort plus tranquille; et rejetez notre prière, si nous étions assez insensés pour vous demander une telle grace. Donnez-nous des secours puissans pour nous soutenir, et un fonds de patience pour souffrir avec soumission ; mais ne nous punissez pas, Seigneur, jusqu'à nous traiter dans la vie plus favorablement que vous ne l'avez été, et jusqu'à éloigner de nous ce qui doit nous

[1] Ps. CXLII. — [2] Rom., V.

donner une sainte ressemblance avec vous. Ainsi, dis-je, ont parlé les saints; et ce langage, qui, selon la prudence de la chair, paraît folie, était dans eux la plus éminente sagesse.

C'est cela même qui a donné à ces grands hommes et à ces fidèles serviteurs de Dieu, sur le sujet des prospérités temporelles, des sentimens si contradictoirement opposés à la cupidité et à l'amour-propre; c'est ce qui les a fait trembler, quand ils se sont vus dans des états dont le monde leur applaudissait, et où consiste en effet la félicité des enfans du siècle, mais dont ils craignaient les suites funestes, par rapport à cette félicité qu'espèrent les enfans de Dieu : c'est ce qui les a convaincus, aussi bien que saint Augustin, qu'une prospérité complète, s'il y en avait une dans le temps présent, serait une réprobation commencée; et qu'un homme sur la terre parfaitement heureux, s'il raisonnait bien, devrait ou se croire perdu, ou se condamner pour toute sa vie à pleurer et à gémir : pourquoi? Parce qu'il n'y aurait point de moment où il ne dût être touché et alarmé de cette pensée : Je ne suis pas dans la voie de Dieu; ce n'est point par là que Dieu a conduit ses élus. Comblé de biens comme je le suis, et souffrant aussi peu que je souffre, s'il y a une éternité bienheureuse, je n'ai nul lieu de croire qu'elle soit pour moi, et j'ai d'affreuses présomptions qu'elle n'est pas pour moi. Pensée désolante pour un Chrétien! C'est dans cette vue que Jésus-Christ a prononcé ces fameux anathèmes, auxquels le monde ne souscrira jamais, mais qui subsisteront malgré le monde, et qui, malgré le monde, auront leur effet : anathème contre les riches voluptueux! *Væ vobis divitibus*[1]! anathème contre ceux à qui rien ne manque, et qui vivent selon les désirs de leur cœur! *Væ vobis qui ridetis, qui saturati estis*[2]! c'est-à-dire, anathème contre ceux que le monde a toujours été en possession de béatifier et de canoniser! Et c'est par la même raison que ce divin maître a érigé en béatitude ce que le monde déteste, et ce qu'il a le plus en horreur : bienheureux les pauvres! *Beati pauperes*[3]! bienheureux ceux qui pleurent! *Beati qui lugent*[4]! bienheureux ceux qui souffrent persécution! *Beati qui persecutionem patiuntur*[5]! Enfin, c'est ce que les apôtres Paul et Barnabé prêchaient avec tant de zèle, quand ils allaient, dit saint Luc, visiter les Églises chrétiennes, fortifiant le courage des disciples, les exhortant à persévérer dans la foi, et leur remontrant que c'était par les afflictions et les peines qu'ils devaient entrer dans le royaume de Dieu : *Confirmantes animas discipulorum*,

[1] Luc., VI. — [2] Ibid. — [3] Matth., V. — [4] Ibid. — [5] Ibid.

et exhortantes ut permanerent in fide, et quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei [1].

Telle est la loi que Dieu, dans le conseil de sa providence, a portée, et qu'il ne changera pas pour nous. Cependant, au mépris de cette loi, on veut être heureux dans le monde; et, quoique les souffrances soient la marque la plus certaine des élus de Dieu, par une infidélité dont on ne fait nul scrupule, et qu'on ne se reproche jamais, on consent à n'avoir point cette marque spéciale de prédestination pour le ciel, pourvu que l'on soit, si je puis ainsi parler, des prédestinés de la terre. A quelque prix que ce puisse être, on veut, autant qu'il est possible, écarter tout ce qui fait de la peine et qui incommode; et, sans balancer, on renonce, au moins dans la pratique et par les œuvres, aux béatitudes de Jésus-Christ, pour jouir des béatitudes du siècle. Que cet adorable Sauveur, que les saints, après lui, soient arrivés à la gloire par la croix et par les tribulations, on prétend y arriver par la joie et par le plaisir : car en même temps qu'on ne veut rien souffrir, on veut néanmoins d'ailleurs, par un secret inconnu à Jésus-Christ même, et par une contradiction que les saints n'ont jamais accordée, se sauver dans le monde; c'est-à-dire qu'on veut se sauver dans le monde, tandis qu'on n'y respire que le plaisir, qu'on y rapporte tout au plaisir, qu'on y cherche avec soin et en tout le plaisir, qu'on ne pense qu'à y mener une vie de plaisir, et qu'on n'y connaît point d'autre bien que le plaisir. Mais, que fait Dieu, Chrétiens? remarquez ces deux traits de sa miséricorde, et reconnaissez le désordre de votre conduite. Afin que les plaisirs du monde ne vous corrompent pas, et que ce ne soient pas des obstacles à votre bonheur éternel, Dieu, qui veut en quelque sorte, malgré vous-mêmes, vous sauver, mêle ces plaisirs d'amertumes, vous y fait trouver des dégoûts, vous les rend fades et insipides. C'est ce que vous éprouvez à toute heure; et vous qui, contre tous les desseins de Dieu, voulez vous perdre, malgré toutes les amertumes qui s'y rencontrent, vous êtes avides de ces plaisirs, vous les désirez ardemment, vous vous y attachez opiniâtrément, et tout insipides qu'ils sont, vous les préférez aux délices pures de cette gloire, dont la seule espérance serait déjà pour vous une félicité anticipée. Semblables à l'infortuné Ésaü, qui, pour contenter seulement une fois la faim qui le pressait, vendit son droit d'aînesse, et fut par là frustré de la bénédiction de son père, vous sacrifiez à de vaines douceurs, et à quelques mo-

[1] Act. XIV.

mens d'une volupté passagère, le saint héritage qui vous était acquis.

Ce n'est pas assez : Dieu vous envoie des souffrances, et par une bonté paternelle, il les attache à votre condition, à vos emplois, aux engagemens que vous avez dans le monde ; car, quelques mesures que l'on prenne, on ne peut être en commerce avec le monde sans y trouver sans cesse des sujets de mortification et de chagrin. Si vous connaissiez le don de Dieu, vous ne penseriez qu'à le bénir d'en avoir ainsi ordonné, et vous n'auriez que des actions de graces à lui rendre, de vous avoir pourvus d'un si puissant préservatif contre les dangers et les écueils de votre état. Quelque avantageuse, selon le monde, que pût être votre destinée, vous ne vous croiriez pas abandonnés du ciel, ni réprouvés, puisque vous auriez encore part au calice du salut. Mais quel usage faites-vous d'un si précieux talent? A ce désir insatiable des plaisirs du monde que je viens de vous reprocher, vous joignez l'abus des souffrances par où Dieu voulait vous sanctifier ; et comme vous vous pervertissez par les plaisirs mêmes que vous ne goûtez pas, et qui ne vous satisfont pas, ainsi vous pervertissez-vous par les croix mêmes que vous portez, mais dont vous ne profitez pas ; car toutes sortes de souffrances ne conduisent pas à la gloire que Dieu nous découvre dans le mystère de ce jour. Si cela était, l'Enfer ne serait plus Enfer. Il faut que ce soit des souffrances pour la justice, parce qu'il n'y en a point d'autres que Dieu puisse couronner, ni qui puissent avoir de la proportion avec cette vie bienheureuse où Jésus-Christ après lui nous appelle. Souffrir parce qu'on a le cœur déchiré de mille passions, souffrir parce qu'on est dévoré par une ambition que rien ne peut satisfaire, souffrir parce qu'on est possédé d'une envie secrète, souffrir parce qu'on a dans l'ame la haine et le fiel, c'est souffrir plus que n'ont souffert les pénitens les plus austères, et plus que ne souffrent ces malheureux, condamnés par la justice et la rigueur des lois à traîner leurs chaînes dans un esclavage dur et honteux. Mais c'est souffrir comme les démons pour l'iniquité, et il répugne à la sainteté de Dieu de tenir compte aux hommes de ce qu'ils souffrent pour de si indignes sujets. Si donc l'on prétend au royaume de Dieu, il faut souffrir pour la cause de Dieu, il faut souffrir pour la charité, il faut souffrir pour la vérité, souffrir pour la paix, souffrir pour l'obéissance : car tout cela est renfermé dans cette justice chrétienne dont parlait le Fils de Dieu, quand il disait : *Beati qui persecutionem pa-*

tiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum[1] ! Souffrir plutôt que de se venger et de repousser une injure en rendant le mal pour le mal, c'est ce que j'appelle souffrir pour la charité; souffrir plutôt que de trahir sa conscience, plutôt que de manquer à son devoir, plutôt que d'approuver le vice, c'est ce que j'appelle souffrir pour la vérité; souffrir plutôt que de causer du trouble, en voulant se défendre et se justifier, c'est ce que j'appelle souffrir pour la paix; souffrir plutôt que de murmurer et de se plaindre, plutôt que de résister aux puissances légitimes, c'est ce que j'appelle souffrir pour l'obéissance. Voilà les souffrances que Dieu accepte, et qu'il récompense dans son royaume. Mais ma douleur est, Chrétiens, que les vôtres ne sont pas communément de ce caractère; ma douleur est, qu'au lieu que les saints disaient en s'adressant à Dieu : *Propter te mortificamur tota die*[1] : c'est pour vous, Seigneur, que nous sommes persécutés et que nous voulons l'être; c'est pour vous que nous nous persécutons en quelque manière nous-mêmes, et que nous nous mortifions , peut-être ceux qui m'écoutent, et à qui je parle, pourraient dire au monde : C'est pour toi que je me mortifie, monde, dont je me suis fait l'esclave; c'est pour toi que je me captive, c'est pour toi que je me fais violence, c'est pour toi que je souffre tout ce que les serviteurs de Dieu ont souffert pour Dieu. Or, qu'arrive-t-il de là? Ce qui me paraît et qui doit vous paraître, mes chers auditeurs, le comble de tous les malheurs de l'homme : vous allez à la perdition et à la mort, par où les justes et les vrais Chrétiens vont au salut et à la vie. Car les souffrances mènent à l'un et à l'autre : et ce n'est point, je le répète, précisément par les souffrances que Dieu fait le discernement des élus et des réprouvés; c'est par la qualité, c'est par le motif, c'est par le principe et la fin des souffrances. Cependant, j'en reviens toujours à la proposition générale, que pour entrer dans cette patrie, dont les portes aujourd'hui vous sont ouvertes, et pour mériter d'y être reçu, il faut souffrir. (BOURDALOUE.)

Bonté que Jésus-Christ nous manifeste le jour de son ascension.

Jésus apparut aux onze disciples lorsqu'ils étaient assis à table: *Recumbentibus undecim apparuit illis Jesus.* La bonté et l'humanité du Sauveur, mes frères, paraît ici d'une manière bien admirable. Quelle confiance ne devons-nous par avoir qu'il est avec

[1] Matth., v. — [2] Rom., VIII.

nous lorsque nous vaquons à la prière, en voyant qu'il ne dédaigne pas de se trouver au milieu de ceux qui sont à table? Je dis que sa bonté est manifeste, en ce que, connaissant le limon dont nous avons été formés, nos infirmités ne le rebutent pas, il nous secourt dans nos besoins, il a compassion de nous, si toutefois, loin de flatter notre chair en suivant ses désirs, nous ne lui accordons que ce qui lui est absolument nécessaire. C'est pourquoi l'Apôtre disait : Soit que nous mangions, soit que nous buvions, quelque chose que nous fassions, nous devons tout faire pour la gloire de Dieu.

Ensuite il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur: *Et exprobravit incredulitatem eorum et duritiam cordis;* parce qu'ils n'avaient pas cru au témoignage de ceux qui l'avaient vu ressuscité. Entendez-vous, mes frères, comment Jésus-Christ reprend ses disciples; je dis plus, les reproches qu'il leur fait? *exprobravit;* et ce n'est pas encore dans un moment indifférent, mais à l'heure où il est sur le point de les priver de sa présence corporelle, temps auquel il semble qu'il eût dû les épargner davantage. Si donc il arrive désormais que celui qui vous tient la place de Jésus-Christ vous reprenne, gardez-vous bien de vous en formaliser; c'est ce que le Sauveur a voulu nous apprendre dans la conduite qu'il a tenue avec ses Apôtres avant de monter au ciel. Mais que prétend-il, en leur reprochant de n'avoir point cru à ceux qui l'avaient vu ressuscité? *Quia iis qui viderant resurrexisse non crediderunt?* Est-ce qu'il y a ici des yeux assez heureux pour être témoins de sa résurrection? On ne lit nulle part, et on ne croit pas qu'aucun mortel l'ait vu ressusciter. Il faut donc qu'il veuille parler des Anges, au témoignage desquels la foi chancelante des Apôtres a hésité.

Maintenant, pour accomplir ce qui est écrit: *Bonitatem et disciplinam et scientiam doce me :* enseignez-moi la bonté, la discipline et la science, il faut que la prédication de la doctrine suive la grace de la visite et la censure des reproches, et qu'il dise : Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé : *Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit.* Que dirons-nous sur ces paroles, mes frères? Il me semble qu'elles sont pour les Chrétiens qui vivent dans le monde un grand motif de confiance, et je crains même qu'ils n'en prennent occasion de suivre les inclinations de la chair en s'appuyant plus qu'ils ne le doivent sur leur baptême et sur leur foi, sans en faire les œuvres. Mais considérons ce qui suit. On reconnaîtra ceux qui croiront, aux signes suivans : *Signa autem*

eos qui crediderint hæc sequentur, etc. Si les paroles précédentes peuvent inspirer aux gens du siècle une vaine confiance, n'est-il pas à craindre que celles-ci ne jettent les personnes même religieuses dans le désespoir? Car qui sont parmi nous ceux en qui l'on peut trouver les signes qu'ils n'ont pas la foi, dont Jésus-Christ fait l'énumération dans ce passage, et sans lesquels cependant personne ne peut être sauvé? puisqu'il est écrit que celui qui ne croira pas sera condamné : *Qui vero non crediderit condemnabitur;* et ailleurs : Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu : *Sine fide impossibile est placere Deo.* Quel est en effet celui qui chasse les démons, qui parle plusieurs sortes de langues, qui manie les serpens? Si de nos jours il ne se trouve personne, ou s'il n'y en a que très peu qui jouissent de ces dons, il n'y aura donc personne de sauvé, ou il n'y aura que ceux qui les possèdent? Le mérite ne consiste cependant pas dans ces œuvres; elles n'en sont pas même toujours la preuve, puisque beaucoup de ceux qui pourront dire: N'avons-nous pas chassé les démons en votre nom? n'est-ce pas en votre nom que nous avons fait tels ou tels miracles? ne laisseront pas d'entendre au jour du jugement ces terribles paroles : Je ne vous connais pas, retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité. L'Apôtre se serait donc trompé, lorsqu'il dit, en parlant du juste Juge, qu'il rendra à chacun selon ses œuvres, si au jour du jugement il fait plus d'attention aux miracles qu'aux mérites? Ne doutons pas cependant que les mérites ne soient des gages de salut beaucoup plus sûrs et beaucoup plus utiles.

Pour moi, il me semble qu'il est facile de donner aux signes que le Sauveur exige pour preuve de notre foi, un sens tel, qu'ils soient en même temps et une preuve indubitable que nous croyons, et une marque certaine de salut. Car le premier effet que la foi agissante par la charité produise dans nos cœurs, c'est la componction, qui certainement chasse le démon en déracinant le péché. Ensuite ceux-là parlent une langue nouvelle qui, croyant en Jésus-Christ, mettant en oubli ce qui était autrefois la matière de leurs entretiens, cessent d'imiter nos premiers parens, d'emprunter à leur exemple des paroles de duplicité et de malice pour multiplier excuses sur excuses dans leurs péchés. Mais dès que par la componction du cœur et l'humble aveu de leur misère ils ont effacé leurs péchés, afin d'éviter la rechute, et pour que leur nouvel état ne devienne pas pire que le premier, ils sont dans la nécessité de prendre les serpens; je veux dire d'étouffer toutes les suggestions du démon. Si cependant il arrive qu'une racine re-

pousse et ne puisse être assez tôt extirpée ; si la concupiscence de la chair combat opiniâtrément contre l'esprit, que faire alors ? Certainement s'ils ont pris quelque breuvage empoisonné, il ne leur fera aucun mal, parce qu'à l'exemple du Sauveur, après l'avoir goûté, ils refuseront d'en boire : c'est-à-dire, après avoir ressenti la délectation du péché, ils refuseront d'y donner leur consentement. C'est ainsi que le sentiment de la concupiscence ne leur nuira pas, parce qu'il ne peut y avoir de damnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. Cependant, il faut l'avouer, c'est une guerre bien fâcheuse et bien dangereuse que d'avoir toujours à combattre contre les inclinations corrompues et les affections basses de notre nature. Mais ceux qui croiront imposeront les mains sur les malades, et ils seront guéris ; c'est-à-dire qu'ils couvriront par de bonnes œuvres les affections vicieuses de leurs cœurs, et par ce remède ils seront parfaitement guéris. (Saint Bernard.)

Péroraison.

Jésus-Christ, ressuscité des morts, s'était fait voir à ses disciples durant quarante jours, vivant familièrement avec eux. Il les réunit tous sur la montagne des Oliviers ; et là, répétant à ses Apôtres ce qu'il leur avait dit déjà : « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi, « dit-il, je vous envoie ; allez donc par tout le monde, instruisez « tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du « Saint-Esprit, » pour la rémission des péchés : « Rendez la santé « aux malades, ressuscitez les morts, chassez les démons. Vous avez « reçu gratuitement, donnez gratuitement. Rendez le bien pour le « mal, bénissez ceux qui vous maudissent [1] ; » prenez modèle sur votre Maître. La marque à laquelle vous vous ferez reconnaître pour mes disciples sera si vous aimez ceux qui vous haïront. Pensez alors aux maux que j'ai eus à souffrir de la part des Juifs ; et, si je ne me suis pas vengé d'eux, croyez-vous qu'il m'eût été si difficile de le faire ? Les Anges n'attendaient qu'un signe de ma volonté pour accourir à ma défense ; je ne l'ai point permis, mes bras étendus sur la croix demandaient grace pour eux. J'avais dit : « Le « bon pasteur donne sa vie pour ses brebis [2]. » Pour elles, tout immortel que je suis, j'ai bien voulu subir la mort. Tous les commandemens que je vous ai faits, je les ai accomplis sur ma personne. Tout ce que mes Prophètes avaient prédit sur moi, je l'ai

[1] Matth., XXVIII, 19. — [2] Joan., X, 2.

fidèlement exécuté. Maintenant voilà que je vais monter vers mon Père; mais ne vous affligez pas, je ne vous laisserai pas orphelins; je vous enverrai mon Esprit vivifiant, consubstantiel à Dieu mon Père et à moi, « et voilà que je suis avec vous tous les jours jus-« qu'à la consommation des siècles [1]. » De même que dès le commencement, je fus avec mes Prophètes, ainsi serai-je avec vous. C'est moi qui arrachai Moïse de la main des Égyptiens, moi qui soumettais à Josué les contrées infidèles, délivrais Élie des embûches de Jézabel et David des fureurs de Saül, Daniel et ses compagnons des ardeurs de la fournaise. La même puissance qui les sauva vous accompagnera vous-mêmes. J'avais donné à vos pères les tables de l'alliance; je donne à l'univers l'Évangile du salut. Aujourd'hui je remonte vers mon Père. Après avoir dit ces mots, Jésus-Christ recommanda encore sa sainte Mère à son apôtre bien-aimé; il donne la paix à ses disciples; et voilà que tout à coup des légions d'Anges l'environnent. Les séraphins font entendre ce cantique : Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées; le ciel et la terre sont pleins de sa gloire. Une nuée lumineuse l'enveloppe, il disparaît aux yeux de ses Apôtres. David l'attendait sur son passage, chantant : « O Dieu, élevez-vous au dessus des cieux, et que « votre gloire éclate dans toute la terre [2]. » Dieu venait au devant de son Fils bien-aimé en disant : « Asseyez-vous à ma droite jusqu'à « ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marche-pied [3]. » (Saint Chrysostôme.)

[1] Matth., XVIII, 20. — [2] Ps. LVI, 6, — [3] Ibid., CIX, 1.

PENTECOTE.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

La descente du Saint-Esprit. L'établissement de l'Église. Les jugemens de Dieu sur les Juifs et sur les gentils.

Pour répandre dans tous les lieux et dans tous les siècles de si hautes vérités, et pour y mettre en vigueur, au milieu de la corruption, des pratiques si épurées, il fallait une vertu plus qu'humaine. C'est pourquoi Jésus-Christ promet d'envoyer le Saint-Esprit pour fortifier ses Apôtres et animer éternellement le corps l'Eglise.

Cette force du Saint-Esprit, pour se déclarer davantage, devait paraître dans l'infirmité. *Je vous enverrai,* dit Jésus-Christ à ses Apôtres, *ce que mon Père avait promis*, c'est-à-dire le Saint-Esprit: en attendant, *tenez-vous en repos dans Jérusalem;* n'entreprenez rien *jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut* [1].

Pour se conformer à cet ordre ils demeurent enfermés quarante jours : le Saint-Esprit descend au temps arrêté; les langues de feu tombées sur les disciples de Jésus-Christ marquent l'efficace de leur parole; la prédication commence; les Apôtres rendent témoignage à Jésus-Christ; ils sont prêts à tout souffrir pour soutenir qu'il l'ont vu ressuscité. Les miracles suivent leurs paroles; en deux prédications de saint Pierre huit mille Juifs se convertissent, et pleurant leur erreur, ils sont lavés dans le sang qu'ils avaient versé.

Ainsi l'Eglise est fondée dans Jérusalem, et parmi les Juifs, malgré l'incrédulité du gros de la nation. Les disciples de Jésus-Christ font voir du monde une charité, une force et une douceur qu'aucune société n'avait jamais eues. La persécution s'élève; la foi s'augmente; les enfans de Dieu apprennent de plus en plus à ne désirer que le ciel; les Juifs, par leur malice obstinée, attirent la vengeance de Dieu, et avancent les maux extrêmes dont ils étaient menacés; leur état et leurs affaires empirent. Pendant que Dieu continue à en séparer un grand nombre qu'il range parmi ses élus, saint Pierre est envoyé pour baptiser Corneille, centurion ro-

[1] Luc., xxiv, 49.

main. Il apprend premièrement par une céleste vision, et après par expérience, que les gentils sont appelés à la connaissance de Dieu. Jésus-Christ, qui les voulait convertir, parle d'en haut à saint Paul, qui en devait être le docteur, et, par un miracle inouï jusqu'alors, en un instant, de persécuteur il le fait non seulement défenseur, mais encore zélé prédicateur de la foi : il lui découvre le secret profond de la vocation des gentils par la réprobation des Juifs ingrats, qui se rendent de plus en plus indignes de l'Evangile. Saint Paul tend les mains aux gentils; il traite avec une force merveilleuse ces importantes questions: « Si le Christ devait souffrir, et s'il « était le premier qui devait annoncer la vérité au peuple et aux « gentils, après être ressuscité des morts; » il prouve l'affirmative par Moïse et par les prophètes, et appelle les idolâtres à la connaissance de Dieu, au nom de Jésus-Christ ressuscité. Ils se convertissent en foule : saint Paul fait voir que leur vocation est un effet de la grace, qui ne distingue plus ni Juifs ni gentils. La fureur et la jalousie transporte les Juifs; ils font des complots terribles contre saint Paul, outrés principalement de ce qu'il prêche les gentils, et les amène au vrai Dieu; ils le livrent enfin aux Romains, comme ils leur avaient livré Jésus-Christ. Tout l'empire s'émeut contre l'Eglise naissante; et Néron, persécuteur de tout le genre humain, fut le premier persécuteur des fidèles. Ce tyran fait mourir saint Pierre et saint Paul. Rome est consacrée par leur sang; et le martyre de saint Pierre, prince des Apôtres, établit dans la capitale de l'empire le siége principal de la religion. Cependant le temps approchait où la vengeance divine devait éclater sur les Juifs impénitens le désordre se met parmi eux; un faux zèle les aveugle, et les rend odieux à tous les hommes; leurs faux prophètes les enchantentpar les promesses de règne imaginaire. Séduits par leurs tromperies, ils ne peuvent plus souffrir aucun empire légitime, et ne donnent aucunes bornes à leurs attentats. Dieu les livre au sens réprouvé. Ils se révoltent contre les Romains qui les accablent; Tite même, qui les ruine, reconnaît qu'il ne fait que prêter sa main *à Dieu irrité contre eux.* Adrien achève de les exterminer. Ils périssent avec toutes les marques de la vengeance divine : chassés de leur terre, et esclaves par tout l'univers, ils n'ont plus ni temple, ni autel, ni sacrifice, ni pays; et on ne voit en Judée aucune forme de peuple.

Dieu cependant avait pourvu à l'éternité de son culte : les gentils ouvrent les yeux, et s'unissent en esprit aux Juifs convertis. Ils entrent par ce moyen dans la race d'Abraham, et devenus ses en-

fans par la foi, ils héritent des promesses qui lui avaient été faites. Un nouveau peuple se forme, et le nouveau sacrifice, tant célébré par les prophètes, commence à s'offrir par toute la terre.

Ainsi fut accompli de point en point l'ancien oracle de Jacob : Juda est multiplié dès le commencement plus que tous ses frères; et ayant toujours conservé une certaine prééminence, il reçoit enfin la royauté comme héréditaire. Dans la suite, le peuple de Dieu est réduit à sa seule race; et renfermé dans sa tribu, il prend son nom. En Juda se continue ce grand peuple promis à Abraham, à Isaac et à Jacob; en lui se perpétuent les autres promesses, le culte de Dieu, le temple, les sacrifices, la possession de la terre promise, qui ne s'appelle plus que la Judée. Malgré leurs divers états, les Juifs demeurent toujours en corps de peuple et de royaume, usant de ses lois. On y voit naître toujours ou des rois, ou des magistrats et des juges, jusqu'à ce que le Messie vienne : il vient, et le royaume de Juda peu à peu tombe en ruine. Il est détruit tout à fait, et le peuple juif est chassé sans espérance de la terre de ses pères. Le Messie devient l'attente des nations, et il règne sur un nouveau peuple.

Mais, pour garder la succession et la continuité, il fallait que ce nouveau peuple fût enté, pour ainsi dire, sur le premier, et comme dit saint Paul, « l'olivier sauvage sur le franc olivier, afin de participer à sa bonne sève. » Aussi est-il arrivé que l'Eglise, établie premièrement parmi les Juifs, a reçu enfin les gentils, pour faire avec eux un même arbre, un même corps, un même peuple, et les rendre participans de ses graces et de ses promesses.

Ce qui arrive après cela aux Juifs incrédules, sous Vespasien et sous Tite, ne regarde plus la suite du peuple de Dieu. C'est un châtiment des rebelles, qui, par leur infidélité envers la semence promise à Abraham et à David, ne sont plus Juifs, ni fils d'Abraham que selon la chair, et renoncent à la promesse par laquelle les nations devaient être bénies.

Ainsi cette dernière et épouvantable désolation des Juifs n'est plus une transmigration, comme celle de Babylone; ce n'est pas une suspension du gouvernement et de l'état du peuple de Dieu, ni du service solennel de la religion : le nouveau peuple, déjà formé et continué avec l'ancien en Jésus-Christ, n'est pas transporté; il s'étend et se dilate sans interruption, depuis Jérusalem, où il devait naître, jusqu'aux extrémités de la terre. Les gentils agrégés aux Juifs deviennent dorénavant les vrais Juifs, le vrai royaume de Juda opposé à cet Israël schismatique et retranché du peuple de Dieu,

le vrai royaume de David, par l'obéissance qu'ils rendent aux lois et à l'Évangile de Jésus-Christ fils de David.

Après l'établissement de ce nouveau royaume, il ne faut pas s'étonner si tout périt dans la Judée. Le second temple ne servait plus de rien depuis que le Messie y eut accompli ce qui était marqué par les prophéties. Ce temple avait eu la gloire qui lui était promise, quand le désiré des nations y était venu. La Jérusalem visible avait fait ce qui lui restait à faire, puisque l'Église y avait pris sa naissance, et que de là elle étendait tous les jours ses branches par toute la terre. La Judée n'est plus rien à Dieu ni à la religion, non plus que les Juifs; et il est juste qu'en punition de leur endurcissement, leurs ruines soient dispersées par toute la terre.

C'est ce qui leur devait arriver au temps du Messie, selon Jacob, selon Daniel, selon Zacharie, et selon tous leurs prophètes : mais comme ils doivent revenir un jour à ce Messie qu'ils ont méconnu, et que le Dieu d'Abraham n'a pas encore épuisé ses miséricordes sur la race quoique infidèle de ce patriarche, il a trouvé un moyen, dont il n'y a dans le monde que ce seul exemple, de conserver les Juifs, hors de leur pays et dans leur ruine, plus long-temps même que les peuples qui les ont vaincus. On ne voit plus aucun reste ni des anciens Assyriens, ni des anciens Mèdes, ni des anciens Perses, ni des anciens Grecs, ni même des anciens Romains. La trace s'en est perdue, et ils se sont confondus avec d'autres peuples. Les Juifs, qui ont été la proie de ces anciennes nations si célèbres dans les histoires, leur ont survécu; et Dieu, en les conservant, nous tient en attente de ce qu'il veut faire encore des malheureux restes d'un peuple autrefois si favorisé. Cependant leur endurcissement sert au salut des gentils, et leur donne cet avantage de trouver en des mains non suspectes les Écritures qui ont prédit Jésus-Christ et ses mystères. Nous voyons entre autres choses, dans ces Écritures, et l'aveuglement et les malheurs des Juifs qui les conservent si soigneusement. Ainsi, nous profitons de leur disgrace : leur infidélité fait un des fondemens de notre foi; ils nous apprennent à craindre Dieu, et nous sont un spectacle éternel des jugemens qu'il exerce sur ses enfans ingrats, afin que nous apprenions à ne nous point glorifier des graces faites à nos pères.

Un mystère si merveilleux et si utile à l'instruction du genre humain mérite bien d'être considéré; mais nous n'avons pas besoin des discours humains pour l'entendre : le Saint-Esprit a pris soin de l'expliquer par la bouche de saint Paul; et je vous prie d'écouter ce que cet Apôtre en a écrit aux Romains.

Après avoir parlé du petit nombre de Juifs qui avait reçu l'Évangile, et de l'aveuglement des autres, il entre dans une profonde considération de ce que doit devenir un peuple honoré de tant de graces, et nous découvre tout ensemble le profit que nous tirons de leur chute, et les fruits que produira un jour leur conversion. « Les Juifs sont-ils donc tombés, dit-il, pour ne se relever jamais? « A Dieu ne plaise! Mais leur chute a donné occasion au salut des « gentils, afin que le salut des gentils leur causât une émulation « qui les fit rentrer en eux-mêmes. Que si leur chute a été la richesse « des gentils qui se sont convertis en si grand nombre, quelle grace « ne verrons-nous pas reluire quand ils retourneront avec plénitude! « Si leur réprobation a été la réconciliation du monde, leur rappel « ne sera-t-il pas une résurrection de mort à vie? Que si les prémices « tirées de ce peuple sont saintes, la masse l'est aussi; si la racine « est sainte, les ramaux le sont aussi; et si quelques unes des bran- « ches ont été retranchées, et que toi, gentil, qui n'étais qu'un oli- « vier sauvage, tu aies été enté parmi les branches qui sont demeu- « rées sur l'olivier franc, en sorte que tu participes au suc découlé « de sa racine, garde-toi de t'élever contre les branches naturelles. « Que si tu t'élèves, songe que ce n'est pas toi qui portes la racine, « mais que c'est la racine qui te porte. Tu diras peut-être: Les bran- « ches naturelle sont été coupées afin que je fusse enté en leur place. « Il est vrai, l'incrédulité a causé ce retranchement, et c'est ta foi « qui te soutient. Prends donc garde de ne t'enfler pas, mais de- « meure dans la crainte : car si Dieu n'a pas épargné les branches « naturelles, tu dois craindre qu'il ne t'épargne encore moins. »

Qui ne tremblerait en écoutant ces paroles de l'Apôtre? Pouvons-nous n'être pas épouvantés de la vengeance qui éclate depuis tant de siècles si terriblement sur les Juifs, puisque saint Paul nous avertit de la part de Dieu que notre ingratitude nous peut attirer un semblable traitement? Mais écoutons la suite de ce grand mystère. L'Apôtre continue à parler aux gentils convertis. « Considérez, « leur dit-il, la clémence et la sévérité de Dieu: sa sévérité envers « ceux qui sont déchus de sa grace, et sa clémence envers vous, si « toutefois vous demeurez fermes en l'état où sa bonté vous a mis; « autrement vous serez retranchés comme eux. Que s'ils cessent « d'être incrédules, ils seront entés de nouveau, parce que Dieu « (qui les a retranchés) est assez puissant pour les faire encore re- « prendre. Car si vous avez été détachés de l'olivier sauvage où la « nature vous a fait naître, pour être entés dans l'olivier franc con- « tre l'ordre naturel, combien plus facilement les branches natu-

« relles de l'olivier même seront-elles entées sur leur propre tronc! » Ici l'Apôtre s'élève au dessus de tout ce qu'il vient de dire, et, entrant dans les profondeurs des conseils de Dieu, il poursuit ainsi son discours : « Je ne veux pas, mes frères, que vous ignoriez ce « mystère, afin que vous appreniez à ne présumer pas de vous-mêmes. « C'est qu'une partie des Juifs est tombée dans l'aveuglement, afin « que la multitude des gentils entrât cependant dans l'Église, et « qu'ainsi tout Israël fût sauvé selon qu'il est écrit: Il sortira de Sion « un libérateur qui bannira l'impiété de Jacob, et voici l'alliance « que je ferai avec eux lorsque j'aurai effacé leurs péchés. »

Ce passage d'Isaïe, que saint Paul cite ici selon les Septante, comme il avait accoutumé, à cause que leur version était connue par toute la terre, est encore plus fort dans l'original, et pris dans toute sa suite. Car le prophète y prédit avant toutes choses la conversion des gentils par ces paroles : « Ceux d'Occident craindront « le nom du Seigneur, et ceux d'Orient verront sa gloire. » Ensuite, sous la figure d'un fleuve rapide poussé par un vent impétueux, Isaïe voit de loin les persécutions qui feront croître l'Église. Enfin le Saint-Esprit lui apprend ce que deviendront les Juifs, et lui déclare « que le Sauveur viendra à Sion, et s'approchera de ceux de « Jacob, qui alors se convertiront de leurs péchés; et voici, dit le « Seigneur, l'alliance que je ferai avec eux. Mon Esprit, qui est en « toi, ô prophète, et les paroles que j'ai mises en ta bouche de« meureront éternellement non seulement dans ta bouche, mais en« core dans la bouche de tes enfans, et des enfans de tes enfans, « maintenant et à jamais, dit le Seigneur. »

Il nous fait donc voir clairement qu'après la conversion des gentils, le Sauveur, que Sion avait méconnu et que les enfans de Jacob avaient rejeté, se tournera vers eux, effacera leurs péchés, et leur rendra l'intelligence des prophéties qu'ils auront perdue durant un long temps, pour passer successivement et de main en main dans toute la postérité, et n'être plus oubliée jusqu'à la fin du monde, et autant de temps qu'il plaira à Dieu le faire durer après ce merveilleux événement.

Ainsi les Juifs reviendront un jour, et ils reviendront pour ne s'égarer jamais; mais ils ne reviendront qu'après que l'Orient et l'Occident, c'est-à-dire tout l'univers, auront été remplis de la crainte et de la connaissance de Dieu.

Le Saint-Esprit fait voir à saint Paul que ce bienheureux retour des Juifs sera l'effet de l'amour que Dieu a eu pour leurs pères. Quant à l'Évangile, dit-il, que nous vous prêchons maintenant, les

Juifs sont ennemis pour l'amour de vous [1] : Si Dieu les a réprouvés, ç'a été, ô gentils, pour vous rappeler; mais quant à l'élection par laquelle ils étaient choisis dès le temps de l'alliance jurée avec Abraham, « ils lui demeurent toujours chers, à cause de leurs « pères; car les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance. « Et comme vous ne croyiez point autrefois, et que vous avec main- « tenant obtenu miséricorde à cause de l'incrédulité des Juifs, » Dieu ayant voulu vous choisir pour les remplacer; « ainsi les Juifs « n'ont point cru que Dieu ait voulu faire miséricorde, afin qu'un « jour ils la reçoivent: car Dieu a tout renfermé dans l'incrédulité, « pour faire miséricorde à tous, » et afin que tous connussent le besoin qu'ils ont de sa grace. « O profondeur des trésors de la sagesse « et de la science de Dieu! que ses jugemens sont incompréhensi- « bles, et que ses voies sont impénétrables! Car, qui a connu les « desseins de Dieu et qui est entré dans ses conseils? Qui lui a donné « le premier, pour en tirer récompense, puisque c'est de lui, et par « lui, et en lui, que sont toutes choses? la gloire lui en soit rendue « durant tous les siècles. »

Voilà ce que dit saint Paul sur l'élection des Juifs, sur leur chute, sur leur retour, et enfin sur la conversion des gentils, qui sont appelés pour tenir leur place, et pour les ramener à la fin des siècles à la bénédiction promise à leurs pères, c'est-à-dire au Christ qu'ils ont renié. Ce grand Apôtre nous fait voir la grace qui passe de peuple en peuple, pour tenir tous les peuples dans la crainte de la perdre, et nous en montre la force invincible, en ce qu'après avoir converti les idolâtres, elle se réserve pour dernier ouvrage de convaincre l'endurcissement et la perfidie judaïque.

Par ce profond conseil de Dieu les Juifs subsistent encore au milieu des nations, où ils sont dispersés et captifs; mais ils subsistent avec le caractère de leur réprobation, déchus visiblement par leur infidélité des promesses faites à leurs pères, bannis de la terre promise, n'ayant même aucune terre à cultiver, esclaves partout où ils sont, sans honneur, sans liberté, sans aucune figure de peuple.

Ils sont tombés trente-huit ans après qu'ils ont eu crucifié Jésus-Christ, et après avoir employé à persécuter ses disciples le temps qui leur avait été laissé pour se reconnaître. Mais pendant que l'ancien peuple est réprouvé pour son infidélité, le nouveau peuple s'augmente tous les jours parmi les gentils : l'alliance faite autrefois avec Abraham s'étend, selon la promesse, à tous les peuples

[1] Rom., XI, 28, etc.

du monde qui avaient oublié Dieu : l'Église chrétienne appelle à lui tous les hommes; et tranquille, durant plusieurs siècles, parmi des persécutions inouïes, elle leur montre à ne point attendre leur félicité sur la terre.

C'était là le plus digne fruit de la connaissance de Dieu et l'effet de cette grande bénédiction que le monde devait attendre par Jésus-Christ. Elle allait se répandant tous les jours de famille en famille, et de peuple en peuple : les hommes ouvraient les yeux de plus en plus pour connaître l'aveuglement où l'idolâtrie les avait plongés; et malgré toute la puissance romaine, on voyait les Chrétiens sans révolte, sans faire aucun trouble, et seulement en souffrant toutes sortes d'inhumanités, changer la face du monde et s'étendre par tout l'univers.

La promptitude inouïe avec laquelle se fit ce grand changement est un miracle visible. Jésus-Christ avait prédit que son Évangile serait bientôt prêché par toute la terre : cette merveille devait arriver incontinent après sa mort; et il avait dit qu'après qu'on l'aurait élevé de terre, c'est-à-dire qu'on l'aurait attaché à la croix, il attirerait à lui toutes choses [1]. Ses Apôtres n'avaient point encore achevé leur course, et saint Paul disait déjà aux Romains que leur foi était annoncée par tout le monde [2]. Ils disait aux Colossiens que l'Évangile était ouï « de toute créature qui était sous le ciel; « qu'il était prêché, qu'il fructifiait, qu'il croissait par tout l'univers. » Une tradition constante nous apprend que saint Thomas le porta aux Indes, et les autres en d'autres pays éloignés. Mais on n'a pas besoin des histoires pour confirmer cette vérité : l'effet parle; et on voit assez avec combien de raison saint Paul applique aux Apôtres ce passage du Psalmiste. « Leur voix s'est fait entendre par « toute la terre, et leur parole a été portée jusqu'aux extrémités du « monde. » Sous leurs disciples, il n'y avait presque plus de pays si reculé et si inconnu où l'Évangile n'eût pénétré. Cent ans après Jésus-Christ, saint Justin comptait déjà parmi les fidèles beaucoup de nations sauvages, et jusqu'à ces peuples vagabonds qui erraient de çà et de là sur des chariots sans avoir de demeure fixe. Ce n'était point une vaine exagération; c'était un fait constant et notoire, qu'il avançait en présence des empereurs, et à la face de tout l'univers. Saint Irénée vient un peu après, et on voit croître le dénombrement qui se faisait des Églises. Leur concorde était admirable : ce qu'on croyait dans les Gaules, dans les Espagnes, dans la Ger-

[1] Joan., VIII, 28; XII, 32. — [2] Rom., I, 8.

manie, on le croyait dans l'Égypte et dans l'Orient; et comme « il «n'y avait qu'un même soleil dans tout l'univers, on voyait dans «toute l'Église, depuis une extrémité du monde à l'autre, la même «lumière de la vérité.»

Si peu qu'on avance, on est étonné des progrès qu'on voit. Au milieu du troisième siècle, Tertullien et Origène font voir dans l'Église des peuples entiers qu'un peu avant on n'y mettait pas. Ceux qu'Origène exceptait, qui étaient les plus éloignés du monde connu, y sont mis un peu après par Arnobe. Que pouvait avoir vu le monde pour se rendre si promptement à Jésus-Christ? S'il a vu des miracles, Dieu s'est mêlé visiblement dans cet ouvrage; et s'il se pouvait faire qu'il n'en eût pas vu, ne serait-ce pas un nouveau miracle, plus grand et plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, d'avoir converti le monde sans miracle, d'avoir fait entrer tant d'ignorans dans des mystères si hauts, et d'avoir inspiré à tant de savans une humble soumission, et d'avoir persuadé tant de choses incroyables à des incrédules?

Mais le miracle des miracles, si je puis parler de la sorte, c'est qu'avec la foi des mystères, les vertus les plus éminentes et les pratiques les plus pénibles se sont répandues par toute la terre. Les disciples de Jésus-Christ l'ont suivi dans les voies les plus difficiles. Souffrir tout pour la vérité, a été parmi ses enfans un exercice ordinaire, et pour imiter leur Sauveur ils ont couru aux tourmens avec plus d'ardeur que les autres n'ont fait aux délices. On ne peut compter les exemples ni des riches qui se sont appauvris pour aider les pauvres, ni des pauvres qui ont préféré la pauvreté aux richesses, ni des vierges qui ont imité sur la terre la vie des Anges, ni des pasteurs charitables qui se sont faits tout à coup, toujours prêts à donner à leur troupeau non seulement leurs veilles et leurs travaux, mais encore leurs propres vies. Que dirai-je de la pénitence et de la mortification? Les juges n'exercent pas plus sévèrement la justice sur les criminels que les pécheurs pénitens l'ont exercée sur eux-mêmes. Bien plus, les innocens ont puni en eux avec une rigueur incroyable cette pente prodigieuse que nous avons au péché. La vie de saint Jean-Baptiste, qui parut si surprenante aux Juifs, est devenue commune parmi les fidèles; les déserts ont été peuplés de ses imitateurs; et il y a eu tant de solitaires, que des solitaires plus parfaits ont été contraints de chercher des solitudes plus profondes; tant on a fui le monde, tant la vie contemplative a été goûtée.

Tels étaient les fruits précieux que devait produire l'Évangile.

L'Église n'est pas moins riche en exemples qu'en préceptes et sa doctrine a paru sainte, en produisant une infinité de saints. Dieu, qui sait que les plus fortes vertus naissent parmi les souffrances, l'a fondée par le martyre et l'a tenue pendant trois cents ans dans cet état, sans qu'elle eût un seul moment pour se reposer. Après qu'il eut fait voir, par une si longue expérience, qu'il n'avait pas besoin de secours humains ni des puissances de la terre pour établir son Église, il y appela enfin les empereurs, et fit du grand Constantin un protecteur déclaré du christianisme. Depuis ce temps, les rois ont accouru de toutes parts à l'Église ; et tout ce qui était écrit dans les prophéties, touchant sa gloire future, s'est accompli aux yeux de toute la terre.

Que si elle a été invincible contre les efforts du dehors, elle ne l'est pas moins contre les divisions intestines. Ces hérésies, tant prédites par Jésus-Christ et par ses Apôtres, sont arrivées, et la foi persécutée par les empereurs souffrait en même temps des hérétiques une persécution plus dangereuse. Mais cette persécution n'a jamais été plus violente que dans le temps où l'on vit cesser celle des païens. L'Enfer fit alors ses plus grands efforts pour détruire par elle-même cette Église que les attaques de ses ennemis déclarés avaient affermie. A peine commençait-elle à respirer par la paix que lui donna Constantin, et voilà qu'Arius, ce malheureux prêtre, lui suscite de plus grands troubles qu'elle n'en avait jamais soufferts. Constance, fils de Constantin, séduit par les ariens, dont il autorise le dogme, tourmente les catholiques par toute la terre; nouveau persécuteur du Christianisme, et d'autant plus redoutable que sous le nom de Jésus-Christ il fait la guerre à Jésus-Christ même. Pour comble de malheurs, l'Eglise ainsi divisée tombe entre les mains de Julien l'apostat, qui met tout en œuvre pour détruire le christianisme, et n'en trouve pas de meilleur moyen que de fomenter les factions dont il était déchiré; après lui un Valens, autant attaché aux ariens qu'un Constance, mais plus violent. D'autres empereurs protègent d'autres hérésies avec une pareille fureur. L'Église apprend, par tant d'expériences, qu'elle n'a pas moins à souffrir dans les empereurs chrétiens qu'elle avait souffert sous les empereurs infidèles, et qu'elle doit verser du sang pour défendre, non seulement tout le corps de sa doctrine, mais encore chaque article particulier. En effet, il n'y en a aucun qu'elle n'ait vu attaqué par ses enfans : mille sectes et mille hérésies sorties de son sein se sont élevées contre elle.

Mais si elle les a vues s'élever, selon les prédictions de Jésus-

Christ, elle les a vues tomber toutes, selon ses promesses, quoique souvent soutenues par les empereurs et par les rois. Ses véritables enfans ont été, comme dit saint Paul, reconnus par cette épreuve; la vérité n'a fait que se fortifier quand elle a été contestée, et l'Église est demeurée inébranlable. (BOSSUET, *Discours sur l'histoire universelle.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR CE SUJET.

Spiritus Domini ferebatur super aquas.

L'Esprit du Seigneur, au commencement du monde, était porté sur les eaux. (*Gen.*, 1, 2.)

Num invenire poterimus talem virum, qui Spiritu Dei plenus sit?

Où pourrions-nous trouver un homme comme celui-ci, qui fût aussi rempli de l'Esprit de Dieu? (*Gen.*, 7, 38.)

Implevi eum Spiritu Dei, sapientia et intelligentia, et scientia in omni opere.

Je l'ai rempli de l'Esprit de Dieu, de sagesse, d'intelligence et de science pour toutes sortes d'ouvrages. (*Exod.*, 31, 3.)

Spiritum tuum bonum dedisti eis, qui doceret eos.

Vous leur avez donné votre bon Esprit pour les instruire. (*II Esdr.*, 9, 20.)

Spiritum rectum innova in visceribus meis.

Renouvelez au dedans de moi un esprit droit et sincère. (*Ps.* 50, 12.)

Spiritus sanctus disciplinæ effigiet fictum.

L'Esprit saint, qui est le maître de la science, fuit tout déguisement. (*Sap.*, 1, 5.)

Sensum autem tuum quis sciet? nisi tu dederis sapientiam, et miseris Spiritum sanctum tuum de altissimis.

Qui pourra, Seigneur, connaître votre pensée, si vous ne donnez vous-même votre sagesse, et si vous n'envoyez votre Esprit saint du haut des cieux? (*Sap.*, 9, 17.)

O quam bonus est, et suavis, Domine, Spiritus tuus in omnibus!

Seigneur, que votre Esprit est bon! et qu'il est doux dans sa conduite en toutes choses! (*Sap.*, 12, 1.)

Requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus sapientiæ, et intellectus, Spiritus consilii et fortitudinis, Spiritus sapientiæ et pietatis, et replebit eum Spiritus timoris Domini.

L'Esprit de Dieu reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelli-

gence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, et il sera rempli de l'esprit de la crainte du Seigneur. (*Is.*, 11, 2.)

Spiritus meus erit in medio vestrum, nolite timere.

Mon Esprit sera au milieu de vous, ne craignez point. (*Agg.*, 2, 6.)

Non vos estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis.

Ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de votre Père qui parle en vous. (*Matth.*, 10, 20.)

Non enim ad mensuram dat Deus Spiritum.

Dieu ne donne pas son Esprit par mesure. (*Joan.*, 3, 34.)

Vos semper Spiritui Sancto resistitis.

Vous résistez sans cesse au Saint-Esprit. (*Act.*, 7, 51.)

Si quis Spiritum Christi non habet, hic non est ejus.

Si quelqu'un n'a point l'Esprit de Jésus-Christ, il n'est point à lui. (*Rom.*, 8, 9.)

Nos non Spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui a Deo est, ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis.

Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit de Dieu, afin que nous connaissions les dons que Dieu nous a faits. (*I Cor.*, 2, 12.)

Dominus autem Spiritus est : ubi autem Spiritus Domini, ibi libertas.

Le Seigneur est esprit, et où est l'Esprit du Seigneur, là est aussi la liberté. (*II Cor.*, 3, 17.)

Si Spiritu vivimus, Spiritu et ambulemus.

Si nous vivons par l'Esprit, conduisons-nous par l'Esprit. (*Galat.*, 5, 25.)

Spiritum nolite extinguere.

N'éteignez point le Saint-Esprit qui est en vous. (*I ad Thess.*, 5, 19.)

Spiritu Sancto inspirati sancti Dei homines.

De saints hommes inspirés du Saint-Esprit. (*II Petr.*, 1, 21.)

Divisiones gratiarum sunt, idem autem Spiritus.

Il y a diversité de graces et de dons, mais il n'y a qu'un même Esprit. (*I Cor.*, 12, 4.)

Signati estis Spiritu promissionis Sancto, qui est pignus hæreditatis nostræ.

Vous avez été marqués du sceau de l'Esprit saint qui vous avait

été promis, lequel est le gage de notre héritage. (*Ephes.*, 1, 13.)

Nescitis quia templum Dei estis vos, et Spiritus Dei habitat in vobis?

Ne savez-vous pas que vous êtes le temple du Dieu vivant, et que l'Esprit de Dieu habite en vous? (*I Cor.*, 3, 16.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE.

EXORDE.

Littera occidit; spiritus autem vivificat.

La lettre tue; mais l'esprit vivifie. (*II Cor.*, III, 6.)

A la vérité, le sang du Sauveur nous avait réconciliés à notre grand Dieu par une alliance perpétuelle; mais il ne suffisait pas pour notre salut que cette alliance eût été conclue, si ensuite elle n'eût été publiée. C'est pourquoi Dieu a choisi ce jour où les Israélites étaient assemblés par une solennelle convocation pour y faire publier hautement le traité de la nouvelle alliance qu'il lui plaît contracter avec nous, et c'est ce que nous montrent ces langues de feu qui tombent d'en haut sur les saints Apôtres; car d'autant que la nouvelle alliance, selon les oracles des prophéties, devait être solennellement publiée par le ministère de la prédication, le Saint-Esprit descend en forme de langues pour nous faire entendre par cette figure qu'il donne de nouvelles langues aux saints Apôtres, et qu'autant qu'il remplit de personnes il établit autant de hérauts qui publieront les articles de l'alliance et les commandemens de la loi nouvelle partout où il lui plaira de les envoyer.

C'est donc aujourd'hui, Chrétiens, que la loi nouvelle a été publiée; aujourd'hui la prédication du saint Évangile a commencé d'éclairer le monde; aujourd'hui l'Église chrétienne a pris sa naissance; aujourd'hui la loi mosaïque, donnée autrefois avec tant de pompe, est abolie par une loi plus auguste; les sacrifices des animaux étant rejetés, le Saint-Esprit envoyé du ciel se fait lui-même des hosties raisonnables et des sacrifices vivans des cœurs des disciples.

Il est très certain, bienheureuse Marie, que vous fûtes la principale de ces victimes; impétrez-nous l'abondance du Saint-Esprit qui vous a aujourd'hui embrasée. Sainte Mère de Jésus-Christ, vous

étiez déjà tout accoutumée à le sentir présent en votre ame, puisque déjà sa vertu vous avait couverte, lorsque l'Ange vous salua de la part de Dieu, vous disant : *Ave, Maria.*

Entrons d'abord en notre matière; elle est si haute et si importante qu'elle ne permet pas de perdre le temps à vous faire des avant-propos superflus. Je vous ai déjà dit, Chrétiens, que la fête que nous célébrons en ce jour, c'est la publication de la loi nouvelle; et de là vient que la prédication par laquelle cette loi se doit publier est commencée aujourd'hui dans Jérusalem, selon cette prédiction d'Isaïe : « La loi sortira de Sion, et la parole de « Dieu de Jérusalem [1]. » Mais bien qu'elle dût être commencée dans Jérusalem, elle ne devait pas y être arrêtée; de là elle devait se répandre dans toutes les nations et dans tous les peuples jusqu'aux extrémités de la terre. Comme donc la loi nouvelle de notre Sauveur n'était pas faite pour un seul peuple, certainement il n'était pas convenable qu'elle fût publiée en un seul langage. C'est pourquoi le texte sacré nous enseigne que les Apôtres prêchant aujourd'hui, bien que leur auditoire fût ramassé d'une infinité de nations diverses, chacun y entendait son propre idiome et la langue de son pays : par où le Saint-Esprit nous enseigne que si, à la tour de Babel, l'orgueil avait autrefois divisé les langues, l'humble doctrine de l'Évangile les allait aujourd'hui rassembler; qu'il n'y en aurait point de si rude ni de si barbare dans laquelle la vérité de Dieu ne fût enseignée; que l'Église de Jésus-Christ les parlerait toutes; et que si, dans le Vieux Testament, il n'y avait que la seule langue hébraïque qui fût l'interprète des secrets de Dieu, maintenant, par la grace de l'Évangile, toutes les langues seraient consacrées, selon cet oracle de Daniel : « Toutes les lan« gues serviront au Seigneur [2]. » Par où vous voyez, Chrétiens, la merveilleuse conduite de Dieu, qui ordonne, par un très sage conseil, que la loi qui devait être commune à toutes les nations de la terre, soit publiée dès le premier jour en toutes les langues.

Imitons les saints Apôtres, mes frères, et publions la loi de notre Sauveur avec une ferveur céleste et divine. Je vous dénonce donc, au nom de Jésus, que, par la descente du Saint-Esprit, vous n'êtes plus sous la loi mosaïque, et que Dieu vous a appelés à la loi de grace; et, afin que vous entendiez quelle est la loi dont on vous délivre, et quelle est la loi que l'on vous impose, je vous produis l'apôtre saint Paul, qui vous enseignera cette différence. « La lettre

[1] Is., II, 3. — [2] Dan., VII, 14.

« tue, dit-il, et l'esprit vivifie [1]. » La lettre, c'est la loi ancienne; et l'esprit, comme vous le verrez, c'est la loi de grace; et ainsi, en suivant l'apôtre saint Paul, faisons voir avec l'assistance divine que la loi nous tue par la lettre, et que la grace nous vivifie par le'sprit. (BOSSUET, *Pour le jour de la Pentecôte.*)

La loi nous tue par la lettre.

Et pour pénétrer le fond de notre passage, il faut examiner avant toutes choses quelle est cette lettre qui tue, dont parle l'Apôtre. Et premièrement, il est assuré qu'il parle très évidemment de la loi: mais d'autant qu'on pourrait entendre ce texte de la loi cérémonielle, comme de la circoncision et des sacrifices dont l'observation tue les ames, ou même de quelques façons de parler figurées qui sont dans la loi, et qui ont un sens très pernicieux quand on les veut prendre trop à la lettre; à raison de quoi on peut dire que la loi, en quelques unes de ses parties, est une lettre qui tue; pour ne vous point laisser en suspens, je dis que l'Apôtre parle du Décalogue, qui est la partie de la loi la plus sainte. Oui, ces dix commandemens si augustes qui défendent le mal si ouvertement, c'est ce que l'Apôtre appelle la loi qui tue; et je le prouve clairement par ce texte; car, après avoir dit que la lettre tue, immédiatement après, parlant de la loi, il l'appelle « un ministère de mort « taillé en lettres dans la pierre : » *Ministratio mortis, litteris deformata in lapidibus* [2]. Le ministère de mort, c'est sans doute la lettre qui tue; et la lettre taillée dans la pierre, ne sont-ce pas les deux tables données à Moïse où la loi était écrite du doigt de Dieu? C'est donc cette loi donnée à Moïse, cette loi si sainte du Décalogue que l'Apôtre appelle ministère de mort, et, par conséquent, la lettre qui tue. C'est pourquoi dans l'épître aux Romains, il l'appelle expressément « une loi de mort [3] » et une loi de damnation; il dit « que la force du péché est dans la loi, que le péché est mort « sans la loi, et que la loi lui donne la vie [4]; que le péché nous « trompe par le commandement de la loi [5], » et quantité d'autres choses de même force.

Que dirons-nous ici, Chrétiens? Quoi! ces paroles si vénérables: « Israël, je suis le Seigneur ton Dieu, tu n'auras point d'autres « dieux devant moi [6], » sont-elles donc une lettre qui tue? et une

[1] II Cor., III, 6. — [2] II Cor., III, 7. — [3] Rom., VII, 6. — [4] I Cor., XV, 56. — [5] Rom., VII, 8, 9, 11. — [6] Deut., V, 6, 7.

loi si sainte méritait-elle un pareil éloge de la bouche d'un Apôtre de Jésus-Christ? Tâchons de démêler ces obscurités avec l'assistance de cet Esprit saint qui a rempli aujourd'hui les cœurs des Apôtres. Cette question est haute, elle est difficile; mais comme elle est importante à la piété, Dieu nous fera la grace d'en venir à bout. Pour moi, de crainte de m'égarer, je suivrai pas à pas le plus éminent de tous les docteurs, le plus profond interprète du grand Apôtre, je veux dire l'incomparable saint Augustin, qui explique divinement cette vérité dans le premier livre à Simplicien, et dans le livre de l'Esprit et de la Lettre. Rendez-vous attentifs, Chrétiens, à une instruction que j'ose appeler la base de la piété chrétienne.

Quand l'Apôtre parle ainsi de la loi, quand il l'appelle une lettre qui tue, et qui donne au péché de nouvelles forces, croyez qu'il ne songe pas à blâmer la loi; mais il déplore la faiblesse de la nature. Si donc vous voulez entendre l'Apôtre, apprenez premièrement à connaître les langueurs mortelles qui nous accablent depuis la chute du premier père, dans lequel, comme dans la tige du genre humain, toute la race des hommes a été gâtée par une corruption générale.

Et pour mieux comprendre nos infirmités, considérons, avant toutes choses, quelle était la fin à laquelle notre nature était destinée. Certes, puisqu'il avait plu à notre grand Dieu de laisser tomber sur nos ames une étincelle de ce feu divin qui éclaire les créatures intelligentes, il est sans doute que nos actions devaient être conduites par la raison. Or, il n'y avait rien de plus raisonnable que de consacrer tout ce que nous sommes à celui dont la libéralité nous a enrichis; et partant notre inclination la plus naturelle devait être d'aimer et de servir Dieu : c'est à quoi tout l'homme devait conspirer. D'où passant plus outre, je dis que les sens étant inférieurs à l'intelligence, il fallait aussi que les biens sensibles le cédassent aux biens de l'esprit; et ainsi, pour mettre les choses dans un bon ordre, les affections de l'homme devaient être tellement disposées, que l'esprit dominât sur le corps, que la raison l'emportât sur les sens, et que le Créateur fût préféré à la créature. Vous voyez bien qu'il n'y a rien de plus juste; et si la nature humaine était droite, telles devraient être ses inclinations.

Mais, ô Dieu, que nous en sommes bien éloignés! et que cette belle disposition est étrangement pervertie, puisque par le désordre de notre péché, nos inclinations naturelles se sont tournées aux objets contraires! car certainement la plupart des hommes suit l'inclination naturelle. Or, il n'est pas difficile de voir qu'est-ce

qui domine le plus dans le monde. La première vue, n'est-il pas vrai, c'est qu'il n'y a que les sens qui règnent, que la raison est opprimée et éteinte? elle n'est écoutée qu'autant qu'elle favorise les passions; nous n'avons d'attachement qu'à la créature; et si nous suivons le cours de nos mouvemens, nous en viendrons bientôt à oublier Dieu. Qu'ainsi ne soit; regardez quel était le monde avant que l'on y eût prêché l'Évangile. Où était en ce temps-là le règne de Dieu, et à qui est-ce qu'on présentait de l'encens? qui ne sait que l'idolâtrie avait tellement infecté la terre, qu'il semblait que ce grand univers fût changé en un temple d'idoles? qui n'est saisi d'horreur en voyant cette multiplicité de dieux inventée pour rendre méprisable le nom de Dieu? qui ne voit en ce nombre prodigieux de fausses divinités l'étrange débordement de notre nature, qui, renonçant à son époux véritable, à la manière d'une femme impudique, s'abandonnait à une infinité d'adultères par une insatiable prostitution? Car il est très certain que l'idolâtrie n'avait rien laissé d'entier sur la terre : c'était le crime de tout le monde; et encore que Dieu se fût réservé un petit peuple dans la Judée, toutefois nous savons que ce peuple, qui était le seul dans toute la terre habitable, instruit dans la véritable religion, était si fort porté à quitter son Dieu, que ni ses miracles, quoique très visibles; ni ses promesses, quoique très magnifiques; ni ses châtimens, quoique très rigoureux, n'étaient pas capables de retenir cette inclination furieuse qu'ils avaient de courir après les idoles : tant il est vrai que le genre humain, par le vice de son origine, est devenu enclin naturellement à mépriser Dieu; et voyez-le par une expérience si universelle! Et d'où vient cette inclination naturelle si contraire à notre première institution, sinon de la contagion du premier péché par lequel la source des hommes étant infectée, la corruption nous est passée en nature?

Ah! fidèles, ne craignons pas de confesser ingénument nos infirmités : que ceux-là en rougissent, qui ne savent pas le remède, qui ne connaissent pas le libérateur. Pour nous, n'appréhendons pas de montrer nos plaies, et avouons que notre nature est extrêmement languissante : et comment pourrions-nous le nier? Quand nous voudrions le dissimuler ou le taire, toute notre vie crierait contre nous; nos occupations ordinaires témoignent assez où tend la pente de notre cœur. D'où vient que tous les sages s'accordent que le chemin du vice est glissant? d'où vient que nous connaissons par expérience que non seulement nous y tombons de nous-mêmes, mais encore que nous y sommes comme entraî-

nés? au lieu que pour monter à cette éminence où la vertu établit son trône, il faut se raidir, et bander les nerfs avec une incroyable contension. Après cela, est-il malaisé de connaître où nous porte le poids de notre inclination dominante? et qui ne voit que nous allons au mal naturellement, puisqu'il faut faire effort pour nous en tirer, et que nous n'en pouvons sortir qu'avec peine? De là vient que la doctrine de l'Évangile, qui ne peut repaître que l'entendement, ne tient presque point à notre ame : au contraire, les choses sensibles y font de profondes impressions. J'en appelle, Chrétiens, à vos consciences. Quelquefois, quand vous entendez discourir des mystères du royaume de Dieu, ne vous sentez-vous pas échauffés? vous ne concevez que de grands desseins : faut-il faire le premier pas de l'exécution, n'est-il pas vrai que le moindre souffle du diable éteint cette flamme errante et volage, qui ne prend pas à sa matière? Il est vrai, nous sentons je ne sais quel instinct en nous-mêmes, qui voudrait, ce nous semble, s'élever à Dieu; mais nous sentons aussi un torrent de cupidités opposées qui nous entraînent et qui nous captivent. De là les gémissemens de l'Apôtre et de tous les vrais serviteurs de Dieu, qui se plaignent qu'ils sont captifs, et que, malgré tous leurs bons désirs, ils éprouvent continuellement en eux-mêmes une certaine résistance à la loi de Dieu qui les presse et qui les tourmente. Et partant, qui donc serait si superbe, qui, voyant l'apôtre saint Paul ainsi vivement attaqué, ne confesserait pas devant Dieu, dans l'humiliation de son ame, que vraiment notre maladie est extrême, et que les plaies de notre nature sont bien profondes?

Je sais que l'orgueilleuse sagesse du monde ne goûtera pas cette humble doctrine du Christianisme. La nature, quoique impuissante, n'a jamais été sans flatteurs, qui l'ont enflée par de vains éloges, parce qu'en effet ils ont vu en elle quelque chose de fort excellent : mais ils ne se sont point aperçus qu'il en était comme des restes d'un édifice autrefois très régulier et très magnifique, renversé maintenant et porté par terre, mais qui conserve encore dans sa ruine quelques vestiges de son ancienne grandeur et de la science de son architecte. Ainsi nous voyons encore en notre nature, quoique malade, quoique disloquée, quelques traces de sa première institution; et la sagesse humaine s'étant bien voulu tromper par cette apparence, encore qu'elle y remarquât des défauts visibles, elle a mieux aimé couvrir ses maux par l'orgueil que de les guérir par l'humilité. J'avoue même que les hommes, pour la plupart, ne remarquent pas comme il faut cette résistance

dont nous parlons; mais combien y a-t-il de malades qui ne sentent pas leur infirmité! Cela, cela, fidèles, c'est le plus dangereux effet de nos maladies, que nous sommes réduits aux abois, et qu'une folle arrogance nous persuade que nous sommes en bonne santé: c'est en cela que je suis plus malade, que je ne sais pas déplorer ma misère, ni implorer le secours du libérateur; faible et altier tout ensemble, impuissant et présomptueux.

Et d'ailleurs je ne m'étonne pas si, vivant comme nous vivons, nous ne sentons pas la guerre éternelle que nous fait la concupiscence. Lorsque vous suivez en nageant le cours de la rivière qui vous conduit, il vous semble qu'il n'y a rien de si doux ni de si paisible; mais si vous remontez contre l'eau, si vous vous opposez à sa chute, c'est alors, c'est alors que vous éprouvez la rapidité de son mouvement. Ainsi, je ne m'étonne pas, Chrétien, si menant une vie paresseuse, si ne faisant aucun effort pour le ciel, si ne songeant point à t'élever au dessus de l'homme, pour commencer à jouir de Dieu, tu ne sens pas la résistance de la convoitise; c'est qu'elle t'emporte toi-même avec elle: vous marchez ensemble d'un même pas, et vous allez tous deux dans la même voie; ainsi son impétuosité t'est imperceptible.

Un saint Paul, un saint Paul la sentira mieux, parce qu'il a ses affections avec Jésus-Christ: les inclinations charnelles le blessent, parce qu'il aime la loi du Sauveur; tout ce qui s'y oppose lui devient sensible. Aspirons à la perfection chrétienne: suivons un peu Jésus-Christ dans la voie étroite, et bientôt notre expérience nous fera reconnaître notre infirmité. C'est alors qu'étant fatigués par les opiniâtres oppositions de la convoitise, nous confesserons que les forces nous manquent, si la grace divine ne nous soutient. Car enfin ce n'est pas un ouvrage humain de dompter cet ennemi domestique qui nous persécute si vivement, et qui ne nous donne aucun relâche. Étant ainsi déchirés en nous-mêmes, nous nous consumons par nos propres efforts; plus nous pensons nous pouvoir relever par notre naturelle vigueur, et plus elle se diminue: comme un pauvre malade moribond qui ne sait plus que faire, il s'imagine qu'en se levant il sera un peu allégé, il achève de perdre son peu de force par un travail qu'il ne peut supporter; et après qu'il s'est beaucoup tourmenté à traîner ses membres appesantis avec une extrême contention, il retombe, ainsi qu'une pierre, sans pouls et sans mouvement, plus faible et plus impuissant que jamais. Ainsi en est-il de nos volontés, si elles ne sont secourues par la grace. Or, la grace

n'est point par la loi : car si la grace était par la loi, c'est en vain que Jésus-Christ serait mort, et ce grand scandale de la croix serait inutile. C'est pourquoi l'Évangéliste nous dit : « La loi a été donnée « par Moïse, mais la grace et la vérité a été faite par Jésus-Christ[1]. » D'où je conclus que, sous le Vieux Testament, tous ceux qui obéissaient à la grace, c'était par le mérite de Jésus-Christ; et de là ils appartenaient au christianisme, parce que la grace ni la justice n'est point la loi. Et de là, pour revenir à mon texte, j'infère avec l'Apôtre que « la lettre tue. » Voyez si je prouverai bien ce que je propose, et renouvelez vos attentions.

Insistons toujours aux mêmes principes. Et ainsi, pour revenir à notre passage, figurez-vous cet homme malade, que je vous dépeignais tout à l'heure, cet homme tyrannisé par ses convoitises, cet homme impuissant à tout bien, qui, selon le concile d'Orange, « n'a rien de son crû que le mensonge et le péché : » que produira la loi en cet homme, puisqu'elle ne peut lui donner la grace? Elle parle, elle commande, elle tonne, elle retentit aux oreilles d'un ton puissant et impérieux; mais que sert de frapper les oreilles, puisque la maladie est au cœur? Je ne craindrai point de le dire, si vous n'ajoutez l'esprit de la grace, je ne craindrai point de le dire, tout ce bruit de la loi ne fait qu'étourdir le pauvre malade : elle l'effraie, elle l'épouvante; mais il vaudrait bien mieux le guérir, et c'est ce que la loi ne peut faire. Quel est donc l'avantage qu'apporte la loi? Elle fait connaître le mal, elle allume le flambeau devant le malade, elle lui montre le chemin de la vie : « Fais ceci, et tu vivras, » lui dit-elle : *Hoc fac, et vives*[2]. Mais à quoi sert de montrer à ce pauvre paralytique qui est au lit depuis trente-huit ans, a quoi sert que vous lui montriez l'eau miraculeuse qui peut le guérir? *Hominem non habeo*[3] : « Je n'ai personne, » dit-il; il est immobile, il faut le porter, et il est impossible que la loi le porte.

Mais la loi, direz-vous, n'a-t-elle donc aucune énergie? Certes, son énergie est très grande, mais très pernicieuse à notre malade. Que fait-elle? Elle augmente la connaissance, et cela même augmente le crime : elle me commande de la part de Dieu, elle me fait comprendre ses jugemens. Avant la loi, je ne connaissais pas que Dieu fût mon juge, ni qu'il prît la qualité de vengeur des crimes; mais la loi me montre bien qu'il est juge, puisqu'il daigne bien être législateur. Mais enfin, que produit cette connaissance? Elle fait que mon péché est moins excusable, et ma rebel-

[1] Joan., I, 17. — [2] Luc., x, 28. — [3] Joan., v, 7.

lion plus audacieuse. C'est pourquoi l'Apôtre nous dit que « Le « péché a abondé par la loi [1], » qu'elle lui donne de nouvelles forces, « qu'elle le fait vivre [2], » parce qu'à tous les autres péchés elle ajoute la désobéissance formelle, qui est le comble de tous les maux. De cette sorte, que fait la loi? Elle lie les transgresseurs par des malédictions éternelles, parce qu'il est écrit dans cette loi même : « Maudit est celui qui n'observe pas ce qui est commandé dans ce « livre [3].»

A présent, ne voyez-vous pas clairement toute la force du raisonnement de l'Apôtre? car la loi ne nous touchant qu'au dehors, elle n'a pas la force de nous soulager; et sortant de la bouche de Dieu, elle a la force de nous condamner. La loi donc considérée en cette manière, qu'est-ce autre chose qu'une lettre qui ne soutient pas l'impuissance, mais qui condamne la rebellion; « qui ne « soulage pas le malade, mais qui témoigne contre le pécheur? » *Non adjutrix legentium, sed testis peccantium,* dit saint Augustin : mais cet excellent docteur passe bien plus outre, appuyé sur la doctrine du saint Apôtre.

Achevons de faire connaître à l'homme l'extrémité de sa maladie, afin qu'il sache mieux reconnaître la miséricorde infinie de son médecin. Nous avons dit que notre plus grand mal, c'est l'orgueil. Que fait le commandement à un orgueilleux? Il fait qu'il se raidit au contraire, comme une eau débordée qui s'irrite par les obstacles : et d'où vient cela? C'est à cause que l'orgueilleux n'affecte rien tant que la liberté, et ne fuit rien tant que la dépendance : c'est pourquoi il se plaît à secouer le joug; il aime la licence, parce qu'elle semble un débordement de la liberté. Notre ame donc étant inquiète, indocile et impatiente, la vouloir retenir par la discipline, c'est vouloir la précipiter davantage. Avouons la vérité, Chrétiens, nous trouvons une certaine douceur dans les choses qui nous sont défendues : tel ne se souciera pas beaucoup de la chair, qui la trouvera plus délicieuse pendant le carême. La défense excite notre appétit, et par ce moyen fait naître un nouveau plaisir : et quelle est la cause de ce plaisir, si ce n'est celle que je viens de vous rapporter, c'est-à-dire, cette vaine ostentation d'une liberté indocile et licencieuse, qui est si douce à un orgueilleux, et qui fait que l'objet de ses passions « lui plaît d'autant plus « qu'il lui est moins permis? » *Tanto magis libet, quanto minus licet,* dit saint Augustin : et c'est ce que veut dire l'Apôtre aux

[1] Rom., v, 20. — [2] Ibid., vii, 9. — [3] Deut., xxvii, 26.

Romains : « Le péché, prenant occasion du commandement, m'a « trompé, et m'a fait mourir [1]. » Le péché prenant occasion du commandement, il m'a trompé par cette fausse douceur que la défense fait naître. Elle est vaine, elle est fausse, il est vrai; mais très charmante à une ame superbe, et c'est par cette raison qu'elle trompe facilement. Reprenons donc maintenant ce raisonnement : la loi, par la défense, augmente le plaisir de mal faire, et par là excite la convoitise : la convoitise me donne la mort; et partant la loi me donne la mort, non point certes elle-même, mais par la malignité du péché qui domine en moi : « En sorte que la concu- « piscence est devenue, par le commandement même, une source « plus abondante de péchés : » *Ut fiat supra modum peccans peccatum per mandatum* [2], continue le même saint Paul.

Ne voyez-vous pas maintenant plus clair que le jour que non seulement les préceptes du Décalogue, mais encore, par une conséquence infaillible, tous les enseignemens de la loi, et même toute la doctrine de l'Evangile, si nous n'impétrons l'esprit de la grace, ne sont qu'une lettre qui tue, qui pique la convoitise par la défense, et comble le péché par la transgression? Et quelle est donc l'utilité de la loi? Ah! c'est ici, mes frères, où il nous faut recueillir le fruit des doctes enseignemens de l'Apôtre. Ne croyons pas qu'il nous ait voulu débiter une doctrine si délicate, à la manière des rhétoriciens. Saint Augustin a bien compris sa pensée. Il a voulu, dit-il, faire voir à l'homme combien était grande son impuissance et combien déplorable son infirmité, puisqu'une loi si juste et si sainte lui devenait un poison mortel, « afin que, par ce moyen, « nous reconnussions humblement qu'il ne suffit pas que Dieu nous « enseigne, mais qu'il est nécessaire qu'il soulage : » *Non tantum doctorem sibi esse necessarium, verum etiam adjutorem Deum.* C'est pourquoi le grand docteur des gentils, après avoir dit de la loi toutes les choses que je vous ai rapportées, commence à se plaindre de la servitude. « Je me plais, dit-il, à la loi de Dieu « selon l'homme intérieur; mais je sens une loi en moi-même qui « répugne à la loi de l'esprit, et me captive sous la loi du péché : « car je ne fais pas le bien que je veux; mais je fais le mal que je « hais. Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce « corps de mort? la grace de Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ [3].» C'est là enfin, fidèles, c'est à cette grace que notre impuissance doit nous conduire. La loi ne fait autre chose que nous montrer ce

[1] Deut., VII, 11. — [2] Rom., VII, 13. — [3] Ibid., 15, 22, 23, 24, 25.

que nous devons demander à Dieu, et de quoi nous avons à lui rendre grace; et c'est ce qui a fait dire à saint Augustin : « Faites « ainsi, Seigneur, faites ainsi; Seigneur miséricordieux, comman- « dez ce qui ne peut être accompli, ou plutôt commandez ce qui « ne peut être accompli que par votre grace, afin que tout fléchisse « devant vous, et que celui qui se glorifie se glorifie seulement « en notre Seigneur. »

C'est là la vraie justice du christianisme, qui ne vient pas en nous par nous-mêmes, mais qui nous est donnée par le Saint-Esprit; c'est là cette justice qui est par la foi, que l'apôtre saint Paul élève si fort, non pas comme l'entendent nos adversaires, qui disent que toute la vertu de justifier consiste en la foi. Ils n'ont pas bien pris le sens de l'Apôtre; et je le prouve démonstrativement en un mot, que je vous prie de retenir, pour les combattre dans la rencontre. « Si, dit saint Paul, j'aï toute la foi jusqu'à transporter les « montagnes, et que je n'aie pas la charité, je ne suis rien [1]. » S'il n'est rien, donc il n'est pas juste, donc la foi ne justifie pas sans la charité, et toutefois il est véritable que c'est la foi en Jésus-Christ qui nous justifie, parce qu'elle n'est pas seulement la base, mais la source qui fait découler sur nous la justice qui est par la grace. Car, comme dit le grand Augustin, « ce que la loi commande, la « foi l'impètre: » *Fides impetrat quod lex imperat.* La loi dit : « Tu « ne convoiteras pas [2]; » la foi dit avec le Sage : « Je sais, ô grand « Dieu, et je le confesse, que personne ne peut être continent, si « vous ne le faites [3]. » Dieu dit par la loi : « Fais ce que j'ordonne, » la foi répond à Dieu : « Donnez, Seigneur, ce que vous ordonnez. » La foi fait naître l'humilité, et l'humilité attire la grace, « et c'est « la grace qui justifie [4]. » Ainsi notre justification se fait par la foi, la foi en est la première cause; et en cela nous différons du peuple charnel, qui ne considérait que l'action commandée, sans regarder le principe qui la produit. Quand ils lisaient la loi, ils ne songeaient à autre chose qu'à faire, et ils ne pensaient point qu'il fallait auparavant demander. Pour nous, nous écoutons, à la vérité, ce que Dieu ordonne; mais la foi en Jésus-Christ nous enseigne que c'est de Dieu même qu'il le faut attendre. Ainsi notre justice ne vient pas des œuvres, en tant qu'elles se font de nos propres forces; elle naît de la foi, « qui, opérant par la charité, fructifie en « bonnes œuvres [5], comme dit l'Apôtre. »

[1] I Cor., XIII, 2. — [2] Rom., VIII, 7. — [3] Sap., VIII, 21, — [4] Tit. III, 7. — [5] Gal., V, 6; Col., I, 10.

En effet, croire en Jésus-Christ, n'est-ce pas croire au Sauveur, au Libérateur? et quand nous croyons au Libérateur, ne sentons-nous pas notre servitude? quand nous confessons le Sauveur, ne confessons-nous pas que nous sommes perdus? ainsi reconnaissant devant Dieu que nous sommes perdus en nous-mêmes, nous courons à Jésus-Christ par la foi, cherchant notre salut en lui seul; c'est là cette foi qui nous justifie, si nous croyons, si nous confessons que nous sommes morts, et que c'est Jésus-Christ qui nous rend la vie. Chrétien, le crois-tu de la sorte? le croyons-nous ainsi, Chrétiens? Si tu ne le crois pas, tu renies Jésus-Christ pour Sauveur; Jésus n'est plus Jésus, et toute la vertu de sa croix est anéantie. Que si nous confessons cette vérité, qui n'est pas un article particulier, mais qui est le fondement et la base qui soutient tout le corps du christianisme, avec quelle humilité, avec quelle ardeur, avec quelle persévérance devons-nous approcher de notre grand Dieu, pour rendre graces de ce que nous avons et pour demander ce qui nous manque! Que ma peine serait heureusement employée, si l'humilité chrétienne, si le renoncement à nous-mêmes, si l'espérance au Libérateur, si la nécessité de persévérer dans une oraison soumise et respectueuse, demeuraient aujourd'hui gravées dans vos ames par des caractères ineffaçables! Prions, fidèles, prions ardemment; apprenons de la loi combien nous avons besoin de la grace. Ecoutons le saint concile de Trente, qui assure « qu'en commandant, Dieu « nous avertit de faire ce que nous pouvons, et de demander ce que « nous ne pouvons pas. » Entendons par cette doctrine qu'il y a des choses que nous pouvons, et d'autres que nous ne pouvons pas; et si nous ne les demandons, elles ne nous seront pas données. Ainsi nous demeurerons impuissans, et notre impuissance n'excusera point notre crime; au contraire, nous serons doublement coupables, en ce que nous serons tombés dans le crime pour n'avoir pas voulu demander la grace. Combien donc est-il nécessaire que nous priions, ainsi que de misérables nécessiteux qui ne peuvent vivre que par aumônes! C'est ce que prétend l'apôtre saint Paul, dans cet humble raisonnement que j'ai tâché de vous expliquer: il nous montre notre servitude et notre impuissance, afin que les fidèles étant effrayés par les menaces de la lettre qui tue, ils recourent par la prière à l'Esprit qui nous vivifie. (Bossuet.)

Descente du Saint-Esprit.

L'Esprit saint qui descendit sur Jésus est le même que cet Es-

prit dont parle Isaïe, lorsqu'il dit : « L'Esprit de Dieu se reposera « sur lui [1] ; » et ailleurs : « L'Esprit du Seigneur est en moi, et c'est « pour cela qu'il m'a consacré par une onction [2] ; » le même encore que cet Esprit dont parlait Jésus-Christ, lorsqu'il disait à ses disciples : « Ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de votre Père « qui parle en vous [3] : » et quand il donna à ses disciples le pouvoir de régénérer le monde, il disait : « Allez, instruisez les nations, en « baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit [4]. »

C'était ce divin Esprit qu'il avait promis par ses Prophètes de répandre dans ces derniers temps sur ses serviteurs et ses servantes, pour leur donner le don de prophétie. C'est pourquoi il descendit sur le Fils de Dieu fait homme, s'accoutumant ainsi, pour ainsi dire, à faire son séjour parmi les hommes, à se reposer dans leurs cœurs, et à demeurer dans la créature de Dieu, en accomplissant en nous l'œuvre du Père, en nous régénérant et en nous faisant passer de l'ancienne alliance à la nouvelle ; il descendit encore, au témoignage de saint Luc, sur les disciples de Jésus le jour de la Pentecôte, afin d'ouvrir par eux à toutes les nations les portes de la vie, et de les appeler toutes à la nouvelle alliance. Et c'est ce qui nous est marqué par ce que raconte l'Écriture, savoir : qu'ils « chantaient tous en diverses langues un hymne au Seigneur [5]. »

Ainsi s'accomplirent les promesses du Sauveur, qui tant de-fois avait annoncé à ses Apôtres la venue d'un consolateur destiné à nous rapprocher de Dieu et à nous unir à lui par les liens les plus intimes. Il en est de nos ames comme de la terre : tant que la terre est sèche et aride, tant qu'une pluie bienfaisante ne vient point humecter son sein, elle est stérile et ne produit rien ; de même nos ames ne peuvent porter aucun fruit, ne peuvent faire aucunes bonnes œuvres, si elles ne sont fécondées par cette pluie céleste que nous appelons la grace.

C'étaient ces merveilleux effets de la grace divine que Gédéon avait en vue, lorsqu'il étendit cette toison autrefois imprégnée de rosée, mais alors entièrement desséchée [6], figurant par là la sécheresse future du peuple de Dieu, c'est-à-dire le dénûment absolu où il serait un jour des dons et des graces de l'Esprit saint.

Ainsi donc, semblables à des plantes dévorées par les ardeurs du soleil, nous serions bientôt consumés et réduits en poussière,

[1] Is., XI, 2. — [2] Ibid., LXI, 1. — [3] Matth., X, 20. — [4] Ibid., XXVIII, 19. — [5] Act., II, 4. — [6] Jud., VI, 38.

si la douce rosée du ciel ne venait nous rafraîchir et nous rendre la vie. (Saint Irénée, *Contre les hérésies.*)

L'Esprit saint donné aux Apôtres.

Le Sauveur communiqua à ses Apôtres le Saint-Esprit, lorsqu'il leur dit : « Recevez le Saint-Esprit [1]. » Plus tard, il devait le leur donner en plus grande abondance, le jour de la Pentecôte, lorsqu'il serait lui-même monté au ciel. En ce jour, il fit descendre sur la terre ce divin Paraclet, gardien et sanctificateur de son Église, le guide de nos ames, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le juge et le témoin de nos combats, et celui qui ceint le front des vainqueurs des couronnes de l'immortalité. Il est venu pour les revêtir de force et de courage, pour régénérer par un baptême de feu [2], non pas en ne leur donnant ses graces qu'à demi, mais en les répandant dans leurs ames avec une sorte de prodigalité, et en les pénétrant doucement d'une rosée vivifiante.

Et pour que nous comprissions mieux toute la grandeur d'un pareil bienfait, tout à coup un grand bruit se fit entendre dans les cieux, et soudain les Apôtres virent comme des langues de feu qui se partageaient, et vinrent s'arrêter sur chacun d'eux. Ce feu divin qu'ils reçurent alors n'avait point, comme le feu de la terre, la propriété de consumer : c'était un feu tout salutaire, destiné uniquement à détruire dans nos ames les ronces et les épines du péché, pour leur rendre toute leur beauté et tout leur éclat. Alors ils commencèrent à parler diverses langues que le Saint-Esprit leur avait apprises subitement, et dont jamais ils n'avaient eu auparavant la moindre idée. Aussitôt il s'opéra parmi ceux qui les entendaient une admirable confusion, non point semblable à celle des langues de Babel, mais qui provenait de la réunion et de l'identité de leurs sentimens; et dans les transports de l'admiration, ils s'écriaient : « Comment se fait-il que nous les entendions parler en notre langue [3] ? » D'autres disaient avec ironie : « Ils sont pleins d'un vin « nouveau [4]. » Ils disaient ainsi une vérité bien réelle, en ne croyant dire qu'une plaisanterie. Sans doute ils avaient bu un vin nouveau ; mais ce vin qui leur procurait une si sainte ivresse, c'était la grace de la nouvelle alliance, dont l'Esprit de Dieu venait non seulement de les remplir, mais de les inonder. Ils étaient ivres, mais de ce vin mystérieux produit par celui qui s'est appelé une vigne, lors-

[1] Joan., xx, 21. — [2] Act., I, 5. — [3] Ibid., II, 8. — [4] Ibid., II, 13.

qu'il a dit : « Je suis la vigne, et vous en êtes les rameaux[1]. » (Saint Cyrille de Jérusalem, *Catéchèse XVII.*)

Comment le Saint-Esprit est envoyé.

Il s'est rencontré des hérétiques qui ont prétendu que le Saint-Esprit n'est pas Dieu, parce que l'Écriture nous dit *qu'il est envoye.* Mais quand Jésus-Christ dit à ses Apôtres : Je vous envoie le Saint-Esprit, c'est comme s'il leur disait : Je vous envoie les *dons,* les *graces* du Saint-Esprit. Il est clair que l'Esprit saint, en tant que Dieu, ne peut être envoyé; et c'est ce que le Sauveur nous explique ailleurs, quand il dit aux Apôtres : « Demeurez à Jérusalem jus« qu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut[2] ; » et d'ailleurs: « Vous recevrez, nous dit saint Paul, la vertu, la force du « Saint-Esprit qui surviendra en vous[3]. » Autre chose est cette vertu, cette force qui est donnée, autre chose celui qui la donné.

Vous ne pouvez donc pas me prouver que le Saint-Esprit, en tant qu'il possède toute la nature divine, soit véritablement envoyé. Mais que direz-vous, si je vous prouve que le Créateur du ciel et de la terre est envoyé par le Saint-Esprit? Il faut ou renier le Christ, ou déchirer les Écritures, ou bien se soumettre humblement aux vérités qu'elles nous enseignent. Et où donc, me demandez-vous, l'Écriture dit-elle ce que vous prétendez? Écoutez Dieu lui-même, qui parle par la bouche de son saint prophète Isaïe : « Entendez, Jacob « et Israël, entendez ce que je vais dire. Je suis le premier et le « dernier, et il n'y a point d'autre Dieu que moi[4]. » Redoublez votre attention : voici les paroles que je vous ai promises, et qui vont trancher la question. Et d'abord est-ce le Père, est-ce le Fils qui prononce ces paroles? « Je suis le premier et le dernier, et il n'y a « point d'autre Dieu que moi. » De qui sont ces paroles? Du Créateur de toutes choses, puisqu'il ajoute : « C'est ma main qui a fondé « la terre, ma droite a étendu les cieux[5]; et maintenant, dit-il, « Dieu m'a envoyé, et son Esprit[6]. » Quoi! vous qui avez fait le ciel et la terre, vous qui avez commandé aux astres du firmament de se ranger à leurs places, vous dites : Le Seigneur et son Esprit m'a envoyé! il m'a engendré comme Dieu, il m'a envoyé comme homme! C'est bien le Créateur du ciel et de la terre qui dit clairement : Le Seigneur et son Esprit m'a envoyé; et les hérétiques croient le Saint-Esprit ravalé, parce qu'il est dit de lui qu'il est envoyé!

[1] Joan., xv, 1. — [2] Luc., xiv, 49. — [3] Rom., xv, 13. — [4] Is., xlv, 6. — [5] Ibid. xlviii, 13. — [6] Ibid, 16.

Ce qui les trompe, c'est qu'ils ne voient pas que ces mots *il est envoyé* ne doivent pas être pris à la lettre. Quand l'Écriture dit : Dieu *répandit* son Esprit, à coup sûr il ne s'agit que des dons, des graces, des bienfaits du Saint-Esprit, puisqu'un Esprit ne saurait se répandre non plus que la Divinité.

Adorez donc ce Saint-Esprit que vous avez reçu en ce jour; dites en vous-mêmes : C'est un échange, le Christ a pris notre nature, il nous donne son Esprit; il nous a comblés d'honneurs, en élevant jusqu'à lui notre misérable humanité; il l'a fait asseoir à la droite de Dieu son Père; et a bien voulu que son Esprit s'abaissât jusqu'à nous, qui ne sommes que ses serviteurs. Voilà ce que nous enseigne la loi du salut, ce qu'ont annoncé les Prophètes, ce que publient les Apôtres, ce que confessent les martyrs, ce que croient tous les fidèles, ce que l'Église vénère, ce que l'ignorance et l'incrédulité attaquent, ce que les fidèles adorent comme leur étant démontré par les argumens les plus invincibles; voilà comme le Christ est glorifié. Qu'à lui soit à jamais gloire, honneur, adoration, ainsi qu'à son Père et à l'Esprit de sainteté, de bonté et de vie, aujourd'hui et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. (Saint Chrysostôme, *Homélie sur le Saint-Esprit.*)

Pourquoi le Saint-Esprit s'est montré sous une forme corporelle.

Comme le Fils, en revêtant notre nature, s'était montré aux hommes sous une forme corporelle, afin de pouvoir plus aisément converser avec eux, il convenait que le Saint-Esprit se montrât à son tour sous une forme corporelle, et descendît des cieux pour se reposer sur nous, précisément au moment où Jésus-Christ nous quittait pour retourner au ciel et redevenir ce qu'il était de toute éternité.

S'il a choisi pour se montrer à nous ces figures de langues, c'est à cause de ce rapport d'intimité, et, pour ainsi dire, de parenté qu'il a avec la parole ou le Verbe. Mais pourquoi des langues de feu? Parce que le feu est un élément propre à tout purifier, et que l'Écriture nous le représente souvent sous ce point de vue. On peut encore dire que ce feu nous prouve que l'Esprit saint a la même essence que le Père et le Fils, c'est-à-dire qu'il est véritablement Dieu : car Dieu n'est-il pas un feu qui consume et dévore nos iniquités? Du reste, si ces langues se séparent, c'est pour nous rendre sensible la diversité des graces que répand le Saint-Esprit dans nos ames. Enfin ces langues de feu se reposent sur les Apôtres, parce

que l'Esprit de Dieu trouve son véritable repos dans les ames saintes, comme l'étaient alors celles des Apôtres. (Saint Cyrille de Jérusalem, *Discours* xliv.)

La grace nous vivifie par l'esprit.

Je vous ait fait voir, Chrétiens, par la doctrine de l'apôtre saint Paul, que la grace et la justice n'est point par la loi, d'autant qu'elle ne fait qu'éclairer l'esprit, et qu'elle n'est pas capable de changer le cœur. Mais, continue le même saint Paul, « ce qui était « impossible à la loi, Dieu l'a fait lui-même en envoyant son Fils, « qui a répandu dans nos ames l'esprit de la grace, afin que la justice « de la loi s'accomplît en nous [1] : » ce qui a fait encore dire à l'Apôtre que « maintenant nous ne sommes plus sous la loi. [2] » Or, pour entendre plus clairement ce qu'il nous veut dire, considérons une belle distinction de saint Augustin. « C'est autre chose, dit-il, « d'être sous la loi, et autre chose d'être avec la loi; car la loi, par « son équité, a deux grands effets: ou elle dirige ceux qui obéissent, « ou elle rend punissables ceux qui se révoltent. Ceux qui rejettent « la loi sont sous la loi, parce qu'encore qu'ils fassent de vains ef- « forts pour se soustraire de son domaine, elle les maudit, elle les « condamne, elle les tient pressés sous la rigueur de ses ordonnances; « et par conséquent ils sont sous la loi, et la loi les tue. Au contraire « ceux qui accomplissent la loi, ils sont ses amis, dit saint Augustin, « ils vont avec elle, parce qu'ils l'embrassent, qu'ils la suivent, qu'ils « l'aiment. » Ces choses étant ainsi supposées, il s'ensuit que les observateurs de la loi ne sont plus sous la loi comme esclaves, mais sont avec la loi comme amis. Et comme dans le Nouveau Testament l'esprit de la grace nous est élargi, par lequel la justice de la loi peut être accomplie, il est très vrai, ce que dit l'Apôtre, « que nous ne « sommes plus sous la loi [3], » parce que si nous suivons cet esprit de grace, la loi ne nous châtie plus comme notre juge, mais elle nous conduit comme notre règle : de sorte que si nous obéissons à la grace, à laquelle nous avons été appelés, la loi ne nous tue plus; mais plutôt elle nous donne la vie dont elle contient les promesses, d'autant qu'il est écrit : « Fais ces choses, et tu vivras [4]. » D'où il s'ensuit très évidemment que c'est l'esprit qui nous vivifie [5] : car la cause pour laquelle la lettre tue, c'est qu'elle ne fait que retentir au

[1] Rom., viii, 3, 4. — [2] Ibid., vi, 14. — [3] Ibid., vi, 14. — [4] Luc., x, 28. — [5] II Cor., iii, 6.

dehors pour nous condamner. Or, l'esprit agit au dedans pour nous secourir; il va à la source de la maladie : au lieu de cette brutale ardeur qui nous rend captifs des plaisirs sensibles, il inspire en nos cœurs cette chaste délectation des biens éternels : c'est lui qui nous rend amis de la loi, parce que, domptant la convoitise qui lui résiste, il fait que son équité nous attire. Vous voyez donc que c'est par l'esprit que nous sommes les amis de la loi, que nous sommes avec elle, et non point sous elle ; et ainsi c'est l'esprit qui nous vivifie, d'autant qu'il écrit au dedans cette loi qui nous tue, quand elle résonne seulement au dehors.

C'est là, mes frères, cette nouvelle alliance que Dieu nous annonce par Jérémie. « Le temps viendra, dit le Seigneur, que je ferai « une nouvelle alliance avec la maison d'Israël, non point selon le « pacte que j'avais juré à leurs pères; mais voici l'alliance que je « contracterai avec eux : j'imprimerai ma loi dans leurs ames, et je « l'écrirai en leurs cœurs [1]. » Il veut dire : La première loi était au dehors, la seconde aura toute sa force au dedans : c'est pourquoi j'ai écrit la première loi sur des pierres, et la seconde, je la graverai dans les cœurs. Bref, la première loi frappant au dehors émouvait les ames par la terreur, la seconde les changera par l'amour; et, pour pénétrer au fond du mystère, dites-moi, qu'opère la crainte dans nos cœurs? Elle les étonne, elle les ébranle, elle les secoue; mais je soutiens qu'il est impossible qu'elle les change, et la raison en est évidente : c'est que les sentimens que la crainte donne sont toujours contraints. Le loup prêt à se ruer sur la bergerie voit les bergers armés et les chiens en garde : tout affamé qu'il est, il se retire pour cette fois; mais pour cela il n'en est pas moins furieux, il n'en aime pas moins le carnage. Que vous rencontriez des voleurs; si vous êtes les plus forts, ils ne vous abordent qu'avec une civilité apparente; ils sont toujours voleurs, toujours avides de pilleries. La crainte donc étouffe les affections; elle semble les réprimer pour un temps; mais elle n'en coupe pas la racine. Otez cet obstacle, levez cette digue, l'inclination qui était forcée se rejettera aussitôt en son premier cours : par où vous voyez manifestement qu'encore qu'elle ne parût point au dehors, elle vivait toujours au secret du cœur, bridée et non éteinte, et retenue plutôt qu'abolie.

C'est pourquoi le grand saint Augustin, parlant de ceux qui gardaient la loi par la seule terreur de la peine, non par l'amour de la véritable justice, prononce cette terrible mais très véritable sen-

[1] Jer., xxxi, 31, 32, 33.

tence : « Ils ne laissaient pas, dit-il, d'être criminels, parce que ce « qui paraissait aux hommes dans l'œuvre, devant Dieu, à qui nos « profondeurs sont ouvertes, n'était nullement dans la volonté : au « contraire, cet œil pénétrant de la connaissance divine voyait « qu'ils aimeraient beaucoup mieux commettre le crime, s'ils osaient « en attendre l'impunité : » *Coram Deo non erat in voluntate, quod coram hominibus apparebat in opere : potiusque ex illo rei tenebantur quod eos noverat Deus malle, si fieri posset impune, committere.* Donc, selon la doctrine de ce grand homme, la crainte n'est pas capable de changer le cœur. Considérez, je vous prie, cette pierre sur laquelle Dieu écrit sa loi : en est-elle changée pour contenir des paroles si vénérables? en a-t-elle perdu quelque chose de sa dureté? Qui ne voit que ces saints préceptes ne tiennent qu'à une superficie extérieure? D'où vient que la loi mosaïque est ainsi écrite, sinon parce que c'est une loi de crainte? Et Dieu ne veut-il pas nous faire entendre que si la loi ne nous touche que par la crainte, il en est de nos cœurs comme d'une pierre? qu'ainsi notre dureté n'est point amollie, et que la loi demeure sur la surface? De là vient que le concile de Trente, parlant de la crainte des peines, définit très bien, à la vérité contre la doctrine des luthériens, que « c'est une impression de l'Esprit de Dieu : » car puisque cette crainte est si bien fondée sur les redoutables jugemens de Dieu, pourquoi ne viendrait-elle pas de son Saint-Esprit? Mais ces saints Pères s'expliquent après, et nous disent « que c'est une impression de l'Esprit de Dieu qui « n'habite pas encore au dedans, mais qui meut seulement et qui « pousse : » *Spiritus Sancti impulsum, non adhuc quidem inhabitantis, sed tantum moventis.* D'où il s'ensuit manifestement que la seule crainte des peines ne peut imprimer la loi dans les cœurs. Certes, il faut l'avouer, il n'y a que la charité qui les amollisse.

Notre maladie, Chrétiens, c'est de nous attacher à la créature : donc nous attacher à Dieu, c'est notre santé. C'est un amour pervers qui nous gâte : il n'y a donc que le saint amour qui nous rétablisse. Un plaisir désordonné nous captive ; il n'y a qu'une sainte délectation qui soit capable de nous délivrer : la seule affection du vrai bien peut arracher l'affection du bien apparent ; il n'y a proprement que l'amour qui ait, pour ainsi dire, la clef du cœur. Il faut donc qu'un saint amour dilate le nôtre, qu'il l'ouvre jusqu'au fond pour recevoir la rosée des graces divines. Ainsi notre ame sera tout autre ; ce ne sera plus une pierre sur laquelle on écrira au dehors, ce sera une cire toute pénétrée et toute fondue par une céleste chaleur.

Par là vous voyez la loi gravée dans les cœurs, selon l'oracle de Jérémie. Y a-t-il rien de plus avant en nos cœurs que ce qui nous plaît ? Ce que nous aimons nous tient lieu de loi; et ainsi je ne me tromperai pas, quand je dirai que l'amour est la loi des cœurs : et partant un saint amour doit être la loi des héritiers du nouveau testament, parce qu'ils doivent porter leur loi dans leurs cœurs. La loi ancienne a été écrite sur de la pierre ; il n'est rien de plus immobile : aussi est-ce une loi morte et inanimée. Il nous faut, il nous faut une loi vivante ; et quelle peut être cette loi vivante, sinon le vif amour du souverain bien, que le doigt de Dieu, c'est-à-dire son Saint-Esprit, écrit et imprime au fond de nos ames, quand il y répand l'onction de la charité, selon ce que dit l'Apôtre saint Paul : « La charité est répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné [1]? » La charité est donc cette loi vivante qui nous gouverne et qui nous meut intérieurement ; et c'est pourquoi l'esprit vivifie, parce qu'il imprime en nous une loi vivante, qui est la loi de la nouvelle alliance, c'est-à-dire la loi de l'amour de Dieu. Par conséquent qui pourrait douter que la charité ne soit l'esprit de la loi nouvelle, et l'ame, pour ainsi dire, du christianisme, puisqu'il a été prédit si long-temps avant la naissance de Jésus-Christ « que les enfans du nouveau testament auraient la loi gravée en leurs cœurs par l'inspiration de l'amour divin ?

Et selon la conséquence de ces principes, où je n'ai fait que suivre saint Augustin, qui ne s'est attaché qu'à saint Paul, je ne craindrai pas de vous assurer que quiconque ne se soumet à la loi que par la seule appréhension de la peine, il s'excommunie lui-même du christianisme, et retourne à la lettre qui tue, et à la captivité de la Synagogue ; et pour vous en convaincre, regardez premièrement qui nous sommes. Sommes-nous enfans ou esclaves ? Si Dieu vous traite comme des esclaves, contentez-vous de craindre le maître ; mais s'il vous envoie son propre Fils pour vous dire qu'il daigne bien vous adopter pour enfans, pouvez-vous ne point aimer votre Père ? Or l'apôtre saint Paul nous enseigne « que « nous n'avons pas reçu l'esprit de servitude par la crainte ; mais « que Dieu nous a départi l'esprit de l'adoption des enfans par « lequel nous l'appelons notre Père [2]. » Comment l'appelons-nous tous les jours notre Père qui êtes aux cieux, si nous lui dénions notre amour ? Davantage ; considérons de quelle sorte il nous a adoptés : est-ce par contrainte ou bien par amour ? Ah ! nous

[1] Rom., v, 5. — [2] Ibid., VIII, 15.

savons bien que c'est par amour, et par un amour infini. « Dieu a « tant aimé le monde, dit notre Seigneur, qu'il a donné son Fils unique pour le sauver[1]. » Si donc notre Dieu nous a tant aimés, comment prétendons-nous payer son amour, si ce n'est par un amour réciproque ? « D'autant plus, comme dit saint Bernard, que l'amour « est la seule chose en laquelle nous sommes capables d'imiter Dieu. « Il nous juge, nous ne le jugeons pas ; il nous donne, et il n'a pas « besoin de nos dons : s'il commande, nous devons obéir ; s'il se « fâche, nous devons trembler ; et s'il aime, que devons-nous faire ? « Nous devons aimer ; c'est la chose que nous pouvons faire avec « lui. » Et combien sont criminels les enfans qui ne veulent pas imiter un si bon Père !

Est-ce assez considérer Dieu comme père ? considérons-le maintenant comme prince. Comme roi, il nous commande ; mais il ne nous commande rien tant que l'amour. « Tu aimeras, dit-il, le Sei- « gneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toutes « tes forces, de toute ton ame[2]. » A-t-il jamais parlé avec une plus grande énergie ? Et Jésus-Christ : « Qui ne m'aime pas, nous dit-il, « n'observe pas mes commandemens[3]. » Donc qui n'aime pas Jésus-Christ, puisqu'il n'observe pas ses commandemens, il viole la majesté de son roi.

Voulez-vous que nous parlions maintenant des dons que Dieu fait à ses serviteurs, et que par la qualité des présens, nous jugions de l'amour qu'il exige ? Quel est le grand don que Dieu nous fait? C'est le Saint-Esprit : et qu'est-ce que le Saint-Esprit? n'est-ce pas l'amour éternel du Père et du Fils ? Quelle est l'opération propre du Saint Esprit? n'est-ce pas de faire naître, d'inspirer l'amour en nos cœurs, et d'y répandre la charité? et partant qui méprise la charité, rejette le Saint-Esprit ; et cependant c'est le Saint-Esprit qui nous vivifie. Mais si je voulais poursuivre le reste, quand est-ce que j'aurais achevé cette induction? Il n'y a mystère du christianisme, il n'y a article dans le symbole, il n'y a demande dans l'oraison, il n'y a ni mot ni syllabe dans l'Évangile qui ne nous crie qu'il faut aimer Dieu.

Ce Dieu fait homme, ce Verbe incarné, qu'est-il venu faire en ce monde? avec quel appareil nous est-il venu enseigner? s'est-il caché dans une nuée? a-t-il tonné et éclairé sur une montagne toute fumante de sa majesté ? a-t-il dit d'une voix terrible : « Re- « tirez-vous, que mon serviteur Moïse approche tout seul; et les

[1] Joan., III, 16 — [2] Deut., VI, 5. — [3] Joan., XIV, 24.

« hommes et les animaux qui aborderont près de la montagne « mourront de mort [1] ? » La loi mosaïque a été donnée avec ce redoutable appareil. Sous l'Évangile Dieu change bien de langage : Y a-t-il rien eu de plus accessible que Jésus-Christ, rien de plus affable, rien de plus doux? Il n'éloigne personne d'auprès de lui ; bien plus, non seulement il y souffre, mais encore il y appelle les plus grands pécheurs, et lui-même il va au devant. Venez à moi, dit-il, et ne craignez pas : « Venez, venez à moi, oppressés, je vous « aiderai à porter vos fardeaux [2] ; » venez, malades, je vous guérirai ; venez, affamés, je vous nourrirai : pécheurs, publicains, approchez ; je suis votre libérateur. Il les souffre, il les invite, il va au devant. Et que veut dire ce changement, Chrétiens? d'où vient cette aimable condescendance d'un Dieu qui se familiarise avec nous? qui ne voit qu'il veut éloigner la crainte servile, et qu'à quelque prix que se soit il est résolu de se faire aimer, même, si j'ose parler de la sorte, aux dépens de sa propre grandeur ? Dites-moi, était-ce pour se faire craindre qu'il a voulu être pendu à la croix? n'est-ce pas plutôt pour nous tendre les bras, et pour ouvrir autant de sources d'amour qu'il a de plaies? Pourquoi se donne-t-il à nous dans l'Eucharistie? n'est-ce pas pour nous témoigner un extrême transport d'amour, quand il s'unit à nous de la sorte? Ne diriez-vous pas, Chrétiens, que ne pouvant souffrir nos froideurs, nos indifférences, nos déloyautés, lui-même il veut porter sur nos cœurs des charbons ardens? Comment donc excuserons-nous notre négligence? mais où se cachera notre ingratitude? Après cela, n'est-il pas juste de s'écrier avec le grand apôtre saint Paul : « Si quelqu'un n'aime « pas notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème [3]? » sentence autant juste que formidable. Oui certes, il doit être anathème, celui qui n'aime pas Jésus-Christ : la terre se devrait ouvrir sous ses pas, et l'ensevelir tout vivant dans le plus profond cachot de l'Enfer ; le ciel devrait être de fer pour lui ; toutes les créatures lui devraient ouvertement déclarer la guerre, à ce perfide, à ce déloyal, qui n'aime point notre Seigneur Jésus-Christ.

Mais ô malheur! ô ingratitude! c'est nous qui sommes ces perfides. Oserions-nous bien dire que nous aimons notre Seigneur Jésus-Christ? Jésus-Christ n'est pas un homme mortel que nous puissions tromper par nos complimens : il voit clair dans les cœurs, et il ne voit point d'amour dans les nôtres. Quand vous aimez quel-

[1] Exod., XIX, 12, 13. — [2] Matth., XI, 29. — [3] I Cor., XVI, 22.

qu'un sur la terre, rompez-vous tous les jours avec lui pour des sujets de très peu d'importance? foulez-vous aux pieds tout ce qu'il vous donne? manquez-vous aux paroles que vous lui donnez? Il n'y a aucun homme vivant que vous voulussiez traiter de la sorte: c'est ainsi pourtant que vous en usez envers Jésus-Christ. Il a lié amitié avec vous; tous les jours vous y renoncez : il vous donne son corps; vous le profanez : vous lui avez engagé votre foi; vous la violez : il vous prie pour vos ennemis; vous le refusez : il vous recommande ses pauvres; vous les méprisez : il n'y a aucune partie de son corps que vos blasphèmes ne déshonorent. Et comment donc pouvez-vous éviter cette horrible mais très équitable excommunication de l'Apôtre? « Si quelqu'un n'aime pas notre Seigneur « Jésus-Christ, qu'il soit anathème ». (BOSSUET.)

Péroraison.

Aimons, aimons, mes frères, aimons Dieu de tout notre cœur : nous ne sommes pas Chrétiens si du moins nous ne nous efforçons de l'aimer, si du moins nous ne désirons cet amour, si nous ne le demandons ardemment à ce divin Esprit qui nous vivifie. Je ne veux pas dire que nous soyons obligés, sous peine de damnation éternelle, d'avoir la perfection de la charité. Non, fidèles, nous sommes de pauvres pécheurs : le sang de notre Seigneur Jésus-Christ excusera devant Dieu nos défauts, pourvu que nous en fassions pénitence. Je ne vous dis donc pas que nous soyons obligés d'avoir la perfection de la charité; mais je vous dis et je vous assure que nous sommes indispensablement obligés d'y tendre, selon la mesure qui nous est donnée, sans quoi nous ne sommes pas Chrétiens. Courage; travaillons pour la charité. La charité, c'est tout le christianisme : quand vous épurez votre charité, vous préparez un ornement pour le ciel. Il n'y a, dit saint Paul, que la charité qui demeure au ciel : la foi se perd dans la claire vue : l'espérance s'évanouit par la possession effective : «Il n'y a que la charité qui jamais ne puisse être « éteinte : » *Charitas nunquam excidit* [1]. Non seulement elle est couronnée comme la foi et comme l'espérance, mais elle-même elle est la couronne et de la foi et de l'espérance. La charité seule est digne du ciel, digne de la gloire du Paradis; elle seule sera réservée pour briller éternellement devant Dieu comme un or pur;

[1] I Cor., XIII, 8.

elle seule sera réservée pour brûler éternellement devant Dieu, comme un holocauste de bonne odeur. Commençons d'aimer sur la terre, puisque nous ne cesserons jamais d'aimer dans le ciel : commençons la charité dès ce monde, afin qu'elle soit un jour consommée. (BOSSUET.)

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS. POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE.

EXORDE.

Repleti sunt omnes Spiritu Sancto.

Ils furent tous remplis du Saint-Esprit. (*Act.*, II.)

C'est le grand mystère qui s'est accompli pour la première fois dans les Apôtres, et qui doit s'accomplir en nous, si nous sommes disposés, ainsi qu'ils l'étaient, à recevoir ce don céleste de l'Esprit de Dieu. Car Jésus-Christ, par sa mort, l'a mérité pour nous aussi bien que pour les Apôtres; il le demanda pour nous à son Père, en le demandant pour les Apôtres; et la solennité que nous célébrons n'est point, comme les aûtres fêtes de l'année, une simple commémoration, mais le mystère même de la descente du Saint-Esprit: mystère toujours subsistant, et qui, jusques à la fin des siècles, subsistera dans l'Église de Dieu, tandis qu'il y aura des fidèles en état d'y participer, et qui se mettront en devoir de le renouveler dans leurs cœurs. Or, il ne tient qu'à nous, Chrétiens, d'être de ce nombre, puisqu'il est vrai, et même de la foi, que par les sacremens de la loi de grace, nous pouvons tous les jours recevoir le Saint-Esprit; et qu'en vertu des promesses du Sauveur, le même Esprit qui descendit visiblement sur les disciples assemblés dans Jérusalem, descend encore actuellement et véritablement sur nous, non pas avec le même éclat ni avec les mêmes prodiges, mais avec les mêmes effets de conversion et de sanctification, quand il trouve nos ames bien préparées, et que nous prenons soin de les lui ouvrir. Il est donc, mes chers auditeurs, d'un intérêt infini pour vous et pour moi, de bien comprendre quel est cet Esprit que le Fils de Dieu nous a promis, et dont la mission ineffable doit opérer en nous ce

qu'elle opéra dans les Apôtres. Car malheur à nous si par notre infidélité nous y apportons quelque obstacle! Anathème, pour me servir de l'expression de saint Paul, si nous contristons le Saint-Esprit, et si nous négligeons d'entrer dans les dispositions où nous devons être pour avoir part à ses graces! Divin Esprit, source féconde d'où procède toute grace excellente et tout don parfait, répandez sur moi un rayon de cette lumière dont les disciples de Jésus-Christ furent pénétrés quand vous reposâtes sur eux. Donnez-moi une de ces langues de feu qui parurent sur leurs têtes, lorsque, intérieurement éclairés, animés, fortifiés, ils commencent à parler. Dans l'obligation où je suis d'annoncer à mes auditeurs les vérités du salut, votre secours m'est nécessaire, et je vous le demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Le monde, dans l'état malheureux où l'a réduit le péché, ne peut recevoir le Saint-Esprit. C'est la plus sensible marque et la plus funeste que Jésus-Christ nous ait donnée de la réprobation du monde; et en prononçant contre lui cet anathème, il n'en a point apporté d'autre raison, sinon que le monde, dans l'excès de son aveuglement, ne sait pas même ce que c'est que l'Esprit de Dieu : *Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere, quia non videt eum, nec scit eum* [1]. Il est donc nécessaire, concluait l'Évangile, de faire connaître au monde ce divin Esprit; et c'est ce que j'entreprends dans ce discours, où j'ai à vous exposer le mystère de notre religion, non seulement le plus sublime, mais le plus édifiant et le plus touchant. Quand saint Paul, venant à Éphèse, demanda aux disciples qu'il y trouva, si, depuis qu'ils avaient reçu la foi, ils avaient reçu le Saint-Esprit, *si Spiritum Sanctum accepistis credentes* [2], surpris d'une telle demande et confus, ils lui répondirent ingénument qu'ils n'avaient pas ouï dire qu'il y eût un Saint-Esprit: *Sed neque si Spiritus Sanctus est, audivimus.* Combien de Chrétiens, disons mieux, combien de mondains, à la honte du christianisme qu'ils professent, vivent aujourd'hui dans la même ignorance, et peut-être dans une ignorance encore plus criminelle! car il ne suffit pas, pour le salut, de savoir que le Saint-Esprit est la troisième personne de l'adorable Trinité, qu'il est substantiel au Père et au Fils, qu'il procède éternellement de l'un et de l'autre; ce sont des points de créance qui nous apprennent ce que le Saint-Esprit est en lui-même, et par rapport à lui-même : mais de plus, mes chers auditeurs, il faut savoir ce qu'il est par rapport à nous,

[1] Joan., XIV. — [2] Act., XIX.

ce qu'il doit produire en nous, pourquoi il nous est envoyé, ce que nous devons faire pour le recevoir, et par où nous pouvons juger si nous l'avons reçu. Or, combien de lâches chrétiens, uniquement occupés du monde, ne se sont jamais mis en peine de s'instruire sur tout cela, et, plus condamnables que les disciples d'Éphèse, pourraient faire encore aujourd'hui cet aveu honteux : *Sed neque si Spiritus Sanctus est, audivimus !* Comment aurions-nous reçu le Saint-Esprit, puisque nous ignorons même ce que c'est que le Saint-Esprit. Quoi qu'il en soit, voici, mes frères, l'idée que je viens vous en donner, et que je tire du mystère que nous célébrons. Cet Esprit, dont les Apôtres reçurent les prémices et la plénitude, fut pour eux, et est par proportion pour nous, un esprit de vérité, un esprit de sainteté et un esprit de force. Appliquez-vous à ces trois pensées. C'est un esprit de vérité, parce qu'en nous remplissant de ses lumières, il nous enseigne toute vérité : ce sera la première partie. C'est un esprit de sainteté, parce qu'en s'unissant à nous, il détruit en nous tout ce qu'il y trouve non seulement d'impur et de charnel, mais d'imparfait et de terrestre, opposé à la vraie sainteté : ce sera la seconde partie. Et c'est un esprit de force, parce qu'il nous rend capables de tout faire et de tout supporter pour Dieu, en nous inspirant une vertu surnaturelle et un courage au dessus de toute difficulté : ce sera la conclusion. Qualités du Saint-Esprit, qui nous sont sensiblement représentées par ce feu mystérieux et miraculeux, sous le symbole duquel il fut donné aux Apôtres : car le feu, qui, de tous les élémens, est le plus noble, a la vertu d'éclairer, de purifier et d'échauffer. Or, ce sont justement à notre égard les trois propriétés de l'Esprit de Dieu. Comme esprit de vérité, il nous éclaire ; comme esprit de sainteté, il nous purifie, et comme esprit de force, il nous anime. Comme esprit de vérité, il nous détrompe de nos erreurs ; comme esprit de sainteté, il nous détache de nos engagemens criminels, et comme esprit de force, il nous fait triompher de nos faiblesses. Comme esprit de vérité, il élève et perfectionne nos esprits ; comme esprit de sainteté, il réforme et change nos cœurs, et comme esprit de force, il remue toutes nos puissances par le zèle qu'il excite en nous, quand il veut que nous agissions pour la gloire et les intérêts de Dieu : trois effets de sa sainte présence que Dieu nous découvre en ce grand jour, et qui vont faire tout le sujet de votre attention. (BOURDALOUE, *Pour la fête de la Pentecôte.*)

Mystère de la Pentecôte.

Le ciel avait fait souvent au genre humain de riches présens ; jamais sa magnificence ne s'était signalée par d'aussi éclatantes merveilles qu'elle l'a fait en ce jour. Dieu fit pleuvoir la manne sur son peuple, et le nourrit d'un pain tombé du ciel. « Le pain des « Anges, dit le Prophète, servit à la nourriture de l'homme [1] : » merveille bien digne assurément de la libéralité d'un Dieu. Bientôt après, un feu allumé par la colère du ciel consuma un sacrifice impur offert par ce même peuple. Au temps d'Élie une pluie abondante, succédant à une affreuse sécheresse, rendit à la terre sa fertilité. Les prodiges que ce jour nous rappelle l'emportent sur tous ceux-là. Ce n'est plus la manne du désert, ni le feu, ni la pluie qui tombent du ciel ; c'est le monde tout entier qui va être renouvelé. Des hommes de chair et de boue participent à la puissance des esprits célestes. Quel spectacle prodigieux ! changés en des hommes nouveaux, les Apôtres commandent aux démons, guérissent les maladies ; l'ombre seule de leur corps est plus forte que la mort et que l'Enfer ; la lumière qu'ils répandent dissipe les ténèbres ; une seule de leurs paroles fait éclore des richesses en foule.

Pour que l'on n'eût pas à demander : Qu'est allé faire Jésus-Christ dans le ciel ? est-il bien vrai qu'il nous ait réconciliés avec Dieu son Père ? Jésus-Christ s'empresse d'en donner l'éclatant témoignage. Du ciel où il est monté, notre Sauveur nous envoie son Esprit saint ; il ne l'avait pas envoyé avant qu'il n'eût été glorifié, c'est-à-dire qu'il n'eût été mis sur la croix ; car la passion, le crucifiement du Sauveur, c'est là ce qu'il appelle sa gloire. Antérieurement donc à la passion de Jésus-Christ, le Saint-Esprit n'était point descendu sur la terre. Pourquoi ? Parce que le ciel était en guerre avec la terre, que le monde était tout entier sous le joug du péché, et que l'Agneau qui devait en effacer les péchés n'avait pas encore consommé son sacrifice : c'était à l'Esprit saint qu'il était réservé de mettre le sceau à la réconciliation ; il ne devait donc descendre sur la terre qu'après l'ascension de Jésus-Christ dans le ciel. Ainsi l'avait-il déclaré à ses Apôtres : Si je ne m'en vais pas pour opérer la réconciliation avec mon Père, vous ne recevrez point le Saint-Esprit. « Il vous importe donc que je vous quitte pour vous « l'envoyer [2]. » Nous étions en guerre tant qu'il n'était pas venu ;

[1] Ps. LXXVII, 25. — [2] Joan., III, 7.

maintenant qu'il s'est montré avec une telle abondance de graces, il n'y a plus lieu de douter de la réconciliation : « Nous étions autrefois, comme parle l'Apôtre, insensés, incrédules, vivant dans « l'erreur, esclaves de nos passions et de nos plaisirs, portés de « malice et d'envie, dignes de haine, et nous haïssant les uns les « autres. Mais depuis que la bonté et l'amour de notre Sauveur ont « paru, il nous a sauvés, non par les œuvres de justice que nous « avons faites, mais par sa miséricorde, par le baptême de régénération, et du renouvellement du Saint-Esprit [1]. » Si nous avons cessé de l'être, c'est à la grace du Saint-Esprit que nous en sommes redevables. Si nous sommes les enfans de Dieu; si nous avons le droit d'appeler Dieu du nom de notre Père, c'est l'Esprit saint qui nous a conféré ce glorieux privilége, lui qui fait entendre dans nos cœurs ce cri : « Abba, mon Père [2]. » S'il n'y avait point de Saint-Esprit, il n'y aurait point dans l'Église de parole, de science et de sagesse qui se distribue dans les cœurs selon qu'il lui plaît. S'il n'y avait point de Saint-Esprit, il n'y aurait point de pasteurs dans l'Église, car c'est l'Esprit saint qui les donne : témoin ces paroles de l'Apôtre : « Prenez garde à vous-mêmes et à tout le troupeau « sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques pour gouverner « l'Église de Dieu [3]. » Si la divine influence de l'Esprit saint ne résidait pas dans le vénérable pontife que nous avons à notre tête, toutes les fois que vous le voyez monter à l'autel, qu'il vous dit : « Que la paix du Seigneur soit avec vous, » pourquoi répondez-vous d'un cri unanime : « Et avec votre esprit? » Ne reconnaissez-vous pas que ce n'est pas l'homme qui agit et qui parle, mais qu'il n'est que l'organe de la grace de l'Esprit saint? L'homme que vous voyez n'est qu'instrument; celui qui agit, c'est le Dieu qui échappe à nos sens. Rien d'humain dans tout ce qui se fait au divin sacrifice. S'il n'y avait pas d'Esprit saint, il n'y aurait pas d'Église; et puisqu'on ne peut contester l'existence de l'Église, on ne peut davantage révoquer en doute la vérité de l'Esprit saint.

Mais pourquoi ne voyons-nous plus aujourd'hui les miracles qui accompagnèrent la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres? On nous fait communément cette demande. Tous ceux qu'ils baptisaient recevaient à la fois le don des langues; aujourd'hui ce n'est plus la même chose. Qu'entend-on par ce mot, le don des langues? C'est-à-dire qu'à l'instant même les nouveaux baptisés parlaient les langues des peuples divers, Indiens, Égyptiens, Perses, Scythes

[1] Tit., III, 3. — [2] Gal., IV, 6. — [3] Act., XX, 28.

ou Thraces; et si vous eussiez vécu de ce temps, vous les auriez entendus vous parler dans la vôtre. Nous en voyons au livre des Actes l'incontestable témoignage. Pourquoi donc le miracle a-t-il cessé? Est-ce pour nous punir? Était-ce que les Chrétiens d'alors fussent privilégiés? Je réponds : Les hommes nouvellement convertis à la foi, par conséquent se ressentant encore de la grossièreté dont les ténèbres de l'erreur les avaient si long-temps enveloppés, tenaient encore trop fortement aux impressions des sens pour être sitôt accessibles à des graces purement intérieures. Ils ne savaient pas même ce que c'est qu'une grace spirituelle, qui ne se fait sentir que par la foi. Voilà pourquoi il fallait des miracles, et il s'en opérait. Parmi les dons spirituels, il en est d'invisibles, et qui n'agissent que par la foi; d'autres opèrent à l'extérieur d'une manière sensible: ceux-là étaient nécessaires pour la conversion des infidèles. Par exemple, la rémission des péchés est quelque chose de spirituel; c'est un don qui s'accomplit sans être vu, parce qu'il n'agit que sur l'ame, invisible de sa nature; mais parler diverses langues sans les avoir apprises, il y a bien là encore une action tout intérieure de l'Esprit saint, mais en même temps un miracle extérieur et sensible, tel que l'infidèle était forcé de se rendre au surnaturel de l'événement. Dans ce cas, ce qui agit intérieurement dans l'ame, sans être aperçu au dehors, se trouve justifié et manifesté par l'expression sensible de ce langage étranger que l'on entend. Or, nous dit l'Apôtre, « les dons visibles du Saint-Esprit ne sont « donnés à chacun de ceux qui les reçoivent qu'en proportion de « l'utilité commune [1]. » Maintenant qu'ai-je besoin de miracles? Me faut-il de ces signes extraordinaires pour croire à la parole du Seigneur? C'est à l'incrédule qu'il en faut: moi qui crois à la parole de Dieu, ils me sont inutiles. Ai-je besoin de parler toutes les langues de l'univers pour être assuré que j'ai reçu la rémission de mes péchés? Bon pour les païens, qui n'auraient pas cru s'ils n'avaient vu des miracles. Aussi Dieu voulait-il bien leur en accorder, pour les soumettre à la foi. Ce n'était donc point « à titre de fidèles, » mais comme « à des infidèles que les miracles étaient donnés [2], » ainsi que l'Apôtre le déclare, pour les arracher à l'infidélité. En nous les retirant, Dieu ne prétend pas nous traiter moins favorablement. Au contraire, il ne veut que manifester notre foi en la rendant indépendante de ces signes extraordinaires. Il en fallait aux gentils pour entraîner leur confiance; ma foi n'en a plus besoin

[1] I Cor., XII, 7. — [2] Ibid., XIV, 22.

pour croire. Voilà la raison pour laquelle il ne s'en fait plus aujourd'hui.

J'aurais pu vous entretenir du mystère de cette fête, de ce qui en a été l'occasion, pourquoi la descente de l'Esprit saint sur les Apôtres, dix jours après l'ascension du Sauveur, pourquoi ces langues de feu; mais je craindrais d'être trop long. Il me suffira de quelques notions générales.

« Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, comme les « disciples étaient tous rassemblés dans un même lieu, ils virent « tout à coup paraître comme des langues de feu qui se partagèrent « sur chacun d'eux. » Ce n'étaient pas précisément des langues de feu; elles n'en avaient que l'apparence : ce que j'observe pour éloigner de vous l'idée qu'il y eût dans l'opération du Saint-Esprit rien qui fût le produit des sens. De même que quand il vint se reposer sur Jésus-Christ au jour de son baptême, il se montra sous la forme d'une colombe, et non pas comme étant en effet une colombe; ainsi descendit-il sur eux, non pas comme un feu réel, mais sous l'apparence du feu; de même avant l'apparition des langues, le bruit qui s'était fait entendre à leurs oreilles ressemblait-il à celui d'un vent impétueux. Quand Ézéchiel avait reçu le don de prophétie, c'était par un livre, non par cette image de feu qu'il lui avait été communiqué. Pourquoi ici cette différence? Le livre donné à Ézéchiel contenait « des plaintes lugubres, des gémisse« mens, des malédictions[1] » contre les péchés du peuple d'Israël. Le feu envoyé aux Apôtres allait consumer les péchés et renouveler l'univers; il allait exécuter dans les cœurs ce que le feu produit dans les campagnes. Qu'il tombe sur les épines, il les brûle, les fait disparaître et nettoie le champ.

Au lieu de se rendre à la lumière qui vient briller à leurs yeux, les Juifs s'opiniâtrent dans leur incrédulité; ils accusent les saints Apôtres d'être pris de vin. Quelle différence dans le ciel et sur la terre! Au moment où les Anges voyaient s'élever dans le ciel le Sauveur qui venait nous en ouvrir les portes, ils faisaient éclater leurs transports d'allégresse, et s'écriaient : « Princes de la cour céleste, ouvrez « vos portes, ouvrez-vous, portes éternelles, le Roi de gloire vient « faire son entrée triomphante[2] ; » et des hommes qui voient en descendre l'Esprit saint disent que ceux qui en ont reçu la grace sont dans l'ivresse. Mais laissons les Juifs dans leur aveuglement; occupons-nous du bienfait pour en témoigner notre reconnaissance.

[1] Ezech., II, 9. — [2] Ps. XXIII, 7.

Jésus-Christ a pris pour lui les prémices de notre nature, et il nous a donné en échange la grace de l'Esprit saint. Et comme à la suite d'une longue guerre, quand elle est enfin terminée, que la paix est signée, les ennemis réconciliés se donnent réciproquement des gages de leur foi, voilà ce qui a eu lieu entre Dieu et notre nature. Du côté de celle-ci, les prémices de cette nature, dont Jésus-Christ avait bien voulu se rendre le représentant; du côté de Jésus-Christ, les dons ineffables de l'Esprit saint. Tout est donc divin et vraiment royal dans cet échange. Je n'ai donc plus rien à redouter, puisque j'ai dans le ciel des arrhes de salut. Parlez-moi de ce ver qui ne meurt point, de ce feu qui ne s'éteindra jamais, des châtimens et des supplices d'une autre vie, je les dois craindre sans doute, si je viens à les mériter; mais je ne dois plus désespérer de mon salut. Si notre Dieu n'avait pas voulu que l'homme fût sauvé, il n'aurait pas été les prémices de l'humanité qu'il a fait monter avec lui dans le ciel: c'était pour n'y apercevoir que les vertus incorporelles qui l'habitent; et la pensée de leur grandeur nous ramenait à celle de notre néant qui nous en séparait. Maintenant que notre otage, prenant possession du ciel, nous y a introduits avec l'humanité dont il est les prémices, nos yeux ne craignent plus de fixer le ciel, d'y contempler le trône de Dieu lui-même qui nous y appelle à ses côtés. Un jour viendra qu'il en descendra, comme il y est monté, pour juger les hommes. Tenons-nous prêts et en état de ne pas déchoir de la gloire où il nous a élevés. Il ne fera pas long-temps encore attendre ce jour où nous le verrons, environné des légions de ses Anges, des chœurs des martyrs, des justes, des Prophètes et des Apôtres, déployer toute la pompe de sa royale magnificence.

Lorsque l'Esprit saint est venu s'arrêter sur les Apôtres, au jour de la Pentecôte, les peuples, étonnés des prodiges qui s'opèrent, ne savent comment les expliquer. Ainsi, à la vue des miracles que faisait leur maître, s'écriait-on qu'il était possédé du démon, au moment même où il chassait les démons. Pierre, l'interprète, la bouche du collége apostolique, élevant la voix [1], que va-t-il dire? comment se fera-t-il entendre au milieu de cette multitude confuse, où tout le monde se demande avec inquiétude, avec une curiosité mêlée d'effroi, les causes du prodigieux événement que l'on a sous les yeux? Ce Juif grossier et ignorant, quel langage va-t-il tenir? Quand il faut parler en public, l'homme qui n'en a point l'habitude se déconcerte facilement en présence même de ses amis.

[1] Joan, VIII, 49.

A plus forte raison Pierre doit-il être troublé à l'aspect de ces visages étrangers et au milieu de ces clameurs confuses. Élevant la voix, c'est-à-dire parlant avec une ferme assurance, il va bien faire reconnaître que ce qui arrive est l'effet de la grace de l'Esprit saint qui vient de se répandre dans les Apôtres. Quoi! cet homme que l'on a vu pâlir à la voix d'une servante, et ne pouvoir soutenir une simple interrogation qui lui était adressée, c'est le même qui, en présence de tout un peuple, et dans cette violente agitation des esprits, affrontant les murmures et les railleries, annonce hautement, avec le plus intrépide courage, que ce même Jésus, renié par lui si lâchement, est ressuscité des morts! L'Esprit saint, qui s'est donné à lui, en a fait un homme nouveau, un homme tout spirituel. Ces Apôtres que l'on accuse d'être pris de vin, que l'on charge d'insultes et de calomnies, ils n'en sont point émus. Le même Esprit saint, dont ils sont pénétrés, les a élevés au dessus de toutes les impressions humaines. De lâches qu'ils étaient, il les a transformés en héros. Cette flamme de l'Esprit saint qui est venue se reposer sur leur tête, s'échappe de leur cœur et de leur bouche, pour embraser, comme une paille légère, tout ce qui les approche. Ils ne craignent plus cette multitude, eux qui lutteront bientôt contre les horreurs de la faim et de l'indigence, braveront les outrages et les opprobres, les fureurs et les haines des peuples conjurés, les glaives et les bûchers, les tyrans et les animaux féroces. Le voilà ce Pierre, qui jusque là ne connut que sa pêche et ses filets, en présence de sophistes et de rhéteurs accoutumés à toutes les subtilités des écoles de Platon et d'Aristote; il parle et les réduit tous au silence. Ce n'est pas seulement à ceux de sa nation qu'il adresse la parole; c'est aux Parthes, c'est aux Mèdes, aux Élamites, aux habitans de l'Inde, aux peuples reculés jusqu'aux extrémités de la terre. Il se fait entendre de tous à la fois. Qu'est devenue cette pompeuse éloquence du Portique, cette renommée antique d'Athènes et de son Lycée, cette philosophie humaine avec tous ses systèmes? Un Galiléen, un homme obscur, du méchant hameau de Bethsaïde, triomphe de l'orgueil des savans. Pourquoi l'Esprit saint, pour exprimer ses oracles, a-t-il donc choisi la voix d'un tel homme plutôt que celle d'un Platon et d'un Pythagore? C'est qu'il y avait dans saint Pierre plus de véritable philosophie que dans tous ces philosophes si vantés. (Saint CHRYSOSTÔME.)

Les trois personnes de la Trinité sont parfaitement égales en toutes choses, quoiqu'on leur attribue des propriétés personnelles.

Le texte sacré nous explique clairement, mes frères, les causes et les motifs de la fête que nous célébrons aujourd'hui ; il nous apprend que le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres le cinquantième jour après la résurrection de Jésus-Christ, qui est le dixième depuis sa glorieuse ascension. Il faut ajouter nos explications à l'histoire évangélique, pour instruire plus amplement les nouveaux enfans de l'Église ; nous ne craignons point que les spirituels mêmes, et ceux qui ont de plus grandes connaissances des mystères aient du dégoût pour des choses qu'ils savent déjà ; il est avantageux pour eux que les mêmes connaissances soient communiquées à plusieurs. Que les doctes et les ignorans reçoivent avec respect ce que nous leur dirons sur cette matière, pour disposer leurs cœurs à recevoir les effets de la grace divine. Que les uns fassent connaître qu'ils aiment ce qu'ils ont appris ; que les autres témoignent de l'empressement pour ce qu'ils ne savent pas encore. Vous serez secondés par les secours du Saint-Esprit : puisque sa divinité est le sujet de ce discours j'espère qu'il m'inspirera des paroles efficaces pour l'utilité de l'Église en général et pour votre instruction particulière.

Lorsque nous méditons sur la dignité du Saint-Esprit, nous ne mettons aucune différence entre les personnes de la très sainte Trinité, et nous les croyons égales en toutes choses, parce que cette essence divine n'est point différente d'elle-même : le Père est de toute éternité père de son Fils unique, qui lui est coéternel ; le Fils est de toute éternité engendré du Père ; le Saint-Esprit est de toute éternité l'Esprit du Père et du Fils ; le Père n'a jamais été sans son Fils ; le Fils n'a jamais été sans son Père ; le Père et le Fils n'ont jamais été sans le Saint-Esprit ; tous les degrés d'existence sont exclus de la Trinité ; il n'y a point de personne qui soit antérieure ou postérieure à l'autre. Cette bienheureuse Trinité est immuable, et une en sa substance, indivise en ses opérations, uniforme dans ses volontés, égale en puissance et en gloire. Si l'Église catholique attribue aux personnes des propriétés particulières, ce n'est point pour confondre nos lumières ; mais c'est pour nous faire connaître plus distinctement la vérité de la Trinité, afin que l'entendement ne divise pas ce que l'oreille distingue. Si l'on attribue au Père, au Fils et au Saint-Esprit des notions particulières, c'est afin que les fidèles ne se trompent point dans la créance de la Trinité, qui est

effectivement inséparable ; mais l'on ne pourrait se former une idée de la Trinité, si on se la représentait toujours comme une chose inséparable. La difficulté de s'exprimer sur cette matière nous en facilite l'intelligence ; la doctrine céleste soutient notre infirmité ; il ne faut se figurer ni singularité ni diversité dans la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; c'est tout ensemble une unité, et une Trinité parfaite ; si l'esprit l'entrevoit en quelque manière, la bouche ne saurait l'exprimer.

Voilà donc, mes frères, un article de la foi auquel il faut s'attacher fortement : que toute la Trinité n'est que la même vertu, la même majesté, la même substance, qui opère les mêmes actions, qui est inséparable par un amour réciproque, dont le pouvoir est égal, qui remplit tout, qui contient tout ; ce qu'est le Père, le Fils l'est, et le Saint-Esprit. Cette divinité parfaite n'est ni plus grande ni plus petite dans aucune des personnes ; il faut tellement concevoir ce mystère que la trinité n'exclue point l'unité, et que dans cette unité l'on trouve une parfaite égalité. Après nous être bien confirmés dans ce principe de notre foi, il ne faut pas croire, mes frères, que si le Saint-Esprit est descendu aujourd'hui sur les Apôtres, ce soit la première fois qu'il ait fait part de ses dons aux hommes ; ce n'est qu'une continuation de ses graces. Les Patriarches, les Prophètes, les prêtres, les saints de l'ancienne loi, ont tous été animés et sanctifiés par le Saint-Esprit : sans sa grace, on n'aurait jamais institué aucun sacrement ni célébré aucun mystère ; quoique la mesure des dons n'ait pas toujours été la même la grace a toujours eu la même force.

Les bienheureux Apôtres n'étaient pas dénués des secours du Saint-Esprit avant la passion du Sauveur ; les œuvres du Sauveur sont des témoignages manifestes de la puissance de cet Esprit divin. Lorsqu'il donnait à ses disciples le pouvoir de guérir les maladies, de chasser les démons, il leur communiquait les dons du Saint-Esprit. Il porta avec justice cette sentence contre l'impiété des Juifs, qui ne voulaient pas reconnaître sa divinité, quoiqu'ils fussent témoins du pouvoir qu'il exerçait sur les démons : « Je vous « déclare que tout péché et tout blasphème sera remis aux hom« mes ; mais le blasphème contre le Saint-Esprit ne leur sera point « remis. Et si quelqu'un parle contre le Fils de l'Homme, il lui sera « remis ; mais s'il parle contre le Saint-Esprit, il ne lui sera remis « ni en ce siècle ni en l'autre [1]. » Ce passage prouve évidemment

[1] Matth., XII, 32.

que les péchés ne peuvent être remis sans la grace du Saint-Esprit; on ne peut gémir utilement, ni faire pénitence, ni prier sans son secours. « Nous ne savons ce que nous devons demander à Dieu « dans nos prières, pour le prier comme il faut; mais le Saint-« Esprit lui-même prie pour nous par des gémissemens ineffables [1]. « Nul ne peut confesser que Jésus est le Seigneur que par le Saint-« Esprit [2]. » C'est le dernier des malheurs d'être privé de sa grace, parce qu'on ne peut obtenir de pardon quand on manque d'intercesseur. Tous ceux qui croyaient en Jésus-Christ, mes frères, étaient remplis du Saint-Esprit; les Apôtres avaient dès ce temps-là reçu la puissance de remettre les péchés, lorsque le Sauveur, après sa résurrection, souffla sur eux, et qu'il leur dit : « Recevez le Saint-« Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, « et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez [3]. » Le Fils de Dieu réservait encore de nouveaux degrés de perfection à celle qu'il avait déjà communiquée à ses Apôtres; il leur donna de nouvelles graces et il perfectionna celles qu'ils avaient reçues; voilà pourquoi il leur disait : « J'aurais encore beaucoup de choses à vous « dire, mais vous ne pourriez pas les porter présentement. Quand « l'Esprit de vérité sera venu, il vous fera entrer dans toutes les « vérités : car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce « qu'il aura entendu et vous annoncera les choses à venir. C'est lui « qui me glorifiera, parce qu'il prendra tout ce qui est à moi, et il « vous l'annoncera [4]. »

Quelle était la pensée du Sauveur lorsqu'il parlait de la sorte à ses disciples, en leur promettant le Saint-Esprit, puisqu'il leur avait dit autrefois : « Je vous ai fait connaître tout ce que mon « Père m'a révélé; » et maintenant il leur dit : « J'aurais encore « beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pourriez pas les « porter présentement : lorsque l'Esprit de vérité sera venu, il vous « manifestera toutes les vérités. » Le Fils de Dieu voulait-il donner à entendre à ses disciples qu'il était inférieur en science au Saint-Esprit, ou qu'il avait appris moins de choses de son Père que le Saint-Esprit n'en avait appris? Puisque le Père ne peut rien dire ni rien enseigner sans son Verbe, qui est la vérité subsistante; voilà pourquoi il a dit : « Il prendra de ce qui est à moi, et il vous l'an-« noncera. » C'est le Fils qui donne avec le Père ce que le Saint-Esprit reçoit. Il ne fallait donc point insinuer une autre vérité ni prêcher une autre doctrine; il était plus à propos d'augmenter la

[1] Rom., VII, 26. — [2] I Cor., XII, 3. — [3] Joan., XX, 20, 22. — [4] Joan., XVI, 12.

capacité de ceux qu'on instruisait, et de fortifier leur charité, pour bannir de leur cœur la crainte, et pour les mettre en état de résister à la barbarie de leurs persécuteurs. Depuis que les Apôtres eurent été remplis des dons du Saint-Esprit avec plus d'abondance, leur zèle fut bien plus ardent, et ils firent paraître un courage plus fort; la doctrine qui leur fut communiquée les disposa à souffrir les supplices avec bien plus de constance : quelque horrible que fût la tempête, ils ne la redoutaient plus; la foi les mettait au dessus des flots qui s'élevaient contre eux et des tentations du monde : ils méprisaient la mort, et ils annonçaient au péril de leur vie l'Evangile de la vérité à toutes les nations.

Il ne faut pas entendre avec négligence, ni en courant, ce que le Sauveur ajouta : « Il dira tout ce qu'il aura entendu, et vous an« noncera les choses à venir. » Outre les autres expressions de l'Ecriture qui confondent l'impiété des manichéens, ce passage suffit pour renverser leur dogme sacrilége. Pour faire accroire au monde que le chef de leur secte était un homme extraordinaire, ils feignaient que le Saint-Esprit était apparu dans la personne de Manès, et que l'Esprit consolateur n'était point descendu sur la terre avant que cet imposteur eût paru au monde; que le Saint-Esprit a habité en lui, ou que Manès même était effectivement le Saint-Esprit, qui se servait de l'organe de sa voix corporelle pour apprendre à ses disciples toutes les vérités, et pour leur révéler tous les secrets des siècles passés qui n'avaient jamais été connus. L'autorité de l'Evangile suffit pour nous convaincre de la vanité de ces impostures. Manès n'est que le ministre du père du mensonge, et l'inventeur de superstitions infâmes : il a paru dans le monde deux cent soixante ans après la résurrection du Seigneur, sous l'empire de Probus, et sous le consulat de Paulin, durant les fureurs de la huitième persécution, où plusieurs milliers de martyrs immolés à la gloire de Dieu justifièrent la prophétie que Jésus-Christ avait faite lorsqu'il disait : « Vous serez présentés à cause de moi aux « gouverneurs et aux rois, pour me rendre témoignage devant eux « et devant les gentils. Lors donc que l'on vous mettra entre leurs « mains, ne vous mettez point en peine comment vous leur parle« rez, ni de ce que vous leur direz : ce que vous leur devez dire « vous sera inspiré à l'heure même [1]. »

L'accomplissement de la promesse du Sauveur n'a pu être différé pendant tant de siècles, et cet Esprit de vérité, que les impies n'ont

[1] Matth., x, 19.

point reçu, n'a pas attendu à répandre ses dons, jusqu'à ce qu'une foule prodigieuse de mensonges et d'hérésies inonderait la terre; on ne peut pas même dire que Manès ait reçu aucune inspiration divine, parce qu'il était de cette partie du monde réprouvé qui ne pouvait recevoir l'esprit de vérité; étant possédé de l'esprit du démon, il a résisté à l'Esprit de Jésus-Christ, qui a communiqué à ses saints l'intelligence pour prédire les choses futures. Manès, craignant que le succès ne démentît ses impostures, a emprunté le secours des siècles passés, pour forger ses fables sacriléges : comme si les prophéties ne nous eussent rien appris de l'éternité du Créateur ni de l'ordre qu'il a établi parmi ses créatures. Manès a inventé des mensonges monstrueux contre la gloire de Dieu et contre les sages lois qu'il a données aux créatures. A qui ce faux docteur a-t-il pu persuader des choses si extravagantes, qu'à des insensés qui sont trop éloignés des lumières de la vérité, lesquels, aveuglés par leur ignorance ou emportés par l'appétit des plaisirs infâmes, ont applaudi à une doctrine si abominable? La pudeur nous empêche de fouiller dans ces ordures, pour divulguer des dogmes si scandaleux, qu'ils ont avoués eux-mêmes par une confession volontaire.

Que personne de vous ne se laisse persuader, mes frères, qu'une doctrine si impie et si infâme ait été enseignée par le Saint-Esprit; Manès n'a reçu aucun des dons de l'Esprit divin que Jésus-Christ avait promis à son Église. L'ascension de Jésus-Christ devait précéder la mission du Saint-Esprit, selon ces paroles de saint Jean : « Le Saint-Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus « n'était pas encore glorifié [1]. » Celui qui nie que l'humanité de Jésus-Christ est assise à la droite de Dieu, doit nier, par conséquent, que le Saint-Esprit soit descendu. Pour nous, mes frères, qui avons été adoptés par la grace du Saint-Esprit et par la régénération de notre corps et de notre ame, célébrons ce saint jour par des œuvres de piété et par des témoignages d'une joie pure et sincère, en publiant avec l'apôtre saint Paul que « Jésus-Christ « montant au ciel a mené captive une grande multitude de captifs, « et a répandu ses dons sur les hommes [2]; » en sorte que toutes les voix annoncent l'Évangile du Seigneur : « Et toute langue con- « fesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son « Père [3]. » (Saint Léon le grand.)

[1] Joan., I, 39. — [2] Eph., IV, 8. — [3] Phil., II, 11.

Comme esprit de vérité, l'Esprit de Dieu nous éclaire.

Enseigner la vérité, c'est une chose qui peut convenir à l'homme, et qui n'est point au dessus de la portée de l'homme. Mais enseigner sans exception toute vérité, mais l'enseigner sans distinction à toutes sortes de sujets, mais pouvoir l'enseigner en toutes matières, c'est ce qui n'appartient qu'à Dieu, et de quoi tout autre esprit que celui de Dieu est absolument incapable. Aussi est-ce le caractère le plus essentiel et le plus divin que Jésus-Christ, dans l'Evangile, ait attribué au Saint-Esprit : *Quum autem venerit ille, docebit vos omnem veritatem*[1] ; et c'est ce même caractère qui me semble d'abord avoir paru plus sensiblement en ce jour solennel, où cet esprit de vérité descendit sur les Apôtres et sur tous les disciples assemblés. En voici la preuve, que je vous prie d'écouter.

Non, dit saint Augustin, pesant ces paroles, *omnem veritatem*, il n'appartient qu'à l'Esprit de Dieu d'enseigner et de persuader toute vérité. Car il y a des vérités que la chair et le sang ne veulent point, des vérités qui choquent et qui révoltent la raison humaine, des vérités dont la nature s'effraie, des vérités humiliantes, gênantes, mortifiantes, mais qui sont par là même des vérités salutaires et nécessaires ; en un mot, des vérités que l'homme, selon le terme de l'Evangile, ne saurait porter, beaucoup moins goûter ni aimer. S'il arrive donc qu'il vienne à en être sincèrement et efficacement persuadé, ce ne peut être que l'effet d'un esprit supérieur qui agit en lui et qui l'élève au dessus de lui. Or il n'y a que l'Esprit de Dieu qui ait ce pouvoir. L'esprit de l'homme, dit saint Chrysostôme, apprend à l'homme et lui persuade ce qui satisfait l'amour-propre, ce qui flatte la vanité, ce qui excite la curiosité, ce qui favorise la cupidité : voilà ce qui est de son ressort. Mais ce qui combat nos passions, et ce qui est contradictoirement opposé à toutes les inclinations de l'homme, ne pouvant pas venir du fonds de l'homme, et d'ailleurs étant vérité, il faut nécessairement que ce soit l'Esprit de Dieu qui nous l'enseigne et qui nous le persuade ; de même que c'est une marque sûre et infaillible de l'Esprit de Dieu d'enseigner la vérité à toute sorte de sujets ; et la raison en est évidente, parce qu'il se trouve dans le monde des sujets si mal disposés, soit à com-

[1] Joan., XVI.

prendre la vérité, soit à s'y soumettre et à la croire, quand même ils la comprennent, qu'il n'y a que le Dieu de la vérité qui puisse les en rendre capables. En effet, donnez au docteur le plus consommé, au plus habile homme de la terre, certains esprits grossiers à instruire; avec toutes ses lumières, il ne les éclairera pas. Donnez-lui à persuader certains esprits obstinés et entêtés; avec toutes ses démonstrations, il ne les persuadera pas. Mais quand l'Esprit de Dieu s'en rend le maître, ni l'entêtement de ceux-ci ni la stupidité de ceux-là n'est un obstacle aux impressions toutes puissantes de la vérité; pourquoi? Parce que cet Esprit, qui est souverainement et par excellence de vérité, en se communiquant à nous, surmonte, ou plutôt détruit dans nous tous ces obstacles: c'est-à-dire parce qu'un des effets de sa puissance est de corriger tous les défauts de nos esprits, et qu'ayant lui-même formé tous les esprits, il sait leur donner le tempérament qu'il lui plaît. Ainsi de grossiers qu'ils étaient, il les rend, quand il veut agir en eux, spirituels et intelligens; et, de rebelles à la vérité, souples et humbles pour lui obéir. Les autres maîtres cherchent des disciples, et qui par eux-mêmes aient déjà des dispositions pour entendre les vérités qu'on se propose de leur enseigner. Mais l'Esprit de Dieu n'a pas besoin de ce choix, toutes sortes de disciples, indociles, pesans, incrédules, opiniâtres, prévenus, lui peuvent convenir, dit saint Chrysostôme, parce qu'il sait faire de tous autant de sujets propres à être instruits; et c'est la merveille que les Prophètes nous ont distinctement marquée: *Est scriptum in Prophetis: Et erunt omnes docibiles Dei* [1].

Enfin, c'est l'ouvrage de l'homme d'enseigner la vérité d'une manière bornée et limitée; je veux dire, de l'enseigner à force de leçons et de préceptes, et de la faire entrer dans les esprits jusqu'à un certain point de persuasion et de conviction. Ainsi les philosophes du paganisme imprimaient-ils peu à peu dans l'esprit de leurs auditeurs les vérités humaines qu'ils leur enseignaient, y employant de longs discours et bien des paroles. Mais enseigner dans un instant les vérités les plus profondes et les plus incompréhensibles de la religion; mais les enseigner sans qu'il en coûte, pour les apprendre, ni étude ni travail; mais les enseigner et les persuader jusqu'à déterminer les hommes à mourir et à se sacrifier pour elles, c'est les enseigner en Dieu, et d'une manière qui justifie parfaitement l'efficace et l'opération de l'Esprit de Dieu.

[1] Joan., VI.

Or voilà, mes chers auditeurs, ce qui s'est accompli à la lettre dans la personne des Apôtres, et ce que je remarque comme un des plus grands miracles qui aient jamais paru sous le ciel, comme le miracle qui a le plus contribué à l'établissement de notre foi, et dont nous devons pour cela conserver un éternel souvenir.

Car ne fut-ce pas un prodige bien étonnant, de voir les Apôtres, au moment qu'ils reçurent le Saint-Esprit, aussi pénétrés des lumières de Dieu, et aussi consommés dans la science du royaume de Dieu, qu'ils avaient été jusque là ignorans et remplis d'erreurs? Ne fut-ce pas un changement de la main du Très-Haut de les voir dans Jérusalem prêchant des vérités qu'ils avaient fait profession, non seulement de ne pas croire, mais de contredire? Tandis qu'ils n'avaient eu pour maître que Jésus-Christ (ô mystère adorable et impénétrable!) vous le savez, Jésus-Christ, tout Dieu qu'il était, n'avait pas suffi, ce semble, pour leur faire entendre cette doctrine céleste qu'il était venu établir sur la terre. Quelque soin qu'il eût pris de leur en donner une intelligence parfaite, après trois années d'instruction, tout ce qui regardait sa divine personne leur était encore caché; son humilité les choquait, sa croix était pour eux un scandale; ils ne concevaient rien à ses promesses: au lieu de la vraie rédemption qu'ils devaient attendre du lui, ils s'en figuraient une chimérique, c'est-à-dire une rédemption temporelle, dont la vaine espérance les séduisait: quand ce Dieu-Homme leur parlait de la nécessité des souffrances, des avantages de la pauvreté, du bonheur des persécutions, de l'obligation de pardonner les injures jusqu'à aimer ses ennemis, c'étaient, dit l'Ecriture, autant d'énigmes où ils ne comprenaient rien: *Et ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis*[1]: pourquoi? Parce qu'ils n'avaient pas encore reçu l'Esprit de Dieu, et que toutes ces vérités étaient de celles que le seul Esprit de Dieu peut enseigner. Mais dans l'instant même que le Saint-Esprit leur est donné, ces vérités, qui leur avaient paru si incroyables, se développent à eux: ils en comprennent le secret, ils en découvrent les principes, ils en voient clairement les conséquences. Renoncer à soi-même et porter sa croix, ce n'est plus dans leur idée une folie, puisqu'ils font consister en cela toute leur sagesse. Aimer ses ennemis et pardonner les injures les plus atroces, ce n'est plus, dans leur estime, ni faiblesse, ni bassesse, puisque c'est par là qu'ils mesurent la grandeur et la force de

[1] Luc., XVIII.

l'esprit chrétien. Ils ne comptent plus pour un bien les richesses de la terre, puisqu'ils se font une béatitude d'être pauvres et de manquer de tout; ils ne regardent plus la persécution comme un mal, puisqu'ils triomphent de joie d'en avoir été trouvés dignes. Je ne fais que rapporter ce que nous lisons dans le livre des Actes; et voilà les saintes et admirables leçons que fit aux Apôtres ce divin maître, et dont il les rendit capables lorsqu'il descendit sur eux. Or, quand je dis que le Saint-Esprit les rendit capables de tout cela, je prétends, mes chers auditeurs, vous faire conclure avec moi que c'est donc un esprit qui enseigne toute vérité. Car que ne peut pas enseigner et persuader celui qui enseigne et qui persuade le détachement de soi-même, l'oubli de soi-même, la haine de soi-même?

Mais encore, quels hommes pensez-vous qu'étaient les Apôtres avant que le Saint-Esprit vînt leur enseigner ces vérités? Ah! Chrétiens, quelle merveille! des hommes remplis de défauts; des hommes, selon le reproche de Jésus-Christ, insensés et lents à croire : *Stulti et tardi corde ad credendum* [1]; des hommes charnels, et ne voulant juger des choses de Dieu que par les sens : *Nisi videro, non credam* [2]; des hommes intéressés qui ne connaissaient pour vérité que ce qui était conforme à leurs désirs; des hommes que le Sauveur lui-même avait eu peine à supporter, et à qui, dans le mouvement de son indignation, il avait dit : *O generatio incredula, quandiu vos patiar* [3] ? Car c'est ainsi que l'Évangile nous les dépeint, et telle était, même après la résurrection du Fils de Dieu, la disposition où ils se trouvaient encore, puisque Jésus-Christ, en se séparant d'eux et montant au ciel, leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leurs cœurs. Sont-ce là des sujets capables de profiter à l'école du Saint-Esprit, et d'y être admis? Oui, répond saint Chrysostôme, ce sont là les sujets que le Saint-Esprit choisit pour en faire ses disciples : s'ils étaient mieux disposés, ils ne lui seraient pas si propres; s'ils étaient plus spirituels et plus raisonnables, il ne tirerait pas de leur conversion toute la gloire qu'il en veut tirer : il lui en faut de ce caractère pour montrer ce qu'il est et ce qu'il peut. Jésus-Christ vient de les quitter, en leur reprochant le déplorable état où il les laissait. Voilà justement le fonds que cherchait l'esprit de vérité pour faire éclater sa puissance. De ces incrédules, il fait les appuis de la foi; et de ces ignorans, les docteurs de toutes les nations; afin qu'il n'y ait personne

[1] Luc., XXIV. — [2] Joan., X. — [3] Marc., IX.

sur la terre qui ne puisse prétendre à la qualité de disciple du Saint-Esprit, et dont le Saint-Esprit ne puisse être le maître : car s'il l'a été des Apôtres, de qui ne le sera-t-il pas?

Vous me demandez jusqu'à quel point il les persuade. Jusqu'à les résoudre à mourir pour la confession des vérités qu'il leur enseigne, jusqu'à les préparer au martyre et à leur inspirer des désirs ardents; car c'est pour cela que ces disciples de la vérité reçurent la plénitude de l'Esprit. Or, en matière de persuasion, l'Esprit même de Dieu ne peut aller plus loin. Si Platon, dit saint Chrysostôme, eût eu la présomption d'exiger de ses sectateurs ce témoignage de la créance qu'ils avaient en lui, s'il avait voulu qu'ils soutinssent sa doctrine jusqu'à l'effusion de leur sang, bien loin de s'attacher à lui, ils en auraient conçu du mépris : pourquoi? Parce qu'il ne les persuadait qu'en homme, et qu'en effet la persuasion qui vient de l'homme ne va pas à beaucoup près jusque là. Tirez donc cette conséquence, et raisonnez de la sorte : Le Saint-Esprit, révélant aux disciples du Sauveur les vérités évangéliques, leur révèle en même temps que la foi de ces vérités sera pour eux un engagement au martyre; que, pour croire et pour soutenir ces vérités, il leur en coûtera d'être maltraités, accablés, sacrifiés comme des victimes, et il les persuade à cette condition : marque visible et incontestable que c'est l'Esprit de Dieu.

Au reste, Chrétiens, ne pensez pas que tout ceci ne se soit accompli qu'une fois, ou ne l'ait été que dans la personne de ces premiers disciples. Car saint Luc, en termes exprès, nous assure que le miracle dont je parle se renouvelait tous les jours dans l'Église naissante; que le Saint-Esprit descendait sur les fidèles, tantôt quand on leur conférait le saint baptême, tantôt quand on leur imposait les mains, tantôt quand on leur annonçait la parole du salut; et que par là on voyait grossir de jour en jour le nombre des croyans, c'est-à-dire le nombre de ceux qui étaient persuadés comme l'avaient été les Apôtres : *Augebatur credentium in Domino multitudo* [1]. Or, ce qui arrivait alors avec ces signes éclatans que saint Luc rapporte, c'est, malgré la perversité du siècle, ce qui arrive encore aujourd'hui, quoique d'une manière plus simple; c'est ce que nous avons vu nous-mêmes plus d'une fois, et ce que nous avons admiré, lorsque des esprits libertins et obstinés dans leur libertinage, lorsque des mondains, des impies, des incrédules qui vivaient au milieu de nous, touchés de cet esprit de

[1] Act. v.

vérité, ont renoncé à leur impiété, se sont soumis au joug de la religion, ont commencé à connaître Dieu et à le glorifier. Car ainsi le monde est-il devenu chrétien; ainsi des ténèbres de l'infidélité s'est-il converti à la lumière pure de la foi; et ainsi l'Esprit de Dieu, selon la parole de Dieu même, a-t-il rempli tout l'univers : *Spiritus Domini replevit orbem terrarum* [1].

Mais qu'a fait le démon, ce prince des ténèbres, ennemi des œuvres de Dieu et jaloux de sa gloire? Pour combattre ce miracle, il s'est efforcé, et il a même trouvé le moyen de pervertir l'univers par un esprit tout contraire à l'esprit de vérité; je veux dire par l'esprit du monde, qui, se communiquant et se répandant, a défiguré toute la face de la terre que l'Esprit de Dieu avait saintement et heureusement renouvelée : je m'explique; car voici, mes chers auditeurs, le désordre de notre siècle, que nous ne pouvons assez déplorer. Tout l'univers est aujourd'hui rempli de l'esprit du monde, et on peut dire que l'esprit du monde est comme l'esprit dominant qui conduit tout. En effet, c'est l'esprit du monde que l'on consulte dans les affaires, c'est l'esprit du monde qui règne dans les conversations, c'est l'esprit du monde qui fait les liaisons et les sociétés, c'est l'esprit du monde qui règle les usages et les coutumes. On juge selon l'esprit du monde, on parle selon l'esprit du monde, on agit et on se gouverne selon l'esprit du monde; le dirai-je? on voudrait même servir Dieu selon l'esprit du monde, et accommoder sa religion à l'esprit du monde. Et parce que cet esprit du monde est un esprit de mensonge, un esprit d'erreur, un esprit d'imposture et d'hypocrisie, par une conséquence nécessaire, et que l'expérience même ne nous fait que trop sentir, de là vient qu'il n'y a rien dans le monde que de faux et d'apparent. Faux plaisirs, faux honneurs, fausses joies, fausses prospérités, fausses promesses, fausses louanges, voilà pour les biens extérieurs; fausses vertus, fausse prudence, fausse modération, fausse justice, fausse générosité, fausse probité, voilà pour les biens de l'esprit : mais ce qui est bien plus indigne, fausses conversions, fausses dévotions, fausses humilités, fausses pénitences, faux zèles pour Dieu, et fausses charités pour le prochain, voilà pour ce qui regarde le salut. De là vient que les hommes du monde, pleins de cet esprit, semblent n'avoir point d'autre étude que d'en imposer aux autres et de se tromper eux-mêmes, que de cacher ce qu'ils sont et de montrer ce qu'ils ne sont pas; de là vient que, selon l'Apôtre, le monde

[1] Sap., xi.

est une scène où tout se passe en figure, où il n'y a rien de solide ni de réel, où la flatterie est en crédit, où la sincérité est odieuse, où la passion, soutenue de la ruse et de l'artifice, parle hardiment, où la vérité simple et modeste est captive et dans le silence. Pernicieux esprit, qui, à mesure qu'il s'empare du monde, y fait éclipser les plus vives lumières, non seulement du christianisme et de la religion, mais de la droite raison. Cependant, je le répète, c'est cet esprit du monde qui s'insinue et qui s'introduit partout. On ne se contente pas de l'avoir pour soi; on le communique, on travaille à le répandre; un père l'inspire à ses enfans, il leur en fait des leçons, il leur en donne des règles, il les élève selon cet esprit, il les avance selon cet esprit, et, en les conduisant selon cet esprit, il se damne avec eux selon cet esprit. Ce n'est pas seulement dans les palais des grands que cet esprit du monde exerce un souverain empire, c'est dans les conditions particulières, c'est parmi le peuple : le dirai-je? c'est jusque dans les plus saints états, jusque dans l'Église et dans le clergé. Car je vois, par exemple, dit saint Bernard, et je le vois avec douleur, que tout l'empressement et tout le zèle des ministres de l'Église consiste à faire valoir leurs droits, à s'enfler de leur dignité, à jouir de leurs revenus et à en abuser : ainsi parlait-il de son temps. Or, on sait bien, ajoutait-il, que ce n'est pas l'Esprit de Dieu, mais l'esprit du monde, qui leur inspire ce zèle ambitieux et intéressé. Voilà donc l'esprit du monde placé jusque dans le sanctuaire. Vous me direz que les religieux mêmes n'en sont pas exempts, et que, dans la profession qu'ils font de renoncer au monde, ils ne laissent pas souvent d'en conserver encore l'esprit : je le sais, et c'est ce qui me fait trembler, quand je viens à rentrer dans moi-même. Mais si j'en dois trembler pour moi, quelle sûreté peut-il y avoir pour vous? et si ce malheureux esprit du monde peut aveugler et séduire un homme séparé du monde, que ne doivent pas craindre ceux qui, par la nécessité de leur état, se trouvent exposés à tous les dangers et à toutes les tentations du monde!

Quoi qu'il en soit, Chrétiens, reprenons; et par le miracle qu'a opéré dans les Apôtres le Saint-Esprit, reconnaissons ce que nous sommes devant Dieu. A en juger par les effets, cet esprit de vérité, dont je viens de vous faire voir les merveilles et les prodiges, a-t-il été jusqu'à présent un esprit de vérité pour nous? et s'il ne l'a pas été, à quoi devons-nous l'imputer, sinon à l'endurcissement et à la dépravation de nos cœurs? Quelque profession que nous fassions, comme Chrétiens, d'être les disciples de cet esprit de vé-

rité, nous a-t-il réellement persuadé les vérités du christianisme? nous les a-t-il fait goûter? nous a-t-il mis dans la disposition sincère et efficace de les pratiquer? Nous adorons en spéculation ces vérités, mais y conformons-nous notre conduite? nous en parlons peut-être éloquemment, mais nos mœurs y répondent-elles? nous en faisons aux autres des leçons, mais en sommes-nous bien convaincus nous-mêmes? croyons-nous d'une foi bien vive qu'il faut, pour être Chrétien, non seulement porter sa croix, mais s'en faire un sujet de gloire; qu'il faut, pour suivre Jésus-Christ, renoncer intérieurement, non seulement à tout, mais à soi-même; qu'il faut, pour lui appartenir, non seulement ne pas flatter sa chair, mais la crucifier; qu'il faut, pour trouver grace devant Dieu, non seulement oublier l'injure reçue, mais rendre le bien pour le mal? Croyons-nous, sans hésiter, tous ces points de la morale évangélique, et pouvons-nous nous rendre témoignage que nous les croyons aussi solidement de cœur que nous les confessons de bouche? Les Apôtres, au moment qu'ils reçurent le Saint-Esprit, furent prêts à mourir pour ces vérités: sommes-nous prêts, je ne dis pas à mourir nous-mêmes, mais à faire mourir nos désirs déréglés et nos passions? Suivant cette règle, y a-t-il lieu de croire que l'esprit de vérité nous a détrompés de mille erreurs qui causent tous les désordres du monde, qu'il nous a désabusés de je ne sais combien de fausses maximes qui nous pervertissent, qu'il nous a dessillé les yeux sur certains chefs où nous nous formons des consciences qui sont autant de sources de damnation? S'il n'a rien fait en nous de tout cela, quelles preuves avons-nous que nous l'ayons reçu? et si nous ne l'avons pas reçu, à qui nous en devons-nous prendre, encore une fois, qu'à nous-mêmes? Peut-être, pour excuser l'aveuglement criminel où nous vivons, osons-nous dire que ce sont les lumières du Saint-Esprit qui nous manquent, et rejeter sur lui l'iniquité de nos erreurs. Mais comme esprit de vérité, il a bien su nous ôter ce vain prétexte, et nous convaincre, par les reproches qu'il nous fait si souvent dans l'Écriture, que nos erreurs viennent uniquement de nos résistances à ses lumières; que si nous sommes toujours aveugles, c'est que, toujours incirconcis de cœur, toujours indociles et opiniâtres, nous ne voulons pas l'écouter, et qu'au mépris de ses inspirations, nous ne suivons point d'autre guide que l'esprit séducteur du monde, qui nous corrompt et qui nous perd: *Dura cervice et incircumcisis cordibus, vos semper Spiritui Sancto resistitis.* Au lieu que nous voudrions rendre le Saint-Esprit lui-même responsable de notre aveuglement, par le refus qu'il ferait de nous

éclairer, comme esprit de vérité, il nous fait convenir malgré nous que la cause de notre aveuglement, c'est que nous ne pouvons supporter la vérité qui nous reprend, et que nous abusons par orgueil de celle qui nous flatte : *Dura cervice et incircumcisis cordibus, vos semper Spiritui Sancto resistitis.* Ah! mes chers auditeurs, ne faisons pas cet outrage à l'esprit de grace, de vouloir nous justifier aux dépens de la grace même. Préservez-nous de ce désordre, ô divin Esprit! et pour cela faites-nous connaître vos voies. Enseignez-nous ce que vous enseignâtes aux Apôtres. Faites que nous commencions enfin à être vraiment vos disciples; et soyez pour nous, non seulement un esprit de vérité, mais un esprit de sainteté. (Bourdaloue.)

Comme esprit de sainteté, l'Esprit de Dieu nous purifie.

Comme Dieu est absolument et souverainement saint, parce qu'il est saint par lui-même, aussi l'Esprit de Dieu, par une propriété même personnelle, est-il appelé dans l'Écriture, non seulement Esprit saint, mais Esprit sanctificateur, c'est-à-dire source et principe de sainteté dans tous les sujets à qui il se communique. Ce n'est donc pas sans raison que le Sauveur du monde, sur le point de monter au ciel, et parlant du Saint-Esprit qu'il devait envoyer sur la terre, se servit d'une expression bien mystérieuse en apparence, quand il dit à ses disciples que ce divin Esprit leur tiendrait lieu d'un second baptême, et qu'au moment que ses promesses s'accompliraient en eux, ce qui doit arriver peu de jours après, ils seraient baptisés par le Saint-Esprit : *Vos autem baptizabimini Spiritu Sancto, non post multos hos dies* [1]. Car l'effet propre du baptême est de purifier et de sanctifier; et le Saint-Esprit étant particulièrement descendu pour purifier les cœurs des hommes, quelque mystérieuse que paraisse cette expression, elle ne laissait pas d'être, dans l'intention de Jésus-Christ, très naturelle. Mais il est maintenant question d'en pénétrer le sens; et puisque ce baptême du Saint-Esprit a été généralement promis à tous les fidèles, il s'agit, pour vous et pour moi, d'en reconnaître l'excellence d'une part, et de l'autre les obligations : deux points d'instruction dont vous allez comprendre la conséquence, et que je vous prie de n'oublier jamais.

Il est donc vrai que le Saint-Esprit descendant sur les Apôtres fut comme un baptême solennel, dont chacun d'eux sentit l'impression

[1] Act., I.

salutaire ; et c'est ce qui a fait dire à Tertullien que ces bienheureux disciples furent alors comme inondés de l'Esprit de Dieu : *Spiritu Dei inundatos*, parole emphatique, mais qui dans le fond se réduit littéralement à la promesse du Sauveur : *Vos autem baptizabimini Spiritu Sancto*, puisque dans l'usage des premiers siècles du christianisme on baptisait par immersion, qui était une espèce d'inondation. Or, qu'est-ce que d'être baptisé dans le Saint-Esprit, sinon acquérir, en recevant le Saint-Esprit, une pureté toute céleste et toute divine? Je sais, Chrétiens, que les Apôtres, dès leur vocation à l'apostolat, avaient été baptisés par Jésus-Christ; et je sais que, par la vertu de ce premier baptême, ils étaient déjà purs devant Dieu, selon le témoignage de Jésus-Christ même : *Et vos mundi estis*[1]. Mais aussi vous n'ignorez pas que ce premier baptême conféré aux Apôtres avait été le baptême de l'eau; au lieu que le second, dont le Saint-Esprit, par son ineffable mission et par sa présence immédiate, leur imprima le caractère, fut, d'une façon toute particulière, le baptême de feu : différence que le saint précurseur avait annoncée, en parlant aux Juifs du Messie, et leur disant : *Ipse vos baptizabit in Spiritu Sancto, et igni*[2]. C'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu : différence qui se vérifia pleinement lorsque le Saint-Esprit, en forme de langues de feu, se partagea et s'arrêta sur chacun des disciples : *Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis, seditque supra singulos eorum*[3]. Pourquoi ce symbole du feu? Pour marquer, dit saint Chrysostôme, que comme le feu a une vertu infiniment plus agissante, plus pénétrante et plus purifiante que l'eau, aussi, par la venue du Saint-Esprit, les cœurs des hommes devaient être purifiés d'une manière bien plus parfaite qu'ils ne l'avaient été par le premier baptême de Jésus-Christ. En effet, après le baptême de Jésus-Christ, les Apôtres, tout sanctifiés et tout régénérés qu'ils avaient été par ce sacrement, ne laissaient pas d'être encore très imparfaits. Selon le rapport que nous en fait l'Évangile, quoique baptisés par Jésus-Christ, ils étaient encore ambitieux, intéressés, jaloux; on voyait encore parmi eux des dissensions, et ils tombaient dans des faiblesses dont cette grace, quoique sanctifiante, du baptême du Fils de Dieu, ne les avait pas entièrement préservés. Mais à peine ont-ils reçu le Saint-Esprit qu'ils deviennent des hommes tout spirituels, des hommes détachés du monde, des hommes au dessus de tout intérêt; des hommes, non seulement saints, mais d'une sainteté

[1] Joan., II. — [2] Matth., III. — [3] Act., II.

consommée, des hommes pleins de Dieu et vides d'eux-mêmes; en un mot, des hommes parfaits et irrépréhensibles. Ils ne sont plus, dit saint Chrysostôme, cet or de la terre, grossier et informe, tel que la terre le produit, mais cet or purifié et éprouvé, qui a passé par le feu : *Igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum* [1]. Or, le feu par où ils sont passé, c'est, ajoute saint Paul, notre Dieu lui-même: non plus notre Dieu irrité et faisant éclater comme autrefois le feu de sa colère sur les pécheurs, mais le Saint-Esprit répandant avec profusion ses dons et ses graces, et consumant par le feu de son amour tout ce qu'il y a dans ses élus d'impur et de terrestre : *Deus enim noster ignis consumens est* [2].

Voulez-vous savoir, Chrétiens, jusqu'à quel degré de perfection et de pureté alla ce baptême de feu? Ne vous scandalisez pas de ce que je vais dire, puisque c'est une vérité des plus constantes de la foi. Peut-être croyez-vous que ce baptême se termina, dans les Apôtres, à leur ôter certains restes de leurs premières attaches, ou au monde, ou à eux-mêmes ; vous vous trompez: j'ai quelque chose encore de plus important à vous déclarer ; et quoi? le voici : car la perfection de ce baptême de feu alla jusqu'à purifier leurs cœurs d'un certain genre d'attache qu'ils avaient eue et qu'ils conservaient pour Jésus-Christ. Oui, cette attache trop humaine pour le Sauveur du monde était dans la personne des Apôtres un obstacle à la descente du Saint-Esprit; et si Jésus-Christ, pour rompre cette attache, ne s'était séparé d'eux, jamais le Saint-Esprit ne leur eût été donné : *Si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos* [3]. Quelle incompatibilité y avait-il entre l'un et l'autre, et pourquoi les Apôtres ne pouvaient-ils pas recevoir le Saint-Esprit pendant qu'ils étaient attachés à leur divin Maître? Écoutez la réponse de saint Augustin, et tirez-en vous-mêmes les conséquences : Parce que les Apôtres, dit ce saint docteur, en s'attachant à Jésus-Christ, ne l'envisageaient pas, comme ils devaient, avec des yeux assez purs ; parce que, dans l'amour qu'ils lui portaient, ils le considéraient trop selon l'humanité et selon la chair. Il est vrai, cette humanité était sainte, et cette chair était consacrée par son union intime avec le Verbe : mais parce que la grossièreté de leur esprit ne faisait pas un assez juste discernement de ce mystère; parce qu'en s'attachant à Jésus-Christ, ils ne s'élevaient pas assez au dessus de l'homme, quoique ce fût l'Homme-Dieu, l'Esprit de Dieu, dont la sainteté surpasse infiniment toutes les idées que nous en avons, ne pouvait, dans cet

[1] Ps. XI. — [2] Hebr., XII. — [3] Joan., XV.

état d'imperfection, les honorer de sa présence. Il fallait donc, poursuit saint Augustin, que les Apôtres perdissent Jésus-Christ de vue, pour pouvoir être remplis du Saint-Esprit, et il fallait que le Saint-Esprit, prenant, si j'ose ainsi parler, les intérêts de Jésus-Christ contre Jésus-Christ même, arrachât du cœur des Apôtres les sentimens trop naturels qu'ils avaient pour ce Dieu-Homme. Voilà, dis-je, mes chers auditeurs, quelle a été, dans les Apôtres, l'excellence de ce baptême de feu, et d'où nous devons conclure quelles en doivent être les obligations par rapport à nous; je veux dire, jusqu'à quel point le Saint-Esprit doit être pour nous un esprit de pureté et de sainteté.

Après cela, faut-il s'étonner si Dieu, dès le commencement du monde, protesta, par un serment si solennel et si exprès, que jamais son Esprit ne demeurerait dans l'homme, tandis que l'homme serait sujet à la chair? *Non permanebit Spiritus meus in homine, quia caro est*[1]. Faut-il s'étonner si dans l'horreur extrême que Dieu conçut de la corruption des hommes, se repentant d'avoir créé l'homme, il lui ôta son Esprit, et lui fit sentir les effets de sa justice par ce déluge universel, qui fut comme l'expiation, mais l'expiation authentique des déréglemens de la chair? Non, non, Chrétiens, il n'y a rien en cela qui me surprenne; et supposé le principe que je viens d'établir, Dieu, selon les lois ordinaires de sa sagesse, n'en pouvait autrement user. Ce qui m'étonne, c'est qu'on se flatte encore de pouvoir, sans éloigner Dieu de nous, entretenir dans le monde certaines attaches: attaches funestes, sources inépuisables de tous les malheurs, de tous les égaremens, de tous les entêtemens, de tous les excès et de tous les emportemens des hommes; attaches que l'on entretient, prétendant qu'elles sont innocentes, et qu'étant, comme on les suppose, autorisées par l'usage du monde, elles n'ont rien d'incompatible avec l'esprit de sainteté. Car c'est ainsi, mondains, que vous en jugez; et voilà peut-être la plus dangereuse illusion dont vous ayez à vous parer. Mais vous avez beau vouloir vous tromper vous-mêmes et chercher des excuses, cet Esprit de Dieu, dont la pénétration est à l'épreuve de tous vos artifices, ou ne demeurera jamais en vous, ou détruira dans vous toutes ces damnables attaches qui vous lient à la créature, et que votre amour-propre tâche de justifier. Si vous étiez de bonne foi, et si vous vouliez, au lieu d'en croire l'esprit du monde, cet esprit de séduction et d'erreur, vous en rapporter à l'Esprit

[1] Gen., VI.

même de sainteté, dont vous devez être, comme Chrétiens, les temples vivans; par les vues qu'il vous donnerait, par les remords qu'il exciterait dans vos cœurs, il vous ferait reconnaître l'impossibilité absolue de l'accorder jamais, lui qui est la pureté et la sainteté même, avec ces sortes d'attaches, surtout avec celles que la diversité du sexe, jointes à la vivacité de l'âge et du tempérament, a rendues de tout temps si dangereuses et si pernicieuses. Comme Esprit de sainteté, il vous convaincrait que ces attaches ne sont ni ne peuvent être innocentes pour vous, puisque malgré vous-mêmes vous sentez bien qu'elles amollissent votre cœur; puisque vous ne pouvez disconvenir qu'elles le partagent; puisque vous savez qu'elles vous détournent, et même qu'elles vous dégoûtent de vos légitimes devoirs; puisque du moment que ce sont des attaches, et des attaches du cœur connues pour telles, le monde même ne vous les pardonne pas, car elles vous exposent à sa censure, elles donnent lieu à la médisance, elles servent de sujet à la raillerie; puisque c'est au moins la matière la plus prochaine du péché; je dis plus, puisque ce n'est communément rien autre chose qu'un déguisement et un raffinement de sensualité. Voilà ce que l'Esprit saint vous ferait voir, ce qu'il vous ferait entendre, si vous lui prêtiez l'oreille, et que vous fussiez plus dociles à en suivre les secrets mouvemens. Mais soit que vous l'écoutiez ou que vous ne l'écoutiez pas, indépendamment de vous, Dieu en a prononcé l'arrêt, qu'il retirerait son Esprit de l'homme qui vit selon la chair. Or, le principe de ces attaches, et ce qui les fait naître, n'est-ce pas la concupiscence de la chair? Je sais que vous leur donnez de beaux noms, et que, pour en étouffer tous les remords, vous les qualifiez sans scrupule d'amitiés honnêtes. Mais l'Esprit de sainteté, réclamant au fond de vos consciences contre cette honnêteté prétendue, vous dit que ce sont des amitiés réprouvées de Dieu, qui, par un progrès insensible, mais infaillible, conduisent enfin de l'honnête apparent à l'impur et au criminel. Quoi donc! Chrétiens, les Apôtres n'ont pu recevoir le Saint-Esprit, tandis qu'il leur restait pour Jésus-Christ une attache un peu trop humaine; et vous vous croiriez disposés à le recevoir, en laissant former dans vos cœurs des passions vives et ardentes pour de mortelles créatures, en conservant pour elles des sentimens de tendresse, dont la suite immanquable est de n'avoir plus que des sécheresses pour Dieu; en entretenant avec elles des liaisons dont la privauté pervertirait un Ange, s'il avait des sens; en vous engageant, par rapport à elles, dans des affaires et dans des intrigues qui font, à votre honte, la plus grande occupation de

votre vie? Non, non, doit conclure aujourd'hui toute ame solidement chrétienne; non, divin Esprit, je le confesse, rien de tout cela ne peut subsister avec vous, et il y aurait même une monstrueuse contradiction dans l'alliance que j'en voudrais faire, ou que j'en croirais pouvoir faire avec la pureté des mœurs, et encore plus avec la pureté du cœur. Quand tout cela n'irait pas jusqu'à détruire, par une offense grièvé, votre règne en moi, et qu'absolument une telle attache ne romprait pas encore le lien de la grace habituelle qui m'unit à vous, le seul respect de votre adorable personne, ô Esprit de mon Dieu! la seule idée que la foi me donne de votre délicatesse sur la préférence infinie qui vous est due, et sur l'amour sans partage que vous exigez comme Dieu; la seule crainte de vous irriter et de provoquer votre jalousie (car vous êtes le Dieu jaloux) devrait me faire renoncer à tout objet créé : fût-ce mon œil, il faudrait l'arracher, puisque ce serait un objet de scandale pour moi, et un obstacle à vos graces les plus intimes et à la participation de vos plus exquises faveurs.

Or voilà, mes chers auditeurs, ce que j'ai appelé par rapport à nous les obligations du baptême intérieur du Saint-Esprit. Que devons-nous donc faire pour accomplir ces obligations importantes, et à quoi, dans la pratique, doit se réduire ce mystérieux baptême? Le voici. Pour répondre au dessein de Dieu, notre soin continuel doit être de corriger et de retrancher tout ce qu'il y a d'humain dans nos pensées, dans nos désirs, dans nos paroles et dans nos actions : car, comme disait saint Paul, après avoir reçu l'Esprit de Dieu, et nos actions et nos paroles, et nos désirs et nos pensées, ne doivent plus avoir pour fin, pour objet, pour règle, que ce qui est bien, que ce qui est louable, que ce qui est saint, que ce qui est exemplaire et édifiant : *De cætero, fratres, quæcumque pudica, quæcumque sancta, quæcumque bonæ famæ* [1]; notre soin continuel doit être de mortifier par l'esprit les œuvres de la chair : *Si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis* [2]. Or, par les œuvres de la chair, l'Apôtre n'entendait pas seulement ces vices grossiers, ces monstres de péché, qu'il nous défendait même de nommer, mais il entendait cent autres choses qui y conduisent, et qui, par la fragilité de notre cœur, y servent de disposition; occasions recherchées, discours licencieux, libertés imprudentes, regards immodestes, curiosités, lectures, conversations, divertissemens peu chrétiens, excès d'intem-

[1] Phil., IV. — [2] Rom., VIII.

pérance, vie molle et sensuelle : il entendait, filles du siècle, ces airs mondains et affectés, si contraires à la pudeur et à la retenue de votre sexe; ces nudités artificieuses, et quelquefois si honteuses et si scandaleuses, dont le ciel rougit; ce luxe qui inspire l'orgueil, cet étalage de vanité, cette idolâtrie de vos personnes, ce désir effréné de plaire, que l'esprit corrompu du monde ne compte pour rien, mais dont sans doute le Saint-Esprit, si vous l'avez reçu dans cette fête, vous fait voir le danger et même le crime. Sans parler de l'impudicité, saint Paul entendait, par les œuvres de la chair, tout ce qui est en général incompatible avec la sainteté de l'Esprit de Dieu, surtout avec la charité : animosités, dissensions, querelles, inimitiés, haines, aversions, envies, colères, vengeances : *Manifesta sunt autem opera carnis, quæ sunt inimicitiæ, rixæ, iræ, dissensiones, æmulationes* [1]. Car si vous n'aviez pas, mes frères, ajoutait-il, et puis-je ajouter moi-même après lui, si vous n'aviez pas renoncé à tous ces désordres, s'il vous restait encore un fiel amer contre le prochain, si vous n'étiez pas réconciliés de bonne foi avec cet ennemi, si vous n'aviez pas étouffé dans vos cœurs tous les sentimens de vengeance, si vous n'étiez pas tous réunis par une charité sincère et cordiale, quelque opinion qu'on ait de vous, ou que vous ayez vous-mêmes, n'est-il pas vrai que vous en seriez encore charnels? *Nonne carnales estis* [2]? Or, tandis que vous serez charnels, ne prétendez pas recevoir le Saint-Esprit.

Je me trompe, Chrétiens, vous pouvez y prétendre, et vous le devez. Car, tout pécheurs que vous êtes, Dieu vous l'a promis; et le serment qu'il a fait que son Esprit ne demeurera jamais dans l'homme, tandis que l'homme sera esclave de la chair, n'empêche pas la vérité de cet autre oracle par où il s'est engagé à répandre son Esprit sur toute sa chair : *Effundam de spiritu meo super omnem carnem* [3]; et c'est ce qui doit consoler les ames faibles et imparfaites. L'Esprit de Dieu ne demeurera point en nous tandis que nous serons charnels; mais il se répandra sur nous, afin que nous cessions d'être charnels : et voilà le miracle que nous devons lui demander; miracle plus grand que celui de la création du monde; ou plutôt qui, dans l'ordre de la grace, est une espèce de création plus miraculeuse que celle du monde. Mais il faut pour cela, Seigneur, la toute-puissance de votre grace. Quand vous créâtes le monde, vous travailliez sur le néant, et ce néant ne vous

[1] Gal., v. — [2] Cor., III. — [3] Act., II.

résistait pas; ici c'est le néant du péché, qui, tout néant qu'il est, s'oppose à vous, et s'élève contre vous. Envoyez-nous donc votre Esprit dans toute sa plénitude; et par là, Seigneur, créez dans nous des cœurs purs, des cœurs chastes, des cœurs soumis à votre loi : *Cor mundum crea in me, Deus* [1]; envoyez-nous cet Esprit sanctificateur; et par là, renouvelant nos cœurs, vous renouvellerez toute la face de la terre : *Emitte spiritum tuum, et creabuntur, et renovabis faciem terræ* [2]. Quelle force, mon Dieu, et quel zèle pour votre gloire ne nous inspirera-t-il pas! (Bourdaloue.)

Comme esprit de force, l'Esprit de Dieu nous anime.

C'est un caractère qui ne peut convenir qu'au Saint-Esprit, et qui le distingue essentiellement comme Saint-Esprit, de posséder en soi l'être divin, sans pouvoir le communiquer à nulle autre personne divine, d'être produit par le Père et par le Fils, et de ne pouvoir être le principe d'aucune autre semblable production; en un mot, d'être, tout Dieu qu'il est, stérile dans l'adorable Trinité parce qu'il est le terme de la Trinité même: stérilité, disent les théologiens, qui, bien loin d'être défectueuse, marque et suppose en lui la plénitude de toute perfection. Mais autant que la foi nous représente le Saint-Esprit stérile dans lui-même, et par rapport aux deux autres personnes dont il procède, autant nous le fait-elle concevoir agissant, fécond et plein d'efficace et de vertu, hors de lui-même, et dans les sujets à qui il fait part de ses dons. Car, selon l'Écriture, c'est le Saint-Esprit qui est en nous le principe immédiat et substantiel de toutes les opérations de la grace : c'est par le Saint-Esprit que nous sommes régénérés dans le baptême : *Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu Sancto* [3], c'est par le Saint-Esprit que nous sommes réconciliés dans la pénitence : *Accipite Spiritum Sanctum : quorum remiseritis peccata, remittuntur eis* [4]; c'est par le Saint-Esprit que nous prions, ou plutôt c'est lui-même qui prie en nous avec des gémissemens ineffables : *Ipse enim spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus* [5]; c'est par le Saint-Esprit que la charité s'est répandue dans nos cœurs ; et comme, en qualité de Saint-Esprit, il est en lui-même la charité subsistante, par qui le Père et le Fils s'aiment d'un amour mutuel et éternel, aussi, disent les Pères, est-

[1] Ps. L. — [2] Ibid., CIII. — [2] Joan., III. — [3] Ibid., XX. — [4] Rom., VIII.

il, dans le fond de nos ames, la charité radicale par où nous aimons Dieu, et d'où procèdent tous les saints désirs que nous formons pour Dieu : *Caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum, qui datus est nobis* [1]. Or, si jamais cette propriété de l'Esprit de Dieu nous a été sensiblement révélée, c'est encore dans le glorieux mystère de ce jour, où nous voyons des hommes, j'entends les Apôtres, auparavant faibles, lâches, timides, embrasés tout à coup par la vertu de cet Esprit divin, d'un zèle fervent, d'un zèle (ne perdez pas, s'il vous plaît, ceci) qui les fait parler d'abord et se déclarer, d'un zèle qui les détermine à tout entreprendre, d'un zèle qui les rend capables de tout souffrir pour le nom de Jésus-Christ : trois dispositions que le Saint-Esprit opère en eux par sa présence, et qui montrent bien qu'il est souverainement et par excellence l'esprit de force, ou, pour mieux dire, la force même. Encore un moment d'attention, et je finis.

A peine les Apôtres ont-ils reçu le Saint-Esprit qu'ils commencent à parler et à se déclarer : *Repleti sunt Spiritu Sancto, et cœperunt loqui* [2]; voilà le premier effet de leur zèle. Mais pour qui se déclarent-ils, et pour qui parlent-ils? Pour Jésus-Christ, dont ils se considèrent désormais comme les ambassadeurs, comme les hérauts, comme les témoins fidèles. Honteux de n'avoir osé jusque là lui rendre le témoignage qu'ils lui devaient, confus de n'avoir pas eu le courage de prendre sa cause en main, et de soutenir ses intérêts; indignés contre eux-mêmes de l'avoir déshonoré par une désertion et une fuite pleines de faiblesse, et résolus de réparer ce scandale par la ferveur de leur confession et aux dépens de leur vie, que font-ils? Animés du nouvel esprit qui vient de descendre sur eux et de les fortifier, ils sortent du cénacle où ils s'étaient tenus cachés; ils paraissent dans les places publiques, ils entrent dans les synagogues, ils se produisent devant les tribunaux; et là, au dessus de tous les respects humains, ils protestent que cet homme crucifié, et mis, par l'injustice de Pilate, au rang des criminels, est le Messie; que ce Jésus de Nazareth est l'oint du Seigneur, et que Dieu a pris soin de le glorifier par des prodiges qui surpassent toute la vertu de l'homme; que ce juste, livré à la mort, est le souverain auteur de la vie, et qu'il l'a bien fait voir en se ressuscitant lui-même; qu'ils en sont les témoins oculaires et irréprochables, et qu'ils ne peuvent plus résister à force de l'Esprit saint, qui s'est

[1] Rom., v. — [2] Act., II.

rendu maître de leur cœur, et qui parle par leur bouche. En vain prétend-on leur imposer silence : Dieu nous commande, répondent-ils, de publier ce que nous avons vu et entendu : or, il est juste d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. En vain les veut-on faire passer pour des insensés et pour des hommes pris de vin. Si c'est ivresse, reprend saint Pierre, d'accomplir les oracles des prophètes, pensez de nous ce qu'il vous plaira ; mais au moins savez-vous ce que Joël a prédit, que Dieu, dans les derniers temps, répandra son Esprit sur toute chair ? Or, c'est ce que nous vérifions actuellement en confessant Jésus-Christ ; et bien loin de rougir de cette ivresse, nous nous en faisons une gloire. Qui s'explique de la sorte, Chrétiens? sont-ce des hommes pleins de zèle? Non, dit saint Chrysostôme, c'est le zèle même ; c'est le Saint-Esprit qui se sert de l'organe des hommes, pour faire connaître Jésus-Christ, pour justifier la sainteté de Jésus-Christ, pour établir la foi de la divinité de Jésus-Christ, pour confirmer ses miracles, pour autoriser sa doctrine, pour fonder son Église et la religion qu'il a apportée au monde. Car c'est cet esprit, disait le Sauveur, qui me glorifiera par sa venue : *Ille me clarificabit*[1]. Ce n'est pas vous, ajoutait-il à ses disciples, qui parlerez pour moi ; votre témoignage, quoique vrai, n'aurait pas assez de poids : c'est l'Esprit de votre Père qui parlera en vous et par vous : *Non enim vos estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis*[2].

Non seulement le Saint-Esprit fait parler les apôtres en Apôtres, mais, par le plus grand miracle qui fut jamais, il leur fait entreprendre et exécuter des choses tellement au dessus des forces humaines, qu'on est obligé de s'écrier : *Digitus Dei est hic*[3] ; c'est le doigt de Dieu qui agit ici. Écoutez-moi. Ce sont de pauvres pêcheurs, des hommes sans talent, sans crédit, sans nom, des hommes que l'on regarde comme le rebut du monde : *Tanquam purgamenta hujus mundi*[4], mais qui, possédés de cet Esprit, se proposent de changer et de réformer le monde. Qu'ont-ils pour venir à bout d'un tel dessein? quels trésors possèdent-ils? par quels conseils agissent-ils? de quelles armes usent-ils? point d'autres armes pour eux que la force de votre Esprit, ô mon Dieu! par qui ils triomphent de tout. Non, Chrétiens, ce n'est ni par l'évidence des mystères qu'ils annoncent, puisque ce sont des mystères incompréhensibles ; ni par la douceur et le relâchement de la morale qu'ils prêchent, puisque c'est une morale qui combat tous les

[1] Joan., XVI. — [2] Matth., X. — [3] Exod., VIII. — [4] I Cor., II.

sens; ni par les artifices et les charmes d'une éloquence étudiée, puisqu'ils n'ont jamais fait d'autre étude que celle de leur profession. Cependant tout se soumet à eux, ou plutôt à la loi qu'ils publient, les savans et les ignorans, les peuples les plus polis et les nations les plus barbares, les princes et les sujets, les grands et les petits. Elle passe par leur ministère, cette loi nouvelle, au delà des mers; elle pénètre jusque dans les lieux les plus inaccessibles; elle s'établit dans les provinces, dans les royaumes, dans les empires; et jamais ces fameux conquérans, que l'histoire profane a tant vantés, dont elle a tant exalté les faits héroïques, dont elle a voulu éterniser les noms par de si magnifiques éloges, avec toute leur puissance et tous leurs préparatifs, avec les plus florissantes armées, n'ont pu porter, je ne dis pas plus loin, mais même aussi loin leurs conquêtes. Ce n'est pas que les Apôtres n'aient eu bien des persécutions, bien des contradictions à soutenir: mais, par un dernier effet de la force du Saint-Esprit, ils sont à l'épreuve de tout, ils méprisent les tourmens et la mort, ils se glorifient dans les fers, ils embrassent leur croix; souffrir et mourir pour Jésus-Christ, ce sont leurs plus chères délices. Demeurons-en là, et n'entrons point dans un détail qui serait infini. Voilà, mes chers auditeurs, les excellentes et divines opérations de l'Esprit de Dieu, non seulement dans les premiers disciples du Sauveur, mais dans toutes les ames justes; et voilà par où nous apprendrons si c'est cet Esprit qui nous anime, et s'il nous a communiqué cette force dont les Apôtres furent tout à coup revêtus.

Car, pour réduire tout ceci à quelque chose de pratique, croire qu'on a reçu l'Esprit de Dieu, et n'oser se déclarer pour Dieu, et se taire quand il faudrait parler, et demeurer oisif quand il faudrait agir, et craindre de s'exposer ou de se commettre quand il faudrait se sacrifier; croire qu'on a reçu l'Esprit de Dieu, et ne rien faire pour Dieu, et être languissant dans le service de Dieu, et n'avoir nul zèle pour les intérêts de Dieu, et ne rien entreprendre pour la gloire de Dieu; croire qu'on a reçu l'Esprit de Dieu, et ne se résoudre jamais à rien endurer pour Dieu, et trouver pour Dieu tout difficile et tout impossible, et ne vouloir pour Dieu ni se mortifier, ni se vaincre, ni se contraindre, ce serait une erreur grossière. Non, Chrétiens, ne nous aveuglons pas jusques à ce point. Le Saint-Esprit est essentiellement ferveur et amour. Or l'amour, dit saint Grégoire, pape, opère de grandes choses partout où il est; et s'il n'opère rien, ce n'est plus amour : *Magna operatur amor ubi est; si magna non operatur, amor non est.* Faisons-nous donc, au-

tant qu'il nous convient, une sainte pratique de tout ce que pratiquèrent les Apôtres. Si nous avons reçu le don de Dieu et le Saint-Esprit comme eux, commençons à parler comme eux, à agir comme eux; et quand la Providence l'ordonnera, soyons prêts à souffrir comme eux. En vrais disciples du Sauveur, pleins de son Esprit, confessons hautement son nom, ne rougissons point de son Évangile, rendons-lui dans le monde des témoignages dignes de notre foi; expliquons-nous dans les occasions, n'ayons point, quand il est question de la cause de Dieu, de lâches complaisances pour les hommes; ne donnons point cet avantage à l'impiété, qu'elle nous rende timides et muets; mais confondons-la par une sainte quoique modeste liberté. On dira que nous sommes imprudens; on a bien tenu des Apôtres d'autres discours et plus injurieux, sans que leur zèle en ait été refroidi. Ne nous contentons pas de parler : travaillons pour Dieu avec courage; intéressons-nous dans tout ce qui regarde son culte, sa religion, sa loi, son Église. Dans l'étendue de notre pouvoir, à proportion de nos talens, formons pour lui des desseins et des entreprises. Ne nous rebutons point des obstacles qu'il y aura à surmonter : l'Esprit de Dieu nous donnera des forces, et il nous fera vaincre le monde. Nous aurons des contradictions à essuyer, il faudra livrer des combats, peut-être nous en coûtera-t-il des persécutions: Eh bien! nous nous ferons de tout cela, comme les Apôtres, une consolation et un mérite. A quoi connaîtra-t-on que nous avons reçu le Saint-Esprit, si ce n'est par notre constance à soutenir ces sortes d'épreuves? (Bourdaloue.)

Ce n'est pas du jour de la Pentecôte que le Saint-Esprit a commencé à répandre ses dons, il y a mis la dernière perfection.

La descente du Saint-Esprit, mes frères, a sanctifié cette fête que nous célébrons et qui est vénérable par toute la terre. C'est le cinquantième jour après l'ascension du Sauveur, que l'Esprit divin répandit ses graces sur les Apôtres, et sur les autres fidèles, qui attendaient l'accomplissement de la promesse qu'on leur avait faite. Ce n'est pas de ce jour-là seulement que le Saint-Esprit a commencé d'habiter parmi les saints; mais c'est alors qu'il a allumé dans les cœurs des serviteurs de Dieu les flammes d'une charité ardente, et qu'il leur a communiqué des graces plus abondantes: il a perfectionné ses dons, mais ce n'est pas alors qu'il a commencé à en faire part aux hommes; si ses largesses ont été plus grandes, ce ne sont pas pour cela des nouveautés. La majesté du Saint-Esprit n'a jamais

été séparée de la toute-puissance du Père et du Fils: tout ce que la divine Providence opère pour le gouvernement du monde, ce sont des actions de la très sainte Trinité, qui agit indivisiblement. C'est la même miséricorde qui nous fait grace, c'est la même justice qui nous condamne; il n'y a rien de divisé dans l'action où il n'y a aucune différence dans la volonté. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit donnent les mêmes lumières. Si la personne de celui qui est envoyé est différente de celle qui l'a envoyé, c'est pour nous faire connaître l'unité de Dieu et la trinité tout ensemble: l'essence divine est parfaitement égale, sans exclure la multiplicité; ce qui vient de la même essence ne doit pas toujours être attribué à la même personne.

Si, sans parler de la coopération de la Divinité, qui est indivisible, le Père a quelques actions qui lui sont propres; si le Fils et le Saint-Esprit en ont de même, c'est pour concourir à notre rédemption, et pour terminer l'affaire de notre salut; si l'homme, créé à la ressemblance de Dieu, n'eût point déshonoré son origine par le péché; si, séduit par les artifices du démon et entraîné par sa concupiscence, il ne se fût point détourné de la voie qu'on lui avait marquée, le Créateur du monde ne se serait point fait créature, l'Eternel n'aurait point été sujet au temps, le Fils de Dieu, égal à son Père, ne se serait point revêtu de la forme d'un esclave et d'une chair semblable à celle du péché. Mais parce que la mort est entrée dans le monde par la malice du démon, et qu'on n'a pu délivrer les hommes de la captivité où ils gémissaient si le Fils de Dieu ne se chargeait de cette entreprise et s'il ne se faisait un homme véritable, sans rien perdre de sa dignité et sans contracter la contagion du péché, la très sainte Trinité a partagé entre elle tout l'ouvrage de notre rédemption: le Père a eu compassion de nos malheurs, le Fils s'est chargé d'y remédier, le Saint-Esprit a tout enflammé par le feu de sa charité. Il fallait aussi que ceux qui devaient être sauvés agissent de leur côté, et que, tournant leurs inclinations vers le Rédempteur, ils s'affranchissent de l'injuste domination du démon. « Dieu a envoyé dans vos cœurs l'esprit de son « Fils, qui crie: Mon Père, mon Père[1]! or, le Seigneur est esprit, « et où est l'Esprit du Seigneur, là est aussi la liberté[2]: nul ne « peut confesser que Jésus est le Seigneur, si non par le Saint-Esprit[3]. »

Si nous nous appliquons à connaître, mes frères, ce que le Père et le Fils et le Saint-Esprit ont opéré dans la rédemption du genre

[1] Gal., IV, 6. — [2] II Cor., III, 17. — [3] I Ibid., XII, 3.

humain, ce qui est commun à toute la Trinité, ce qui est particulier à chaque personne, nous considérons les actions où il y a quelque apparence de bassesse, et qui dépendent du corps, en telle sorte que nous n'ayons point de sentimens indignes de cette même Trinité. Quoique l'esprit humain soit trop borné pour se faire une véritable idée de Dieu, et que la plus haute éloquence n'en saurait parler assez noblement, cependant tout ce que l'entendement peut concevoir de l'essence et de la divinité du Père, s'il n'est conforme à l'idée qu'il a de l'essence du Fils et du Saint-Esprit, il a des sentimens contraires à la vérité et à la piété ; il est obscurci par les ténèbres de la chair, et il perd les bons sentimens qu'il croyait avoir du Père. C'est s'égarer sur la créance de la Trinité, si l'on ne croit en même temps une parfaite unité : or, l'unité ne peut être parfaite où il se rencontre quelque inégalité.

Quand nous voulons nous appliquer à contempler le Père, le Fils et le Saint-Esprit, il ne faut se former l'idée d'aucune chose visible et sensible, ni d'une nature matérielle, des temps, des lieux, ni d'un corps qui occupe quelque espace qui soit renfermé par quelques bornes; qu'on ne se figure rien qui ne soit immense ou éternel. Quand on s'est fait quelque idée de la Divinité, il ne faut pas attribuer à une personne ce qu'on refuse à l'autre, ni avoir des sentimens plus nobles du Père que du Fils ou du Saint-Esprit : ce n'est pas un mouvement de piété de préférer le Père au Fils ; quand on déshonore le Fils, on déshonore le Père, ce qu'on ôte à l'un, on l'ôte à tous les deux; l'éternité leur est commune, aussi bien que la divinité : le Père ne serait pas tout puissant, ou immuable, s'il eût engendré un Fils moindre que lui, ou si sa puissance s'est accrue en engendrant un Fils qui ne fût pas éternel comme le Père.

Le Sauveur du monde dit à ses disciples, comme nous l'avons appris par l'Évangile : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de « ce que je vous ai dit, que je m'en vais à mon Père, parce que mon « Père est plus grand que moi [1]. » Ceux qui ont souvent entendu parler de cet autre passage : « Mon Père et moi nous ne sommes qu'une « même chose ; celui qui me voit voit mon Père [2], savent assez qu'il n'y a aucune différence dans la divinité, que le Fils est éternel comme le Père, que ce n'est que la même essence et la même nature. Le Fils de Dieu, pour rassurer les Apôtres, leur parlait de l'exaltation de son humanité, parce que son éloignement les trou-

[1] Joan., XIV, 28. — [2] Ibid., X, 30.

blait et leur causait de l'inquiétude ; l'honneur qui allait rejaillir sur l'humanité de Jésus-Christ dans son ascension les comblait de joie. « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vous ai dit, que je m'en vais à mon Père. » C'est-à-dire si vous connaissiez parfaitement la gloire qui retombe sur vous, de ce qu'étant Fils unique de Dieu, j'ai bien voulu naître d'une mère ; qu'étant immortel, et le maître du monde, j'ai bien voulu devenir un homme comme les autres, et sujet à la mort; étant invisible, je me suis fait visible; étant Dieu, je me suis revêtu de la forme d'un esclave : « Vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père. » Vous participerez aux fruits de cette ascension, et à la gloire de mon humanité, qui va être élevée au dessus de tous les cieux, pour être assise à la droite de mon Père. Moi qui suis ce que mon Père est, je ne me sépare jamais de lui, même en venant au monde ; comme je ne vous abandonne point, lorsque je retourne vers lui : réjouissez-vous donc « de ce que je vais à mon Père, parce que mon Père « est plus grand que moi ; » je me suis uni à la nature humaine, en devenant le Fils de l'Homme, afin que vous puissiez devenir enfans de Dieu. Quoique je sois toujours le même, cependant je suis au dessous de mon Père, par le rapport que j'ai avec vous ; mais je suis plus grand que moi-même, par ce qui m'unit à mon Père. La nature, qui est moindre que mon Père, va à mon Père, afin que le corps soit avec le Verbe, et que l'Église catholique, qui croit que je suis au dessous de mon Père, par rapport à mon humanité, croie que je lui suis égal par ma divinité.

Méprisons donc, mes frères, la vaine et l'aveugle subtilité des hérétiques, qui s'applaudissent inutilement du faux sens qu'ils donnent à ce passage : « Tout ce qui est à mon Père est à moi. » Les hérétiques ne font pas réflexion qu'ils ôtent au Père ce qu'ils ont la hardiesse de refuser au Fils; ils s'abusent dans les sentimens qu'ils ont touchant l'humanité de Jésus-Christ ; ils s'imaginent que le Fils unique est privé des attributs du Père, parce qu'il s'est soumis à nos infirmités : l'extrême bonté de Dieu ne diminue point son pouvoir ; il n'a point diminué sa gloire en se réconciliant avec la créature : ce qui convient au Père convient au Fils ; ce que le Père et le Fils possèdent le Saint-Esprit le possède de même, parce que toute la sainte Trinité n'est qu'un seul Dieu. Cette foi n'est pas l'invention de la sagesse terrestre, l'opinion humaine ne l'a point persuadée; c'est le Fils unique de Dieu qui l'a enseignée; elle a été confirmée par le Saint-Esprit, dont il ne faut point avoir d'autres sentimens que ceux qu'on a du Père et du Fils; car quoiqu'il ne

soit pas le Père ni le Fils, il n'est pas cependant divisé du Père ni du Fils. Comme il a une personne particulière dans la Trinité, ainsi il n'a qu'une substance dans la divinité du Père et du Fils; substance qui remplit tout, qui contient tout, qui modère tout avec le Père et le Fils, dans les siècles des siècles. (Saint Léon-le-Grand.)

Péroraison.

Hélas! Seigneur, où est-il cet Esprit qui doit être ma vie? Il sera l'ame de mon ame. Mais où est-il? Je ne le sens pas, je ne le trouve point; je n'éprouve dans mes sens que fragilité, dans mon esprit que dissipation et mensonge, dans ma volonté qu'inconstance et que partage entre votre amour et mille vains amusemens. Où est-il donc votre Esprit? que ne vient-il créer en moi un cœur nouveau selon le vôtre? O mon Dieu! je comprends que c'est dans cette ame appauvrie que votre Esprit daignera habiter, pourvu qu'elle s'ouvre à lui sans mesure. C'est cette absence sensible du Sauveur et de tous ses dons qui attire l'Esprit saint. Venez donc, ô Esprit! vous ne pouvez rien trouver de plus pauvre, de plus dépouillé, de plus nu, de plus abandonné, de plus faible que mon cœur. Venez, apportez-y la paix, non cette paix d'abondance qui coule comme un fleuve, mais cette paix sèche, cette paix de patience et de sacrifice; cette paix amère, mais véritable pourtant, et d'autant plus pure, plus intime, plus profonde, plus intarissable, qu'elle n'est fondée que sur le renoncement sans réserve.

O Esprit! ô amour! ô vérité de mon Dieu! ô amour lumière! ô amour qui enseignez l'ame sans parler, qui faites tout entendre sans rien dire, qui ne demandez rien à l'ame, et qui l'entraînez, par le silence, à tout sacrifice! ô amour qui dégoûtez de tout autre amour, qui faites qu'on se hait, qu'on s'oublie et qu'on s'abandonne! ô amour qui coulez au travers du cœur comme la fontaine de vie! qui pourra vous connaître, sinon celui en qui vous serez? Taisez-vous, hommes aveugles, l'amour n'est point en vous; vous ne savez ce que vous dites, vous ne voyez rien, vous n'entendez rien : le vrai Docteur ne vous a jamais enseignés.

C'est lui qui rassasie l'ame de vérites sans aucune science distincte; c'est lui qui fait naître au fond de l'ame les vérités que la parole sensible de Jésus-Christ n'avait exposées qu'aux yeux de l'esprit. On goûte, on se nourrit, on se fait une même chose avec la vérité. Ce n'est plus elle qu'on voit comme un objet hors de soi;

c'est elle qui devient nous-mêmes, et que nous sentons intimement, comme l'ame se sent elle-même.

Oh! quelle puissante consolation sans chercher à se consoler! On a tout sans rien avoir. Là, on trouve en unité le Père, le Fils et le Saint-Esprit; le Père créateur qui crée en nous tout ce qu'il veut y faire pour nous rendre des enfans semblables à lui; le Fils, Verbe de Dieu, qui devient le verbe et la parole intime de l'ame, qui se tait à tout pour ne laisser plus parler que Dieu; enfin l'Esprit qui souffle où il veut, qui aime le Père et le Fils en nous. O mon amour, qui êtes mon Dieu, aimez-vous, glorifiez-vous vous-même en moi! Ma paix, ma joie, ma vie sont en vous qui êtes mon tout, et je ne suis plus rien. (Fénelon, *Entretiens affectifs.*)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE.

EXORDE.

Repleti sunt omnes Spiritu Sancto, et cœperunt loqui variis linguis.

Alors ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et commencèrent à parler diverses langues. (*Act.*, II, 4.)

Ainsi ces Apôtres, auparavant si faibles et si pusillanimes, qui jusqu'alors n'avaient su que fuir, dissimuler et craindre, sont-ils changés en un instant en héros intrépides et en magnanimes vainqueurs. Une éloquence miraculeuse les a marqués d'un sceau divin. La vérité, auparavant captive sur leurs lèvres, se déborde comme un torrent, une sainte hardiesse lui rend tout son éclat, et, à leur voix toute-puissante, Jérusalem ouvre les yeux : l'opprobre du Christ s'efface ; son éternelle royauté est proclamée ; la loi donnée par Moïse disparaît comme une ombre ; la synagogue reçoit le coup mortel, et au centre de son ancienne gloire et sur les débris mêmes de son temple fameux, s'élève enfin cette nouvelle Jérusalem, dont Dieu consacre les prémices par l'effusion de son Esprit, et qui, d'abord semblable à une faible tige, s'accroît incessamment, et devient un arbre majestueux dont les salutaires rameaux vont ombrager toute la terre.

Telle est donc, Chrétiens, la source de cette joie publique et solennelle qui se répand en ce grand jour du couchant à l'aurore. C'est la mémoire de cette divine alliance déjà conclue sur la croix, dont la grace est le lien, dont la vérité est le fruit ; c'est la promulgation de cette grande et magnifique loi qui ne s'écrit point sur des tables, et qui ne se grave point sur l'airain, mais dans le fond le plus intime de l'ame ; c'est la solennité de l'univers, de l'univers changé et réformé, de l'univers créé une seconde fois ; c'est la fête des royaumes et des empires, dont la religion est le premier sou-

tien, l'invincible rempart et le génie tutélaire. (M. DE BOULOGNE, *Exorde pour le jour de la Pentecôte.*)

Pour entrer à présent dans le véritable esprit de cette fête, tel que l'Eglise l'ordonne en général à tous ses enfans, je viens demander à tous, quels qu'ils soient, s'ils ont reçu l'Esprit saint : *Si Spiritum sanctum accepistis.* L'exemple des Apôtres va nous aider à le reconnaître. 1° Les dispositions que l'Esprit saint exige; 2° les effets qu'il produit dans ceux sur lesquels il descend : ce sont les deux signes sur lesquels vous déciderez vous-mêmes, messieurs, si vous l'avez reçu; et c'est toute l'idée et le partage même de ce discours, dans lequel ne vous attendez à entendre autre chose que la pure doctrine des Apôtres eux-mêmes, interprétée par nos plus saints et nos plus grands docteurs.

Ah! si, pour vous la rendre sensible, cette doctrine céleste, disait un d'entre eux, j'avais pu mériter une de ces langues de feu qui furent données aux Apôtres en ce jour, avec quelle confiance dirais-je comme l'Ecclésiastique : Le Seigneur, pour récompense de mon zèle à le faire servir, m'a donné une langue, que je vais plus que jamais consacrer à sa gloire! Je dirais avec Isaïe : Le Seigneur mon Dieu est le seul maître que j'écoute, c'est lui seul qui m'instruit; il touche mon oreille pour la rendre attentive aux leçons qu'il me donne, et touche en même temps ma langue, pour mettre à ma bouche cette parole efficace qui soutienne celui qui chancèle et relève celui qui est tombé.

Esprit saint, daignez opérer ce prodige. C'est sous les auspices et par l'intercession de votre auguste Epouse que j'ose vous le demander. *Ave, Maria.* (L'abbé CLÉMENT, *Pour le jour de la Pentecôte.*)

Les dispositions que le Saint-Esprit exige.

Sur qui me reposerai-je? disait l'Esprit de Dieu lui-même par la bouche de ses Prophètes? *Super quem requiescam?* Car, selon la remarque de saint Jean Chrysostôme, quelque gratuits que soient les dons de Dieu, ne croyons pas qu'il les distribue sans discernement et sans choix. Nous avouons que c'est lui-même qui donne de quoi s'y préparer à s'en rendre digne; mais pour les mériter, en effet, nous savons aussi qu'il faut répondre à ses premières graces. Les Apôtres eux-mêmes, continue le saint docteur, ne reçurent l'Esprit saint qu'après s'en être montrés dignes: et comment?

Ici, messieurs, les saints docteurs, saint Augustin surtout, recueillent sous un seul point de vue les différens traits épars dans les divines Ecritures, pour caractériser une ame propre à devenir le temple de l'Esprit saint. Et d'abord, qu'il ne s'en flatte pas, dit le Sage, ce cœur esclave volontaire du péché, ce cœur dévoré par les passions, surtout par les passions de haine et d'envie. Qu'il s'en flatte encore moins, ce cœur tout charnel, tout livré aux désirs de la chair. Dès les commencemens, le Seigneur n'a-t-il pas dit que son Esprit ne pouvait demeurer dans l'homme, parce qu'il était chair? Eh! le temple des idoles peut-il être en même temps le temple de Dieu? disait saint Paul. Sur qui se reposera-t-il donc, cet Esprit divin? *Super quem requiescam?* Lui-même il nous l'apprend: sur l'homme humble, sur l'homme doux et pacifique, sur l'homme qui écoute sa parole, qui la croit, qui s'en pénètre et la pratique: *Super humilem et quietum, et trementem sermones meos.* Mais tout cela est trop vague. Toutes ces dispositions générales reviennent, après tout, indirectement du moins, à ce que je vais dire.

Pour recevoir l'Esprit saint, il faut être membre de Jésus-Chrit; voilà la disposition essentielle. Or, c'est proprement par la foi, une vraie foi, que l'on devient membre de Jésus-Christ; fixons-nous là: c'est toute la doctrine de saint Augustin sur ce sujet; tâchons de l'expliquer et de développer cette doctrine; c'est, je crois, la plus nécessaire à notre siècle; je vous l'avoue, messieurs, je ne puis me lasser, je ne me lasserai jamais de vous y ramener.

Je le répète donc: l'essentiel pour recevoir l'Esprit saint, c'est d'être membre de Jésus-Christ; et pour être vraiment membre de Jésus-Christ, l'essentiel, c'est de croire. Ces deux vérités ne peuvent bien paraître dans tout leur jour qu'en se relevant et se soutenant réciproquement l'une et l'autre; ne les séparons pas.

Elles paraissent toutes deux à saint Augustin si évidentes et si claires qu'il ne croyait même pas qu'il fût besoin de les prouver. Que vivifie, en effet, l'ame humaine, sinon le corps auquel elle est unie? Quels membres peut-elle vivifier, autres que ceux du corps qu'elle anime? Un membre séparé, retranché, pourrait-il en recevoir la vie? Or, l'Esprit saint est l'Esprit de Jésus-Christ, continue le saint docteur; Jésus-Christ lui-même le dit en cent endroits; partout il l'appelle son Esprit: *Spiritum meum.* Il n'anime donc que le corps de Jésus-Christ; pour participer à la vie qu'il donne, il faut donc être membre du corps de Jésus-Christ: voilà certainement un raisonnement simple et bien sensible. Mais comme un membre

n'est censé appartenir à un corps qu'autant qu'il fait un seul tout avec les autres membres qui le composent, nous, de même, qui que nous soyons, nous ne pouvons être censés appartenir au corps de Jésus-Christ, si nous ne sommes si étroitement unis à tous les membres qui le composent que nous ne soyons vraiment, réellement, avec eux qu'un seul tout, un même corps : unité précieuse autant que merveilleuse qui fait toute notre félicité, toute notre gloire. Mais quel en est le nœud, sinon la foi? Je dis la foi, qui, réunissant d'abord tous nos esprits dans l'unité de pensée, et, par une conséquence nécessaire, réunissant ensuite tous nos cœurs dans l'unité d'affection, nous réunit enfin à Jésus-Christ, comme à notre chef, en qui elle concentre toutes nos affections et toutes nos pensées.

Ainsi, selon la doctrine de saint Augustin, se forme vraiment le corps de Jésus-Christ : c'est son Eglise. La foi en unit tous les membres; l'Esprit saint les anime. Oui, mes frères, ce que fait dans un corps la disposition, la proportion, l'organisation de chaque membre, la foi le fait par rapport au corps de Jésus-Christ; et ce que l'ame fait ensuite dans un corps, l'Esprit saint le fait au corps de Jésus-Christ. Voulez-vous donc, concluait le saint docteur, participer à l'Esprit saint, être animé, vivre de l'Esprit saint : tenez-vous inséparablement uni au corps de Jésus-Christ; soyez par la foi membre de Jésus-Christ. Ce n'est que le corps de Jésus-Christ qui peut vivre de l'Esprit de Jésus-Christ : *De Spiritu Christi non vivit nisi corpus Christi.*

Aussi (remarquez ceci particulièrement, je vous prie) nous voyons plusieurs opérations de l'Esprit saint avant même la promulgation de la loi, et surtout sous la loi. Que de patriarches et de prophètes l'Ecriture nous représente-t-elle remplis et inspirés de l'Esprit saint! Mais outre que ce n'étaient, suivant l'interprétation des saints docteurs, que des espèces de visites passagères de l'Esprit saint : *Temporaneus visitator*, c'est leur expression, le temps était encore loin où il devait habiter et fixer réellement sa demeure sur la terre : *Perpetuus habitator.* De plus, ces visites même momentanées de l'Esprit saint, qu'est-ce qui les attirait à ceux qui en étaient favorisés, sinon la foi qu'ils avaient déjà au Rédempteur futur? Ce n'était donc qu'en tant que d'avance ils appartenaient déjà au corps futur de Jésus-Christ qu'ils recevaient d'avance quelques légères influences de son Esprit : *Temporaneus visitator.* Influences légères, dis-je, et si légères, que l'Ecriture ne les raconte, ne les représente jamais que comme des figures, des pro-

messes, des gages de ce que ce même Esprit devait opérer dans la suite : *Perpetuus habitator*.

Oui, messieurs, c'était surtout pour les promettre, ces merveilles de l'Esprit saint fixé, si j'ose ainsi parler, sur la terre, que d'avance ce divin Eprit inspirait les Patriarches et les Prophètes. C'est lorsqu'ils en sont le plus singulièrement remplis qu'ils s'écrient : J'enverrai mon Esprit, dit le Seigneur : *Effundam;* mais à quelle condition? Le langage des Prophètes sur ce point, comme sur tous les autres, n'est point autre que celui de l'Evangile.

Jésus-Christ, en effet, les annonce lui-même, ces abondantes effusions de graces, qu'il avait fait promettre autrefois par ses Prophètes, et dont il doit dans peu inonder la terre. C'est à ceux qui croient en lui qu'il les annonce et les promet : *Qui credit in eum;* et l'Évangéliste en même temps ajoute qu'il parle de l'Esprit saint que devaient recevoir ses disciples : *Hoc dixit de spiritu quem accepturi erant;* qu'ils devaient, dis-je, recevoir, quand et comment? Quand ils croiraient vraiment en lui, par la foi qu'ils auraient en lui : *Credentes in eum.* Saint Paul, écrivant aux Éphésiens, les fait-il ressouvenir du gage de salut qu'ils ont reçu : ce gage, dit-il, c'est l'Esprit saint; et il ajoute que c'est par la foi qu'ils l'ont reçu : *Credentes signati estis spiritu promissionis sancto.* Et saint Jacques dans son épître, nous exhortant à demander à Dieu l'esprit de sagesse, promettant qu'il sera donné à quiconque le demandera : *Postulet et dabitur,* quelle condition met-il à cette promesse générale qu'il en fait? Une seule, la foi : *Postulet in fide.* Enfin, quand les Apôtres font aux fidèles de la Grèce la question que je faisais en commençant ce discours, s'ils avaient reçu l'Esprit saint : *Si Spiritum sanctum accepistis*, ils indiquent aussitôt la marque distinctive sur laquelle ils doivent examiner, à laquelle ils peuvent reconnaître s'ils l'ont reçu : c'est à la foi : *Si Spiritum sanctum accepistis credentes.* Et comment l'auraient-ils, en effet, reçu, ces prétendus fidèles, qui sont forcés d'avouer qu'ils ne savent pas même s'il y a un Esprit saint? Car, prenez garde encore : quand je parle ici de la foi, partout il faut entendre une vraie foi, cette foi une, la foi de l'Église, qui nous rend enfans de l'Église, membres de Jésus-Christ, en nous incorporant au corps de Jésus-Christ : ainsi l'entendent tous les saints docteurs. Car, puisque pour être animé de l'Esprit de Jésus-Christ, il faut être membre du corps de Jésus-Christ; puisque c'est proprement la foi qui nous incorpore à Jésus-Christ; comme le corps de Jésus-Christ, c'est l'Église, la foi, qui,

nous faisant membres de Jésus-Christ, attire sur nous l'Esprit saint, c'est la foi de l'Église.

Oh! que je voudrais, messieurs, vous pénétrer vivement de ces principes; vous faire surtout goûter ces réflexions si nécessaires aujourd'hui! Aujourd'hui, l'on ne cesse de se faire illusion sur tout, on prétend être suffisamment instruit de tout. En effet, on est instruit de tout, hormis de ce qu'il y a de plus essentiel dans la religion, de ce qui fait le fond même de la religion. On fait profession de croire, on se dit enfant de l'Église, par conséquent membre de Jésus-Christ. A ce titre, de tout ce que je viens de dire, ne conclura-t-on pas qu'on a vraiment reçu l'Esprit saint? Illusion, je le répète, illusion, qui, seule peut-être, distingue la plupart d'entre nous de ces Chrétiens de la Grèce, dont je viens de parler. Ayant sur eux l'avantage d'avoir entendu parler de l'Esprit saint, plût à Dieu que nous eussions leur disposition de simplicité et de docilité pour croire à la parole de ceux qui nous enseignent! Mieux instruits qu'eux, quel fruit retirons-nous de tant d'instructions? Disputer sur les dons de l'Esprit saint, censurer ses ouvrages, sur les uns et les autres mettre tout en problème, et de ces problèmes contentieux faire le sujet de nos scandaleuses divisions : voilà notre christianisme. Des uns ne pourrait-on pas dire, ainsi que de ces nouveaux fidèles, qu'ils ne sont que baptisés? *Baptizati tantum erant;* et des autres enfin que pourrait-on ajouter autre chose, sinon qu'ils ne cessent de trahir, de démentir et de déshonorer par leur conduite la foi de leur baptême? Mais avançons.

Avez-vous fait jamais attention, messieurs, à ce que dit l'Évangile en un certain endroit, que les Apôtres n'avaient pas encore reçu l'Esprit saint, et qu'ils ne pouvaient le recevoir avant que Jésus eût été glorifié? Alors cependant, dans le temps dont parle l'Évangile, ils croyaient certainement en lui. Et qui nous donnera de revoir parmi nous cette foi des Apôtres, seulement même dans les commencemens de leur conversion, lorsqu'ils quittèrent tout pour suivre ce divin Maître! Alors, de plus, selon la remarque des saints docteurs, ils avaient déjà reçu son baptême; une partie même de son autorité leur avait été déjà confiée, quand l'Évangile dit qu'ils n'avaient pas encore reçu l'Esprit saint; et quelle raison en ajoute-t-il? Parce que Jésus n'était pas encore glorifié. C'est-à-dire, parce que leur foi, trop imparfaite et trop faible, ou du moins trop sensuelle, ne pouvait être encore ce qu'elle devait être un jour, la base de l'édifice spirituel que devait habiter l'Esprit saint. Ne vous y méprenez jamais, messieurs, je ne puis trop le répéter, c'est l'É-

glise. La vraie gloire, la gloire propre et réelle de Jésus-Christ, c'est la formation de cette Église. En ce sens, l'Esprit saint ne pouvait être donné que Jésus ne fût glorifié, parce qu'encore une fois, l'Esprit saint ne pouvait descendre que sur le corps mystique de Jésus-Christ. Pour l'acquérir, cette gloire, pour fonder cette Église, temple que devait habiter, corps que devait animer l'Esprit saint, le divin Maître passe trois années avec ses Apôtres pour les instruire; et ce n'est qu'après qu'ils sont instruits à fond de tout le plan de sa divine loi, qu'ils méritent, comme vous venez de le voir, non pas même encore le don, mais la promesse de l'Esprit saint. Leur foi, pour l'attirer sur la terre, doit être mise à l'épreuve des humiliations, des souffrances et de la mort de l'Homme-Dieu. Après sa résurrection, encore emploie-t-il quarante jours à les affermir dans la foi qu'il leur avait enseignée ; et ce n'est point assez : il faut qu'il les quitte, leur dit-il ; s'il ne les quitte, ils ne peuvent recevoir l'Esprit saint, parce qu'il faut que leur foi, ainsi peu à peu et à loisir établie par ses enseignemens, éprouvée par sa passion, confirmée par sa résurrection, passe encore par l'épreuve de son absence.

Alors enfin le dernier sceau peut être mis aux prophéties et aux promesses ; l'Esprit saint peut descendre ; j'ose dire, il le doit. Jésus est glorifié ; son corps est formé ; il faut que l'Esprit saint vienne enfin l'animer. Il va descendre, en effet ; et remarquez chaque circonstance de sa descente sensible. C'est la preuve la plus authentique et la plus éclatante de ma proposition : que ce n'est que dans l'Église, par la foi pure de l'Église, qu'on reçoit l'Esprit saint.

Après avoir enfin consommé tout son ouvrage, l'Homme-Dieu venait de retourner à son Père. Avant que de quitter ses chers disciples, il leur avait encore réitéré pour la dernière fois la promesse qu'il leur avait si souvent faite, de leur envoyer son Esprit. Tout occupés de cette promesse, les Apôtres, suivant l'ordre exprès de leur maître, rentrent à Jérusalem ; ils se retirent tous ensemble, et rassemblent en même temps avec eux tous les fidèles dans une même maison. Là, tous les disciples de l'un ainsi que de l'autre sexe, comme remarque expressément l'Écriture, les Apôtres à leur tête, Pierre, entre eux, non seulement honoré de la préséance, mais exerçant déjà l'autorité de chef, persévéraient, ajoute l'Écriture, dans l'unanimité ; c'est-à-dire, comme les saints docteurs l'expliquent, dans l'union et la concorde de tous les membres ensemble, et la subordination des membres à leur chef. C'est là la véritable Église ; remarquez-en tous les caractères. Ce ne peut être, en effet, sans raison que ce grand mystère de la descente de l'Esprit saint

s'opère précisément pour la première fois, quand tous les fidèles sont réunis ensemble : voilà l'unité de l'Église. Les Apôtres, Pierre à leur tête, y président : en quelque siècle, en quelque pays que ce puisse être, c'est jusques aux Apôtres, jusques à Pierre qu'il faut remonter par une succession continuelle, pour reconnaître l'Église. Elle persévérait dans la prière : signe de la sainteté qui la distingue. Bientôt elle parlera toutes les langues, pour en marquer d'avance la catholicité. Encore une fois, voilà l'Église, qui est le corps mystique de Jésus-Christ, sur laquelle descend l'Esprit saint pour en être l'ame.

Voulez-vous donc enfin reconnaître si vous avez reçu l'Esprit saint? La marque est aussi facile que sûre et infaillible : vos esprits et vos cœurs sont-ils, par une foi simple et docile, sincèrement unis au centre de l'unité? aimez-vous l'Église? mettez-vous toute votre gloire à professer, à pratiquer, à confesser sa foi? Si cela est, je vous le dis sans crainte : membres véritables, membres vivans de Jésus-Christ, disciples de la vérité, enfans de la paix, oui, vous avez reçu l'Esprit saint. La source de ses dons est, en effet, toujours ouverte, toujours elle est prête à se répandre, et ne cesse effectivement de couler.

Oui, messieurs, elle ne cesse de couler, cette source divine, selon la promesse expresse et authentique de Jésus-Christ. L'Esprit saint descend encore tous les jours, ou plutôt il réside habituellement, fixé réellement jusqu'à la consommation des siècles; mais où? Dans l'Église, seule dépositaire et distributrice de tous ses dons. Les vrais fidèles l'y reçoivent donc, ils participent à sa vertu. Mais, hélas! n'est-ce pas encore aujourd'hui comme autrefois, selon la terrible menace de Jésus-Christ au même endroit, pour la confusion et la condamnation du monde?

Malheureux monde! Frappé des anathèmes de Jésus-Christ, quelle part peut-il avoir à ses présens; que peut-il avoir de commun avec son Esprit? Malheureux monde, qui ne cesse de se renouveler et de se perpétuer de siècle en siècle, et dont l'empire ne peut être moins étendu de nos jours qu'il ne l'était du temps des Apôtres mêmes. C'est ce monde incrédule qui ne croit pas en Jésus-Christ, ou qui n'y croit qu'en apparence; qui, parce qu'il ne voit Jésus-Christ que comme homme, méconnaît sa divinité, et parce qu'il ne le voit que dans son état d'humiliation et de souffrance ose braver sa puissance et sa majesté. Monde terrestre et charnel, qui, uniquement occupé des choses présentes, néglige ou dédaigne les promesses faites pour le siècle futur; accoutumé à ne juger que

par les sens, obstiné à ne croire que ce qu'il voit, tout ce qu'il ne voit pas, il le méconnaît, il le méprise. Monde perfide, dont la foi, s'il lui en reste, chancelante et timide, n'ose se montrer, n'ose rien risquer, rien souffrir pour Jésus-Christ. Monde aveugle et téméraire, qui, fier de sa prétendue sagesse et de ses prétendues lumières, s'arroge le droit de décider de tout, ose juger de tout. Monde hypocrite, qu'une affectation sacrilége de se rassembler encore quelquefois avec nous, de participer aux mêmes mystères que nous, pour paraître appartenir au même corps que nous, ne rend que plus abominable à cet Esprit divin qui, pénétrant les cœurs, sondant les reins, démêle et confond toute feinte.

Ah! plaise au ciel, messieurs, que ce ne soit pas notre condamnation qui soit ici prédite! Puissions-nous n'être pas de ce monde que l'Esprit saint ne vient, suivant la parole de Jésus-Christ, que pour confondre! Il viendra pour nous comme consolateur, comme avocat, comme père; il viendra pour nous vivifier, nous soutenir, nous animer, si nous appartenons vraiment au corps de Jésus-Christ comme ses membres. Voilà, je le répète encore en concluant, comme je le disais d'abord en commençant, voilà la disposition essentielle pour recevoir l'Esprit saint. Toutes les autres dispositions qu'on pourrait vous prescrire sont renfermées dans celle-ci, ou ne sont du moins que pour perfectionner celle-ci.

Je dis, en effet, membre de Jésus-Christ; mais non pas, selon la remarque de saint Augustin, non pas membre gâté et corrompu, qui mérite d'être retranché: *Non putre, quod resecari mereatur;* non pas membre tortu, défiguré, dont le reste du corps puisse rougir: *Non distortum, de quo erubescatur;* je dis membre sain, membre conforme, exactement proportionné aux autres membres et digne de son chef; en un mot, membre qu'une foi simple et docile, agissante et généreuse unisse et tienne inviolablement attaché au corps même: *Hæreat corpori.* Car, encore une fois, ce n'est que sur le corps même que descend l'Esprit saint; ce n'est que comme membre de ce corps que chaque particulier y participe. Oui, croyons-le, mes frères, ajoutait saint Augustin, *Credamus, fratres;* nous en sommes certains: *Certi sumus;* quiconque a la foi, une vraie foi, quiconque est sincèrement attaché à l'Église, quiconque aime l'Église a droit, le droit le plus assuré, le plus incontestable sur tous les dons de l'Esprit saint. Croyons donc aussi, nous en sommes également certains: *Certi sumus;* que personne n'y participe que par proportion à sa foi: *Quantum vas fidei attulerit, tantum implet.* Croyons, encore une fois nous en sommes

certains, que personne n'y participe qu'autant qu'il aime l'Église de Jésus-Christ : *Quantum amat Ecclesiam Christi, tantum accipit.* (L'abbé CLÉMENT.)

La Pentecôte des Chrétiens répond à celle de Moïse. La manière dont l'Esprit saint instruisit les Apôtres.

La fête que nous célébrons aujourd'hui, mes frères, est l'une des plus solennelles et qui mérite d'être honorée avec plus de respect et plus de vénération; tous les catholiques en conviennent; et l'on ne peut apporter trop de soins et trop d'attention pour sanctifier ce jour que le Saint-Esprit a consacré par tant de miracles. C'est aujourd'hui le dixième jour depuis que le Sauveur du monde s'est élevé au plus haut des cieux pour s'asseoir à la droite de son Père, et le cinquantième depuis sa résurrection; c'est aujourd'hui que les plus grands mystères de l'Ancien Testament et du Nouveau sont réunis, pour nous donner à entendre que la grace avait été annoncée par la loi, et que la loi a été accomplie par la grace. Le peuple juif ayant été délivré de la captivité d'Égypte, la loi fut donnée à Moïse sur le mont Sinaï le cinquantième jour après que l'agneau eut été immolé : ainsi, depuis que Jésus-Christ, qui est le véritable agneau de Dieu, a été immolé sur le Calvaire, le Saint-Esprit est descendu sur les Apôtres et sur les disciples le cinquantième jour depuis la résurrection; d'où il est aisé de comprendre, pour peu qu'on y fasse de réflexion, que les commencemens de l'Ancien Testament ont été comme les préludes du Nouveau, et que c'est le Saint-Esprit qui a formé la seconde alliance, comme il avait institué la première.

« Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les disciples « étant tous ensemble dans un même lieu, on entendit tout d'un « coup un grand bruit, comme d'un vent violent et impétueux qui « venait du ciel, et qui remplit toute la maison où ils étaient assis. « En même temps ils virent paraître comme des langues de feu, qui « se partagèrent et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Aussitôt ils « furent tous remplis du Saint-Esprit et ils commencèrent à parler « diverses langues, selon que le Saint-Esprit leur mettait les paroles « en la bouche[1]. » Que les paroles de la sagesse sont efficaces, et qu'elles agissent promptement ! avec quelle facilité apprenons-nous ce qu'on nous enseigne, quand c'est Dieu qui nous instruit ! On

[1] Act., II, 1.

n'a pas besoin du secours des interprètes pour expliquer ce qu'on nous dit, on l'entend d'abord et sans un long usage; le temps ni l'étude ne sont pas nécessaires. L'Esprit de la vérité inspire ceux qu'il veut inspirer; toutes les nations parlent le même langage et forment une même Église. C'est d'aujourd'hui que la trompette évangélique a commencé à se faire entendre; que les torrens de graces, les fleuves de bénédictions ont inondé les déserts mêmes et arrosé les terres les plus arides. « L'Esprit de Dieu était porté « sur les eaux [1], pour renouveler toute la face de la terre et pour dissiper les anciennes ténèbres : une nouvelle lumière est descendue du ciel avec des langues de feu, pour éclairer l'esprit et embraser les cœurs, qui a la force d'éclairer et de brûler pour créer un entendement nouveau et pour consumer le péché.

Quoique toutes les circonstances de cette fête soient prodigieuses et qu'on ne puisse douter que la majesté du Saint-Esprit n'ait été présente dans l'assemblée des fidèles qui louaient Dieu avec tant de zèle et tant de joie, il ne faut pas croire cependant que la substance du Saint-Esprit ait été réellement dans ces langues de feu qui furent aperçues par les sens. La nature divine, commune aux trois personnes de la Trinité, et qui est de soi invisible, s'est manifestée d'une manière conforme à ce qu'elle voulait opérer; mais elle a contenu dans sa divinité la propriété de son essence. Les yeux du corps ne peuvent voir ni le Père, ni le Fils, ni le Saint-Esprit. Il n'y a rien d'inégal ni de dissemblable dans la sainte Trinité; on ne peut rien penser de cette substance divine qui ne soit parfaitement égal en puissance, en gloire, en éternité : quoique, dans les propriétés des personnes, le Père soit différent du Fils, et le Fils du Saint-Esprit, ce n'est pas cependant une différente divinité ni une nature différente, puisque le Fils unique est engendré du Père, et que le Saint-Esprit est l'Esprit du Père et du Fils, non pas comme quelque créature dont ils soient le principe; mais il subsiste et il vit avec le Père et le Fils; il est également puissant et co-éternel. Lorsque le Fils de Dieu, quelque temps avant sa passion, promit à ses disciples de leur envoyer le Saint-Esprit, il leur dit : « J'aurais « encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pourriez « pas les porter présentement. Quand l'Esprit de vérité sera venu, « il vous fera entrer dans toutes les vérités, car il ne parlera pas de « lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et vous an- « noncera les choses à venir. C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il

[1] Gen., I, 2.

« prendra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. Tout ce qu'a « mon Père est à moi ; c'est pourquoi je vous ai dit qu'il prendra de « ce qui est à moi, et vous l'annoncera [1]. » Il ne faut donc pas s'imaginer des natures différentes dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit; tout ce qu'a le Père, il le donne au Fils; et tout ce que le Fils possède, il le communique au Saint-Esprit : cette communication a toujours été dans la Trinité, parce que c'est avoir toutes choses que d'exister toujours. Il ne faut point penser aucune succession de temps, aucune différence de perfections, aucun degré de vertus; si personne ne peut expliquer ce que c'est que la nature divine, personne ne doit avoir la témérité d'assurer ce qu'elle n'est pas. Il est plus excusable de dire d'une nature ineffable des choses qui ne lui conviennent pas entièrement, que de définir ce qui lui est contraire. Tout ce que les personnes pieuses peuvent se figurer de l'éternelle et immuable gloire du Père, elles doivent le concevoir du Fils et du Saint-Esprit, sans aucune distinction et sans aucune différence. Nous confessons que la bienheureuse Trinité n'est qu'un seul Dieu, parce qu'il n'y a aucune diversité de substance, de puissance, de volonté et d'opérations dans les trois personnes.

Comme nous détestons l'impiété des ariens, qui mettent de la différence entre le Père et le Fils, nous n'avons pas moins d'horreur des macédoniens, qui reconnaissent effectivement une parfaite égalité entre le Père et le Fils; mais ils croient que le Saint-Esprit est d'une nature inférieure ; ils ne font pas réflexion que ce blasphème ne leur sera pardonné ni dans ce monde-ci, ni dans l'autre, comme le Sauveur l'a dit expressément : « Je vous déclare « que tout péché et tout blasphème sera remis aux hommes; mais « le blasphème contre le Saint-Esprit ne leur sera point remis ; et si « quelqu'un parle contre le Fils de l'Homme, il lui sera remis ; mais « s'il parle contre le Saint-Esprit, il ne lui sera remis ni en ce « siècle ni en l'autre [2]. » Celui qui s'opiniâtre dans cette impiété ne peut espérer de pardon, parce qu'il se prive de la source de la grace : comment pourrait-il obtenir la rémission de ses crimes, puisqu'il n'a plus d'avocat qui puisse plaider pour lui? C'est par le secours du Saint-Esprit qu'on peut invoquer efficacement le Père, qu'on peut verser des larmes d'une sincère pénitence, qu'on peut pousser d'utiles gémissemens. « Nul ne peut confesser que Jésus « est le Seigneur, sinon par le Saint-Esprit [3]. » L'Apôtre a déclaré

[1] Joan., xvi, 13. — [2] Matth., xii, 23. — [3] I Cor., xii, 3.

manifestement que sa puissance est égale à celle du Père et du Fils, lorsqu'il a dit : « Or il y a diversité de dons spirituels, mais il n'y a « qu'un même Esprit; il y a diversité de ministres, mais il n'y a « qu'un même Seigneur; et il y a diversité d'opérations surnatu- « relles, mais il n'y a qu'un même Dieu qui opère tout en nous [1]. »

Ces principes, mes frères, qui font merveilleusement paraître l'autorité de la sainte Écriture, doivent nous animer à célébrer de concert la fête de la Pentecôte; réjouissons-nous en l'honneur du Saint-Esprit qui a sanctifié l'Église catholique, et qui comble de ses graces les ames pieuses. Il est l'ame de la foi, le maître de la véritable science, la source de la charité, le sceau de la chasteté, le principe de toutes les vertus. Que les fidèles se réjouissent, puisque toutes les langues confessent dans l'univers un seul Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et que ce prodige qui a paru sous le symbole du feu continue encore par les opérations et par les effets. L'Esprit de vérité remplit l'Église de ses lumières, et il ne peut souffrir dans son temple rien de ténébreux ou de froid. (Saint LÉON-LE-GRAND.)

Quels effets l'Esprit saint produit dans ceux sur lesquels il descend.

L'opération de l'Esprit saint fut d'abord toute en prodige; les plus éclatantes merveilles annoncèrent sa première venue. Il le fallait ainsi dans ces commencemens, dit saint Jean Chrysostôme. Quand même les miracles auraient cessé parmi nous, serait-ce à dire que nous ne recevons plus l'Esprit saint? A Dieu ne plaise que nous pensions ainsi, reprend le saint docteur! Car remarquez qu'il est deux sortes d'opérations de l'Esprit saint : l'une éclatante et sensible, l'autre mystérieuse et secrète; mais la première n'était que pour servir de preuve à la seconde. Qu'avaient, en effet, besoin les Apôtres du don des miracles, sinon pour la conversion de l'univers? C'est ce que disait le grand Apôtre : les signes sont donnés en faveur des infidèles, et non pas des fidèles. Comment les premiers prédicateurs de l'Évangile eussent-ils fait croire des mystères qui, bien loin de tomber sous les sens, semblaient révolter la raison même, s'il ne les eussent prouvés et confirmés par des signes également capables et de confondre la raison et d'étonner les sens? Notre foi est suffisamment établie aujourd'hui, oui, suffisamment pour rendre inexcusable tout esprit qui refuse de s'y soumettre : ces si-

[1] I Cor., XII.

gnes sont donc devenus inutiles, conclut saint Jean Chrysostôme ; et notre Dieu ne fait rien en vain. L'Apôtre le dit encore : l'Esprit saint ne se manifeste que pour une vraie, une solide utilité. Les effets auxquels il faut à présent reconnaître si nous l'avons reçu, ce ne sont donc ni les guérisons miraculeuses ni le don de prophétie et de discernement des esprits. Il opéra d'autres effets dans les Apôtres eux-mêmes, effets aussi miraculeux que les miracles mêmes qu'il leur fit opérer ; et ce sont ces effets qui, tous les jours encore, se renouvellent dans ceux qui l'ont réellement reçu. Il perfectionne leur foi, comme celle des Apôtres; il leur donne, comme aux Apôtres, le zèle de leur foi. A ces deux signes, dites-le-nous, messieurs, si vous avez reçu l'Esprit saint : *Si Spiritum sanctùm accepistis.*

C'est, en effet, un principe aussi certain qu'unanime dans la théologie que les opérations de Dieu sur nous sont relatives aux dispositions qu'il exige que nous y apportions. La disposition essentielle pour recevoir l'Esprit saint, vous l'avez vu, c'est la foi de l'Église. Son effet propre, son effet vraiment essentiel, suivant tous les saints docteurs, c'est de perfectionner en nous cette foi.

N'est-ce point là, suivant la remarque de saint Augustin, ce que Jésus-Christ présidait ou promettait à ses Apôtres? Après les avoir instruits avec tant de soin, confirmés par tant de miracles dans sa céleste doctrine, il ajoute qu'il a cependant encore à leur révéler bien des mystères; mais qu'ils ne sont pas encore capables de les entendre. L'Esprit saint viendra, continue-t-il; sa descente sur vous perfectionnera mon ouvrage, alors vous saurez toute vérité.

Que cette promesse fut promptement, qu'elle fut magnifiquement accomplie! O quel maître que cet Esprit divin! s'écrie saint Grégoire pape. Il n'a pas besoin de ce temps pour instruire. Vrai soleil de nos ames, sitôt qu'il se montre, il éclaire; et se montrer, c'est éclairer. Quels trouve-t-il les Apôtres? quels les rend-il en un instant?

Car examinons un peu plus en détail, avec saint Augustin, ce qui manquait encore aux Apôtres après la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ, ce que l'Esprit saint donne par conséquent de perfection à leur foi. Ils croyaient véritablement, nous l'avons dit; mais nous avons ajouté que leur foi était encore imparfaite, qu'elle était faible. Lors même qu'elle était soutenue par la présence de Jésus-Christ, affermie par ses instructions, confirmée par ses œuvres, leurs esprits encore, pour ainsi dire, tout charnels, toujours rampans sur la terre, n'avaient jamais la force de s'élever à l'intel-

ligence d'aucun de ses mystères. Jusqu'au moment où il les quitte, il le leur reproche avec autant de vivacité que de tendresse. L'Esprit saint est-il descendu, quel changement subit! Ce ne sont plus des hommes, dit saint Jean Chrysostôme : ravis dans les cieux tout à coup, et comme en un clin d'œil, ils semblent voir face à face la Divinité.

Ces hommes, que la moindre œuvre surhumaine de Jésus-Christ confondait au point de se croire dans l'illusion, qui, selon la remarque de saint Paul, ne le connaissaient encore que selon la chair, voyez comment, éclairés par l'Esprit saint, ils pénètrent d'un vol rapide jusqu'au sein de la Divinité, ils annoncent, ils publient la génération éternelle du Verbe fait chair. Ces hommes, qu'aucun témoignage, qu'à peine leurs sens mêmes avaient pu convaincre de sa résurrection, écoutez avec quelle force ils l'affirment, faisant passer toujours dans les esprits de ceux qui les entendent la conviction que l'Esprit saint vient d'opérer en eux. Ces hommes, qui, comme eux-mêmes ils l'avouent, ne savaient rien des divines Écritures, n'en pénétraient jamais les sens les plus faciles, dites-nous comment tout à coup ils la citent dans la plus précise exactitude, ils en développent tous les sens les plus cachés et les plus obscurs.

Pierre en particulier, qui véritablement au milieu des Apôtres et des disciples avait confessé, au nom de tous, la divinité du Fils de l'Homme, mais qui n'avait pas eu le courage de la confesser en présence d'une simple esclave; ce Pierre, qu'une saillie de confiance et de ferveur fait voler sur les eaux à la rencontre de son maître, et qui le moment d'après, au premier coup de vent, chancèle et succombe, ce Pierre, d'un instant à l'autre si dissemblable à lui-même, que la seule idée des souffrances de Jésus scandalise aujourd'hui, et qui voudra demain mourir avec lui; qui s'arme tout à coup indiscrètement pour le défendre, et dans la même nuit le renonce ; ce Pierre, dis-je, qui en fait si subitement la colonne immuable de la vérité, le centre de l'unité, le fondement inébranlable de l'Église : Esprit saint, voilà certainement le plus miraculeux de vos ouvrages.

Or, qu'a-t-il fait d'approchant en nous, qui nous flatterions de l'avoir reçu? Car ce n'est pas dans les Apôtres seuls que l'Esprit saint opéra ces merveilles, continue saint Augustin; les premiers fidèles ne sont pas les seuls qui y eurent part. O saint docteur, quelle consolation pour vous de pouvoir ajouter que vous voyez encore tous les jours les mêmes opérations de l'Esprit saint se renouveler dans votre Église! Hélas! messieurs, permettez-moi de me distraire moi-même, et de détourner votre attention d'un con-

traste si humiliant et si désolant pour nous. Cette espèce de vertige qui semble être tombé sur notre siècle, cette philosophie prétendue, substituée partout à l'autorité de la révélation, ce crédit, cette faveur que prend de jour en jour tout ce qui décrédite la foi, de quel esprit est-ce là l'ouvrage? Mais continuons plutôt à admirer les anciens triomphes de l'Esprit-Saint.

De ce jour, de ce moment commence à retentir cette trompette évangélique qui bientôt étonna tout l'univers, dit saint Léon pape. C'était, en effet, moins pour eux-mêmes que pour le salut des nations, que l'Esprit-Saint avait ainsi transformé les Apôtres. Ils deviennent d'abord comme le centre qui rassemble toutes bénédictions du ciel pour devenir ensuite comme les canaux par où elles s'écoulent et inondent la terre.

Oh! que j'aime à voir cet Esprit vivifiant et créateur remplir le cénacle où les premiers fidèles sont assemblés; et de même, en quelque sorte, mais bien plus efficacement, continue saint Léon, qu'il était autrefois, suivant l'expression de l'Écriture, porté sur les eaux, s'y reposer pour renouveler encore la face de la terre, pour dissiper les ténèbres qui couvrent, non pas le vaste abîme, mais les esprits des malheureux mortels, volontairement aveuglés, pour ranimer l'engourdissement, remplir le vide, échauffer la tiédeur, fertiliser la sécheresse de leurs cœurs, et débrouiller ainsi ce nouveau chaos de l'univers: création nouvelle, presque aussi miraculeuse que la première; création nouvelle, dont les Apôtres vont devenir les instrumens.

C'est pour cela, suivant la remarque unanime des saints docteurs, qu'il paraît ici sous la figure du feu, pour signifier le zèle dont il les enflamme; et de langues de feu, pour marquer la chaleur et l'efficace que doit avoir leur parole pour le ministère qu'il leur confie. Leurs langues, en effet, ainsi que leurs cœurs, deviennent tout de feu.

Voyez-les donc maintenant à l'ouvrage dont ils viennent d'être chargés, et qu'aussitôt ils entreprennent, dit saint Jean Chrysostôme. Jésus-Christ leur avait dit d'aller enseigner toutes les nations. Mais, remarque ce saint docteur, effrayés plutôt qu'encouragés par ce commandement, ils ne savaient ni comment commencer, ni par où s'y prendre. L'Esprit-Saint arrive: ce feu divin aussitôt les emporte; mais avec quel courage, quelle intrépidité, quels succès!

Ils s'étaient tenus cachés jusqu'alors, ils l'étaient encore alors même. Enfin ils paraissent. Oublient-ils leur ancienne ignorance?

Ils parlent. O langues vraiment de feu! La conversion de trois mille personnes est le premier coup d'essai de Pierre. Chacune de leurs paroles est un trait de flamme qui embrase les cœurs en éclairant les esprits, allume partout le flambeau de la foi, partout consume le péché, dévore toute passion profane, purifie les sens mêmes; enfin, communique sa propre ardeur à tout ce qu'il touche. Quel devait-il être, en effet, ce feu divin dans leur parole! Il semble subsister et agir encore dans leurs écrits. A la simple lecture du peu qui nous reste, les cœurs les plus froids s'enflamment.

Qu'est devenue leur timidité? En butte aux fureurs, non seulement de leur peuple, mais bientôt après de toutes les nations, ils voient se former contre eux une conspiration générale; ils voient toutes sortes d'orages s'assembler sur leurs têtes, sans être plus émus, dit saint Jean Chrysostôme, que s'ils les eussent vus en peinture ou en songe. Ils ne cessaient autrefois de disputer des préséances; la seule émulation qui va désormais régner entre eux, c'est à qui souffrira davantage. Ils se réjouissent de leur pauvreté, ils s'applaudissent des outrages qu'ils reçoivent, ils bravent à l'envi l'un de l'autre le fer et le feu, les prisons et les bêtes féroces.

Enfin, pour comble de merveilles, ajoute saint Jean Chrysostôme, leur timidité, leur ignorance semblent être devenues le partage de leurs fiers adversaires. La lumière de leur doctrine est, en effet, si vive que les plus habiles, convaincus, restent muets devant eux. Aussi ne dispute-t-on plus, on les menace; mais les menaces qu'on leur fait redoublent leur ardeur. On veut les condamner, et l'on n'ose. Ce n'est qu'en tremblant qu'on les tourmente; par leur intrépidité, leur empressement à souffrir, ils étonnent leurs bourreaux ainsi que leurs juges. Enfin, ne dirait-on pas qu'on ne les fait mourir que pour se délivrer de la crainte et du respect qu'ils inspirent?

Mais, c'est au milieu des supplices, c'est entre les bras de la mort qu'ils triomphent, ainsi que leur divin Maître. Voilà les triomphes vraiment dignes de l'Esprit-Saint. C'est en mourant qu'ils détruisent la synagogue, qu'ils renversent les académies de la Grèce, qu'ils soumettent à Jésus-Christ le Capitole. C'est de leur sang que germe et s'élève cette moisson de Chrétiens qui, presque aussitôt, remplit tout l'univers. En mourant ils laissent à leurs successeurs pour héritage le même Esprit; et c'est de la même manière, par les mêmes opérations, que d'âge en âge le même Esprit triomphe.

Ce qu'il opère, en effet, dans les Apôtres choisis spécialement par Jésus-Christ, il l'opère par proportion en même temps dans

chaque fidèle. Aussi l'Église avait-elle alors presque autant d'Apôtres que de disciples, et compte-t-elle dans ces premiers siècles presque autant de martyrs que de Chrétiens. Tant que l'Esprit-Saint trouva des cœurs disposés de la même manière, par proportion de même aux dispositions, il opéra les mêmes merveilles. Nous vous les montrerons encore, si vous nous montrez de semblables cœurs. Dans les vrais Chrétiens de notre siècle même, la seule passion nous les fait méconnaître; la même passion, peut-être, qui faisait déjà traiter d'ivresse dans les Apôtres ces merveilleux effets de la vertu de l'Esprit-Saint.

Mais avouons-le, Messieurs, de ces vrais Chrétiens zélés pour leur foi, pleins d'ardeur, d'intrépidité, de courage pour leur foi, parmi nous combien en est-il? Le zèle, écoutez le monde, c'est fanatisme : consultez les prudens et les sages du siècle, le zèle, c'est du moins indiscrétion dangereuse. Cependant on en a; hélas! on n'en a que trop contre les mœurs et la religion. L'incrédulité a ses apôtres; quelle espèce d'erreur n'en trouve pas? Les plus monstrueux systèmes, les opinions les plus extravagantes, dès qu'elles attaquent la Divinité, en trouvent; la volupté la plus licencieuse a les siens. Grand Dieu! sainte Épouse de Jésus-Christ, où sont les vôtres? Concluons donc : combien en est-il qui aient reçu véritablement l'Esprit-Saint? Car, comme dit saint Grégoire pape, c'est toujours le même Esprit, un esprit tout de feu; des langues de feu en sont toujours la figure. Partout où il descend, partout sans distinction de pays ni de siècle, ni de sexe, ni d'âge, il allume le même feu, ce feu qui toujours agit pareillement sur l'esprit, sur le cœur et sur la langue même : sur l'esprit, pour faire connaître; sur le cœur, pour faire aimer et pratiquer; sur la langue enfin, pour faire confesser la foi.

Mais puisqu'à ces effets de l'Esprit-Saint nous n'avons certainement, messieurs, que trop à craindre de ne l'avoir jamais reçu, hâtons-nous, dans ces jours de miséricorde et de salut, où la grace de l'Esprit-Saint nous est offerte avec plus d'abondance, hâtons-nous, dis-je, d'y correspondre pour produire en nous les dispositions qui l'attirent infailliblement dans nos ames. La disposition essentielle, ainsi que l'effet essentiel, les saints docteurs enfin les réunissent l'un et l'autre dans un seul trait. Appliquez-vous, je vous supplie; c'est le précis de tout ce que vous venez d'entendre.

Le gage de l'Esprit-Saint reçu, voulez-vous l'avoir, mes frères, disait saint Augustin? Rien, j'ose le dire, non, rien de plus facile; c'est le même qu'autrefois. Ainsi que les Apôtres et les premiers

fidèles, parlez toutes les langues. Quel paradoxe! reprend le saint docteur. Non, non, répond-il, ce n'est rien moins qu'un paradoxe. Parlez le langage de l'Église, et vous parlez toutes les langues. Mais c'est de la véritable Église, de l'Église catholique qu'il faut parler le langage; je dis parlez, et je vous réponds de la descente de l'Esprit-Saint sur vous.

Que signifiait, en effet, ce miracle du don des langues dans les Apôtres et les premiers fidèles, disent les saints docteurs, sinon que l'Église, quoique encore resserrée dans un petit nombre de disciples, prenait déjà possession de tous les peuples, en faisant parler à chacun de ses enfans toutes les langues? Pronostic heureux que, bientôt multipliée et répandue par toute la terre, aucune des langues qui se parlent dans toute l'étendue de l'univers ne lui serait étrangère; pronostic, nous le savons, nous le voyons, qui ne tarda pas à se vérifier.

Comme autrefois, selon ce que rapporte l'Écriture, un criminel complot entre les premiers enfans des hommes mit entre eux la division, en divisant leurs langues lorsqu'ils voulaient follement élever jusqu'aux cieux l'ouvrage de leurs mains; de même, continuent nos saints docteurs, une humble et simple concorde entre les premiers Chrétiens réunit en eux toutes les langues diverses, pour ne faire plus de tous les peuples qu'un seul peuple de Dieu. Ainsi l'Esprit-Saint s'annonce et se manifeste à l'univers; afin, dit en particulier saint Augustin, que celui-là s'assure d'avoir reçu l'Esprit-Saint, celui-là, dis-je, qui peut s'assurer d'être membre véritable de cette Église, qui parle, en effet, toutes les langues.

O mes chers frères, c'était la dernière conclusion de ce saint docteur (et par quelle invitation puis-je moi-même mieux conclure?), mettons donc à présent et constamment désormais tous nos soins à entretenir entre nous cette aimable concorde: *Servate concordiam, charissimi.* Mais une concorde telle que celle qui régnait dans l'Église primitive, une concorde dont le principe soit une pure et simple foi, une humble et docile soumission: *Tenete fidem*, dont le lien soit une charité ardente et sincère: *Diligite charitatem*, et dont le terme soit cette unité parfaite et d'esprit et de cœur, qui ait pour centre la pierre fondamentale sur laquelle a bâti Jésus-Christ: *Adhærete unitati.* (L'abbé Clément.)

L'Esprit Saint fait mépriser le monde, sa haine et sa fureur.

Disons, avant toutes choses, que les Chrétiens doivent être forts,

et que l'esprit du Christianisme est un esprit de courage et de fermeté : car, si nous voyons dans l'histoire que des peuples se vantaient d'être belliqueux, parce que dès leur première jeunesse on les préparait à la guerre, on les endurcissait aux travaux, on les accoutumait aux périls, combien devons-nous être forts, nous qui sommes dès notre enfance enrôlés par le saint baptême à une milice spirituelle, dont la vie n'est que tentation, dont tout l'exercice est la guerre, et qui sommes exposés, au milieu du monde, comme dans un champ de bataille, pour combattre mille ennemis découverts, et mille ennemis invisibles ? Parmi tant de difficultés et tant de périls qui nous environnent, ne devons-nous pas être nourris dans un esprit de force et de fermeté, afin d'être toujours immobiles, malgré les plaisirs qui nous tentent, malgré les afflictions qui nous frappent, malgré les tempêtes qui nous menacent ? Aussi voyons-nous dans les Écritures que Dieu prévoyant les combats où il engageait ses fidèles, « leur ordonne de se renfermer et de demeurer « en repos, jusqu'à ce qu'il les ait revêtus de force : » *Sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto* [1] : leur montrant par cette parole que pour soutenir les efforts qui attaquent les enfans de Dieu en ce monde, il faut une fermeté extraordinaire.

C'est ce qui m'oblige, messieurs, à vous proposer aujourd'hui trois maximes fondamentales de la générosité chrétienne, lesquelles vous verrez pratiquées dans l'histoire du Christianisme naissant, et dans la conduite de ces grands hommes que le Saint-Esprit remplit en ce jour : voici quelles sont ces maximes, que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire. Mépriser les présens du monde, ses richesses, ses biens, ses plaisirs ; voilà la première maxime. Mais parce qu'en refusant les présens du monde, on encourt infailliblement ses disgraces ; non seulement mépriser ses biens, mais encore mépriser sa haine, et ne pas craindre de lui déplaire ; voilà la seconde maxime. Et comme sa haine étant méprisée se tourne en une fureur implacable ; non seulement mépriser sa haine, mais sa rage, mais ses menaces, et enfin se mettre au dessus des maux que la fureur la plus emportée peut faire souffrir à notre innocence ; c'est là le dernier effort de la fermeté, voilà la troisième maxime : c'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre.

La première maxime de force que nous donne l'esprit du Christianisme, c'est de mépriser les présens du monde ; et la raison en est évidente : car c'est un principe très indubitable que notre es-

[1] Luc., XXIV, 49.

time ou notre mépris suivent les idées dont nous sommes pleins et les espérances que l'on nous donne. Voyons donc de quelles idées nous remplit l'esprit du Christianisme, et quels désirs il excite en nous. Il faut que vous l'appreniez de saint Paul, par ces excellentes paroles qu'il adresse aux Corinthiens : *Non enim Spiritum hujus mundi accepimus* [1] : « Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce « monde ; » et par conséquent concluez que le Chrétien véritable n'est pas plein des idées du monde. Quel esprit avons-nous reçu ? *Sed Spiritum qui ex Deo est* [2] : « Un esprit qui est de Dieu, » dit saint Paul, et il en ajoute cette raison : « Afin que nous sachions, « poursuit-il, toutes les choses que Dieu nous donne : » *Ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis* [3]. Quelles sont ces choses que Dieu nous donne, sinon l'adoption des enfans, l'égalité avec les Anges, l'héritage de Jésus-Christ, la communication de sa gloire, la société de son trône ? Voilà quelles sont les idées que le Saint-Esprit imprime en nos ames : il y grave l'idée d'un bien éternel, d'un trésor qui ne se perd plus d'une vie qui ne finit pas, d'une paix immuable et perpétuelle. Si je suis plein de ces grandes choses, et si j'ai l'esprit occupé d'espérances si relevées, puis-je estimer les présens du monde ? Car, ô monde, qu'opposeras-tu à ces biens infinis et inestimables ? Des plaisirs ? mais seront-ils purs ? Des honneurs ? seront-ils solides ? La faveur ? est-elle durable ? La fortune ? est-elle assurée ? Quelque grand établissement ? es-tu capable de m'en garantir une jouissance paisible, et me rendras-tu immortel pour posséder ces biens sans inquiétude ? Qui ne sait qu'il est impossible ? La figure de ce monde passe ; tout ce que les hommes estiment, n'est que folie et illusion ; et l'Esprit de grace que j'ai reçu, me remplissant des grandes idées des biens éternels qui me sont donnés, m'a élevé au dessus du monde, et ses présens ne me sont plus rien. Telle est la première maxime de la générosité chrétienne.

Mais, fidèles, ce n'est pas assez : si vous n'aimez pas le monde, il vous haïra ; ceux qui méprisent les présens du monde encourent infailliblement sa disgrace ; et il faut ou s'engager avec lui, en recevant ses faveurs, ou rompre ouvertement ses liens, et ne pas craindre de lui déplaire ; et c'est la seconde maxime de l'esprit du Christianisme. Car c'est une vérité très constante, que jamais les hommes ne produiront rien qui soit digne de l'Évangile et de l'esprit de la loi nouvelle, tant qu'on n'aura pas le courage de renon-

[1] I Cor., II, 12. — [2] Ibd. — [3] Ibid.

cer à la complaisance, et de se résoudre à déplaire aux hommes. En effet, considérez, Chrétiens, les lois tyranniques et pernicieuses que le monde nous a imposées contre les obligations de notre baptême. N'est-ce pas le monde qui dit que pardonner, c'est faiblesse, et que c'est manquer de courage que de modérer son ambition? N'est-ce pas le monde qui veut que la jeunesse coure aux voluptés, et que l'âge plus avancé n'ait de soin que pour s'établir, et que tout cède à l'intérêt? N'est-ce pas une loi du monde qu'il faut nécessairement s'avancer, s'il se peut par les bonnes voies, sinon s'avancer par quelque façon, s'il le faut par la flatterie, s'il est besoin, même par le crime? N'est-ce pas ce que dit le monde? ne sont-ce pas ses lois et ses ordonnances? Et pourquoi sont-elles suivies? d'où leur vient cette autorité qu'elles se sont acquise par toute la terre? est-ce de la raison ou de la justice? Mais Jésus-Christ les a condamnées, et il a donné tout son sang pour nous délivrer de leur servitude : d'où vient donc que ces lois maudites règnent encore par toute la terre, contre la doctrine de l'Évangile? Je ne craindrai pas d'assurer que c'est la crainte de déplaire aux hommes qui leur donne cette autorité.

Mais peut-être que vous jugerez que ce n'est pas à la complaisance qu'il faut imputer tout ce crime, et qu'il en faut aussi accuser nos autres inclinations corrompues. Non, mes frères, je n'accuse qu'elle, et je m'appuie sur cette raison; car je confesse facilement que nos mauvaises inclinations nous jettent dans de mauvaises pratiques; mais je nie que ce soit nos inclinations qui leur donnent la force de lois auxquelles on n'ose pas contredire. Ce qui les érige en force de lois, et ce qui contraint à les suivre par une espèce de nécessité, c'est la tyrannie de la complaisance; parce qu'on a honte de demeurer seul, parce qu'on n'ose pas s'écarter du chemin que l'on voit battu, parce qu'on craint de déplaire aux hommes; et on dit pour toute raison : c'est ainsi qu'on vit dans le monde; il faut faire comme les autres : tellement que ces lois damnables que le monde oppose au Christianisme, il faut quelqu'un pour les proposer et quelqu'un pour les établir : nos inclinations les proposent et nos inclinations les conseillent; mais c'est la crainte de déplaire aux hommes qui leur donne l'autorité souveraine. C'est ce que prévoyait le divin Apôtre lorsqu'il avertit ainsi les fidèles : « Vous avez été achetés d'un grand prix [1]; ne » vous rendez pas esclaves des hommes : » *Nolite fieri servi homi-*

[1] I Cor., VI, 20.

num[1]. En effet, ne le sens-tu pas, que tu te jettes dans la servitude quand tu crains de déplaire aux hommes, et quand tu n'oses résister à leurs sentimens, esclave volontaire des erreurs d'autrui?

Chrétiens, ce n'est pas là notre Esprit, ce n'est pas l'Esprit du Christianisme. Écoutez l'apôtre saint Paul, qui nous dit avec tant de force : « Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde : » *Non enim spiritum hujus mundi accepimus*[2]. Je ne croirai pas me tromper si je dis que l'esprit du monde dont parle l'Apôtre en ce lieu, c'est la complaisance mondaine, qui corrompt les meilleures ames; qui, minant peu à peu les malheureux restes de notre vertu chancelante, nous fait être de tous les crimes, non tant par inclination que par compagnie; qui, au lieu de cette force invincible et de cette fermeté d'un front chrétien que la croix doit avoir durci contre toute sorte d'opprobres, les rend si tendres et si délicats que nous avons honte de déplaire aux hommes pour le service de Jésus-Christ. Mon Sauveur, ce n'est pas là cet esprit que vous avez aujourd'hui répandu sur nous : *Non enim spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est :* « Nous n'avons pas reçu « l'esprit de ce monde, pour être les esclaves des hommes; mais « notre Esprit, venant de Dieu même, » nous met au dessus de leurs jugemens, et nous fait mépriser leur haine; et c'est la seconde maxime de la générosité du Christianisme.

Mais il faut encore s'élever plus haut; et la troisième, qui me reste à vous proposer, va faire trembler tous nos sens, et étonner toute la nature; car c'est elle qui fait dire au divin Apôtre : « Qui « est capable de nous séparer de la charité de Notre-Seigneur? est-ce « l'affliction ou l'angoisse? est-ce la nudité ou la faim? la persé- « cution ou le glaive[3]? Mais nous surmontons toutes ces choses, « à cause de celui qui nous a aimés : *In his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos*[4]. Ainsi, que le monde frémisse, qu'il allume par toute la terre le feu de ses persécutions, la générosité chrétienne surmontera sa rage impuissante; et je comprends aisément la cause d'une victoire si glorieuse, par une excellente doctrine que l'apôtre saint Jean nous enseigne : « Que celui qui habite « en nous est plus grand que celui qui est dans le monde : » *Major qui in vobis est, quam qui in mundo*[5]. Entendez ici, Chrétiens, que celui qui est en nous, c'est le Saint-Esprit que Dieu a répandu en nos cœurs. Et qui ne sait que cet Esprit tout-puissant est infini-

[1] I Cor., VII, 23. — [2] Ibid., II, 12. — [3] Rom., VIII, 35. — [4] Ibid., 37. — [5] I Joan., IV, 4.

ment plus grand que le monde? Par conséquent, quoi qu'il entreprenne, et quelques tourmens qu'il prépare, le plus fort ne cèdera pas au plus faible. Le chrétien généreux surmontera tout, parce qu'il est rempli d'un esprit qui est infiniment au dessus du mondè.

Ce sont, mes frères, ces fortes pensées qui ont si long-temps soutenu l'Église : elle voyait tout l'empire conjuré contre elle : elle lisait à tous les poteaux et à toutes les places publiques les sentences épouvantables que l'on prononçait contre ses enfans : toutefois elle n'était pas effrayée; mais, sentant l'esprit dont elle était pleine, elle savait bien maintenir cette liberté glorieuse de professer le Christianisme; et, quoique les lois la lui refusassent, elle se ladonnait par son sang, car c'était un crime chez elle de se l'acquérir par une autre voie; et l'unique moyen qu'elle proposait pour secouer ce joug, c'était de mourir constamment. C'est pourquoi Tertullien s'étonne qu'il y eût des chrétiens assez lâches pour se racheter, par argent, des persécutions qui les menaçaient; et vous allez entendre des sentimens vraiment dignes de l'ancienne Église et de l'esprit du Christianisme. *Christianus pecunia salvus est; et in hoc nummos habet ne patiatur, dum adversus Deum erit dives :* « O « honte de l'Église, s'écrie ce grand homme, un chrétien sauvé « par argent, un chrétien riche pour ne souffrir pas! A-t-il donc ou- « blié, dit-il, que Jésus s'est montré riche pour lui par l'effusion « de son sang? » *At enim Christus sanguine fuit dives pro illo.* Ne vous semble-t-il pas qu'il lui dise : toi, qui t'es voulu sauver par ton or, dis-moi, chrétien, où était ton sang? n'en avais-tu plus dans tes veines, quand tu as été fouiller dans tes coffres pour y trouver le prix honteux de ta liberté? Sache qu'étant rachetés par le sang, étant délivrés par le sang, nous ne devons point d'argent pour nos vies, nous n'en devons point pour nos libertés, et notre sang nous doit garder celle que le sang de Jésus-Christ nous a méritée : *Sanguine empti, sanguine munerati, nullum nummum pro capite debemus.* Ceux qui vivent en cet esprit, ce sont, mes frères, les vrais Chrétiens, et ce sont les vrais successeurs de ces hommes incomparables que l'Esprit de force remplit aujourd'hui : car il est temps de venir à eux, et de vous montrer dans leurs actions ces trois maximes que j'ai expliquées.

Et, premièrement, regardez comme ils méprisent les présens du monde : aussitôt qu'ils sont chrétiens, ils ne veulent plus être riches. Voyez ces nouveaux convertis, avec quel zèle ils vendent leurs biens, et comme ils se pressent autour des Apôtres, « pour « jeter tout leur argent à leurs pieds : » *Ponebant ante pedes Apos-*

tolorum [1]. Où vous pouvez aisément connaître le mépris qu'ils font des richesses : car, comme remarque saint Jean Chrysostôme, judicieusement à son ordinaire, ils ne les mettent pas dans les mains, mais ils les apportent aux pieds des Apôtres ; et en voici la véritable raison. S'ils croyaient leur faire un présent honnête, ils les leur donneraient dans leurs mains ; mais, en les jetant à leurs pieds, ne semble-t-il pas qu'ils nous veulent dire que ce n'est pas tant un présent qu'ils font qu'un fardeau inutile dont ils se déchargent? et tout ensemble n'admirez-vous pas comme ils honorent les saints Apôtres? O Apôtres de Jésus-Christ, c'est vous qui êtes les vainqueurs du monde ; et voilà qu'on met à vos pieds les dépouilles du monde vaincu, ainsi qu'un trophée magnifique qu'on érige à votre victoire. D'où vient à ces nouveaux Chrétiens un si grand mépris des richesses, sinon qu'ils commencent à se revêtir de l'esprit du christianisme, et que l'idée des biens éternels leur ôte l'estime des biens périssables? C'était la première maxime, mépriser les présens du monde.

Je vois que vous admirez ces grands hommes, vous êtes étonnés de leur fermeté ; toutefois, tout ce que j'ai dit n'est qu'un faible commencement : nos braves et invincibles lutteurs ne sont pas entrés au combat ; ils n'ont fait encore que se dépouiller, quand ils ont quitté leurs richesses : ils vont commencer à en venir aux prises, en attaquant la haine du monde. C'est ici qu'il faut avoir les yeux attentifs.

Certainement, Chrétiens, c'était une étrange résolution que de prêcher le nom de Jésus dans la ville de Jérusalem. Il n'y avait que cinquante jours que tout le monde criait contre lui : « Qu'on l'ôte, « qu'on l'ôte, qu'on le crucifie [2]. » Cette haine cruelle et envenimée vivait encore dans le cœur des peuples ; prononcer seulement son nom, c'était choquer toutes les oreilles ; le louer, c'était un blasphème : mais publier qu'il est le Messie, prêcher sa glorieuse résurrection, n'était-ce pas porter les esprits jusqu'à la dernière fureur? Tout cela n'arrête pas les Apôtres : « Oui, nous vous prêchons, » disaient-ils, et « que toute la maison d'Israël le sache, que le Dieu « de nos pères a ressuscité, et a fait asseoir à sa droite ce Jésus que « vous avez mis en croix [3]. » Et, parce qu'ils avaient cru s'excuser de la mort de cet innocent, en le livrant aux mains de Pilate, ils ne leur dissimulent pas que cette excuse augmente leur faute : « Car « Pilate, disent-ils, a voulu le sauver, et c'est vous qui l'avez perdu [4]. »

[1] Act., IV, 35. — [2] Joan., XIX, 15. — [3] Act., II, 36. — [4] Ibid., III, 13.

Et voyez comme ils exagèrent leur crime : « Vous avez renié le « Saint et le Juste, et vous avez demandé la grace d'un voleur et « d'un meurtrier, et vous avez fait mourir l'auteur de la vie [1]. » Est-il rien de plus véhément pour confondre leur ingratitude que de leur mettre devant les yeux toute l'horreur de cette injustice, d'avoir conservé la vie à celui qui l'ôtait aux autres par ses homicides, et tout ensemble de l'avoir ôtée à celui qui la donnait par sa grace? et pendant qu'ils disaient ces choses, combien voyaient-ils d'hommes irrités dont la rage frémissait contre eux? Mais ces grandes ames ne s'étonnaient pas, et c'était une des maximes de l'Esprit qui les possédait, de ne pas craindre de déplaire aux hommes.

Passons maintenant plus avant, et voyons-le vaincre les menaces de ceux dont ils ont méprisé la haine; c'est la dernière maxime. On les prend, on les emprisonne, on les fouette inhumainement; « on leur ordonne, sous de grandes peines, de ne plus prêcher « en ce nom; » *In nomine hoc* [2] : car, messieurs, c'est ainsi qu'ils parlent; en ce nom odieux au monde, et qu'ils craignent de prononcer, tant ils l'ont en exécration. A cela que répondent les Apôtres? Une parole toute généreuse : *Non possumus* [3] : « Nous ne pou-« vons pas, nous ne pouvons pas nous taire des choses dont nous « sommes témoins oculaires. » Et remarquez ici, Chrétiens, qu'ils ne disent point : Nous ne voulons pas; car ils sembleraient donner espérance qu'on pourrait changer leur résolution; mais, de peur qu'on attende d'eux quelque chose d'indigne de leur ministère, ils disent tous d'une même voix : Ne tentez pas l'impossible : *Non possumus*; « Nous ne pouvons pas. » C'est ce qui confond leurs juges iniques.

C'est ici que ces innocens font le procès à leurs propres juges, qu'ils effraient ceux qui les menacent, et qu'ils abattent ceux qui les frappent : car écoutez ces juges iniques, et voyez comme ils parlent entre eux dans leur criminelle assemblée : *Quid faciemus hominibus istis* [4]? « Que pouvons-nous faire à ces hommes? » Voici un spectacle digne de vos yeux : dès la première prédication, trois mille hommes viennent aux Apôtres, et, touchés de pénitence, leur disent : « Nos chers frères, que ferons-nous? » *Quid faciemus, viri fratres* [5]? D'autre part les princes des prêtres, les Scribes et les Pharisiens les appellent à leur tribunal : là, étonnés de leur fermeté et ne sachant que résoudre, ils disent : « Que ferons-nous à « ces hommes? » *Quid faciemus hominibus istis?* Ceux qui croient et ceux qui se contredisent, tous deux disent : « Que ferons-nous? »

[1] Act., XIV, 15. — [2] Ibid., IV, 17. — [3] Ibid., 20. — [4] Ibid., IV, 16. — [5] Ibid., II.

mais avec des sentimens opposés; les uns par obéissance, et les autres par désespoir; les uns le disent pour subir la loi, et les autres le disent de la rage de ne pouvoir pas la donner. Avez-vous jamais entendu une victoire plus glorieuse? Il n'y a que deux sortes d'hommes dans la ville de Jérusalem, dont les uns croient, les autres résistent: ceux-là suivent les Apôtres et s'abandonnent à leur conduite : Nos frères, que ferons-nous? ordonnez : et ceux mêmes qui les contredisent et qui veulent les exterminer, ne savent néanmoins que leur faire : « Que ferons-nous à ces hommes? » Ne voyez-vous pas qu'ils jettent leurs biens, et qu'ils sont prêts à donner leurs ames? les promesses ne les gagnent pas, les injures ne les troublent pas, les menaces les encouragent, les supplices les réjouissent : *Quid faciemus?* « Que leur ferons-nous? » O Église de Jésus-Christ, je n'ai plus de peine à comprendre que les tiens, en prêchant, en souffrant, en mourant, couvriront les tyrans de honte, et qu'un jour ta patience forcera le monde à changer les lois qui te condamnaient; puisque je vois que dès ta naissance tu confonds déjà tous les magistrats et toutes les puissances de Jérusalem par la seule fermeté de cette parole : *Non possumus :* « Nous ne pouvons pas. »

Mais, saints disciples de Jésus-Christ, quelle est cette nouvelle impuissance? Vous trembliez en ces derniers jours, et le plus hardi de la troupe a renié lâchement son maître; et vous dites maintenant : Nous ne pouvons pas. Et pourquoi ne pouvez-vous pas? C'est que les choses ont été changées ; un feu céleste est tombé sur nous, une loi a été écrite en nos cœurs, un Esprit tout-puissant nous presse; charmés de ses attraits infinis, nous nous sommes imposé nous-mêmes une bienheureuse nécessité d'aimer Jésus-Christ plus que notre vie : c'est pourquoi nous ne pouvons plus obéir au monde: nous pouvons souffrir, nous pouvons mourir; mais nous ne pouvons pas trahir l'Évangile, et dissimuler ce que nous savons : *Non possumus ea quæ vidimus et audivimus non loqui*[1] : « Nous ne pou- « vons pas ne point parler des choses que nous avons vues et en- « tendues. »

Voilà, messieurs, quels étaient nos pères; tel est l'esprit du Christianisme, esprit de fermeté et de résistance, qui se met au dessus des présens du monde, au dessus de sa haine la plus animée, au dessus de ses menaces les plus terribles : c'est par cet esprit généreux que l'Église a été fondée; c'est dans cet esprit qu'elle s'est nourrie. Chrétiens, ne l'éteignez pas : *Spiritum nolite extinguere.*

[1] Act., IV, 20.

Quand on tâche de nous détourner de la droite voie du salut, quand le monde nous veut corrompre par ses dangereuses faveurs, et par le poison de sa complaisance, pourquoi n'osons-nous résister? Si nous nous vantons d'être Chrétiens, pourquoi craignons-nous de déplaire aux hommes? et que ne disons-nous avec les Apôtres ce généreux : « Nous ne pouvons pas? » Mais l'usage de cette parole ne se trouve plus parmi nous : il n'est rien que nous ne puissions pour satisfaire notre ambition et nos passions déréglées. Ne faut-il que trahir notre conscience, ne faut-il qu'abandonner nos amis; ne faut-il que violer les plus saints devoirs que la religion nous impose : *Possumus,* nous le pouvons; nous pouvons tout pour notre fortune, nous pouvons tout pour nous agrandir; mais s'il faut servir Jésus-Christ, s'il faut nous résoudre de nous séparer de ces objets qui nous plaisent trop, s'il faut rompre ces attachemens et briser ces liens trop doux; c'est alors que nous commençons de ne rien pouvoir : *Non possumus :* « Nous ne pou- « vons pas. » Que sert donc de dire aujourd'hui à la plupart de mes auditeurs : « N'éteignez pas l'esprit de la grace? » il est éteint, il n'y en a plus; cet esprit de fermeté chrétienne ne se trouve plus dans le monde : c'est pourquoi les vices ne sont pas repris; ils triomphent, tout leur applaudit; et de ce grand feu du Christianisme qui autrefois a embrasé tout le monde, à peine en reste-t-il quelques étincelles, tâchons donc de les rallumer en nous-mêmes, à demi éteintes et ensevelies sous la cendre.

Chrétiens, quoi qu'on nous propose, soyons fermes en Jésus-Christ, et dans les maximes de son Évangile. Pourquoi veut-on vous intimider par la perte des biens du monde? Tertullien a dit un beau mot que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire. *Non amittit status fidei necessitates :* « La foi ne connaît point de nécessités. » Vous perdrez ce que vous aimez; est-il nécessaire que je le possède? votre procédé déplaira aux hommes; est-il nécessaire que je leur plaise? votre fortune sera ruinée; est-il nécessaire que je la conserve? Et quand notre vie même serait en péril; mais l'infinie bonté de mon Dieu n'expose pas notre lâcheté à des épreuves si difficiles; quand notre vie même serait en péril, je vous le dis encore une fois : la foi ne connaît point de nécessités; il n'est pas même nécessaire que vous viviez, mais il est nécessaire que vous serviez Dieu ; et quoi qu'on fasse, quoi qu'on entreprenne; que l'on tonne, que l'on foudroie, que l'on mêle le ciel avec la terre, toujours sera-t-il véritable qu'il ne peut jamais y avoir aucune nécessité de pécher; « puisqu'il n'y a parmi les fidèles aucune nécessité,

« qui est celle de ne pécher pas : » *Nulla est necessitas delinquendi, quibus una est necessitas non delinquendi.* (BOSSUET, *Ier sermon pour le jour de la Pentecôte.*)

Péroraison.

Voyez comment l'Esprit-Saint éclaire les ames de ceux qui sont saints comme lui. S'il vous vient la pensée de pratiquer la chasteté ou la virginité, c'est lui qui vous l'inspire. N'a-t-on pas vu mille fois, par l'effet de sa grace, de jeunes filles préférer la virginité au mariage, et se dérober, par leur fuite, aux douceurs d'une union irréprochable, il est vrai, mais toujours infiniment moins parfaite que la virginité? N'a-t-on pas vu des hommes accoutumés à toute la pompe, à toute la richesse des palais, mépriser et cette pompe et ces richesses par les leçons du Saint-Esprit? N'a-t-on pas vu souvent un jeune homme, que le charme d'une éclatante beauté commençait à enivrer, fermer soudain les yeux par l'inspiration de l'Esprit-Saint, et par là préserver et son ame et son corps de toute souillure? L'avarice, la cupidité a tant d'empire dans le monde, et cependant je vois les vrais Chrétiens chérir la pauvreté. Pourquoi cela? A cause des inspirations secrètes du Saint-Esprit. L'homme, tant que son ame est unie avec ce corps de boue, a sans cesse à lutter contre toute la fureur des démons; et plus d'une fois le démon, par la vertu de l'Esprit-Saint qui habite en l'homme, a été dompté et vaincu par une simple prière : le souffle seul d'un exorciste suffit pour chasser cet invincible ennemi.

C'est donc véritablement un grand protecteur, un consolateur bien habile que Dieu nous envoie, ainsi qu'à son Église, quand il nous envoie son Saint-Esprit. Ne craignons donc plus les attaques du démon : car notre protecteur et notre défenseur est plus fort et plus puissant que lui. (Saint CYRILLE, de Jérusalem, *Catéchèse XVI.*)

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE,

EXORDE.

Eam quæ ad patres nostros repromissio facta est... Deus adimplevit ressuscitans Jesum... Notum sit igitur vobis, viri fratres, quia per hunc vobis remissio peccatorum annuntiatur; et ab omnibus quibus non potuistis in lege Moysi justificari, in hoc omnis qui credit justificatur.

La promesse que Dieu a faite à nos pères, il l'a accomplie en ressuscitant Jésus-Christ d'entre les morts. Sachez donc, mes frères, que c'est par lui que vous recevez la rémission des péchés et la justification que la loi de Moïse n'a pu vous procurer. (*Act.*, 13.)

Ainsi parlait, dans une synagogue de Juifs, un homme inspiré de Dieu, et devenu par sa grace l'Apôtre le plus zélé de la foi chrétienne, après avoir été le défenseur le plus ardent des observances mosaïques. C'était ainsi qu'il s'efforçait de ramener à Jésus-Christ ses frères, sa nation, le peuple dépositaire des promesses et des oracles du Seigneur, peuple qu'il aimait avec tant de tendresse, et pour lequel il eût voulu être anathème. Mais le temps était venu où l'endurcissement de ce peuple devait donner lieu à la multitude des nations d'entrer dans l'alliance du Seigneur. Le zèle et la charité du grand Apôtre demeurèrent inutiles pour le plus grand nombre des Juifs, auxquels il annonça Jésus-Christ; et nous gentils, nous qui semblions n'avoir point de part aux promesses, nous séparés du peuple de Dieu par un anathème qui paraissait devoir être éternel, nous avons profité de leur malheur et de leur perte : branches inutiles de l'olivier sauvage, nous avons été entés sur la tige sacrée des patriarches et des prophètes; tandis que, par un jugement terrible et adorable, les branches naturelles en ont été retranchées.

Cependant, mes frères, le Seigneur n'a point entièrement rejeté ce peuple, autrefois l'objet de son amour et de sa prédilection : le temps est marqué dans les décrets éternels, où il reconnaîtra Jésus-Christ pour le libérateur promis à ses pères, et où il profitera lui-même de la miséricorde dont il a été pour nous l'instrument et l'oc-

casion; et si sa défection nous a procuré de si grands avantages, dit l'Apôtre, que n'avons-nous pas à espérer de son retour et de sa réconciliation? quel renouvellement de foi et de ferveur ne produira-t-il pas? quelle force, quelle vigueur, quelle nouvelle vie ne rendra-t-il pas à l'Église chrétienne : *Si amissio eorum reconciliatio est mundi, quæ assumptio nisi vita ex mortuis?*

Soyez béni, ô mon Dieu, qui donnez de telles espérances à votre Église, et qui les soutenez par les prodiges de grace et de miséricorde que vous opérez sous nos yeux. Oui, les conversions que votre grace opère de temps en temps parmi les restes de votre ancien peuple sont à nos yeux des gages précieux de ce que vous devez faire un jour en faveur de la nation entière.

Heureux enfant d'Abraham, que nous voyons avec tant de joie et d'attendrissement prêt à être régénéré en Jésus-Christ, c'est donc vous, c'est donc votre famille que le Seigneur a choisi, par son infinie miséricorde, pour consoler son Église et retracer à nos yeux un spectacle qui rendait autrefois la solennité pascale si touchante et si magnifique. Une tendre sœur vous a précédé dans la foi; et ses prières, celles des personnes pieuses qu'elle a intéressées en votre faveur, vous ont obtenu la même grace. Avec quelle joie ne vous voit-elle pas aujourd'hui partager son bonheur, et devenir une seconde fois son cher frère! Ah! puissiez-vous l'un et l'autre n'oublier jamais la grandeur et la gratuité du bienfait qui vous a été accordé : puissiez-vous, par votre persévérance dans la foi et dans la piété, vous montrer de dignes enfans du respectable père de tous les croyans : puissent enfin les bénédictions dont le Seigneur vous comblera devenir, pour vos frères selon la chair, un appât qui les attire à la lumière dont vous avez le bonheur d'être éclairés[1] !

Je veux, mon cher frère, vous faire comprendre de plus en plus l'excellence de votre vocation au Christianisme, et vous prouver que la démarche que vous faites, en demandant le saint baptême, est aussi nécessaire qu'avantageuse pour vous. Elle est nécessaire, parce que les promesses qui ont été faites à vos pères, étant véritablement accomplies dans la personne de notre Seigneur Jésus-Christ, attendre comme les Juifs un autre Messie, un autre libérateur que lui, c'est une illusion déplorable; vous le verrez dans ma première partie. Elle est infiniment avantageuse pour vous, parce qu'en devenant chrétien, vous passez d'une loi dure, pénible, in-

[1] Ce Sermon fut prêché à la Cérémonie du baptême d'un juif de naissance, nommé d'Alpuget.

fructueuses à une loi de grace et de liberté : ce sera le sujet de la seconde. Puisse ce discours, en fortifiant votre foi et votre reconnaissance envers Dieu, produire les mêmes effets dans l'esprit et dans le cœur des Chrétiens qui jouissent depuis long-temps des biens auxquels vous allez participer, et chez qui l'habitude de les posséder n'en a peut-être que trop émoussé le sentiment! Invoquons la Vierge, mère de notre Sauveur, qui va aussi devenir la vôtre, et dont la puissante protection vous est nécessaire pour remplir les saints engagemens que vous allez contracter. *Ave, Maria.* (L'abbé Géry, *Sur les deux Alliances.*)

Les promesses faites à nos pères ont été accomplies dans Jésus-Christ.

Attendre le libérateur que Dieu avait promis aux hommes, devenus, par le péché de leur premier père, coupables et malheureux, ç'a été, mes frères, la religion de tout ce qu'il y a eu sur la terre de saints et de justes avant Jésus-Christ. C'est par cette foi qu'Adam a obtenu le pardon de son crime et s'est rouvert le ciel que sa désobéissance lui avait fermé ; c'est par elle qu'Abel a offert à Dieu des sacrifices d'agréable odeur ; c'est par elle qu'Enoch a mérité le témoignage que Dieu lui a rendu d'être juste, et que Noé est devenu le second fondateur du genre humain. Mais cette promesse, que les premiers hommes s'étaient transmise par une tradition non interrompue, le Seigneur l'a renouvelée plus spécialement à Abraham. Il lui a assuré, il lui a juré par lui-même et par sa propre vérité, que ce serait de sa race et de celle de son fils Isaac que naîtrait ce Sauveur dans lequel toutes les nations seraient bénies ; et il a voulu que le peuple innombrable dont il devait être le père fût particulièrement consacré à l'attendre, à le demander, à le figurer. Et qu'est-ce en effet que l'histoire du peuple d'Israël, sinon une annonce et une prophétie continuelle du Messie et du libérateur? Qu'est-ce que cette loi donnée par le ministère des Anges, avec tout l'appareil de la majesté divine, sinon une préparation à la venue du Messie, qu'elle figurait par la variété de ses cérémonies, et qu'elle faisait désirer par l'insuffisance de ses préceptes et l'impuissance de ses sacrifices?

Mais le Dieu tout-puissant, qui a parlé à nos pères par la bouche des Prophètes, ne s'est pas contenté de consigner, dans les Écritures que son Esprit a inspirées, la promesse du libérateur ; il a spécifié le temps où il devait paraître et les caractères qui devaient le distinguer ; et si ce temps est écoulé depuis plusieurs siè-

cles; si dans ce temps il a paru sur la terre un homme revêtu de tous les caractères que les saintes Écritures attribuent au Messie, pouvons-nous douter que les anciennes promesses ne soient accomplies, et que cet homme ne soit celui qui nous était annoncé? pouvons-nous, sans illusion et sans crime, attendre un autre sauveur, un autre libérateur que lui? Consultons donc, mon cher frère, ces Écritures divines, dont le dépôt précieux a été confié à votre nation, qu'elle nous a conservées avec une exactitude si religieuse, et dont l'intelligence vous est maintenant accordée par une grace qui n'est réservée à vos frères que pour la fin des temps. Et vous, mes frères, qui êtes éclairés depuis long-temps des lumières de la foi, ne regardez pas cette instruction comme inutile pour vous. Dans les temps malheureux où nous vivons, et au milieu de cette conspiration générale qui se forme contre la religion, que pouvons-nous faire de plus avantageux que de réfléchir sur les preuves de notre foi, et sur les motifs qui la rendent aussi raisonnable que certaine et nécessaire?

Plusieurs oracles des anciennes Ecritures avaient déterminé le temps où le Messie devait paraître sur la terre. Ne parlons ici que de ceux qui sont les plus clairs et les plus précis. Un ange du Seigneur avait apparu au prophète Daniel, tandis qu'il pleurait dans Babylone la ruine de Jérusalem et la captivité de son peuple; et il lui a dit: ô Daniel, O homme de désir, vos vœux, vos ardentes prières ont monté jusqu'au trône du Très-Haut : écoutez donc ce qu'il m'ordonne de vous apprendre de sa part. La délivrance de votre peuple est prochaine. Bientôt un roi, dont le cœur est dans la main de Dieu, ordonnera de relever les murs de la cité sainte; et depuis cet événement jusqu'au Christ, principal objet de vos désirs, il ne s'écoulera que soixante-et-dix semaines. Le milieu de la dernière semaine est le temps marqué par les décrets de l'Éternel où le Christ doit être mis à mort et où cette victime sainte et sans tache doit être substituée à celles qui n'étaient destinées qu'à la représenter. Aussitôt après cet événement, le peuple qui l'aura rejeté cessera d'être son peuple; la ville et le sanctuaire seront ravagés par le chef et le peuple que le Seigneur suscitera pour être l'exécuteur de ses vengeances; et cette désolation durera jusqu'à la fin des siècles.

Je ne m'arrêterai point, mes frères, à vous expliquer dans le détail toutes les parties de cette célèbre prophétie; je ne réfuterai point tout ce que l'obstination, la mauvaise foi, le désespoir ont fait inventer de subtilités pour l'obscurcir et la détourner de

son véritable sens ; les Juifs qui vivaient au temps de Jésus-Christ l'entendaient avec plus simplicité ; accoutumés au langage des Écritures, ils savaient que les semaines dont parle le Prophète étaient des semaines d'années ; ils connaissaient l'événement célèbre d'où il fallait commencer à les compter, et ils ne doutaient pas qu'elles ne dussent bientôt expirer. J'en atteste les mouvemens qui s'excitèrent dans la nation à l'occasion des hommes extraordinaires qui y parurent ; j'en atteste surtout cette députation solennelle que la Synagogue envoya à Jean-Baptiste, pour lui demander s'il n'était pas le Christ attendu par la nation. On était donc persuadé que le temps était venu où le Christ devait paraître. En effet, soit qu'on considère les termes mêmes de la prophétie, soit qu'on la combine avec les autres oracles du Seigneur, cette vérité n'est-elle pas portée jusqu'à l'évidence ? Selon le prophète Daniel, la mort du Christ et la défection de son peuple doivent précéder la ruine totale de la ville et du temple de Jérusalem, et il ne doit y avoir qu'un court intervalle entre ces désastres et le crime dont ils doivent être la juste punition. Or ces malheurs ne sont-ils pas en effet arrivés ? Ce temple si célèbre dans l'univers, et que le Seigneur avait tant de fois rempli de l'éclat de sa gloire, n'a-t-il pas été réduit en cendres ? les fondemens de la cité sainte n'ont-ils pas été arrachés et dispersés ? L'oracle est donc accompli ; les semaines, quelles qu'elles soient, sont donc écoulées ; la preuve est sans réplique.

Ajoutons à ces lumières celles que nous fournissent les derniers Prophètes qui aient parlé aux Israélites au nom du Seigneur. Les promesses faites à Isaïe, à Jérémie, à Daniel, s'accomplissent. Le Seigneur met fin à la captivité de Babylone. A la voix de Cyrus, les infortunés restes de Juda retournent dans leur patrie : du milieu des cendres et des ruines, ils élèvent au Seigneur un temple dont la pauvreté arrache des larmes de leurs yeux. Consolez-vous, ô mon peuple, dit alors le prophète Aggée : encore un peu de temps, et je vais ébranler le ciel, la terre, les abîmes de la mer, et l'on verra paraître celui que l'univers désire avec tant d'ardeur ; il entrera dans ce temple qui lui est consacré ; et la gloire de ce second temple sera plus grande que celle du premier, dit le Seigneur des armées. C'est donc une vérité certaine : le Messie, le désiré des nations, devait entrer dans le temple bâti par Zorobabel, et sa présence devait illustrer ce second temple plus que celui de Salomon ne l'avait été par la magnificence incroyable qui y éclatait, et par la présence de l'arche où le Seigneur se mon-

trait sur les ailes des chérubins. Or ce temple, mes frères, subsistait encore du temps de Jésus-Christ ; c'est dans son enceinte qu'il a été offert à Dieu son père, selon la loi des premiers nés ; c'est dans ses portiques qu'il a instruit le peuple et qu'il a opéré une partie de ses guérisons miraculeuses. Mais à peine Jésus-Christ a-t-il quitté la terre que ce temple est profané, renversé, réduit en cendres, sans aucune espérance de rétablissement. Car, mes frères, l'accomplissement des premiers oracles nous assure l'accomplissement de ceux qui nous annoncent l'avenir. Jésus-Chrit a prédit qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre, et en cela il n'a fait que confirmer cette désolation éternelle dont parle le prophète Daniel. En vain, dans le désir sacrilége d'anéantir ces oracles, un prince, ennemi de Jésus-Christ, entreprend-il de relever ce temple : des prodiges effrayans font échouer ses projets, et il devient plus certain que jamais qu'un anathème éternel est prononcé sur cette maison, autrefois le séjour chéri de la Divinité.

De dessus ce temple détruit de fond en comble et à jamais anéanti, jetons les yeux sur ce peuple que le Seigneur a comblé autrefois de tant de faveurs, et pour lequel il a opéré tant de prodiges, et voyons si l'état où il se trouve n'est pas une preuve frappante que le temps marqué par les Prophètes est écoulé. Selon l'oracle consigné dans la Genèse, c'est-à-dire dans les premières archives des Hébreux et du genre humain, le sceptre ne devait point sortir de Juda, et il devait toujours y avoir des princes de sa race jusqu'à l'avénement de celui qui devait être envoyé, et qui était l'attente des nations. Ainsi l'avait prédit ce saint Patriarche, lorsque, prêt à s'endormir dans le Seigneur et animé de son Esprit, il annonçait à ses enfans leurs hautes destinées. Mais qu'est devenu, mes frères, ce sceptre de Juda ? quel vestige conserve-t-il de la dignité royale ou de l'autorité suprême qu'il a possédée si long-temps ? n'est-il pas évident que ce peuple est aujourd'hui soumis au joug des nations, sans roi et sans prince, comme sans sacrifices et sans autels ? Enfans d'Israël et de Juda, nous n'insultons point à vos malheurs. Que les impies épuisent contre vous leurs sarcasmes et leurs railleries sacriléges : pour nous, nous respectons en vous le peuple le plus ancien de l'univers et le plus favorisé du Très-Haut ; un peuple illustre par les grands événemens que présente son histoire, par les saints dont il tire son origine, par le Messie, qui a pris au milieu de lui sa naissance selon la chair ; un peuple que le Seigneur conserve sans mélange au milieu des autres nations, par un pro-

dige égal peut-être à ceux par lesquels il l'a formé; enfin un peuple infiniment cher à l'Église chrétienne, qui a reçu de lui les saintes Écritures, et qui attend de lui son renouvellement et sa gloire. Mais nous insistons sur vos malheurs, parce qu'ils sont une des preuves les plus évidentes de notre foi; parce qu'ils prouvent invinciblement que le Messie, que vous attendez, a déjà paru sur la terre, et qu'il n'est autre que ce Jésus de Nazareth que vos pères ont crucifié.

En effet, quelle est l'époque de vos disgraces? quand est-ce que le sceptre a cessé d'être dans les mains de Juda, et a passé dans celles d'un Iduméen, étranger à la nation sainte? n'est-ce pas à la naissance de Jésus? Quand est-ce que la nation a cessé d'être un peuple libre, et qu'elle a perdu ce droit de vie et de mort, attribut inséparable de la souveraineté? n'est-ce pas pendant la vie de cet homme puissant en œuvres et en paroles? Quand est-ce que le temple a été détruit, la ville ravagée, le peuple massacré ou dispersé? n'est-ce pas, pour ainsi dire, aussitôt après sa mort? et la génération qui avait été témoin de son supplice, ne l'a-t-elle pas été, comme il l'avait prédit, de la vengeance que le Seigneur en a tirée? Jésus est donc né, il a donc vécu, il est donc mort dans le temps que les Prophètes avaient marqué pour la venue et la mort du Christ et du Messie. Et quel autre que lui a réuni tous les caractères qui devaient faire reconnaître le Fils de Dieu, le Sauveur des hommes? Mettons d'un côté les écrits des Prophètes, et de l'autre les saints Évangiles : nous trouverons, jusque dans les moindres circonstances, les rapports les plus exacts; et les anciens oracles ne nous paraîtront qu'une histoire anticipée de notre Sauveur.

Le Messie devait être de la race de David : c'est de cette race royale que Jésus tire son origine selon la chair. Le Messie devait naître à Bethléem, et la plus petite des villes de Juda devait avoir la gloire de donner au peuple de Dieu son roi et son libérateur : ainsi l'avaient annoncé les Prophètes du Seigneur; ainsi le reconnurent les prêtres et les docteurs de la loi; c'est aussi dans cette ville que Jésus-Christ prend sa naissance. Et que d'événemens avaient préparé l'accomplissement de cette prophétie dans sa personne! Le Messie, selon Isaïe, devait, d'un côté, être élevé au faîte de la gloire : *Elevabitur, et sublimis erit valde;* de l'autre, passer sa vie dans l'humiliation et l'obscurité : *Inglorius erit inter viros aspectus ejus :* c'est en Jésus-Christ, et ce n'est qu'en lui seul, que se trouve ce mélange si prodigieux d'obscurité et de lumière, d'hu-

miliation et de grandeur. Il naît dans la pauvreté, et une vile crèche lui sert de berceau; mais les Anges du ciel célèbrent sa naissance dans leurs saints cantiques; mais une étoile miraculeuse attire à ses pieds les sages de l'Orient; mais il effraie jusque sur le trône l'usurpateur du sceptre de Juda. Il passe ses premières années dans la maison d'un artisan, soumis à Marie, sa mère, et à Joseph, dont on le croit être le fils : mais, dans cet âge si tendre, il étonne par sa sagesse les docteurs même de la loi. Confondu dans la foule des pécheurs, il demande à Jean le baptême de la pénitence; mais le plus grand des enfans des hommes le montre au peuple comme l'Agneau qui efface les péchés du monde; mais le ciel, entr'ouvert sur sa tête, décèle sa grandeur; mais l'Esprit saint repose sur lui sous une forme sensible; mais le Père tout-puissant le déclare du haut des cieux son Fils unique et bien-aimé. Il mène ensuite une vie pauvre et errante, n'ayant pas même la retraite que la nature accorde aux animaux les plus féroces; mais tous ses pas sont marqués par des prodiges bienfaisans : les maladies et la mort fuient devant lui; il est tellement le maître des prodiges qu'il communique à qui il veut le pouvoir de les opérer. Il est livré à la fureur des méchans, et il reçoit de leur part les affronts les plus sanglans, les tourmens les plus cruels, la mort la plus ignominieuse; mais entre leurs mains mêmes il fait éclater et toute la puissance d'un Dieu et toutes les vertus dont l'humanité peut être capable; à sa mort, le trouble de la nature entière atteste son innocence, et l'opprobre de son supplice est effacé par la gloire de sa résurrection.

Arrêtons-nous un instant sur ce dernier point, mes frères; c'est le trait propre et caractéristique du Messie; c'est en le ressuscitant d'entre les morts que le Seigneur a accompli les promesses, qu'il l'a reconnu pour son Fils, qu'il l'a, pour ainsi dire, engendré de nouveau; c'est par cet argument invincible que le chef des Apôtres convainquit autrefois ceux d'entre les Juifs qui les premiers embrassèrent l'Évangile; et c'est par le même raisonnement, mon cher frère, que je veux surtout fortifier votre foi. Je vous dirai donc avec lui, et presque dans ses propres termes : Enfant d'Israël, écoutez-moi. Ce Jésus de Nazareth, cet homme auquel Dieu même a rendu témoignage et dont il a confirmé la mission au milieu de votre peuple, par tant de vertus et de prodiges incontestables, vos pères l'ont rassasié d'opprobres et de douleurs, et l'ont mis à mort par les mains des méchans; Dieu l'a permis ainsi par sa profonde sagesse et par un dessein de bonté et de miséricorde; mais aussi il

l'a ressuscité, il a brisé pour lui les chaînes de la mort et de l'Enfer dans lesquelles il était impossible qu'il demeurât plus long-temps. Car c'est de lui que David a dit : Le Seigneur est sans cesse devant mes yeux ; il est à ma droite pour me protéger ; mon cœur en est dans la joie, et ma langue en exprime les transports : ma chair elle-même se repose dans la plus douce espérance ; car, ô mon Dieu ; vous ne laisserez point mon ame dans le séjour des morts, et vous ne permettrez point que votre saint éprouve la corruption. Vous me ferez donc connaître les voies du retour à la vie ; et la vue de votre visage me comblera de délices. Mes frères, qu'il me soit permis de vous dire que David lui-même ne peut être l'objet de ce discours. Ce patriarche est mort, il a été enseveli, et vous connaissez le tombeau qui renferme ses dépouilles mortelles. Mais comme il était prophète et qu'il savait que Dieu lui avait promis avec serment de placer sur son trône un de ses descendans, qui y règnerait éternellement, il a vu par la lumière de l'Esprit de Dieu que le Christ, objet de ses promesses, ne demeurerait point parmi les morts et que sa chair n'éprouverait point la corruption. Le Christ est donc ce Jésus que Dieu a ressuscité, ainsi que nous en sommes tous témoins.

Ainsi parle le prince des Apôtres, et à l'instant trois mille Israélites reçoivent le baptême de Jésus-Christ. Pouvaient-ils, en effet, ne pas se rendre à des preuves si victorieuses ? Dans le raisonnement de saint Pierre, tout est également certain, et le fait et la conséquence qu'il en tire. A l'égard du fait, les preuves en étaient dès lors sans réplique ; et dans la suite des siècles qui se sont écoulés depuis, elles n'ont rien perdu de leur force et de leur évidence. Quant à la conséquence, elle se présente d'elle-même, et il n'y a qu'un aveuglement prodigieux qui puisse empêcher de l'apercevoir.

Oui, mes frères, le témoignage que les Apôtres rendaient dans ce moment à la résurrection de Jésus-Christ en était une preuve invincible. Quelle impression ne dut pas faire sur le peuple la vue de ces hommes manifestement animés de l'Esprit saint, qui, sachant à peine leur langue naturelle, parlaient avec facilité celles de toutes les nations dont ils étaient environnés et annonçaient à toutes, dans ce langage miraculeux, un fait dont ils avaient été témoins ; de ces hommes, jusque là si faibles et si craintifs, qui osaient à peine avouer qu'ils étaient disciples de Jésus, et qui viennent dans l'assemblée du peuple déclarer hautement que ce Jésus condamné, crucifié par la nation, est ressuscité d'entre les morts ;

qu'ils l'ont vu, qu'ils lui ont parlé, qu'ils ont bu, mangé, conversé avec lui; qu'ils l'ont touché de leurs mains : de ces hommes qui, pour attester ce fait, disent à un homme connu pour être boiteux depuis sa naissance : Au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez; et qui, par cette seule parole, guérissent une infirmité si invétérée : de ces hommes à qui les chefs du peuple, consternés de ce prodige et obstinés dans leur incrédulité, défendent d'annoncer davantage le nom de Jésus-Christ, et qui répondent avec une noble hardiesse : Jugez vous-mêmes s'il est plus à propos d'obéir aux hommes qu'à Dieu; pour nous, nous ne pouvons nous empêcher de publier ce que nos yeux ont vu, ce que nos oreilles ont entendu : de ces hommes qui, traînés en prison, battus de verges, menacés de mort, continuent de rendre à cette résurrection un témoignage que le Très-Haut ne cesse d'appuyer par des prodiges! Certes, mes frères, un tel témoignage est bien capable de soumettre les esprits : disons mieux, il n'y a qu'une obstination tout-à-fait déraisonnable qui puisse ne pas s'y rendre.

Car enfin, que peut-on y opposer? Rien autre chose, sinon que les Apôtres se sont trompés lorsqu'ils ont cru voir Jésus-Christ ressuscité, ou qu'ils ont voulu tromper lorsqu'ils ont publié qu'ils l'avaient vu. Mais l'une et l'autre supposition est également absurde et impossible. Non, mes frères, des hommes jouissant de leur raison, et qui ne sont ni dans le sommeil ni dans le délire, ne se trompent point sur l'existence d'un corps qui est à portée de tous leurs sens; et s'il était possible qu'ils crussent voir ce qu'en effet ils ne verraient pas, il ne le serait pas qu'en même temps ils crussent entendre ce que personne ne prononcerait, et surtout toucher ce qu'ils ne toucheraient pas. Non, le rapport constant et uniforme de tous les sens; ne nous trompe jamais; non, il n'est pas possible de croire que plusieurs hommes, conjointement et séparément, et à diverses reprises, aient le même songe et éprouvent la même illusion; que leur imagination leur représente à tous le même objet sous la même forme; qu'ils s'accordent tous à réaliser cette rêverie, et qu'ils s'obstinent tous à souffrir les tourmens et la mort plutôt que de l'abandonner. Voilà cependant ce qu'il faut que croient les incrédules s'ils veulent prétendre que les Apôtres se sont trompés en croyant la résurrection de Jésus-Christ.

Et dans quelles absurdités ne tombent-ils pas, s'ils veulent soutenir que ces hommes aient voulu tromper la nation juive et l'univers entier, en publiant un prodige qu'ils ne croyaient pas eux-mêmes! Eh! mes frères, quel intérêt avaient donc ces Apôtres à

former un complot si criminel et en même temps si dangereux? Ils voulaient, dites-vous, maintenir la gloire du Maître auquel ils s'étaient attachés, et qui avait promis de ressusciter. Mais, premièrement, quelque claire qu'eût été la promesse de cette résurrection, les Apôtres ne l'avaient pas comprise. Ils l'espéraient si peu qu'ils refusèrent de la croire lorsqu'elle leur fut annoncée, et que les premières apparitions de Jésus-Christ au milieu d'eux ne portèrent dans leurs esprits que l'étonnement et la frayeur. En second lieu, supposons qu'ils eussent effectivement compris la promesse que faisait leur Maître de ressusciter : alors ils ne devaient pas douter qu'il ne ressuscitât véritablement et par sa propre vertu; ils ne devaient pas croire qu'il eût besoin de leur secours pour sortir du tombeau; et s'il y restait malgré sa promesse, ne détruisait-il pas par cela même la foi et la confiance qu'ils avaient eues en lui jusqu'à ce moment? leurs espérances ne demeuraient-elles pas ensevelies avec lui, et une résurrection simulée, un enlèvement furtif de son corps, une imposture dont ils étaient eux-mêmes les complices et les artisans, les faisaient-ils renaître? Était-il moins certain qu'il avait trompé leur crédulité et qu'il ne pouvait plus rien pour eux? ne se trouvaient-ils pas affranchis de tous les liens qui les avaient attachés à lui, et avaient-ils, en un mot, quelque raison d'avancer contre leur conscience qu'il était ressuscité, et de s'exposer, pour le soutenir, à tant d'opprobres et de supplices? Non, mes frères, il n'est pas moins absurde de dire que les Apôtres ont voulu nous séduire que de prétendre qu'ils ont été séduits eux-mêmes par de fausses apparences. Eh quoi! s'ils eussent été trompés ou trompeurs, auraient-ils fait des miracles pour assurer la vérité de leurs discours? L'auteur de la nature et le Dieu de toute vérité se serait-il rendu garant et complice de leur erreur ou de leur imposture, en guérissant des malades et en ressuscitant des morts? Mais ces miracles ont-ils été véritablement opérés? Eh! mes frères, vous en voyez la preuve dans l'existence même du christianisme. Serait-il possible qu'une multitude de Juifs, témoins et peut-être complices de la mort de Jésus-Christ, eussent cru le prodige de sa résurrection, et que les nations les plus éloignées eussent ensuite admis la même croyance, si les Apôtres n'eussent appuyé par des miracles le témoignage qu'ils en rendaient? Mais de deux choses l'une, dit saint Augustin : ou l'univers a vu des miracles faits en preuve de la résurrection de Jésus-Christ, ou il n'en a point vu : s'il a vu des miracles, cette résurrection a reçu le sceau incommunicable de la véracité de Dieu; et

s'il n'en a pas vu, la facilité avec laquelle il a cru sur la seule parole des Apôtres un prodige si étonnant est elle-même le plus grand des miracles.

Rien n'est donc si certain que la résurrection de Jésus-Christ. Mais s'il est véritablement ressuscité, il est donc aussi véritablement le Christ et le Saint du Seigneur; c'est donc en lui que les promesses faites à nos pères ont été accomplies : *Eam, quæ ad patres nostros repromissio facta est, Deus adimplevit resuscitans Jesum.* Oui, mes frères, les promesses ont été accomplies en Jésus-Christ, non pas au sens des Juifs charnels, qui, aveuglés par la cupidité, ne voyaient que les intérêts particuliers de leur nation dans des oracles qui annonçaient le salut de l'univers entier; mais dans le sens le plus véritable et le plus digne de Dieu. Non, Jésus-Christ n'a point relevé le trône de David ni rétabli le royaume d'Israël dans le sens que l'espéraient même ses premiers disciples, avant que d'être éclairés des lumières de l'Esprit saint. Mais il règne avec plus de gloire que David lui-même sur tous les peuples de la terre qui l'adorent comme leur Sauveur et leur Dieu ; mais toutes les nations sont véritablement bénies en lui, selon la promesse faite à Abraham; elles connaissent, elles adorent par lui le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; elles sont entrées par lui dans l'alliance que le Seigneur avait faite avec ces saints Patriarches ; elles ne font plus, avec les véritables enfans de la promesse, qu'un seul peuple sur lequel il règnera éternellement. Il n'a point procuré à son peuple les richesses de la terre : non, il n'a appris à ses disciples qu'à les mépriser. Mais il leur a apporté des biens infiniment plus précieux : la grace, la vérité, la rémission des péchés, la justice intérieure que la loi de Moïse ne pouvait procurer : *Per hunc vobis remissio peccatorum annuntiatur; et ab omnibus, quibus non potuistis in lege Moysi justificari, in hoc omnis qui credit justificatur.* (L'abbé Géry.)

Dans le christianisme, nous passons d'une loi dure, pénible, infructueuse, à une loi de grace et de liberté.

Jésus-Christ n'est pas venu sur la terre seulement pour nous délivrer du péché et nous réconcilier avec Dieu : le grand Apôtre met encore au nombre des bienfaits dont il nous a comblés de nous avoir délivrés du joug et de la servitude de la loi. Bien loin d'y assujétir les gentils qu'il a daigné appeler à son alliance, il en a même affranchi le peuple auquel elle avait été d'abord imposée ;

et c'est ainsi qu'il a détruit le mur de division qui les séparait, afin de ne faire des uns et des autres qu'un seul peuple qui adorât le Seigneur en esprit et en vérité, et qui le servît, non plus selon la lettre rigoureuse de la loi ancienne, mais selon l'esprit de la nouvelle, c'est-à-dire selon l'esprit de l'adoption des enfans, qui nous donne la confiance de l'appeler notre père, et qui, en nous imposant une nécessité encore plus indispensable de l'aimer, nous donne aussi les moyens les plus efficaces de lui payer ce tribut de notre amour. C'est là, mes frères, le double bienfait que l'Apôtre rappelle à notre reconnaissance, lorsqu'il nous dit qu'en vertu des mérites de Jésus-Christ et par le sacrement qui nous a régénérés en lui, nous ne sommes plus sous la loi, mais sous la grace: *Jam non estis sub lege, sed sub gratia.* Nous ne sommes plus sous la loi; c'est-à-dire que nous ne sommes plus soumis à cette multitude de préceptes gênans dont la loi était surchargée; et nous sommes sous la grace; c'est-à-dire que Dieu nous donne lui-même, par cette grace de la nouvelle alliance, l'accomplissement des préceptes doux et salutaires auxquels nous demeurons soumis.

Oui, mes frères, il y avait dans la loi ancienne un grand nombre de préceptes onéreux que le Seigneur semblait n'avoir donnés aux Israélites que pour punir la dureté de leur cœur, et fixer, comme par autant de chaînes, leur incroyable légèreté. De ce nombre était sans doute la nécessité de se purifier sans cesse d'impuretés et de souillures qui se contractaient avec la plus grande facilité. Dans quelle frayeur, dans quelles inquiétudes n'était pas alors une ame timorée et jalouse d'être entièrement sans tache aux yeux du Seigneur! Les devoirs de la vie civile, les actions les plus ordinaires de la vie, étaient pour elle des dangers et des écueils; elle ne voyait dans les hommes avec qui elle était obligée de converser, dans les créatures inanimées dont l'usage lui était nécessaire, que des occasions presque inévitables de manquer à quelqu'une des observances innombrables de la foi, de se souiller elle-même par la rencontre imprévue d'un objet impur, et de communiquer ensuite à d'autres la tache qu'elle avait reçue. Toucher par inadvertance ou par nécessité un cadavre, un reptile, un vêtement ou un vase souillé, c'était une impureté. Ne pas s'apercevoir de cette tache, quelquefois imperceptible, se présenter en cet état devant le Seigneur, exercer quelque acte de religion, quelque fonction publique, c'était une faute et une prévarication contre la loi: *Anima, quæ oblita fuerit immunditiæ suæ, rea est et deliquit.* Ajoutons à ces observances si pénibles les précautions qu'il fallait prendre dans le

choix et la préparation des alimens, la distinction des animaux mondes et immondes, l'exactitude rigoureuse avec laquelle le Sabbat devait être observé : que de chaînes pesantes et multipliées; que d'occasions de transgressions et de fautes; quelle matière inépuisable de scrupules et de remords; quel supplice pour les consciences! Était-on dédommagé de tant de peine et de contrainte par les avantages que l'on en retirait? Non, dit l'Apôtre; ces préceptes épineux n'ont été d'aucune utilité à ceux qui les ont observés : *Non profuerunt ambulantibus in illis.*

Aussi, mes frères, cette partie de la loi n'entrait-elle pas dans le premier plan de l'alliance du Seigneur avec les Israélites. Lorsque j'ai retiré vos pères de la servitude de l'Égypte, dit le Seigneur par la bouche de Jérémie, je ne leur ai point prescrit ce détail de lois et de cérémonies : *Non præcepi eis, in die qua eduxi eos de Ægypto, de verbo holocautomatum et victimarum.* Je ne leur demandais alors que la fidélité et la docilité du cœur : je leur promettais, à cette unique condition, que je serais leur Dieu, et qu'ils seraient mon peuple; je n'exigeais que l'accomplissement de ces préceptes auxquels leur bonheur était attaché. Mais ils ont été sourds à ma voix; ils ont suivi le penchant déréglé de leur cœur; ils se sont retirés du Dieu qui voulait être leur bienfaiteur et leur père. Je ne leur avais donné, dit le Seigneur dans Ézéchiel, que des préceptes avantageux, et dans lesquels ils devaient trouver la vie : *Dedi eis præcepta mea et judicia, quæ faciens homo, vivet in eis.* Je ne leur avais prescrit d'autre culte extérieur que l'observation douce et salutaire du Sabbat : *Sabbata mea dedi eis, ut essent signum inter me et vos.* Mais ils n'étaient pas capables d'un culte si simple et si spirituel : ils ont violé ces commandemens si doux et si faciles à observer. Il a donc fallu les gouverner avec un sceptre de fer, et soumettre leur tête indocile à un joug plus pesant; il a donc fallu les surcharger de préceptes plus pénibles qu'avantageux : *Ergo dedi eis præcepta non bona, et judicia in quibus non vivent.* C'est ainsi, mes frères, qu'un maître juste, mais sévère, en use à l'égard d'un esclave infidèle. Il l'avait d'abord traité plutôt en enfant qu'en serviteur; il ne lui avait rien ordonné qui ne fût pour sa propre utilité, et dont il ne lui fît comprendre la nécessité et la justice. Mais outragé par son infidélité et sa désobéissance, il donne des chaînes à cet esclave ingrat et fugitif; il le dompte par des travaux pénibles; il lui commande, sans donner d'autre raison de sa volonté que sa volonté même. Tel était le joug que le Seigneur avait imposé sur l'ancien Israël; joug que nos pères n'ont pu porter, dit l'apôtre saint

Pierre, et qui nous eût sans doute accablés nous-mêmes : *Jugum quod neque patres nostri, neque nos portare potuimus.*

Mais, graces inestimables soient rendues à Jésus-Christ, notre libérateur ; il a brisé ce joug si dur et si insupportable ; il nous en a affranchis pour jamais. Dans la loi de liberté dont il est l'auteur, plus de ces préceptes dont la raison même ne peut apercevoir l'utilité ; plus d'autre impureté que celle du péché ; plus d'autres fautes que celles qui se commettent par le déréglement de la volonté ; plus de ces entraves qui gênaient la liberté naturelle dans le choix des viandes et des alimens. Nous recouvrons dans son entier le droit que le Seigneur nous avait d'abord donné sur toutes ses créatures : elles sont toutes destinées à nous nourrir et à nous servir. La seule chose que la religion exige de nous, c'est d'en user avec modération et action de graces. Elles sont toutes pures pour ceux qui ont le cœur pur : *Omnia munda mundis.* Plus de victimes sanglantes ; plus de cérémonies figuratives : nous possédons les biens qu'elles promettaient ; nous jouissons de la lumière qu'elles annonçaient. Elles sont détruites, dit saint Augustin, par leur accomplissement même : *Ideo ablata, quia impleta.*

Cependant, mes frères, en dégageant le culte du Seigneur de cette multitude d'observances qui le surchargeaient autrefois, Jésus-Christ ne l'a point dépouillé de tout son extérieur. Le Dieu que nous adorons est esprit ; mais nous sommes, nous, composés d'esprit et de corps, et nous devons à l'auteur de notre être l'hommage de l'un et de l'autre. Il fallait donc, même dans la loi nouvelle, un culte extérieur et public : mais il fallait aussi que ce culte portât le caractère de la grace et de la liberté. Ainsi nous observons, à l'exemple des Israélites, le jour du Seigneur ; et nous regardons comme un de nos principaux devoirs de ne nous occuper dans ce saint jour que de lui et de son service : mais notre fidélité à cet égard n'a rien de l'exactitude scrupuleuse des Juifs. Nous savons que le Fils de l'Homme est le maître même du Sabbat, et qu'on n'en viole point la sainteté par des œuvres que commande la charité, la première et la plus indispensable de toutes les lois. Ainsi, nous offrons au Seigneur un sacrifice, mais un sacrifice digne de lui ; un sacrifice dans lequel tout est infini, et le prêtre et la victime, parce que Jésus-Christ est l'un et l'autre tout ensemble ; un sacrifice qui réunit en lui seul tous les genres d'oblations ; sacrifice tout à la fois d'expiation, de propitiation, de paix, d'action de graces : sacrifice duquel rien ne peut diminuer le prix aux yeux de Dieu, parce qu'il y considère, sur toutes choses, le prix infini de la victime qui

lui est offerte et les dispositions parfaites du Pontife invisible auquel nous ne faisons que prêter notre ministère. Ainsi la loi nouvelle a, comme l'ancienne, des sacremens : mais ces rits sacrés, institués par Jésus-Christ, renferment, dans leur petit nombre, plus de vertu et d'efficacité que la multitude innombrable de ceux qui les ont précédés : l'observation en est tout à la fois plus facile et plus salutaire : *Virtute majora, utilitate meliora, actu faciliora, numero pauciora.* Ils ne sont plus seulement les liens extérieurs et visibles de la société du peuple de Dieu; ils ne sont plus des signes vides de réalité ; ils nous unissent véritablement avec Dieu ; ils contiennent sa grace ; ils nous la communiquent avec une abondance qui ne peut être bornée que par l'insuffisance de nos dispositions. Quelle différence, mes frères, entre cette circoncision, qui assujétissait les hommes au joug et à la malédiction de la loi, et le baptême, qui les en affranchit, qui efface de leur ame, et le péché qu'ils ont commis dans Adam et ceux qu'ils ont commis par leur propre volonté, qui leur donne les droits, la dignité, le caractère d'enfans de Dieu! Quelle différence entre le ministère de ces prêtres, qui ne jugeaient que de la lèpre corporelle, qui déclaraient seulement qu'on en était attaqué ou guéri, et celui des prêtres de la loi nouvelle, à qui il a été donné d'ouvrir et de fermer le royaume des cieux; qui, par la vertu du sang de Jésus-Christ, dont ils sont les dispensateurs, effacent véritablement la lèpre de l'ame, et prononcent sur les pécheurs pénitens des jugemens de miséricorde que le Seigneur ratifie dans les cieux! Quelle différence entre le sacerdoce d'Aaron et celui de Jésus-Christ; entre ce tabernacle toujours inondé du sang des animaux et ces autels où coule sans cesse celui de notre Sauveur, où nous mangeons sa chair adorable, où nous buvons le sang précieux qu'il a donné pour nous racheter, où nous nous unissons à lui par les liens les plus forts et les plus tendres! Il est donc bien vrai que dans la loi nouvelle, la réalité a succédé aux ombres, et la vérité aux figures : il est donc bien vrai que Jésus-Christ nous a affranchis de tout ce que la loi avait de préceptes onéreux et inutiles. Il a laissé subsister les préceptes salutaires dans lesquels consiste la loi morale; parce que ces préceptes, indispensables de leur nature, ne nous imposent qu'un joug doux et léger, et que notre bonheur même est attaché à leur observation. Mais en nous laissant soumis à ces préceptes, il nous en facilite, il nous en donne lui-même l'accomplissement, par la grace et la charité qu'il répand dans nos ames; et c'est encore en ce sens que

nous avons passé de l'empire de la loi sous celui de la grace : *Non sumus sub lege, sed sub gratia.*

Je dis, mes frères, que les préceptes de la loi morale à laquelle nous demeurons soumis sont aussi indispensables que doux et salutaires. Et en effet, ils sont fondés sur les rapports essentiels de la créature avec son créateur. S'il y a un Dieu, la raison elle-même nous dit qu'il faut l'aimer, et l'aimer de tout notre cœur, de toute notre ame, de toutes nos forces, parce qu'il est infiniment bon et infiniment aimable, parce que nous lui devons et notre existence et tous les biens dont nous jouissons ; et l'obligation d'aimer Dieu est le premier devoir de la nature, comme le premier commandement de la loi. S'il y a un Dieu, il est aussi grand et aussi puissant qu'il est bon ; et son nom saint et terrible ne doit jamais être prononcé qu'avec une religieuse frayeur et une vénération profonde. S'il y a un Dieu, nous lui devons l'hommage de nos actions et de nos travaux ; et le commandement qui nous ordonne de consacrer un jour à son service est fondé sur les notions les plus pures de la raison et de la justice.

De ces principes qui regardent directement le culte de Dieu, passons à ceux qui déterminent nos devoirs envers les autres hommes : quelle beauté, quelle grandeur dans ces préceptes ! que nous serions heureux si nous les observions avec fidélité ! le respect et la tendresse pour ceux de qui nous tenons le jour, l'amour mutuel dans tous les cœurs, la vérité dans toutes les bouches, le faible et le pupille jouissant paisiblement de ses droits et de ses possessions, le lien conjugal resserré par l'amour et la confiance mutuelle des deux époux, les mœurs ramenées à leur pureté, en seraient les fruits précieux. Non seulement on ne connaîtrait plus ces forfaits, ces violences qui font couler sur la terre tant de sang et de larmes ; mais les désirs mêmes de ce qui est contraire à la justice seraient arrachés. Car, mes frères, la loi porte jusqu'à ce point la perfection de ses préceptes : elle ne nous défend pas seulement d'enlever les biens que la Providence a donnés à nos frères, elle nous défend même de les désirer.

Pourquoi donc, mes frères, parmi cette multitude innombrable d'hommes qui ont reçu cette loi si sainte et si sage, y en a-t-il si peu qui l'aient fidèlement observée ? Pourquoi l'histoire des Israélites n'est-elle qu'une suite continuelle de prévarications, de murmures, de révoltes contre le Seigneur ? Pourquoi enfin cette loi, cette loi divine est-elle devenue, selon l'expression de l'Apôtre, la force du péché, et un instrument de mort ? *Virtus peccati, minis-*

tratio mortis? C'est, comme il le dit lui-même, parce qu'elle n'était écrite que sur la pierre: *Litteris deformata in lapidibus*; c'est-à-dire que le Seigneur, pour y soumettre les hommes, se contentait de la leur proposer extérieurement, et de leur inspirer une haute idée de sa grandeur et une vive crainte de ses jugemens. Tel était le but de cet appareil terrible avec lequel la loi fut publiée. Le Seigneur descend sur le mont Sinaï avec tout l'éclat de sa puissance et de sa gloire : une nuée majestueuse le dérobe aux yeux des mortels: il ne manifeste sa puissance que par des éclairs et des foudres; la peine de mort, prononcée contre le téméraire qui osera approcher de cette montagne redoutable, le son éclatant de la trompette, les coups redoublés du tonnerre, portent dans tous les cœurs l'abattement et l'effroi : le peuple ne peut plus soutenir la présence du maître qui lui donne des lois ; il est contraint de demander que le Seigneur ne lui parle plus que par la voix de son ministre: ce médiateur de l'ancienne alliance ne peut lui-même cacher la frayeur qui l'agite. A la vue de ce spectacle effrayant, que n'eût pas promis le peuple consterné? Il s'engage à observer tout ce que le Seigneur vient de lui commander: *Omnia quæ locutus est Dominus faciemus.* Mais apprenons ici combien la crainte la plus vive est peu capable de changer les cœurs. Ce peuple d'esclaves n'attend que le moment de secouer le joug qui lui est imposé; sa crainte se dissipe avec la rapidité des éclairs qui l'ont produite; il retourne de toute la plénitude de son cœur aux vaines idoles auxquelles il n'a jamais cessé d'être attaché; il célèbre par une joie insensée et des fêtes sacriléges son crime et son ignominie.

Ah! mes frères, cette légèreté qui nous paraît si incroyable est véritablement dans la nature. On ne fait jamais long-temps ce qu'on ne fait qu'avec peine. La crainte peut suspendre l'effet des passions; mais elle ne les détruit pas : elle n'empêche pas qu'on ne soit toujours secrètement ennemi de la loi qui les condamne; elle couvre de cendres un feu toujours subsistant et toujours prêt à éclater. Non, il n'y a que l'amour qui puisse nous rendre constans et fidèles, parce que lui seul nous fait obéir avec joie, parce qu'il nous fait trouver notre bonheur dans l'obéissance même, et qu'il tourne vers le véritable bien le penchant invincible qui nous entraîne vers le plaisir. Ses impressions ne sont pas, comme celles de la crainte, des mouvemens passagers, des traces légères, et que le moindre souffle puisse effacer : il est fort comme la mort, dit l'Écriture, et les fleuves les plus rapides, les torrens les plus impé-

tueux, ne peuvent éteindre les chastes flammes qu'il allume dans nos ames.

Or cet amour, mes frères, Dieu le répand par son Esprit saint dans nos cœurs; et c'est là le précieux avantage de la nouvelle alliance sur l'ancienne. Car voici ce que dit le Seigneur par la bouche du prophète Jérémie: Le jour vient où je ferai avec la maison de Juda et la maison d'Israël une alliance nouvelle: alliance différente de celle que j'ai faite avec leurs pères, au jour où je les ai pris comme par la main pour les retirer de la servitude d'Égypte. Ils ont violé cette alliance, et par leur infidélité ils ont attiré sur eux ma colère, dit le Seigneur; mais voici l'alliance nouvelle que je ferai avec eux: j'imprimerai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur; je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple: *Dabo legem meam in visceribus eorum et in corde eorum scribam eam: et ero eis in Deum, et ipsi erunt mihi in populum.* Dans Ézéchiel: Je vous donnerai un cœur nouveau; je mettrai un esprit nouveau au milieu de vous; je vous ôterai votre cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair; mon esprit sera au dedans de vous, et je ferai que vous marchiez dans la voie de mes commandemens, que vous observiez mes ordonnances, et que vous fassiez les œuvres de justice. Telle est donc, dit saint Augustin, d'après ces oracles de l'Écriture, telle est la différence essentielle de la nouvelle et de l'ancienne alliance: *Hæc apparet distantia veteris et novi testamenti.* Dans l'une, la loi de Dieu est écrite sur la pierre, et les hommes y sont portés par le motif de la crainte qu'ils conçoivent de Dieu et de ses jugemens: dans la nouvelle, la même loi est écrite dans les cœurs, et les hommes y sont attirés par le saint amour, qui leur fait trouver les plus chastes délices dans l'observation même des commandemens: *Lex ibi in tabulis, hic in corde scribitur; et quod ibi extrinsecus terret, hic delectat intrinsecus.*

Comprenez, mes frères, cette doctrine de l'Écriture et des Pères, et concevez la véritable idée de la grace de Jésus-Christ: elle agit sur nous cette grace, et elle agit efficacement, puisqu'elle crée en nous un esprit et un cœur nouveaux: mais elle agit comme sur des êtres libres, et non pas comme sur des êtres inanimés. Elle ne nous contraint point; elle ne nous nécessite point, elle ne nous fait faire le bien qu'après nous l'avoir fait vouloir, et elle ne nous le fait vouloir qu'en nous le faisant aimer. Elle agit sur nous pour nous faire agir, et non pas pour nous dispenser d'agir. Ainsi c'est nous qui faisons le bien, mais c'est elle qui nous le fait faire: c'est nous qui le voulons, mais c'est elle qui nous le fait vouloir: c'est

nous qui méritons, mais c'est elle qui fait mériter ; et lorsque Dieu couronne en nous nos mérites, ce sont ses propres dons qu'il couronne.

Que ces vérités sont consolantes, mes frères, et qu'elles sont capables de nous faire concevoir une vive reconnaissance envers Dieu qui nous a appelés à une alliance si sainte et si avantageuse pour nous ! Alliance dans laquelle il promet à notre fidélité la plus magnifique de toutes les récompenses, et nous donne lui-même cette fidélité, où il met lui-même dans notre cœur les vertus et opère lui-même en nous les bonnes œuvres qui produisent nos mérites ! Mais aussi quelles lumières naissent de ces vérités, et quelles obligations elles nous imposent ! Ce n'est plus la rosée du ciel et la graisse de la terre que le Seigneur promet à notre fidélité, c'est lui-même qui doit être notre récompense ; c'est lui qui, par la vue qu'il nous donnera dans l'éternité de lui-même et de sa suprême beauté, comblera nos désirs et nous enivrera d'un torrent de délices. Les biens de la terre ne doivent donc plus être l'objet de nos désirs : ce n'est donc plus dans la vue d'obtenir les prospérités temporelles que nous devons le servir ; et si nous avions encore des idées si basses, des espérances si charnelles, dit saint Augustin, quoique Chrétiens par notre baptême et par le caractère sacré qui nous y a été imprimé, nous serions encore Juifs par le cœur, et nous appartiendrions plutôt à l'ancienne alliance qu'à la nouvelle : *In ipso populo christiano qui carnaliter vivunt, carnaliter sperant, carnaliter diligunt, adhuc ad vetus testamentum pertinent.* L'amour est le puissant ressort par lequel le Seigneur veut nous rendre fidèles à sa Loi : c'est donc aussi par le motif de ce saint amour que nous devons la pratiquer. Non, l'esprit que nous recevons dans la nouvelle alliance n'est pas un esprit de crainte et de servitude ; c'est l'esprit d'adoption des enfans : non, ce n'est plus comme un maître terrible que nous devons considérer le Seigneur notre Dieu ; c'est comme un père tendre et bienfaisant. Craignons-le, craignons ses jugemens, craignons les peines terribles dont il menace dans l'autre vie ceux qui rejettent dans celle-ci ses bienfaits et ses graces : rien de plus légitime que cette crainte; mais ne nous y bornons pas : craignons encore plus de lui déplaire, de l'offenser, de rien faire qui soit indigne du nom et de la dignité de ses enfans (L'abbé GÉRY.)

L'esprit du christianisme est un esprit de charité et de tendresse.

Il pourrait sembler, Chrétiens, que l'esprit du christianisme, en rendant nos pères plus forts, les aurait en même temps rendus moins sensibles, et que la fermeté de leur ame aurait diminué quelque chose de la tendresse de leur charité. Car, soit que ces deux qualités, je veux dire la douceur et le grand courage, dépendent de complexions différentes ; soit que ces hommes nourris aux alarmes, étant accoutumés de long-temps à n'être pas alarmés de leurs périls et abattus de leurs propres maux, ne puissent pas être aisément émus de tous les autres objets qui les frappent, nous voyons assez ordinairement que ces forts et ces intrépides prennent dans les hasards de la guerre, je ne sais quoi de moins doux et de moins sensible, pour ne pas dire de plus dur et de plus rigoureux.

Mais il n'en est pas de la sorte de nos généreux Chrétiens : ils sont fermes contre le péril; mais ils sont tendres à aimer leurs frères, et l'esprit tout-puissant qui les pousse sait bien le secret d'accorder de plus opposées contrariétés. C'est pourquoi nous lisons dans les Écritures que le Saint-Esprit forme les fidèles de deux matières bien différentes. Premièrement il les forme d'une matière molle, quand il dit par la bouche d'Ézéchiel : *Dabo vobis cor carneum* [1] : « Je vous donnerai un cœur de chair ; » et il les fait aussi de fer et d'airain, quand il dit à Jérémie : « Je t'ai mis « comme une colonne de fer et comme une muraille d'airain : » *Dedi te in columnam ferream et in murum æreum* [2]. Qui ne voit qu'il les fait d'airain pour résister à tous les périls, et qu'en même temps il les fait de chair pour être attendris par la charité? et de même que ce feu terrestre partage tellement sa vertu, qu'il y a des choses qu'il fait plus fermes et qu'il y en a d'autres qu'il rend plus molles, il en est à peu près de même de ce feu spirituel qui tombe aujourd'hui. Il affermit et il amollit, mais d'une façon extraordinaire; puisque ce sont les mêmes cœurs des disciples, qui semblent être des cœurs de diamant par leur fermeté invincible, qui deviennent des cœurs humains et des cœurs de chair par la charité fraternelle. C'est l'effet de ce feu céleste qui se repose aujourd'hui sur eux. Il amollit les cœurs des fidèles, il les a, pour ainsi dire, fondus, il les a saintement mêlés; et les faisant couler les uns dans les autres par la communication de la charité, il a composé

[1] Ezech., XXXVJ, 26. — [2] I, 18.

de ce beau mélange cette merveilleuse unité de cœur qui nous est représentée dans les Actes en ces mots : *Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una* [1]. « Dans toute la société des « fidèles, il n'y avait qu'un même cœur et qu'une même ame : » c'est ce qu'il nous faut expliquer.

Je pourrais développer en ce lieu les principes très relevés de cette belle théologie, qui nous enseigne que le Saint-Esprit étant le lien éternel du Père et du Fils, c'est à lui qu'il appartenait d'être le lien de tous les fidèles; et qu'ayant une force d'unir infinie, il les a unis en effet d'une manière encore plus étroite que n'est celle qui assemble les parties du corps. Mais supposant ces vérités saintes, et ne voulant pas entrer aujourd'hui dans cette haute théologie, je me réduis à vous proposer une maxime très fructueuse, la charité chrétienne, qui résulte de cette doctrine : c'est qu'étant persuadés par les Écritures que nous ne sommes qu'un même corps par la charité, nous devons nous regarder, non pas en nous-mêmes, mais dans l'unité de ce corps, et diriger par cette pensée toute notre conduite à l'égard des autres. Expliquons ceci plus distinctement par l'exemple de cette Église naissante qui fait le sujet de tout mon discours.

Je remarque donc dans les Actes, où son histoire nous est rapportée, deux espèces de multitude. Quand le Saint-Esprit descendit, il se fit premièrement une multitude assemblée par le bruit et par le tumulte. On entend du bruit, on s'assemble; mais quelle est cette multitude? Voici comme l'appelle le texte sacré : « Une « multitude confuse : » *Convenit multitudo et mente confusa est* [2]. Toutes les pensées y sont différentes ; les uns disent : « Qu'est-ce « que ceci? les autres en font une raillerie; ils sont ivres, ils ne le sont pas; » voilà une multitude confuse. Mais je vois quelque temps après une multitude bien autre, une multitude tranquille, une multitude ordonnée où tout conspire au même dessein : « Où il « n'y a qu'un cœur et qu'une ame : » *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una* [3]. D'où vient, mes frères, cette différence? C'est que dans cette première assemblée chacun se regarde en lui-même et prend ses pensées ainsi qu'il lui plaît suivant les mouvemens dont il est poussé : de là vient qu'elles sont diverses, et il se fait une multitude confuse, multitude tumultueuse. Mais, dans cette multitude des nouveaux croyans, nul ne se regarde comme détaché; on se considère comme dans le corps où l'on se trouve

[1] Act., IV, 30. — [2] Ibid., II, 6. — [3] Ibid., IV, 32.

avec les autres, on prend un esprit de société, esprit de concorde et de paix; et c'est l'Esprit du christianisme qui fait une multitude ordonnée, où il n'y a qu'un cœur et qu'une ame.

Qui pourrait vous dire, mes frères, le nombre infini d'effets admirables que produit cette belle considération par laquelle nous nous regardons, non pas en nous-mêmes, mais en l'unité de l'Église? Mais parmi tant de grands effets, je vous prie, retenez-en deux qui feront le fruit de cet entretien : c'est qu'elle extermine deux vices qui sont les deux pestes du christianisme, l'envie et la dureté. L'envie qui se fâche du bien des autres, la dureté qui est insensible à leurs maux; l'envie qui nous pousse à ruiner nos frères, et l'esprit d'intérêt qui nous rend coupables de la misère qu'ils souffrent par un refus cruel.

Et premièrement, Chrétiens, la malignité de l'envie n'est pas capable de troubler les ames qui savent bien se considérer dans cette unité de l'Église; et la raison en est évidente : car l'envie ne naît en nos cœurs que du sentiment de notre indigence, lorsque nous voyons dans les autres ce que nous croyons qui nous manque. Or, si nous voulons nous considérer dans cette unité de l'Église, il ne reste plus d'indigence, nous nous y trouvons infiniment riches, par conséquent, l'envie est éteinte. Celle-là, dites-vous, a de grandes graces, elle a des talens extraordinaires pour la conduite spirituelle; la nature qui s'en inquiète croit que son éclat diminue le nôtre; quels remèdes contre ces pensées qui attaquent quelquefois les meilleures ames? Ne vous regardez pas en vous-mêmes, c'est là que vous vous trouverez indigente : ne vous comparez pas avec les autres, c'est là que vous verrez l'inégalité; mais regardez et vous et les autres dans l'unité du corps de l'Église; tout est à vous dans cette unité, et par la fraternité chrétienne tous les biens sont communs entre les fidèles. C'est ce que j'apprends de saint Augustin par ces excellentes paroles. Mes frères, dit-il, ne vous plaignez pas s'il y a des dons qui vous manquent : « Aimez « seulement l'unité, et les autres ne les auront que pour vous : » *Si amas unitatem, etiam tibi habet quisquis in illa habet aliquid.* Si la main avait son sentiment propre, elle se réjouirait de ce que l'œil éclaire, parce qu'il éclaire pour tout le corps; et l'œil n'envierait à la main ni sa force ni son adresse, qui le sauvent lui-même en tant de rencontres. Voyez les Apôtres du Fils de Dieu : autrefois ils étaient toujours en querelle au sujet de la primauté; mais depuis que le Saint-Esprit les a faits un cœur et une ame, ils ne sont plus jaloux ni contentieux. Ils croient tous parler par saint Pierre, ils

croient présider avec lui; et si son ombre guérit les maladies, toute l'Église prend part à ce don et s'en glorifie en notre Seigneur. Ainsi, mes frères, dit saint Augustin, ne nous regardons pas en nous-mêmes; aimons l'unité du corps de l'Église, aimons-nous nous-mêmes en cette unité; les richesses de la charité fraternelle suppléeront le défaut de notre indigence, et ce que nous n'avons pas en nous-mêmes, nous le trouverons très abondamment dans cette unité merveilleuse : *Si amas unitatem, etiam tibi habet quisquis in illa habet aliquid.* Voilà le moyen d'exclure l'envie. *Tolle invidiam, et tuum est quod habeo : tollam invidiam, et meum est quod habes :* « Otez l'envie, ce que j'ai est à vous, ce que vous « avez est à moi; tout est à vous par la charité. » Dieu vous donne des graces extraordinaires; ah! mon frère, je m'en réjouis, j'y veux prendre part avec vous, j'en veux même jouir avec vous dans l'unité du corps de l'Église. L'envie seule nous peut rendre pauvres; parce qu'elle seule nous peut priver de cette sainte communication des biens de l'Église.

Mais, si nous avons la consolation de participer aux biens de nos frères, quel serait notre dureté si nous ne voulions pas ressentir leurs maux? et, c'est ici qu'il faut déplorer le misérable état du christianisme. Avons-nous jamais ressenti que nous sommes les membres d'un corps? Qui de nous a langui avec les malades? qui de nous a pâti avec les faibles? qui de nous a souffert avec les pauvres? Quand je considère, fidèles, les calamités qui nous environnent, la pauvreté, la désolation, le désespoir de tant de familles ruinées, il me semble que de toutes parts il s'élève un cri de misère à l'entour de nous qui devrait nous fendre le cœur, et qui peut-être ne frappe pas nos oreilles. Car, ô riche superbe et impitoyable, si tu entendais cette voix, ne pourrait-elle pas obtenir de toi quelque retranchement médiocre des superfluités de ta table? pourrait-elle pas obtenir qu'il y eût quelque peu moins d'or dans ces riches ameublemens dans lesquels tu te glorifies? et tu ne sens pas, misérable, que la cruauté de ton luxe arrache l'ame à cent orphelins auxquels la Providence divine a assigné la vie sur ce fonds.

Mais peut-être que vous me direz qu'il se fait des charités dans l'Église. Chrétiens, quelles charités! quelques misérables aumônes, faibles et inutiles secours d'une extrême nécessité, que nous répandons d'une main avare, comme une goutte d'eau sur un grand brasier, ou une miette de pain dans la faim extrême. La charité ne donne pas de la sorte : elle donne libéralement, parce qu'elle sent la misère, parce qu'elle s'afflige avec l'affligé, et que soulageant le

nécessiteux, elle-même se sent allégée. C'est ainsi qu'on vivait dans ces premiers temps où j'ai tâché de vous rappeler. Quand on voyait un pauvre en l'Église, tous les fidèles étaient touchés; aussitôt chacun s'accusait soi-même, chacun regardait la misère de ce pauvre membre affligé comme la honte de tout le corps, et comme un reproche sensible de la dureté des particuliers: c'est pourquoi ils mettaient leurs biens en commun, de peur que personne ne fût coupable de l'indigence de l'un de ses frères. Et Ananias ayant méprisé cette loi que la charité avait imposée, il fut puni exemplairement comme un infâme et comme un voleur, quoiqu'il n'eût retenu que son propre bien: de là vient qu'il est nommé par saint Chrysostôme: « Le voleur de son propre bien: » *Rerum suarum fur.* Tremblons donc, tremblons, Chrétiens, et, étant imitateurs de son crime, appréhendons aussi son supplice.

Et que l'on ne m'objecte pas que nous ne sommes plus tenus à ces lois, puisque cette communauté ne subsiste plus; car quelle est la honte de cette parole? Sommes-nous encore Chrétiens, s'il n'y a plus de communauté entre nous? Les biens ne sont plus en commun; mais il sera toujours véritable que la charité est commune, que la charité est compatissante, que la charité regarde les autres. Les biens ne sont donc plus en commun par une commune possession, mais ils sont encore en commun par la communication de la charité; et la Providence divine, en divisant les richesses aux particuliers, a trouvé ce nouveau secret de les remettre en commun par une autre voie, lorsqu'elle en commet la dispensation à la charité fraternelle qui regarde toujours l'intérêt des autres. (BOSSUET, *IIe Sermon pour le jour de la Pentecôte.*)

Péroraison.

Concluons par ces paroles consolantes de saint Augustin: Ames fidèles, vous qui avez aujourd'hui reçu les dons de l'Esprit saint, ou qui du moins avez entendu sa voix, il ne tient qu'à vous, si vous voulez, de persévérer dans sa grace: *O homo, in eo quod audieras, perseverares, si velles.* Eh! pourquoi ne le voudriez-vous pas? tout vous y engage, l'intérêt de Dieu même et votre propre intérêt. Je dis l'intérêt de Dieu; car ne pensez pas que ce soit sans une violence extrême que le Saint-Esprit se voit banni d'un cœur dont il est si jaloux: il en est affligé, dit l'Écriture: *Afflixerunt Spiritum sanctum ejus*[1]. Et quoique sa félicité soit indépendante de notre bonheur

[1] Is., LXIII, 10.

toutefois son amour infini lui fait ressentir nos mépris à proportion de ce que ses bontés ont droit d'attendre de reconnaissance de nos cœurs. Ne contristez donc point l'Esprit saint par vos injurieuses résistances, disait saint Paul aux premiers fidèles : *Nolite contristare Spiritum sanctum*[1]. Souvenez-vous que vos ames sont ses conquêtes, ses épouses, ses temples mêmes. Conquêtes achetées du pur sang d'un Dieu : *Quam acquisivit sanguine suo*[2]. Épouses chéries et recherchées de toute éternité : *Sponsabo te mihi in sempiternum*[3]. Temples consacrés par autant d'onctions réitérées que vous avez reçu de sacremens : *Nescitis quia templum Dei estis*[4]. Après cela, peut-il être indifférent à votre perte? Mais vous, pouvez-vous être insensibles à son éloignement? Votre propre intérêt ne vous engage-t-il pas à conserver soigneusement ses graces? N'est-il pas à craindre qu'après tant d'outrages vous n'arriviez enfin à ce dernier péché contre le Saint-Esprit, qui n'est autre, selon saint Augustin, que l'impénitence finale? Péché qui ne se consomme, à la vérité, qu'à la mort; mais qui dès cette vie, dit saint Paul, amasse un trésor de colère. Péché enfin qui est proprement l'ouvrage de l'homme obstiné dans sa malice; mais qui n'en est pas moins le châtiment d'un Dieu justement irrité de tant d'infidélités criminelles.

Seigneur, préservez-nous d'un malheur si funeste; et quelque grandes qu'aient été nos iniquités, ne nous privez point de votre Esprit, gage précieux de votre amour, source féconde de tout bien, principe unique de toute vie spirituelle : *Spiritum sanctum tuum ne auferas a me*[5] : fortifiez les liens qui nous unissent à lui : écartez tout ce qui peut les rompre ou les affaiblir, et rendez-les de notre part autant que de la sienne indissolubles et éternels : *Spiritu principali confirma me*[6]. Faites, surtout, que par le bon usage de ses graces nous en méritions la plénitude, et que par de généreux efforts nous nous en assurions la stabilité; c'est, Chrétiens auditeurs, tout le fruit que nous devons tirer de ce mystère, et le seul moyen sûr d'arriver à l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, etc. (Le P. Segaud.)

[1] Eph., IV, 30. — [2] Act., XX, 28. — [3] Os., II, 19. — [4] I Cor., III, 16. — [5] Ps. L, 13. — [6] Ibid., XIV.

SAINTE-TRINITÉ.

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LE MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ.

Videte quod ego sim solus, et non sit alius Deus præter me.

Considérez que je suis le Dieu unique, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi. (*Deut.*, 32, 39.)

Cui similem fecistis Deum, aut quam imaginem ei ponetis?

A qui avez-vous fait ressembler Dieu, et quelle image en tracerez-vous? (*Is.*, 40, 18.)

Magnus consilio, et incomprehensibilis cogitatu.

Vous êtes grand dans vos conseils, et incompréhensible dans vos pensées. (*Jerem.*, 32, 29.)

Ecce Deus magnus vincens scientiam nostram.

Certes, Dieu est grand et passe toute notre science. (*Job.*, 36, 26.)

Posuit Deus tenebras latibulum suum.

Dieu a choisi sa retraite dans les ténèbres. (*Ps.* 17, 13.)

Videmus nunc per speculum et in ænigmate, tunc autem facie ad faciem.

Nous ne voyons maintement que comme dans un miroir et par énigme; mais alors nous verrons Dieu face à face. (*I Cor.*, 13, 12.)

Unus Dominus, una Fides, unum Baptisma.

Il n'y a qu'un Dieu souverain Seigneur, une Foi et un Baptême. (*Ephes.*, 4, 5.)

Docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.

Instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. (*Matth.*, 2, 8, 19.)

Nemo novit Filium nisi Pater, neque Patrem quis novit nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare.

Nul ne connaît le Fils que le Père, comme nul ne connaît le

Père que le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le révéler. (*Id.*, 11, 27.)

O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei! quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus!

O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugemens sont incompréhensibles et ses voies impénétrables! (*Rom.*, 11, 33.)

Tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum et Spiritus Sanctus, et hi tres unum sunt.

Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois sont une même chose. (*I Joan.*, 5, 7.)

Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum.

La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. (*Joan.*, 17, 3.)

Pater sancte, serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos.

Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. (*Id.*, 11.)

Invisibilia Dei, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur.

Les grandeurs invisibles de Dieu deviennent visibles en se faisant connaître par ses ouvrages. (*Rom.*, 1, 20.)

Mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei, in similitudinem imaginis corruptibilis hominis.

Ils ont transféré l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible, à l'image et à la ressemblance d'un homme corruptible. (*Id.*, 1, 23.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LE MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ.

EXORDE.

Pater sancte, serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos.

Père saint, gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. (*Joan.*, XVII, 11.)

Quand je considère en moi-même l'éternelle félicité que notre Dieu nous a préparée; quand je songe que nous verrons sans obscurité tout ce que nous croyons sur la terre, que cette lumière inaccessible nous sera ouverte, et que la Trinité adorable nous découvrira ses secrets; que là nous verrons le vrai Fils de Dieu sortant éternellement du sein de son Père et demeurant éternellement dans le sein du Père; que nous verrons le Saint-Esprit, ce torrent de flamme, procéder des embrassemens mutuels que se donnent le Père et le Fils, ou plutôt qui est lui-même l'embrassement, l'amour et le baiser du Père et du Fils; que nous verrons cette unité si inviolable, que le nombre n'y peut apporter de division, et ce nombre si bien ordonné, que l'unité n'y met pas de confusion; mon ame est ravie, Chrétiens, de l'espérance d'un si beau spectacle, et je ne puis que m'écrier avec le Prophète: « Que « vos tabernacles sont beaux, ô Dieu des armées! mon cœur lan- « guit et soupire après la maison du Seigneur [1]. » Et puisque notre unique consolation dans ce misérable pèlerinage, c'est de penser aux biens éternels que nous attendons en la vie future, entretenons-nous ici bas, mes frères, des merveilles que nous verrons dans le Ciel, et parlons, quoique en bégayant, des secrets et ineffables mystères qui nous seront un jour découverts dans la sainte cité de Sion, dans la cité de notre Dieu, « que Dieu a fondée éternelle- « ment [2]. » Mais d'autant que ceux-là pénètrent le mieux les secrets divins, qui s'abaissent plus profondément devant Dieu, prosternons-

[1] Ps. LXXXIII, 1. — [2] Ibid., XLVII, 9.

nous de cœur et d'esprit devant cette majesté infinie; et afin qu'elle nous soit favorable, prions la Mère de miséricorde qu'elle nous impètre par ses prières cet Esprit qui la remplit si abondamment, lorsque l'Ange l'eut saluée par ces paroles que nous lui disons : *Ave, Maria.*

Cette Trinité increéée, souveraine, toute puissante, incompréhensible, afin de nous donner quelque idée de sa perfection infinie, a fait une trinité créée sur la terre, et a voulu imprimer en ses créatures une image de ce mystère ineffable, qui associe le nombre avec l'unité d'une manière si haute et si admirable. Si vous désirez savoir, Chrétiens, quelle est cette trinité créée dont je parle, ne regardez point le ciel, ni la terre, ni les astres, ni les élémens, ni toute cette diversité qui nous environne; rentrez en vous-mêmes, et vous la verrez : c'est votre ame, c'est votre intelligence, c'est votre raison qui est cette trinité dépendante, en laquelle est représentée cette Trinité souveraine. C'est pourquoi nous voyons dans les Écritures et dans la création de cet univers, que la Trinité n'y paraît que lorsque Dieu résolut de produire l'homme. Remarquez que tous les autres ouvrages sont faits par une parole de commandement, et l'homme par une parole de consultation : « Que la « lumière soit faite, que le firmament soit fait : » *Fiat lux* [1]; c'est une parole de commandement. L'homme est créé d'une autre manière, qui a quelque chose de plus magnifique. Dieu ne dit pas : Que l'homme soit fait; mais toute la Trinité assemblée prononce par un conseil commun : « Faisons l'homme à notre image et ressem-« blance. » Quelle est cette nouvelle façon de parler? Et pourquoi est-ce que les personnes divines commencent seulement à se déclarer, quand il est question de former Adam? est-ce qu'entre les créatures l'homme est la seule qui se peut vanter d'être l'ouvrage de la Trinité? Nullement, il n'en est pas de la sorte; car toutes les opérations de la très sainte Trinité sont inséparables. D'où vient donc que la Trinité très auguste se découvre si hautement pour créer notre premier Père, si ce n'est pour nous faire entendre qu'elle choisit l'homme entre toutes les créatures, pour y peindre son image et sa ressemblance? De là vient que les trois personnes divines s'assemblent, pour ainsi dire, et tiennent conseil pour former l'ame raisonnable; parce que chacune de ces trois personnes doit en quelque sorte contribuer quelque chose de ce qu'elle a de propre pour l'accomplissement d'un si grand ouvrage.

[1] Gen., I, 3.

En effet, comme la Trinité très auguste a une source et une fontaine de divinité, ainsi que parlent les Pères grecs, un trésor de vie et d'intelligence, que nous appelons le Père, où le Fils et le Saint-Esprit ne cessent jamais de puiser; de même l'ame raisonnable a son trésor qui la rend féconde : tout ce que les sens lui apportent du dehors, elle le ramasse au dedans, elle en fait comme un réservoir, que nous appellons la mémoire : et de même que ce trésor infini, c'est-à-dire le Père éternel, contemplant ses propres richesses, produit son Verbe qui est son image; ainsi l'ame raisonnable, pleine et enrichie de belles idées, produit cette parole intérieure que nous appelons la pensée, ou la conception, ou le discours, qui est la vive image des choses. Car ne sentons-nous pas, Chrétiens, que lorsque nous concevons quelque objet, nous nous en faisons en nous-mêmes une peinture animée, que l'incomparable saint Augustin appelle « le fils de notre cœur, » *filius cordis tui?* Enfin, comme en produisant en nous cette image qui nous donne l'intelligence, nous nous plaisons à entendre, nous aimons par conséquent cette intelligence; et ainsi de ce trésor qui est la mémoire, et de l'intelligence qu'elle produit, naît une troisième chose qu'on appelle amour, en laquelle sont terminées toutes les opérations de notre ame. Ainsi du Père qui est le trésor, et du Fils qui est la raison et l'intelligence, procède cet Esprit infini qui est le terme de l'opération de l'un et de l'autre : et comme le Père, ce trésor éternel, se communique sans s'épuiser; ainsi ce trésor invisible et intérieur que notre ame renferme en son propre sein, ne perd rien en se répandant : car notre mémoire ne s'épuise pas par les conceptions qu'elle enfante; mais elle demeure toujours féconde, comme Dieu le Père est toujours fécond.

Or, encore que cette image soit infiniment éloignée de la perfection de l'original, elle ne laisse pas d'être très noble et très excellente; parce que c'est la Trinité même qui a bien voulu la former en nous : et de là vient qu'en produisant l'homme, qui, par les opérations de son ame, devait en quelque façon imiter celles de la Trinité toujours adorable, cette même Trinité d'un commun accord prononce cette parole sacrée, si glorieuse à notre nature : « Faisons « l'homme à notre image et ressemblance. » C'est encore pour cette raison que le Fils de Dieu a voulu que les trois divines personnes parussent dans notre nouvelle naissance, et que nous y fussions consacrés au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Admirez

[1] Gen., I, 26.

ici, Chrétiens, les profonds conseils de la Providence dans le rapport merveilleux des divins mystères. Où est-ce que l'homme a été formé? dans la création. Où est-ce que l'homme est réformé? dans le saint baptême, qui est une seconde création, où la grace de Jésus-Christ nous donne une nouvelle naissance et nous fait des créatures nouvelles. Quand nous sommes formés premièrement par la création, la Trinité s'y découvre par ces paroles : « Faisons « l'homme à notre image et ressemblance [1] : » quand nous sommes régénérés, quand le Saint-Esprit nous réforme dans les eaux sacrées du baptême, toute la Trinité y est appelée. La Trinité dans la création, la Trinité dans la régénération; n'est-ce pas afin que nous comprenions que le Fils de Dieu rétablit en nous la première dignité de notre origine, et qu'il répare miséricordieusement en nos ames l'image de la Trinité adorable que notre création nous avait donnée et que notre péché avait obscurcie?

Mais passons encore plus loin : afin que la Trinité très indivisible éclatât plus visiblement dans les hommes, il a plu à notre Seigneur Jésus-Christ que son Église en fût une image, comme la suite de ce discours le fera paraître. Qui est-ce qui nous a enseigné cette belle théologie? Chrétiens, c'est Jésus-Christ même qui nous l'a montrée dans les paroles que j'ai tirées pour mon texte. « Père « saint, dit-il à son Père, gardez ceux que vous m'avez donnés [2]. » Qui sont ceux que le Père a donnés au Fils? Ce sont les fidèles, qui, étant unis par l'Esprit de Dieu, composent cette sainte société que nous exprimons par le nom d'Église. « Gardez-les, dit-il, afin « qu'ils soient un. » Ils sont un, dit le Fils de Dieu; c'est-à-dire que leur multitude n'empêche pas une parfaite unité : et afin qu'il ne fût pas permis de douter que cette mystérieuse unité, qui doit assembler le corps de l'Église, ne fût l'image de cette unité ineffable qui associe les trois personnes divines, Jésus-Christ l'explique en ces mots : « Qu'ils soient un, dit-il, comme nous [3] » ; et un peu après : « Comme vous, Père, êtes en moi et moi en vous, ainsi je « vous prie qu'ils soient un en nous [4]; » et encore : « Je leur ai « donné, dit-il, la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient « un comme nous [5]. » O grandeur! ô dignité de l'Église! ô sainte société des fidèles, qui doit être si parfaite et si achevée, que Jésus-Christ ne lui donne point un autre modèle que l'unité même du Père, et du Fils, et de l'Esprit qui procède du Père et du Fils! Qu'ils soient un, dit le Fils de Dieu, non point comme les Anges,

[1] Gen., I, 26. — [2] Joan., XVII, 31. — [3] Ibid. — [4] Ibid., 21. — [5] Ibid., 22.

ni comme les Archanges, ni comme les Chérubins, ni comme les Séraphins; « mais qu'ils soient, dit-il, un comme nous. » Entendons le sens de cette parole : comme nous sommes un dans le même être, dans la même intelligence, dans le même amour; ainsi qu'ils soient un comme nous; c'est-à-dire, un dans le même être par leur nouvelle nativité; un dans la même intelligence par la doctrine de vérité; un dans le même amour par le lien de la charité. C'est de cette triple unité que j'espère vous entretenir aujourd'hui avec l'assistance divine. (Bossuet, *sur le Mystère de la Très-Sainte-Trinité.*)

La Trinité dans l'Ancien-Testament.

« Les cieux, dit David, ont été créés par la parole du Seigneur, « et l'armée des cieux par le souffle de sa bouche [1]. » Cette parole dont il est parlé en cet endroit, n'est donc pas un vain bruit qui frappe l'air et auquel notre esprit attache une signification, et cet esprit n'est pas cet air même que les organes de la respiration attirent et repoussent tour à tour; mais cette parole, c'est ce Verbe qui était en Dieu dès le commencement et qui était Dieu, et ce souffle, c'est l'Esprit de toute vérité, qui procède du Père. Il faut en conséquence ici trois personnes : le Seigneur qui ordonne, le Verbe qui crée, et l'Esprit-Saint qui consolide et perfectionne l'ouvrage.

Et pour que vous sachiez que David, par cette parole, n'entend point celle qui sort de la bouche par les organe de la prononciation, mais celle qui est véritablement subsistante dans la personne du Verbe, il dit ailleurs : « Il enverra sa parole [2]. » Or, une parole qui ne serait point subsistante ne pourrait pas être envoyée. Le même prophète parle ailleurs du Saint-Esprit précisément dans les mêmes termes : « Vous enverrez votre Esprit [3]. »

Jérémie, à son tour, nous adresse cette éloquente apostrophe : « Qui a assisté au conseil du Seigneur, et a vu et a écouté sa parole [4]? » Or, la parole de l'homme ne se voit pas : il n'y a que la parole de Dieu qui puisse se rendre visible, parce qu'elle est une substance. C'est encore dans le même sens que l'Écriture nous dit : « L'Esprit de Dieu reposait sur les eaux [5]. » Ces paroles nous prouvent bien que le Saint-Esprit n'est pas une chose qui passe, mais

[1] Ps. xxxii, 6. — [2] Ibid., cxlvii, 4. — [3] Ibid., ciii, 30. — [4] Jer., xxiii, 18.— [5] Gen., i, 2.

bien une substance véritable qui échauffe et féconde toutes choses. Ce n'est donc pas en vain que nous nous appuyons sur les Écritures de l'ancien Testament : Dieu nous y a révélé, quoique avec encore quelque obscurité, l'adorable mystère de la Trinité des personnes et de l'unité parfaite de nature. (Saint GRÉGOIRE DE NYSSE.)

Caractères distinctifs des personnes divines.

La foi nous enseigne à reconnaître un seul Dieu, et dans ce seul Dieu une seule personne qui est sans principe : c'est le Père ; une seule personne qui est engendrée : c'est le Fils. Il est Dieu comme le Père. Nous lui en donnons le nom, parce qu'il en a véritablement la nature, comme nous l'appelons Seigneur, pour marquer le souverain empire sur toutes choses, qui lui convient aussi bien qu'à son Père. Enfin, il est une seule personne qui procède : c'est le Saint-Esprit. Il est Dieu comme les deux autres personnes, et leur est égal en toutes choses.

Gardons-nous aussi, soit d'avancer que le Père a eu un principe, soit de dire que le Fils et le Saint-Esprit n'en ont pas eu : ce serait confondre les caractères particuliers qui distinguent les personnes.

Le Père est véritablement père, et bien plus véritablement que ceux qui portent ce nom parmi les hommes ; non seulement parce qu'il est père d'une manière qui lui est toute particulière et ne convient qu'à lui, mais encore parce que, pour être père, il n'a eu besoin que de lui-même, et qu'il l'a été de toute éternité.

De même le Fils est vraiment fils, parce qu'il est seul, qu'il est engendré par une seule personne, et d'une manière qui ne convient qu'à lui ; qu'il l'a été de toute éternité, et que, bien qu'il ait eu un principe, il n'a pourtant pas eu de commencement.

De même encore le Saint-Esprit est véritablement saint, parce qu'aucun être ne l'est de la même manière que lui. Il n'a point reçu cette sainteté, mais il est lui-même la sainteté. Elle n'est point dans lui susceptible d'augmentation ou de diminution comme dans les hommes, et il n'a point commencé, il n'aura pas non plus de fin : car c'est là ce qui est commun au Père, au Fils, au Saint-Esprit, de n'avoir point été créés, comme il est commun au Fils et au Saint-Esprit d'être sortis du Père. Leurs caractères distinctifs sont : pour le Fils, d'avoir été engendré, et pour le Saint-Esprit, de

procéder de tous les deux. (Saint Grégoire de Nazianze, *Discours* XXIII.)

Nous sommes l'image de l'unité qui associe les trois personnes divines, parce que nous sommes un dans le même être par notre nouvelle nativité.

Encore que la génération éternelle par laquelle le Fils procède du Père surpasse infiniment les intelligences de toutes les créatures mortelles et même de tous les esprits bienheureux, toutefois ne laissons pas de porter nos vues dans le sein du Père éternel, pour y contempler le mystère de cette génération ineffable. Mais de peur que cette lumière ne nous aveugle, regardons-la comme réfléchie dans ce beau miroir des Écritures divines que le Saint-Esprit nous a préparé pour s'accommoder à notre portée.

La première chose que je remarque dans la génération du Verbe éternel, c'est que le Père l'engendre en lui-même, contre l'ordinaire des autres pères qui engendrent nécessairement au dehors. Nous apprenons des Écritures que le Fils procède du Père : « Je « suis, dit-il, sorti de Dieu [1]. » Tout ce qui est produit, il faut qu'il soit tiré du néant, comme, par exemple, le ciel et la terre ; ou qu'il soit produit de quelque chose, comme les plantes et les animaux. Que le Fils unique de Dieu ait été tiré du néant, c'est ce que les ariens mêmes, qui niaient la divinité du Sauveur du monde, n'ont jamais osé avancer. En effet, puisque le Verbe éternel est le Fils de Dieu par nature, il ne peut être tiré du néant ; autrement il ne serait pas engendré, il ne procèderait pas comme Fils ; et lui, qui est le vrai Fils de Dieu, le Fils singulièrement et par excellence, et qui est appelé dans les Écritures le propre Fils du Père éternel, ne serait en rien différent de ceux qui le sont par adoption. Par conséquent il est clair que le Fils de Dieu ne peut pas être tiré du néant, et ce blasphème serait exécrable : que s'il n'a pas été tiré du néant, voyons d'où il a été engendré.

C'est une loi nécessaire et inviolable que tout fils doit recevoir en lui-même quelque partie de la substance du père ; et c'est pourquoi, quand nous parlons d'un fils à un père, nous disons que c'est un autre lui-même : si donc mon Sauveur est le Fils de Dieu, qui ne voit qu'il doit être formé de la propre substance de Dieu ? Mais ne concevons ici rien de mortel ; éloignons de notre esprit et de nos pensées tout ce qui ressent la matière ; ne croyons pas que le Fils

[1] Joan., xvi, 27.

de Dieu ait reçu seulement en lui-même quelque partie de la substance du Père; car, puisqu'il est essentiel à Dieu d'être simple et indivisible, sa substance ne souffre point de partage; et par conséquent, si le Verbe, en cette belle qualité de fils, doit participer nécessairement à la substance de Dieu son Père, il la reçoit sans division, elle lui est communiquée tout entière; et le Père, qui le produit du fond même de son essence, la répand sur lui sans réserve. Et d'autant que la nature divine ne peut être ni séparée ni distraite, si le Fils sortait hors du Père, s'il était produit hors de lui, jamais il ne recevrait son essence, et il perdrait le titre de fils: de sorte que, afin qu'il soit fils, il faut que son Père l'engendre en lui même.

C'est ce que nous apprenons par les Écritures: dites-le-nous, bien-aimé disciple, qui avez bu ces secrets célestes dans le sein et dans le cœur du Verbe éternel: « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu [1]; » c'est-à-dire, dès que le Verbe a été, il était en Dieu: il a donc été produit en Dieu même: c'est pourquoi il procède de Dieu comme son verbe, comme sa conception, comme sa pensée, comme la parole intérieure par laquelle il s'entretient en lui-même de ses perfections infinies: il ne peut donc pas être séparé de lui. Méditez cette admirable doctrine: tout ce qui engendre est vivant; engendrer, c'est une fonction de vie; et la vie de Dieu, c'est l'intelligence: donc il engendre par intelligence. Or l'entendement n'agit qu'en lui-même; il ne se répand point au dehors: au contraire, tout ce qu'il rencontre au dehors, il s'efforce de le ramasser au dedans; de là vient que nous disons ordinairement que nous comprenons une chose, que nous l'avons mise dans notre esprit, lorsque nous l'avons entendue. Ainsi cette essence infinie, souverainement immatérielle, qui ne vit que de raison et d'intelligence, ne souffre pas que rien soit engendré en elle, si ce n'est par la voie de l'intelligence; et par conséquent le verbe éternel, la sagesse et la pensée de son Père, étant produit par intelligence, naît et demeure dans son principe: *Hoc erat in principio apud Deum* [2].

C'est ce que le grave Tertullien nous explique admirablement dans cet excellent apologétique: « Cette parole, dit ce grand homme, « nous disons que Dieu la profère, et l'engendre en la proférant: » car c'est une parole substantielle qui porte en elle-même toute la vertu, toute l'énergie, toute la substance du principe qui la produit.

[1] Joan., I, 1. — [2] Ibid., 2.

« Et c'est pourquoi, dit Tertullien, nous l'appelons Fils de Dieu, à « cause de l'unité de substance. » Après, il compare le Fils de Dieu au rayon que la lumière produit sans rien diminuer de son être, sans rien perdre de son éclat; et il conclut « qu'il est sorti de la « tige, mais qu'il ne s'en est pas retiré : » *Non recessit, sed excessit.* O Dieu ! mon esprit se confond; je me perds, je m'abîme dans cet océan; mes yeux faibles et languissans ne peuvent plus supporter un si grand éclat. Reprenons, fidèles, de nouvelles forces, en reposant un peu notre vue sur des objets qui soient plus de notre pensée.

Sainte société des fidèles, Église remplie de l'Esprit de Dieu, chaste épouse de mon Sauveur, vous représentez sur la terre la génération du Verbe éternel dans votre bienheureuse fécondité. Dieu engendre, et vous engendrez : Dieu, comme nous avons dit, engendre en lui-même; sainte Église, où engendrez-vous vos enfans? Dans votre paix, dans votre concorde, dans votre unité, dans votre sein et dans vos entrailles. Heureuse maternité de l'Église! les mères que nous voyons sur la terre conçoivent, à la vérité, leur fruit en leur sein; mais elles l'enfantent hors de leurs entrailles : au contraire la sainte Église, elle conçoit hors de ses entrailles, elle enfante dans ses entrailles. Un infidèle vient à l'Église, il demande d'être associé avec les fidèles : l'Église l'instruit et le catéchise; il n'est pas encore en son sein, il n'est point encore en son unité; elle n'enfante pas encore, mais elle conçoit : ainsi elle ne conçoit pas en son sein; aussitôt qu'elle nous enfante, nous commençons à être en son unité. C'est ainsi que vous engendrez, sainte Église, à l'imitation du Père éternel. Engendrer, c'est incorporer; engendrer vos enfans, ce n'est pas les produire au dehors de vous; c'est en faire un même corps avec vous; et comme le Père, engendrant son Fils, le fait un même Dieu avec lui, ainsi les enfans que vous engendrez, vous les faites ce que vous êtes, en formant Jésus-Christ en eux; et comme le Père engendre le Fils, en lui communiquant son même être, ainsi vous engendrez vos enfans en leur communiquant cet être nouveau que la grace vous a donnée en notre Seigneur Jésus-Christ : *Ut sint unum sicut et nos* [1]. Ce que je dis du Père et du Fils, je le dis encore du Saint-Esprit, qui sont trois choses et la même chose. C'est pourquoi saint Augustin dit : « En Dieu il y a un nombre, en Dieu il n'y a point de « nombre; quand vous comptez les trois personnes, vous voyez un « nombre; quand vous demandez ce que c'est, il n'y a plus de

[1] Joan., XVII, 11.

« nombre : on répond que c'est un seul Dieu. Parce qu'elles sont « trois, voilà comme un nombre : quand vous recherchez ce « qu'elles sont, le nombre s'échappe, vous ne trouvez plus que « l'unité simple : » *Quia tres sunt, tamquam est numerus : si quæris quid tres, non est numerus.* Ainsi en est-il de l'Église : comptez les fidèles, vous voyez un nombre : que sont les fidèles? il n'y a plus de nombre; ils sont tous un même corps en notre Seigneur : « Il n'y « a plus ni Grec, ni Barbare, ni Romain, ni Scythe, mais un seul « Jésus-Christ, qui est tout en nous [1] : » *Ut sint unum sicut et nos.* (BOSSUET.)

Nous sommes l'image de l'unité qui associe les trois personnes divines, parce que nous sommes un dans la même intelligence par la doctrine de vérité.

Contemplons dans les Écritures comment le Fils et le Saint-Esprit reçoivent continuellement en eux-mêmes la vie et l'intelligence du Père; et premièrement pour le Fils, voici comme il parle dans son Évangile en saint Jean : « En vérité, en vérité je vous dis, « le Fils ne peut rien faire de lui-même, et il ne fait que ce qu'il « voit faire à son Père, et tout ce que le Père fait, le Fils le fait sem-« blablement; car le Père aime le Fils, et il lui montre tout ce « qu'il fait. [2]» Quand nous entendons ces paroles, aussitôt notre faible imagination se représente le Père opérant et le Fils regardant ses œuvres, à peu près comme un apprenti qui s'instruit en voyant travailler son maître; mais si nous voulons entendre les secrets divins, détruisons ces idoles vaines et charnelles que l'accoutumance des choses humaines élève dans nos cœurs ; détruisons, dis-je, ces idoles par le foudre des Écritures. Si le Père agissait premièrement et que le Fils le regardât faire, et après qu'il agît lui-même à l'imitation de son Père, il s'ensuivrait nécessairement que leurs opérations seraient séparées. Or, nous apprenons par les Écritures que « tout ce que le Père fait est fait par son Fils : » *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil* [3] ; « Par lui toutes « choses ont été faites, et sans lui rien n'a été fait : » *Omnia per ipsum facta sunt.* Et c'est pourquoi il nous dit lui-même : « Tout « ce que le Père fait, le Fils le fait semblablement[4]. » Si le Fils fait tous les ouvrages que fait son Père, leurs actions ne peuvent point être séparées; et il ne se contente point de nous dire qu'il fait tout ce que fait le Père, mais tout ce que le Père fait, dit-il, le Fils le fait

[1] Col., III, 11. — [2] Joan., V, 19, 20. — [3] Joan., I, 3. — [4] Ibid., V, 19.

semblablement. Les caractères que la main forme, c'est la plume qui les forme aussi; mais elle ne les forme pas semblablement : la main les forme comme la cause mouvante, et la plume comme l'instrument qui est mu. A Dieu ne plaise que nous croyions qu'il en soit ainsi du Père et du Fils! « Tout ce que fait le Père, dit notre « Seigneur, cela même le Fils le fait semblablement; » c'est-à-dire avec la même puissance, avec la même sagesse et par la même opération : *Hoc et Filius similiter facit.*

D'où vient que vous dites, ô mon Sauveur : Le Fils ne peut rien faire de lui-même, sinon ce qu'il voit faire à son Père, et le Père montre à son Fils tout ce qu'il fait? quelle est cette merveilleuse manière par laquelle vous contemplez votre Père, par laquelle vous voyez en lui tout ce que vous faites et tout ce qu'il fait? comment est-ce qu'il vous parle et qu'il vous enseigne? et puisque vous êtes Dieu comme lui, d'où vient que vous ne faites rien de vous-même? qui nous développera ces mystères? Écoutons parler le grand Augustin : Le Fils, dit-il, ne fait rien de lui-même, parce qu'il n'est pas de lui-même; celui qui lui communique son essence lui communique aussi son opération; et encore qu'il reçoive tout de son Père, il ne laisse pas d'être égal au Père, parce que le Père, qui lui donne tout, lui donne aussi son égalité. Le Père lui donne tout ce qu'il est, et l'engendre aussi grand que lui, parce qu'il lui donne sa propre grandeur. C'est ainsi, ô Père céleste, que vous enseignez votre Fils, parce que vous lui donnez sans réserve la même science qui est en vous.

Mais entendons ce secret, mes frères, selon la mesure qui nous est donnée, et autant qu'il a plu à Dieu de nous le révéler par les Écritures. Il est clair que celui qui enseigne veut communiquer sa science; par exemple, les prédicateurs que l'Esprit de Dieu établit pour enseigner au peuple la saine doctrine, pourquoi montent-ils dans les chaires? n'est-ce pas afin de faire passer les lumières que Dieu leur donne dans l'esprit de leurs auditeurs? C'est ce que prétend celui qui enseigne; il ouvre son cœur à ceux qui l'écoutent; il tâche de les rendre semblables à lui; il veut qu'ils prennent ses sentimens et qu'ils entrent dans ses pensées; et ainsi celui qui enseigne et celui qui est enseigné doivent se rencontrer ensemble et s'unir dans la participation des mêmes lumières. Par conséquent la méthode d'enseigner tend à l'unité des esprits dans la science et dans la doctrine; et ce que j'ai dit est très véritable, que celui qui veut enseigner veut communiquer sa science. Mais ni la nature ni l'art ne font qu'ébaucher cet ouvrage; cette com-

munication est très imparfaite, et cette unité n'est que commencée. Cette entière communication de science ne se peut trouver qu'en Dieu même; c'est là que le Père enseigne le Fils d'une manière infiniment admirable, parce qu'il lui communique sa propre science; là se fait cette parfaite unité d'esprit entre le Père et le Fils, parce que la vie et l'intelligence, la raison et la lumière du Père se trouvent tellement dans le Fils qu'il ne se fait de l'une et de l'autre qu'une même vie, une même intelligence et un même esprit. C'est pourquoi le Père enseignant et le Fils qui est enseigné sont également adorables, parce que le Fils reçoit cette même science du Père, qui ne souffre aucune imperfection.

Et ne nous imaginons pas, Chrétiens, que lorsque le Père enseigne le Fils, il lui communique la science comme la perfection de son être: comme il l'engendre parfait, il lui donne tout en l'engendrant; bien plus, si nous le savons bien entendre, « l'en« gendrer et l'enseigner, c'est la même chose: » *Hoc est eum docuisse, quod est scientem genuisse,* dit saint Augustin. Vous me direz qu'engendrer et enseigner sont des termes bien opposés. Il est vrai dans les créatures, où il est certain qu'engendrer n'est pas un acte d'intelligence; mais en Dieu, dont la vie est intelligence, qui engendre conséquemment par intelligence, il ne se faut pas étonner si en enseignant il engendre : car s'il enseigne son Fils éternel en lui communiquant sa propre science, il l'engendre en lui communiquant sa propre science, parce qu'à l'égard de Dieu, être c'est savoir, être c'est entendre, comme enseigne la théologie: d'où il s'ensuit manifestement que cela même que le Père enseigne le Fils prouve l'unité du Père et du Fils dans la vie de l'intelligence. Il est de même du Saint-Esprit, puisqu'il procède du Père et du Fils avec la même perfection que le Fils reçoit de son Père. Ainsi le Père, le Fils et le Saint-Esprit, même lumière, même majesté, même intelligence, vivent tous ensemble d'entendre, et tous ensemble ne font qu'une même vie. (Bossuet.)

Nous sommes l'image de l'unité qui associe les trois personnes divines, parce que nous sommes un dans le même amour par le lien de la charité.

« Père saint, dit le Fils de Dieu, gardez en votre nom ceux que « vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous [1], » c'est-à-dire qu'ils soient, comme nous, unis dans la même vie de l'intel-

[1] Joan. xvii, 11.

ligence. Mais pouvons-nous bien espérer que tous les fidèles doivent être unis dans la vie de l'intelligence? Oui, certes, nous le devons espérer. Regardez les esprits bienheureux qui règnent au ciel avec Jésus-Christ; quelle est leur vie, quelle est leur lumière? « Leur lumière, dit l'Apocalypse, c'est l'agneau [1], » c'est-à-dire le Verbe increé qui s'est fait victime du monde : donc la lumière des bienheureux, c'est ce Verbe, cette parole que le Père profère dans l'éternité. Mais ce Verbe n'est pas une lumière qui soit allumée hors de leurs esprits; c'est une lumière infinie qui luit intérieurement dans leurs ames. En cette lumière ils y voient le Fils, parce que cette lumière, c'est le Fils même ; en cette lumière ils y voient le Père, parce que c'est la splendeur du Père : « Qui me voit, dit le « Fils de Dieu, voit mon Père [2]; » ils y voient le Saint-Esprit en cette lumière, parce que le Saint-Esprit en procède; en cette lumière ils s'y contemplent eux-mêmes, parce qu'ils se trouvent en elle plus heureusement qu'en eux-mêmes; ils y voient les idées vivantes, ils y voient les raisons des choses créées, raisons éternellement permanentes; et de même qu'en cette vie nous connaissons les causes par les effets, l'unité par la multitude, l'invisible par le visible, là, dans ce Verbe, qui est dans les bienheureux, qui est leur vie, qui est leur lumière, ils voient la multitude dans l'unité même, le visible dans l'invisible, la diversité des effets dans la cause infiniment abondante qui les a tirés du néant, c'est-à-dire dans le Verbe qui en est l'idée, qui est la raison souveraine par laquelle toutes choses ont été faites. Dans ce Verbe, les bienheureux voient, ils voient et ils vivent; et ils vivent tous dans la même vie, parce qu'ils vivent tous dans ce même Verbe. O vue! ô vie! ô félicité! c'est ainsi que vivent les bienheureux : *Ut sint unum sicut et nos* [3].

Mais nous, qui languissons ici-bas dans ce misérable pèlerinage, vivons-nous d'une même vie par l'intelligence? Oui, fidèles, n'en doutez pas. Ce Fils de Dieu, ce Verbe éternel, cette vie, cette lumière, cette intelligence qui éclaire les esprits bienheureux, qui, en les éclairant, les fait vivre d'une vie divine, ne luit-elle pas aussi en nos cœurs? n'est-elle pas au fond de nos ames pour y ouvrir une source de vie éternelle? Voulez-vous entendre cette vérité par l'action que nous faisons en ce lieu? Chrétiens, si nous l'entendons, nous commençons ici notre paradis, puisque nous commençons tous ensemble à vivre de cette parole vivante qui nourrit et qui

[1] Apoc., XXI, 23. — [2] Joan., XIV, 9. — [3] Joan., XVII, 11.

fait vivre tous les bienheureux. Je vous prêche cette parole, selon que je puis, selon que le Saint-Esprit me l'a enseignée; je la fais retentir à vos oreilles; puis-je la porter au fond de vos cœurs? Nullement, ce n'est pas un ouvrage humain. Si vous l'entendez et si vous l'aimez, c'est le Fils de Dieu qui vous parle, c'est lui qui vous prêche sans bruit dans cette profonde retraite, dans cet inaccessible secret de vos cœurs, où il n'y a que sa parole et sa voix qui soit capable de pénétrer; si vous l'entendez, vous vivez, et vous vivez en ce même Verbe dans lequel les bienheureux vivent; vous vivez en lui, vous vivez de lui, et vous vivez tous d'une même vie, parce que vous buvez tous ensemble à la même source de vie. O sainte unité de fidèles! mon Père, qu'ils soient un comme nous dans la vie de l'intelligence. Chrétiens, si nous vivons tous de ce Verbe, soyons étroitement unis par la charité.

O sainte et admirable doctrine! vivons de telle sorte, fidèles, qu'elle ne soit point stérile en nos cœurs, et ne rendons point inutiles tant de grands mystères. Si le Saint-Esprit est en nous, s'il y opère la charité, s'il la fait semblable à lui-même, élevons nos entendemens, et apprenons dans le Saint-Esprit quelles doivent être les lois de notre charité mutuelle. Le Saint-Esprit est un amour pur qui ne souffre aucun mélange terrestre : ainsi, mes frères, aimons-nous en Dieu pour accomplir la parole de notre Maître : « Père saint, qu'ils soient un en nous [1]. » Le Saint-Esprit est un amour constant, parce que c'est un amour éternel; ainsi, que notre affection soit constante, que jamais elle ne puisse être refroidie, selon cette parole de l'Écriture : « Demeurez en la cha« rité [2]. » Le Saint-Esprit est un amour sincère, parce qu'il procède du fond du cœur, du fond même de l'essence; ainsi, que notre charité soit sincère, qu'elle ne souffre ni feinte ni dissimulation, parce que l'apôtre saint Paul a dit : « Ne vous trompez point les « uns les autres; car vous êtes membres les uns des autres [3]. » Enfin le Saint-Esprit est un amour désintéressé, parce que ce qui fait l'intérêt, c'est ce malheureux mot de mien et de tien; et d'autant que tout est commun entre le Père et le Fils, leur amour est infiniment désintéressé; ainsi considérons, Chrétiens, que tout est commun entre les fidèles, et épurons tellement nos affections qu'elles soient entièrement désintéressées : *Ut sint unum sicut et nos*.

Certes, mes frères, si le Fils de Dieu s'était contenté de nous dire

[1] Joan., XVII, 11. — [2] Hebr., XIII, 1. — [3] Eph., IV, 25.

qu'il veut que nous soyons un comme frères, nous devrions respecter les uns dans les autres ce nom sacré de sœurs et de frères et le nœud de la société fraternelle. S'il nous avait ordonné simplement de vivre dans une mutuelle correspondance comme des personnes qui sont enrôlées dans un même corps de milice, sous l'étendard de sa sainte croix, nous devrions rougir de honte de n'être pas tous unis ensemble sous les ordres d'un si divin capitaine. S'il nous avait dit seulement que nous sommes membres d'un même corps, nous devrions méditer jour et nuit cette parole du saint Apôtre : « Quand une partie de notre corps souffre, toutes les au« tres y compatissent [1]. » Mais puisqu'il passe au dessus des cieux et de toutes les intelligences, et qu'il nous donne pour modèle de notre unité l'unité même du Père et du Fils, qui pourrait nous exprimer, Chrétiens, quelle doit être notre union, et combien nous nous rendrons criminels, si nous rompons le sacré lien de la charité fraternelle qui doit être réglée sur ce grand exemple?

Mais, comme si c'était peu de chose de proposer à tous les fidèles le plus grand de tous les mystères, pour être le modèle de leur unité, il scelle encore cette unité sainte par un autre mystère incompréhensible, qui est le mystère de l'Eucharistie. Nous venons tous à la même table, nous y prenons ce même pain de vie qui est le pain de communion, le pain de charité et de paix; nous jurons sur les saints autels, nous scellons par le sang de notre Sauveur notre confédération mutuelle : cependant, ô sacrilége exécrable! nous manquons tous les jours à la foi promise, et nous ne laissons pas d'avoir toujours, et la médisance à la bouche, et l'envie ou l'aversion dans le cœur. Le Sauveur nous dit dans son Évangile : « En cela on reconnaîtra que vous êtes vraiment mes disciples, « si vous avez une charité sincère les uns pour les autres [2]; » et il prie ainsi Dieu son Père : « Je vous demande qu'ils soient consom« més en un, afin que le monde sache que c'est vous qui m'avez « envoyé [3]. » (Bossuet.)

Il faut adorer la sainte Trinité.

Ne dites plus : Le Fils est une créature, ou, si vous l'osez dire, citez un passage de l'Écriture dans lequel le Père dise : J'ai créé mon Fils; dans lequel le Fils dise : J'ai été créé par mon Père.

Gardez-vous donc bien de diminuer la gloire du Fils. S'il emploie

[1] I Cor., xii, 26. — [2] Joan., xiii, 35. — [3] Ibid., xxi, 23.

quelques expressions qui ne peuvent convenir à sa divinité, songez qu'en même temps qu'il est Dieu, il est aussi homme. Ces paroles, il a dû les employer pour établir clairement le dogme de son incarnation; et en effet, puisque, malgré ces paroles, quelques uns ont eu l'audace sacrilége de soutenir qu'il n'avait point pris un véritable corps, mais seulement une espèce de fantôme sans réalité, à quel degré d'impiété n'en seraient-ils donc pas venus, si Jésus-Christ n'avait pas dit en tant d'endroits tout ce qu'il fallait pour démontrer qu'il avait un corps réel et semblable aux nôtres?

Il faut de deux choses l'une : ou rejeter les Écritures, ou reconnaître et adorer la sainte Trinité, Trinité increéée, incompréhensible, invisible, toute puissante, sans commencement, coéternelle, consubstantielle. Dans cette auguste Trinité, j'adore, en premier lieu, le Père, qui est le principe sans principe; ensuite le Fils, éternel comme le Père, esprit comme lui, et n'ayant naturellement rien de corporel ni de matériel, quoique dans le temps il ait bien voulu revêtir un corps semblable aux nôtres, et devenir un homme parfait, sans rien perdre toutefois de sa divinité; et enfin le Saint-Esprit, qui a parlé par l'organe des Prophètes. Voilà mon Dieu; je n'en reconnais point d'autre, et tous les vrais Chrétiens le reconnaissent et l'adorent comme moi. L'Église frappera toujours des foudres de l'anathème, et ceux qui disent que le Fils ou le Saint-Esprit ont subi quelques changemens, et ceux qui soutiennent qu'ils sont d'une autre nature que le Père, et qu'ils ont été créés. Voilà tout ce qu'il nous suffit de savoir. La foi n'en demande pas davantage. La nature de Dieu est immense et inépuisable. Le monde entier ne pourrait contenir tous les livres dont elle pourrait être le sujet. Pour nous, qui sentons notre indignité, que nous reste-t-il à faire, sinon à nous prosterner humblement, à nous abîmer en présence de l'auguste Trinité, adorant en esprit et en vérité le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, auquel soient la gloire et l'honneur pendant tous? les siècles (Saint CHRYSOSTÔME, *Homélie sur la Trinité.*)

Il faut adorer les trois personnes.

Nous adorons le Père, le Fils et le Saint-Esprit, en reconnaissant tout à la fois et la pluralité des personnes et l'unité de puissance et de nature. Nous ne confondons point ces trois personnes en une seule, comme les disciples de Sabellius; nous n'en faisons pas non plus trois substances différentes, comme ceux d'Arius,

parce que nous savons qu'il faut conserver l'unité d'un Dieu, et confesser néanmoins la trinité des personnes, et reconnaître les caractères distinctifs de chacune d'elles.

Nous reconnaîtrons les caractères distinctifs de chacune d'elles si nous affirmons du Père qu'il est le principe sans principe, la cause première, la source, la lumière éternelle; du Fils, qu'il a un principe qui est son Père, mais que du reste il est lui-même le principe de toutes choses; et quand je parle de principe, faites abstraction du temps; car si le temps est plus ancien que le Fils, comment le Fils sera-t-il le Créateur des temps et le Seigneur de toutes choses? Le Père est donc sans principe; il n'a reçu l'être ni d'une autre personne ni de lui-même. Quant au Fils, si vous considérez son Père comme sa cause, on ne peut dire qu'il soit sans principe : car le Père, en tant que cause, est le principe de son Fils. Mais si à l'idée de principe vous joignez l'idée de temps et de commencement, le Fils aussi dans ce sens doit être sans principe, puisqu'il n'a pas eu de commencement.

Vous me dites : S'il est engendré, comment est-il engendré? — Répondez-moi, subtil questionneur : S'il est créé, comment est-il créé? L'un est-il plus compréhensible que l'autre? — Dieu, direz-vous, crée tout par sa parole et par sa volonté. — Cette manière de créer convient-elle à la nature de l'homme? Pourquoi donc voulez-vous comparer aussi la génération de Dieu à celle de l'homme? De toute éternité, le Père était sans avoir été engendré; de toute éternité aussi le Fils était engendré. — Vous ne le comprenez pas, dites-vous. — Grande merveille! Si vous ne vous connaissiez pas vous-même, pourquoi disputer sur de pareils mystères? On vous parle de génération dans Dieu : croyez, mais ne demandez pas de quelle manière. On vous dit que le Saint-Esprit procède : ne cherchez point comment cela se passe. La plus parfaite des connaissances, c'est celle de Dieu. Soumettons-nous à n'en posséder qu'une partie sur la terre, et attendons que Jésus-Christ nous révèle le reste dans l'autre vie. (Saint Grégoire de Nazianze, *Discours* XXIX.)

Péroraison.

O damnable infidélité de ceux qui se glorifient du nom chrétien! les Chrétiens se détruisent eux-mêmes, toute l'Eglise est ensanglantée du meurtre de ses enfans, que ses enfans propres massacrent; et comme si tant de guerres et tant de carnages n'étaient pas capables de rassasier notre impitoyable inhumanité, nous nous déchi-

rons dans les mêmes villes, dans les mêmes maisons, sous les mêmes toits, par des inimitiés irréconciliables. Nous demandons tous les jours la paix, et nous-mêmes nous faisons la guerre. Car d'où viennent tant d'envies, tant de méfiances, tant de querelles et tant de procès? Les parens s'animent contre les parens, et les frères contre les frères, avec une fureur implacable; on emploie et les médisances et les calomnies, et la tromperie et la fraude; la candeur et la bonne foi ne se trouvent plus parmi nous; toutes les rues, toutes les places, tous les cabinets retentissent du bruit des procès : infidèles si féconds en chicanerie que nous sommes; tant nous avons oublié le christianisme, tant nous méprisons l'Évangile qui est une discipline de paix. Cependant, nous souhaitons la paix, nous avons sans cesse la paix à la bouche; et nous faisons régner par nos dissensions le diable, qui est l'auteur des discordes, et nous chassons l'Esprit pacifique, c'est-à-dire l'Esprit de Dieu. Que si vous avez voulu, mon Sauveur, que la sainte union des fidèles fût la marque de votre venue, que font maintenant tous les Chrétiens, sinon publier hautement que votre Père ne vous a pas envoyé, et que l'Évangile est une chimère, et que tous vos mystères sont autant de fables? (Bossuet.)

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LE MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ.

EXORDE.

In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. (*Matth.*, XXVIII.)

Voilà, Chrétiens, en trois paroles, le sommaire de notre foi, le fondement de notre religion, le caractère de notre profession, le plus auguste de nos mystères. Le Sauveur du monde en a fait une partie essentielle du premier de tous les sacremens, il a voulu qu'il entrât presque dans la composition de tous les autres; la primitive Église s'en servait comme d'un sceau public et universel, pour distinguer les fidèles; et c'est pour nous conformer à ses sentimens que nous le mettons à la tête de toutes nos actions, voulant qu'elles soient autant de témoignages du culte que nous rendons à l'adorable et très sainte Trinité : aussi est-ce cette foi, dit saint Augustin, que nous regardons comme le plus précieux trésor de l'Église; cette foi qui justifie les pécheurs, qui sanctifie les justes, qui baptise les catéchumènes, qui couronne les martyrs, qui consacre les prêtres, qui sauve tout le monde. Cependant, mes chers auditeurs, à quoi m'engage la fête et la solennité de ce jour! Le prophète Jérémie disait à Dieu : Seigneur, je suis un enfant qui ne fait encore que bégayer, et qui ne sait pas expliquer ses pensées; comment voulez-vous que je parle à votre peuple, et que je lui annonce votre loi? Mais, lui répondit le Dieu d'Israël, ne crains point, c'est moi qui t'envoie; et puisque je t'envoie, je te soutiendrai dans l'exercice de ton ministère : je te mettrai dans la bouche ce que tu auras à dire, et je serai en même temps dans les cœurs de ceux qui t'écouteront, pour les disposer à te donner une attention favorable. Voilà, mes frères, ce qui fait aujourd'hui toute ma confiance. J'ai à vous entretenir du plus profond et du plus impénétrable mystère; mais deux choses me rassurent, l'ordre de Dieu,

et votre disposition : l'ordre de Dieu, qui me commande de vous parler; et la disposition où vous êtes de recevoir avec une réflexion toute particulière sa sainte parole. Implorons néanmoins, pour traiter ce grand sujet, le secours du ciel, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Pour parler utilement, Chrétiens, du mystère de la très sainte Trinité, et pour le rapporter, autant qu'il est possible, à l'édification de nos mœurs, voici trois propositions que j'avance d'abord, et qui feront le sujet et le partage de ce discours. Je dis que la profession que nous faisons dans le christianisme, de croire en un seul Dieu une trinité de personnes, est l'acte le plus glorieux à Dieu que notre foi soit capable de produire; première proposition : je dis que c'est le fondement le plus essentiel et le plus solide de toutes nos espérances; seconde proposition : et enfin je dis que c'est le lien de la charité qui doit régner entre les hommes, mais particulièrement entre les fidèles; troisième proposition. La première vous montrera ce que nous faisons pour Dieu, en confessant le mystère de la Trinité; la seconde, ce que nous faisons pour nous-mêmes, et la troisième, ce que nous devons faire les uns pour les autres. Croire un Dieu en trois personnes, c'est le plus grand hommage de foi que la créature puisse rendre à Dieu : ce sera la première partie. Croire un Dieu en trois personnes, c'est le plus grand sujet de confiance que la créature puisse avoir en son Dieu : ce sera la seconde. Croire un Dieu en trois personnes, c'est avoir devant les yeux le plus puissant motif et le plus excellent modèle de la charité, qui doit tous nous unir en Dieu et selon Dieu : ce sera la dernière. Tout ceci est moral, et mérite toute votre attention. (BOURDALOUE.)

Trinité des personnes.

Voici les principales vérités que les Apôtres ont enseignées au monde : premièrement, qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui a créé toutes choses, et qui, lorsque rien n'existait encore, a tiré du néant tout ce qui existe; en second lieu, que ce même Dieu a, dans ces derniers temps, envoyé sur la terre notre Seigneur Jésus-Christ, pour qu'il appelât à la vérité de sa doctrine d'abord les enfans d'Israël, et ensuite toutes les nations. C'est ce Dieu essentiellement juste et bon, Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a donné la loi et les Prophètes, l'Évangile et les Apôtres. Mais aucun de ces dons n'est comparable à celui qu'il nous a fait en nous donnant pour Sau-

veur son propre Fils. Ce Fils, qui est venu parmi nous, notre Seigneur Jésus-Christ, était né de son Père avant toutes les créatures, puisque toutes les créatures ont été faites par lui[1]. Dans ces derniers temps il s'est fait homme, quoiqu'il fût Dieu, et n'a point cessé d'être Dieu en se faisant homme; il a pris un corps en tout semblable aux nôtres, excepté pourtant qu'il l'a pris au sein d'une vierge, et par la seule opération du Saint-Esprit.

Enfin, ces mêmes Apôtres nous ont appris à ne point séparer du Père et du Fils, dans nos adorations et nos prières, la troisième personne de l'auguste Trinité, celui que nous désignons sous le nom de Saint-Esprit; celui qui a communiqué ses divines inspirations aux Prophètes sous l'ancienne loi, aux Apôtres dans la nouvelle; qui a dicté toutes ses Écritures où Dieu nous a fait connaître ses volontés, et qui tous les jours en révèle à nos esprits les sens les plus profonds et les plus mystérieux; enfin, celui qui échauffe nos cœurs des plus pures flammes de la charité, qui nous sanctifie et nous rend dignes d'être associés à la gloire de Dieu dans son éternité. (ORIGÈNE, *Des Principes*, *liv. Ier*, *no* 4.)

Profession de foi sur la Trinité.

Il n'y a qu'une seule croyance qui soit véritablement pieuse et digne de Dieu : elle consiste à reconnaître et adorer le Père, et avec lui son Fils qui est sorti de lui. Que notre faiblesse ne prétende point aller au delà.

Pour moi, ô Dieu! père saint et tout-puissant, tant que votre volonté permettra que je respire sur cette terre, je vous adorerai comme Père de toute éternité, de même que comme Dieu de toute éternité. Jamais je ne prétendrai que vous ayez été un seul instant sans votre sagesse, votre puissance, votre Verbe, votre Fils unique, en un mot, notre Seigneur Jésus-Christ. Sa naissance est avant tous les temps, puisqu'il est éternel; elle est votre œuvre comme il est votre Fils unique; il n'est ni une partie, ni une extension, ni un vain nom sans réalité; mais il est fils, il est votre Fils; Dieu véritable d'un Dieu véritable. Il faut aussi bien reconnaître qu'il est de vous, que reconnaître qu'il est avec vous, puisque vous êtes l'éternel auteur de son origine éternelle.

Mais il ne suffit pas, ô mon Dieu, de repousser de toutes mes forces l'injure que l'on veut faire à votre Fils en l'appelant créature;

[1] Joan., I, 3.

je ne souffrirai pas non plus que l'on dégrade votre Saint-Esprit par une pareille dénomination, cet Esprit divin qui est sorti de vous par votre Fils. Tout en reconnaissant que vous êtes vous-même de toute éternité, sans avoir pu être engendré, et que le Fils qui est né de vous est Fils unique; si d'un côté je reconnais que le Saint-Esprit n'est point engendré, de l'autre je ne conclurai pas qu'il n'est qu'une créature. Selon le témoignage de l'Apôtre, votre Saint-Esprit scrute ce qu'il y a de plus profond dans votre essence, il la connaît, et s'il est mon intercesseur auprès de vous, il vous dit des choses qu'une bouche mortelle ne saurait répéter. Or, nul autre être, qui ne serait pas vous, ne pourrait connaître ni comprendre votre nature. Le Saint-Esprit, qui la connaît, qui la comprend, est donc véritablement Dieu. Votre Apôtre saint Jean nous dit, il est vrai, que tout a été fait par le Verbe, votre Fils, qui était Dieu, et qui, de toute éternité, était dans Dieu. Saint Paul en dit autant : mais tout en nous apprenant que toutes choses ont été créées dans le Christ et par le Christ, il a cru s'être suffisamment expliqué sur le Saint-Esprit en l'appelant votre Esprit. Ainsi donc, de même qu'avec ces saints personnages je ne dirai rien autre chose de votre Fils unique, si ce n'est qu'il a été engendré, de même aussi, me conformant à leur pensée, je ne dirai rien autre chose du Saint-Esprit, si ce n'est qu'il est votre Esprit. O Dieu! conservez dans mon cœur, conservez jusqu'à mon dernier soupir cette foi pure et sans tache. Que jamais la voix de ma conscience ne cesse de me répéter que je dois adorer jusqu'à mon dernier moment les trois personnes au nom desquelles j'ai été baptisé; savoir : vous, ô mon Dieu, qui êtes notre Père, votre Fils et votre Saint-Esprit, qui procède de vous par votre Fils. (Saint Hilaire de Poitiers; *De la Trinité, liv. XII*, § 6.)

Croire un Dieu en trois personnes, c'est le plus grand hommage de foi que la créature puisse rendre à Dieu.

De tous les mystères de notre religion, il n'y en a pas un où Dieu soit plus incompréhensible à l'homme que le mystère de la Trinité; d'où je conclus qu'il n'y en a aucun dont la créance et la profession soit plus honorable et plus glorieuse à Dieu. Car il est certain que nous ne nous formons jamais d'idée plus haute ni plus digne de la grandeur de Dieu que quand nous avouons qu'il est incompréhensible; et la plus excellente protestation que je lui puisse faire, et que vous puissiez tous lui faire avec moi, c'est sans doute

celle-ci : Non, mon Dieu, je ne vous comprends pas, et je ne suis pas capable de vous comprendre. Quand j'épuiserais toutes les forces et toutes les puissances de mon ame, quand j'y emploierais toutes celles des Anges, quand tous les dons de la grace et de la gloire me seraient communiqués, quand jè vous verrais aussi parfaitement que les bienheureux et que l'humanité de Jésus-Christ même, non, Seigneur, je ne vous comprendrais jamais, et ma connaissance sera toujours autant éloignée de vous que le fini l'est de l'infini. Si je vous comprenais, mon Dieu, vous ne seriez plus ce que vous êtes, ou bien je ne serais plus ce que je suis; mais, en ne vous comprenant pas, je reconnais que vous êtes mon Dieu, et que je suis votre créature : car comment pourrais-je mieux exprimer l'un et l'autre, et d'une manière plus avantageuse à votre divinité, qu'en disant que vous êtes ce que je ne puis comprendre, et ce qui ne peut jamais être compris? Bien plus, dit saint Augustin (écoutez, Chrétiens, une belle remarque de ce Père), à proprement parler, l'unique chose que nous pouvons connaître de Dieu et que nous pouvons lui attribuer, c'est cette qualité d'incompréhensible : *Tunc vere aliquid de Deo cognoscimus, quum ipsum comprehendere non possumus.* Dans tout le reste nos esprits se perdent, dans tout le reste nous nous égarons souvent, sur tout le reste nous sommes en danger de tomber dans l'erreur. Quand nous disons : Dieu est puissant, Dieu est juste, Dieu est saint, Dieu est miséricordieux; dans la rigueur des termes, toutes ces propositions ne seraient pas convenables, si nous n'ajoutions ou si nous ne supposions l'incompréhensibilité de Dieu pour les modifier. Afin qu'elles soient exactement vraies il faut dire, ou du moins sous-entendre : Dieu est puissant, mais d'une puissance que je ne comprends pas; Dieu est juste, mais d'une justice tout autre que je la connais; Dieu est saint, mais d'une sainteté qui passe toutes les vues de mon esprit. Il en faut donc toujours revenir à son incompréhensibilité, et se réduire au sentiment de saint Augustin, que là où Dieu nous paraît plus incompréhensible, c'est là que nous le connaissons mieux, là que nous sommes plus en état de le glorifier, là que notre foi lui rend un témoignage plus parfait. Or, je vous demande, dans quel mystère de la religion chrétienne Dieu est-il plus incompréhensible à l'homme? n'est-ce pas dans la Trinité? Que concevons-nous dans ce mystère, sinon que nous n'y concevons rien? Et c'est pourquoi les Prophètes, qui en ont eu les premières révélations, lui ont toujours donné ce caractère, nous le représentant, tantôt comme une lumière inaccessible, tantôt comme une

obscurité impénétrable, tantôt comme un abîme sans fond, pour nous signifier que la trinité des personnes divines est le grand mystère de l'incompréhensibilité de Dieu : d'où il s'ensuit que je ne puis plus exalter de ma part, ni plus relever le souverain être de Dieu, que par la créance de cette ineffable Trinité.

N'en demeurons pas là. Que fais-je, Chrétiens, quand je crois un Dieu en trois personnes? Je lui fais un sacrifice : et de quoi? de la plus noble partie de moi-même, qui est ma raison; et comment le fais-je? de la manière la plus excellente et la plus héroïque; et en quoi consiste-t-il? le voici. Je crois un mystère dont je n'ai nulle expérience, et dont il m'est impossible d'avoir la moindre idée, avant que Dieu me l'ait révélé; et quand Dieu me l'a révélé, je le crois de telle sorte que ma raison ne peut s'en faire juge, ni l'examiner; enfin, ce qui fait la perfection de mon sacrifice, je crois ce mystère, quoiqu'il semble répugner positivement à ma raison. N'est-ce pas là tout l'effort que la raison humaine peut faire pour Dieu? ne sont-ce pas là tous les droits auxquels elle peut renoncer? et n'est-ce pas surtout dans ce mystère qu'elle y renonce pleinement, et qu'elle se sacrifie tout entière? car il n'en est pas de même des autres : je connais mille choses de Dieu, indépendamment des révélations de Dieu. Quand Dieu ne m'aurait jamais parlé, je sais qu'il est sage, je sais qu'il a une providence, je sais que le monde est gouverné par lui : toutes les créatures me le disent; je n'ai qu'à ouvrir les yeux, j'en ai des preuves sensibles. Et en cela la foi ne marche point devant la raison, mais elle la suit; elle ne lui apprend rien de nouveau, quoiqu'elle le lui apprenne mieux : elle augmente ses lumières et les perfectionne : mais elle les suppose en les perfectionnant; je crois ce que je savais déjà en partie. Mais qu'en Dieu il y ait trois différentes personnes; que la première s'appelle Père, la seconde Verbe, et la troisième Saint-Esprit; que le Fils soit engendré par la connaissance féconde que Dieu a de soi-même, et que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils par voie d'amour, ce sont des secrets dont je ne découvre aucun vestige dans l'univers, et dont tous les hommes n'auraient pu même former de conjectures, si Dieu ne les en avait instruits. On dit qu'un philosophe païen en a eu autrefois quelque connaissance; mais, si cela est, saint Augustin répond qu'elle lui était venue du commerce avec les Juifs. C'est donc à la foi seule que je suis obligé de m'en rapporter touchant ce mystère. Mais quand ce mystère m'est révélé de Dieu par la foi, puis-je raisonner, puis-je discourir, puis-je occuper mon esprit à le connaître et à en

chercher les principes? Non, Chrétiens, cela n'est point du ressort de ma raison. Dans le mystère de l'incarnation je le puis faire : supposé la foi que le Verbe se soit fait chair, mon esprit y trouve je ne sais combien de convenances admirables. Je dis qu'il n'y avait qu'un Dieu qui pût satisfaire à Dieu pour le péché; or, ce Dieu ne pouvait satisfaire sans se faire homme : ainsi je raisonne alors sur la foi. Quoique la foi précède mon raisonnement, mon raisonnement ne laisse pas de venir ensuite au secours de la foi. Mais quand il s'agit de l'auguste mystère de la Trinité, d'une essence indivisible en plusieurs personnes, du Père qui n'est pas plus que le Fils, du Fils qui n'a nulle dépendance de son Père, du Saint-Esprit qui est l'amour substantiel de l'un et de l'autre : c'est là que notre raison demeure, qu'elle s'humilie, qu'elle se couvre de ses ailes, comme ces Anges que vit le Prophète; qu'elle s'interdit tout examen, toute réflexion, toute curiosité. Tout ce qu'elle fait, c'est de reconnaître son ignorance; et cet aveu, dans la pensée d'un Père, est la seule confession véritable de la Trinité.

Ce qui met le comble au sacrifice que je fais à Dieu en croyant la Trinité, c'est que je me soumets à croire un mystère qui paraît choquer la raison même, et contredire toutes ses lumières; car il faut que je croie que trois personnes divines, celle du Père, celle du Fils, et celle du Saint-Esprit, n'étant qu'une même chose avec l'essence de Dieu, je dis une même chose indivisible, sans composition, sans parties, sont néanmoins distinguées entre elles. Voilà, si j'ose parler ainsi, la pierre de scandale pour l'homme; voilà la plus apparente contradiction qui se rencontre dans tous nos mystères. Mais c'est de là même aussi que notre foi tire sa perfection, quand nous disons à Dieu : oui, je crois tout ce que vous m'avez révélé de cet incompréhensible mystère, ma raison semble d'abord s'y opposer, mais je la désavoue, mais je la renonce, mais je vous l'immole au pied de vos autels. Je crois, mon Dieu, votre unité et votre trinité tout ensemble, et je crois l'une et l'autre dans la même disposition de cœur que s'il fallait mourir. En vertu de cette foi dont je fais ici profession, je voudrais pour la défendre donner ma vie et verser mon sang : et comme vous êtes trois dans le ciel dont je reçois aujourd'hui le témoignage, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, aussi voudrais-je, Seigneur, être en état de vous rendre sur la terre les trois témoignages dont parle le bien-aimé disciple, le témoignage de l'esprit, le témoignage de l'eau, et le témoignage du sang. Voilà ce que nous disons, Chrétiens; mais savez-vous ce que Dieu nous répond? Il est important que je vous le fasse entendre. Non, non,

nous dit-il, il ne s'agit plus de mourir, ni de perdre la vie : je voulais des martyrs autrefois pour fonder ma religion, mais maintenant les choses ont changé : ce n'est plus dans la persécution, mais dans la paix, qu'il faut prouver votre foi; ce n'est plus sur des échafauds, ni sur des roues, mais dans les pratiques d'une vie commune et ordinaire qu'il faut faire paraître ce que vous êtes; ce n'est plus devant les juges et les tyrans qu'il faut me confesser, mais au milieu de vos proches et de vos amis; ce n'est plus le témoignage du sang que je vous demande, mais le témoignage de l'esprit. Ne pensez donc point à ce que vous feriez s'il y avait encore des persécuteurs dans le monde : il n'y en a plus, il est permis de se déclarer, et commencez à le faire par la sainteté de votre vie, par l'innocence et la pureté de vos mœurs. En effet, Chrétiens, nous nous flattons, en formant ces résolutions imaginaires, de confesser notre foi à quelque prix que ce fût, et en disant comme nous disons quelquefois, je souffrirais plutôt mille morts que de la trahir, cette foi : car nous la trahissons à toute heure; et ce qui est plus déplorable nous la trahissons pour un vil intérêt, pour un moment de plaisir, pour contenter un désir, une passion honteuse; et tout ce grand zèle n'est qu'en spéculation et en idée, n'est que sous des conditions chimériques, n'est que pour des occasions et des conjonctures où nous ne trouverons jamais rien de réel, ni rien de présent.

Ah ! Chrétiens, la belle parole que celle d'un saint évêque, en parlant des premiers martyrs : Ils ne savaient pas disputer des choses de la foi, disait Pacien, évêque de Barcelonne; mais ils savaient bien souffrir et mourir pour la foi : *Sciebant mori, et non sciebant disputare.* Mais de nous on peut dire, à notre confusion, tout le contraire : nous savons disputer des choses de la foi, mais nous ne savons ni mourir, ni vivre pour la foi. Jamais tant de raffinemens, jamais tant de contestations, ni tant de disputes, jamais tant de liberté, qu'il y en a aujourd'hui à s'expliquer sur les mystères de la foi et de la religion, et néanmoins jamais si peu de foi et de religion : pourquoi? Parce qu'il n'y a rien qui soit plus capable de détruire la religion et la foi que cette vanité dont on se pique, et ce prétendu mérite qu'on se fait d'en savoir raisonner. Ceux dont parle Pacien se contentaient de savoir deux choses, qui étaient de croire et de mourir. Ils bornaient là toute leur science; et nous, nous savons toutes choses hors ces deux-là, parce que nous ne voulons croire que ce qui nous plaît, et nous ne voulons pas d'ailleurs nous faire la moindre violence pour pratiquer ce que nous

croyons. Ceux-là savaient mourir pour la foi : *Sciebant mori;* et, nous, avec toute notre subtilité, nous n'avons pas encore appris à vivre selon la foi, car nous nous disons Chrétiens, et nous vivons en païens; et par cette alliance que nous faisons dans nous-mêmes d'un certain paganisme d'actions et de vie avec le christianisme de profession et de créance, nous formons un monstre pire que le paganisme même, puisqu'il ajoute à tous les désordres de celui-ci la profanation de l'autre.

Voilà, mes chers auditeurs, la réflexion que je vous prie de faire en la présence de Dieu. Souvenez-vous que vous adorez une Trinité dont le caractère propre et essentiel est la sainteté; et qu'il n'y a point de sainteté, quelque éminente qu'elle puisse être, à laquelle nous ne devions aspirer, pour nous rendre dignes adorateurs de cette auguste Trinité. Pour l'adorer en esprit et en vérité, il faut, par proportion, être saint comme elle; car ce sont là les adorateurs que le Père demande : *Nam et Pater tales quærit qui adorent eum*[1]. Voilà ceux qu'il cherche, et il ne se tiendra jamais vraiment adoré par d'autres : *Nam et Pater tales quærit.* C'est un Dieu saint, et il veut être servi par des saints. Le premier Ange ne le fut pas : et ce Dieu de sainteté n'a pu souffrir qu'il fût du nombre de ceux qui l'adorent, et il aime mieux en être blasphémé dans l'Enfer que d'en être loué dans le ciel. Or, il n'est pas probable qu'il en doive user autrement à l'égard des hommes. (BOURDALOUE.)

Croire un Dieu en trois personnes, c'est le plus grand sujet de confiance que la créature puisse avoir en son Dieu.

Il y a, Chrétiens, dans notre religion une chose bien particulière, et que vous n'avez peut-être jamais remarquée. Quand on nous instruit au christianisme, et qu'on nous donne les premiers élémens de la foi, par où commence-t-on? Par ce qu'il y a de plus relevé et de plus difficile à croire, qui est le mystère de la Trinité. Dans les sciences humaines, on enseigne d'abord les choses les plus communes et les plus aisées, et puis on élève peu à peu l'esprit aux plus obscures et aux plus sublimes. Mais quand il s'agit de la science d'un Chrétien, la première leçon, c'est le précis de toutes les obscurités qui s'y rencontrent : il faut, pour ainsi dire, que la foi fasse son apprentissage par son chef-d'œuvre, savoir, par

[1] Joan., IV.

la confession d'un Dieu en trois personnes. Vous voulez apprendre à un enfant les principes de la doctrine chrétienne : c'est un enfant, il ne sait pas encore raisonner, à peine a-t-il l'usage de la parole; cependant que lui dites-vous? Trois personnes et un seul Dieu, voilà l'instruction que vous lui faites. Mais c'est l'instruction la moins proportionnée à son esprit, mais c'est celle dont il est le moins capable, mais c'est celle par où finissent les plus savans théologiens : il n'importe, c'est à cela qu'il faut s'attacher avant tout le reste; et pourquoi? Ah! Chrétiens, en voici la raison : parce que la foi des trois personnes divines est le fondement de toute notre espérance, la source de tous nos mérites, le principe de toute sainteté, et, pour m'expliquer dans les termes du concile de Trente, le commencement et la racine de toute la justification des hommes : *Initium et radix totius justificationis nostræ.* Peut-on être sauvé sans la foi? Non. Mais quelle est la foi essentielle et nécessaire? Celle de la Trinité. Tous les autres mystères de la créance catholique, hors l'incarnation du Verbe, n'ont pas le même avantage. Je pourrais absolument les ignorer et me sauver : pour celui qui comprend un Dieu en trois personnes, si je l'ignore, je n'ai rien à attendre de Dieu; et si je le crois, j'en espère tout. J'avoue, et je l'ai dit, que ce premier acte de religion par lequel nous confessons que trois ne font qu'un est le plus grand effort de la foi; mais c'est pour cela même que Dieu en a fait dépendre tout notre bonheur. Il voyait bien la violence qu'il y aurait à se faire pour assujétir nos esprits à ce mystère : et voilà pourquoi il a arrêté, dans le conseil de sa sagesse, que la foi de ce mystère serait le principe de tous nos mérites devant lui, et de notre éternelle prédestination.

Et en cela, dit saint Chrysostôme, Dieu nous a traités avec la même bonté dont il usa autrefois envers son serviteur Abraham. Ce patriarche, vous le savez, s'était mis en devoir de sacrifier son propre fils, malgré les répugnances que la nature formait dans son cœur. Il était prêt à frapper le coup; mais Dieu en fut touché, et ne voulut pas avoir moins de libéralité pour Abraham qu'Abraham n'avait eu pour lui de fidélité. *Quia fecisti hanc rem, et non pepercisti unigenito tuo propter me, multiplicabo semem tuum* [1] : Parce que tu as fait cela, lui dit le Seigneur, et que tu n'as pas épargné ton fils unique pour moi, je multiplierai ta postérité, je te comblerai de bénédictions, je te ferai le plus riche et le plus puissant de la terre; et cette obéissance que tu m'as rendue sera suivie

[1] Gen., XXII.

de toute sorte de prospérités. C'est ainsi que Dieu dit aujourd'hui à un Chrétien : Parce que tu as cru un mystère si fort au dessus de toi et de toutes les idées humaines, *Quia fecisti hanc rem;* et que tu as sacrifié ton unique, c'est-à-dire ton esprit et ta raison, *et non pepercisti unigenito tuo*, c'est pour cela que je te remplirai de graces, que je multiplierai le mérite de tes actions, que je t'adopterai parmi mes enfans, que je t'enrichirai de vertus, que je te sanctifierai et que je te glorifierai. Car cette foi que tu as professée est le petit grain de l'Évangile, lequel, ayant pris racine dans ton cœur, poussera ses branches jusqu'à la hauteur du ciel, et produira tous les fruits de gloire que tu dois recueillir dans l'éternité. Et voilà, Chrétiens, pourquoi la formule de foi que nous prononçons en confessant la Trinité, et qui est conçue en ces termes : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, est si sainte, si auguste, si vénérable dans notre religion. Voilà pourquoi, selon l'institution de Jésus-Christ, elle entre dans presque tous les sacremens de la loi de grace. Car, si nous sommes régénérés dans le baptême, c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; si nous sommes fortifiés par la grace de la confirmation, c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; si nos péchés nous sont remis par la pénitence, c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; si nous sommes consacrés par le caractère de l'ordre, c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; si nous recevons la bénédiction des prêtres, des pasteurs, des prélats, c'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit : pour nous apprendre, dit saint Augustin, que dans le christianisme il n'y a point de grace, point de salut, point de justification que par la foi de la Trinité.

De là vient aussi que, suivant la sainte et religieuse coutume, nous mettons à la tête de toutes nos actions cette profession de foi, n'entreprenant rien, n'exécutant rien, que nous n'ayons auparavant marqué sur nous le signe de la croix, avec ces paroles : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; reconnaissant que le mérite de notre action dépend de là, et que sans cette foi tout ce que nous allons faire serait inutile, rejeté de Dieu et perdu pour le ciel. Pratique qui nous est venue des Apôtres, dont la tradition est constante, que les fidèles ont toujours gardée, et que nos hérétiques n'ont pu condamner sans faire paraître qu'ils étaient déterminés à condamner tout. Car, enfin, qu'y a-t-il de plus conforme à l'esprit chrétien que ce saint exercice d'invoquer la Trinité, et de nous imprimer nous-mêmes sur le front le signe de notre salut au commencement de chaque action? cela néanmoins leur déplaît, et

un des articles de leur prétendue réforme a été d'en abolir l'usage : mais c'est pour cela même que l'Église a témoigné encore plus de zèle à le retenir et à l'observer. C'est pour cela qu'elle commence ses divins offices par la foi du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; que toutes les prières qu'elle adresse à Dieu par forme de demande, expriment toujours ces trois divines personnes ; qu'elle ne chante pas un psaume, une hymne, un cantique, sans les conclure par là ; que plus de cent fois le jour elle nous oblige, nous, qui sommes les ministres de ses autels, à répéter ce sacré verset : Gloire au Père, au Fils, et au Saint-Esprit ; parce qu'elle sait bien que nous ne pouvons rien dire à Dieu de plus agréable, ni qui soit plus propre à lui gagner le cœur, et que cette prière seule a plus de vertu et plus de force que toutes les autres pour nous sanctifier. Ainsi elle voudrait que nous pussions la faire continuellement, et que jour et nuit notre bouche fût occupée à dire : Gloire au Père, gloire au Fils, gloire au Saint-Esprit, à l'exemple de ce saint solitaire qui, s'étant placé sur une haute colonne, où il demeura plusieurs années, n'avait point d'autre exercice que celui-là.

Ah ! Chrétiens, permettez-moi de prendre ici occasion de vous instruire sur un point d'une grande utilité, quoique peut-être vous ne l'estimiez pas tel. Si toutes les fois que vous et moi nous avons prononcé ces vénérables paroles, gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit ; ou celles-ci, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, nous l'avions fait avec le même respect et la même affection que ce saint anachorète, combien de mérites aurions-nous acquis devant Dieu ! si nous étions bien remplis de cette pensée, moi qui vous parle et vous qui m'écoutez, nous les dirions sans cesse par une solide dévotion ; et comptez quel fonds de richesses spirituelles elles nous produiraient ! Car ces courtes paroles renferment les actes les plus méritoires de toute la religion. Mais parce que si nous les disons, c'est sans réflexion et avec une imagination égarée, pensant à toute autre chose, ou ne pensant à rien, nous avons beau les dire, et confesser ainsi la Trinité, peut-être ne nous ont-elles pas procuré un seul degré de grace. Ce qui doit encore plus nous toucher, c'est qu'en prononçant ces paroles sans attention, nous faisons injure aux trois personnes à qui elles s'adressent : non seulement nous ne louons pas la Trinité, mais nous la déshonorons ; non seulement nous perdons ce trésor de grace que nous pouvions acquérir, mais nous amassons contre nous un trésor de colère. Car ces noms de Père, de Fils et de Saint-Esprit sont des noms divins, des noms de gloire et de majesté, des noms terribles à

l'Enfer, des noms souverainement respectables pour nous, et par conséquent qui ne doivent jamais passer par notre bouche sans que notre esprit et notre cœur les accompagnent. Que dis-je? ce sont des noms encore plus aimables que redoutables, des noms de salut, et par là même plus dignes de l'attention de nos esprits et des sentimens affectueux de nos cœurs. Appliquez-vous, Chrétiens, à ma pensée. Quand nous nous trouverons au lit de la mort, et que le prêtre, dans les derniers momens de notre vie, viendra soutenir notre ame prête à paraître devant Dieu, et former des vœux pour elle, quel nom emploiera-t-il pour rendre ses vœux plus efficaces? Les noms du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Proficiscere, anima christiana :* Partez, ame chrétienne, dira le ministre de l'Église; partez au nom du Père qui vous a créée, au nom du Fils qui vous a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui vous a sanctifiée : noms tout-puissans pour mettre en fuite les légions infernales, pour rendre inutiles tous leurs efforts, et pour attirer sur nous, dans ce passage si dangereux, les graces et les secours du ciel. Il y a plus encore, car quand ensuite le même ministre, s'adressant à Dieu, lui recommandera l'ame du mourant, de quelle raison se servira-t-il pour toucher en sa faveur la divine miséricorde? Peut-être, mes chers auditeurs, n'y avez-vous jamais fait réflexion, peut-être ne l'avez-vous jamais entendue : mais elle est capable de réveiller toute votre confiance, et de vous inspirer un zèle tout nouveau pour l'honneur de l'adorable Trinité. Écoutez-la. *Licet enim peccaverit, tamen Patrem, et Filium, et Spiritum Sanctum non negavit, sed credidit.* Ah! Seigneur, s'écriera le prêtre du Dieu vivant, il est c'est pour un pécheur que j'implore votre clémence; il n'a pas été vrai, exempt des faiblesses humaines, et le poids de la fragilité l'a fait tomber : mais du reste, vous savez, mon Dieu, que, tout pécheur qu'il est, il a confessé votre auguste Trinité; qu'il a reconnu le Père, le Fils et le Saint-Esprit : *Tamen Patrem, et Filium et Spiritum Sanctum non negavit, sed credidit :* vous savez qu'il s'est intéressé à la gloire de ces trois divines personnes, et qu'en vous adorant, ô souverain Auteur du monde! il les a fidèlement et religieusement adorées : *Et zelum Dei in se habuit; et Deum, qui fecit omnia, fideliter adoravit.* Voyez-vous, Chrétiens, comment la confession de la Trinité, mais une confession respectueuse, une confession religieuse, est un des plus grands sujets de confiance que la créature puisse avoir en son créateur? (BOURDALOUE.)

Croire un Dieu en trois personnes, c'est avoir devant les yeux le plus puissant motif et le plus excellent modèle de la charité qui doit nous unir en Dieu et selon Dieu.

Toutes choses, Chrétiens, nous prêchent la charité que nous nous devons les uns aux autres, mais rien ne nous la prêche plus hautement que la Trinité des personnes divines. Vous me demandez pourquoi? Pour deux raisons qui nous sont marquées dans l'Écriture, et qui toutes deux portent un certain caractère de l'esprit de Dieu. La première, parce que la foi de la Trinité est le motif et comme le lien substantiel de la charité qui doit être entre nous; et la seconde, parce que le mystère de la Trinité en est encore le grand modèle que Jésus-Christ nous a donné dans son Évangile. Deux raisons, mes chers auditeurs, dignes de toutes vos réflexions, et infiniment capables de vous exciter à la pratique de cette vertu.

Je dis que la créance de la Trinité doit être le lien de notre charité mutuelle; c'est saint Paul qui nous l'enseigne. Car, dit-il, c'est la foi de ce mystère qui nous unit tous dans un même corps de religion. Écoutez-le, Chrétiens, parler lui-même, ce docteur des nations : Ah! mes frères, disait-il aux Éphésiens, je vous conjure, moi qui suis captif pour Jésus-Christ : *Obsecro vos, ego vinctus in Domino*[1]; et de quoi? de vous aimer les uns les autres, de vous supporter les uns les autres: *Supportantes invicem in charitate*[2]. Ayez du zèle pour conserver parmi vous cette unité d'esprit qui est le principe de la véritable paix : *Solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis*[3]. Et quel motif leur en donnait-il? sur quoi fondait-il cette obligation? Le voici. Car, enfin, mes frères, ajoute l'Apôtre, vous n'avez tous qu'un même Dieu, vous n'avez tous qu'une même foi, vous n'avez tous qu'un même baptême; vous ne faites tous qu'un même corps, qui est l'Église : n'est-il donc pas juste que vous ayez tous le même esprit? *Unum corpus et unus spiritus, unus Dominus, una fides, unum baptisma*[4]. C'est-à-dire, quelle indignité, que nous unissant tous, comme nous faisons, pour honorer le même Dieu, nous ne soyons pas unis sur tout le reste! dans ce même Dieu, dans ce même Seigneur, nous reconnaissons un Père dont nous sommes tous les enfans, un Fils dont nous sommes tous les frères, un Saint-Esprit dont nous sommes tous animés : *Unus Dominus*. Or, quel monstre,

[1] Eph., IV — [2] Ibid. — [3] Ibid. — [4] Ibid.

qu'étant tous enfans d'un même père, nous vivions ensemble comme des étrangers; qu'étant tous frères du même Fils de Dieu, on ne voie parmi nous nulle marque de fraternité; que voulant tous avoir le même Saint-Esprit, nous fassions paraître des sentimens si opposés? Mais ce que j'admire, poursuivait saint Paul, selon la paraphrase de saint Chrysostôme expliquant ce passage, c'est que, ayant bien pu nous accorder tous sur un point aussi difficile que la foi de ces trois adorables personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, nous contestions tous les jours sur des bagatelles qui font le sujet de nos inimitiés. S'il y avait quelque chose où nous dussions avoir de la peine à convenir, et où l'on pût craindre que les esprits ne fussent divisés, c'était la créance d'un Dieu en trois personnes. Cependant nous le croyons, nous en faisons tous la même profession, nous renonçons à tous les doutes et à toutes les difficultés que notre esprit pourrait former; et cela, disons-nous, pour ne pas troubler l'unité de la foi, *una fides*. Hé! Chrétiens, n'est-il donc pas étrange que nous rompions celle de la charité sur des sujets de nulle conséquence, et que nous entretenions des animosités et des haines qui détruisent absolument une des vertus fondamentales du Christianisme?

Tel était le raisonnement de l'Apôtre saint Paul, pour convaincre les Éphésiens: *Unus Dominus, una fides;* raisonnement qu'il fait encore tant valoir dans une autre de ses Épîtres, où, s'adressant aux Chrétiens de Corinthe, il leur dit: Qu'est-ce que j'entends, mes frères? on me rapporte qu'il y a des cabales parmi vous, qu'il y a des schismes et des factions; l'un tient le parti de Paul, l'autre d'Apollo, celui-ci de Pierre: mais quoi? est-ce au au nom de Pierre, est-ce au nom d'Apollo, est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés? *Numquid in nomine Pauli baptizati estis* [1]? Je remercie Dieu de ce que je n'ai baptisé personne chez vous, de peur qu'on ne dise que vous êtes baptisés en mon nom: *Gratias ago Deo, quod neminem vestrum baptizavi, ne quis dicat quod in nomine meo baptizati estis* [2]. C'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit que vous avez reçu le baptême, tous dans la même forme, tous avec le même caractère, tous avec l'efficace et la vertu de la même Trinité. Or, cela étant, vous avez tous un engagement indispensable à vivre dans le même esprit; et vous oubliez ce que vous êtes quand vous laissez naître parmi vous des discordes. Remarquez-vous, Chrétiens, comment saint Paul fon-

[1] I Cor., I.— [2] Ibid.

dait le devoir de la charité sur la foi de la Trinité? *Una fides, unum baptisma.* En effet, s'il y a un motif qui doive nous engager à nous aimer fraternellement, c'est cette unité de créance et de foi. Comme la différence de religion a toujours été, pour ainsi dire, le glaive de division parmi les hommes, jusqu'à rompre entièrement les liens les plus inviolables de la nature, aussi de tout temps a-t-on considéré l'unité de religion comme le plus sacré nœud de l'amitié.

Il n'est pas jusqu'à nos hérétiques qui ne le pensent de la sorte. Dès là qu'ils font secte, et qu'ils composent une Église prétendue, ils commencent à s'entr'aider. Vous en êtes témoins, mes chers auditeurs, et vous savez comment ils sont unis ensemble, comment ils prennent les intérêts les uns des autres, comment ils se prêtent secours dans leurs besoins, comment les pauvres sont assistés, comment ils visitent leurs malades. Qui fait cela ? ce n'est pas l'unité de la foi, puisque hors de l'Église ils ne peuvent avoir la foi ; qui donc ? l'unité d'erreur, l'unité de mensonge, l'unité de schisme. Ce petit troupeau où ils sont tous ramassés, voilà ce qui les lie, voilà ce qui arrête toutes les querelles, voilà ce qui termine tous leurs différends, voilà pourquoi ils s'appellent frères et se comportent en frères. Quelle honte que l'unité de la foi où nous vivons fasse moins sur nous que ne fait sur eux l'unité d'une fausse réforme ! Il en va néanmoins ainsi : ils s'unissent, et nous nous divisons ; ils se rendent des offices de frères, et nous nous traitons souvent en ennemis ; ils le voient, ils s'en étonnent, ils en sont scandalisés ; ils nous le reprochent même. Or, à qui est-ce de faire cesser ce reproche, qu'à nous-mêmes ? et il cessera dès que la charité entrera dans nos cœurs ; car toutes ces haines, toutes ces envies, tous ces désirs de vengeance, tous ces mépris que nous faisons du prochain, toutes ces paroles aigres et piquantes qui nous échappent, tout cela s'évanouirait bientôt, si nous avions la vraie charité. La foi d'un Dieu en trois personnes en doit être le motif, et j'ajoute qu'elle nous en présente encore le plus parfait modèle.

Quand je vous ai dit, mes frères, en d'autres discours, que le Fils de Dieu nous avait obligés à nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés : *Mandatum novum do vobis ut diligatis invicem, sicut dilexi vos* [1], vous ne croyiez pas que la charité pût être portée plus haut. Cet amour d'un Dieu sacrifié pour le salut des hommes vous paraissait le dernier terme où l'amour du prochain

[1] Joan., XIII.

pût s'élever. Mais voici quelque chose encore de plus grand : car il faut nous aimer comme les trois personnes de la Trinité s'aiment : comme le Père aime le Fils, comme le Fils aime le Père, comme le Père et le Fils s'aiment dans le Saint-Esprit. Tel est l'exemplaire qui nous est aujourd'hui proposé : *Inspice, et fac secundum exemplar*[1]. Et par qui nous est-il proposé ? Par Jésus-Christ même, l'oracle et la sagesse de Dieu. *Pater sancte,* disait-il, parlant à son Père, *serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos*[2] : Mon Père, je vous offre tous mes élus, tous mes fidèles, tous ceux que vous m'avez donnés à instruire : conservez-les par votre grace, afin qu'ils soient un comme vous et moi. Que veut-il dire, et comment arriverons-nous à cette perfection ? Le Père et le Fils ne font qu'un même Dieu dans la Trinité ; le Fils est consubstantiel au Père, le Père est la même substance que le Fils ; quelle charité nous peut unir de la sorte ? Ah ! répond saint Augustin, ce que le Sauveur du monde a voulu nous faire entendre, c'est que nous devons être parfaitement unis de cœur et de volonté ; que nous devons être par grace et par imitation ce que les trois divines personnes sont par la nécessité de leur être ; que comme il n'y a rien qui ne soit commun entre elles, aussi la charité du christianisme doit nous faire renoncer à tous nos intérêts propres ; que de même que le Fils de Dieu disait à son Père : *Pater, omnia mea tua sunt, et tua mea sunt*, tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi ; de même il faut que nous soyons prêts à dire à nos frères : Ces biens que Dieu m'a donnés sont pour vous aussi bien que pour moi ; et ces misères que vous souffrez sont les miennes aussi bien que les vôtres. Que serait-ce que le christianisme, si cette charité y régnait ? que serait-ce que tant de familles, si les pères et les enfans, si les maîtres et les domestiques, si le mari et la femme, si les frères et les sœurs gardaient entre eux ce parfait accord ? Au lieu de ces troubles qui mettent la confusion, au lieu de ces procès qui les désolent, au lieu de ces états scandaleux qui les décrient, elles se soutiendraient, et dans un repos inaltérable elles goûteraient toutes les douceurs d'une paix chrétienne. Alors, plein de consolation, j'aurais de quoi vous féliciter, et je m'écrierais avec le Prophète : *Quam bonum et quam jucundum habitare, fratres, in unum*[3] ! Quel bonheur pour ces Chrétiens, quel bonheur pour ces maisons, de vivre dans une concorde qui y entretient le calme, et qui y fait fleurir la piété !

[1] Exod., XXV. — [2] Joan., XVII. — [3] Ps. CXXXIV.

Mais que voyons-nous? Tout le contraire; et c'est ce que nous ne pouvons assez déplorer. Point d'union dans le christianisme, et même entre ceux que les lois de la nature les plus inviolables et les plus sacrées devraient tenir étroitement liés les uns aux autres; je veux dire, point d'union : entre qui? souvent entre des proches, souvent entre des frères et des sœurs, souvent entre des pères et des enfans. Je dis plus : point d'union, souvent entre des ministres de Jésus-Christ, qui, par état néanmoins et par profession, doivent être des ministres de paix; souvent entre des personnes consacrées au Dieu de la paix par les vœux les plus solennels, portant le même habit et vivant sous la même règle. Voilà ce que nous voyons : et pourquoi? Parce que nous ne savons pas, ou plutôt parce que nous ne voulons pas nous former sur le grand modèle que la foi nous met devant les yeux. Prenez garde : dans l'adorable Trinité, point de sentimens opposés; ce que veut une personne divine, les autres le veulent: mais, parmi nous, ce sont des contradictions éternelles; soit bizarrerie d'humeur, soit malignité de naturel, soit hauteur d'esprit et fausse gloire qu'on se fait de ne céder jamais, quel que puisse être le principe du mal, on a ses idées particulières, et l'on veut qu'elles prévalent à tout; on a ses caprices, et l'on veut qu'ils soient suivis en tout. Et parce que nous ne trouvons pas toujours des gens assez dociles pour s'asservir à nos caprices et à nos idées; parce que chacun au contraire prétend dominer, se faire écouter, l'emporter; de là les contestations et les disputes, de là les guerres qui commencent par l'esprit et qui finissent par le cœur, de là les aigreurs et une maligne détermination à se butter toujours les uns contre les autres. C'est assez qu'un tel ait parlé de telle manière, pour engager un tel à tenir un langage tout différent; c'est assez que celui-ci estime telle chose, pour porter celui-là à la condamner : comme si l'on n'avait point d'autre règle ou pour penser ou pour agir, qu'une aveugle obstination à ne s'accommoder au gré de personne, et à ne convenir avec personne. Dans l'adorable Trinité, point d'intérêts séparés; mais parmi nous mille intérêts qui nous divisent. On ne pense qu'à soi-même, on n'a égard qu'à soi-même, on rapporte tout à soi-même. Et comme cet intérêt propre, auquel on est résolu de ne rien refuser, ne peut souvent s'accorder avec l'intérêt du prochain, il n'y a point d'injustice et de violence à quoi l'on ne se porte, pour écarter ou pour détruire tout ce qui pourrait faire obstacle et arrêter les desseins qu'on a formés. De là les mauvais tours, les trahisons, les faux rapports, les médisances, les calomnies, les

chicanes, les procès, toutes les vexations qu'inspire la cupidité et qui ruinent la charité. C'est sur quoi l'Apôtre s'expliquait encore avec tant d'éloquence et tant de zèle en parlant aux Corinthiens. Il avait appris qu'ils s'appelaient les uns les autres devant les tribunaux de la justice pour terminer leurs différends; et là dessus que leur disait-il? Ah! mes frères, que ne souffrez-vous plutôt l'injure qu'on vous fait? *Quare non magis injuriam accipitis*[1]? Que ne souffrez-vous plutôt le dommage que vous recevez? *Quare non magis fraudem patimini?* Mais bien loin, poursuivait le saint Apôtre, d'être ainsi disposés à pardonner et à souffrir, vous vous outragez mutuellement, et vous travaillez à vous entre-détruire: *Sed vos injuriam facitis et fraudatis.* Ce qui le touchait davantage, et ce qu'il leur reprochait plus vivement, c'est que des frères, que des Chrétiens se traitassent de la sorte: *Et hoc fratribus.* Comme s'il leur eût été dit: Que des païens aient ensemble des démêlés, je n'en suis point surpris; ils ont des dieux qui leur en donnent l'exemple: mais nous qui, dans le Dieu que nous adorons, avons le modèle de la plus parfaite unité, d'une unité constante, d'une unité indivisible, d'une unité éternelle, qu'on nous voie former entre nous des partis, des intrigues, des cabales; que pour les moindres intérêts, et pour de viles prétentions dont nous ne voulons rien relâcher, on voie des fidèles s'élever contre des fidèles, parler contre des fidèles, agir contre des fidèles, *et hoc fratribus*, c'est ce qui m'étonne; et ce qui ne s'accorde pas avec le caractère de leur religion. (BOURDALOUE.)

Union ineffable des trois personnes, et leurs relations.

Adorons l'ordre des trois personnes divines, et les mutuelles relations qui se trouvent entre les trois, et qui font leur égalité comme leur distinction et leur origine. Le Père s'entend lui-même, se parle à lui-même, et il engendre son Fils qui est sa parole; il aime cette parole qu'il a produite dans son sein, et qu'il y conserve; et cette parole qui est en même temps sa conception, sa pensée, son image intellectuelle, éternellement subsistante, et dès là son Fils unique l'aime aussi comme un Fils parfait aime son Père parfait. Mais qu'est-ce que leur amour, si ce n'est cette troisième personne, et le Dieu d'amour, le don commun et réciproque du Père et du Fils, leur lien, leur nœud, leur mutuelle union en qui se termine

[1] I Cor., VI.

la fécondité comme les opérations de la Trinité? Parce que tout est accompli, tout est parfait, quand Dieu est infiniment exprimé dans le Fils et infiniment aimé dans le Saint-Esprit, et qu'il se fait du Père, du Fils et du Saint-Esprit une très simple et très parfaite unité, tout y est retournant au principe d'où tout vient radicalement et primitivement, qui est le Père, avec un ordre invariable, l'unité féconde se multipliant en dualité, c'est-à-dire jusqu'au nombre de deux pour se terminer en trinité, en sorte que tout est un, et que tout revient à un seul et même principe.

C'est la doctrine des saints, c'est la tradition constante de l'Église catholique, c'est la matière de notre foi : nous le croyons; c'est notre espérance : nous le verrons; c'est l'objet de notre amour : car aimer Dieu, c'est aimer en unité le Père, le Fils et le Saint-Esprit; aimer leur égalité et leur ordre; aimer et ne point confondre leurs opérations, leurs éternelles communications, leurs rapports mutuels, et tout ce qui les fait un en les faisant trois, parce que le Père, qui est un et principe immuable d'unité, se répand, se communique sans se diviser; et cette union nous est donnée comme le modèle de la nôtre : « O mon Père! qu'ils soient un en nous, comme « vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous; ainsi qu'ils soient « un en nous [1]. » O Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, je me reconnais en tout et partout fait à votre image, à l'image de la Trinité, conformément à cette parole : « Faisons l'homme à notre image et « ressemblance [2]; » puisque même l'union que vous voulez établir en nous est l'image imparfaite de votre parfaite unité. O charité! tu dois croître et te multiplier jusqu'à l'infini dans les fidèles, puisque le modèle d'union et de communication qu'on te propose est un modèle dont tu ne peux jamais atteindre la perfection; et tout ce que tu peux faire, c'est de croire toujours en l'imitant, en communiquant de plus en plus tout ce qu'on a à ses frères, lumière, instruction, conseil, correction quand il le faut, amour, tendresse, vertu par l'édification et bon exemple, support mutuel; et à plus forte raison, biens, richesses, subsistance, et tout jusqu'au pain que nous mangeons, que nous devons partager avec les pauvres. (BOSSUET, *Méditations.*)

Péroraison.

Appliquons-nous à nous-mêmes ces reproches, Chrétiens audi-

[1] Joan., XVII, 21. — [2] Gen., I, 26.

teurs; car ils ne nous conviennent que trop : et en quels termes se fût exprimé saint Paul, s'il eût été témoin de notre conduite, je veux dire, de nos animosités, de nos envies, de nos ressentimens, de nos vengeances, de tant d'éclats scandaleux, qui font le sujet des entretiens du monde, que le monde lui-même est le premier à condamner? C'est à vous, ô Dieu de la charité et de la paix! c'est à vous de maintenir parmi nous l'une et l'autre, ou plutôt à les y rétablir, car elles ne sont que trop altérées. Père tout-puissant! vous avez formé nos cœurs, et vous êtes toujours maître de les tourner comme il vous plaît! Fils égal à votre Père, et éternel comme lui, mais fait chair pour nous, vous nous avez rassemblés sous une même loi, et c'est une loi d'amour! Esprit-Saint, vous êtes l'amour substantiel du Père et du Fils, et c'est par vous que la charité est répandue dans les ames! Trinité souverainement adorable et aimable, c'est de votre sein que nous sommes tous sortis, et c'est dans votre sein que vous voulez tous nous rappeler! Unissez-nous sur la terre comme nous devons l'être dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc. (Bourdaloue.)

EUCHARISTIE,

EN TANT QUE SACRIFICE, ET FÊTE DU SAINT-SACREMENT.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

Les hommes de tous les siècles et de tous les pays se sont accordés à considérer le sacrifice comme l'acte le plus excellent de la religion, et à regarder comme l'hommage le plus pur et le plus digne de la Divinité, de lui offrir les biens que l'on tient d'elle. Cette pratique pieuse a commencé avec le monde. Abel et Caïn offraient des sacrifices au Seigneur; elle s'est perpétuée dans la race des justes. On connaît les sacrifices de Noé, de Melchisédech, d'Abraham et de sa posterité; elle s'est étendue sur toute la terre. L'idolâtrie l'adopta; et, au milieu des erreurs dont elle défigura le culte de l'Être suprême, elle conserva constamment la précieuse institution des sacrifices. Partout on a rencontré des hommes réunis dans un culte commun; on les a vus présenter aux dieux qu'ils adoraient, non seulement des vœux, mais des offrandes. Partout on a trouvé des temples, des autels, des prêtres et des victimes.

C'est une vérité qui appartient à la foi, qu'il existe dans l'Église de Jésus-Christ un sacrifice véritable et proprement dit. Figuré dans la loi de nature, par les sacrifices d'Abel et d'Isaac; dans la loi écrite, par l'Agneau pascal et par toutes les autres oblations que Moïse avait ordonnées; prédit spécialement par David, lorsqu'il proclamait Jésus-Christ prêtre dans l'ordre de Melchisédech; plus clairement encore par Malachie lorsqu'il annonçait cette oblation pure qui, s'offrant en tout lieu, devait faire tomber les victimes légales: le sacrifice de nos autels a été institué par Jésus-Christ en même temps que le sacrement de son amour. Prêt à consommer le sacrifice sanglant qui allait opérer la rédemption du genre humain, il le commença par l'offrande de son corps et de son sang, et il ordonna à

ses Apôtres de la perpétuer en mémoire de lui. C'est pour cela que saint Paul, rappelant ce précepte, déclare que toutes les fois que nous mangerons le pain sacré et que nous boirons le calice, nous annoncerons la mort de notre Seigneur. L'objet de ces instructions n'est pas d'entrer dans le détail des preuves qui établissent la réalité du sacrifice de la Loi nouvelle. De savans controversistes ont défendu ce dogme, ils en ont prouvé la vérité contre les novateurs des derniers siècles, par les figures qui l'ont désigné, par les prophéties qui l'ont annoncé, par la sublime théologie que développe l'Apôtre dans son épître aux Hébreux sur le sacerdoce de Jésus-Christ, par la tradition unanime de l'Église depuis le siècle de saint Justin jusqu'au nôtre.

Notre sacrifice a reçu, dans les divers temps, diverses dénominations. L'Église grecque l'appelait *Liturgie,* ce qui signifie œuvre publique; *Mystagogie* ou action secrète, à raison du mystère qu'il représente, ou du secret avec lequel, dans les premiers siècles, on était obligé de le célébrer; *Hiérargie*, ou œuvre sacerdotale. Dans l'Église latine on lui a donné les noms de *Collecte,* ou congrégation, réunion des fidèles, de *Dominicum*, d'*Oblation.* Mais maintenant on l'appelle universellement le sacrifice de la *Messe.* L'origine la plus vraisemblable de cette dénomination est le mot *mittere*, qui signifie renvoyer. Après les prières solennelles et l'exhortation, on renvoyait les catéchumènes; ce qui s'appelait *Missa catechumenorum,* comme nous le voyons dans le quatrième concile de Carthage, canon 84. Dans la suite, toute cette première partie de la Liturgie s'appela Messe des Catéchumènes. La seconde partie qui contenait le sacrifice où les Chrétiens seuls avaient droit d'assister, et qui est terminée par ces mots: *Ite*, *Missa est,* fut appelée Messe des fidèles : c'est probablement là l'étymologie du mot Messe.

Pour connaître exactement la doctrine de l'Église sur le sacrifice de la Messe, il faut commencer par donner la notion précise du sacrifice; nous appliquerons ensuite aux diverses parties des cette définition les principes qu'enseigne l'Église, relativement au sacrifice qu'elle offre sur ses autels.

On définit communément le sacrifice, l'offrande faite à Dieu seul, par un ministre légitime, d'une chose sensible, laquelle est détruite, ou au moins changée, à l'effet principalement de reconnaître le souverain domaine de l'Être suprême.

1° C'est l'offrande d'une chose sensible, que les théologiens appellent ordinairement la matière du sacrifice.

2° Cette matière doit être détruite, ou au moins changée; ce

qui nous conduira à examiner quelle est la destruction ou le changement que le sacrifice fait subir à la matière, et que les théologiens appellent la forme du sacrifice.

3° La matière du sacrifice est offerte à Dieu seul.

4° Elle est offerte par un ministre légitime. Nous considèrerons quel est ce ministre.

5° Enfin, l'objet du sacrifice est principalement de reconnaître le souverain domaine de Dieu. Nous examinerons en conséquence quelles sont les fins du sacrifice de la Messe, quels sont ses effets, et quelles sont les personnes auxquelles ces effets peuvent et doivent être étendus.

La matière du sacrifice de la Messe, la victime qui y est immolée, l'hostie qui y est offerte est notre Seigneur Jésus-Christ, dont le corps est présent sous l'espèce du pain, et le sang sous l'espèce du vin. C'est l'offrande qu'il présentait à son Père dans sa dernière Cène; c'est l'offrande qu'il ordonnait à ses Apôtres de renouveler; et c'est ainsi, comme nous allons l'expliquer plus particulièrement, que le sacrifice de l'autel s'identifie avec celui de la croix. Les espèces qui voilent le corps et le sang de Jésus-Christ appartiennent au sacrifice, mais ne le constituent pas; elles en sont les accidens indispensables. On offre à Dieu le corps et le sang de Jésus-Christ sous les apparences. C'est de la dignité de la victime, supérieure non seulement à tout ce que l'esprit humain peut imaginer, que le sacrifice de la Loi nouvelle tire sa grandeur et son excellence.

Il semble qu'il y a plus de difficulté à expliquer comment la chose offerte est détruite ou changée, puisque dans ce sacrifice il n'intervient aucune nouvelle immolation, et que Jésus-Christ demeurant toujours immortel, son sang n'y est répandu qu'en figure, et la mort n'intervient qu'en représentation. Mais, mettant à part les divers systèmes qu'ont proposés plusieurs théologiens catholiques, sur la nécessité de la destruction ou du changement de la matière, on peut se réduire à ce point, qu'il y a une sorte d'immolation mystique, qui consiste en ce que Jésus-Christ est présenté à Dieu sur l'autel sous une figure de mort, comme le dit saint Jean Chrysostôme. Quoiqu'à raison de l'immortalité que Jésus-Christ a acquise dans sa résurrection, son corps et son sang ne soient pas réellement séparés, et que l'un et l'autre soient véritablement contenus sous chaque espèce, il s'en fait cependant une sorte de division mystique. L'espèce du pain présente, d'un côté, le corps; et l'espèce du vin, le sang, en sorte que Jésus-Christ y paraît comme mort. Il se montre aux hommes sur l'autel; il y est présenté à son Père dans l

même état où il était sur la croix. C'est ce qu'exprime, avec son énergie ordinaire, le grand Bossuet, lorsque, parlant du sacrifice des Chrétiens, il dit que le glaive est la parole qui sépare mystiquement le corps et le sang.

Pour sentir plus distinctement ce que c'est que cette immolation mystique, il faut faire observer que, selon la doctrine de l'Église, expliquée par le concile de Trente, le sacrifice de l'autel se rapporte entièrement à celui de la croix. Il en est non seulement la vive représentation, mais encore la continuation : c'est la même victime, comme nous le dirons par la suite. Ils s'identifient en quelque sorte ensemble; ils ne forment, à proprement parler, qu'un seul et même sacrifice, prolongé depuis le moment qui vit expirer Jésus-Christ jusqu'à celui où il reviendra opérer la consommation des siècles. Puis donc que la Messe est un sacrifice mystique, relatif dans tous les points au grand sacrifice qui fut offert sur le Calvaire, il suffit que l'immolation se fasse mystiquement et que la victime soit présentée dans l'état où elle était sur la croix, et c'est ce que produit la division mystérieuse de son corps et de son sang : l'état de mort où elle se réduit pour être offerte forme cette immolation, cette destruction, ce changement que l'on regarde comme nécessaire au sacrifice. Quoique l'immolation de Jésus-Christ sur l'autel, et par conséquent son sacrifice, soit mystique, il n'en est pas moins réel, et aussi réel que celui de la croix, puisque la personne de l'Homme-Dieu est également et aussi véritablement offerte dans l'un que dans l'autre. C'est la manière de l'offrir qui est mystique dans l'un, et qui ne l'a pas été dans l'autre, qui constitue leur seule différence, comme le dit le concile de Trente.

En offrant la Messe comme un véritable sacrifice, l'Église catholique ne fait point injure au sacrifice de la croix; elle ne pense pas que ce sacrifice ait été insuffisant pour racheter les péchés du monde, et que nous ayons besoin d'une autre propitiation. Elle enseigne, au contraire, que le sacrifice de l'autel tire toute sa vertu du sacrifice de la croix, et qu'il nous en applique les mérites. Ainsi, loin de nous détacher du sacrifice sanglant de la croix, comme nous le reprochent les hérétiques, le sacrifice de la Messe nous le rappelle tous les jours, et nous y attache plus fortement.

Il résulte de ce que nous venons d'exposer :

1° Que l'essence du sacrifice de la Messe ne consiste pas dans une simple représentation de la mort de notre Seigneur, indépen-

damment de sa présence qui fait et la matière du sacrement et la réalité du sacrifice.

2°. Que la consécration des deux espèces est essentielle au sacrifice de la messe, puisque c'est la séparation mystique du corps et du sang de Jésus-Christ, sous chacune des espèces, qui opère l'immolation nécessaire dans tout sacrifice.

3°. Que le système adopté par quelques théologiens, savoir, que la communion ou la consomption de la sainte Eucharistie fait partie de l'essence du sacrifice, n'est pas fondé en principe. C'est par la force des paroles de la consécration que Jésus-Christ devient présent sous les deux espèces, et que s'opère l'immolation mystique qui constitue le sacrifice. Le sacrifice est donc réel et véritable antérieurement à la communion du prêtre. Saint Grégoire de Nysse confirme ce raisonnement en disant que la victime ne peut pas être mangée avant d'avoir été immolée; que, par conséquent, le sacrifice a dû être opéré avant que Jésus-Christ eût donné son corps et son sang à ses disciples. Ainsi nous pensons que le sacrifice ne serait pas moins réel, si, au moment où le prêtre prend les saintes espèces, il venait, par quelque accident, à les rejeter.

Mais si la communion n'est pas de l'essence du sacrifice, elle est ordonnée par son intégrité, elle l'est de droit divin. Jésus-Christ n'a donné son corps sous la forme de nourriture, et son sang sous celle d'un breuvage, que pour qu'ils fussent mangés et bus; et il en a fait à ses Apôtres un précepte formel. La communion du prêtre est aussi prescrite de droit ecclésiastique. Le canon *Relatum est* condamne la pratique qui s'était établie aux septième et huitième siècles, de dire des messes sans y communier : ce canon est tiré du douzième concile de Tolède. Cette défense est renouvelée dans les Capitulaires, liv. 1, chap. 6. La pratique constante de l'Église, attestée par saint Thomas, est que lorsque un prêtre, avant d'avoir pu prendre les deux espèces, est frappé d'une maladie ou d'une mort subite, un autre prêtre doit lui être substitué pour achever la messe. On ne regarde donc pas le sacrifice comme parfait lorsque la communion lui manque, quoiqu'il soit réel et véritable; et pour éclaircir par un exemple cette différence entre l'intégrité et l'essence du sacrifice, un homme qui manque d'un de ses membres n'en existe pas moins, quoiqu'il ne soit pas dans son intégrité.

Le sacrifice de la messe est offert à Dieu, et non pas à ses saints. Le sacrifice est, par sa nature, un acte de ce culte suprême qui est rendu à Dieu seul, et que l'on appelle culte de Latrie. Le concile

de Trente déclare, d'après saint Augustin, que le prêtre ne dit pas, je vous offre le sacrifice, ô Pierre, ô Paul, et il suffit de lire la liturgie de la messe pour voir qu'il est offert à Dieu. *Te igitur, clementisse Pater... supplices te rogamus ac petimus, uti accepta habas et benedicas hæc dona, hæc munera, hæc sancta sacrificia illibata.* Et plus bas: *Offerimus præclaræ majestati tuæ de tuis donis, ac datis, hostiam puram*, etc. Si dans le canon de la messe il est question des Saints, c'est dans un sens bien différent. Tantôt c'est pour demander à Dieu de nous associer à leur gloire : *Partem aliquam et societatem donare digneris cum beatis Apostolis et martyribus*, etc.; tantôt pour déclarer que nous communiquons avec eux, et que nous honorons leur mémoire : *communicantes et memoriam venerantes in primis gloriosæ Virginis..... sed et beatorum Apostolorum*, etc. Ainsi, lorsqu'on dit la messe d'un tel Saint, il ne faut pas entendre qu'on offre le sacrifice de la messe à ce Saint, mais que l'on en fait mémoire, que l'on implore sa protection, qu'on le prie d'unir ses supplications à notre sacrifice. *Ut ipsi pro nobis intercedere dignentur in cœlis quorum memoriam agimus in terris.* C'est ce que saint Augustin, dans l'endroit que nous avons cité, explique ainsi : *Quod offertur, Deo offertur qui martyres coronavit, apud memoriam eorum quos coronavit.*

L'Église reconnaît et enseigne que le ministre principal du sacrifice de la messe est le même que celui du sacrifice de la Croix, c'est-à-dire Jésus-Christ même, qui est tout à la fois et le prêtre et la victime : *Idem nunc offerens sacerdotum ministerio qui seipsum tunc in cruce obtulit*, dit le concile de Trente. Le quatrième concile de Latran avait dit auparavant: *Idem ipse sacerdos est et sacrificium;* et, antérieurement encore, saint Augustin s'était exprimé ainsi : *Per hoc et sacerdos est ipse, et offerens et oblatio.* Cette doctrine est conforme à ce qu'enseigne saint Paul dans son épître aux Hébreux, que Jésus-Christ exerce un sacerdoce éternel. *Eo quod maneat in æternum, sempiternum habet sacerdotium;* et qu'assis éternellement à la droite de son Père, il offre toujours pour nos péchés une même victime. *Unam pro peccatis offerens hostiam, in sempiternum sedet in dextera Dei.* Ainsi les prêtres de la Loi nouvelle ne succèdent point au sacerdoce de Jésus-Christ, ils y participent, ils offrent avec lui; et c'est en partie pour cela qu'en prononçant les paroles sacrées qui consomment le sacrifice, ils ne disent point : *Ceci est le corps et le sang* de Jésus-Christ; ils disent: *ceci est mon corps, ceci est mon sang.* Ils parlent comme ils agissent, en son nom et avec lui.

Ce ministère auguste, que Jésus-Christ exerce invisiblement, il le fait exercer visiblement par les prêtres qu'il a établis dans son Église. C'est aux prêtres seuls qu'il appartient d'offrir le sacrifice; c'est l'objet principal de leur institution. Toutes les fois que les diacres eux-mêmes, qui occupent le premier rang après les prêtres dans la hiérarchie, ont voulu s'ingérer dans cette fonction sacrée, leur entreprise a été aussitôt réprimée. Le canon XV du premier concile d'Arles, et le XVIII[e] du concile de Nicée, sont des monumens de la plus haute antiquité qui établissent formellement cette doctrine. Le droit exclusif des prêtres d'offrir le saint sacrifice est un droit divin. Il est fondé sur ce que ce n'est qu'aux Apôtres qu'il ordonnait prêtres dans ce moment même que Jésus-Christ a dit : *Faites ceci en mémoire de moi.*

Il résulte de là que c'est une erreur grossière de penser que les prêtres offrent le sacrifice de la messe comme délégués par le peuple fidèle. C'est au nom de Dieu, et en vertu du pouvoir qu'ils ont reçu de lui, qu'ils exercent cette sublime fonction. *Que l'homme nous considère*, a dit le grand Apôtre, *comme les ministres de Jésus-Christ, et les dispensateurs des mystères de Dieu* [1].

Il est cependant vrai de dire, en un certain cas, que les fidèles offrent aussi le sacrifice. C'est ce qu'exprime l'Église lorsque dans les prières de la Messe elle dit : *Orate, fratres, ut meum ac vestrum sacrificium*, etc., *pro quibus tibi offerimus, vel qui tibi offerunt.* Ces expressions ne signifient pas que le peuple ait part à l'immolation, laquelle constitue l'essence du sacrifice. Mais le peuple prend part à l'offrande que fait le prêtre de la victime sainte; il joint ses vœux aux paroles du prêtre, il prie avec lui le Seigneur de recevoir la victime qui lui est présentée ; et, s'unissant ainsi au prêtre, il fait en quelque sorte sien le sacrifice qu'offre le prêtre. De même que dans l'ancienne Loi, quoiqu'il ne fût permis qu'à la tribu sainte d'immoler les victimes et de sacrifier, on regardait comme offrant le sacrifice ceux qui fournissaient les victimes, ou qui accompagnaient le prêtre de leurs vœux et de leurs prières. De même, dans la Loi nouvelle, ce qui est spécialement consommé par le ministère des prêtres se fait d'une manière plus générale par les vœux des peuples, comme dit le pape Innocent III.

Le pouvoir d'offrir le sacrifice est tellement inhérent au caractère sacerdotal, que tout prêtre, quelque pécheur qu'il soit, fût-il même hérétique dénoncé, dégradé, excommunié, peut validement

[1] I Cor., IV, 1.

dire la messe. Son sacrifice est aussi réel, aussi véritable que celui du prêtre le plus saint. Cette vérité est la conséquence de deux principes qu'on explique en parlant du sacrement de l'Ordre. Le premier est que l'Ordre imprime un caractère ineffaçable tel, que celui qui a été consacré prêtre ne peut plus cesser de l'être pour quelque cause et par quelque moyen que ce soit. Le second est que l'objet direct du sacerdoce, la fin principale pour laquelle il a été institué est l'oblation du sacrifice. Il existe entre le sacrifice et le sacerdoce une relation essentielle : ainsi tout prêtre, en vertu de son ordination, d'une part, pouvant toujours offrir le sacrifice, et de l'autre ne pouvant jamais perdre son sacerdoce, c'est une conséquence nécessaire que son sacrifice soit toujours valide, pourvu qu'il y emploie la matière et la forme nécessaires, et qu'il le célèbre dans les circonstances et avec l'intention requises.

La messe d'un prêtre pieux et saint n'est pas en elle-même meilleure que celle d'un prêtre pécheur. Le sacrifice est le même; c'est la victime qui, comme dit le concile de Trente, ne peut être souillée par l'indignité de celui qui l'offre. Il faut cependant dire que les prières d'un prêtre vertueux sont plus facilement exaucées que celles d'un ministre prévaricateur; et on peut dire, en ce sens, que la messe d'un bon prêtre est plus fructueuse que celle d'un mauvais. C'est un scrupule petit et vain de s'attacher à entendre plutôt la messe d'un prêtre parce qu'on en a meilleure opinion que d'un autre ; mais on doit éviter d'être la cause ou l'occasion pour laquelle un prêtre criminel dise la messe.

Le dernier caractère du sacrifice qui nous reste à appliquer à celui de la Messe, est qu'il a pour principal objet de reconnaître le souverain domaine de Dieu. Et, lorsque nous disons l'objet principal, nous entendons que le sacrifice produit plusieurs autres effets. Le premier et le principal est de rendre à l'Être-Suprême l'hommage et l'adoration qui lui sont dus par sa créature, et de reconnaître son souverain domaine : c'est ce qu'on appelait l'holocauste, lequel était regardé comme le plus parfait et le plus excellent des sacrifices. La seconde fin du sacrifice était de rendre graces à Dieu des biens reçus de lui, en les lui offrant. Cette sorte de sacrifice, que l'Écriture appelle d'action de graces, a reçu des Grecs la dénomination de sacrifice eucharistique. Le troisième effet était de demander à Dieu ses bienfaits et ses graces : on l'appelait impétratoire. Enfin, le quatrième était de satisfaire à la justice divine et d'implorer la rémission des péchés; c'étaient les sacrifices propitiatoires. Ainsi, par quatre genres de sacrifices, la Loi ancienne rendait hommage aux

perfections de Dieu qui ont le plus de rapport à nous; à sa majesté suprême et à son domaine, duquel nous dépendons; à sa bonté infinie, qui nous a comblés de dons et qui nous en fait espérer encore; à sa justice, que nous offensons sans cesse et que nous devons fléchir.

Tous ces différens sacrifices n'étaient, comme le dit l'Apôtre, que les figures et les ombres du grand sacrifice de la Loi nouvelle que Jésus-Christ a offert sur le Calvaire, et qu'il renouvelle tous les jours sur nos autels. Aussi notre sacrifice, en succédant à tous ceux de l'ancienne Loi, réunit leurs différens caractères, et reproduit à lui seul tous leurs effets divers. C'est ce qu'exprime avec son éloquence ordinaire le pape saint Léon : *Carnalium sacrificiorum varietate cessante, omnes differentias hostiarum una corporis et sanguinis Christi implet oblatio, et ita in se universa perficit mysteria, ne unum sit pro omni victima sacrificium quod successit omnibus sacrificiis veteris Testamenti quæ immolabantur in umbra futuri.*

Le sacrifice de l'autel est un holocauste, puisque Jésus-Christ s'y offre tout entier à Dieu son Père, dans l'état humiliant de victime, comme l'hommage le plus parfait que la majesté suprême puisse recevoir; c'est ce qu'exprime le prêtre en disant : *Offerimus præclaræ majestati tuæ, de tuis donis ac datis, hostiam puram,* etc. C'est aussi un sacrifice d'action de graces ou eucharistique, et il tire même son nom de ce caractère. L'ame fidèle y rend graces à Dieu des bienfaits qu'elle a reçus de lui : « Que rendrai-je « au Seigneur, dit le prêtre, pour tous les biens que j'ai reçus de « lui? Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du « Seigneur. » Nous regardons la victime infinie que nous offrons, comme un hommage de reconnaissance proportionné aux dons infinis que nous avons reçus.

Notre sacrifice est impétratoire; c'est ce qu'exprime le ministre qui l'offre lorsqu'il dit : *Qui tibi offerunt pro se suisque omnibus, pro redemptione animarum suarum, pro spe salutis et incolumitatis suæ.* Nous ne pouvons obtenir aucune grace que par ce divin médiateur; c'est par lui que Dieu nous les accorde, c'est lui que nous offrons, c'est lui-même qui l'offre. Pouvons-nous douter que nous n'obtenions, par sa médiation toute-puissante dans le sacrifice, les secours dont nous avons besoin? L'Apôtre nous enseigne qu'en qualité de prêtre éternel il prie toujours pour nous au plus haut des cieux; c'est donc un des objets de son sacerdoce et de son sacrifice.

Enfin ce sacrifice adorable est propitiatoire, et c'est la conséquence nécessaire de ce qu'il est la représentation parfaite et la continuation de celui de la croix. Jésus-Christ offrit son sacrifice sanglant pour racheter les péchés du genre humain. Son sacrifice non sanglant étant en tout parfaitement semblable à celui où il a répandu son sang, et n'en différant que par la manière de l'offrir, doit donc avoir le même effet, et remettre pareillement les péchés avec la peine qu'ils ont encourue.

Des quatre fins du sacrifice, deux sont relatives à Dieu : l'hommage rendu à son souverain domaine, et l'action de graces de ses bienfaits. Les deux autres se rapportent à nous, et nous appliquent les dons de la miséricorde divine.

Il ne faut pas croire que le sacrifice de la messe produise pour nous tous ses salutaires effets de la même manière que les sacremens, c'est-à-dire par sa propre force, et, comme le disent les théologiens : *Ex opere operato*. Il y a, à ce sujet, quelques distinctions à faire entre les graces que le sacrifice nous obtient et la rémission des péchés; entre la rémission des péchés mortels et des péchés véniels, entre la rémission des péchés et la relaxation de la peine qu'ils ont méritée.

Nous obtenons par le sacrifice les graces soit spirituelles, soit temporelles, uniquement d'après les dispositions que nous y apportons. C'est par la foi et la piété avec lesquelles nous l'offrons que nous méritons les dons que Jésus-Christ veut bien nous y accorder; et ces graces sont d'autant plus abondantes que nos dispositions sont plus ou moins propres à les recevoir. Les sacremens seuls ont été établis pour nous conférer la grace par leur propre vertu.

Le sacrifice ne remet point les péchés mortels; son objet n'est pas de faire passer l'homme de l'état d'ennemi de Dieu à l'état de son ami. Le sacrement de la pénitence a été institué pour cet objet, et il est le seul moyen qu'aient les Chrétiens de rentrer en grace avec Dieu. Mais nous obtenons, dans le sacrifice, cette augmentation de grace qui efface les péchés véniels; nous y augmentons notre justice, mais nous ne l'y réparons pas. Il faut cependant faire observer que les pécheurs eux-mêmes peuvent obtenir, dans la participation du sacrifice, des graces qui les conduisent à la contrition, et qui, par degrés, les amènent à obtenir, dans le sacrement de pénitence, l'absolution de leurs péchés mortels; mais ces graces, de même que celles qui effacent les péchés véniels, sont accordées aux dispositions intérieures avec lesquelles on assiste au sacrifice.

Les peines dues au péché sont de deux sortes : les peines éter-

nelles que le sacrifice ne remet pas, puisqu'on ne peut en être acquitté qu'avec la coulpe du péché; et les peines temporelles qui sont dues au péché même après qu'il a été pardonné. Comme ces peines tombent sur des ames déjà justifiées et rentrées en grace avec Dieu, le sacrifice les remet par lui-même et par sa propre vertu. Il les remet aux morts, dont les ames expient leurs fautes dans le Purgatoire, comme nous le montrerons incessamment; et ce n'est certainement pas d'après leurs dispositions. On se tromperait cependant si on pensait qu'on pût obtenir dans le sacrifice la rémission des peines temporelles de son péché sans y apporter la piété et la ferveur convenables.

Ces salutaires effets du sacrifice de la Messe peuvent être appliqués aux vivans et aux morts : *Pro omnibus fidelibus Christianis, vivis atque defunctis*, dit le prêtre.

L'Église offre le saint sacrifice pour les fidèles vivans; elle le dit expressément dans ses prières : *Et omnibus orthodoxis atque catholicæ et apostolicæ fidei cultoribus.* Elle l'offre pour les pécheurs comme pour les justes. Saint Paul dit que le prêtre doit offrir des sacrifices pour les péchés; et lorsque, dans un autre endroit, il ordonnait de prier pour les rois et pour tous ceux qui sont élevés en dignité, il avait en vue les souverains de son temps qui étaient infidèles et persécuteurs. Nous apprenons de saint Cyrille de Jérusalem que le sacrifice était offert : *Pro communi ecclesiarum pace, pro tranquillitate mundi, pro regibus, pro militibus, pro sociis, pro ægrotis et afflictis, et in summa pro iis omnibus qui egent auxilio.*

Les infidèles, les hérétiques, les schismatiques, même les catéchumènes, tous ceux enfin qui ne sont pas de l'Église n'ont point de part aux prières communes que l'Église fait dans le sacrifice pour les seuls fidèles. On doit cependant excepter de cette règle le souverain qui ne serait pas catholique, pour lequel, suivant le précepte de l'Apôtre, on prie spécialement, et dont on fait une mention formelle. Mais si ceux qui ne sont pas enfans de l'Église n'ont pas droit aux fruits du sacrifice, ils peuvent y avoir part. Le prêtre peut, en son particulier, prier pour eux, demander leur conversion, et leur appliquer les mérites de la victime infinie qu'il offre; mais, il faut observer que ces vœux ne sont adressés que dans le secret du sanctuaire. On ne doit point célébrer pour eux des messes solennelles; et si, un jour dans l'année, l'Église prie publiquement pour les Juifs, les excommuniés, c'est le jour du Vendredi-Saint où elle n'offre point un véritable sacrifice.

L'Église offre aussi le saint sacrifice pour les défunts : *Ipsis, Domine, et omnibus in Christo quiescentibus, locum refrigerii, lucis et pacis, ut indulgeas deprecamur.* Le précepte d'offrir le saint sacrifice pour les morts est fondé sur la sainte Écriture et sur la tradition de tous les siècles. Lorsque, vers le milieu du quatrième siècle, Aërius osa contester l'utilité du sacrifice offert pour les morts, le témoignage de l'Église universelle s'éleva contre lui, et prononça sa condamnation, ainsi que nous l'enseignent saint Épiphane, saint Augustin et saint Jean Damascène. On lui opposa la doctrine constante de l'Église, attestée entre autres par saint Cyprien, par Tertullien, par Origène.

Lorsque l'Église offre le saint sacrifice pour les morts, ce n'est ni pour les Saints, qui jouissent déjà de la gloire céleste : ce serait, dit saint Augustin, faire injure à celui dont nous devons implorer les prières, que de prier pour lui, ni pour ceux qui sont exclus de la gloire, et pour qui toute espérance est éteinte, tels que ceux qui sont morts hors de la foi chrétienne ou de la communion catholique. Saint Augustin déclare même qu'on ne peut être catholique et penser que le saint sacrifice puisse être offert pour les enfans sans baptême.

Il faut cependant, sur ce dernier point, faire observer qu'on ne doit point légèrement présumer la damnation d'une ame. Quelque grands, quelque publics qu'aient été les péchés d'un homme, il est possible qu'au moment de sa mort, éclairé d'un rayon de la grace, touché d'un sentiment de pénitence, il ait demandé et obtenu le pardon de ses déréglemens. On ne doit pas non plus refuser le bienfait du saint sacrifice aux catéchumènes qui sont morts en attendant le baptême. Il y a plus de difficulté pour celui qui meurt subitement dans l'acte même d'un péché, par exemple, qui est tué en duel. Si le fait est douteux, on doit sans doute offrir pour lui le sacrifice. Les vœux que l'on adresse pour son âme peuvent lui être utiles; ou, s'ils ne le sont pas, ils ne sont point pour cela perdus, et la suprême miséricorde les applique à d'autres ames, selon sa sagesse. Mais s'il est bien constant que l'homme est mort en commettant le crime, on ne doit pas offrir pour lui le sacrifice : c'est la disposition du canon 31 du concile de Tribur, relatif à ceux qui sont morts dans l'acte du vol.

Ce n'est ni pour les Saints, qui n'en ont pas besoin, ni pour les damnés auxquels il ne peut pas être utile, que nous offrons le sacrifice de nos autels; c'est pour les ames qui expient dans le Purgatoire les restes de leurs fautes. L'Église militante prie pour

l'Église souffrante, et demande au Père des miséricordes de la réunir à l'Église triomphante. Ainsi, le sacrifice de la loi nouvelle est le bien de l'Église de Jésus-Christ, parce que c'est par elle et pour elle qu'il est offert. Ce sont les vœux réunis de ses membres du ciel et de la terre qu'elle joint au sang de Jésus-Christ. Elle offre le tout à Dieu, pour le soulagement de ses enfans qui combattent dans cette vie ou qui souffrent dans l'autre. (Le C. de La Luzerne, *Instructions sur le Rituel de Langres.*)

De la fête du Saint-Sacrement ou du corps de notre Seigneur.

Plus les hérétiques des derniers temps ont montré d'audace et de fureur contre le Sacrement adorable, plus l'Église a montré de zèle à inspirer à ses enfans le respect et la dévotion qui lui sont dus. Son institution a toujours été célébrée avec de solennelles actions de graces envers la bonté divine, le jeudi de la Semaine sainte. Mais comme ce temps est presque tout employé à honorer les souffrances de notre Seigneur, à la sollicitation de plusieurs ames favorisées du don des révélations et des miracles, et en particulier de la bienheureuse Julienne du mont Cornillon, près de Liége, l'Église a établi une solennité particulière en l'honneur de ce grand mystère. La première ordonnance pour la célébrer fut portée dans un synode, tenu à Liége l'an 1246. Le pape Urbain IV, en 1264, la fixa au jeudi d'après l'Octave de la Pentecôte, enjoignant de l'observer dans toute l'Église avec la même pompe que les quatre fêtes principales de l'année. Dans sa bulle, qui commence par ces paroles : *Transiturus de hoc mundo*, après avoir fait l'éloge de cet auguste Sacrement, il s'exprime en ces termes : « Nous versons des « larmes de joie dans cette sainte commémoration; le cœur, tres- « saillant d'allégresse et inondé de consolations, les fait couler de « nos yeux en abondance. O immensité du divin amour ! ô déborde- « ment de la divine bonté ! ô générosité sans mesure de notre Dieu ! « Il nous avait donné déjà toutes choses; il nous avait faits maîtres « de toutes ses créatures sur la terre; il nous avait élevés, ennoblis, « jusqu'à commettre un ange pour nous garder et nous assister dans « toutes nos voies, jusqu'à l'envoyer pour servir de guide et de « conseil à tous ceux qui recevront l'héritage du salut. Non con- « tent d'avoir fait tant pour nous, il a voulu déployer encore les « richesses de sa bonté en notre faveur. Pressé par la charité im- « mense qu'il nous porte, il s'est lui-même donné à nous, et met- « tant le comble à tous les autres prodiges de sa libéralité, par un

« miracle que jamais l'amour n'aurait imaginé, il se fait notre nour-« riture. O bonté singulière et admirable ! il est tout à la fois le « donateur et le don. C'est un prodige de générosité dans un homme, « et surtout du plus haut rang, de se livrer pour un autre homme : « ici c'est notre Dieu lui-même, la souveraine grandeur, qui se « donne à l'homme jusqu'à lui servir d'aliment, afin que celui qui a « trouvé la mort dans le fruit qu'il a mangé autrefois contre la dé-« fense de son Créateur, pût retrouver la vie dans une nouvelle « nourriture faite de la chair et du sang de son Rédempteur. « L'homme est tombé après avoir mangé un fruit de mort ; et il « s'est relevé en mangeant du fruit de l'arbre de vie. Sur le pre-« mier arbre, pendait le morceau fatal qui a perdu Adam avec « toute sa postérité; celui-ci nous a apporté l'antidote céleste et divin « qui donne l'immortalité. La tentation de goûter celui-là nous a « précipités dans l'abîme ; c'est en goûtant celui-ci que nous som-« mes assurés de notre salut. Voyez comme par où le mal est entré, « le remède lui-même nous est parvenu, et comme d'où la mort est « sortie, la bonté du Seigneur en a fait sortir la vie. Il est écrit du « premier aliment : *Au jour où vous en mangerez, vous mourrez ;* « et il est dit du second : *Celui qui mange de ce pain vivra éter-« nellement.* O excellence de ce Sacrement ! ô Sacrement digne « d'être adoré, respecté, glorifié, honoré, exalté par les plus pures « louanges, d'être célébré par les plus vives acclamations, reçu « dans les cœurs les plus chastes ! etc. »

Après beaucoup d'autres éloges magnifiques, Urbain IV exhorte tous les fidèles à confondre, s'il est possible, par la ferveur extraordinaire de leur piété en ce jour, la perfidie des hérétiques, et à réparer autant qu'il est en eux les injures faites à Jésus-Christ, soit par la tiédeur avec laquelle on assiste au saint sacrifice, soit par la négligence à le célébrer, ou l'indévotion avec laquelle on le célèbre ; soit enfin par les mauvaises dispositions dans lesquelles on le reçoit. Il accorde aussi des indulgences perpétuelles, ordondonnant à tous les pasteurs d'en avertir au dimanche qui précède la fête tous ceux de leurs diocèses ou de leurs paroisses, et de les exhorter par les discours les plus pathétiques à « se préparer « (ce sont les termes de la bulle), par une sincère et entière con-« fession de leurs péchés, par la prière, l'aumône, et les autres œu-« vres de charité et de dévotion, à approcher de la Sainte Table en « ce grand jour, à recevoir dignement le corps de notre Seigneur, « et à mériter par cette action un accroissement de graces. Pour « engager les fidèles (ajoute le saint Père) à célébrer cette solennité

« avec une dévotion et une ferveur toute particulière, nous accor-
« dons à tous ceux qui confesseront leurs péchés, seront vraiment
« pénitens, assisteront dans l'église aux matines de ladite fête, cent
« jours d'indulgence; autant à ceux qui assisteront avec dévotion
« à la messe et aux premières et aux secondes vêpres; comme aussi
« pour chacune des petites heures canoniales de ce jour, prime,
« tierce, sexte, none et complies. Nous accordons quarante jours,
« et cent jours à quiconque, pendant l'octave, assistera, quelque
« jour que ce soit, aux heures canoniales. » Cette bulle a été confirmée par Clément V, au concile général tenu à Vienne, en France, dans l'année 1311. Le pape Martin V, en la confirmant de nouveau, y a ajouté de nouvelles indulgences, ordonnant à tous les prélats et curés de la publier dans leurs églises le dimanche qui précède la fête. Enfin, le pape Eugène IV a réitéré encore ces mêmes ordonnances, voulant qu'elles fussent publiées tous les ans, confirmé les bulles qu'on vient de citer, et doublé le nombre des jours dans chacune des indulgences qui y sont accordées.

Nous adorons Jésus-Christ présent dans le Saint-Sacrement de l'autel. En le considérant même comme homme, nous lui devons l'adoration suprême, parce qu'il subsiste par la seconde personne divine. C'est là dessus que le saint concile de Trente établit l'obligation d'adorer, selon ce que dit saint Paul dans son épître aux Hébreux : « Que tous les Anges de Dieu l'adorent. » Il est réellement dans le Saint-Sacrement celui que les mages adorèrent dans la crèche, que les Apôtres, les autres fidèles adorèrent pendant sa vie mortelle, que les Anges adorent tous les jours en tremblant sur nos autels, et que tous les enfans de l'Église ont dans tous les temps approché et reçu avec des marques extérieures d'adoration. Saint Ambroise prouve que nous devons adorer l'Esprit saint, parce que nous adorons dans l'Eucharistie la chair de Jésus-Christ formée de la terre. « Par terre, dit-il, on entend la chair du Sau-
« veur que nous adorons même aujourd'hui dans les saints mys-
« tères, et que les Apôtres ont adoré dans le Seigneur Jésus. » Saint Chrysostôme donne pour principe que tous ceux qui approchent le Sacrement de l'autel l'honorent et l'adorent comme firent les mages au pied de la crèche. Il compare celui qui communie indignement à Hérode, « qui adore en traître et qui poignarde en adorant. » Théodoret, parlant des élémens dans la sainte Eucharistie, dit : « Nous les croyons, et nous les adorons, etc. » Daillé, célèbre calviniste, excuse les Luthériens en ce point, parce qu'ils prétendent adorer le corps de Jésus-Christ, qui est un objet d'adoration. Mais

les protestans objectent que si une hostie, par méprise, n'avait point été consacrée, cette adoration serait une idolâtrie. Pas plus idolâtrie, faut-il dire, après *D. Jérôme Tayloo Thorndyke,* et d'autres de la même communion, que si un étranger, venant auprès de Jésus-Christ sur la terre, eût pris saint Pierre ou quelque autre pour lui. (L'abbé GODESCARD, *Vie des Saints.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE.

Erunt Domino offerentes sacrificia in justitia, et placebit Domino sacrificium Juda et Jerusalem sicut dies sæculi et sicut anni antiqui.

Ils offriront des sacrifices au Seigneur en esprit de justice, et le sacrifice de Juda et de Jérusalem sera aussi agréable au Seigneur que tous ceux qui lui auront jamais été offerts depuis le commencement des siècles. (*Malach.*, 3, 3.)

Adducam eos in montem sanctum meum, et lætificabo eos in domo orationis meæ : holocausta eorum placebunt mihi super altari meo.

Je les conduirai sur ma montagne sainte, et je les comblerai de joie dans ma maison de prières : leurs holocaustes et leurs victimes me seront agréables étant offerts sur mon autel. (*Is.*, 56, 7.)

Afferte Domino gloriam et honorem; tollite hostias, et adorate Dominum in atrio sancto ejus.

Rendez au Seigneur l'honneur et la gloire; apportez des victimes pour adorer le Seigneur dans son saint parvis. (*Ps.*, 28, 2.)

Memor sit omnis sacrificii tui, et holocaustum tuum pingue fiat.

Que le Seigneur se souvienne de tous vos sacrifices, et que votre holocauste lui soit agréable. (*Ibid.*, 19, 4.)

Si enim sanguis hircorum et taurorum, et cinis vitulæ aspersus inquinatos sanctificat ad emendationem carnis, quanto magis sanguis Christi, qui per Spiritum sanctum semetipsum obtulit immaculatum Deo, emundabit conscientiam nostram ab operibus mortuis ad serviendum Deo viventi.

Si le sang des boucs et des taureaux, et la cendre de la vache étant aspersés, purifient le corps et le déchargent de toute souillure, combien plus le sang de Jésus-Christ, qui s'est offert à Dieu par le Saint-Esprit comme une hostie sans tache, purifiera-t-il nos consciences de tout péché pour servir ensuite le Dieu vivant et véritable! (*Heb.*, 9, 13.)

Talis enim decebat ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus, et excelsior cœlis factus, qui

non habet necessitatem quotidie quemadmodum sacerdotes prius pro suis delictis hostias offerre, deinde pro populo; hoc enim fecit semel seipsum offerendo.

Il était bien raisonnable que nous eussions un pontife comme celui-ci, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, plus élevé que les cieux, qui n'est point obligé comme le autres pontifes d'offrir tous les jours des victimes, premièrement pour ses propres péchés, ensuite pour ceux du peuple, ce qu'il a fait une fois en s'offrant lui-même. (*Ibid.*, 7, 26 et 27.)

Lex homines constituit sacerdotes infirmitatem habentes, sermo autem jurisjurandi, qui post legem est, Filium in æternum perfectum.

La loi a établi des hommes faibles pour pontifes; mais la parole de Dieu, confirmée depuis par le serment qui a été fait depuis la loi, établit le Fils de Dieu pour pontife, qui est parfait pour jamais. (*Id.*, *ibid.*, 28.)

Omnis pontifex ad offerendum munera et hostias constituitur; unde necesse est et hunc habere aliquid quod offerat.

Tout pontife est établi pour offrir à Dieu des dons et des sacrifices; c'est pourquoi il est nécessaire que celui-ci ait quelque-chose pour offrir à Dieu. (*Ibid.*, 8, 3.)

Impossibile est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata: ideo ingrediens mundum, dixit: Hostiam et oblationem noluisti; corpus autem aptasti mihi; holocautomata pro peccato non tibi placuerunt, tunc dixi: Ecce Venio; in capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam.

Il est impossible que le sang des boucs et des taureaux ôte les péchés: c'est pourquoi le Fils de Dieu, entrant dans le monde, dit: Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation; mais vous m'avez donné un corps; vous n'avez point agréé les holocaustes ni les sacrifices pour le péché; alors j'ai dit: Me voici; je viens, selon qu'il est écrit de moi dans le livre, pour faire, mon Dieu, votre volonté. (*Ibid.*, 10, 4.)

Quid dignum offeram Domino?

Qu'offrirai-je au Seigneur qui soit digne de lui? (*Mich.*, 6, 6.)

In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.

On me sacrifie en tout lieu, et on offre à mon nom une oblation pure. (*Malach.*, 1, 11.)

Placabo illum muneribus.

Je le fléchirai par mes offrandes. (*Genes.*, 32, 20.)

Obsecro vos, per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem.

Je vous conjure par la miséricorde de Dieu de lui offrir vos corps, comme des hosties vivantes, saintes et agréables à ses yeux. (*Rom.*, 12, 1.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS POUR LA FÊTE DU SAINT SACREMENT.

EXORDE.

Caro mea vere est cibus.

Ma chair est vraiment une viande. (*Joan.*, VI.)

C'est ainsi que le Sauveur du monde faisait en deux mots l'éloge de son corps adorable; et c'est, Chrétiens, de cette chair toute sainte et toute divine que j'ai moi-même à vous entretenir. Ce n'est point de la personne de Jésus-Christ; ce n'est ni de sa divinité ni de son ame, mais de sa chair : *Caro mea.* Et pour en venir d'abord au point que j'ai entrepris de traiter, remarquez, s'il vous plaît, avec moi, que, dans les paroles de mon texte, le Fils de Dieu, voulant recommander son corps aux Juifs, ne leur dit pas que c'est le temple de l'Esprit saint, que c'est le sanctuaire de Dieu, que c'est le chef-d'œuvre des mains et de la toute-puissance du Seigneur; mais que c'est une nourriture et une viande : *Caro mea vere est cibus.* Cependant cet état de viande et d'aliment n'est-il pas le plus imparfait? Il est vrai, mes chers auditeurs, si nous l'entendons de cette viande commune qui sert à réparer les forces et à soutenir la vie naturelle de nos corps; mais une viande sacramentelle, une viande qui, toute matérielle qu'elle est, a la vertu de nous conférer la grace, de nous donner une vie surnaturelle et toute spirituelle, de nous purifier, de nous sanctifier, c'est ce qui nous la doit rendre infiniment précieuse, et qui en fait l'excellence. Vierge sainte, c'est dans vos chastes entrailles que ce sacré corps fut conçu; votre chair innocente et pure a été la chair de Jésus-Christ, et la chair de Jésus-Christ a été la vôtre : c'est par l'opération de l'Esprit céleste que cet ineffable mystère s'est accompli, et c'est auprès de ce divin époux que j'implore votre assistance, en vous disant : *Ave.*

Le dessein que je me propose dans ce discours vous surprendra peut-être, Chrétiens; mais j'ose dire que, si vous voulez vous ap-

pliquer à le bien comprendre, il vous paraîtra très convenable au mystère de ce jour, et qu'il remplira parfaitement l'idée que vous avez de cette fête. Je veux vous montrer que c'est aujourd'hui par excellence la fête du corps de Jésus-Christ : *Festum Corporis Christi.* Car c'est le titre qu'elle porte, et sous lequel elle a été instituée ; et mon dessein est de vous justifier ce titre, en vous faisant voir que le corps de Jésus-Christ ne pouvait être plus honoré qu'il l'est par le mystère de la divine Eucharistie : c'est là ma proposition générale ; il faut seulement la réduire à quelques points particuliers, et la partager. Or, pour cela, je considère le corps de Jésus-Christ en deux manières ; ou plutôt, je trouve que Jésus-Christ a tout à la fois, et un corps naturel, et un corps mystique. Son corps naturel, c'est sa propre chair, cette chair dont il s'est revêtu pour nous ; et son corps mystique, c'est l'Église, qu'il s'est unie et incorporée, selon la doctrine de saint Paul. Je dis donc que c'est aujourd'hui la grande fête de l'un et de l'autre : pourquoi ? Parce que c'est aujourd'hui tout ensemble le triomphe de la chair de Jésus-Christ et le triomphe de l'Église de Jésus-Christ. Le Sauveur du monde ne pouvait faire plus d'honneur à sa chair que de l'établir, comme il a fait, en sacrement, et en sacrement le plus auguste de notre religion, qui est l'Eucharistie. Et j'ajoute que ce même Sauveur du monde ne pouvait faire plus d'honneur à son Église qu'en lui laissant sa chair établie de la sorte, et comme érigée en sacrement. Ainsi l'Église et la chair de Jésus-Christ sont-elles honorées réciproquement l'une par l'autre ; car la gloire du corps de Jésus-Christ, c'est d'avoir été donné à l'Église dans le Saint-Sacrement de l'autel : vous le verrez dans la première partie ; et la gloire de l'Église, c'est d'avoir reçu et de posséder le corps de Jésus-Christ dans ce sacrement : ce sera la seconde partie. Quoique ce soit là un éloge plutôt qu'une instruction, nous pourrons néanmoins en tirer de solides conséquences pour l'édification de nos ames. Commençons. (Bourdaloue, *Sur le très saint Sacrement.*)

La gloire du corps de Jésus-Christ, c'est d'avoir été donné à l'Église dans le Saint-Sacrement de l'autel.

Il était juste que la chair de Jésus-Christ fût honorée, et que Jésus-Christ travaillât lui-même à lui faire rendre les hommages qui lui sont dus. Deux grandes raisons l'y obligeaient. Premièrement, l'honneur qu'il avait fait à cette chair de contracter une si étroite

alliance avec elle, et de l'unir à sa personne divine dans l'incarnation; et secondement, les humiliations extrêmes à quoi il l'avait réduite dans sa passion. Avez-vous jamais pris garde, Chrétiens, à une belle parole de saint Jean, pour exprimer le grand mystère de l'incarnation du Verbe? Il ne dit pas que le Verbe s'est fait homme, il ne dit pas qu'il s'est allié à une nature intelligente et spirituelle comme les Anges, il ne dit pas qu'il a pris une ame telle que la nôtre, mais il dit simplement que le Verbe s'est fait chair : *Et Verbum caro factum est* [1]. Eh quoi! reprend saint Augustin, la chair de l'homme est ce qu'il y a dans l'homme de plus imparfait; c'est en quoi l'homme est semblable aux bêtes : pourquoi donc rapporter à la chair seule cet étonnant mystère de l'union qui s'est faite entre l'homme et Dieu? Ah! répond ce saint docteur, c'est pour nous apprendre ce que Dieu a fait pour nous, ce qu'il a voulu être pour nous, jusqu'à quel point il s'est anéanti pour nous, puisqu'étant Dieu, il a bien daigné se faire chair. Il est vrai, Chrétiens; mais c'est par là même aussi que le Saint-Esprit nous a fait comprendre ce qu'il était important que nous sussions, quelle est la dignité de la chair de Jésus-Christ, puisqu'en conséquence de ces divines paroles : *Et Verbum caro factum est,* on peut dire, selon tous les principes de la théologie et de la foi, que la chair de Jésus-Christ a été la chair d'un Dieu, qu'elle a subsisté de la substance d'un Dieu, qu'elle a fait partie d'un tout, qui était Dieu, et que comme le Verbe, en s'incarnant, est devenu chair : *Et Verbum caro factum est,* ainsi la chair de l'homme, par l'incarnation, est devenue la chair d'un Dieu. De là concluons qu'il n'y a donc point de gloire, point de culte, qu'on ne doive à la chair de Jésus-Chrit, et que Jésus-Christ même, après une si noble alliance, n'en pouvait trop faire pour honorer sa chair.

D'autant plus qu'il la réduisit dans sa passion aux dernières humiliations. Car cette chair vénérable qui fut comblée par nous d'ignominies et d'opprobres, c'est elle qui fut déchirée de fouets, c'est elle qui fut profanée par les mains des bourreaux; et, pour tout dire en un mot, c'est elle, si j'ose user ici de cette manière de parler, qui fit tous les frais de notre rédemption. Ce ne fut point l'ame de Jésus-Christ qui servit de victime pour notre salut; ce fut son corps, ce fut sa chair virginale. Ce fut elle qu'il immola sur l'autel de la croix; elle était sainte, et il en fit un anathème et un sujet de malédiction; elle était digne de tous les respects des

[1] Joan., I.

hommes, il permit qu'elle fût exposée à toutes leurs insultes. Il fallait donc qu'il la récompensât et qu'il l'honorât autant qu'elle avait été humiliée, ou plutôt, autant qu'il l'avait lui-même humiliée. Or, c'est justement ce que Jésus-Christ a fait dans la divine Eucharistie; voilà la fin qu'il s'est proposée dans l'institution de ce mystère, et voilà aussi pourquoi nous célébrons aujourd'hui la fête de son corps.

En effet, Chrétiens, l'Eucharistie seule fait plus d'honneur à la chair de Jésus-Christ que tous les autrrs mystères glorieux de cet Homme-Dieu; et quand il sortit du tombeau, la gloire qu'il communiqua à son corps ne fut point comparable à celle qu'il avait donnée, et qu'il lui donne encore tous les jours dans son saint Sacrement. Cette proposition vous paraît nouvelle; mais écoutez-moi, en voici la démonstration: j'avoue, mes frères, que Jésus-Christ, sortant du tombeau, donna à sa chair d'admirables qualités : impassibilité, subtilité, égalité, lumière et splendeur; mais après tout, ces qualités n'ont rien qui surpasse l'ordre de la créature; au lieu qu'ici, c'est-à-dire dans l'adorable Eucharistie, la chair du Sauveur est élevée à un ordre tout divin; elle y prend un être, elle y acquiet des propriétés, elle y fait ce que Dieu seul peut faire. Eh quoi ! il faudrait un discours entier pour vous l'expliquer. Je m'arrête à ce qu'il y a de plus essentiel, et à ce qui doit le plus vous toucher. Je ne vous dis point que cette chair bienheureuse possède une espèce d'immensité dans l'auguste sacrement de l'autel, puisqu'il est certain qu'elle n'y est bornée par aucun espace, et qu'en vertu de ce mystère, elle peut être tout à la fois dans tous les lieux du monde; qualité propre de Dieu. Je ne vous dis point qu'elle y devient toute spirituelle, mais bien autrement que dans sa résurrection, puisque la chair de Jésus-Christ est dans l'hostie à la manière des esprits, toute en tout, et toute en chaque partie, autre qualité miraculeuse. Je laisse ce qu'a remarqué l'abbé Rupert, qu'elle est comme éternelle et incorruptible dans ce sacrement, parce qu'elle y sera jusqu'à la consommation des siècles; ou plutôt Chrétiens, qu'elle y meurt tous les jours, mais d'une mort mille fois plus merveilleuse que l'immortalité même dont elle jouit dans le ciel, puisque c'est pour y renaître continuellement par les paroles de la consécration : tout cela, autant d'effets de la toute-puissance divine pour honorer le corps du Sauveur.

Mais le grand miracle, et celui qui comprend tous les autres, et celui que Jésus-Christ nous a marqué plus expressément dans l'Évangile, et celui à quoi les hommes font moins de réflexion, et

celui qui devait être plus médité, et celui que je trouve incontestablement le plus glorieux à la chair du Fils de Dieu, je l'ai dit, et il faut le développer davantage, c'est que la chair de Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, est l'aliment de nos ames. Quoiqu'elle ne soit qu'une substance terrestre et matérielle, elle a la vertu de vivifier nos esprits. Au lieu que naturellement c'est l'esprit qui doit vivifier la chair, ici c'est la chair qui, par un prodige bien surprenant, vivifie l'esprit, et qui le soutient, et qui l'anime, et qui lui sert de nourriture pour le conserver. Car prenez garde, je vous prie, c'est la réflexion de saint Ambroise; quand le Fils de Dieu parlait aux Juifs de ce sacrement, il ne leur disait pas : *Ego sum cibus*, je suis la viande; mais il leur disait : *Caro mea vere est cibus;* ma chair est la viande dont il faut que vous soyez spirituellement nourris. Ce n'est point l'ame, ce n'est point la divinité de Jésus-Christ qui fait notre aliment spirituel dans l'Eucharistie, c'est sa chair : *Caro mea*. Si la divinité et l'ame s'y trouvent, c'est, comme parle l'école, par concomitance : ce qui nous nourrit, et ce qui nous est directement donné en qualité de nourriture, c'est la chair de cet Homme-Dieu, dont notre ame est sustentée et fortifiée, et, pour me servir du mot de Tertullien, engraissée. Or, quel honneur pour une chair, que ce soit elle qui nous rende tout spirituels, elle qui nous communique la grace, et qui nous fasse vivre de la vie de Dieu même! Oui, Chrétiens, je le répète, ce miracle seul élève la chair du Sauveur du monde à un ordre surnaturel et divin : car il n'y a que la chair d'un Dieu qui puisse opérer de telles merveilles; et Dieu, prenant une chair, ne pouvait plus l'honorer qu'en lui donnant la force et la vertu de les produire. Or, tout cela convient à la chair de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et c'est ce que l'Église exprime en un mot, lorsqu'elle nous la présente par les mains des prêtres : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam :* Reçois, Chrétien, nous dit-elle, reçois le corps de ton Seigneur et de ton Dieu. Et pourquoi? afin qu'il conserve ton ame pour la vie éternelle. Voyez-vous, mes chers auditeurs, l'inestimable prérogative du corps de Jésus-Christ? Dans l'ordre de la nature, c'est à l'ame de conserver le corps; mais dans l'ordre de la grace, c'est le corps de Jésus-Christ qui conserve notre ame; et cet ordre, qui est un ordre de grace pour nous, est pour le corps de Jésus-Christ un ordre de gloire, mais la gloire la plus éminente et la plus sublime.

Après cela faut-il s'étonner que Dieu, par une conduite pleine de sagesse et par une disposition de sa providence, nous ait proposé

ce corps à adorer dans nos temples? A qui rendrons-nous plus justement le culte de l'adoration qu'à une chair qui est le principe de notre vie et de notre immortalité ; et où l'adorerons-nous avec plus de raison que dans son sacrement, puisque c'est là que Dieu l'a rendue toute puissante pour nous animer de la vie de la grace, et nous vivifier selon l'esprit? Oui, mes frères, dit saint Ambroise, nous adorons encore aujourd'hui la chair de notre Rédempteur, et nous l'adorons dans les mystères qu'il a institués lui-même, et qui se célèbrent tous les jours sur nos autels. Voilà, Chrétiens, des paroles bien pressantes contre nos hérétiques, et qui de tout temps les ont jetés dans un étrange embarras. Cette chair de Jésus-Christ, continue saint Ambroise, a été formée de la terre aussi bien que la nôtre, et la terre est appelée dans l'Écriture l'escabeau des pieds de Dieu ; mais cet escabeau, considéré dans la personne du Sauveur et dans le sacrement de sa chair, est plus vénérable que tous les trônes des rois, et c'est pour cela que nous l'adorons. Je ne savais pas, ajoute saint Augustin, ce que Dieu voulait dire par son Prophète, quand il nous ordonne d'adorer l'escabeau de ses pieds qui est la terre : *Adorate scabellum pedum ejus* [1] ; et je ne comprenais pas comment cela se pouvait faire sans impiété : mais j'en ai trouvé le secret et le mystère dans le sacrement de Jésus-Christ. Car c'est ce que nous faisons tous les jours, lorsque nous mangeons sa chair, et qu'avant que de la manger nous l'adorons, non seulement sans superstition, mais avec tout le mérite de la foi, parce que cette chair, étant un aliment de salut, quoiqu'elle soit de terre et l'escabeau même des pieds de Dieu, il faut l'adorer : et bien loin que nous péchions en l'adorant, ce serait un crime de ne pas l'adorer : *Et quia illam carnem manducandam nobis ad salutem dedit, nemo autem illam manducat nisi prius adoraverit; sic inventum est, quemadmodum adoretur tale scabellum pedum Domini, ut non solum non peccemus adorando, sed peccemus non adorando.*

C'est pour cela, Chrétiens, que l'Église a institué cette fête que nous solennisons sous le titre et à l'honneur du corps de Jésus-Christ. Elle a voulu se conformer aux sentimens et à l'exemple de Jésus-Christ même. Jésus-Christ a prétendu honorer sa chair dans l'Eucharistie; et l'Église honore l'Eucharistie pour honorer cette même chair. Vous me demandez sur quoi est fondée cette cérémonie de porter en pompe le corps du Fils de Dieu? Sur les raisons les plus solides et les plus touchantes. On le porte, remarque

[1] Ps. LVII.

un savant théologien, premièrement, en mémoire de ce qu'il se porta lui-même, quand il distribua à ses Apôtres sa chair et son sang. Car alors, dit saint Augustin, il est évident qu'il portait son propre corps, et que ce que l'Écriture disait de David dans un sens figuré, savoir, qu'il se portait lui-même dans ses mains, s'accomplit à la lettre dans la personne du Sauveur : ce sont les termes exprès de saint Augustin. Mais que fit cet Homme-Dieu, quand il se porta ainsi lui-même? Il se fit comme un triomphe à soi-même; car il ne pouvait être plus honorablement porté que par soi-même et dans ses propres mains. Or, c'est le mystère que l'Église nous représente aujourd'hui, faisant porter ce corps vénérable dans les mains des prêtres, qui sont comme les propres mains du Fils de Dieu. Mais pourquoi le porter hors du temple, pourquoi dans les rues et dans les places publiques? C'est, répond l'auteur que j'ai cité, en action de graces de ce qu'il allait lui-même autrefois parcourant les villes et les bourgades, faisant le tour de la Judée et de la Galilée, et guérissant les malades partout où il passait : *Circuibat omnes civitates et castella* [1]. Voilà pourquoi l'Église le fait encore porter par toute la chrétienté, espérant du reste qu'il opèrera parmi nous les mêmes merveilles qu'il opérait parmi les Juifs. Car ne doutez pas, mes chers auditeurs, que ce Sauveur, passant aujourd'hui devant vos maisons, ne les ait sanctifiées par sa présence; ne doutez pas qu'il n'ait répandu dans toutes les places publiques des bénédictions particulières, et qu'on n'ait pu dire de lui : *Pertransiit benefaciendo* [2]; il a passé, et il a laissé sur tout son passage des effets de sa libéralité. C'est ce que Dieu semble avoir voulu nous marquer dans une des plus belles figures de l'Ancien Testament. L'Écriture dit que parce que Joseph avait pourvu de pain toute l'Égypte dans le temps de la stérilité et de la famine, le roi Pharaon le fit monter sur un char, et le fit conduire par toutes les provinces de son royaume, avec ordre à chacun de l'adorer et de se prosterner devant lui. Ainsi, parce que le Fils de Dieu nous a donné ce pain céleste qui est son corps, l'Église le fait paraître comme sur un trône et sous le dais; et, dans cet état, elle le conduit dans tous les lieux du monde chrétien, ordonnant à tous les fidèles de fléchir le genou devant lui, et de lui présenter leurs respects et leurs adorations. Il y a plus : elle le porte, ajoute le bienheureux évêque de Genève, pour lui faire une réparation authentique de tous les opprobres qu'il souffrit dans les rues de

[1] Matth., IX. — [2] Act., X.

rusalem, lorsqu'il fut traîné de consistoire en consistoire, et de tribunal en tribunal. L'Église veut lui faire satisfaction de cette injure; et, dans cette vue, elle le porte publiquement, et le fait suivre de tout le peuple, avec des acclamations et des chants d'allégresse. Enfin, pourquoi le porte-t-elle? Voici, Chrétiens, la raison capitale. Elle le porte, dit le grand cardinal Du Perron, pour lui faire honneur, mais un honneur solennel, de toutes les victoires qu'il a remportées sur l'hérésie et sur l'infidélité, dans le sacrement de son corps. Ne perdez pas, s'il vous plaît, cette remarque : nos hérétiques nous reprochent que ces processions sont des nouveautés, qui n'ont jamais été en usage dans les premiers siècles de l'Église; et nous leur répondons qu'il faut bien que ce soient des nouveautés, puisqu'elles ne se font qu'en signe de leurs nouvelles erreurs détruites et confondues par la vérité de l'Eucharistie. On ne portait point de la sorte autrefois le corps du Fils de Dieu, parce qu'il n'y avait point encore d'erreurs dont il eût triomphé; mais depuis qu'il s'est élevé des hérésiarques pour le combattre, depuis qu'il y a eu des hommes conjurés contre sa présence réelle dans le sacrement, et que, par la force de sa parole, il les a foudroyés et terrassés, l'Église s'est crue obligée de lui en donner un triomphe. Telle est l'origine de ces processions. Ainsi parlait le savant prélat dont nous venons de rapporter la pensée.

Mais ajoutons un point qui doit encore plus servir à notre instruction : disons que, par ces processions, l'Église prétend réparer tant d'outrages qu'ont faits au Sauveur du monde, et que lui font sans cesse les mauvais Chrétiens dans l'Eucharistie. Oui, mes chers auditeurs, c'est pour nous-mêmes que l'Église a établi cette fête en forme d'amende honorable; c'est pour toutes nos profanations, c'est pour tous nos sacriléges, c'est pour toutes nos irrévérences devant les autels de Jésus-Christ et dans son sanctuaire; c'est pour tous les scandales que nous y donnons, pour toutes les communions indignes de tant de pécheurs hypocrites, pour toutes les messes célébrées par des prêtres vicieux, pour toutes nos froideurs en approchant de la sainte table, pour toutes les négligences mêmes qu'y apportent les ames justes; c'est pour les vôtres, Chrétiens, et pour les miennes, depuis tant d'années que nous fréquentons ce mystère d'amour; c'est pour vous et pour moi que ces processions sont ordonnées, afin que l'honneur qui y est rendu à la chair de notre Dieu la dédommage, en quelque sorte, de toutes les insultes qu'elle a reçues jusqu'à présent de nous, et qu'elle en reçoit tous les jours. Permettez-moi de vous dire une chose qui doit

vous confondre, et que vous ne pouvez pleurer trop amèrement. Que faisons-nous, quand nous manquons de respect envers la sainte Eucharistie? Voici une pensée capable, ce me semble, de toucher les cœurs les plus insensibles : nous faisons que l'Eucharistie, instituée essentiellement pour honorer la chair du Sauveur, devient pour cette même chair un mystère d'humiliation; un mystère de confusion et de honte, un mystère d'ignominie. Pesez bien ce que je dis. Oui, la chair du Sauveur souffre mille fois plus de notre part, dans l'Eucharistie, qu'elle n'a jamais souffert des Juifs dans sa passion, car dans sa passion elle ne souffrit que pour un temps; mais ici elle est exposée à souffrir jusques à la fin des siècles : dans sa passion elle ne souffrait qu'autant que Jésus-Christ le voulait et que parce qu'il le voulait; mais ici elle souffre, pour ainsi dire, par force et par violence; si elle souffrit dans sa passion, c'était dans l'état d'une nature passible et mortelle, mais ici elle souffre dans l'état même de l'impassibilité : ce qu'elle souffrit dans sa passion était glorieux à Dieu et salutaire aux hommes, mais ici ce qu'elle souffre est pernicieux aux hommes et injurieux à Dieu. Ah! Chrétiens, les puissans motifs pour réveiller et pour exciter toute votre religion à l'égard de ce grand mystère!

Quelle doit donc être l'occupation d'une ame chrétienne pendant les saints jours de cette octave? Écoutez, mesdames; écoutez tous, mes frères : voici de quoi entretenir votre piété. L'occupation d'une ame chrétienne en ce saint temps doit être d'entrer dans les sentimens de l'Église et d'honorer avec elle la chair du Rédempteur. Voilà à quoi elle doit s'employer. Qu'est-ce à dire honorer la chair du Rédempteur? C'est-à-dire lui rendre tout le culte qu'elle peut recevoir de nous dans le sacrement de l'autel; imiter Madeleine, qui eut un zèle tout particulier pour cette sainte chair, l'arrosant de ses larmes, l'essuyant de ses cheveux, et répandant sur elle des parfums : exercice, dit saint Thomas, dont le Fils de Dieu la loua, tout éloigné qu'il était des délices de la vie : pourquoi? Parce qu'il aimait à voir que sa chair fût honorée. De même, nous prosterner souvent en la présence de ce sacré corps, et là lui offrir mille sacrifices de louanges, mille adorations intérieures, mille hommages et mille actions de graces : lui dire quelquefois, mais avec une foi vive, mais avec une dévotion ardente : Corps divin, corps bienheureux, vous avez été le prix de mon salut; que ne dois-je donc pas faire pour vous glorifier? mais puisque vous vous êtes mis dans ce sacrement pour y recevoir le tribut de gloire qui vous appartient, comment y a-t-il des Chrétiens assez impies pour venir vous y pro-

faner? Du moins, j'irai, moi, vous présenter mon encens; et je voudrais y conduire avec moi tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre. Tels sont, dis-je, les sentimens que nous devons prendre; et, parce que le corps de Jésus-Christ doit être aujourd'hui porté en cérémonie et avec appareil, notre devoir est de contribuer à cet appareil et à cette cérémonie dans toute l'étendue de notre pouvoir. Vous surtout, mesdames, si curieuses de mille superfluités qui ne servent qu'à votre luxe et à votre vanité, c'est là que vous les pouvez sanctifier, les consacrant au corps de votre Dieu, les employant à enrichir les vases qui le contiennent, à embellir les tabernacles où il est enfermé, à parer les oratoires où il doit reposer. Vous êtes si soigneuses d'orner vos corps, vous usez pour cela de tant d'artifices, vous faites pour cela tant de dépenses, vous prenez pour cela tant de mesures et tant de soins : mais vos corps! ces corps infectés de la corruption du péché, ces corps sujets à la pourriture, et qui bientôt ne seront que poussière et cendre, vous doivent-ils être plus chers que le corps de Jésus-Crist? Enfin, parce que le corps du Fils de Dieu est enlevé hors de ces temples, et porté en triomphe, que fait l'ame chrétienne? Elle le suit dans ce triomphe, c'est-à-dire elle l'accompagne dans ces processions, et lui fait escorte de sa propre personne. Et c'est, mes chers auditeurs, ce que l'Esprit de Dieu nous a divinement exprimé dans l'épouse des cantiques : ce passage convient admirablement à mon sujet, et l'application que j'en fais vous paraîtra bien naturelle. L'épouse dit bien qu'elle a cherché son bien-aimé dans le lieu ordinaire où il a accoutumé de prendre son repos, mais qu'elle ne l'a pas trouvé : *Quæsivi quem diligit anima mea, quæsivi illum, et non inveni*[1]; que là-dessus elle a pris la résolution de sortir, de faire le tour de la ville, d'aller dans les rues et dans les places chercher celui qu'elle aime : *Surgam et circuibo civitatem : per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea*[2]. Elle ajoute que les gardes et les officiers de la ville l'ont rencontrée : *Invenerunt me vigiles qui custodiunt civitatem;* qu'elle leur a demandé s'ils n'avaient point vu son époux, et qu'immédiatement après elle l'a aperçu au milieu d'eux : *Paululum quum pertransissem eos, inveni quem diligit anima mea*[3]; qu'elle a couru à lui, qu'elle ne l'a point quitté jusqu'à ce qu'elle l'eût conduit dans la maison de sa mère : *Tenui illum, nec dimittam donec introducam illum in domum Matris meæ*[4]. Que veut dire tout cela, Chrétiens? Vous prévenez déjà ma pensée.

[1] Cant., II. — [2] Ibid. — [3] Cant., II. — [4] Ibid.

Cette épouse est l'ame fidèle; elle cherche aujourd'hui le Sauveur du monde dans le sanctuaire de l'Eucharistie, qui est comme son lit mystérieux, et elle ne l'y trouve pas; elle s'en va donc par les rues et dans les places publiques, pour voir s'il y sera. C'est là en effet qu'elle le rencontre, environné de gardes, entouré de ses ministres qui le portent avec honneur, et de tout le peuple qui lui fait une cour nombreuse; elle se jette à ses pieds, elle l'adore, elle le suit des yeux, et elle ne l'abandonne point qu'il ne soit rentré dans le temple d'où il était parti, et qui est proprement la maison de notre mère : y a-t-il rien de plus juste que cette figure? (BOURDALOUE.)

Mystère de l'Eucharistie, prodige de l'amour le plus généreux.

L'intérêt de l'homme est de pouvoir s'unir à Dieu; la gloire de l'homme est que Dieu veuille s'unir à lui; l'indignité dans l'homme, c'est de mettre obstacle à cette union; aveugle jusqu'à l'excès, s'il n'en voit pas le prix, insensible jusqu'au prodige, s'il n'en goûte pas les avantages, ingrat jusqu'à l'horreur, s'il en méconnaît le bienfait. Les autres mystères sont l'ouvrage de la sagesse de Dieu, portent le caractère de sa grandeur, ont tous les traits de sa divinité; la foi m'offre dans celui-ci le triomphe de son amour. C'est un Dieu qui s'abaisse jusqu'à vivre au milieu de nous; qui s'oublie jusqu'à ne vivre que pour nous; qui se sacrifie jusqu'à vouloir vivre dans nous. Ah! Chrétiens, en fallait-il tant pour nous convaincre de sa bonté? mais en faut-il plus pour lui engager notre reconnaissance?

Qu'il fut glorieux à la terre ce jour où, du sein de son Père, descendu dans le sein d'une Vierge, le Fils de Dieu devint Fils de l'Homme, s'avilit pour nous honorer, s'abaissa pour nous élever, s'anéantit pour nous reproduire, prit notre faiblesse pour nous communiquer sa force, se chargea de nos dettes pour nour enrichir de ses droits; et, éclipsant la gloire de la divinité même dans les ombres de l'humanité, devint par bonté ce que nous sommes, pour nous rendre par adoption ce qu'il est!

Mystère auguste et ineffable qui, unissant une seule personne à deux natures, l'une impassible et souveraine, l'autre faible et dépendante, toutes deux opposées entre elles, les rapprocha malgré leur distance infinie, les concilia malgré leurs contrariétés mutuelles, soumit la nature divine sans la dégrader, anoblit la nature

humaine sans la changer, rendit le Fils de l'Éternel sujet à la mort, et l'homme mortel l'héritier de l'éternité.

Mais qu'il fut précieux à la terre ce jour où, prêt à expirer pour nos iniquités, et ne s'occupant que de nos malheurs, Jésus-Christ plaça sur les autels le corps adorable qui allait être attaché à la croix; s'engagea à y reprendre sans cesse pour nos besoins la vie qu'il sacrifiait pour nos intérêts; mit dans nos sanctuaires le double dépôt de sa divinité glorieuse et de sa sainte humanité; déroba l'une et l'autre à nos regards, mais livra l'une et l'autre à nos vœux; et peu content d'entretenir toujours notre respect par le miracle subsistant de sa présence, voulut y renouveler toujours notre reconnaissance par les profusions toujours nouvelles de sa bonté! Pour nous le commander ce respect si légitime, il n'aurait qu'à nous parler le langage des prodiges; il est, dans nos temples comme dans sa gloire, le Dieu de la nature. Sa puissance peut éclater dans le tabernacle comme dans les cieux; les séraphins environnent l'autel où il s'immole, comme le trône sur lequel il règne; et les Anges n'y sont pas moins les ministres du Dieu victime et humilié que les interprètes du Dieu législateur et souverain. Pourquoi donc ne laisse-t-il échapper aucun des traits qui peuvent entretenir l'idée de sa présence? Ah! mes frères, c'est là le mystère de son amour. Que dis-je? est-il rien qui ne soit prodige, tout n'est-il pas miracle dans ce sacrement auguste? Miracle de bonté, imaginé par l'amour en notre faveur, et par ce même amour dérobé à nos regards, qui détruit une substance, sans lui ôter ce qu'elle a de visible; en produit une autre, sans lui rien donner qui la rende sensible; prend ce qui n'est plus, pour signe de ce qui est, et ne nous conduit aux vérités de la foi que par l'illusion des sens! Miracle de condescendance, qui, sans rien ôter à Jésus-Christ de sa souveraineté, donne à l'homme honoré du sacerdoce une espèce de souveraineté sur la personne de Jésus-Christ; la fait descendre du ciel, la place sur l'autel, la met en faveur de l'homme, non seulement dans un état d'adoration devant Dieu, mais toute divine qu'elle est, dans une espèce de dépendance de l'homme! Miracle de tendresse et de générosité, mais qui agit sur Jésus-Christ lui seul, et aux dépens de tout lui-même.

Dans les autres mystères, la divinité étonne nos esprits, trouble nos sens, confond notre raison, et se rend infiniment respectable par tout ce qui la rend incompréhensible. Ici, avec nos esprits elle attaque nos cœurs, et aussi infinie dans ses opérations, se montre infiniment aimable dans ses effets. Dans les autres, elle est l'objet

de notre admiration, elle ne veut l'être ici que de notre reconnaissance. Ailleurs elle exerce ses droits, ici elle nous les sacrifie. Les autres miracles sont pour sa gloire, celui-ci n'est que pour notre avantage. Jésus-Christ place lui-même sur l'autel cette humanité auguste qui souffrit sur la croix dans toutes ses facultés et dans tous ses sens. Il renferme dans le tabernacle cette Divinité suprême qui remplit le ciel et la terre par l'immensité de son être. Il fit autrefois des miracles pour glorifier le Dieu caché dans l'homme, il en fait ici pour resserrer l'homme et le Dieu caché sous les espèces. Sa grandeur ne s'y déploie que pour détruire en quelque sorte sa grandeur; toutes les parties de son corps se réduisent à un espace presque insensible; et c'est bien dans ce mystère qu'il est non seulement le Dieu caché, *Vere Deus absconditus*, mais le Dieu anéanti, *Exinanivit semetipsum.* En effet, le Verbe uni à la nature de l'homme s'est humilié dans son incarnation en se montrant sous la forme d'un enfant; il s'est humilié dans le cours de sa vie mortelle, en paraissant sous la figure d'un esclave; il s'est humilié sur la croix, en souffrant les supplices dus à un coupable. Enfant, esclave, victime, il l'est dans nos sanctuaires, comme il le fut dans la Judée; mais alors il avait une grandeur naturelle ; il s'en dépouille sur l'autel ; et, comme s'il n'avait pas assez fait en nous sacrifiant ce qui le rendait notre maître, il nous sacrifie encore ce qui le rend notre égal.

Eh! que trouve-t-il donc dans les hommes qui puisse l'attirer ainsi parmi eux? Ah! plutôt que n'y trouve-t-il pas qui doive l'en éloigner? Au temps de son incarnation la terre n'avait été rougie que du sang de ses Pontifes et de ses Prophètes; mais depuis n'a-t-elle pas été arrosée du sien, et n'en voit-il pas encore les traces fumantes? De quelque côté qu'il porte ses regards, il aperçoit les monumens qui rappellent le souvenir de sa passion ou les crimes qui en renouvellent l'horreur. Pour quelques ames fidèles qui le suivent jusqu'à la croix avec l'Apôtre, combien d'hommes coupables l'y attachent avec les Juifs! Que de profanations secrètes ou publiques font du sanctuaire où il prie pour nous un nouveau prétoire où l'on s'arme contre lui! Il s'expose à tous ces outrages, il dissimule tous ces affronts, il essuie tous ces mépris. La foi d'un petit nombre d'adorateurs le soutient contre les insultes d'un peuple d'infidèles. Il brave les impies qui l'offensent, pour ne pas manquer aux justes qui le servent; et la crainte que ceux-ci n'échappent à ses bienfaits lui fait presque regarder comme un avantage de ne point échapper aux fureurs des autres. Rapprochez cette

conduite de la haine qu'il a pour le péché; elle est implacable, elle est infinie; et cependant elle est moins grande encore que le désir qu'il a de s'unir à nous. Car non seulement c'est pour vivre au milieu de nous qu'il opère les prodiges dont je viens de parler, mais c'est encore afin de n'y vivre que pour nous : second caractère de sa générosité.

C'est une question proposée quelquefois, si Jésus-Christ nous marqua plus d'amour en commençant sa vie comme nous dans les larmes ou en la sacrifiant pour nous dans les supplices. Dans l'Eucharistie sainte ce problème se décide par la réunion des deux mystères; l'autel est tout à la fois et la crèche du Dieu enfant et la croix du Dieu immolé. On ne peut pas douter qu'il n'y soit dans un état de vie, puisqu'il est lui-même le prêtre du sacrifice; on ne peut pas douter qu'il n'y soit dans un état de mort, puisqu'il en est la victime : il y est offert, et il s'y offre lui-même à son Père. Les paroles du ministre lui donnent une nouvelle naissance, en le couvrant des espèces; elles lui donnent une nouvelle mort, en séparant son corps de son sang; il ne vit sur les autels que pour mourir; il n'y meurt que pour renaître: sans cesse reproduit, sans cesse immolé, l'un et l'autre tout à la fois, sans autre motif que son amour, sans autre objet que le nôtre. Lorsqu'il s'incarna dans le sein d'une Vierge, il avait la gloire de son Père à réparer; le salut des hommes lui était cher; la rédemption du monde devait être le prix de son sacrifice. Mais tous ces motifs ont cessé: la justice de Dieu est satisfaite, l'ouvrage de notre rédemption est fini, les portes de l'Enfer sont fermées. Il a brisé nos chaînes, ses ennemis ont été vaincus; son humanité déshonorée sur la terre est glorifiée dans le ciel. Pourquoi donc multiplier ainsi les miracles, afin de perpétuer sa demeure parmi nous? Ah! Chrétiens, c'est là le mystère de son amour. Il en coûtait plus à son cœur d'être séparé de nous qu'il n'en coûte à sa puissance pour s'en rapprocher. Jugez-en vous-mêmes par l'état où la foi le présente à vos regards.

Lorsqu'il descendit sur la terre, le ciel, ouvert pour son passage, laissa entrevoir la splendeur du trône qu'il abandonnait. Il fut méconnu par son peuple, mais l'Éternel déclara qu'il était son Fils. Les hommes l'abandonnaient, mais les Anges s'empressaient pour le servir. Il naît dans les ténèbres de la nuit la plus sombre, mais des éclats de lumière annoncent qu'il est né. Une étable est son asile, mais la cour céleste y descend; une crèche est son berceau, mais les séraphins l'environnent : des bergers assoupis au milieu

de leurs troupeaux se réveillent au bruit des concerts dont l'air retentit, et viennent lui offrir avec le tribut de leur indigence l'hommage de leurs cœurs. Des rois étrangers y sont conduits par une étoile brillante; l'étable à leurs yeux se change en temple, la crèche devient un autel; ils y attachent leurs sceptres, ils y suspendent leurs couronnes : témoins, sujets, adorateurs des merveilles qui s'offrent à leur vue dans ce premier sanctuaire du monde chrétien, ils y offrent leur encens, leurs richesses et leurs cœurs; ils y adorent un Dieu, Hérode y craint un rival : ceux-là quittent leur empire, et l'étable de Bethléem est à leurs yeux un séjour plus brillant que leurs palais; celui-ci tremble sur son trône, et dans un enfant exposé sur une crèche, il croit voir le vengeur d'Israël.

Si dans la suite des temps Jésus-Christ paraît dans la Judée, tous ses pas sont marqués par des prodiges; il étend son bras; la nature attentive en observe tous les mouvemens, et attend dans un silence respectueux qu'il lui plaise de changer ses lois. Sa voix impérieuse pénètre dans le fond des sépulcres; son souffle fécond ranime la cendre des morts; il parle, les vents s'arrêtent, les mers se calment, les feux s'éteignent, les tombeaux s'ouvrent, les morts ressuscitent; le Dieu est caché dans l'homme, mais dans l'homme tout annonce et manifeste le Dieu.

S'il meurt sur une croix, le dernier de ses soupirs ébranle les autels de la gentilité; les premières gouttes de son sang amolissent le Calvaire. Les pierres se brisent, les rochers se fendent, le voile du temple se déchire, les astres éclipsés refusent leur lumière au monde coupable; la nature entière est confondue, et tombe presque expirante au pied de la croix sur laquelle son Créateur expire.

Oubliez tous ces miracles, Chrétiens; il en est un aussi intéressant, également incompréhensible, plus présent à votre foi : c'est celui qui, détruisant la substance du pain et du vin, en laisse subsister les apparences; c'est un corps, présent en même temps dans le ciel et sur la terre, jouissant des priviléges de l'esprit, puisqu'il est invisible; ne cessant pas d'être corps, puisqu'il occupe une place aperçue; c'est le Dieu même des miracles, qui les multiplie à chaque instant, sans laisser échapper aucun trait qui les annonce.

Il fallait qu'il mourût pour rétablir la gloire de Dieu son Père; mais mort une fois, il rentre lui-même pour toujours dans la sienne. Par sa propre vertu il se reproduit dans le tombeau, et c'est dans les ombres et l'empire de la mort même qu'il reprend l'éclat et les droits de son immortalité. Dès ce moment il ne devait plus mou-

rir : *Christus mortuus semel jam non moritur.* Il avait satisfait pour nos péchés ; mais son amour n'était pas satisfait. Immolé chaque jour, dans tout l'univers, sur plusieurs autels, dans un même temps, il meurt encore, il renaît aussi souvent et dans autant de lieux que nos cœurs le désirent, que nos vœux le demandent, que nos besoins l'exigent ; et, peu content de s'être rapproché de nous par cette vie nouvelle dont nous sommes les objets, ne vivant que pour nous, il veut vivre dans nous : troisième caractère de son amour.

Il le veut, oui, Chrétiens, et cette espèce de triomphe est surtout celui dont son amour est flatté : Venez à moi, nous dit-il du fond de ce tabernacle où il réside, vous tous qui gémissez sous le poids des afflictions et des calamités: *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Ah ! que le nombre et la grandeur de vos iniquités ne vous effraient pas ; je suis le Dieu de la miséricorde aussi bien que le Dieu de la justice. Si votre pénitence est sincère, mon amour est libéral. Ce cœur est à vous, si le vôtre est à moi : *Venite.* Mon sang répandu sur vous dans le tribunal de la pénitence a effacé les taches qui pouvaient blesser la sainteté de mes regards ; mon sang répandu dans vous à la table sainte fera germer dans vos cœurs les vertus que ma loi commande et que ma grace facilite. Venez : le pain des Anges va devenir le pain des hommes : *Venite ad me omnes.* Êtes-vous égarés, je suis votre guide; êtes-vous faibles, je suis votre soutien; êtes-vous orphelins, je suis votre père ; si les incertitudes vous agitent, je serai votre conseil; si l'indigence vous accable, je serai votre ressource; si les calamités vous assiègent, je serai votre consolateur. Je serai plus, s'il faut davantage ; votre médiateur dans une crèche, votre rédempteur sur la croix, votre victime sur l'autel, je serai encore votre nourriture. *Venite*, venez donc, que craignez-vous? Les miracles ne coûtent point à ma tendresse; mon amour est récompensé si vous m'aimez. Venez donc ; mais venez sans délai, mais venez tous, mais venez à moi, mais ne venez qu'à moi : *Venite ad me,* etc.

L'entendez-vous, Chrétiens, ce langage d'un Dieu si prodigue de ses bienfaits, si digne de notre reconnaissance, qui nous aime jusqu'à vouloir que nous l'aimions, jusqu'à être flatté si nous l'aimons? Opprobres, humiliations, souffrances, rien ne lui a coûté pour assurer notre bonheur, et il nous recherche encore comme si nous étions nécessaires pour le sien ! Il nous presse, il nous sollicite, il nous invite à une table sainte où il daigne se rendre l'aliment des ames dont il a été le prix : *Accipite, et manducate.* Prenez, nous dit-il, et mangez ; c'est mon corps que je vous présente : *Hoc*

est corpus meum. Ce terme vous effraie, rassurez-vous. En songeant à vos besoins, j'ai pourvu à vos craintes ; c'est mon corps, mais il vous est présenté sous la forme du pain. Bien supérieur à la manne qui nourrit vos pères dans le désert, mais qui ne les garantit pas de la mort ; bien différent de ce fruit défendu dont l'usage indiscret et coupable fit du premier des hommes le premier des rebelles et des malheureux, ce pain salutaire et céleste sera dans vous le germe des vertus et de l'immortalité. Adam voulut être semblable à Dieu, et il perdit les droits de sa nature, pour avoir affecté les honneurs réservés à la mienne. Mais lorsqu'un Dieu descend jusqu'à vous, songez que c'est pour vous élever jusqu'à lui. L'union que vous contracterez avec moi vous portera au rang où la téméraire ambition du premier homme voulut monter ; et, fortifiés par moi, vous deviendrez immortels comme moi : *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.* N'êtes-vous pas touchés de l'espérance de vous unir à moi et de me ressembler ? soyez sensibles à la crainte de vous en séparer et de me perdre. Vous mourrez si vous refusez ce pain de vie qui seul peut vous garantir de la mort : *Nisi manducaveritis, vitam non habebitis in vobis.* (Le P. Geoffroy, *Sur l'Institution du sacrement de l'Eucharistie.*)

Présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, mystère de piété qui réclame tous les sentimens de notre cœur.

Il n'est point, dans toute la religion, de plus digne objet de notre piété que la divine Eucharistie, ni de lieu plus saint sur la terre que l'autel où elle repose, puisque Jésus-Christ y réside en personne. Elle est ici-bas le trône de sa majesté, de sa grace, de son amour. Le respect, l'assiduité, la ferveur, tels sont donc les caractères de la piété qui doit guider nos pas dans son temple et répandre nos cœurs en sa présence.

Le respect, qu'ai-je dit ? Mes frères, cette expression est trop faible pour peindre la situation d'esprit et de cœur où nous devrions être en présence de Jésus-Christ ; il faudrait dire un saisissement, un tremblement religieux, un profond anéantissement de tout notre être devant un Dieu dont le ciel et la terre ne peuvent soutenir les regards, et qui est si proche de nous. C'est ce qu'éprouve d'ordinaire une ame fidèle, vivement persuadée de sa présence. Sa foi lève les voiles, écarte les ombres qui le cachent à ses yeux : elle le voit presque à découvert, et ses adorations sont sans

bornes. Elle est absorbée et comme anéantie dans cette pensée ; je suis devant mon Dieu, je vais recevoir mon Dieu. On a vu des Chrétiens vertueux au lit de la mort, et les plus illustres personnages de l'Église et de l'État, lorsque le ministre de la religion leur présentait le corps adorable de leur Sauveur et de leur Dieu, ranimer, par un dernier effort de piété, leurs forces défaillantes, et en trouver assez, quoiqu'il ne leur restât qu'un souffle de vie, pour se prosterner à ses pieds, remerciant, s'humiliant, s'anéantissant, fondant en larmes, et le recevant avec les marques les plus sensibles et les plus touchantes d'un profond respect.

Voilà l'effet d'une pleine et intime conviction de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Pouvons-nous penser à sa grandeur suprême et à notre extrême bassesse ; nous souvenir qu'il est le Dieu fort, le Dieu admirable, le maître absolu de l'univers, le roi immortel des siècles, et que nous ne sommes devant lui que des créatures viles et méprisables, dont le sort éternel est entre ses mains, sans être pénétrés d'une sainte horreur, sans éprouver un secret frissonnement? Vous êtes devant celui qui, au plus haut de l'empyrée, reçoit les hommages de toute la cour céleste. Elle l'adore avec des transports d'admiration et de ravissement que la durée des siècles éternels n'affaiblira jamais. Sur l'autel même, dit saint Chrysostôme, il est environné d'une multitude d'Anges qui, éblouis de l'éclat de ses perfections et de sa gloire, se couvrent de leurs ailes et s'abîment de respect : eh ! combien plus doivent s'humilier et s'abaisser en sa présence de faibles mortels ! Le Seigneur est dans son saint temple, s'écrie le Prophète ; que l'univers se taise et se prosterne devant lui : *Dominus in templo sancto suo, sileat terra a facie ejus :* paroles énergiques et sublimes, qui doivent retentir dans le cœur d'un Chrétien, lorsqu'il paraît devant les sanctuaires consacrés par la présence de Jésus-Christ, et l'avertir de lui rendre tous les honneurs du culte souverain qui lui est dû : devoir indispensable et d'autant plus impérieux qu'un des principaux desseins de Jésus-Christ, dans l'institution de l'Eucharistie, a été d'y recevoir le tribut continuel de nos hommages, d'offrir à nos adorations ce corps sacré qui fut immolé pour notre salut, et où la Divinité habite, et qu'en sa présence encore plus qu'à son nom tout genou fléchit sur la terre, comme dans le ciel et dans les Enfers. Y manquer, c'est blesser sa gloire et son cœur, c'est se rendre coupable à ses yeux en violant le plus saint et le plus juste des préceptes.

Mais, hélas! comment est-il observé par la plupart des Chré-

tiens? Parlerai-je ici des profanations sans nombre qui déshonorent nos temples, et semblent y braver la majesté du Dieu qui les habite; de ces excès crians de l'impiété et du libertinage, durant même la célébration de nos saints mystères, qui changent les fêtes et les solennités de Sion en des jours d'opprobre et de crimes? non; leurs auteurs ne viennent point à nos discours; je dois vous épargner l'affreux récit de leurs scandales, je parle à des fidèles qui en ont horreur.

Mais, mes frères, votre conscience ne vous fait-elle en ce moment aucun reproche? ne vous êtes-vous jamais écartés de ce religieux et profond respect dû à la présence de Jésus-Christ dans le lieu saint? Y paraissez-vous avec cet air de modestie et de recueillement que tout y inspire? y sentez-vous le poids de sa grandeur et de sa majesté voilée sous de faibles symboles? Sous les yeux de votre Créateur et de votre juge, vous humiliez-vous, vous concentrez-vous dans votre bassesse et votre néant? Le spectacle de votre piété va-t-il ranimer celle des ames dissipées et mondaines qui en sont témoins? lors même que vous donnez des marques extérieures de religion, votre esprit et votre cœur sont-ils d'accord avec elles; peut-on les regarder comme une fidèle image de ce qui se passe au dedans de vous?

Hélas! par combien de péchés d'irrévérence n'avez-vous pas offensé le Dieu de l'Eucharistie depuis que vous paraissez dans les temples où il réside! tant de pensées vaines, de regards curieux, de paroles indiscrètes, d'attitudes fières ou nonchalantes; tant de messes mal entendues, où, lorsque Jésus-Christ, dans un état de victime, exigeait de vous le tribut d'une adoration d'autant plus profonde qu'il s'humiliait davantage en votre faveur, vous vous êtes à peine occupés de lui, vous avez laissé un libre cours à votre imagination et à vos sens, vous avez préféré mille idées frivoles et terrestres à la contemplation des merveilles que vous offrait le sanctuaire; tant de communions tièdes, lâches, précipitées, sans recueillement et sans dévotion, avec un cœur dominé par l'amour du monde, une conscience alarmée par de justes remords, une froideur et une indifférence infiniment injurieuses à Jésus-Christ! Voyez de combien de manières vous avez violé le respect qui lui est dû dans son sacrement!

Ah! Seigneur, devez-vous lui dire, j'en fais à vos pieds le triste et douloureux aveu; oui, je vous ai refusé trop long-temps le culte et les honneurs que je vous devais dans le plus auguste de nos mystères; trop souvent je vous y ai méconnu, oublié, outragé. De

combien de sortes d'irrévérences je me suis rendu coupable, soit en paraissant devant vous, soit en vous recevant en moi! Puis-je les compter? puis-je en sonder l'énormité et l'horreur? n'ont-elles pas été, peut-être, jusqu'aux derniers attentats? ne me suis-je pas précipité dans l'abîme de la profanation et du sacrilége? Mais, quelque criminel que je puisse être à vos yeux, je n'ajouterai pas à mes autres péchés celui de ne plus espérer en votre bonté infinie. Je sais que vous ne rejetez point le sacrifice d'un cœur contrit et humilié; je sais que vous ne vous êtes pas renfermé dans votre adorable sacrement pour y exercer votre justice, mais votre miséricorde : laissez-la donc agir en faveur d'une malheureuse créature qui l'implore. Pardon, Seigneur, de tous les outrages que je vous ai fait essuyer sur votre trône eucharistique : je les déteste, je les couvre de mes regrets et de mes larmes : je veux que tout le reste de ma vie en soit une réparation continuelle : dès ce moment, et pour toujours, je me range parmi vos plus humbles adorateurs. Que la lumière de votre grace ne cesse de luire au fond de mon cœur, et qu'elle y entretienne le sentiment vif et intime de votre présence; je ne saurai plus que m'abaisser et adorer, et j'unirai mes hommages à ceux de vos Anges qui joignent un saint tremblement à un ardent amour : *Tremunt potestates.*

Tel est, mes frères, le premier devoir de la piété chrétienne envers la divine Eucharistie, le respect : elle y ajoute l'assiduité; il faut qu'elle nous conduise souvent au pied des autels où réside Jésus-Christ. Dès qu'il daigne habiter parmi nous, et qu'il est notre Dieu, qui ne voit, qui ne sent que nous devons être assidus à lui rendre nos hommages; que, si la présence d'un souverain dans les lieux soumis à sa domination lui attire des honneurs auxquels on ne croirait pouvoir manquer sans lui faire une sorte d'outrage et mériter sa disgrace, à plus forte raison celui devant qui tous les potentats de la terre ne sont que poussière et néant, Jésus-Christ, notre créateur et notre Sauveur, présent au milieu de son peuple, a-t-il droit d'exiger que nous allions le reconnaître et l'honorer dans son sanctuaire, et qu'ainsi, l'assiduité dans les temples, où il a fixé sa demeure, n'est pas seulement une démarche louable de piété, mais une des principales obligations du christianisme?

Et que de raisons n'avons-nous pas encore d'y voler avec ardeur! Jésus-Christ s'est renfermé dans l'Eucharistie avec toutes les richesses de sa grace. C'est de là, dit saint Ambroise, qu'il les répand sur toute l'Église, et sur chaque fidèle qui s'approche de lui, guidé par une foi vive et une humble confiance; c'est là qu'il veut

être notre oracle dans nos doutes, notre consolation dans nos peines, notre ressource dans tous nos besoins. Combien d'ames sont venues dans son sanctuaire, tristes, abattues, désolées, et en sont sorties avec la paix, la sérénité et la joie dans le cœur! Les pécheurs, au moins, ne sont-ils pas exclus de sa présence? non, l'Eucharistie n'est pas le tribunal de sa justice, c'est le siége de sa miséricorde. Il y est dans un état de victime, toujours prêt à s'immoler pour eux dans les momens où il ne l'est pas en effet. Quel lieu plus favorable que l'autel, où il est un Dieu de paix et de clémence, pour fléchir en leur faveur celui que tous les supplices de l'Enfer n'attendriront jamais sur leur sort, s'ils meurent dans sa disgrace!

Mais c'est aux justes admis au banquet divin que sont réservées les plus précieuses faveurs de l'Eucharistie. Quelles merveilles la présence de Jésus-Christ opère en eux! d'abord l'augmentation de cette grace sanctifiante et céleste, dont le moindre degré est infiniment au dessus de tous les biens de la terre, et qui est le principe et la mesure de la félicité éternelle. A ce bienfait inestimable, combien d'autres n'en ajoute-t-il pas! O festin sacré! s'écrie l'Église, où Jésus-Christ, glorieux et immortel, nous nourrit de son corps, de son sang, de sa divinité, et, s'identifiant en quelque sorte avec nous, ne fait qu'un corps avec nous, devient le soutien, la vie et comme l'ame de notre ame, la lumière de notre esprit, le sentiment de notre cœur, le frein de nos passions, la règle de nos désirs, le bouclier contre tous les traits des ennemis de notre salut; fortifie en nous la foi, affermit l'espérance, perfectionne la charité, nous facilite la pratique de toutes les vertus, fait de nous des hommes divins, et, en nous inondant de ses graces, nous donne dans la possession de lui-même un gage assuré de la gloire et du bonheur qu'il nous promet, étant lui-même la gloire et la félicité des saints dans le ciel: *O sacrum convivium in quo Christus sumitur, mens impletur gratia, et futuræ gloriæ nobis pignus datur.*

Voilà, mes frères, ce que Jésus-Christ est pour nous dans l'Eucharistie; ajoutez ce que la foi vous apprend encore, et que le temps ne me permet pas de vous dire: peignez-vous les richesses ineffables de ce mystère auguste, arche sainte de la nouvelle alliance à laquelle nous devons sans cesse avoir recours, arbre de vie, planté au milieu de l'Église, dont le fruit divin donne l'immortalité: moyen le plus efficace et le plus universel que Jésus-Christ ait établi pour la sanctification de nos ames, lien sacré et nécessaire du commerce intime qu'il veut entretenir ici-bas avec nous,

centre d'où tout part et où tout revient, dans l'économie de la religion et dans l'affaire de notre salut, et vous comprendrez qu'il n'est point de dévotion plus solide et plus essentielle pour un Chrétien que celle qui a pour objet Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie, et qui nous porte, soit à assister à le visiter dans son sanctuaire, soit à son sacrifice, soit à nous unir à lui par la participation de son corps et de son sang.

Le visiter dans son sanctuaire : oui, mes frères, suspendez quelques instans les occupations et les soins de cette vie, pour venir le conjurer de répandre sur eux et sur vous ses bénédictions célestes. Supprimez des discours superflus avec les hommes, pour vous ménager les momens de converser avec votre Dieu; faites-vous une loi d'aller chaque jour l'adorer, le remercier, l'aimer, vous dévouer à ses volontés suprêmes, et goûter le plaisir de sa divine présence; ou, si les embarras de votre situation ne vous le permettent pas, tournez, du moins, vers son temple, comme les Israélites captifs vers la cité sainte, vos regards et vos vœux, et, avec plus de sujet que la reine de Saba, enviez le bonheur de ceux qui sont toujours devant le véritable Salomon. Telle est la conduite de toute ame qui marche à la clarté de la lumière de Dieu dans les voies de la justice.

Assister au divin sacrifice où Jésus-Christ, prêtre et victime, continue de pacifier le ciel et la terre, et rend à son Père une gloire infinie; où, associés à ses hommages, sous ses auspices et de concert avec lui, nous honorons l'Éternel autant qu'il mérite de l'être; où se répandent à grands flots sur les fidèles les richesses de la rédemption : ah! pour peu que la foi vous éclaire et que vous ayez votre salut à cœur, avec quel empressement vous irez prendre part à cette œuvre ineffable qui s'opère dans nos temples, et qui tient le premier rang parmi tous les exercices du culte religieux!

Nous unir à Jésus-Christ par la participation de son corps et de son sang : sainte et sublime union, qui doit être l'objet de nos plus ardens désirs, parce que nous ne pouvons rien sans Jésus-Christ, et qu'avec lui nous pouvons tout; qu'il est notre nourriture, notre force, notre consolation, notre espérance; qu'il est pour nous tous les biens. Ce désir de nous unir à Jésus-Christ n'est pas un sentiment réservé aux parfaits; c'est une disposition essentielle au salut et nécessaire à tous les Chrétiens; car, autant que nous sommes obligés d'aimer ce Dieu sauveur, le principe et l'objet de notre félicité, et de conquérir par nos vertus la couronne qu'il nous a méritée par son sang, autant devons-nous souhaiter cette intime union

qui nous incorpore avec lui, et qui affermit nos pas dans le chemin du ciel; et quand ce désir est sincère, quand il vit et règne dans le cœur, il influe sur sa conduite: une trop longue séparation le trouble et le désole. Il écarte les obstacles qui l'éloignent de l'autel, il saisit tous les moyens qui le rendent digne d'y paraître, il cède avec transport aux invitations du Dieu qui y réside. De là, dans les justes, l'assiduité à se présenter à la table sainte, et dans les pécheurs, les regrets qu'ils doivent éprouver d'en être exclus, les efforts qu'ils doivent faire pour mériter d'y être admis.

Malheur aux Chrétiens qui ne sentent ni attrait pour la divine Eucharistie, ni inquiétude et douleur de s'en voir éloignés; qui paraissent rarement dans les temples du Seigneur, et plus rarement encore au banquet mystérieux de ses élus, et qui vivent tranquilles dans cet état! état funeste qui annonce le dépérissement de leur foi, l'attachement excessif aux choses de ce monde, l'endurcissement de leur cœur, l'oubli de leur salut, hélas! et leur perte éternelle: vous l'avez dit, Seigneur, par la bouche de votre Prophète, ceux qui s'éloignent de vous périront : *Qui elongant se a te peribunt.*

Heureux, au contraire, ceux qui, touchés de la présence de Jésus-Christ sur nos autels, se sentent attirés vers lui, qui regardent une communion sainte comme le comble du bonheur et de la gloire, une messe bien entendue comme le sujet des plus vives actions de graces, une visite faite au Dieu de toute consolation comme le plus doux entretien de leur journée, et dont la conduite répond à ces sentimens! Heureux ceux que l'on voit souvent recueillis et immobiles au pied du sanctuaire, ou assister avec une édifiante piété à la célébration des mystères saints, ou se nourrir à la table sacrée du pain des Anges! Ils portent, gravé sur leur front, le nom de Dieu et le sceau de ses élus. Cette piété assidue envers la divine Eucharistie est un des signes les plus certains de leur prédestination. Ils sont animés de l'esprit de la foi, ils sont toujours à la source des graces, ils marchent sur les traces du plus grand nombre des saints, il ne leur reste plus qu'à les imiter dans la ferveur, comme dans l'assiduité de leurs hommages.

Eh! quelle ferveur, quels vifs sentimens de la plus tendre et de la plus ardente piété devrait exciter, dans une ame chrétienne, l'adorable Eucharistie! Jésus-Christ y déploie tous les feux et tous les charmes de son amour, d'un amour porté au dernier degré de vivacité et de tendresse, d'un amour excessif et capable de jeter dans l'étonnement toutes les intelligences créées, d'un amour aussi incompréhensible que Dieu même qui le fait éclater, et dont la cha-

rité est sans bornes comme ses autres perfections. C'est cet amour qui le porte à renverser toutes les lois de la nature et à descendre jusqu'aux plus profonds abaissemens pour demeurer avec nous, pour se donner à nous, pour réunir notre ame à son principe, en la faisant rentrer dans le sein de la Divinité dont elle est sortie, pour ajouter à tous les biens qu'il verse sur elle dans son sacrement ces délices pures dont il est la source, et qui sont sur la terre un essai, un goût anticipé du bonheur du ciel. Ah! donnez-moi une ame qui sente la noblesse de son origine et la sublimité de sa destination, qui sente qu'elle vient de Dieu, et qu'elle n'est faite que pour Dieu, que Dieu seul est son appui, sa lumière, sa force, sa gloire, sa félicité, et qu'il est sous les voiles eucharistiques où il l'appelle, où il l'attend, le cœur embrasé d'amour et les mains pleines de bienfaits : ah! combien alors les tabernacles où il réside lui paraîtront aimables! avec quel goût, quelle ardeur elle s'y présentera pour s'entretenir avec lui ou pour s'unir à lui! Quels sentimens d'admiration, de confiance, de joie et d'amour, la pénètreront au pied des autels et dans la participation des saints mystères! Avec quels ravissemens elle se plongera dans cet océan de béatitude où sont renfermés tous les trésors de la nature, de la grace, de la gloire! comme elle s'écriera avec saint Augustin : O mon Dieu! unissez-moi pour toujours à vous, régnez à jamais dans mon cœur pour en remplir le vide, pour l'enivrer des douceurs célestes que vous faites goûter à ceux qui aiment, pour me faire oublier mes inquiétudes, mes chagrins, mes vains plaisirs, l'univers entier, et me laisser seul avec vous contempler vos perfections, vos amabilités suprêmes, et jouir, en vous possédant, de tous les biens à la fois, vous qui êtes le bien infini, et dont la possession est le souverain bonheur.

Non, je ne suis pas surpris du recueillement inviolable et de la piété enflammée des saints, en présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie : les heures consacrées à l'adorer coulaient trop rapidement au gré de leur ferveur. Les sentimens se multipliaient sans effort dans leur ame, et en sortaient comme des torrens de feu. Ils auraient passé à travers mille glaives et mille flammes pour avoir le bonheur de s'unir à lui; et, dans cette union glorieuse, ravis, hors d'eux-mêmes, leur corps était sur la terre, leur esprit et leur cœur étaient au ciel. Ces dispositions religieuses, ces impressions divines sont l'effet propre de l'Eucharistie dans un Chrétien vivement persuadé que Jésus-Christ y est présent. Ne serait-il pas juste qu'au pied de ses autels nous ressentissions les ardeurs des séraphins

qui environnent son trône? N'a-t-il pas fait autant pour nous que pour eux? S'il est pour eux le Dieu de gloire et de grandeur, n'est-il pas pour nous le Dieu de bonté et d'amour? s'il ne nous est pas donné comme à eux de le voir face à face, ne le voyons-nous pas des yeux de la foi; et la foi, dissipant les nuages qui le dérobent à nos sens, ne nous montre-t-elle pas dans sa personne tout ce qui peut enlever et captiver nos cœurs, tout ce qui ravit et enflamme les Anges? (L'abbé Richard, *Pour la Fête-Dieu.*)

La gloire de l'Église est d'avoir reçu et de posséder le corps de Jésus-Christ dans ce sacrement.

Si le Fils de Dieu était intéressé à honorer sa chair, il ne l'était pas moins à honorer son corps mystique, qui est l'Église. Nous ne faisons tous qu'un même corps avec Jésus-Christ, dit saint Paul: *Vos estis corpus Christi, et membra de membro* [1]. En qualité de Sauveur, Jésus-Christ est notre chef, et en qualité de justes, nous sommes ses membres; et, comme il est de l'honneur des membres d'avoir un chef couronné de gloire, aussi est-il de l'honneur du chef de répandre sur ses membres toute la gloire dont ils sont capables. Or, c'est ce que Jésus-Christ a fait dans l'institution de la divine Eucharistie, que nous pouvons proprement encore appeler la fête de l'Église, ou la fête du corps mystique de Jésus-Christ, *Festum corporis Christi;* pourquoi cela? Parce que ce mystère est celui dont l'Église se tient plus honorée, et qui la rend plus glorieuse devant Dieu.

Non, Chrétiens, le Sauveur du monde, avec toute sa magnificence, ne pouvait rien faire de plus honorable pour son Église, ni de plus grand, que de lui laisser le sacrement de son corps: c'était le comble de toute la gloire qu'il lui pouvait procurer; et l'on peut bien dire après cela que cet Homme-Dieu avait pleinement accompli le dessein qu'il s'était formé d'avoir, comme l'Apôtre, une Église illustre, éclatante, enrichie des plus beaux ornemens du ciel: *Ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam* [2], parce qu'en effet la possession du corps et du sang de Jésus-Christ donne à l'Église tous ces avantages et toutes ces qualités. Vous voulez savoir comment? Ah! mes chers auditeurs, la riche matière à vos réflexions! Autrefois les Juifs se préféraient à toutes les nations du monde, et se glorifiaient d'avoir un Dieu qui ne dédaignait pas de

[1] I Cor., xii. — [2] Eph., v.

demeurer au milieu d'eux et de marcher avec eux. Non, disait Moïse, il n'y a point de peuple qui ait des dieux si proches de soi, et par conséquent il n'y a point de peuple sur la terre si honoré que nous : *Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi* [1]. Mais de quelle manière Dieu demeurait-il avec les Juifs ? Par cette arche d'alliance d'où il rendait les oracles, et à laquelle il avait attaché sa protection. Cette arche était-elle le vrai Dieu d'Israël ? Elle n'en était que la figure, que le tabernacle ; et cependant, parce qu'elle était placée au milieu des douze tribus, qu'elle les accompagnait dans toutes leurs marches, et qu'ils la portaient dans leurs camps et dans leurs armées, ils se vantaient que leur Dieu les suivait partout, et que partout il leur était présent. Mais qu'est-ce que cela, Chrétiens, si nous le comparons avec l'honneur que l'Église reçoit, et que nous recevons comme elle dans l'Eucharistie ? Un Dieu lui-même, dans sa propre substance et avec toute la plénitude de sa divinité, demeure corporellement et réellement parmi nous ; il réside dans nos temples, il vient jusque dans nos maisons; il se laisse non seulement approcher, mais toucher, mais manger ; et c'est bien à nous désormais de dire : *Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi.* Ézéchiel nous parle d'une cité mystérieuse dont il décrit les richesses et la grandeur, et qui n'avait point d'autre nom que celui-ci. C'est le séjour de Dieu, et Dieu y est : *Et nomen civitatis, Dominus ibidem* [2]. Mais cette cité ne pouvait être que l'Église chrétienne, dont Dieu représentait déjà l'excellence à ce prophète ; car quel nom plus propre peut-on donner à l'Église ? *Dominus ibidem :* c'est là que Dieu habite ; c'est là que, par un engagement irrévocable, il s'est obligé de demeurer jusqu'à la consommation des siècles, et par quel engagement ? Par l'Eucharistie, qui le tient comme attaché à son Église, sans qu'il puisse jamais s'en séparer : *Et nomen civitatis, Dominus ibidem.*

Cependant, est-ce en cela seul que consiste tout l'honneur qui revient à l'Église de ce sacrement ? Non, Chrétiens, il y a quelque chose de plus important : écoutez-le. Être honoré de la présence d'un Dieu, cela est grand ; mais être honoré de ses entretiens, mais être honoré de sa familiarité la plus intime, c'est bien encore une autre gloire. Or, tel est l'avantage de l'Église dans le sacrement du corps de Jésus-Christ. Que fait Jésus-Christ dans ce mystère ? demande l'abbé Rupert ; il y converse avec les hommes, il y visite les

[1] Deut., IV. — [2] Ezech., XLVIII.

hommes, et il y est visité des hommes; il y écoute les plaintes des hommes, il y reçoit les requêtes que lui présentent les hommes, il y accorde les différends des hommes, il y instruit, il y console les hommes. Parce que les hommes sont les membres de son Église, c'est à son Église qu'il défère tout cet honneur. Sur quoi, mes frères, il me souvient d'une remarque qu'a faite Guillaume de Paris, expliquant la prophétie de Daniel. Quand le roi de Babylone consulta les devins sur la vision qu'il avait eue, et qu'il les obligea de lui dire le songe qui l'avait occupé pendant son sommeil, ils lui répondirent qu'il n'y avait point d'homme mortel qui le pût faire; que cela n'appartenait qu'aux dieux, parce que les dieux n'avaient point de commerce avec les hommes : *Nec reperietur quisquam qui indicet illum, exceptis diis, quorum non est cum hominibus conservatio* [1]. Cette parole, dit l'Écriture, l'irrita, et il reconnut que toute la sagesse des devins n'était qu'erreur et que mensonge : pourquoi ? Ah! répond Guillaume de Paris, il y eut en ceci du mystère. Ils présupposaient que les dieux du ciel ne s'abaissaient pas jusqu'à s'entretenir avec les hommes; et en cela ils firent paraître, sans y penser, leur ignorance, parce qu'il y avait un Dieu, le Dieu des Chrétiens, qui devait honorer un jour les hommes de sa conversation, et qui mettrait là ses plus chères délices : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* [2]. Voilà, dis-je, la prérogative de l'Église de Jésus-Christ, de pouvoir traiter familièrement avec son Dieu; et par là, reprend saint Chrysostôme, nous avons en quelque sorte, sur la terre, le même avantage que les bienheureux dans le ciel; car le bonheur du ciel est de posséder Dieu; et ne le possédons-nous pas tout entier dans la divine Eucharistie? Jésus-Christ, ajoute saint Chrysostôme, se trouvait partagé entre l'Église triomphante et l'Église militante : elles disputaient à qui aurait son corps adorable, et l'une et l'autre y prétendaient; mais ce nouveau Salomon a fait ce que le premier, avec toute sa sagesse, ne put faire. Sans diviser son corps, il l'a donné à l'une et à l'autre : à l'Église triomphante, il l'a donné sans voile et à découvert; à la militante, il l'a donné sous les espèces de son sacrement.

Peut-on, Chrétiens, enchérir sur ces pensées? Oui, on le peut; et voici des avantages encore mille fois plus grands : et quoi? Souffrez que je les ramasse en abrégé, et que je vous en propose seulement l'idée, capable de ravir d'admiration les Anges et les hommes. C'est que l'Eucharistie est pour nous, et pour tous les

[1] Dan., II. — [2] Prov., VIII.

fidèles qui la reçoivent, une extension continuelle et perpétuelle du mystère de l'Incarnation. Ainsi parlent les Pères. Vous savez à quel point d'honneur fut élevée l'humanité de Jésus-Christ dans ce bienheureux moment qui l'unit au Verbe divin. Or, je dis que Jésus-Christ, se donnant à nous par le sacrement de l'autel, a fait entrer tous les membres de son Église en communication de la même gloire, puisqu'il vient en nous, qu'il s'unit à nous, qu'il ne fait, pour ainsi dire, qu'un avec nous. Et c'est de là, selon la doctrine de saint Cyrille, fondée sur la parole du Fils de Dieu, que ce sacrement s'appelle communion: *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in eo* [1]. D'où il s'ensuit même encore que, dans une certaine propriété de termes, le Sauveur du monde est à tous momens comme incarné de nouveau entre les mains des prêtres qui sont ses ministres. *O veneranda sacerdotum dignitas, in quorum manibus Filius Dei perpetuo incarnatur!* s'écrie saint Augustin. O vénérable et sacré caractère des prêtres, puisque Jésus-Christ, puisque le Fils du Père éternel, puisque notre Dieu, qui ne s'est incarné qu'une fois dans le sein de Marie, s'incarne sans cesse dans leurs mains! Jugez Chrétiens, de cet honneur, par celui que Dieu fit à Marie, quand il la choisit pour sa mère. Nous rendons à cette Vierge un culte singulier de religion, parce que c'est en elle que le Verbe s'est fait chair; et que devons-nous penser des prêtres qui ont le pouvoir de le former dans leurs propres mains, de le produire par l'efficace de leur parole, de le faire reposer dans leur sein, non pas une fois, mais autant de fois qu'ils célèbrent les saints mystères?

Mais pourquoi entrer dans les secrets de la divine Eucharistie, pour connaître les priviléges de gloire que l'Église y trouve? Arrêtons-nous à ce qui se présente d'abord dans ce mystère, à ce qui en fait toute la substance, à ce que nous voyons, à ce qui frappe nos sens; car c'est là que Jésus-Christ, pour honorer son Église, la repaît de son corps, lui donne son sang pour breuvage et sa chair pour aliment, c'est-à-dire la chair d'un Dieu, le sang d'un Dieu, le corps d'un Dieu. Ah! Chrétiens, que dirons-nous après cela? Pouvons-nous jamais exprimer ce qui est au dessus de toute expression, au dessus de toutes nos pensées, et même de tous les souhaits de notre cœur? Être nourri de la chair d'un Dieu, c'était à l'Église, comme à la fille de Sion, comme à l'épouse du roi de gloire, et particulièrement comme au corps mystique de Jésus-Christ, qu'un

[1] Joan., VI.

tel honneur était réservé; car il faut que l'épouse soit nourrie conformément à la grandeur de son époux, la fille par rapport à la noblesse de son père, et les membres du corps selon la dignité du chef. Or, pour l'épouse d'un Dieu, pour la fille d'un Dieu, pour le corps mystique d'un Dieu, il n'y avait que là chair d'un Dieu qui pût être une viande sortable. Pour les Juifs, qui furent les esclaves de Dieu, c'était assez, dit saint Jérôme, de manger la manne, appelée dans l'Écriture le pain des Anges; mais à nous que Dieu a ennoblis jusqu'à nous faire ses enfans d'adoption, mais à l'Église qui a été engendrée du sang de Jésus-Christ, le pain des Anges ne suffit pas; il faut le pain de Dieu, et c'est pour cela que Jésus-Christ nous le donne dans l'Eucharistie.

De tout ce que j'ai dit, Chrétiens, remportons deux sentimens, qui sont les conséquences naturelles de ce discours: l'un de respect et de vénération pour l'Église, et l'autre de zèle pour l'innocence et la pureté de nos corps. Respect et vénération pour l'Église, qui est le corps mystique de Jésus-Christ; car pouvons-nous l'honorer assez, après que Jésus-Christ lui-même l'a tant honorée? C'est par elle qu'il nous donne sa chair et son sang; c'est à elle qu'il veut que nous en soyons redevables, puisqu'il l'en a faite la dépositaire; et si nous recevions ce sang et cette chair divine par d'autres mains que par les siennes, la chair et le sang de Jésus-Christ, non seulement ne nous seraient plus salutaires, mais deviendraient pour nous le poison le plus mortel. Il est vrai, c'est Marie, mère de Jésus, qui d'abord nous l'a donné, ce sacré corps ; mais Marie, après tout, ne nous l'a donné qu'une fois, et l'Église nous le donne tous les jours; mais Marie nous l'a donné à tous en général, et l'Église nous le donne à chacun en particulier; mais Marie nous l'a donné comme un Sauveur qui devait régner sur nous, et l'Église nous le donne comme une viande qui s'unit à nous. D'où il nous est toujours aisé de conclure ce que nous devons à cette épouse du Fils de Dieu, avec quelle fidélité nous devons lui demeurer attachés, avec quelle ardeur nous devons défendre ses intérêts, avec quelle docilité nous devons recevoir ses ordres, avec quelle piété et quelle soumission nous devons les exécuter.

Cependant, à quels combats et à quelles insultes ne s'est-elle pas vue exposée en nous faisant le don le plus précieux, et même parce qu'elle nous le faisait et nous le conservait? Car vous savez combien de fois les hérétiques sont entrés dans ses temples pour le lui arracher ; vous savez quels excès ils y ont commis, comment il ont souillé son sanctuaire, renversé ses autels, brisé ses taber-

nacles, enlevé ses vases sacrés; comment ils ont porté leurs mains sacriléges et parricides jusque sur ses enfans, jusque sur ses ministres, jusque sur son époux et son redoutable sacrement; attentats dont le souvenir nous saisit encore d'horreur. Mais, Chrétiens, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que cette mère des fidèles, ainsi outragée par ses ennemis, reçoive de nous tous les jours les mêmes outrages; et n'est-ce pas pour cela qu'elle peut bien dire dans l'amertume de sa douleur : *Filios enutrivi, et exaltavi; ipsi autem spreverunt me* [1]! J'ai formé des enfans, je les ai élevés dans mon sein, je les ai nourris du lait de la plus saine doctrine, je leur ai donné un aliment tout divin, et ils m'ont méprisée! Car, prenez garde, mes chers auditeurs, et du moins faisons-y quelque réflexion, les hérétiques l'ont méprisée en profanant ses temples, et par tant de scandaleuses irrévérences n'en sommes-nous pas les profanateurs? Les hérétiques l'ont méprisée en souillant son sanctuaire, en renversant ses autels, en brisant ses tabernacles; et combien peut-être, dans ce même sanctuaire, à la face de ces mêmes autels, devant ces mêmes tabernacles, tout sanctifiés qu'ils sont par la présence réelle de Jésus-Christ, avez-vous formé de criminels desseins, et entretenu de honteuses passions! Les hérétiques l'ont méprisée en se jouant de ses mystères et en déshonorant son adorable sacrement; et n'est-ce pas le déshonorer, ce même sacrement, que de le recevoir dans l'état de votre péché? n'est-ce pas vous jouer de ces divins mystères que d'y assister avec aussi peu d'attention, avec aussi peu de respect et de retenue qu'aux assemblées les plus mondaines? Quand les hérétiques l'ont méprisée, c'étaient ses ennemis déclarés et ses persécuteurs; et dès là leurs mépris lui devenaient beaucoup moins sensibles; mais les nôtres la doivent toucher d'autant plus que nous sommes son troupeau, que nous sommes ses disciples, que nous sommes ses enfans : *Filios enutrivi, et exaltavi; ipsi autem spreverunt me!*

Je dis, de plus, que nous devons remporter un sentiment de zèle pour l'innocence et la pureté de nos corps. Oui, mes chers auditeurs, tout méprisables d'ailleurs que nous pouvons être, nous devons, si je l'ose dire, nous honorer nous-mêmes, puisque nous participons tous à cette glorieuse qualité de corps mystique du Rédempteur, et que c'est de nous comme de l'Église que saint Paul a dit : *Vos estis corpus Christi* [2]; vous êtes le corps de Jésus-Christ. Quelque vils que soient nos corps par eux-mêmes, nous devons

[1] Is., I. — [2] I Cor., XII.

néanmoins avoir pour eux un certain respect que la foi de l'Eucharistie nous doit inspirer, et que la piété doit entretenir : pourquoi? Non plus seulement parce que nos corps sont les temples du Saint-Esprit, selon l'Écriture ; cela dit beaucoup, mais cela ne dit pas encore assez : non plus seulement parce qu'ils sont les sanctuaires vivans où le corps de Jésus-Christ repose ; c'est encore trop peu ; mais parce qu'en vertu de la communion, ils deviennent les membres de Jésus-Christ même, ainsi que l'Apôtre nous l'enseigne : *Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi* [1]? Ne savez-vous, disait-il aux Corinthiens, que vos corps sont les membres de Jésus-Christ, et par conséquent que vous n'êtes plus maîtres d'en disposer, mais qu'ils appartiennent à Jésus-Christ, qu'ils sont affectés à Jésus-Christ, qu'ils sont du corps de Jésus-Christ? *Et non estis vestri.* (BOURDALOUE.)

Péroraison.

Ah! Chrétiens, la grande vérité, et le grand motif pour conserver vos corps innocens et purs! voilà l'importante morale sur laquelle insistait continuellement saint Paul dans les instructions qu'il faisait aux Chrétiens : il avait du zèle pour la sanctification de leurs ames; mais il avait encore un zèle spécial pour la sanctification de leurs corps, parce qu'il les considérait comme les membres de Jésus-Christ. Voilà sur quoi il s'expliquait dans les termes les plus énergiques et les plus forts. Quelle indignité, mes frères, et quelle horreur! ces membres de Jésus-Christ, les profaner, les souiller, les livrer aux sales désirs d'une prostituée! Plût au ciel, mon cher auditeur, que je n'eusse pas plus lieu que l'Apôtre de vous faire le même reproche! mais à quoi ne vous a pas porté la corruption du siècle, à quels débordemens et à quelles profanations! Je dis à quelles profanations; car ne vous croyez pas seulement profanateur du corps de Jésus-Christ, quand vous le recevez dans l'état de votre péché; mais vous l'êtes encore, comment? par ces voluptés brutales et ces plaisirs infâmes où vous plonge la passion, et qui déshonorent le corps du Sauveur en déshonorant le vôtre; tellement que je puis alors prononcer contre vous le même anathème que saint Paul a prononcé contre les Chrétiens sacriléges : *Reus erit corporis et sanguinis Domini, non dijudicans corpus Domini* [1]. Parce que vous n'avez pas fait dans

[1] I Cor., VI. — [2] I Cor., XI.

vous-même le juste discernement qu'il fallait faire du corps du Seigneur, vous êtes coupable devant Dieu de ce corps et de ce sang précieux. N'attirons pas sur nous, mes chers auditeurs, ce terrible arrêt; ne renversons pas les favorables desseins de Jésus-Christ. Honorons sur la terre, par la sainteté de nos corps, la sainteté du corps de cet Homme-Dieu, afin d'avoir part à sa gloire dans le ciel, où nous conduise, etc. (Bourdaloue.)

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS POUR LA FÊTE DU SAINT SACREMENT.

EXORDE.

Congregavit David omnes electos, et abiit, et universus populus ut adducerent Arcam.

David rassembla les grands d'Israël, et, suivi de tout le peuple, il amena l'arche à Jérusalem. (*Reg.*, VI.)

Assis sur le trône d'Israël, où la main du Seigneur l'a conduit à travers tant de périls; guidé par les mouvemens de sa juste reconnaissance, et dans le dessein de faire régner avec lui le Dieu par lequel il règne, David fait transporter l'arche de l'alliance dans la capitale de son empire : le soleil n'avait point encore éclairé une cérémonie si auguste; les successeurs d'Aaron, les prêtres, les lévites précèdent l'arche, revêtus des ornemens de leur gloire; les chefs, les magistrats, les anciens du peuple; David environné d'une cour modeste et religieuse, au milieu de ces braves guerriers, compagnons de ses combats et de ses victoires, dépouillé du diadème, confondu dans la foule, sans conserver de la majesté de la pourpre que le droit de donner de plus grands exemples et de rendre de plus grands hommages; tous les sexes, tous les âges, tous les rangs et toutes les conditions, tout Israël et tout Juda, toutes les tribus, toute cette postérité d'Abraham, aussi nombreuse que les étoiles qui brillent dans le firmament, tous accourent au devant du Seigneur; la vapeur de l'encens et des parfums s'exhale dans les airs; des concerts harmonieux, des cantiques d'allégresse font retentir les vallons et les montagnes; le sang des victimes inonde la terre; la nation entière, remplie de l'esprit du saint roi qui le gouverne, n'est occupée qu'à louer, à bénir, à invoquer le Dieu de ses pères : *Congregavit David*, etc.

Est-ce la religion d'Israël ou la vôtre? Sont-ce les solennités des temps éloignés? N'est-ce pas la pompe de ce jour que je viens de peindre? Et dans les honneurs que Sion rendit à l'arche de l'Ancien

Testament, ne reconnaissez-vous pas les honneurs que l'Église vient de rendre à l'arche de la nouvelle alliance? Heureux si notre piété surpassait autant la ferveur de David et d'Israël que nos fêtes sont au dessus des solennités de Juda! Ne nous y trompons pas, Chrétiens, toute sainte qu'elle est en elle-même cette fête que nous célébrons, elle ne sera sainte pour nous et par rapport à nous qu'autant que nous serons attentifs à la célébrer dans un esprit de foi et de religion. Quelles sont donc en ce temps nos obligations? et de quel esprit devons-nous être animés? c'est ce que je me propose de vous développer. *Ave, Maria.*

Cette fête est la fête du corps de Jésus-Christ : *Festum corporis Christi.* Nous devons donc nous appliquer en ce temps à honorer le corps de Jésus-Christ : mais dans quel état l'Église honore-t-elle aujourd'hui le corps de Jésus-Christ? Ce n'est point dans l'état de sa gloire, c'est dans l'état de son obscurité; ce n'est point dans le ciel, c'est sur la terre, où il est caché et comme anéanti sous les voiles de l'Eucharistie; et il était juste, dit le saint concile de Trente, il était digne de la reconnaissance de l'Église de relever par l'éclat d'une solennité particulière les humiliations étonnantes auxquelles l'amour a réduit Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie : *Pie et religiose inductum fuisse hunc morem ut peculiári festo hoc Sacramentum celebraretur.* A quoi j'ajoute qu'il était digne de la sagesse et de la charité de l'Église d'instituer une solennité dont les fidèles devaient retirer de si grands avantages; en sorte que, dans cette fête, l'Église a deux objets, Jésus-Christ et nous-mêmes; la gloire de son époux et le bonheur de ses enfans.

En effet, selon la doctrine du concile, cette fête se rapporte à Jésus-Christ humilié dans le sacrement de l'Eucharistie. Or, distinguons deux sortes d'humiliations de Jésus-Christ sur nos autels : les unes que j'appelle volontaires, qui sont l'effet de son amour et qui nous sont infiniment utiles; les autres que j'appelle involontaires, qui sont l'effet de notre ingratitude et qui nous sont infiniment funestes.

Quel est donc aujourd'hui le dessein de l'Église? Guidée par un esprit d'amour et de reconnaissance, l'Église veut honorer les humiliations volontaires de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie; guidée par un esprit de zèle et de charité, l'Église entreprend de réparer les humiliations involontaires de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie. Ne perdez rien de ceci, mes chers auditeurs, et comprenez ma pensée.

La fête que nous célébrons a pour objet Jésus-Christ humilié,

anéanti dans nos tabernacles : mais de ces humiliations, de ces anéantissemens, il y en a que Jésus-Christ veut, qu'il aime, qu'il a choisis, qui sont son ouvrage et qui sont pour nous la source des graces les plus abondantes; l'Église devait s'appliquer à les honorer : il y en a que Jésus-Christ ne veut pas, qui sont notre ouvrage, et qui ne peuvent manquer d'attirer sur nous les plus terribles anathèmes; l'Église devait s'appliquer à les réparer.

Voici donc l'esprit de la solennité qui nous rassemble et le partage de mon discours. Cette fête est une fête de louanges et d'actions de graces pour les humiliations volontaires de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie; par conséquent elle demande de nous un esprit d'amour et de reconnaissance; première partie : cette fête est une fête de réparation et d'expiation pour les humiliations involontaires de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie, par conséquent elle demande de nous un esprit de satisfaction et de pénitence; seconde partie : amour reconnaissant, amour pénitent, deux sentimens qui doivent régner dans notre cœur et présider à notre conduite dans le cours de cette solennité sainte. Commençons. (Le P. DE NEUVILLE, *Pour la fête du Saint-Sacrement.*)

Cette fête est une fête de louanges et d'actions de graces pour les humiliations volontaires de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie, et demande de nous un esprit d'amour et de reconnaissance.

J'entends par les humiliations volontaires de Jésus-Christ cet état d'obscurité et de ténèbres, cet état de mort et d'insensibilité, cet état de victime et d'immolation que Jésus-Christ prend au sacrement de l'Eucharistie. Or, de cet état d'humiliation volontaire, je dis d'abord qu'il demandait toute la reconnaissance que l'Église fait éclater dans cette fête; je dis ensuite que l'Église ne pouvait mieux le reconnaître que par les honneurs qu'elle rend à Jésus-Christ dans cette fête. Humiliations volontaires de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie, humiliations dignes de toute la reconnaissance de l'Église : reconnaissance de l'Église en ce jour, reconnaissance proportionnée, autant qu'elle peut l'être, aux humiliations volontaires de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie. Reprenons et instruisons-nous.

1° Non, mes chers auditeurs, l'Église ne pouvait en faire trop, elle ne peut en faire assez pour honorer Jésus-Christ humilié dans nos sanctuaires. Vous le savez, tout le plan, toute l'économie de

notre religion roulent principalement sur un commerce mutuel d'amour et de reconnaissance; d'amour du côté de Dieu, d'amour et de reconnaissance du côté des hommes; d'amour qui porte Dieu à s'humilier pour les hommes, d'amour et de reconnaissance qui engagent les hommes à relever par leurs hommages la majesté d'un Dieu humilié. Or, je soutiens que de tous les états d'abaissement et d'anéantissement auxquels l'amour a réduit Jésus-Christ, il n'en est aucun qui demande une reconnaissance plus marquée et plus éclatante que l'état où Jésus-Christ se trouve dans nos temples. Pourquoi? parce que cet état est l'état de l'humiliation la plus complète : partout ailleurs, j'aperçois des traces, des vestiges de sa divinité. Si Jésus-Christ naît dans l'indigence et l'obscurité, une étoile miraculeuse annonce sa naissance; des rois accourus des régions lointaines l'adorent dans sa crèche, et par les hommages qu'ils lui rendent ils le vengent des honneurs que son peuple lui refuse. Errant et fugitif au milieu de Juda, inconnu, dédaigné dans Israël, s'il mène une vie pénible et laborieuse dans le mépris et les contradictions, ces dehors, cet extérieur, reprend le disciple bien-aimé, n'imposent qu'à l'esprit peu attentif : du nuage qui enveloppe la Divinité sortent à chaque instant des traits de lumière qui la décèlent; jusque dans le Verbe anéanti on entrevoit le Fils du Très-Haut. Si Jésus ne paraît pas tout ce qu'il est, on ne peut douter qu'il ne soit plus qu'il ne paraît; et les humiliations ne cachent point assez le maître du monde, pour qu'on ne le reconnaisse pas à ses miracles : *Vidimus gloriam ejus gloriam quasi unigeniti a Patre* [1].

Au moment même qu'il périt dans la douleur et l'opprobre, le Dieu faible et languissant se signale par des coups plus étonnans que le Dieu vengeur, et appesantit son bras sur l'Égypte. La vapeur de son sang monte jusqu'au ciel; elle ébranle les voûtes du firmament; elle obscurcit la clarté des astres; la terre tremble et chancelle sous le poids de sa croix, les morts reprennent une vie nouvelle afin de publier sa gloire. Ce Christ qui expire remplit tout d'épouvante. Plus puissant, plus redoutable, plus terrible, lorsqu'il semble n'être plus, il force ses ennemis de pâlir à la vue d'un prodige inouï, le prodige d'un homme qui commence à régner en cessant de vivre. A travers l'homme et l'homme mourant, on aperçoit le fils du Très-Haut : *Vere hic homo filius Dei erat* [2]?

Mais ce Dieu, auteur et arbitre de la nature, quel œil assez éclairé

[1] Joan., I, 14. — [2] Matth., xv, 39.

pour le voir dans le Dieu de nos temples? Quoi! ce Dieu éternel et immortel, qui par ses splendeurs éclaira les premiers jours de l'éternité, qui fut toujours et qui ne cessera point d'être, vient chaque jour comme mourir et renaître sur l'autel! ce Dieu immense et infini, pour qui la vaste étendue de l'univers a des limites trop étroites, est renfermé dans l'hostie que mes yeux aperçoivent! ce Dieu si grand, libre, maître de lui-même et du monde, qui compose à son gré la destinée des peuples, qui ne connaît d'autres soins que les lois qu'il veut s'imposer, soumis à la volonté de l'homme, se hâte, aussitôt qu'il entend la voix qui l'appelle, de descendre du ciel sur la terre! ce Dieu créateur qui vit tout à coup éclore sous sa main féconde la terre et les astres, qui se joue du monde et de ce qu'il y a de plus redoutable dans le monde, devant qui les peuples sont comme s'ils n'étaient pas; ce Dieu dont les Anges éperdus ne peuvent soutenir les regards, qui est revêtu de la lumière, qui n'a qu'à se montrer pour effacer l'éclat du soleil et des étoiles; ce Dieu de gloire et de majesté, ce Dieu de grandeur et de puissance, il serait dans nos sanctuaires! Ah! s'écrie saint Chrysostôme, le temple et l'autel peuvent ignorer le Dieu qui les habite; s'il est un mystère où l'on pût croire qu'il est pardonnable à l'homme de méconnaître son Dieu, c'est le mystère de l'Eucharistie; et c'est au Dieu de nos sanctuaires, c'est à lui seul qu'elles conviennent, avec une énergie toute particulière, les paroles de l'Apôtre : *Semetipsum exinanivit*[1], il s'est anéanti. En effet, continue le saint docteur, lorsque dans l'incarnation le Dieu avait pris les faiblesses de l'homme, l'homme avait reçu la force et la puissance de Dieu; si la crèche et le Calvaire montraient un Dieu qui était homme, ils montraient un homme qui était Dieu : au contraire, dans l'Eucharistie, loin de paraître un Dieu, Jésus ne semble pas même un homme; l'humanité est aussi cachée que la divinité; ce que nos sens nous présentent n'offre à nos regards qu'un pain terrestre : la superstitieuse gentilité, considérant l'objet apparent de notre culte, le confondrait avec les idoles impuissantes qu'elle adore. Vaines et chimériques divinités, qui ont des yeux et elles ne voient point, des mains et elles n'agissent pas; il paraît être comme elles, sans action, sans vie, sans mouvement; je me trompe, il agit, il opère les plus étonnans prodiges. Quels prodiges! grand Dieu; quels miracles! L'avez-vous jamais compris, mes chers auditeurs, et réussirai-je à vous le faire comprendre? Des miracles aussi étonnans dans l'ordre même

[1] Phil., II, 7.

des miracles que les autres miracles sont étonnans dans l'ordre de la nature. Que furent les autres miracles opérés par Jésus pendant les jours de sa mission évangélique? Ils étaient des miracles destinés à attester sa divinité, à prouver sa divinité, à dissiper les ombres qui cachaient sa divinité, à faire reconnaître et adorer dans l'homme que l'on voyait le Dieu qu'on ne voyait pas, au lieu que les miracles opérés par Jésus dans l'auguste sacrement, que sont-ils? des miracles destinés et employés a voiler son humanité, à éclipser sa divinité; des miracles destinés et employés à rendre l'homme et le Dieu également méconnaissables; des miracles qui, loin d'aider et de faciliter la croyance de sa présence réelle, sont le plus grand obstacle que la foi ait à vaincre; des miracles qui, loin d'amener à la foi par leur évidence, semblent en éloigner par leurs contradictions apparentes; des miracles qui, loin de prouver la foi du mystère, sont eux-mêmes le mystère qui demande le plus de foi. Jésus-Christ agit donc dans l'Eucharistie, et il agit en Dieu; mais plus il agit en Dieu, moins il le paraît, et il n'agit que pour ne paraître pas; il dérange, il change, il bouleverse les lois de la nature: par là il impose en quelque manière à nos sens, à notre imagination, à notre esprit, à notre raison; tout ce qu'il faut croire est opposé à tout ce qu'on voit, comme ce que Dieu fait dans ce mystère est le chef-d'œuvre de sa puissance; en donner la foi, c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, le chef-d'œuvre de sa grace; la recevoir, c'est le chef-d'œuvre de la fidélité, de la docilité humaine, et le plus noble hommage que notre raison puisse rendre à un Dieu humilié et anéanti: *Semetipsum exinanivit.* Humiliations de Jésus-Christ, et voici, mes chers auditeurs, par où surtout elles méritent notre plus tendre reconnaissance; humiliations encore plus inconcevables dans leur principe que dans leur étendue! Quelles furent les vues de ce divin Sauveur lorsqu'il institua le sacrement adorable de l'Eucharistie? Faut-il le demander? répond saint Bernard. De si grandes humiliations ne peuvent être commandées que par un grand amour; et puisque ce mystère est le mystère des abaissemens, l'humiliation des humiliations, il est nécessairement le mystère de la plus profonde charité, l'amour des amours, *amor amorum.*

Jésus-Christ voyait que sa mort, par l'abus que nous en ferions, nous rendrait plus coupables; que son sang répandu pour les hommes, ensuite profané par les hommes, ne servirait, pour un si grand nombre, qu'à précipiter les vengeances célestes: que fait-il? Pressé de cette charité immense qui l'avait engagé à prendre sur lui les péchés du monde, afin de donner au monde la justice des

enfans de Dieu, dans le temps qu'il nous quitte, il trouve le moyen de demeurer parmi nous; il se rend à son père, dit saint Augustin, et il ne se sépare pas de son peuple : *Rediit et nos non deseruit.* En remontant au ciel il reste sur la terre; or, pourquoi y reste-t-il? Ah! mes chers auditeurs, il me faudrait un discours entier pour vous développer les richesses de son amour! il y reste, afin que parmi tant d'objets de colère, Dieu voie toujours l'objet de ses complaisances, et qu'il le voie dans un état propre à lui inspirer des pensées de paix et de miséricorde; il y reste afin de continuer son ministère de médiateur et de Sauveur; c'est-à-dire qu'il y reste afin d'être dans nos temples ce qu'il fut au Calvaire, un Dieu qui ôte les péchés du monde, un Dieu qui répare les péchés du monde, un Dieu qui efface les péchés du monde; en sorte que nous pouvons et que nous devons appliquer à Jésus-Christ sur l'autel ce que l'Apôtre disait de Jésus-Christ sur le Calvaire : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi*[1].

Jésus-Christ est humilié, anéanti pour les péchés du monde, et Dieu est dans Jésus-Christ humilié, recevant la réparation que Jésus-Christ lui fait des péchés du monde, et en vue de cette réparation souffrant, dissimulant, tolérant les péchés du monde, *Deus*, etc.

Jésus-Christ est dans nos sanctuaires comme souverain prêtre de la loi de grace, pontife éternel, offrant le sacrifice qui durera dans les siècles des siècles; victime immortelle qui, sans être jamais détruite, est chaque jour immolée par une immolation mystique et réelle : Jésus-Christ est dans nos sanctuaires où il renouvelle sans effusion de sang le sacrifice sanglant du Calvaire, et Dieu est dans Jésus-Christ, acceptant ce sacrifice en réparation de tous les attentats dont nous rendent coupables devant Dieu nos infractions continuelles de sa loi, notre opposition constante à ses volontés, la profanation de son culte, l'oubli de ses bienfaits, la résistance à ses graces, l'impiété des railleries libertines qui insultent à la religion, des conversations licencieuses qui se jouent de la pudeur, des maximes corrompues qui enseignent, qui autorisent le vice; des modes et des coutumes tyranniques qui, à la honte du christianisme, sont pour les Chrétiens un évangile plus respecté que l'Évangile de leur Dieu; des erreurs en matière de foi et des relâchemens en matière de mœurs qui entraînent la chute de la religion et précipitent le déclin de la vertu parmi les peuples; des scandales funestes, des exemples contagieux, des complaisances criminelles,

[1] II Cor., v, 19.

qui forment dans le monde le règne du péché et qui détruisent le règne de Dieu : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.*

Jésus-Christ est dans nos sanctuaires seul avec Dieu seul, souvent abandonné, négligé, inconnu et ne pensant point à se faire connaître, oublié et s'oubliant en quelque sorte lui-même, uniquement occupé de son père et du soin de réparer les injures faites à la majesté suprême, et Dieu est dans Jésus-Christ humilié, se dédommageant par là de tant de crimes que produit cette folle estime de nous-mêmes et ce mépris encore plus insensé des autres, ce désir outré de plaire qui enfante tant de vices, et cette crainte lâche de déplaire qui captive, qui empêche tant de vertus; cet esprit d'ambition, qui aspire à tout et que rien ne contente; cet esprit d'indépendance, qui se pique de ne connaître ni de maître sur la terre, ni de Dieu dans le ciel; cet esprit de révolte qui, ennemi de l'obéissance, se fait un mérite de tout ce qu'on lui défend, une honte de tout ce qu'on lui ordonne : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.*

Jésus-Christ est dans nos sanctuaires comme un Dieu pénitent qui prie, qui gémit pour les péchés du monde, et Dieu est dans Jésus-Christ vengé par les vœux et par les soupirs de ce Dieu saint, de tant de péchés que le monde commet et que le monde ne connaît pas, que le monde ne veut pas connaître; de tant de péchés que Dieu punit sévèrement, que le monde compte pour rien; de ces railleries fines et délicates; de ces médisances ingénieuses et modérées, qui nuiraient moins si elles ne cachaient avec art le dessein de nuire, et qui blessent d'autant plus cruellement celui qu'elles attaquent qu'elles flattent plus agréablement ceux qui les entendent; de ces antipathies, de ces aversions secrètes qui savent peut-être se gêner et évitent de blesser les bienséances de la politesse, qui ne savent point se plier aux sentimens, aux procédés de la charité.

Jésus-Christ est dans nos sanctuaires comme un Dieu pénitent, et Dieu est dans Jésus-Christ vengé par les vœux et les soupirs de ce Dieu saint, de ce raffinement de délicatesse et de sensualité qu'enseigne un amour-propre habile à ménager le plaisir et à se précautionner contre la peine; de cette vie molle et indolente qui ignore également les ferveurs de l'innocence et les rigueurs de la pénitence; de cette vie de bagatelles et d'amusemens, aussi inutile pour la terre que pour le ciel; de cette vie du monde et des honnêtes gens dans le monde, qui aux yeux des hommes paraissent ne manquer d'aucune vertu, parce qu'ils semblent s'éloigner de

tous les vices, tandis qu'aux yeux de Dieu ils ont peut-être beaucoup de vices, parce qu'ils manquent de beaucoup de vertus : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.*

Jésus-Christ est dans nos sanctuaires, opposant un Dieu immolé pour les hommes à un Dieu outragé par les hommes ; le renouvellement de son sacrifice adorable à la profanation de ce même sacrifice; le Dieu de paix et d'amour au Dieu de la colère et des vengeances; et Dieu est dans Jésus-Christ, oubliant sa justice pour ne se souvenir que de ses miséricordes et détournant ses regards des hommes pécheurs pour les fixer sur le Dieu de sainteté : *Deus erat in Christo mundum*, etc.

Sans cela, Chrétiens, et si nous n'avions en Jésus-Christ une victime de propitiation, Dieu pourrait-il soutenir la vue des désordres qui couvrent la face de la terre? Siècle de libertinage, siècle d'impiété hardie et insolente à se produire, il a poussé si loin la honte et l'opprobre de ses égaremens, que la liberté du ministère évangélique ne s'étend plus jusqu'à les lui reprocher! Oserais-je, parcourant les diverses conditions, entreprendre de peindre la licence et les scandales de la grandeur, la mollesse et la fierté de l'opulence? que dis-je? reste-il parmi nous des distinctions d'état et des inégalités de fortune? Grands et petits, peuple et magistrats, époux et épouses, citoyens et guerriers, vous les voyez tous réunis, confondus par l'oubli, par le mépris, par le dédain de toutes les bienséances d'âge, de sexe, de naissance, d'état et d'emploi; sans émulation de mérite et de talens, bornés à l'unique rivalité de crimes et de passions ; on ne cherche à se surpasser les uns les autres que dans les bassesses et les faiblesses de l'intérêt, dans le faste et les profusions du luxe, dans les projets insensés et les jalouses fureurs de la vanité, dans les trahisons et les perfidies de l'ingratitude, dans les emportemens et les vengeances de la haine, dans les méchancetés profondes et réflchies de l'ambition, dans l'avilissement et les débauches de la volupté ; hommes qui ne sont Chrétiens, qui ne sont hommes que pour déshonorer le christianisme et l'humanité. Épargnons-nous le triste spectacle de leurs vices; ne les considérons que dans ce qui semble leur rester de vertus, ou plutôt dans ce qu'ils appellent leurs vertus.

Qu'est-ce que leur prudence? c'est un génie d'imposture et de duplicité, habile à se former une science de mensonge, à réduire en art les mystères d'iniquité et à consacrer par la politique les crimes nécessaires à la fortune. Qu'est-ce que leur probité? un étalage trompeur d'équité mondaine, toujours démenti par la cor-

ruption secrète du cœur, et souvent désavoué par l'éclat des injustices les plus criantes. Qu'est-ce que leurs amitiés? des liaisons d'amour-propre, dont la durée fragile et incertaine dépend des caprices du sort et des révolutions de l'esprit humain, encore plus changeant, plus mobile que la fortune. Qu'est-ce que leur religion? un amas fortuit d'idées bizarres, d'opinions frivoles, de dogmes arbitraires, chaos ténébreux dont le cœur tire et fait éclore au gré de ses désirs un vain fantôme de divinité, ouvrage de l'amour-propre et de la cupidité : divinité à laquelle on n'attribue, pour toute perfection, qu'une bonté indolente et oisive qui se réduit à ne commander aucun culte, à ne punir aucun crime, à ne récompenser aucune vertu, à ne dédommager d'aucune disgrace.

Ah, mes chers auditeurs, quel siècle! combien sont profondes ses ténèbres! combien sont énormes ses vices et ses crimes[1] quel siècle que celui dont voilà les lumières, la science et la vertu! non, ils ne se montraient guère plus féconds en attentats, les jours tant détestés dans les livres saints, lorsque tout âge, tout sexe, tout état avait corrompu ses voies. La terre ne présentait pas beaucoup plus d'abominations à effacer lorsqu'elle fut ensevelie sous les eaux du déluge.

Pourquoi donc Dieu suspend-il sa foudre? pourquoi dissimule-t-il nos péchés en attendant les jours de notre pénitence? Ah! mes chers auditeurs, c'est qu'au milieu des hommes impies et corrompus, il aperçoit son Fils unique abaissé, anéanti devant lui en réparation de nos désordres; c'est que Dieu l'entend, qui lui dit, dans le silence de ses tabernacles : O mon père, ne considérez pas les péchés des hommes, ou plutôt ne les considérez que pour voir la réparation que je vous en fais; ils s'élèvent contre vous, mais je m'humilie devant vous; ils vous méconnaissent, ils vous oublient, mais je vous adore; ils sont ingrats et perfides, mais je suis soumis et fidèle; leur cœur livré en proie à une flamme adultère ne respire que les molles et criminelles délices, mais le feu de votre amour me consume et me dévore : *Respice in faciem Christi tui.*

Voyez en quel état je suis ici; souvenez-vous que c'est pour les hommes que j'y suis : c'est pour eux que je suis mort d'une manière sanglante, et pour eux je meurs tous les jours d'une manière mystique : ce sont les enfans de ma douleur que j'ai engendrés sur la croix et que j'achève de former dans le sanctuaire; ils sont mon peuple et mon héritage; ils quitteront les sentiers égarés du vice;

[1] Ps. LXXXIII, 10.

ils rentreront dans les voies de la justice; je leur parlerai au cœur; je les toucherai; ils viendront attendris, pénétrés, changés, vous demander avec moi et par moi le pardon que je vous demande pour eux. M'ôterez-vous cette douce espérance? Oublierez-vous que si ce sont des hommes qui vous outragent, c'est un Dieu qui vous honore? pourront-ils plus pour se perdre que je ne puis pour les sauver? et serez-vous leur juge plus que je ne suis leur père? *Respice in faciem Christi tui.*

N'en doutons point, Chrétiens, voilà le rempart qui couvre les villes et les provinces, voilà la digue qui arrête le torrent prêt à entraîner les peuples, voilà ce qui retarde le feu vengeur destiné à dévorer la terre et à consumer ses iniquités; voilà la source d'où coulent ces graces puissantes qui, après de longs égaremens, nous remettent dans le chemin du salut; voilà ce qui nous assure le temps de revenir à Dieu et de corriger par une vie nouvelle les déréglemens de notre vie passée. Et devons-nous être surpris, ajoute saint Chrysostôme, que le ciel respecte la présence d'un Dieu qui habite parmi nous? Si la vue du sang de l'agneau dont les portes des Israélites étaient teintes mettait en fuite l'Ange exterminateur, comment les ministres des vengeances célestes oseraient-ils tonner sur une terre non seulement arrosée, mais trempée, baignée du sang de Jésus-Christ?

Concluons, mes chers auditeurs: humiliations de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie, humiliations les plus profondes, humiliations recherchées par l'amour le plus tendre, humiliations qui font l'appui, la force du peuple fidèle; humiliations auxquelles l'Église doit l'innocence et la ferveur de ses justes, le zèle et les victoires de ses Apôtres, le courage et la constance de ses martyrs, le retour et les pleurs de ses pénitens; par conséquent humiliations dignes de toute la reconnaissance de l'Église, reconnaissance de l'Église en ce jour, reconnaissance proportionnée aux humiliations de Jésus-Christ; car, qu'est-ce que cette solennité, si ce n'est le triomphe du Dieu humilié dans l'Eucharistie, triomphe public, triomphe universel, triomphe le plus pompeux, le plus auguste, triomphe qui rend glorieuses à Jésus-Christ ses humiliations mêmes? Suivez ce détail.

Triomphe public, et par là même qu'il est public, il efface en quelque sorte les humiliations de Jésus-Christ. Dieu dans l'Eucharistie cesse, surtout aujourd'hui, d'être un Dieu obscur et inconnu; l'Église le tire du sanctuaire où il repose, de l'enceinte des temples qui le renferment; elle le porte dans toutes les rues et les

places des villes, à la face du ciel et de la terre; elle l'adore comme son Dieu; elle l'avoue pour son Dieu. Permettez-moi cette expression, peut-être trop hardie, elle servira à vous faire comprendre ma pensée. Jésus-Christ perd, pour ainsi dire, toute sa gloire dans le sacrement de l'Eucharistie, sa grandeur, son infinité, sa puissance, sa majesté : or, tout ce qu'il a perdu, tout ce qu'il a quitté, il le retrouve dans l'aveu public que l'Église fait aujourd'hui de sa divinité; l'hérétique, le libertin, qui ne consultent que les sens, qui n'écoutent que les préjugés de l'imagination, ne peuvent croire que le Dieu de gloire et de majesté réside dans nos temples; instruits par la solennité de ce jour, ils reconnaîtront au moins, ils sauront, ils verront que le Dieu de nos autels est le Dieu qu'adora dans tous les temps l'Église catholique.

Chrétiens indociles, hommes incrédules, ce Dieu humilié n'est pas votre Dieu, il n'est pas le Dieu de votre Église prétendue, de votre Église récente, dont nos pères ont vu l'origine tumultueuse; de votre Église incertaine et chancelante dans la foi, qui compte presque autant de doctrines différentes que de docteurs, de sectes que de sectaires; de votre Église renfermée dans des bornes étroites et resserrée dans les limites de quelques régions; de votre Église qui n'a pour chefs, pour pasteurs que des hommes qui sont venus, et on ne les avait point envoyés, des ministres qui n'apportèrent au ministère d'autre vocation que leur hardiesse à l'usurper, et souvent d'autre talent que leur science à profiter des passions ou de l'ignorance des peuples et des grands. Ce Dieu humilié n'est pas votre Dieu, il est le nôtre; il n'est pas le Dieu de votre secte : mais ce jour vous le montre, ce jour vous l'annonce pour le Dieu de cette Église ancienne, qui a son berceau dans le berceau de la religion, qui fut fondée par les fondateurs du christianisme, qui vit naître toutes les autres Églises, et dont aucune Église n'a vu la naissance; pour le Dieu de cette Église de paix et de concorde, qui ne souffre point de division sur la foi, et qu'aucune erreur ne tolère, parce qu'elle ne tolère aucune erreur; de cette Église catholique et universelle, qui a les nations pour héritage, pour bornes les limites du monde; pour le Dieu de cette Église romaine, la mère et la maîtresse des autres Églises, qui reconnaît pour son chef et pour pasteurs ceux à qui Jésus-Christ même a confié son troupeau; pour le Dieu de cette Eglise éternelle et immortelle, que tant d'erreurs ont pu attaquer, qu'aucune erreur n'a pu détruire : appuyée sur la croix et sur la parole de Jésus-Christ, elle voit tomber successivement autour d'elle les sectes qu'enfante l'au-

dace des hommes; elle les voit se suivre, se remplacer les unes les autres, telles que les flots qui poussent des flots; toujours combattue, jamais vaincue; les siècles passent, elle ne passe point; les années coulent, elle ne ressent point l'outrage des ans.

Libertins, génies superbes, hommes fiers et hautains, ce Dieu humilié n'est pas votre Dieu; mais vous le voyez, il est le Dieu de cette religion sainte, marquée au sceau de la Divinité par tant de miracles, annoncée par les oracles de tant de Prophètes, scellée du sang de tant de martyrs, illustrée par les vertus de tant de justes; c'est le Dieu de cette religion qui a échappé au glaive de tant de tyrans, qui survit à la ruine de tant d'empires et à la décadence de tant de religions. Or, je vous le demande, n'est-ce pas paraître le Dieu véritable? Et peut-on le paraître davantage qu'en paraissant aux yeux du monde entier le Dieu qu'adore une telle Église, le Dieu qu'annonce une telle religion? Que dans les autres jours, dit le saint concile de Trente, que dans les autres jours l'hérésie ose insulter au Dieu de l'Eucharistie, on sait assez, on ne sait que trop quelle nuit épaisse a coutume de répandre dans les esprits le démon de l'erreur aidé du démon de la nouveauté et de l'indocilité : mais en ce jour, tremblante et confuse, elle ne pourra que pâlir à la vue de ce Dieu honoré par tant d'hommages, reconnu par tant de peuples, avoué par une Église si pure, si sainte, si ancienne, si nombreuse, si étendue, qui porte si incontestablement les caractères de la véritable Église : *Ut adversarii in conspectu tanti splendoris vel tabescant vel resipiscant.*

Oui, ce jour remplira le sectaire le plus intrépide de mille réflexions désolantes, s'il ne se joint pas à nous pour honorer Jésus-Christ par une adoration publique; le trouble de son cœur, les remords de sa conscience rendront malgré lui un hommage forcé au Dieu qu'il a quitté, et c'est de quoi nous avons une peinture bien naïve au troisième livre des Rois. Nous lisons qu'Adonias, un des fils de David, voulut s'emparer du sceptre destiné à Salomon : *Adonias... elevabatur dicens, ego regnabo* [1].

Suivi de tous les factieux d'Israël et de Juda, il ceint son front du sacré diadème. Une multitude séduite applaudit à l'audace de l'usurpateur : *Dicentibus, vivat rex Adonias* [2], lorsqu'il s'élève tout à coup un bruit qui répand la terreur dans les esprits : *Quid sibi vult clamor civitatis tumultuantis* [3]; d'où vient cette agitation, ce tumulte de Jérusalem? *Salomon sedet super solium regni... et h*[illegible]

[1] III Reg., I, 5. — [2] Ibid., 25. — [3] Ibid., 41.

est vox quam audistis[1]. Salomon, consacré par l'onction sainte, accompagné des Prophètes, suivi des prêtres et des lévites, retourne au palais de David; les grands, les anciens de Juda, les chefs des armées accourus sur ses pas, se pressent autour de leur jeune monarque et lui rendent leurs premiers hommages. David lui-même a fléchi le genou devant l'héritier de son sceptre : *Et adoravit rex in lectulo suo*[2]. A cette nouvelle, consternés, effrayés, l'usurpateur Adonias et ses partisans prennent la fuite, ils se cachent, ils se dispersent: *Territi sunt ergo et surrexerunt... et ivit unusquisque in viam suam*[3].

Image naturelle de ce qui se passe en ce jour! dans Adonias usurpateur, vous reconnaissez ceux qui ont voulu établir leur nouvelle doctrine sur les débris de la foi ancienne et faire régner leurs opinions à la place de la doctrine de Jésus-Christ : *Elevabatur dicens, ego regnabo.* David qui fait couronner Salomon, c'est l'Église qui tire le véritable Salomon de l'ombre du sanctuaire, qui le place sur le trône de son empire, qui le met entre les mains de ses prêtres et de ses Prophètes, qui l'adore et qui donne aux peuples l'exemple de l'adorer: *Et adoravit rex.* Quel respect! quel amour! quels hommages! quels transports dans le peuple fidèle! *Salomon sedet super solium regni, et hæc est vox quam audistis.* Jésus-Christ règne, il triomphe; l'erreur, confondue, fuit à pas précipités, et du moins en ce jour elle cède à Jésus-Christ l'empire qu'elle a osé usurper: *Territi surrexerunt, et ivit unusquisque in viam suam.* Le triomphe de Jésus-Christ fait le désespoir de l'erreur, et le désespoir de l'erreur augmente le triomphe de Jésus-Christ. Triomphe public : j'ajoute triomphe universel. Tout sexe, tout âge, tout état, toute condition se réunit dans le culte, dans l'adoration de l'auguste sacrement de l'Eucharistie; ce n'est plus seulement le solitaire qui prie dans le silence, ce ne sont plus seulement les ames justes et ferventes qui, dans un temple désert et abandonné, viennent s'entretenir avec le Dieu de leur cœur et lui rendre des hommages qui, n'ayant que lui pour objet, n'ont que lui pour témoin, et qui l'honorent sans le faire honorer; c'est tout le peuple animé d'un saint zèle, pénétré de religion, plein d'une foi vive qui inonde le sanctuaire, qui vient y chercher Jésus-Christ, qui marche sur ses vestiges, qui, par ses cantiques, applaudit à son triomphe.

Triomphe universel, il n'est point renfermé dans l'enceinte d'une ville, d'une province, d'un royaume; c'est la fête de toutes les villes,

[1] III Reg., I, 45 et 46. — [2] Ibid., 47. — [3] Ibid., 49.

de toutes les provinces, de tous les royaumes; c'est la fête de tous les peuples. Partout où le soleil porte en ce jour la lumière, il trouve les diverses nations qui habitent l'ancien et le nouveau monde, prosternées aux pieds de Jésus-Christ, présent dans la sainte Eucharistie.

Triomphe universel dans sa durée, pendant que l'Église durera: or, elle subsistera jusqu'à la consommation des siècles; la suite des temps ramènera chaque année la gloire de Jésus-Christ. Maîtres du monde, conquérans, dieux de la terre, en vain, vous travaillez ici-bas à éterniser vos honneurs; en vain pour dérober votre nom à l'oubli du tombeau et à l'injure des temps, vous le gravez sur le bronze et sur le marbre; ces monumens pompeux de votre orgueil tiennent de la fragilité de la main mortelle qui les élève, ils ne font que passer comme l'ombre, ils cèderont tôt ou tard à l'effort des années; et, après ce que vous avez fait pour vivre toujours, à peine on saura que vous avez vécu, au lieu que le soin d'honorer les humiliations de Jésus-Christ passera d'âge en âge jusqu'à la postérité la plus reculée. Nos derniers neveux pourront ignorer l'histoire et les révolutions de notre siècle, ils pourront prendre un autre langage et d'autres mœurs; mais ils sauront par quel respect et par quels hommages notre piété reconnaissante honora Jésus-Christ humilié dans le sacrement de l'Eucharistie; ils le sauront, et leur piété retracera l'image de la nôtre. A travers l'espace des siècles qui les sépareront de leurs pères, ils se rejoindront à nous afin de ne composer avec nous qu'un seul et même peuple d'adorateurs de Jésus-Christ anéanti dans le sacrement de l'Eucharistie.

Triomphe le plus brillant et le plus superbe! N'attendez pas que je m'arrête à vousdépeindre la magnificence des cérémonies saintes qui accompagnent cette fête. Vous n'êtes point étranger dans Israël; l'Église qui vous vit naître accoutuma vos yeux dès vos premières années à la pompe de ce grand spectacle; vous n'ignorez pas que ce qu'elle a de plus majestueux dans ses augustes cérémonies, de plus somptueux dans ses trésors, est employé à rehausser l'appareil du triomphe destiné à Jésus-Christ; vous voyez le concours des peuples, la pieuse agitation, le mouvement, le tumulte religieux des villes et des campagnes: c'est aujourd'hui que les filles de Sion consacrent leurs ornemens à l'embellissement du tabernacle, que l'opulence de l'Égypte passe entre les mains d'Israël, qu'en faveur de Jésus-Christ la terre se dépouille de ses fleurs, la vanité profane de son luxe et de son faste.

Est-il donc déjà arrivé le jour auquel le Seigneur se montrera

seul grand? *Exaltabitur autem solus Dominus in die illa* [1]. Toute grandeur disparaît, effacée par l'éclat de la majesté qui environne Jésus-Christ : les magistrats, arbitres des destinées publiques, descendent de leurs tribunaux redoutables pour se prosterner aux pieds de celui qui décidera leurs destinées éternelles; les guerriers le reconnaissent pour le Dieu des combats et de la victoire ; les rois quittent le trône, et, confondus avec le peuple, ils viennent avouer par leurs adorations que grands, pour nous, ils ne sont devant lui que cendre et poussière : *Exaltabitur autem Dominus solus in die illa.* Aujourd'hui semblent se perdre ces noms de juges, de conquérans, de monarques ; il ne reste que le nom de Chrétien, de catholique, d'adorateur de Jésus-Christ ; et dans tant de royaumes il n'y a aujourd'hui qu'un maître, qu'un roi : c'est Jésus-Christ présent au sacrement de l'Eucharistie : *Exaltabitur autem Dominus solus in die illa.*

Que ce jour vous est glorieux, ô mon Sauveur! et qu'il a de charmes pour un Chrétien pénétré des vérités de sa religion ! O Jérusalem! ô cité sainte et fortunée, où règne le Dieu de mon cœur! quand me sera-t-il donné d'entrer dans vos murs ? quand arrivera le moment où, loin de cette région de péchés et de larmes, j'habiterai la sainte et paisible Sion? Quand vous verrai-je, Seigneur, tout brillant de splendeur, recevoir les vœux et les tendres soupirs des esprits bienheureux qui ne vivent que du feu de votre amour? Que les heures couleront rapidement dans les enchantemens d'une si douce occupation! les siècles ne sembleront qu'un instant fugitif.

Mais, s'il est permis de goûter quelques plaisirs loin de vous, c'est maintenant que je puis oublier les ennuis de mon exil! Cette terre d'exil est devenue l'image de la Jérusalem céleste; les fêtes du ciel sont descendues sur la terre; toutes les langues se délient pour célébrer vos bienfaits ; tous les cœurs volent au devant de vous et préviennent votre passage ; l'aurore chante votre gloire, le midi retentit de votre nom ; les plus puissans monarques ne paraissent auprès de vous que des hommes moins rois par les hommages qu'ils reçoivent de nous que par les hommages qu'ils vous rendent; ils consacrent leur grandeur à relever la vôtre; tout est oublié ; vous seul vous vivez, vous régnez : *Exaltabitur autem Dominus solus in die illa.*

Enfin, triomphe qui rend glorieuses à Jésus-Christ ses humilia-

[1] Is., II, 11.

tions. Quel est le Dieu que nous adorons avec tant de solennité ? Ce n'est point Jésus-Christ vainqueur de la mort, assis à la droite du Père, régnant dans le ciel ; c'est Jésus-Christ humilié, anéanti dans l'Eucharistie, par conséquent, non seulement les humiliations de Jésus-Christ font la source des honneurs qu'on lui rend, mais ses humiliations donnent un nouvel éclat aux honneurs qu'il reçoit. Comment ? Parce que s'il était moins méconnaissable dans ce mystère, il lui serait en quelque sorte moins glorïeux d'y être reconnu et d'y recevoir nos adorations.

Qu'Israël demeure immobile, qu'il soit saisi de crainte et d'épouvante lorsqu'il entend la foudre et les tonnerres gronder sur la montagne de Sinaï; que Salomon et le peuple se prosternent lorsque la majesté du Seigneur remplit le temple, je n'en suis point surpris ; tout leur annonce la présence de leur Dieu : ici, malgré les voiles qui le couvrent, l'Église aperçoit Jésus-Christ ; sa foi l'avertit de la présence du Dieu Sauveur, son amour l'en assure. Plus éclairée que Madeleine, remplie d'une charité plus vive, plus ardente, elle le reconnaît sous une forme empruntée, elle se jette à ses pieds, elle l'adore, elle s'empresse de le montrer en cet état à tous les peuples, afin de leur apprendre jusqu'où va l'amour de son Dieu pour elle, jusqu'où va son amour pour lui.

Hommes, vous vous parez de la pompe extérieure, vous empruntez l'éclat d'une majesté étrangère afin de frapper l'imagination du vulgaire ; vous avez besoin de ce secours ! aussi, quelquefois ce n'est pas tant le grand que la grandeur qu'on respecte dans vous. Pour attirer nos hommages, Jésus-Christ ne veut que lui-même. La crainte et la terreur ne m'arrêtent point sur ses pas ; l'amour seul préside à cette fête : c'est lui qui ôte et qui rend à Jésus-Christ la gloire à laquelle il avait tant de droits sur la terre ! amour bienfaisant qui ensevelit Jésus dans l'obscurité, amour reconnaissant qui apporte à ce Dieu anéanti des honneurs et des adorations dont il veut bien se contenter

Amour qui prodiguez les graces ! amour qui savez si bien les reconnaître ! vous qui régnez en maître sur Jésus-Christ et sur l'Église, dans le cœur de l'époux et de l'épouse ! le cœur des enfans demeurera-t-il éternellement fermé à vos charmes vainqueurs ? (Le P. de Neuville.)

L'Eucharistie est l'habitation d'un Dieu parmi les hommes dans tous les temps et dans tous les lieux.

Le caractère des œuvres de Dieu et de ses desseins, mes frères, c'est la grandeur, et, si j'ose parler ainsi, c'est l'immensité. Si donc nous voulons nous en faire quelque idée, élevons bien haut nos pensées, étendons bien loin nos vues : car, comme vous allez le comprendre, il est nécessaire, pour être en état de connaître ce que Dieu s'est proposé par le mystère de la présence réelle, de remonter jusqu'à l'origine du monde, et de porter nos regards jusqu'à la fin des temps. Lorsque Dieu donna l'être à l'homme, il ne voulut pas en faire un esclave, mais un enfant chéri avec lequel il vivrait dans une douce société comme un père tendre. En effet, il se rendit présent lui-même dans le jardin de délices qu'il lui avait préparé; là, il daignait s'entretenir fréquemment et familièrement avec lui. Dans ce commerce mutuel consistait le véritable bonheur de l'homme; mais le péché le rompit, Dieu se retira, pour ainsi dire, au haut des cieux, et l'homme coupable resta tristement exilé et comme abandonné sur la terre. Cependant le Seigneur, qui est infini en bonté comme en justice, ne voulut pas laisser triompher son ennemi, ni frustrer l'homme de l'effet de ses desseins favorables. En conséquence, il lui promit de lui rendre un jour cette précieuse présence qu'il avait perdue; et, pour en perpétuer le gage, il suscita les patriarches, il daigna s'entretenir avec les anciens justes, il s'assit à la table d'Abraham. Plus tard, lorsqu'il choisit les Hébreux pour être son peuple, il dressa sa tente au milieu des tabernacles d'Israël; il se promena, selon ses propres expressions, au milieu du camp de son peuple, il lui servit de guide dans les combats, il se montra son Dieu, et lui prouva qu'il le distinguait entre toutes les nations de la terre. Ce n'était là qu'une faible image d'une merveille bien plus grande qui devait s'accomplir après quatre mille ans. Un Dieu fut réellement présent au milieu des hommes, lorsque, selon l'expression de saint Jean, le Verbe se fit chair et habita parmi nous : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* [1]. Ce Verbe divin, dit encore le même apôtre, ils le virent de leurs yeux, ils l'entendirent de leurs oreilles, et le connurent comme un ami et un frère : *Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt......, et*

[1] Joan., I, 14.

testamur et annuntiamus vobis [1]. Pendant trente-trois années entières un Dieu fait homme conversa parmi les hommes, habita sous le même toit qui les couvrait, n'eut qu'une même table avec eux, leur fit entendre sa voix, écouta leurs prières et les combla de ses faveurs. Voilà l'accomplissement bien doux et bien touchant des anciennes promesses qui avaient été faites depuis l'origine du monde. Cependant, si le divin Sauveur s'était arrêté là, il serait vrai de dire que cette faveur eût été bornée, puisqu'elle eût été renfermée au court espace de trente-trois ans, et accordée au seul peuple juif, à ce peuple perfide qui devait en immoler l'auteur, et que le reste de la terre fût demeuré étranger à ce grand bienfait du ciel. Mais ce n'était pas assez pour un Dieu qui aima jusqu'au dernier excès ceux qu'il avait réunis comme ses disciples autour de lui : *In finem dilexit eos*. Ce n'était pas assez pour contenter son amour, ce n'était pas assez même, je le dirai, pour répondre aux sentimens qu'il avait annoncés par la bouche de son prophète, quand il avait dit qu'il faisait ses délices d'être, non avec son seul peuple, mais avec tous les enfans des hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* [2].

Ce n'était pas assez pour remplir l'attente qu'il avait inspirée en annonçant qu'il se formerait une Église dans laquelle il établirait sa demeure, parce qu'il l'avait choisie, et où il ferait perpétuellement sa résidence dans les siècles des siècles : *Hæc requies mea in seculum seculi; hic habitabo, quoniam elegi eam* [3]; ce n'était pas assez non plus pour remplir toute l'étendue des espérances qu'il avait données par la bouche d'Isaïe, lorsqu'il fut appelé le véritable Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous [4] : non pas Dieu avec une nation et un peuple, non pas Dieu avec quelques uns des hommes, mais avec nous tous, mais Dieu vivant familièrement avec nous tous, étant notre ami, notre compagnon, si je l'ose dire, notre commensal sur la terre, *Emmanuel*. Il voulait donc bien plus que tout cela : il avait reçu un sang et une chair semblable à la nôtre, non pour le transporter, après quelques années, dans le ciel, et abandonner les hommes sur la terre, mais pour vivre avec ceux dont il avait bien voulu revêtir la nature; c'était là sa fin, c'était évidemment la plus digne de lui.

Pour ne laisser aucun doute à cet égard, voici comment il s'exprime à ses Apôtres au moment où il semble les quitter pour remonter dans son royaume et rentrer dans le sein de son Père : écoutez bien, je vous prie. Il ne fait point d'adieux à ses disciples,

[1] I Joan., I, 2. — [2] Prov. VIII, 31. — [3] Ps. CXXXI, 14. — [4] Is., VII, 14.

il ne cherche pas à les consoler de son absence, il ne leur exprime aucun regret de s'arracher du milieu d'eux, et ne suppose pas même qu'ils en éprouvent eux-mêmes; mais il leur dit: Voici que (expression propre à réveiller une grande attention, et qui annonce quelque chose de sensible et de frappant), voici que, *ecce;* quoi, mes frères? moi, que vous voyez et qui vous parle; qui ne suis pas seulement Dieu, mais qui suis homme; qui ne suis pas seulement esprit, mais corps; moi, que vous entendez, que vous regardez de vos yeux, que vous pouvez toucher de vos mains: *voilà que moi je suis avec vous.* Ce n'est pas *je serai,* mais *je suis* avec vous. Je disparais et je demeure, je deviens invisible et je continue d'être présent, je ne me sépare point de vous: *voilà que moi je suis avec vous:* non pas par intervalles, non par des visites fréquentes, mais constamment, par une habitation stable, une présence perpétuelle et tous les jours: *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus* [1]: non pas pendant votre vie, à vous qui m'entendez en ce moment, mais tant qu'il vivra un de vos successeurs qui croira en moi, tant que les siècles dureront, et jusqu'à la dernière consommation du monde: *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem seculi* [2]. Voilà un engagement clair et précis de demeurer lui tout entier parmi les hommes, selon le corps comme selon l'ame, selon l'humanité comme selon la divinité, dans tous les temps et dans tous les lieux. Mais comment exécutera-t-il cette étonnante promesse? comment ira-t-il à son Père sans quitter la terre? Par cette adorable Eucharistie, qui est, comme je l'ai dit, l'abrégé, le complément, l'extension sans mesure de tous les bienfaits de Dieu. Avant de mourir, il avait pris du pain et du vin, et il avait dit, lui qui est la vérité même: *Ceci est mon corps, ceci est mon sang* [3]. Comme ses paroles sont efficaces et toutes-puissantes, elles opèrent ce qu'il dit; en conséquence, le pain et le vin sont changés en la substance de son corps et de son sang. Or, puisqu'il était vivant au moment où il opérait cette merveille, son corps et son sang étaient unis à son ame: voilà donc son humanité entière présente par la vertu de ces paroles; et cette humanité étant inséparable à jamais de sa divinité, voilà Jésus-Christ tout entier, Dieu et homme, qui, opérant cet admirable prodige de se multiplier lui-même, se rend présent sous les espèces eucharistiques, avant sa mort. Et ce n'est pas une fois seulement que ce prodige s'opèrera, mais tou-

[1] Matth., xxviii, 20. — [2] Ibid. — [3] Ibid., xxvi, 26, 28.

jours et partout : il donne à ses disciples et à ses Apôtres, d'une manière illimitée, pour eux et ceux qui lui succèderont dans le pouvoir qu'ils ont reçu pour le communiquer, il leur donne le droit et la puissance de faire ce qu'il a fait lui-même, de le faire toutes les fois qu'ils le voudront : *Hoc est corpus meum...., hoc facite in meam commemorationem* [1]. Dès ce moment il n'y a plus de lieu, il n'y a plus de temps où un prêtre catholique ne puisse, en faisant ce qu'a fait Jésus-Christ, c'est-à-dire en répetant les paroles qu'il a prononcées, rendre Jésus-Christ présent tout entier. Partout où un prêtre remplit ces conditions marquées par le Sauveur, le prodige se renouvelle, et il est vrai de dire que ce divin Maître est réellement présent au milieu de nous : *Hoc est corpus meum*, *hic est sanguis meus.* Voilà le privilége, le bonheur, la gloire de l'Église catholique; voilà le présent que le grand Dieu du ciel nous a fait : osera-t-on le contester, quand l'Écriture est à cet égard si formelle? Écoutez le disciple bien-aimé, saint Jean, dans sa révélation, il va vous dire tout ce qu'il voit dans le ciel : il voit la Jérusalem nouvelle, c'est-à-dire l'Église, qui doit succéder à la Jérusalem ancienne, à la Synagogue; il la voit donc, cette sainte et nouvelle Jérusalem, descendant du ciel, parce que c'est Dieu qui l'a établie ici-bas : *Et ego Joannes vidi sanctam civitatem Jerusalem novam, descendentem de cœlo a Deo* [2]. Il la voit parée comme une épouse qui va recevoir son époux : *Paratam sicut sponsam ornatam viro suo* [3], parce que l'Époux, c'est-à-dire (qui ne le comprend?) le Sauveur du monde, Jésus-Christ, doit habiter avec elle; elle doit le recevoir dans l'enceinte de ses murs, pour ne plus en être séparée : *Sicut sponsam ornatam viro suo.* Et en même temps qu'il contemple ce spectacle, il entend une voix forte, sortie du trône; et cette voix lui dit ces paroles : Voilà le tabernacle de Dieu parmi les hommes, et Dieu habitera avec eux, et ils seront avec lui : *Et audivi vocem magnam de throno dicentem : Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis, et ipsi populus ejus erunt* [4]. C'est là précisément ce qui avait été promis à l'ancien peuple, et qui ne lui fut accordé qu'en figure. Il avait été annoncé que Dieu dresserait son tabernacle parmi les Hébreux, qu'il serait leur Dieu et qu'ils seraient son peuple.

En effet, mes frères, l'Église catholique n'est-elle pas le tabernacle du Seigneur? n'est-il pas vrai qu'elle le possède dans tous

[1] Apoc., XXII, 19. — [2] Ibid., XXI, 2. — [3] Ibid. — [4] Ibid., 3.

ses temples, dans ses sanctuaires et sur ses autels? n'est-il pas vrai qu'il y est nuit et jour, qu'elle vient l'adorer et l'invoquer, qu'elle reçoit les preuves de son tendre amour, qu'elle est comblée chaque jour de ses bienfaits? Si vous lui retranchez ce privilége qu'elle a d'être le tabernacle de son Dieu et de le posséder au milieu du peuple saint, que sont, je vous le demande, ces temples que nous appelons d'un langage si magnifique la maison de Dieu? en quoi sont-ils différens des maisons que nous habitons nous-mêmes? « C'est, « me direz-vous, que là est la Divinité. » Sans doute elle est partout, elle remplit le monde; et, dans l'oratoire le plus obscur, elle n'est pas moins réellement présente, cette Divinité immense, que dans les plus augustes sanctuaires. Ce n'est donc pas là ce qui avait été promis : il s'agissait de la présence réelle et substantielle d'un Dieu fait homme, de celui qui se nomme à si juste titre l'Époux de l'Église, qui ne doit plus se séparer d'elle : car, comme dit saint Paul, si le Sauveur nous apprend lui-même que l'union conjugale parmi les Chrétiens est indissoluble, et s'il en conclut que l'homme, en conséquence, doit quitter son père et sa mère pour s'attacher à son épouse et lui donner son amour, comment soupçonner que ce divin Époux, modèle de fidélité, demeure relégué au haut des cieux, et abandonne si loin de lui, sur la terre, cette Épouse qu'il a tant aimée et pour laquelle il s'est livré à la mort? Non, non, il est dans nos temples; il y est selon le corps, selon l'ame, aussi bien que selon sa divinité. Lorsque je me prosterne au pied des tabernacles, je crois voir mon Dieu qui a les yeux de sa chair fixés sur moi, qui, des oreilles de son corps, entend les paroles de ma bouche ; je crois voir son cœur ouvert pour recevoir mes gémissemens et mes soupirs, ses mains s'ouvrant aussi pour répandre sur moi des torrens de graces; et c'est l'accomplissement de ce qui avait été révélé dans nos livres saints. J'ai sanctifié ce lieu, dit le Seigneur, et mes yeux et mon cœur y habiteront toujours : *Sanctificavi domum hanc...., et erunt oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus* [1]. Voilà ce que nous possédons, nous, enfans de l'Église; et qu'on ne nous dispute pas cet incomparable trésor ; car si nous ne possédions par réellement ici ce Dieu fait homme, il faut le dire, le nouveau peuple de l'Église chrétienne, à qui la réalité était promise, serait bien inférieur dans les faveurs de son Dieu à l'ancien peuple qui n'avait que l'ombre et les figures. Car comparez, en retranchant la présence réelle, comparez notre ta-

[1] III Reg., IX, 3.

bernacle à celui des Hébreux ; transportez-vous un moment dans le désert ; voyez-là ce Saint des saints où est renfermée l'arche faite d'un bois incorruptible, sur laquelle les chérubins étendent leurs ailes, où Dieu habite et rend sa gloire sensible, et d'où il rend ses oracles; suivez-la cette arche si vénérée, au moment où elle marche devant l'armée d'Israël pour aller combattre les ennemis du Seigneur; voyez de quel courage tous les cœurs des enfans de Dieu se remplissent; voyez comme à son approche les fleuves rebroussent leur chemin et remontent vers leur source, comme les remparts des villes ennemies tombent à son aspect, comme les Philistins tremblent et s'écrient, croyant voir, non un seul Dieu, mais une armée de dieux. Qui nous défendra contre ces dieux sublimes et terribles? *Quis nos salvabit de manu deorum sublimium istorum* [1]? Voyez ce malheureux frappé de mort, pour avoir osé la toucher afin de la soutenir, quand elle paraissait chanceler [2]; voyez un fidèle Israélite comblé de toutes les graces et de toutes les bénédictions, pour l'avoir reçue dans sa maison [3]; entendez les oracles qui sortent du fond de cette arche, et qui répondent à Moïse lorsqu'il l'interroge [4].

En un mot, pour ne pas raconter toutes les merveilles qu'opéra ce monument sacré de l'amour de Dieu pour son peuple, rappelez-vous combien les Hébreux s'enorgueillissaient de tout ce que Dieu faisait en leur faveur par cette arche qu'ils vénéraient. Non, s'écriaient-ils, il n'y a point de nation si grande dont le Dieu se familiarise avec elle comme avec nous : *Nec est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster* [5]. Eh ! n'avaient-ils pas raison de se glorifier de la sorte, et n'était-il pas évident à tout l'univers que cette nation était le *peuple choisi* et *privilégié?* Mais nous, qu'avons-nous de comparable à cette arche sacrée, s'il est vrai que nous ne possédions dans nos temples que du pain et du vin matériel qui n'ont point changé de nature ? Ah ! nous n'avons donc que des symboles arides, et je ne sais quelle figure de la présence de Dieu qui nous forcerait à rougir de nos prétentions, si nous osions dire qu'il y a là quelque marque de l'amour et de la prédilection de Dieu pour nous. Mais, dans le sens catholique, il nous sera facile de comprendre que nous possédons la véritable arche du Seigneur, et que les anciens n'en avaient que l'ombre; car dans l'ancienne arche était la verge miraculeuse

[1] I Reg., IV, 8. — [2] II Ibid., VI, 7. — [3] Ibid., II. — [4] Exod., XXXIII, 9 et seq. — [5] Deut., IV, 7.

d'Aaron, souverain pontife des Juifs; ici est le souverain Prêtre lui-même, selon l'ordre de Melchisédech. Là se conservait la manne des déserts; ici est la manne cachée qui nourrit tous les hommes et qui serait une nourriture délicieuse pour les Anges mêmes. Là étaient les tables de la Loi, ici le divin Législateur. Je vois là des chérubins qui étendent leurs ailes sur le bois sacré, et ici des millions d'Anges qui se prosternent devant la Divinité présente. Moïse interrogeait l'arche, elle lui parlait et rendait des oracles. Vous me demanderez ce que nous voyons de semblable parmi nous. Ah! interrogez les ames pieuses, demandez-leur, lorsqu'elles viennent se prosterner devant Dieu, si elles ne reçoivent pas dans le fond de leur cœur des réponses qui les éclairent, les tranquillisent, et font souvent succéder la joie à la plus amère douleur. Vous me demandez où sont les victoires remportées sur les Philistins. Ah! nous triomphons, devant cette arche, d'ennemis bien plus terribles; « nous faisons fuir les légions « épouvantées du tentateur, qui voudraient dévorer nos ames et « les entraîner dans l'abîme; nous les abattons aux pieds du Dieu « caché dans l'Eucharistie. » « Où sont, me direz-vous encore, les fleuves qui remontent vers leurs sources? » Ah! ce sont nos penchans déréglés, nos passions qui changent de cours; notre nature elle-même qui, après s'être dégradée et être descendue vers la terre, remonte vers sa source et son auteur par l'amour qu'elle rend à son Dieu. Enfin qu'y a-t-il de si grand et de si éclatant, parmi les merveilles opérées par l'ancienne arche du désert, qui ne soit égalé et surpassé par les merveilles qui s'opèrent tous les jours dans les ames par l'effet de la foi avec laquelle nous adorons un Dieu caché sous les voiles du sacrement? Ah! mes frères, quelle est notre froideur, notre ingratitude, notre défaut de foi, lorsque nous abandonnons seul dans son temple celui qui daigne habiter nuit et jour parmi nous, qui nous presse, nous sollicite de venir lui demander ses faveurs! Quel est le roi de la terre qui soit ainsi abandonné dans sa cour déserte? Oh! quel malheur pour les Chrétiens que les yeux de leur foi soient si peu ouverts, qu'il soit entré dans leur esprit si peu de cette lumière qui brillait dans les saints, qu'ils soient si insensibles à ce qui devrait être pour eux un sujet de reconnaissance éternelle! Ah! mes frères, supplions le Seigneur qu'il daigne éclairer nos ames, supplions-le qu'il daigne remuer nos cœurs et les attirer à lui par ses attraits sacrés et divins, auxquels ne résistent point ceux qui ont une foi réelle et qui n'ont point renoncé aux récompenses de l'éternité.

Notre Dieu donc, renfermé au milieu de cette arche sainte, vit au milieu de nous; il est l'habitant de nos villes et de nos campagnes; et, pour accomplir la figure entière qui nous est tracée dans les divins Livres, il daigne se promener aussi au milieu de nous : il sort de son temple pour nous visiter dans nos maladies, nous apporter les dernières consolations à l'heure de la mort, pour déposer dans notre sein le germe de l'immortalité; et, en certains jours solennels, une fois l'année au moins, le Dieu de l'Eucharistie reproduit ces pompes magnifiques qui faisaient les délices de l'ancien peuple; il sort de la solitude du sanctuaire, il sort, il va chercher son peuple dans les rues et les places de nos villes, comme un bon roi se montre à ses sujets pour réchauffer leur amour et en recueillir les témoignages. Oh! comme son cœur s'ouvre et se dilate dans ces occasions! avec quelle profusion il répand ses bénédictions célestes sur nous, sur nos familles, sur les murs de nos habitations et de nos cités! Adorateurs fidèles, ornez vos maisons, pressez-vous sur son passage, jonchez la terre de branches et de fleurs dans tous les lieux qu'il parcourt. Nous avons vu ces marches sacrées avec un attendrissement toujours nouveau, et la vive peinture s'en présente en ce moment à notre souvenir. Ah! Seigneur, lorsque, porté par la main de votre ministre, vous sortez du secret de votre sanctuaire et vous avancez au milieu des flots de votre peuple, la terre est ébranlée par le son des instrumens guerriers, elle tremble sous les pas de la multitude qui se précipite pour vous adorer, et nos cœurs tressaillent tous et d'allégresse et d'amour : *Deus, quum egrederis in conspectu populi tui..., terra mota est*[1]. Si nos yeux s'ouvraient alors, nous verrions les cieux s'abaisser avec respect, et répandre les rosées les plus abondantes sur le passage du Dieu si terrible autrefois à Sinaï, et si plein de douceur et de clémence pour le nouvel Israël : *Etenim cœli distillaverunt a facie Dei Sinaï, a facie Dei Israel*[2]; nous verrions des millions d'Anges accourir autour du char de triomphe de leur divin Roi, et saluer par des acclamations la Majesté suprême cachée sous le voile du plus saint des mystères : *Currus Dei decem millibus multiplex, millia lætantium*[3]. C'est ainsi, grand Dieu, que vous remontez sur votre trône, d'où l'on se flattait de vous avoir renversé. Vous menez vos ennemis captifs, et vos serviteurs ont la joie de vous offrir encore des hommages publics : *Ascendisti in altum, cepisti captivitatem, accepisti dona in hominibus*[4]. Les aveugles eux-mêmes

[1] Ps. LXVII, 8, 9. — [2] Ibid. 9. — [3] Ibid. 18. — [4] Ibid. 19.

qui ne veulent pas croire que vous habitiez parmi les hommes, *Etenim non credentes inhabitare Dominum Deum*[1], sentent malgré eux une impression divine à la vue de ces pompes augustes qui annoncent la présence de ce Dieu descendu au milieu de nous : *Viderunt ingressus tuos, Deus, ingressus Dei mei, Regis mei qui est in sancto*[2]. A sa suite s'avancent d'abord le monarque et les princes de la terre mêlés avec les ministres sacrés, qui chantent les louanges du Roi du ciel : *Prævenerunt principes conjuncti psallentibus*[3]. Après eux marchent des chefs vaillans et guerriers, ceux de la magistrature et les grands de l'état : *Principes Juda, duces eorum, principes Zabulon, principes Nephthali*[4]. L'enfant, enivré de joie et paré comme aux plus grandes fêtes, mêle sa voix à celle des viellards attendris : *Ibi Benjamin adolescentulus, in mentis excessu*[5]. Le chœur des jeunes filles, vêtues en blanc, fait retentir les airs de la mélodie des divins cantiques : *In medio juvencularum tympanistriarum*[6]. O sainte Église! bénissez votre Dieu, et célébrez ses immortels bienfaits : *In ecclesiis benedicite Deo Domino*[7]. Et vous, Seigneur, qui, par votre présence au milieu de nous, nous donnez un si précieux gage de nos espérances, réalisez, nous vous en conjurons, ce que vous semblez nous promettre; détournez les fléaux qui nous menacent, et que votre puissance achève l'œuvre de votre miséricorde : *Manda, Deus, virtuti tuæ, confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis*[8]. (Le P. de Mac-Carthy, *sur l'Eucharistie.*)

Cette fête est une fête de réparation et d'expiation pour les humiliations involontaires de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie, et demande de nous un esprit de satisfaction et de pénitence..

Il est donc vrai, Chrétiens, et c'est un désordre que nous ne pouvons assez nous reprocher, aux humiliations volontaires de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie, nous en ajoutons d'involontaires; à ces humiliations que son amour a voulu choisir, des humiliations qui outragent, qui contristent son amour; à ces humiliations qui apaisent le ciel, des humiliations qui l'irritent; à ces humiliations qui demandent toute notre reconnaissance, des humiliations qui demandent toutes nos larmes.

Quelle douleur pour l'Église lorsqu'elle voit le mystère de la plus pure charité devenir pour Jésus-Christ un mystère d'oppro-

[1] Ps. LXVII, 3. — [2] Ibid. 25. — [3] Ibid. 26. — [4] Ibid. 28. — [5] Ibid. — [6] Ibid. 26. — [7] Ibid. 27. — [8] Ibid. 29.

bre ! le mystère de salut devenir un mystère de perdition ! Également sensible aux outrages que reçoit son Dieu et aux malheurs que s'attire son peuple, l'Église vient se jeter entre Dieu et nous ; elle établit cette solennité pour être comme un mur qu'elle élève afin d'arrêter, d'une part, l'indignation de Dieu qui se répand sur les hommes, et de l'autre, le cours de nos prévarications qui allume la colère de Dieu ; une solennité par laquelle l'Église réconcilie le ciel et la terre en réparant elle-même nos profanations et en nous les faisant réparer, en les pleurant pour nous et en nous les faisant pleurer avec elle : deux caractères de cette solennité sainte, considérée par rapport aux humiliations involontaires de Jésus-Christ, qui achèveront de vous instruire de vos devoirs.

Cette fête est une réparation que l'Église fait à Jésus-Chrit, pour ses humiliations involontaires au sacrement de l'Eucharistie ; et parce qu'inutilement l'Église entreprendrait de les réparer pour nous, si elle ne nous engageait à les réparer avec elle, cette fête est un moyen puissant et efficace que l'Église emploie pour nous engager à réparer les humiliations involontaires de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie. Encore un moment d'attention.

1° La solennité qui nous rassemble est donc une réparation authentique que l'Église fait à Jésus-Christ des outrages qu'il a reçus dans le sacrement de son amour. Ce serait une erreur de ne juger de cette fête que par les apparences, elle ne nous semblerait qu'une fête d'applaudissement et de triomphe ; cependant, dans l'intention de l'Église, elle est un jour de pénitence publique, de pénitence solennelle, de pénitence universelle. Les acclamations de joie retentissent dans les places et dans les temples ; mais la voix intérieure de l'Église est une voix de gémissemens et de soupirs, une voix de deuil et de larmes. Disons mieux, cet appareil même de gloire et de magnificence est la réparation de nos impiétés.

Car, voulez-vous savoir pourquoi l'Église environne Jésus-Christ de pompe et de splendeur ? c'est afin de couvrir la multitude de nos irrévérences : elle porte jusqu'au ciel ses cantiques et ses acclamations pour empêcher qu'on n'entende la voix de nos sacriléges ; elle rassemble autour de Jésus-Christ les justes, les saints de tous les peuples, afin que l'abondance de leurs vertus présente à Jésus-Christ un spectacle qui lui fasse oublier en quelque sorte nos profanations ; elle amène aux pieds de Jésus-Christ des hommes de tous les rangs, de toutes les conditions ; elle rend à Jésus-Christ un hommage public et éclatant, un hommage composé des hommages de toutes les nations, une adoration qui est

l'adoration de tous les peuples, afin de réparer dans un seul jour, par un seul hommage, par une même adoration, les scandales de tous les siècles et de tous les âges, les attentats de tous les peuples et de toutes les nations.

Fallait-il donc que Jésus-Christ eût été outragé au sacrement de l'Eucharistie pour engager l'Église à l'honorer dans ce sacrement? Son zèle, pour être excité, avait-il besoin de notre infidélité? et ne pense-t-elle à son Dieu que par amour pour ses enfans? Chrétiens, je l'ai dit, je le répète, les humiliations volontaires de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie, considérées seules et séparées des humiliations involontaires qu'ajoute l'impiété du monde, méritaient, demandaient toute la reconnaissance de l'Église. Néanmoins, prenez garde à ceci, je prétends que ce sont ces humiliations involontaires, que ce sont nos irrévérences et nos immodesties, nos mépris et nos scandales, nos abus et nos profanations qui ont inspiré, qui ont dû inspirer à l'Église le dessein d'instituer, d'établir cette solennité parmi nous.

Rappelez-vous ces jours de ferveur et d'innocence, ces prémices, ces beaux jours du christianisme naissant, jours qui ont passé trop rapidement, et dont l'image ne subsiste plus que dans les monumens de notre religion! jours que l'Église redemande sans cesse par ses regrets, et que ses regrets ne font point revivre! jours heureux! quelle fut alors la gloire du Dieu de l'Eucharistie! l'amour appelle les peuples dans le temple; l'amour guide leurs pas! quelle paix profonde! quelle attention! quel recueillement! sont-ce des hommes, sont-ce des Anges qui, dégagés des soins frivoles et périssables, habitent le ciel par l'ardeur de leurs désirs? le silence auguste des sacrés mystères n'est troublé que par les sanglots de la pénitence ou par les soupirs de la charité; le sanctuaire fermé à la troupe profane ne s'ouvre qu'aux prêtres et aux lévites; l'ordre, la décence, la pompe des cérémonies, la sainteté, la gravité majestueuse des pontifes, pleins du Dieu qu'ils invoquent, jettent dans les esprits une respectueuse frayeur, une terreur religieuse: les vierges pures et ferventes, placées à la suite de l'Agneau, comme dans la sainte Sion, annoncent par les transports, par la vivacité de leur foi, qu'elles ne se consolent d'être séparées de Jésus-Christ que par le plaisir de l'aimer et par l'espérance de le posséder: les femmes, parées du seul ornement de la pudeur et de la modestie, attentives à ne voir que leur Dieu, jalouses de n'être vues que de lui, ne cèdent aux vierges que par la prééminence de l'état, et les égalent par les ferveurs de la charité: les riches du siècle, les

grands de la terre, épouvantés de leur prospérité, osent à peine fixer leurs regards timides sur le Dieu humilié ; ils ne pensent qu'à désavouer le faste de leur élévation par les abaissemens de la religion.

Ah! Dieu, dans nos temples, n'était point alors un Dieu caché et inconnu; parlons plus juste, il était un Dieu caché à l'œil de la chair et manifesté à l'œil de la foi; il était un Dieu humilié et un Dieu respecté; un Dieu anéanti et un Dieu inconnu, et un Dieu d'autant plus aimé que l'amour l'avait rendu méconnaissable. Quel triomphe l'Église aurait-elle préparé à Jésus-Christ plus beau, plus digne de lui que ce spectacle de respect et d'adoration? Mais depuis que l'iniquité s'est répandue dans le lieu saint, l'Église s'est vue obligée de prendre en main la cause de son Dieu, et d'instituer des solennités inconnues aux premiers âges, afin de réparer des scandales ignorés des premiers siècles.

Et c'est par ce raisonnement solide et sans réplique que, d'abord, le concile de Trente, ensuite les écrivains catholiques ont confondu les novateurs ennemis de notre culte. Vous nous demandez, leur disaient-ils, qu'on vous montre dans la primitive Église, ces fêtes, ces solennités que l'Église romaine consacre à honorer par un triomphe public le sacrement de l'Eucharistie? mais les temps anciens avaient-ils retenti de ces blasphèmes, avaient-ils rougi de ces scandales et de ces attentats contre l'auguste mystère dont vous avez donné au monde étonné les premiers exemples? mais les temps anciens avaient-ils enfanté des hommes assez téméraires pour se faire une piété de désoler le lieu saint, de briser les vases sacrés, de massacrer les prêtres, de faire couler le sang du sacrificateur sur le même autel où avait coulé le sang de la victime offerte en sacrifice de paix et de détruire le culte de l'Eucharistie et d'ensevelir le Dieu du temple sous la ruine de ses sanctuaires? La primitive Église ignora donc les fêtes de nos jours, parce qu'elle ne connut point les crimes et les fureurs de ces siècles derniers. Temps fortunés, ils n'eurent presque rien à établir, à introduire, parce qu'ils n'eurent presque rien à réparer et à pleurer. Ce sont les nouveaux attentats qui ont amené les nouvelles solennités; c'est l'hérésie qui a forcé l'Église d'opposer des adorations publiques et solennelles à des profanations publiques et éclatantes. Ces fêtes sont tout à la fois l'ouvrage de sa piété et un monument de notre impiété.

Je dis de notre impiété; car voici, Chrétiens, voici ce qui met le comble à la douleur de l'Église. Les iniquités de Jérusalem

passent les crimes de Samarie, et Juda est plus coupable que le schismatique Israël. Si l'Église reproche à l'hérésie d'avoir méconnu son Dieu, que n'a-t-elle point à nous reprocher par rapport à ce Dieu que nous connaissons! Elle le voit parmi nous lâchement oublié, abandonné, négligé; elle le voit chaque jour blasphémé par tant de railleries impies; renoncé, désavoué par tant de scandales, méprisé par tant de faux sages, déshonoré par tant d'indignes ministres; elle le voit livré en spectacle d'opprobre par la licence de nos immodesties, par l'impiété de nos irrévérences, par l'audace de nos profanations, par l'horreur de nos sacriléges; elle sait que selon l'anathème prononcé par l'Apôtre, les plus grandes, les plus promptes vengeances sont réservées aux siècles d'aveuglement et d'infidélité qui fouleront aux pieds le sang de l'alliance; elle sait que, selon l'oracle de l'Esprit saint, si le médiateur parle contre nous, rien ne parlera pour nous; elle sait, selon ce qui est dit dans l'Apocalypse, que la colère de l'Agneau est la colère à laquelle aucune puissance ne résistera; elle sait que si le mystère de paix et de propitiation se tourne en mystère de haine et de malédiction, il ne nous restera aucun asile pour nous mettre à couvert des fureurs d'une justice qui aura à se venger et à venger l'amour méprisé; elle le sait, et pour nous aider à regagner le cœur de Jésus-Christ, elle a établi cette solennité si propre à nous le rendre propice.

Cinq justes auraient suffi pour servir de rempart à Sodome; Moïse prie pour Israël, la prière de Moïse arrête la foudre. Comment donc Jésus-Christ, ce Dieu de paix et d'amour, ce Dieu invoqué dans le sacrement de son amour, comment ne serait-il point attendri, apaisé par les vœux, par les soupirs de tant de religieux pontifes, de ces prêtres l'honneur et la gloire du sacerdoce, qui pleurent les prévarications de leur peuple; de ces solitaires que la piété arrache à l'ombre de leurs cloîtres pour venir se joindre à la foule chrétienne et lui apprendre à lever vers le ciel des mains suppliantes; de ces vierges ferventes qui, retenues par les lois sévères de leur état dans l'enceinte sacrée de leurs murs, volent en esprit et de cœur à la suite de Jésus-Christ triomphant; de ces ames choisies et prédestinées qui, dans toutes les conditions du monde, vivent de l'Esprit de Dieu, non de l'esprit du monde? Tous se joignent ensemble pour honorer Jésus-Christ et pour le fléchir, pour l'adorer et pour l'apaiser. Ce serait lui faire outrage que de penser qu'insensible à tant de vœux réunis, qu'insensible aux soupirs, aux larmes de l'Église son épouse, il

refusera le pardon qu'on lui demande, surtout si le changement des cœurs lui montre un peuple pénitent à la place d'un peuple profanateur.

2° Or, quel moyen plus puissant l'Église pouvait-elle employer pour nous engager à réparer nous-mêmes les humiliations involontaires de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie? Quel cœur assez endurci ne s'ouvrirait point à des sentimens de religion, au milieu d'une solennité si touchante? Judas Machabée et tout le peuple fondaient en pleurs à la vue du sanctuaire profané: l'Église nous conduit au pied de ses autels déshonorés, non comme le temple de Sion, par une main étrangère, mais par notre impiété: de quelque côté que tombent nos regards, nous y apercevons et les monumens éternels du plus tendre amour, et les traces récentes de notre ingratitude. Et parce que c'est surtout l'oubli volontaire, l'ignorance affectée de notre religion qui est la source de nos profanations, parce que c'est notre peu de foi qui nous inspire tant de hardiesse à les commettre, tant d'indolence à les réparer, l'Église nous montre notre Dieu dans un appareil de gloire et de majesté qui ne nous permet plus de le méconnaître. Frappés, réveillés comme d'un profond sommeil par l'éclat de cette nouvelle lumière, nous nous sentirons forcés de dire avec le saint patriarche Jacob : Je ne le savais pas, je ne voulais pas le savoir; je le sais, je le vois maintenant que ce lieu est le séjour et la demeure du Très-Haut: *Quum evigilasset Jacob de somno, ait: Vere Dominus erat in loco isto, et ego nesciebam* [1].

C'est mon Dieu qui habite ces temples, et tant de fois je suis venu étaler à ses yeux le luxe insensé de ma profane magnificence, déployer la pompe odieuse de mon orgueil, l'audace de mon impiété, les hauteurs scandaleuses de mon libertinage, la mollesse indolente et voluptueuse de mon amour-propre; je suis venu lui disputer le culte du peuple, lui enlever les adorations qu'on lui rendait et lui refuser celles que je lui dois! hardi profanateur de ces solennités respectables, tandis que les mystères profanes de ces divinités frivoles que l'homme a faites et qui n'ont point fait l'homme trouvent parmi les nations une attention religieuse! *Vere Dominus erat in loco isto, et ego nesciebam.*

C'est mon Dieu; et tant de fois, dans les fureurs de mon impiété, j'ai osé l'insulter jusqu'au pied de ses autels, défier sa vengeance et son tonnerre, comme s'il était un de ces dieux im-

[1] Gen., xx, 16.

puissans dont la foudre imaginaire n'a de force que celle qu'elle emprunte d'un vain peuple.

C'est mon Dieu! qu'ai-je donc fait et que ne dois-je pas faire? Ah! Chrétiens, si le flambeau de la foi n'est point entièrement éteint, s'il jette encore quelques lueurs, de quels sentimens de regret, de quelle douleur nous allons être pénétrés! Car si, suivant cet avis de saint Augustin, *cogita ne sis reus corporis Domini*, chacun de nous rentre au dedans de lui-même, et dans le silence des passions veut écouter la voix de la grace, que n'aurons-nous point à nous reprocher!

Tant de communions peut-être dans la corruption d'un cœur aigri par la haine, dévoré par l'ambition, enflé par l'orgueil, amolli par la prospérité, révolté par la disgrace, dominé par l'avarice, desséché par la jalousie, tyrannisé par les caprices et par les folles coutumes du siècle, consumé par les ardeurs d'une flamme impure.

Tant de communions commandées par la bienséance, le respect humain, le soin de la réputation, moins pour chercher Dieu que pour éviter la censure ou pour obtenir l'estime du monde.

Tant de communions dans le trouble d'une conscience alarmée par de justes remords et enfin tranquillisée par de vaines subtilités; dans le silence affreux d'une conscience qui, à force de multiplier les abominations, est parvenue à n'en plus sentir l'horreur; dans les duplicités et les mystères d'une conscience trompeuse qui se cache, qui se déguise elle-même à elle-même et qui ne veut rien voir parce qu'elle ne veut rien changer, rien réformer; dans les erreurs d'une conscience trompée, qui de ses vices se fait des vertus, et croit honorer Dieu par des passions qui le déshonorent; dans la timidité sacrilége d'une conscience qui, dominée par une fausse pudeur, ne parle point ou ne parle qu'à demi et préfère le malheur trop réel de couvrir ses crimes par un plus grand crime à la honte imaginaire de les découvrir par un aveu salutaire; dans l'aveuglement et la précipitation d'une conscience peu attentive qui prend un désir passager de la pénitence pour la pénitence et qui vient à Dieu sans avoir quitté le péché. (Le P. DE NEUVILLE.)

Péroraison.

Quelles sont donc nos obligations dans cette solennité sainte? Nous devons entrer dans l'esprit, dans les vues de l'Église, joindre nos larmes et nos soupirs aux soupirs et aux larmes de l'Église,

nos hommages à ses hommages, nos adorations à ses adorations: ce qu'elle fait par la pompe, par la magnificence extérieure de ses cérémonies, nous devons le faire dans l'intérieur de notre ame par la ferveur de nos désirs.

Dans l'amertume de notre cœur nous devons venir dire avec Israël pénitent: Nous avons péché, Seigneur, nous avons profané l'arche de votre Testament; les sacrifices de Sion sont tombés dans l'opprobre, et l'infidélité de votre peuple, hélas! trop connue, a fait blasphémer votre nom parmi les nations qui ne vous connaissent pas. Mais vous avez juré de laisser éteindre le feu de votre colère par nos larmes; elles coulent en votre présence, elles sont sincères, elles ne cesseront point de couler.

Oubliez les prévarications de votre peuple, votre peuple ne les oubliera point: il s'en souviendra pour les pleurer toujours, pour vous en faire une réparation qui, loin de finir avec cette solennité, s'étendra dans toute la durée de notre vie.

N'en doutons point, avec de semblables dispositions, ces jours de triomphe pour Jésus-Christ seront pour nous des jours de salut et de grace; ce Dieu aimable paie toujours avec usure les honneurs qu'il reçoit, et, si nous lui rendons notre cœur, il ne nous refusera pas le sien.

Jetez, ô mon Dieu! un regard propice sur ce grand empire. Les nations voisines, emportées par l'esprit de schisme et d'erreur, ont renoncé à l'alliance sainte, elles ont abandonné le véritable sacrifice, elles vous ont fermé leurs sanctuaires: au milieu de cette révolution de foi et de croyance qui changea la face de l'Europe chrétienne, la France, ferme et invariable dans la religion de ses pères, vous jura un attachement éternel: en vain l'hérésie, fière de ses conquêtes, s'ouvrit un passage dans nos provinces; les peuples qu'elle avait séduits voulaient nous forcer à plier sous le joug de la nouveauté profane; plus d'une fois cet état chancelant se vit sur le penchant de sa ruine; mais la France aurait mieux aimé périr que de vous abandonner. Ils sont écrits au livre de vie les noms des héros chrétiens qui, fidèles à leur Dieu et à leur roi, défendirent avec une égale ardeur le trône et la religion: que leur postérité trouve grace devant vous! Éclairez ces peuples séduits qui ne connaissent plus le Dieu que leurs ancêtres invoquèrent; dissipez le nuage que l'erreur éleva entre eux et nous; qu'ils viennent dans le sanctuaire effacer par leurs larmes les traces de leur coupable désertion; qu'ils viennent partager avec nous vos bienfaits! (Le P. de Neuville.)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE.

EXORDE.

Recordati sunt vero discipuli ejus, quia scriptum est : Zelus domus tuæ comedit me.

Or les disciples se souvinrent de ce qui est écrit : Le zèle de votre maison me dévore. (*Joan.*, II.)

Puisqu'il s'agissait de la maison de Dieu, il ne faut pas s'étonner, Chrétiens, que le Sauveur du monde, envoyé pour soutenir les intérêts et pour venger l'honneur de son Père, marquât tant de zèle contre ces profanateurs qu'il chassa du temple de Jérusalem le fouet à la main, et dont il renversa les tables et les marchandises. C'est à ce premier temple que nos églises ont succédé, mais avec d'autant plus d'avantage que nous y offrons un sacrifice beaucoup plus précieux et plus auguste. Car ce qui distingue particulièrement les temples, selon la remarque de saint Augustin, ce qui les consacre et ce qui leur donne un caractère propre de sainteté, c'est le sacrifice. Ils sont saints par la majesté divine qui les remplit; ils sont saints par les exercices de la religion qu'on y pratique; ils sont saints par les prières des fidèles qui s'y assemblent; ils sont saints par les louanges de Dieu qu'on y chante et par les graces qu'il y répand. Mais du reste, reprend saint Augustin, Dieu se trouve partout, Dieu fait des graces partout, Dieu peut être prié, béni, servi et adoré partout. Il n'y a que le sacrifice, j'entends le sacrifice de la loi de grace, qu'il ne soit pas permis de lui offrir partout et qu'on ne puisse lui présenter que sur ses autels. Quoi qu'il en soit, Chrétiens, c'est de ce sacrifice que je prétends aujourd'hui vous entretenir; c'est, dis-je, de l'adorable sacrifice de la messe. Je veux vous apprendre dans quel esprit et avec quels sentimens vous y devez assister. Je veux, autant qu'il m'est possible, corriger tant d'irrévérences et tant d'abus qui s'y ommettent. Ce sujet est particulier, mais il y a de quoi allumer

tout le zèle des ministres de Jésus-Christ; car il n'est pas seulement ici question de la maison de Dieu, mais de ce qu'il y a dans la maison de Dieu de plus vénérable et de plus grand; et en vous réformant sur ce seul point, je retrancherai presque tous les scandales que nous voyons dans nos temples, puisqu'il est vrai que le sacrifice en est l'occasion la plus ordinaire. Vous en êtes témoin, Seigneur; nous en sommes témoins nous-mêmes; et pour peu que nous soyons sensibles à votre gloire, que devons-nous attaquer avec plus de force et combattre avec plus d'ardeur? J'ai besoin pour cela de votre grace, et je la demande par l'intercession de Marie: *Ave, Maria.*

Ne perdons point de temps, Chrétiens; et pour en venir d'abord au point que je traite, je dis que rien n'est plus digne de notre attention et de nos respects que l'excellent et le très saint sacrifice de la messe. Deux raisons vont vous en convaincre et feront en deux mots le partage de ce discours; car je considère cet adorable sacrifice en deux manières et sous deux rapports, savoir: par rapport à son objet, et par rapport à son sujet. Or, quel en est l'objet? Dieu même. Et quel en est au même temps le sujet? un Dieu. Je m'explique, et ceci va vous faire entendre toute ma pensée. En effet, mes chers auditeurs, que nous proposons-nous dans le sacrifice de nos autels? d'honorer Dieu, et voilà comment Dieu même en est l'objet. Mais, pour mieux honorer Dieu dans ce sacrifice, que lui présentons-nous? l'Homme-Dieu, et c'est ainsi qu'un Dieu en est le sujet. De là je forme deux propositions que je vous prie de bien méditer, et qui doivent vous saisir d'une sainte frayeur toutes les fois que vous assistez aux divins mystères. Sacrifice de la messe, sacrifice souverainement respectable, pourquoi? parce que c'est à Dieu même qu'il est offert: ce sera la première partie. Sacrifice de la messe, sacrifice souverainement respectable, pourquoi? parce que c'est un Dieu qui y est offert: ce sera le second. L'une et l'autre vous instruiront d'une des plus importantes matières, qui est le sacrifice; et en vous inspirant de hautes idées de la grandeur de Dieu, réveilleront dans vos cœurs tous les sentimens de la religion. (BOURDALOUE, *Sur le sacrifice de la Messe.*)

Sacrifice de la messe souverainement respectable, parce qu'il est offert à Dieu.

Que faisons-nous, Chrétiens, quand nous assistons aux divins mystères, et au sacrifice de notre religion? Ne le considérons

point encore selon le rapport particulier qu'il a avec la personne du Sauveur du monde ; arrêtons-nous à cette qualité générale de sacrifice. Qu'est-ce que sacrifice, et qu'entendons-nous par ces paroles, assister au sacrifice du Dieu vivant? Ah ! Chrétiens, vous ne l'avez peut-être jamais compris, et c'est néanmoins ce que vous ne pouvez trop bien comprendre, puisque c'est un de vos devoirs les plus essentiels. Assister au sacrifice, c'est être présent à l'action la plus auguste et la plus sainte de la religion que nous professons, à une action dont la fin prochaine et immédiate est d'honorer la majesté de Dieu, à une action qui, prise dans son fonds et dans sa substance, consiste particulièrement à humilier la créature devant Dieu, à une action qui désormais est l'unique par où ce culte d'adoration, je dis d'une adoration suprême, puisse être extérieurement et authentiquement rendu à Dieu. C'est, dis-je, y assister en toutes les manières qui peuvent nous inspirer le respect et la révérence due à Dieu; y assister comme témoins, y assister comme ministres, y assister comme victimes : comme témoins, pour autoriser le sacrifice par notre présence ; comme ministres, pour le présenter avec le prêtre; comme victimes, disent les Pères, pour y être immolés nous-mêmes spirituellement avec la première victime qui est Jésus-Christ. Si donc nous n'accomplissons pas ce devoir avec toute la retenue et toute la piété qu'il demande, ne faut-il pas conclure que le principe de la foi est ou altéré ou corrompu dans nos cœurs ? Reprenons chacun de ces articles, et ne perdez pas de si solides instructions.

Oui, Chrétiens, assister au sacrifice du vrai Dieu, c'est assister à l'action la plus sainte et la plus auguste de la religion. De là vient que, dans les anciennes liturgies, le sacrifice était appelé action par excellence ; et c'est ainsi que nous l'appelons encore aujourd'hui, puisque, suivant l'observation d'un savant cardinal de notre siècle, ces mots du sacré canon, *infra actionem*, ne signifient rien autre chose qu'*infra sacrificium ;* comme si l'Église avait voulu nous avertir qu'en effet la grande action de notre vie est le sacrifice. Et voilà ce qui, de tout temps, a donné aux peuples de si hautes idées du sacrifice et de tout ce qui le regarde ; voilà ce qui leur a rendu si vénérable la majesté des temples, la sainteté des autels, la dignité des prêtres : sentiment si universel qu'on peut le mettre au rang de ceux où, selon la pensée de Tertullien, il semble que notre ame soit naturellement chrétienne. Mais de ce principe quelle conséquence ne puis-je pas tirer d'abord contre vous ; et comment arrive-t-il que dans une action

où il paraît que la nature nous ait déjà faits à demi Chrétiens, la corruption du libertinage nous fasse tous les jours devenir païens et moins que raisonnables? Car enfin, mon cher auditeur, vous êtes obligé de reconnaître que ce qu'il y a pour vous de plus divin et par conséquent de plus respectable, c'est le sacrifice du Dieu que vous servez; et toutefois vous ne craignez pas de vous y présenter comme si c'était l'action la moins sérieuse et qui pût être plus impunément négligée: vous y venez avec une imagination distraite, avec des pensées toutes profanes, avec des yeux égarés; et vous y demeurez avec froideur, avec dégoût et dans des postures pleines d'indécence. Qu'un homme traitât une affaire temporelle avec aussi peu de réflexion, on le mépriserait. Ici c'est l'affaire capitale, ou, comme parle saint Ambroise, c'est l'affaire d'état qui se traite entre Dieu et l'Église, et vous n'y donnez nulle attention, vous n'y avez ni modestie ni recueillement, vous y assistez par coutume, par cérémonie; vous n'y appliquez ni votre esprit ni votre cœur: n'est-ce pas outrager Dieu, et l'outrager dans l'action même et dans le temps où vous devez spécialement l'honorer?

Je dis dans l'action même où vous devez spécialement l'honorer: ceci est remarquable; car qu'est-ce que le sacrifice, en le regardant par rapport à Dieu, et quelle en est la fin? Le sacrifice, disent les théologiens, est un acte de religion dont le caractère propre est d'honorer l'être de Dieu. Mais quoi! toutes nos actions saintes et vertueuses ne se rapportent-elles pas à cette fin? Il est vrai, Chrétiens; mais ce rapport n'est pas le même que dans le sacrifice. Voici ma pensée. Dieu est la fin générale et dernière de toutes nos actions, c'est ce qu'elles ont de commun: mais chaque action de piété a de plus une fin prochaine et particulière qui la distingue des autres et d'où sa perfection dépend. Or, je dis que la fin particulière et immédiate qui distingue le sacrifice est d'honorer Dieu; prenez garde: dans tous les autres devoirs, on peut presque dire que l'homme agit plutôt pour lui-même et pour son intérêt que pour l'intérêt de Dieu. Car si je prie, c'est pour m'attirer les graces de Dieu; si je fais pénitence, c'est pour m'acquitter auprès de la justice de Dieu; si je pratique de bonnes œuvres, c'est pour m'enrichir de mérites devant Dieu; si je participe au divin sacrement, c'est pour me sanctifier en m'unissant à Dieu. Mais quand je vais au sacrifice, qu'est-ce que j'envisage? d'honorer Dieu: voilà le seul objet que je me propose, et qui doit être le terme de mon intention, si mon intention est conforme à la nature

de mon action. Or, jugez de là ce qu'il faut penser d'un Chrétien qui fait servir à déshonorer Dieu ce qui doit uniquement servir à le glorifier? Qu'a fait Dieu, en instituant le sacrifice? Il a dit à l'homme : Voilà l'hommage que je demande et que j'attends de toi. Tu ne savais pas encore bien reconnaître la souveraineté de mon domaine, et je veux moi-même te l'enseigner. C'est par le devoir que je te prescris, et à quoi tu satisferas en assistant au sacrifice de mes autels. Cela supposé, reprend saint Jérôme, profaner ce sacrifice par des immodesties et par des scandales ; y venir comme l'on va à un passe-temps, à un spectacle, à une assemblée mondaine ; en sortir sans y avoir eu nul sentiment, nul souvenir de Dieu: ah! mes frères, c'est cette espèce d'abomination que le prophète Daniel avait prévue avec horreur, et qui devait paraître dans le lieu saint.

Elle va plus loin, et comprenons-en toute l'indignité. En effet, si la fin particulière du sacrifice est d'honorer Dieu, en quoi consiste cet honneur que nous rendons ou que nous devons rendre à Dieu? Ce culte, répond saint Thomas, consiste dans une protestation actuelle que je fais à Dieu de ma dépendance, dans un aveu respectueux de ma misère et de ma bassesse, dans un exercice, pour ainsi dire, d'anéantissement, et, si je suis pécheur, dans une confession humble et sincère de mon péché; car tout cela doit entrer dans le sacrifice, considéré de la part de l'homme; et voilà pourquoi l'hostie est détruite et consommée, pour marquer que l'homme n'est qu'un néant, et dans l'ordre de la nature et dans celui de la grace. En quoi, dit saint Augustin, paraît l'admirable opposition qui se rencontre entre l'oraison et le sacrifice. Car l'oraison, en élevant nos esprits à Dieu, nous élève au dessus de nous-mêmes, au lieu que le sacrifice nous rabaisse au dessous de nous-mêmes, en nous anéantissant devant Dieu. Par le sacrifice j'honore Dieu, si je puis parler de la sorte, aux dépens de ce que je suis; et dans l'oraison, Dieu, par le commerce qu'il veut bien avoir avec moi, m'honore en quelque manière aux dépens de ce qu'il est. Quoi qu'il en soit, mon sacrifice est inséparable de mon humilité; et comme je ne puis mieux m'humilier devant Dieu qu'en lui offrant le sacrifice, aussi ne puis-je autrement avoir part au sacrifice qu'en m'humiliant devant Dieu. Il n'en est pas de même des Anges, ajoute saint Chrysostôme : les Anges peuvent être présens au sacrifice et s'humilier ; mais l'humilité des Anges, quelque profonde qu'elle puisse être, n'est point essentielle au sacrifice comme celle des hommes. Pour-

quoi? parce que le sacrifice qu'offre l'Église étant le sacrifice des hommes et non des Anges, il ne dépend point, pour être complet, de l'humilité des Anges, mais de l'humilité des hommes. De là, Chrétiens, quel désordre, lorsque des hommes, portant sur le front le caractère de la foi, viennent au sacrifice du vrai Dieu, non seulement sans cette humilité religieuse, mais avec tout l'orgueil du libertinage et de l'impiété; lorsqu'à peine ils y fléchissent le genou, qu'ils y parlent, qu'ils y agissent comme il leur plaît et sans égard, et que, sur cela même, ils rejettent avec mépris les sages remontrances et la correction charitable des ministres du Seigneur! Mépris qui ne doit point, mes frères, ralentir l'ardeur de notre zèle, ni nous fermer la bouche par un silence timide et lâche, quand le devoir de notre ministère nous oblige à nous expliquer. Car où en serait notre religion, si de tels abus y devaient être tolérés? Ah! Chrétiens, assister au sacrifice, c'est venir protester à Dieu que nous dépendons de lui, que nous attendons tout de lui, que nous n'adorons que lui, que nous sommes disposés à nous anéantir pour lui. Mais, mon cher auditeur, pensez-vous lui dire tout cela, en vous comportant comme vous faites, en insultant, si je l'ose dire, à l'autel et aux sacrés mystères qu'on y célèbre, en y prenant des libertés que je ne crains pas, puisqu'il s'agit de l'honneur de mon Dieu, de traiter d'insolences; en les soutenant jusque dans le sanctuaire avec une audace et une fierté qui ne rougit de rien? Et vous, femmes chrétiennes, est-ce là ce que vous venez lui témoigner, en vous faisant une si fausse gloire de paraître dans nos temples avec toutes les marques de votre vanité? Je n'entreprends point de contrôler partout ailleurs vos modes et vos costumes; mais ici je ne puis dissimuler ce qui blesse la majesté divine et le respect qui lui est dû. Faut-il donc, quand vous entrez dans la maison de Dieu, que tout le faste du monde vous y accompagne? Faut-il que l'on vous y distingue par votre luxe et par vos délicatesses; que vous y affectiez des rangs que l'esprit ambitieux du siècle y a érigés en de prétendus droits, et que vous y fassiez rendre des services dont vous sauriez bien vous passer dans le palais d'un prince de la terre? Est-ce là cette humilité si essentielle au sacrifice? Et si la piété vous attirait, une piété solide, ne diriez-vous pas à Dieu : Ah! Seigneur, je ne suis que trop vaine au milieu du monde, mais du moins serai-je humble et modeste devant vous; et puisque le sacrifice est le tribut d'humilité que je vous dois, je n'irai point m'y présenter avec ce luxe que vous réprouvez: le monde en use autrement; mais le monde ne sera pas ma règle:

on censurera ma conduite, mais il me suffira que vous l'approuviez? Aussi, disait Tertullien parlant à des femmes chrétiennes comme vous, et même plus chrétiennes que vous, pourquoi ces ajustemens dont vous êtes si curieuses? Vous avez renoncé aux pompes du siècle, vous n'êtes plus des fêtes des païens, pourquoi donc vous parer de ces restes du monde et les porter au sacrifice de votre Dieu? O profanation! s'écriait-il, et puis-je bien m'écrier après lui : des femmes cherchent à se montrer avec des habits magnifiques et brillans dans un sacrifice dont l'essence et la fin principale est l'humiliation de la créature en présence de son créateur. Elles s'y font voir, selon l'expression du Prophète royal, aussi ornées et plus ornées que les autels : *Circumornatæ ut similitudo templi* [1]. Elles y emploient tout le temps, à quoi? à s'étudier, à se contempler, à s'admirer, à recevoir un vain encens et à s'attirer de sacriléges adorations, comme si elles voulaient s'élever au dessus de Dieu même.

Donnons jour encore à cette pensée: je ne dis pas seulement que le sacrifice est une protestation que l'homme fait à Dieu de la dépendance de son être; mais j'ajoute que c'est une protestation publique, une protestation solennelle où l'homme appelle toutes les créatures en témoignage de sa soumission et de sa religion. Comme s'il disait : Cieux et terre, Anges et hommes, vous m'en serez garans, et me voici devant vous pour m'en déclarer. Il y a un Dieu que j'adore, un Dieu souverain auteur et à qui seul toute la gloire appartient. C'est dans ce sacrifice et par ce sacrifice que je viens hautement reconnaître son absolue domination et m'y soumettre. Il n'y a proprement, Chrétiens, que le sacrifice où l'homme puisse parler de la sorte. Quelque autre exercice de religion que je pratique, ce n'est point là ce qu'il signifie, ou du moins ce n'est point là ce qu'il signifie authentiquement; le seul sacrifice est l'aveu juridique que je dois à Dieu. Mais, mes frères, par un renversement bien déplorable, quel sujet ne donnons-nous pas aux païens et aux infidèles de nous faire, jusques au milieu du plus saint mystère, la même demande ou plutôt le même reproche que David craignait tant d'entendre de la bouche des ennemis du Seigneur : *Ne forte dicant in gentibus, ubi est Deus eorum* [2]? Car où est votre Dieu? peuvent nous dire ces idolâtres. Vous voulez, par cette cérémonie extérieure, nous faire juger du culte intérieur que vous lui rendez, et c'est de là même

[1] Ps CXLIII. — [2] Ibid., LXXVIII.

que nous tirons la plus sensible preuve de votre irréligion. Entrez dans nos temples, et, sans entreprendre de nous instruire, instruisez-vous vous-mêmes par nous. Votre Dieu, dites-vous, est le vrai Dieu; mais au moins n'en êtes-vous que de faux adorateurs: au contraire, vous prétendez que nous n'adorons que de fausses divinités; mais au moins devez-vous avouer que nous les adorons sincèrement et en esprit. Or, supposant même vos principes et les dogmes de votre foi, lequel des deux croyez-vous le plus criminel, ou d'être religieux comme nous le sommes, en suivant l'erreur, ou d'être des profanateurs comme vous l'êtes, en professant la vérité? C'est de saint Augustin même que j'ai emprunté cette figure, et c'est là-dessus qu'il déployait avec tant d'énergie toute la force de son éloquence et de son zèle.

N'en demeurons pas là, Chrétiens; mais pour achever de nous confondre, voyons en quelles qualités nous assistons au divin sacrifice. Comme témoins, disent les docteurs, comme ministres, comme victimes. Comme témoins : oui, mes frères, vous êtes les témoins de ce qui se passe de plus mystérieux et de plus secret entre Dieu et les hommes. C'est dans cette vue que l'Église vous reçoit à son sacrifice et qu'elle vous oblige même par un précepte particulier à y comparaître : honneur qu'elle ne fait pas indifféremment à toutes sortes de sujets, puisque le châtiment le plus sévère qu'elle exerce envers ses enfans rebelles est de leur interdire par ses censures le sacrifice qu'elle offre à Dieu; honneur dont elle exclut même les catéchumènes, quoique déjà initiés dans les mystères de la foi, parce qu'ils n'ont pas encore le caractère du baptême. Elle n'y admet que les fidèles dont la religion lui est connue et dont elle veut gratifier la piété. Mais au même temps, elle les engage à soutenir cette qualité de témoins par un respect digne de Dieu. Quand Dieu, dans l'Écriture, prend à témoin d'une vérité les êtres insensibles, les cieux en sont ébranlés : *Obstupescite, cœli* [1]! et la terre en est émue jusque dans ses fondemens : *Commota est, et contremuit terra* [2]. Et vous, mon cher auditeur, témoin vivant du redoutable sacrifice qui s'accomplit sur nos autels, qu'y faites-vous? Ah! mon frère, s'écrie saint Jean, patriarche de Jérusalem, n'avez-vous pas entendu le prêtre qui vous sommait de la part de Dieu de vous rendre attentif? Ne vous a-t-il pas averti d'élever votre cœur au ciel? *Sursum corda;* et n'avez-vous pas répondu qu'il était tourné vers le Seigneur? *Habemus ad Domi-*

[1] Jer., II. — [2] II Reg., XXII.

num. Mais à ce moment là même, vous êtes plus occupé de la terre que jamais; mais en ce moment-là même vous ne cherchez, en promenant partout vos regards, que des objets, ou qui repaissent votre curiosité, ou qui servent d'amusement à votre oisiveté. Est-ce pour cela que vous êtes appelé à l'autel? Est-ce là, Chrétiens, la part que vous prenez à un sacrifice dont vous êtes non seulement les témoins, mais les ministres?

Car vous l'êtes, mes chers auditeurs, quelle que soit d'ailleurs votre condition, et ce n'est pas sans sujet que saint Pierre, relevant la dignité des Chrétiens, entre les autres titres qui leur conviennent, leur attribue celui du sacerdoce : *Regale sacerdotium* [1], puisque tout Chrétien doit offrir à Dieu le sacrifice de sa rédemption. De là vient que le prêtre, en célébrant dans le sanctuaire, n'y fait pas les oblations sacrées comme une personne particulière, mais comme représentant tout le peuple assemblé. Car il ne dit pas, j'offre, je supplie, je voue, je proteste; mais nous protestons, nous vouons, nous offrons, nous supplions, parce qu'en effet tout le peuple offre et supplie avec lui : non pas que tous soient pour cela revêtus du caractère de l'ordre, comme l'ont avancé quelques hérétiques, fondés sur une parole de Tertullien mal entendue, mais parce que tous les fidèles, sans porter ce sacré caractère, comme le prêtre spécialement député de Dieu pour présenter ce sacrifice, lui sont néanmoins associés dans cette importante fonction : fonction si sainte, écoutez ceci, que par cette raison-là même, quelques uns ont prétendu qu'un Chrétien en état de péché ne pouvait, sans se rendre coupable d'un nouveau péché, assister au sacrifice. Je sais sur ce point ce qu'il faut penser. Je sais que c'est une doctrine erronée et même scandaleuse, puisqu'elle donne atteinte au précepte de l'Église, qu'elle favorise le libertinage et qu'elle ôte enfin au pécheur un des plus puissans moyens de conversion. Car que peut faire un pécheur de plus salutaire, de plus édifiant, de plus propre à lui attirer les graces du ciel, que de venir, comme le publicain, dans le temple, et d'y offrir, tout indigne qu'il est, ce sacrifice propitiatoire dont une des principales vertus est d'apaiser la colère de Dieu? Qu'est-ce que les Prophètes recommandaient davantage aux pécheurs de leur temps, que de fléchir le Seigneur et sa justice par l'oblation des victimes de l'ancienne loi? Ce qui servait alors à la sanctification des hommes servirait-il maintenant à leur damnation?

[1] Petr., II.

C'est donc une opinion outrée et que nous devons hautement rejeter; mais en la rejetant, je m'en tiens au principe sur quoi elle est, disons mieux, sur quoi elle paraît établie, et de ce principe incontestable, je tire bien d'autres conséquences qui ne doivent pas moins nous faire trembler. Car, puisque nous participons au sacrifice en qualité de ministres, ce ne sera point une exagération si je conclus que tant de crimes qu'on y commet doivent être comptés pour autant de profanations; qu'un entretien même indifférent, à raison de sa durée, y renferme deux offenses grièves, l'une particulière et d'omission à ces saints jours où le sacrifice est commandé, l'autre commune et d'irrévérence ou d'omission à quelque temps et à quelque jour que ce puisse être; que celui-là ne satisfait point au commandement de l'Église, qui, sans nulle vigilance sur soi-même, sans nul effort pour se recueillir dans la plus grande action du christianisme, laisse impunément et volontairement son esprit se distraire; si, dis-je, je tire toutes ces conséquences, c'est sans craindre d'excéder, puisque je parle d'après les plus sensés et les savans théologiens.

Qui le croirait, mes frères? (souffrez que, sans insister sur les autres, je m'attache surtout à ce désordre que déplorait le prophète Ézéchiel, et dont il faisait une peinture si conforme à ce qui se passe tous les jours parmi nous) qui le croirait, si tant d'épreuves ne nous l'avaient pas appris et ne nous l'apprenaient pas encore, qu'un Chrétien choisi de Dieu pour lui offrir un sacrifice tout divin et tout adorable, voulût faire du temple même un lieu de plaisir et du plus infâme plaisir; qu'il regardât le sacrifice comme une occasion favorable à son impudicité; qu'il n'y vînt que pour y trouver l'objet de sa passion, que pour l'y voir et pour en être vu, que pour lui rendre des assiduités, que pour lui marquer par de criminelles complaisances son attachement, que pour se livrer aux plus sales désirs d'un cœur corrompu? C'est avec douleur que j'en parle, et que je révèle votre honte; mais je serais prévaricateur si je la dissimulais; et il vaut bien mieux, comme dit saint Cyprien, découvrir nos plaies pour les guérir que de les cacher sans espérance de remède. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Pères s'en sont expliqués. Saint Jérôme et saint Chrysostôme n'y apportaient pas plus d'adoucissement que moi, quand ils disaient que l'innocence et la pudicité couraient autant de risques (ne pouvaient-ils pas dire plus de risques?) dans les saints lieux que dans les places publiques; qu'il était quelquefois aussi dangereux pour une femme chrétienne, ou plutôt pour une femme mondaine, de paraître au

sacrifice que dans les cercles et les assemblées du monde; qu'autrefois on consacrait les maisons des Chrétiens pour en faire des temples à Dieu, mais que dans la suite les temples de Dieu étaient devenus des maisons d'intrigues et de commerces. Ce sont leurs expressions, que vous entendrez comme il vous plaira: mais de quelque manière qu'elles dussent être alors entendues, ce qui me fait gémir, c'est qu'elles se vérifient presque parmi nous dans toute la rigueur de la lettre; et que la calomnie suscitée du temps de Tertullien contre les fidèles, savoir, que les plus honteux engagemens se formaient et s'entretenaient à la faveur des autels, *inter aras lenocinia tractari;* que ce reproche, dis-je, qui fut dans ces premiers siècles une imposture, ne soit dans le nôtre qu'une trop juste accusation.

Avec cela, Chrétiens, êtes-vous en état d'assister au sacrifice en qualité de victimes? êtes-vous en état d'y être immolés vous-mêmes avec Jésus-Christ? et n'est-ce pas ainsi toutefois que vous y devez être encore présens? Écoutez la preuve qu'en donne saint Augustin. Car, dit ce saint docteur, Jésus-Christ et l'Église ne faisant qu'un même corps, il est impossible que l'un soit immolé sans l'autre. Puisque cet Homme-Dieu est le chef de tous les fidèles, et que tous les fidèles lui sont unis comme ses membres, il faut qu'en même temps qu'il est sacrifié pour eux, ils le soient pareillement pour lui; et que, par un admirable retour, ce Sauveur du monde offre à Dieu toute l'Église dans sa personne, en vertu d'une action où lui-même il est offert à Dieu par toute l'Église: *Quum autem sit Christus Ecclesiæ caput, et Ecclesia Christi corpus, tam ipsa per ipsum quam ipse per ipsam debet offerri:* théologie divine, et d'où il s'ensuit que nous ne devons donc aller au sacrifice de notre Dieu qu'avec les généreux sentimens de l'apôtre saint Thomas; je veux dire, que pour y mourir spirituellement avec Jésus-Christ: *Eamus et nos, et moriamur cum eo* [1]. Or comment y paraît un Chrétien ainsi disposé? Représentez-vous, mes frères, l'état de ces anciennes victimes qu'on immolait au Seigneur, et qu'on mettait sur l'autel: elles étaient liées, elles étaient privées de l'usage des sens, elles étaient brûlées du feu de l'holocauste; et voilà votre modèle. Comme victimes de ce sacrifice non sanglant que vous présentez et où vous êtes présentés vous-mêmes; surtout comme victimes spirituelles et raisonnables, selon la parole de saint Pierre, *spirituales hostias* [2], il faut que la religion

[1] Joan., XI. — [2] I Petr., II.

vous lie, et qu'elle vous tienne respectueusement appliqués au saint mystère ; il faut qu'elle vous couvre les yeux et qu'elle les ferme à tous les objets de la terre ; il faut qu'elle vous consume du feu de la charité. Mais si vous imitez le crime des successeurs d'Aaron ; si, comme eux, vous portez dans le tabernacle un feu étranger, si c'est une habitude vicieuse qui vous y conduit et qui vous y retient; si, bien loin d'y captiver vos sens, vous leur donnez là toute licence : ah ! mon frère, conclut saint Chrysostôme, vous êtes toujours alors une victime, mais une victime de malédiction ; une victime, non plus de la miséricorde, mais de la colère et de la vengeance de Dieu.

N'est-il pas surprenant, Chrétiens, comme l'a observé le savant Pic de la Mirande, que de tant de religions qui se sont répandues dans le monde et qui y ont si long-temps dominé, il n'y ait eu que la religion de Jésus-Christ dont les temples aient été profanés par ses propres sujets ? On a bien vu les Romains violer le temple des Juifs ; on a vu les Chrétiens briser les idoles du paganisme : mais a-t-on vu des païens s'attaquer eux-mêmes à leurs dieux, et souiller les sacrifices qu'ils leur offraient ? Pourquoi cette différence ? En voici, ce me semble, une raison : c'est que l'ennemi de notre salut ne va point tenter les païens, ni les troubler au milieu de leurs sacrifices, parce que ce sont de faux sacrifices, et qu'il reçoit lui-même l'encens qu'on y brûle ; au lieu qu'il emploie toutes ses forces pour nous détourner du sacrifice de nos autels et pour nous en faire perdre le fruit, parce que c'est le vrai sacrifice, le grand sacrifice, un sacrifice également glorieux à Dieu et salutaire pour nous. Ainsi, mes frères, à quelques désordres que soit exposé le sacrifice de notre religion, n'entrons pas pour cela en nulle défiance de la religion même que nous professons et de la pureté de son culte. Malgré tous nos désordres, elle est toujours sainte, puisqu'elle les condamne tous. Mais rentrons dans nous-mêmes, confondons-nous nous-mêmes ; disons-nous à nous-mêmes, avec un célèbre écrivain de ces derniers siècles, qu'il faut que la religion de Jésus-Christ soit une religion plus qu'humaine, puisqu'elle se soutient toujours malgré l'irréligion des Chrétiens ; et qu'il faut aussi que l'irréligion des Chrétiens soit bien obstinée et bien enracinée, puisqu'ils sont si impies parmi tant de sainteté. (Bourdaloue.)

Sacrifice des la messe souverainement respectable, parce que c'est un Dieu qui y est offert.

Je trouve la pensée de saint Chrysostôme bien juste et bien vraie, quand il dit que les temples où nous nous assemblons pour adorer Dieu sont tout à la fois et l'ornement le plus auguste et l'opprobre le plus visible de notre religion. L'ornement le plus auguste, puisqu'ils sont tous les jours sanctifiés par le sacrifice d'un Dieu sauveur; et l'opprobre le plus visible, puisque ce sacrifice, tout divin qu'il est, sert si souvent, non par lui-même, mais par notre libertinage, d'occasion aux Chrétiens pour déshonorer la maison de Dieu. Ainsi parlait ce saint évêque, en gémissant sur les scandales qui se commettaient au pied des autels et dans le sacrifice de la loi de grace. A quoi j'ajoute la pensée de Guillaume de Paris, que je vous prie de remarquer, parce qu'elle me paraît également solide et touchante. Car, dit ce savant homme, quand nous aurions vécu, selon l'expression de saint Paul, sous les élémens du monde, c'est-à-dire sous les figures de l'ancienne loi, et que nous n'aurions point eu d'autres sacrifices que ces sacrifices imparfaits dont Dieu avait établi l'usage par le ministère de Moïse, il faudrait toujours y assister avec crainte et avec tremblement; il faudrait toujours respecter ces chairs mortes, toujours révérer ces taureaux égorgés et sanglans, toujours se prosterner devant ces autels chargés des oblations et des prémices de la terre. C'étaient des créatures, il est vrai; mais ces créatures étaient les victimes et les holocaustes du Dieu vivant, et cela seul les élevait à un ordre supérieur et les consacrait. Aussi, mes frères, poursuit le même docteur, voyez avec quelle révérence Dieu voulait que les Juifs entrassent dans le sanctuaire pour lui offrir leurs sacrifices et le sang des animaux qu'ils immolaient. Voyez avec quel soin lui-même il les y disposait; combien de préceptes, combien de cérémonies, combien de pratiques, combien de purifications il leur prescrivait! à peine les livres entiers de l'Écriture ont-ils suffi pour leur en tracer les règles et pour leur faire entendre sur cela ses ordres. Mais admirez encore plus la constance et l'inviolable fidélité de ce peuple, d'ailleurs si indocile et si grossier, à s'acquitter de ce devoir. Dans les plus pressantes extrémités, dans l'embarras et le désordre des guerres, dans le siége même de Jérusalem, rien jamais ne les fit manquer à ce culte extérieur, ni à la solennité de leurs fêtes et des sacrifices qui leur étaient ordonnés. Jusque là, disait du temps

même des Apôtres un ancien auteur, que le général de l'armée romaine en parut surpris ; et que tout païen, tout ennemi qu'il était, il en fut touché, et ne put refuser des éloges à leur zèle et à leur religion : *Stupebat Pompeius acres virorum animos, a quibus in medio belli furore, sacrorum reverentiæ nihil defuit* [1]. Tel était le caractère de cette nation. Le Sauveur du monde leur reprocha tous les autres vices, mais il ne les accusa jamais d'impiété dans les sacrifices qu'ils présentaient à Dieu. Cependant, Chrétiens, dans leurs sacrifices les plus solennels, qu'avaient-ils autre chose que les ombres seulement et que les figures du sacrifice de la loi nouvelle ? Mais c'était assez pour eux, reprend saint Augustin ; c'était, dis-je, assez pour leur rendre vénérables jusques à ces ombres et à ces figures, que ce fussent les figures et les ombres du grand sacrifice que les Prophètes leur annonçaient dans la suite des siècles. C'était assez pour les saisir d'une sainte horreur toutes les fois qu'ils assistaient à l'immolation de ces victimes, qui, quoique viles et abjectes, leur représentaient cette victime pure et précieuse, cette hostie divine qui devait être immolée pour eux et pour nous. Or qu'eussent-ils pensé, qu'eussent-ils fait, s'ils eussent vu comme nous la vérité ? et que devons-nous penser, que devons-nous faire nous-mêmes ? Sur cela, mes chers auditeurs, voici trois considérations que je me contente de vous proposer, plutôt par forme de méditation que de discours, et par où je finis en me les appliquant à moi-même. Ne les perdez pas.

Première considération. Quand je vais au sacrifice que célèbre l'Église, je vais au sacrifice de la mort d'un Dieu, le même qui fut offert sur le Calvaire, le même que Jésus-Christ consomma sur la croix, le même où ce Dieu-Homme consentit, pour parler avec l'Apôtre, à être détruit et anéanti. Ce n'est point une supposition, c'est un point de foi. J'assiste à un sacrifice dont, réellement et sans figure, la victime est le Dieu même que je sers et que j'adore. Par conséquent dois-je conclure et devez-vous conclure avec moi, si, par mes respects et mes adorations, je ne relève pas, autant qu'il m'est possible, les abaissemens de ce Dieu Sauveur ; si j'ajoute aux humiliations de sa croix qui sont ici renouvelées, celles qui lui viennent de mes irrévérences et de mes scandales ; si, le contemplant sur l'autel, mon cœur ne se brise pas, comme les pierres se fendirent au moment qu'il expira ; si cette hostie mourante ne fait pas naître dans mon ame une componction aussi vive et aussi reli-

[1] Hegesip.

gieuse que le fut la douleur du centenier et celle des Juifs qui se convertirent à sa mort; si, par de sensibles outrages, j'insulte encore à son agonie, comme les soldats et les bourreaux qui l'avaient crucifié : ah! ne suis-je pas digne de ses plus rigoureuses vengeances, et ne faut-il pas me traiter d'anathème?

Seconde considération. Pourquoi ce Dieu de miséricorde s'immole-t-il dans le sacrifice de nos autels? Pour nous apprendre, disent les Pères, ce que nous ne pouvons apprendre que de lui; pour nous aider à faire ce que nous ne pouvons faire sans lui et que par lui, je veux dire, à honorer Dieu autant que Dieu le mérite et qu'il le demande. Car c'est pour cela, reprend saint Thomas, qu'il a fallu un sujet d'un prix infini et offert d'une manière infinie. Or, ce sujet d'un prix infini, c'est Jésus-Christ dans le sacré mystère : ce sujet offert d'une manière infinie, c'est Jésus-Christ en état de victime, en état d'anéantissement, et sacrifié, selon la prédiction de Malachie, dans tous les temps et dans tous les lieux du monde. Voilà ce qui était dû à Dieu, et de quoi l Homme-Dieu est venu nous instruire aux dépens de lui-même. Ce sacrifice de son corps et de son sang est la preuve authentique qu'il nous en donne et la perpétuelle leçon qu'il nous en fait. Que nous dit-il donc cet excellent Maître, autant de fois que nous nous présentons à son sacrifice? C'est là, mes frères, que son sang, ce sang adorable, plus éloquent que celui d'Abel, semble nous crier sans cesse, et nous faire entendre ce que le même Sauveur disait au Juifs : *Ego honorifico Patrem* [1]. Vous voulez savoir ce que je fais ici : j'honore mon Père, je glorifie mon Père, je satisfais à la justice de mon Père; je répare les injures qu'il a reçues, et je rétablis ses intérêts, je fais triompher sa miséricorde, éclater sa puissance, connaître sa sainteté; je lui rends, et à toutes ses perfections, des hommages proportionnés à sa grandeur. Tel est le dessein qui me fait descendre invisiblement sur cet autel, qui me fait prendre entre les mains des prêtres comme une seconde naissance, qui me fait subir dans le même sens comme une seconde mort: *Ego honorifico Patrem.* Oui, Chrétiens, c'est ce qu'il nous dit; et si nous ne profitons pas de son exemple, écoutez ce qu'il ajoute : *Et vos inhonorastis me.* Mais vous, ne semble-t-il pas que vous preniez à tâche de détruire, par le plus criminel attentat, tout ce que je rends d'honneur à mon Père par le sacrifice de mon humanité? et n'est-ce pas sur moi que retombent les outrages qu'il reçoit de vous? J'obscurcis toute ma

[1] Joan., VIII.

gloire, et je m'ensevelis tout vivant en sa présence; et vous vous élevez devant lui et contre lui. Je lui offre dans ma personne un Dieu humilié, un Dieu soumis et obéissant; et vous venez étaler avec ostentation devant ses yeux le faste du monde et le vain éclat d'une pompe humaine. Je lui présente dans mon corps une chair innocente et virginale; et vous cherchez jusques à son autel de quoi exciter et de quoi nourrir les brutales cupidités d'une chair criminelle et impure. Je travaille à répandre le feu de son amour, d'un amour tout sacré et exprimé de son sein même; et vous ne pensez, jusque dans son temple et à ses pieds, qu'à inspirer, par des nudités immodestes, par des postures indécentes, par des airs libres et sans pudeur, un amour sensuel. J'emploie tous les attraits de ma grace à sanctifier les ames et à les lui attacher; et vous employez tous les artifices et tous les enchantemens de votre mondanité à les corrompre et à les lui dérober. Est-ce ainsi qu'on l'honore? ou n'est-ce pas ainsi qu'on lui marque le mépris le plus insultant et que l'on renverse tous mes desseins? *Et vos inhonorastis me.* Mais voulez-vous en effet, Chrétiens, l'honorer, et l'honorer autant par proportion qu'il le doit être et qu'il l'attend de vous? Allez, comme Jésus-Christ obscur et caché, vous prosterner devant cette majesté suprême, et faire à la vue de ses grandeurs une humble confession de votre indignité. Allez, comme Jésus-Christ obéissant et soumis à la voix de ses ministres, relever son pouvoir par les sentimens d'une soumission parfaite, et par tous les témoignages d'une obéissance entière et sans réserve. Allez, dans un esprit de sacrifice, comme Jésus-Christ immolé, lui présenter les hommages de son Fils, les abaissemens de son Fils, le sang de son Fils, ses souffrances, sa passion, sa mort, tous ses mérites, et vous les appliquer, pour être plus en état de le glorifier. Allez vous dévouer vous-mêmes, vous immoler vous-mêmes, sinon par une véritable destruction de vous mêmes, au moins par une mort spirituelle et par une totale destruction des désirs déréglés de votre cœur. Ainsi vous l'enseigne ce Dieu victime de la gloire d'un Dieu, et en cette qualité même de victime, votre modèle : *Ego honorifico Patrem.*

Troisième considération. Que fait encore Jésus-Christ dans ce sacrifice? Achevons, Chrétiens, de nous confondre, et rougissons de notre insensibilité. Non seulement il apprend aux hommes à honorer Dieu, mais il y traite de leur réconciliation avec Dieu. Comme médiateur, il plaide leur cause, et il offre le prix de leur rédemption. Il ne se contente pas de dire qu'il glorifie son Père :

Ego honorifico Patrem; mais, s'adressant à son Père même et lui montrant les fidèles assemblés, il lui dit d'une voix secrète : *Ego pro eis sanctifico meipsum* [1]; c'est-à-dire, suivant l'explication de saint Jérôme : Je me donne moi-même, je me sacrifie moi-même pour eux : paroles, ajoute ce saint docteur, qui convenaient aux victimes, et dont, pour la première fois, ce Sauveur des hommes se servit lorsque, actuellement, il instituait cette divine pâque, où il se consacrait en effet lui-même pour les pécheurs; mais paroles qu'il répète encore tous les jours et qu'il répètera jusques à la fin des siècles autant de fois qu'on l'offrira sur nos autels : *Ego pro eis sanctifico meipsum.* Oui, mon Père, c'est pour eux que je suis ici présent; c'est pour tous les hommes en général, et en particulier pour mon Église; c'est spécialement pour ceux que vous voyez dans votre maison et auprès de votre sanctuaire, occupés maintenant, ou devant l'être, à ce mystère de salut. Recevez-les, mon Dieu, dans votre grace; ils sont criminels, mais me voici à leur place pour vous satisfaire; et que ne peuvent point réparer les satisfactions infinies d'un Dieu comme vous! *Ego pro eis sanctifico meipsum.*

Ah! mes frères, reprend saint Bernard, en s'écriant et réduisant à une figure sensible cette importante vérité, ma cause était désespérée, et j'étais perdu; le souverain juge allait prononcer contre moi un arrêt de mort; mais le fils unique du prince vient à le savoir, et que fait-il? touché de compassion, il se substitue pour moi, et il veut lui-même porter la peine de mon péché. Dans cette vue, il sort de son palais; il dépose toutes les marques de sa dignité, il gémit, il prie, il va s'offrir à la justice de son père. Belle image, Chrétiens, de ce que fait Jésus-Christ dans le sacrifice de son corps et de son sang. Toutefois, poursuit saint Bernard, sans être instruit du péril où je me trouvais exposé, bien loin d'y penser, je m'arrêtais à un vain divertissement. Mais tout à coup j'aperçois mon roi, je le vois pénitent et humilié; je m'approche, j'en demande la raison; enfin j'apprends que c'est de moi qu'il s'agit, et que c'est pour moi qu'il s'est livré. C'est ce que nous voyons si souvent nous-mêmes, mes chers auditeurs, sur cet autel. Or, conclut le même Père, oserai-je encore retourner à mes premiers amusemens? que dis-je? oserai-je encore me faire du sacrifice de mon Sauveur un amusement et un jeu? et serai-je assez insensé pour mêler à ses gémissemens et à ses larmes des ris profanes et

[1] Joan., XVII

scandaleux? *Adhucne deludam lacrymas ejus?* Pensée touchante, que saint Jean de Jérusalem exprimait en des termes moins figurés, mais non moins énergiques ni moins pressans. Examinez, disait-il, considérez ce qui se passe. C'est pour vous que l'autel est dressé : *Pro te mensa mysteriis exstructa est.* C'est pour vous que l'Agneau va être immolé : *Pro te Agnus immolatur.* C'est pour vous que le prêtre s'intéresse et qu'il sollicite : *Pro te angitur sacerdos.* Vous êtes le coupable dont on ménage la grace, et ce sacrifice est le pacte même et le contrat en vertu duquel elle vous est accordée. De là jugez quels sentimens vous doivent donc occuper dans ce sacrifice d'expiation. Ne sont-ce pas ceux d'un pécheur contrit et d'un pécheur reconnaissant? D'un pécheur contrit : car c'est par cette pénitence du cœur, par cette contrition du cœur, que doit être, pour ainsi dire, scellé et ratifié le traité de paix qui se négocie entre Dieu et vous; et comme l'Apôtre accomplissait dans son corps ce qui manquait à la passion de Jésus-Christ, c'est par là, selon le même langage, que nous devons accomplir ce qui manque au sacrifice de Jésus-Christ. D'un pécheur reconnaissant, au souvenir et à la vue des miséricordes infinies d'un Dieu qui, tout offensé qu'il est, tout juge qu'il est, se fait lui-même, pour vous racheter, votre rançon et le gage de votre salut. David disait : Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné? *Quid retribuam Domino* [1]? Je prendrai le calice de mon Sauveur, ajoutait le même prophète, et j'invoquerai le nom de mon Dieu : *Calicem salutaris accipiam, et nomem Domini invocabo* [2]. Ce n'est pas assez, poursuivait encore ce saint roi; mais en invoquant le Seigneur, je le bénirai mille fois; et, sans oublier jamais les graces dont il m'a comblé, je lui présenterai sans cesse le juste tribut de mon amour et le sacrifice de mes louanges : *Laudans, invocabo Dominum* [2]. Voilà ce qui doit faire chaque jour, devant l'autel, notre plus commun entretien. (Bourdaloue.)

Sacrifice des gentils, sacrifice des Juifs, sacrifice des Chrétiens.

Chrétiens, pour ne pas vous laisser séduire par l'erreur, apprenez qu'il y a trois espèces de sacrifices. L'un est détestable de sa nature; l'autre est bon dès le principe, maintenant Dieu le rejette, parce que son temps est passé; le troisième enfin est un sacrifice

[1] Ps. cxv. — [2] Ibid.

pur et agréable à Dieu. Le premier est celui des païens, le second celui des Juifs, le troisième celui des Chrétiens.

Autant le sacrifice des païens est détestable et criminel, autant il est absurde. Quoi de plus insensé, en effet, que de rendre les honneurs divins à de vains simulacres, auxquels ils donnent toutes sortes de formes? Quelle folie que d'offrir des sacrifices à des êtres qui ne s'en doutent pas même, et que l'on s'imagine pouvoir, sans conséquence, commettre un pareil sacrilége! L'Écriture nous dit: « Celui qui sacrifie aux dieux sera déraciné comme « une plante infectée. Il ne faut sacrifier qu'à Dieu seul [1]. » Voilà le terrible jugement réservé aux gentils, s'ils ne se convertissent.

Apprenez, en second lieu, que le sacrifice des Juifs est maintenant rejeté de Dieu. C'est Isaïe lui-même qui nous le dit, ou plutôt c'est Dieu par la bouche d'Isaïe: « A quoi me sert, dit-il, la « multitude de vos sacrifices [2]? » Et dans Joël: « Il n'y a plus « dans la maison du Seigneur votre Dieu d'hostie ni de sacrifice [3]. » Je pourrais rapporter un bien plus grand nombre de témoignages; mais il est inutile de nous arrêter à combattre un culte qui déjà n'existe plus.

Je ne veux plus citer qu'une preuve, pour établir que le sacrifice des Juifs est odieux aux yeux de Dieu, tandis qu'il reçoit avec plaisir celui des Chrétiens. Voici comment Dieu lui-même s'en explique dans le prophète Malachie: « Le sacrifice qui m'est offert « par vos mains ne m'est plus agréable, parce que, depuis le levant « jusqu'au couchant, mon nom est glorifié parmi les nations, et « qu'en tous lieux on offre, en mon nom, un sacrifice pur et une « victime sans tache [4]. » (Saint Zénon, évêque de Vérone, *Traité XV*.)

Le sacrifice des Chrétiens substitué à celui des Juifs.

O Juifs, faut-il vous citer les témoignages de vos Prophètes, qui vous annoncent clairement qu'un temps viendra où votre puissance et votre culte cesseront, tandis qu'au contraire les nôtres fleuriront, et que la gloire du Christ sera répandue dans tout l'univers; qu'enfin vos sacrifices étant abrogés, un nouveau genre de sacrifice doit leur être substitué dans tout l'univers? Écoutez Malachie, qui est postérieur aux autres Prophètes: car je ne veux encore citer en témoignage ni Jérémie, ni Isaïe, ni aucun de

[1] Exod., xxii, 20. — [2] Is., i, 11. — [3] Joël., i, 13. — [4] Malach., i, 10, 11.

ceux qui ont précédé la captivité, pour que vous ne prétendiez pas que les maux qu'ils ont annoncés vous sont arrivés dans la captivité. Mais celui que je vous cite n'est venu qu'après le retour de Babylone et le rétablissement de votre gouvernement et de votre ville; et c'est bien évidemment sur ce qui nous concerne que roule sa prophétie.

En effet, les Juifs étaient revenus dans leur patrie; ils avaient rétabli leur ville, relevé le temple de ses ruines, et recommencé leurs sacrifices : et c'est dans ces circonstances que le Prophète, ayant en vue la calamité qui vous accable maintenant et l'abolition future de vos sacrifices; que Malachie, dis-je, vous adresse, au nom de Dieu, ces paroles prophétiques : « Vous n'êtes plus agréa- « bles à mes yeux, dit le Seigneur des armées; je ne recevrai plus « les présens qui me seront offerts par vos mains : car voici que, « depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est glo- « rifié parmi les nations, et qu'en tout lieu on offre à ma gloire « de l'encens et un sacrifice pur, tandis que vous, vous avez pro- « fané l'un et l'autre [1]. »

Juifs, dites-le nous, quand tout cela est-il arrivé? quand a-t-on offert de l'encens en tous lieux? quand lui a-t-on offert un sacrifice pur? Vous ne pouvez point dire que cela ne s'est point vérifié dans le temps qui a précédé la venue de Jésus-Christ; et si ce n'est point aux temps qui ont suivi Jésus-Christ que s'applique la prophétie, si cet oracle ne doit point s'entendre des Chrétiens, mais de celui des Juifs, je le soutiens, cet oracle est contraire à la Loi. Car, enfin, Moïse défend expressément d'offrir des sacrifices ailleurs que dans le temple, parce que le Seigneur lui-même avait choisi ce lieu. C'était là, et seulement là que les sacrifices devaient être offerts. Donc le Prophète, en disant qu'en tous lieux on allait désormais brûler de l'encens en l'honneur de Dieu et lui offrir un sacifice pur, serait en contradiction ouverte avec Moïse.

Mais non, enfans d'Israël, non, il n'y a point de contradiction entre Moïse et votre Prophète. Chacun d'eux a parlé d'un sacrifice différent. Comment cela se comprend-il? Par plusieurs considérations qu'il s'agit de développer.

D'abord la lecture du passage entier fournit la preuve de ce que j'avance. Ce n'est point dans une seule ville, comme du temps des Juifs, mais depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, c'est-à-dire par toute la terre, que ce sacrifice dont parle le Prophète

[1] Malach., I, 10, 11.

doit être offert à Dieu; ce qui ne peut convenir au sacrifice des Juifs, et ce qui convient parfaitement à celui des Chrétiens. En second lieu, le genre de sacrifice prouve encore ce que j'ai avancé. Le Prophète l'appelle *pur*, c'est-à-dire non sanglant; ce qui fait entendre clairement de quel sacrifice il est question. Enfin je tire ma troisième preuve des personnes qui doivent offrir à Dieu ce sacrifice : ce sont les gentils que nomme le Prophète, et non pas les enfans d'Israël. Et pour qu'on ne s'imagine point que ce sacrifice ne s'offrirait peut-être qu'à un ou deux endroits, le Prophète ne se contente pas de dire en *tous lieux*, mais il ajoute, depuis le levant jusqu'au couchant, afin que nous comprissions que, de toutes les parties de la terre que le soleil éclaire dans sa course, il n'y en aurait aucune qui ne dût recevoir la lumière encore plus précieuse de l'Évangile.

Il appelle ce nouveau sacrifice un sacrifice pur, comme si celui qui l'avait précédé avait été impur; non point à la vérité de sa nature, puisque Dieu lui-même l'avait commandé, mais par la volonté de ceux qui le lui offraient, quoique, d'ailleurs, si l'on veut comparer le sacrifice des Juifs avec celui des Chrétiens, on trouvera entre celui-ci et l'autre un immense intervalle, de sorte que, relativement, on peut bien dire que celui-ci seul est un sacrifice pur. Ce n'est point au milieu de la fumée, des vapeurs, du sang et des offrandes qui sont le prix de notre rédemption, que nous l'offrons, mais par la grace du Saint-Esprit. (Saint CHRYSOSTÔME, *Disc. III contre les Juifs.)*

Jésus-Christ, vrai sacrifice qui a été figuré par l'ancienne Loi.

Il n'y a qu'un seul sacrifice parfait : c'est celui auquel se rapportaient tous les sacrifices de l'ancienne Loi, et dans lequel Jésus-Christ lui-même est immolé en qualité de victime. Heureux celui qui peut toucher la chair de cette adorable victime ! S'il était profané, il est sanctifié ; s'il était couvert de plaies, il est guéri. Et pour cela que faut-il faire ? S'approcher de Jésus avec une foi parfaite, avec une humilité confiante; reconnaître et adorer en lui le Verbe incarné : c'est ce que j'appelle toucher la chair de la victime, et c'est ce qui suffit pour nous sanctifier.

D'ailleurs l'Écriture recommande aux Juifs de manger la victime dans le vestibule du tabernacle. Qu'ils l'entendent bien ceux qui, s'efforçant d'introduire de pernicieuses nouveautés dans la doctrine, s'imaginent pouvoir manger la chair sacrée de l'Agneau sans

tache hors du temple de Dieu ! Leurs sacrifices sont profanes, puisqu'ils sont offerts autrement que la Loi ne le permet. Dans l'Église seule se trouve et la foi semblable à un mur, et l'espérance semblable à une colonne inébranlable, et la charité dont l'étendue n'a point de bornes. C'est véritablement le portique du tabernacle. Partout où cela manque, on ne saurait y trouver la victime sainte, ni se nourrir de la chair sacrée. C'est à l'Église seule qu'est réservée la gloire d'offrir à Dieu le seul sacrifice qui soit digne de lui. (ORIGÈNE, *Homélie sur le Lévit.*)

Sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ dans la nouvelle loi.

Jésus-Christ, ordonnant à ses disciples d'offrir à Dieu les prémices de ses créatures, non pas assurément que Dieu ait besoin de quelque chose, mais afin de lui prouver eux-mêmes leur reconnaissance, prit du pain, qui n'est qu'une créature destinée aux besoins de l'homme, rendit graces à Dieu en disant : « Ceci est mon « corps [1]. » Il prit de même le calice dans lequel il mit du vin, autre créature aussi destinée aux besoins de l'homme, et après l'avoir béni, il leur dit sans détour : « Ceci est mon sang. » Ainsi il leur apprit à présenter à Dieu l'offrande de la nouvelle alliance, que l'Église, fidèle à suivre tout ce qu'elle a reçu des Apôtres, offre à Dieu tous les jours dans tout l'univers. Et c'était de ce grand sacrifice, le seul qui soit véritablement digne de toute la grandeur de Dieu, que parlait le prophète Malachie, lorsqu'il disait : « Je ne « trouve plus de plaisir au milieu de vous, dit le Seigneur tout-« puissant; je ne recevrai plus les sacrifices qui me seront offerts « par vos mains : car depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, « mon nom est glorifié parmi les nations, et en tous lieux on offre à « mon nom un encens qui me plaît, un sacrifice pur; et mon nom « est grand parmi les gentils, dit le Seigneur Dieu tout-puissant [2]. » C'était dire bien clairement que le premier peuple devait cesser d'offrir à Dieu des sacrifices, et que bientôt le second lui offrirait en tous lieux un sacrifice pur et agréable.

Ainsi donc le sacrifice que Dieu ordonne à son Église de lui offrir par tout l'univers est un sacrifice pur et que Dieu reçoit avec plaisir, non point assurément qu'il lui manque quelque chose, et qu'en réalité il ait besoin que nous offrions un sacrifice; mais c'est notre propre avantage qui en résulte, puisque celui qui offre reçoit de

[1] Matth., XXVI, 26. — [2] Malach., I, 10, 11.

la gloire de son offrande, quand elle est reçue avec plaisir. (Saint Irénée, *Contre les hérésies.*)

Excellence du sacrifice de la messe.

Le sacrifice de Jésus-Christ avait été présagé long-temps à l'avance par celui de Melchisédech, dont le nom seul commençait à figurer le divin pontife qu'il représentait; car, que signifie ce nom? Saint Paul l'explique par ces mots : roi de justice, roi de paix. A qui ces caractères conviennent-ils mieux qu'au monarque qui a introduit sur la terre le règne de la justice, et réconcilié le ciel avec la terre? De plus, Melchisédech est marqué comme étant sans père, sans mère, sans généalogie, n'ayant dans sa vie ni commencement ni fin, c'est-à-dire de qui nous ne connaissons ni la naissance ni la mort : image naturelle de Jésus-Christ, où il n'y a ni commencement ni fin, éternel comme Dieu son Père. Melchisédech est le nom, Jésus-Christ la réalité. Mais tout inférieure qu'était la figure à l'original, l'honneur qu'elle avait de le représenter la rend plus excellente que tout ce qu'il y avait dans la Loi, plus grande que le sacrifice lévitique, plus grande qu'Abraham lui-même, puisque le saint patriarche lui rend hommage en allant de son propre mouvement se prosterner à ses pieds, lui porter la dîme de ses dépouilles et recevoir sa bénédiction.

Que le nouveau sacrifice dût être plus excellent que l'ancien, la preuve en est sensible. Si le sacerdoce d'Aaron eût suffi, pourquoi Jésus-Christ serait-il venu après, qui l'a abrogé, et s'est appelé pontife, « selon l'ordre de Melchisédech [1], » et non selon l'ordre d'Aaron? Ainsi que Melchisédech, étranger à la tribu sacerdotale, le pontife nouveau devait être d'une tribu différente de celle de Lévi, bien que Moïse eût affecté à celle-ci la prérogative du sacerdoce. Ce n'est donc point de la tribu de Lévi, ni d'Aaron que sortira Jésus-Christ, mais de la tribu de Juda. Tout est renouvelé, tout est changé, la tribu, la loi et l'alliance. Ce n'est plus l'ordre d'une succession charnelle, ni un ordre de bénédictions temporelles, ni un sacerdoce passager. Roi, il l'était de toute éternité; pontife, il l'est devenu au jour où il s'est revêtu de la chair et a consommé son sacrifice. Jésus-Christ est le prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech, en vertu de la promesse; le prêtre unique, puisqu'il est immortel; et c'est le royaume du ciel qui est la con-

[1] Ps. cix, 4.

quête de son sang. Pontife toujours subsistant à la droite de Dieu son père, il intercède pour nous dans le ciel. Dieu, il nous sauve. Médiateur de la nouvelle alliance, il a scellé de son sang la réconciliation entre Dieu et les hommes. Nous avions été bannis du céleste héritage, et l'arrêt de notre bannissement n'avait pas été levé par la première alliance, figure imparfaite de celle qui devait la remplacer. Et comme celle-là avait été confirmée par le sang que Moïse répandit sur tout le peuple, de même la nouvelle ne pouvait être consacrée que par le sang, mais par un sang purificateur versé pour la rémission des péchés, et bien autrement efficace que celui des victimes anciennes. Celles-ci, elles avaient besoin d'être renouvelées souvent et toujours, parce que les péchés pour qui on les offrait étaient sans cesse renouvelés, ce qui prouvait l'impuissance du sacrifice; mais ici le sacrifice n'a été effacé qu'une fois, et l'a été pour l'éternité. Le péché n'a été vraiment détruit que par le sacrifice de Jésus-Christ; car sa mort l'a rendu impuissant, elle l'a dépouillé de sa force, elle en a fait cesser la tyrannie.

Pourquoi donc, si le sacrifice de Jésus-Christ n'a dû être consommé qu'une fois, pourquoi est-il renouvelé tous les jours par les mains des prêtres? Nous l'offrons en commémoration de sa mort. C'est toujours le même sacrifice, ce n'en est pas un autre; la même victime et non pas plusieurs. Il s'offre bien en des lieux divers, mais c'est le même Jésus-Christ; car il n'y en a pas plusieurs. Partout le même Jésus-Christ, tout entier à la fois dans tous les lieux de l'univers; partout la même chair qui s'immole; donc un seul et même sacrifice. De même que le grand pontife, Jésus-Christ, a offert une fois la victime de propitiation, de même nous l'offrons encore aujourd'hui, parce qu'elle ne saurait être anéantie, immortelle qu'elle est par sa propre essence. Ainsi nous a-t-il été ordonné par ces paroles : « Faites ceci en mémoire de moi [1]. » Ce n'est donc plus, comme au temps de la Loi ancienne, une succession de différentes victimes; c'est une seule et toujours la même, dont nous renouvelons continuellement la mémoire.

Ce n'est donc point par le jeûne, mais par la participation au saint sacrifice, lorsque vous en approchez avec une conscience purifiée, que vous célébrez la Pâque; et avec elle la commémoration de la mort de notre Seigneur, puisque, aux termes de l'Apôtre, célébrer la Pâque, c'est « annoncer la mort de Jésus-Christ. » L'oblation que nous en faisons aujourd'hui, que nous en avons faite

[1] Luc., XXII, 19.

hier, que nous en faisons tous les jours, est de même caractère que celle qui s'est faite samedi. Nulle différence entre l'une et l'autre, toujours également digne de nos hommages, également efficace pour le salut.

Ce que nous appelons la Pâque n'est pas seulement la solennité qui termine le carême. Le carême n'a lieu qu'une fois l'année; la Pâque se célèbre trois et quatre fois la semaine, toutes les fois que nous le voulons. (Saint Chrysostôme[1].)

Sacrifice spirituel dans la nouvelle Loi.

Nous pouvons présenter à Dieu deux espèces d'offrandes, savoir : des dons et des sacrifices; des dons, comme, par exemple, des ouvrages d'or, d'argent, des tissus de pourpre ou de soie; des sacrifices, quand nous lui immolons des victimes, ou que nous lui offrons quelque chose qui est brûlé en son honneur sur l'autel. Dieu n'a besoin ni des uns ni des autres : il est éternel et tout cela est sujet à la corruption. Si donc nous voulons lui offrir des dons et des sacrifices, que ce soient des dons purement spirituels. Le don qui lui sera le plus agréable, c'est l'innocence du cœur; le sacrifice qu'il nous demande, c'est un sacrifice de louanges et de bénédictions. Puisque Dieu est invisible, c'est aussi par des choses invisibles et spirituelles comme lui que nous devons l'honorer.

Il n'y a donc point d'autre religion véritable que celle qui est entièrement établie sur la vertu et la justice. C'est pour cette fin que Dieu nous a créés, comme Trismégiste lui-même, quoique païen, nous l'a enseigné. Dieu n'est jamais mieux glorifié que quand ses louanges sont dans la bouche de l'homme juste. C'est un sacrifice que Dieu ne rejette jamais, quand il est accompagné d'humilité, de crainte, de dévotion : car c'est là ce qui rend l'homme cher à Dieu. S'il lui arrive quelque chose d'heureux, qu'il en rende graces à Dieu; s'il est visité par l'adversité, qu'il l'accepte en esprit de pénitence, et qu'il ne s'imagine pas ne devoir remplir de si saints devoirs que dans l'enceinte du temple; mais qu'il les remplisse chez lui, et jusque dans le lieu de son repos et de sommeil; qu'en un mot, il ait toujours Dieu avec lui dans son cœur, parce qu'il est lui-même le vrai temple de Dieu. S'il sert Dieu avec cette persévérance, il est arrivé à la perfection de la justice; et l'homme qui y est arrivé a obéi aux ordres de Dieu; il a satisfait à la religion, et à

[1] *In eos qui Pascha jejunant.*

sa conscience, et à son devoir; il a rempli le but pour lequel Dieu l'a mis sur la terre. (LACTANCE, *Div. Institut.*, liv. VI.)

Péroraison.

Mais peut-être, mes chers auditeurs, n'êtes-vous pas bien persuadés de la vérité et de la grandeur du divin mystère dont je vous parle; peut-être une infidélité secrète est-elle la source de tant de désordres qui s'y commettent: car il en faut venir au principe. Quand on vous dit que ce sacrifice est le renouvellement de la mort de votre Dieu, et comme la consommation du grand ouvrage de votre salut, peut-être avez-vous peine à le comprendre. Or, sur cela, sans entreprendre de vous convaincre, je n'ai qu'un simple raisonnement à vous opposer, et c'est par là que je finis. Ou vous croyez ce que la foi nous enseigne du sacrifice de notre religion, ou vous ne le croyez pas : quelque parti que vous preniez, vous êtes sans excuse ; car si vous le croyez, si, dis-je, vous croyez que c'est un sacrifice offert au vrai Dieu, et où le vrai Dieu lui-même est offert, je conclus que vous êtes donc, en quelque sorte, plus criminels que les Juifs, plus criminels que tant d'hérétiques dont vous avez en horreur les sacriléges profanations. Il est vrai, les Juifs ont crucifié, comme parle saint Paul, le Seigneur de la gloire : mais, en le crucifiant, ils ne le connaissaient pas ; et s'ils l'eussent connu, dit l'Apôtre, ils n'auraient pas porté sur lui leurs mains parricides : *Si enim cognovissent, numquam Dominum gloriæ crucifixissent* [1]. Il est vrai, les hérétiques ont porté le feu et le fer dans ses temples, pour les détruire ; ils ont souillé ses autels, ils ont brisé ses tabernacles, ils l'ont lui-même foulé aux pieds : mais en cela même, après tout, ils agissaient conséquemment à leur erreur ; au lieu que, par une contradiction insoutenable, fidèles et infidèles tout ensemble, fidèles de créance et de spéculation, infidèles de mœurs et de pratique, vous profanez ce que vous adorez. Que si d'ailleurs c'est absolument la foi qui vous manque, si vous ne croyez pas Jésus-Christ présent dans ce que nous appelons son sacrifice, pourquoi donc y assistez-vous? Que ne levez-vous le masque, et pourquoi vous faites-vous un devoir de célébrer avec nous nos fêtes, et d'obéir à une loi qui, selon vos fausses idées, n'est plus un commandement ni une obligation pour vous? Ah! Chrétiens, à quoi nous réduisez-vous? à douter de votre foi, à souhaiter

[1] Cor., II.

que vous vous retranchiez de la communion des fidèles, que vous vous bannissiez vous-mêmes de nos assemblées, et que vous n'ayez plus de part à nos cérémonies. Que dis-je? non, mes frères, ce n'est point là le souhait que je forme ; j'attends tout un autre fruit de ce discours. Nous irons toujours à la sainte montagne sacrifier au Seigneur; mais ce sera désormais le Seigneur lui-même qui nous y attirera. Nous irons nous prosterner devant lui, nous entretenir avec lui, nous unir à lui. Nous irons lui présenter nos hommages, et il les agréera ; lui offrir nos vœux, et il les écoutera; lui demander ses graces, et il les versera sur nous avec abondance. Nous irons réparer nos scandales passés, édifier l'Église, nous sanctifier nous-mêmes. Nous irons nous laver, nous purifier dans le sang de cette divine hostie, qui doit être pour nous le prix de l'éternité bienheureuse, où vous conduise, etc. (Bourdaloue.)

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE.

EXORDE.

Habemus altare.

Nous avons un autel (*Saint Paul aux Hébreux*, ch. XIII)

Quelle est la nation qui n'ait pas eu ses autels, ses prêtres, ses sacrifices? La religion est si naturelle à l'homme, et le sacrifice si essentiel à la religion, que les annales du monde nous représentent les peuples les plus sauvages prosternés devant quelque divinité, et lui offrant leur encens et des victimes. D'où vient que ce culte extérieur, tout défiguré qu'il était par l'esprit des ténèbres, a néanmoins eu pour lui le consentement de l'univers? c'est que la vérité s'y trouvait à côté du mensonge, et qu'il prenait sa source dans une idée aussi ancienne que le genre humain. Les lumières de la raison découvrirent aux hommes la nécessité de sacrifier à l'auteur de leur être. Cet hommage suprême, rendu au créateur par de faibles mortels, qui tiennent tout de sa main et qui sont devant lui comme s'ils n'étaient pas, fut toujours regardé comme le signe solennel et l'éclatant aveu de sa grandeur et de leur bassesse; et, parce que le maître de l'univers est encore le vengeur des crimes, les hommes se sont hâtés de détourner ses châtimens par des sacrifices, et de racheter leur vie qu'ils méritaient de perdre par la mort des victimes qui étaient substituées aux coupables.

Voilà les principes et la base de toutes les religions qui ont paru tour à tour sur la terre: aucune n'osa s'y montrer sans sacrifice et sans autel, parce que la loi du sacrifice était écrite dans le cœur de l'homme. L'idolâtrie en a abusé, mais elle n'a pu l'abolir. Ce cri de la nature était la voix de son auteur, puisqu'il a été si constant et si universel, puisque Dieu lui-même prescrivit des sacrifices à son peuple, puisque, avant la promulgation de sa loi et dès l'origine du monde, les justes qui marchaient devant lui, et qu'il

honorait de ses communications secrètes, lui avaient dressé des autels et offert des sacrifices : tant il est vrai, conclut l'Ange de l'école, que le sacrifice est inséparable de la religion !

La religion chrétienne s'est élevée sur les ruines de la Synagogue et du paganisme : où est son sacrifice ? car le sacrifice de la croix est passé. Si elle n'en a pas, elle n'est plus, selon la pensée de saint Augustin, qu'un fantôme de religion indigne de fixer sur ses disciples les regards de l'Éternel : mais, graces à l'auteur et au consommateur de notre foi, nous avons un sacrifice prédit dans les jours anciens et accordé dans de plus heureux temps aux enfans de la lumière ; nous avons un autel, dit saint Paul, où nous sacrifions au Dieu vivant et véritable : *Habemus altare.*

Or, mes frères, nos temples et nos autels ne connaissent point d'autre sacrifice que celui de la Messe : le sacrifice de la Messe est donc le lien sacré du commerce établi entre le ciel et la terre, le plus noble exercice de notre culte, l'appui de notre piété, le fondement de nos espérances. N'est-il pas encore le plus illustre monument qui ait pu être érigé à la gloire du Très-Haut, et la source féconde où nous pouvons puiser à pleines mains tous les dons célestes ? Mais, hélas ! que nous sert-il d'être en possession du sacrifice le plus glorieux à Dieu et le plus salutaire aux hommes, si la plupart d'entre nous n'y viennent, ce semble, que pour en avilir la dignité et en dissiper les fruits ? Ressuscitons dans nos cœurs les sentimens respectueux qu'il exige, et ne soyons pas encore ennemis de nous-mêmes pour nous priver des avantages précieux qu'il nous offre. L'excellence et les prérogatives du sacrifice de la Messe le rendent infiniment respectable ; premier point : le mérite et les fruits du sacrifice de la Messe doivent nous le rendre infiniment cher ; second point. En deux mots, le sacrifice de la Messe est la plus grande merveille et le plus riche trésor de notre religion : avec quel respect devons-nous donc y assister, avec quel empressement devons-nous donc en profiter ! *Ave, Maria.* (L'abbé Richard, *Sur la Messe.*)

L'excellence et les prérogatives du sacrifice de la Messe le rendent infiniment respectable.

Le sacrifice est un acte auguste de religion, où la Divinité paraît dans tout l'éclat de sa gloire, au milieu de l'encens et des hommages de ses créatures humiliées et anéanties à ses pieds, lui faisant l'aveu solennel de leur soumission et de leur dépendance, empruntant la

voix et les dispositions de la victime qu'elles immolent, pour faire monter leurs vœux jusqu'à son trône et en attirer un regard favorable; honorant ainsi ses perfections infinies par le culte suprême qu'elle exige et qu'elle ne partage avec aucun être créé. Cette idée seule du sacrifice ne porte-t-elle pas dans l'ame un sentiment de respect et de vénération? sentiment si légitime et dont le Seigneur est si jaloux qu'il n'oublia rien pour l'inspirer à son peuple dans les solennités d'une loi bien inférieure à la nôtre : ne l'exige-t-il pas de nous à plus forte raison dans la célébration de nos saints mystères? N'en doutons pas : la Messe est l'assemblage et le centre de tout ce qu'une religion descendue du ciel a de plus vénérable et de plus sacré. Je développerai la pensée d'un Père de l'Église, qui l'appelle avec autant de vérité que d'énergie un sacrifice plein de Dieu : *Sacrificium Deo plenum.* Pourquoi? écoutez-le : parce que c'est un Dieu qui en est l'auteur, un Dieu qui en est le prêtre, un Dieu qui en est la victime, un Dieu qui y opère, en s'immolant, les plus étonnantes merveilles. Seigneur, soutenez nos esprits éblouis de tant de lumière et de majesté; laissez-nous contempler d'un œil respectueux les beautés ineffables du sacrifice de vos autels; et sans doute, tant qu'il restera dans nos ames quelque sentiment de foi et de piété, il devra trouver en nous d'humbles et fervens adorateurs.

Et d'abord, mes frères, remontons à l'origine de la Messe. représentez-vous cette nuit à jamais mémorable qui ouvrit au Fils de Dieu la carrière de sa passion, et fut illustrée par un gage éclatant de son amour, qui en était comme le prélude. Il est de la foi que, lorsque Jésus-Christ dit à ses Apôtres, dans la dernière cène : Ceci est mon corps, ceci est mon sang; recevez l'un et l'autre de la main de votre Dieu, qui va mourir pour vous; et, en qualité de mes ministres, offrez l'un et l'autre à mon Père, en mémoire de moi; il institua la Messe, et voulut qu'elle fût le sacrifice unique et perpétuel d'une religion destinée à porter la gloire de Dieu à son comble. Moïse n'avait laissé à son peuple que des sacrifices établis par le ministère d'un Ange qui parlait au nom du Seigneur; celui des Chrétiens leur a été transmis par le testament d'un Homme-Dieu dont il est l'ouvrage.

Et s'il fallait vous rendre plus sensible encore l'établissement divin de ce grand mystère de notre foi, je vous le montrerais signalant tous les temps de la loi de grace : vous verriez ce dépôt sacré, confié par Jésus-Christ à ses Apôtres et à leurs successeurs, jeter le plus vif éclat dans les beaux jours de l'Église naissante.

Saint André en rend graces au ciel, en fait gloire à l'aspect des tyrans, et s'écrie, en volant au martyre, que chaque jour le vit immoler l'Agneau sans tache. Vous verriez dans les plus violentes tempêtes des persécutions, des lieux obscurs et cachés, servir d'asile à la piété fugitive et aux divins mystères. Combien de fois une lumière céleste éclaira-t-elle les prières et les cantiques des fervens Chrétiens rassemblés dans les catacombes où ils offraient la victime sainte et se nourrissaient de sa chair adorable ! Quand les princes du siècle baissèrent la tête sous le joug de l'Évangile et que la croix de Jésus-Christ brilla sur le diadème des empereurs, vous eussiez vu des temples magnifiques s'élever de toute part, la religion rentrer dans ses droits et paraître au grand jour, et le sacrifice de la Messe célébré avec plus de pompe et de solennité, continuer d'être l'ame et la base du culte divin. Je vous aurais fait entendre une foule de témoins empressés de lui rendre hommage. Les oracles des conciles, les écrits des saints Pères en relèvent l'excellence, en attestent la perpétuité : toute la tradition élève la voix en sa faveur; et, si Luther voulut ravir à la Messe la gloire de son institution divine, tous les foudres de l'Église, lancés sur ce vil apostat, dissipèrent les nuages qu'il s'efforçait de répandre sur une vérité si lumineuse et déjà si ancienne dans l'esprit des fidèles : mais je parle moi-même à des fidèles convaincus de cette grande vérité. Or, un simple regard sur l'origine et la durée du sacrifice de la Messe ne devrait-il pas suffire, mes frères, pour vous pénétrer de respect au pied des autels où vous le retrouvez encore avec tout son prix et toute sa grandeur? Eh ! pourquoi ne vous dites-vous pas à vous-mêmes, lorsque vous entrez dans le lieu saint : Je vais donc assister à ce grand sacrifice, sorti du sein de Jésus-Christ, qui était venu créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre, substitué à tous les sacrifices anciens qui l'annonçaient et qui disparurent en sa présence comme des ombres devant la lumière du soleil, célébré avec tant de dignité par les fondateurs de la religion aux yeux de leurs fervens disciples? Combien de siècles se sont prosternés devant lui! il les a traversés majestueusement, s'avançant jusqu'à nous par les mains de tant de pasteurs vénérables et de saints pontifes, dont la succession non interrompue forme dans l'Église une chaîne si brillante et si longue, qui portaient à l'autel une foi si vive et une piété si ardente, qui arrosaient si souvent de leurs larmes les sacrés mystères, qui les honoraient également par la profondeur de leurs hommages et par l'éclat de leur sainteté. Mes yeux vont voir le grand objet de leur vénération,

ce don précieux que le Sauveur du monde laissa, avant de monter au Calvaire, à des enfans pour qui sa tendresse allait lui coûter la vie. Hélas! quels droits n'a-t-il pas sur un cœur religieux et sensible!

Droits d'autant plus respectables, mes frères, qu'il n'est pas jusqu'à l'extérieur de la Messe qui ne porte l'empreinte du doigt de Dieu. Si Jésus-Christ en a institué le fond, l'Esprit saint en a dicté l'appareil, les prières, les cérémonies. Ils furent connus et révérés dans les siècles les plus purs du christianisme ces dehors mystérieux qui couvrent le sacrifice redoutable et nous empêchent d'être accablés sous le poids de sa gloire; leur auguste simplicité renferme une vertu secrète qui s'est fait sentir à des païens et qui prête à des Chrétiens attentifs les ailes de la piété pour élever leur esprit et leur cœur jusqu'au ciel; de sorte que, selon le concile de Trente, il semble que la sagesse divine ait voulu environner le chef-d'œuvre de la loi de grace d'un assemblage de circonstances et d'actions les plus propres à en soutenir les prérogatives et à nous en faire recueillir les fruits.

Mais commençons à entrer dans ses adorables profondeurs. Levons le voile sous lequel est caché le Saint des saints, offrant avec nous le sacrifice qu'il institua lui-même. O vous qui y assistez, si Jésus-Christ s'y rendait tout à coup visible, et déployait à vos regards la dignité infinie du grand-prêtre de la nouvelle alliance, quelle respectueuse frayeur vous prosternerait à ses pieds! prosternez-vous donc : c'est lui qui offre les dons sacrés : *Idem nunc offerens qui se tunc obtulit;* et, s'il se dérobe à vos sens, un garant plus sûr qu'eux, la foi, vous le montre. Oui, c'est peu qu'au sein de sa gloire Jésus-Christ exerce les fonctions de son sacerdoce, et que toujours vivant pour intercéder en notre faveur, dit saint Paul, il présente toujours à son Père, et les mérites de sa mort, et les vœux de son Église : pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech, il renouvelle encore, dans nos temples, sous les apparences du pain et du vin, l'oblation de son corps et de son sang; et c'est Jésus-Christ qui préside à notre sacrifice, Jésus-Christ qui l'anime de son Esprit et le couvre de sa vertu, Jésus-Christ qui, étendant invisiblement son bras sur l'autel, dit saint Chrysostôme, change et sanctifie les dons eucharistiques; Jésus-Christ qui, caché sous la personne de son ministre, lève avec lui des mains suppliantes, et, adorateur égal à Dieu, fait servir sans cesse à son culte et à nos besoins le sacerdoce dont il possède la plénitude e la source : *Idem nunc offerens, sacerdotum ministerio qui se tunc obtulit.*

O foi divine, répandez vos plus vives elartés sur le sacrifice des Chrétiens, et découvrez-leur un des plus beaux speetacles de leur religion : un Dieu prêtre, un pontife immortel, plus pur et plus élevé que les cieux, qui mêle ses adorations aux nôtres, et, à ne considérer que les siennes, offre à l'Être souverain le tribut d'une gloire sans mélange et sans bornes ; un ministre marqué d'un sceau céleste, qui le représente à l'autel, qui l'approche, lui parle sur cette montagne sainte, et s'enfonee seul avec lui dans l'obscurité majestueuse qui eouvre les mystères saerés ; des fidèles rassemblés autour du sanctuaire, revêtus eux-mêmes d'un saeerdoce royal, dit le prinee des Apôtres, et par la grace du baptême unis au souverain saerificateur, eomme des membres à leur chef ; le tout-puissant assis sur les ehérubins dans une lumière inaeeessible, qui voit sous les symboles mystiques son Fils, l'image de sa substanee, lui présenter à la tête de la sainte eité l'holocauste parfait, et relever, par les splendeurs de sa divinité, l'eneens et les vœux qu'il fait monter jusqu'au pied de son trône ; ô grandeur du sacrifiee de la messe ! à ces traits, qui n'en sont pourtant qu'une faible peinture, reconnaissez, mes frères, combien il est digne de vos plus respeetueux hommages.

Si la majesté de eelui qui l'offre le eouronne d'un éelat divin, le privilége de l'offrir avee lui ne doit-il pas vous pénétrer d'une sainte et religieuse horreur? le défaut de respeet et d'attention ne serait-il pas alors un crime? Oui, sans doute : vous insulteriez à l'amour de Jésus-Christ, qui prie pour vous avee des gémissemens ineffables, et qui vous charge de présenter sous ses auspiees le prix de votre rédemption et le gage de votre dépendanee; vous le foreeriez de lancer sur vous des regards d'indignation, et de venger le mépris de son saeerdoce et de sa présenee, en vous retranehant du eorps de ses élus comme des profanes et des anathèmes. Assoeiés à ee prêtre invisible avee qui nous ne devons faire qu'un même esprit, un même cœur, un même saerifiee, ah ! e'est dans ces momens préeieux qu'il faut vous efforeer de retraeer au dedans de vous-mêmes les dispositions des bienheureux dans le eiel, lorsque, abîmés de respeet et enflammés d'amour, ils offrent par Jésus-Christ, leur pontife eomme le nôtre, le saerifice de louanges au Roi immortel des siècles.

Et le ministre de l'autel eroit-il être encore sur la terre, lorsqu'autour de lui tout est eéleste, tout est divin? Se peut-il qu'il ne soit pas absorbé dans la sublimité des fonetions qu'il exerce? les plus brillans séraphins en sont jaloux; qu'il ne porte pas gravée

sur son front la terreur du mystère qu'il offre? l'univers l'adore en tremblant; qu'admis enfin dans un commerce si intime avec Jésus-Christ, il n'en remporte pas une nouvelle ferveur et une vertu plus éclatante, comme autrefois Moïse, au sortir de son entretien avec Dieu, descendit de la montagne avec un visage rayonnant de lumière? Seigneur Jésus, la gloire d'un sacrifice dont vous êtes le prêtre n'emprunte aucun lustre de la sainteté de ceux qui vous y représentent: quelle haute sainteté néanmoins vous exigez d'eux pour mettre quelque proportion entre leur ministère et leur vie! Peuvent-ils penser, sans vous conjurer avec larmes de venir à leur secours, qu'ils ne devraient traiter les choses saintes, dit un docteur de votre Église, qu'avec un cœur et des mains plus pures que les rayons du soleil; que le degré de grace et de justice nécessaire au fidèle qui va s'asseoir à votre table ne leur suffit pas pour pénétrer dans le secret de votre sanctuaire; qu'ils doivent y porter des dispositions plus parfaites, une piété plus éclairée, une charité plus ardente, une humilité plus profonde, un recueillement plus inviolable, une pureté presque angélique pour soutenir le redoutable honneur de sacrifier avec vous l'hostie sans tache, de se nourrir ensuite de sa chair et s'enivrer de son sang?

Car telle est, Chrétiens, la hauteur et la dignité de nos saints mystères, que Jésus-Christ, qui y est le principal sacrificateur, y fournit encore lui-même la matière du sacrifice. Quand il n'y présenterait à Dieu qu'une hostie grossière et imparfaite, la main qui l'offrirait pour nous et avec nous, donnerait un prix infini à notre culte. Qu'est-il donc? quel accroissement de gloire et de splendeur fait rejaillir sur la Messe la victime qui y est immolée? Elle est le centre où tendent et aboutissent toutes nos cérémonies saintes; et que ce nouveau rapport les rend respectables! A travers leur appareil mystérieux, quel objet se rend visible à l'œil de la foi! O ciel! quelle victime! le Pontife éternel de nos ames, un océan immense de justice, de sagesse, de grandeur et de majesté; le Fils de Dieu revêtu de la nature humaine, éclipsé, humilié, anéanti devant le Père céleste, et, au milieu des profonds hommages qu'il lui rend, attendant le glaive qui va l'immoler à la gloire de son nom et au salut du monde!

Une tempête de feu ne règne point autour du sanctuaire, et l'hostie divine n'y paraît pas au milieu des éclairs et des foudres: *Non accessistis ad tractabilem montem, et ignem, et procellam.* Non, mes frères; mais suivons la pensée du grand Apôtre, qui convient si bien au sacrifice de la nouvelle alliance. Qu'était-ce que

le mont Sinaï; quand, du haut de son sommet enflammé, partait cette voix accompagnée du tonnerre, qui glaçait de crainte les Israélites et leur saint conducteur? une ombre de ce qui se passe à l'autel, où, pour me servir des expressions de saint Paul, nous sommes admis dans la cité du Dieu vivant, présentés devant le souverain Juge, devenu notre médiateur et notre victime: unis aux justes déjà glorifiés qui joignent leurs vœux à nos prières; associés aux esprits célestes dont le cantique immortel a fait retentir les voûtes sacrées et préparé les voies à l'Agneau dominateur du monde; tout couverts de son sang qui parle en notre faveur avec plus d'éloquence et d'empire que n'eussent fait toutes les victimes immolées sur les autels de Jacob. Le Tout-Puissant a dit : Je veux être honoré par le sacrifice; j'en fais l'apanage de ma divinité et un des premiers devoirs de mes créatures; et voilà que, rassemblés dans sa maison sainte, nous lui offrons l'holocauste seul digne de sa grandeur. Quelle merveille s'est opérée dans la plénitude des temps, et subsistera jusqu'à la consommation des siècles! Des ruines de l'ancienne Sion est sortie une nouvelle Jérusalem toute brillante de clartés : elle a son front dans les cieux, et son sacrifice est sa couronne. Sa victime est le Fils du Très-Haut, ses enfans sont les disciples d'un culte pur et parfait; une lumière toute céleste les éclaire, les investit, et la terre est une image du ciel : *Non accessistis ad tractabilem montem, et ignem, et procellam; sed ad civitatem Dei viventis, et Ecclesiam primitivorum, et mediatorem Jesum; et sanguinis aspersionem.*

Grand et magnifique spectacle que nous offre le sacrifice de nos autels, qui épuiserait seul l'admiration de toutes les intelligences créées, et qui lance de toutes parts ces traits de feu qui pénètrent, qui enflamment, qui transportent la piété la plus froide et la plus languissante! Qui peut le voir d'un œil indifférent ou lui refuser toute l'attention dont il est capable, si ce n'est le Chrétien enseveli dans les ombres de la mort? Quelle foule de sentimens religieux il doit faire naître dans nos cœurs! et si l'esprit du sacrifice est de nous humilier devant le souverain Maître à qui nous sacrifions, autant que cet humble respect est d'une obligation étroite et indispensable, autant, ce me semble, il doit nous être naturel et facile; car alors, mes frères, où êtes-vous? où pensez-vous être?

Un Dieu qui s'immole à un Dieu! Ah! vous êtes tout environnés de la gloire du Très-Haut qui se manifeste dans l'enceinte de nos temples, avec plus de pompe et de magnificence que dans la voûte éclatante des cieux. Ce vaste univers n'est, aux yeux de cette

majesté suprême, qu'un atome presque imperceptible, qu'un faible essai de sa puissance, et l'honneur qu'il reçoit de toutes ses créatures participe à la bassesse de leur être. Mais le Verbe, par qui tout a été fait, et que le ciel, la terre et les enfers révèrent à genoux, prosterné devant son trône, offert en sacrifice sur son autel, immolé solennellement à la souveraineté de son empire, voilà le triomphe de sa grandeur. Et lorsque son bras, perçant le nuage qui le couvre, sème la terreur et l'épouvante dans la nature, bouleverse les royaumes et les nations, éteint la clarté des astres et précipite les dieux de la terre dans la nuit du tombeau, il me paraît moins grand qu'au sacrifice de la Messe qui nous dévoile toute l'étendue de ses perfections infinies. Faut-il vous dire d'humilier vos fronts et de mettre votre ame tout entière à ses pieds? craignez d'allumer son courroux en lui payant le tribut de votre dépendance. L'abaissement prodigieux du Fils unique, égal à son Père, confond et foudroie l'orgueil des serviteurs inutiles, leur apprend à descendre par devoir plus bas qu'il ne descend lui-même par amour, et à ne pas se lasser de redire : Que le Dieu des armées est grand! que le Dieu des vertus est saint! lui seul est digne de notre encens et de nos hommages.

Un Dieu qui s'immole à un Dieu! que les Anges assistent au sacrifice du Dieu qu'ils adorent, qu'ils y forment sa cour, et relèvent ses humiliations par leurs respects, je le crois avec les plus grands docteurs de l'Église ; plus d'une fois, dans la célébration des divins mystères, ces esprits bienheureux se sont laissés voir à des ames pures. Et certes, des emplois moins glorieux les occupent ici-bas que celui d'accompagner le Saint des saints, et de lui rendre dans son sacrifice ce que sa miséricorde ôte pour nous à sa majesté. Paraissez donc, sublimes intelligences, et apprenez à de faibles humains à partager vos profondes adorations, vos brûlans transports. Mais que dis-je? le Chrétien attentif les voit, à la faveur des lumières de sa foi, se couvrir de leurs ailes autour de l'Agneau sans tache; il voit les cieux ouverts sur l'autel, et la Divinité qui y réside corporellement. Ébloui de l'éclat de sa présence et de sa gloire, sous les yeux de cette ineffable sainteté qui lit jusqu'au fond de son ame et en réprouve les plus légères souillures, il se cache et s'abîme dans son néant; il s'écrie : Seigneur, détournez vos regards de mes iniquités. Une douce confiance renaît dans son cœur : cet excès de charité, dont les feux environnent le législateur de l'amour et qui en fait la victime de son salut, le rassure et l'attendrit; et par quels sentimens d'une piété vive et enflammée ne

s'efforce-t-il pas d'y répondre ! Est-ce ainsi que vous honorez ce mystère auguste qui nous trouvera toujours au dessous de ce que nous lui devons, et que ne pouvaient honorer assez, au gré de leur ferveur, les fidèles de la primitive Église ? Hélas ! dans ces siècles tant vantés et si dignes de l'être, quelle était la gloire du Dieu qui s'immole au milieu de nous, lorsqu'il voyait des mortels, dignes de se mêler parmi ses Anges, retracer dans son temple le recueillement, la dignité, les vertus et les saintes ardeurs de l'Église du ciel !

Un Dieu qui s'immole à un Dieu ! le sacrifice de la Messe est donc le renouvellement et la continuation de celui de la croix : dans l'un et dans l'autre, c'est la même victime. Cette grande victime, qui épuisa sur elle tous les traits de la colère céleste pour en garantir un monde coupable, est encore offerte et sacrifiée sous vos yeux, et l'autel vaut le Calvaire ; et le silence de nos mystères saints ne devrait être interrompu que par des gémissemens et des sanglots ; et votre cœur ne vous dit-il pas comment vous devez assister à la mort, et célébrer, selon l'expression d'un Père, les funérailles de votre Dieu ? Le mystère de sa croix, qui est la source de notre bonheur, est aussi le plus cher à son amour : combien doit-il l'être à votre reconnaissance ! Il a voulu qu'un monument durable en perpétuât le souvenir et même le spectacle dans son Église : tout l'extérieur de la Messe vous retrace l'idée de sa passion ; tout y est l'histoire de ses ignominies et de ses douleurs. Et c'est pour vous qu'il prie, qu'il gémit sous ces sombres voiles, qu'il s'offre à son Père, qu'il lui montre ses plaies, qu'il fait parler son sang, qu'il va s'immoler encore par les mains de son ministre. Ne demandez pas à traverser les mers pour aller pleurer sur la montagne sainte qui reçut ses derniers soupirs ; vous le voyez sur l'autel renouveler l'ouvrage de votre rédemption. Les mêmes sentimens que vous eussiez donnés à sa mort sanglante, qui couvrit la nature de deuil, vous les devez à sa mort mystique qui vous en rappelle la réalité, qui vous en présente les fruits. Contemplez, adorez cette victime mourante ; et si vous portez un cœur noble et sensible, votre cœur, à cette vue, ne devrait plus s'exprimer que par des larmes.

Ici, mes frères, quelles innombrables merveilles achèvent de vous donner la plus haute idée du sacrifice de la Messe ! et quel objet plus digne de notre culte qu'un Dieu qui déploie toute la puissance de son bras pour accomplir les desseins de son amour ? Le sacrifice de la loi nouvelle renferme dans sa courte durée des prodiges aussi étonnans que ceux qui ont illustré les temps les plus fameux de l'ancienne loi, que ceux que Jésus-Christ opéra dans le

cours de sa vie, et au moment de sa mort, que ceux mêmes de la création. La parole du Tout-Puissant fit sortir du néant tous les êtres semés dans l'univers; sa parole, non moins efficace dans la bouche d'un mortel, a fait rentrer dans le néant des êtres créés et mis à leur place le corps d'un Homme-Dieu, en lui donnant une vie qui est un tissu de miracles. Jésus-Christ est dans le ciel et sur la terre; il est offert en même temps dans toute l'étendue de l'Église par les mains d'un million de sacrificateurs; il se multiplie sans cesser d'être un; il se partage sans être divisé. Que dirai-je? La réalité de sa présence et de son sacrifice sur nos autels réunit une foule de circonstances merveilleuses, dont on instruisit vos premières années et qui font que la Messe est tout à la fois et le théâtre le plus majestueux de la Toute-Puissance divine, et un abîme impénétrable à toute l'intelligence humaine.

Mais nous savons que Dieu ne serait point ce qu'il est, s'il n'était pas incompréhensible, et que, plus ce mystère révolte notre esprit et nos sens, plus il est vrai qu'il n'y a qu'un Dieu qui ait pu le proposer aux hommes, et, du fond de cette obscurité sacrée qui le dérobe à des yeux mortels, forcer la croyance et l'hommage de tant de siècles, et amener à ses pieds les plus grands génies.

Et c'est au milieu de ces prodiges inconcevables, et sur les débris de la nature, que Jésus-Christ immole la plus noble des vies. Déjà, sous ces voiles mystérieux qui retracent une image sensible de la séparation de son corps et de son sang, il est sans action, sans mouvement dans un état de mort, et il consomme son sacrifice par la destruction de cette vie sacramentelle et miraculeuse qui le met entre les mains de son ministre. Ministre saint, votre cœur est l'autel où la victime est détruite avec les symboles extérieurs qui la couvrent, et rien ne manque à l'holocauste de la loi de grace!

Sentimens respectueux qu'inspire et commande ce chef-d'œuvre du Très-Haut, ne vous réveillerez-vous pas dans nos cœurs? et la plus grande action du christianisme n'obtiendra-t-elle pas tout le recueillement et toute la ferveur du culte des Chrétiens? Bannir de son esprit les vaines pensées de la terre, perdre de vue toutes les créatures, être comme transporté dans une région supérieure que Dieu remplit de l'éclat de sa grandeur suprême, ne voir que l'Éternel à qui l'on sacrifie sa victime sainte qu'on lui offre, et cet assemblage de merveilles que présente le sanctuaire; craindre de porter la plus légère atteinte au respect qu'elles exigent, y mêler l'amour et la confiance qu'elles méritent, ne connaître d'autre situa-

tion que le profond abaissement d'une ame qui prie et adore; s'efforcer, du moins, d'entrer dans ces dispositions, et implorer le secours de la grace; ce n'est point là, mes frères, un raffinement de dévotion, c'est un devoir qu'impose à tout fidèle la majesté du sacrifice auquel il assiste; c'est le cri du cœur, quand la foi tire les rideaux qui couvrent l'intérieur auguste des saints mystères.

Et quelles épaisses ténèbres vous environnent, ou dans quel fatal endurcissement êtes-vous tombé, vous qui y assistez sans émotion, sans intérêt, tout occupé des choses d'ici-bas? Eh quoi! l'action sainte de la messe vous montre tout ce que l'Église de Jésus-Christ a de plus respectable et de plus sacré, ce que le Calvaire eut de plus précieux, de plus touchant, ce que le ciel a de plus adorable; et vous n'êtes pas saisi de respect, livré à l'adoration, pénétré de reconnaissance, abîmé dans la prière? et votre imagination sans frein se promène au gré de ses caprices sur mille idées profanes! et vos yeux errans cherchent des objets qui amusent votre oisiveté, qui charment votre ennui! et vous osez peut-être étaler l'immodestie et le scandale à la face des autels du Dieu vivant; et si le sacrifice de Jésus-Christ, dévoilé en ce moment à vos regards, n'opère aucun changement dans votre cœur, et n'y fait pas succéder à une froide et injurieuse indifférence la piété la plus attentive et la plus respectueuse, c'en est donc fait, tout principe de religion est éteint, anéanti dans votre ame! Du milieu des nations infidèles s'élève une voix terrible qui vous dit que, quand l'homme sacrifie au Dieu qu'il adore, la nature sait le rendre religieux; qu'elle apprit aux païens à l'être en offrant leur encens et des victimes à de vaines idoles; que leur culte insensé ne les vit jamais s'écarter d'un respect qui allait jusqu'à la superstition; qu'un d'entre eux laissa même un charbon dévorer sa main immobile, de peur qu'un mouvement irrégulier ne troublât l'ordre du sacrifice, et qu'au sacrifice de votre Dieu, si vous n'êtes pas Chrétien, vous avez cessé d'être homme. Rougissez et tremblez d'avoir besoin qu'on aille vous chercher de tristes modèles parmi les esclaves de l'erreur et du mensonge, et de voir sortir votre condamnation du sein même du paganisme.

Et vous, grand Dieu! Dieu jaloux de votre gloire, qui vengeâtes autrefois avec tant de sévérité l'honneur de vos autels, ah! de quel œil d'indignation voyez-vous les audacieux profanateurs du plus grand des sacrifices! Vous ne les frappez pas de mort, vous laissez reposer votre tonnerre, vous gardez un profond silence, hélas! et je lis dans vos Écritures que ce silence est le signal d'une vengeance

certaine et le dernier sceau de votre malédiction. Vous les laissez combler la mesure de leurs crimes; vous voulez en faire des exemples de votre longanimité et de votre patience, avant qu'ils soient les victimes de votre colère et de votre justice, et que, réunis aux Coré, aux Dathan, aux Abiron, ils expient avec eux leurs sacriléges insultes dans les gouffres enflammés de l'Enfer. (L'abbé Richard.)

Le mérite et les fruits du sacrifice de la Messe doivent nous le rendre infiniment cher.

Quel œil attentif et éclairé ne découvre pas, dans le sacrifice de la Messe un gage infiniment précieux de l'amour de Jésus-Christ et de sa libéralité envers son Église? Y assiste-t-on avec les dispositions religieuses qu'il demande, que d'avantages précieux on en retire, et que les momens qu'on lui consacre sont utilement employés! Nous y trouvons l'accomplissement parfait d'un de nos plus essentiels devoirs, le paiement de tous les bienfaits que nous recevons du ciel, l'abolition de tous nos crimes, une ressource pour tous nos besoins. Voyez à combien de titres il sollicite notre assiduité et doit être cher à nos cœurs.

Vous le savez, parmi les divers exercices du culte divin, le sacrifice est celui qui tient le premier rang, et il en est l'acte le plus indispensable, parce que c'est là que nous reconnaissons le Seigneur pour notre Dieu, en lui rendant un honneur qui n'appartient qu'à lui. Nous honorons les saints qu'il a revêtus de sa gloire, mais la religion frémirait de les voir partager avec lui l'honneur du sacrifice; il est réservé au Très-Haut : il faut qu'une victime immolée à sa grandeur suprême atteste qu'il est le maître de nos jours, l'arbitre de nos destinées, que nous ne sommes devant lui que cendre et poussière, et que l'Éternel est seul celui qui est. Voilà le culte et les honneurs qu'il exige, et inutilement accumulerions-nous toutes les autres pratiques de piété, si ce devoir envers le Créateur était négligé et mis en oubli.

Temples de l'Église chrétienne, n'est-ce pas dans votre enceinte qu'il est donné de porter au plus haut point de perfection l'accomplissement de ce devoir sacré, et d'honorer le Dieu souverain comme il mérite de l'être? Que Jérusalem, où son nom était connu et si fort exalté au dessus des dieux des nations, lui ait offert si long-temps ces pompeux sacrifices dont un Ange avait tracé les cérémonies, que les siècles fervens du christianisme lui aient donné des millions de martyrs qui aimèrent mieux périr dans les

tourmens que d'abandonner sa loi sainte; que la terre entière soit comme un vaste autel où tous les humains se dévouent et s'immolent à sa gloire, que ces esprits célestes, qui ne sont que lumière et qu'amour, s'abîment de respect à ses pieds, et que leurs adorations profondes, leurs longs ravissemens, leurs sublimes cantiques célèbrent à jamais ses grandeurs, la foi m'apprend que tous ces actes de religion, que cent autres, plus parfaits encore et multipliés à l'infini, s'éclipsent, disparaissent devant le sacrifice de Jésus-Christ sur nos autels, qu'il est le comble des honneurs de la Divinité, et lui procure un poids inappréciable de gloire.

Or, quand j'y assiste, cette gloire est dans mes mains; je l'offre à Dieu, et Dieu m'en tient compte; comment cela? Au milieu des mystères saints, à la vue de l'Agneau sans tache qui repose sur l'autel, tandis que Jésus-Christ, humilié, anéanti devant son Père, prêche et inspire l'abaissement à de viles créatures, saisi d'une religieuse terreur, je m'abaisse et me perds dans mon néant devant le Dieu que j'adore; je lui fais l'aveu respectueux de ma dépendance. Prêt à l'honorer par le sacrifice de ma vie, je lui présente une victime plus digne de ses regards: c'est un Homme-Dieu immolé à la souveraineté de son être, qui fait, pour ainsi dire, les frais du culte que je lui rends. Si l'humaine faiblesse y mêle quelques défauts, ils sont rachetés et couverts par les mérites de son Fils. Jésus-Christ à l'autel me porte dans son cœur, il unit mes vœux aux siens, ses adorations sont les miennes: membre de son corps mystique, associé même à son sacerdoce, c'est sous ses auspices et de concert avec lui que j'exalte le nom du Dieu vivant, que je lui paie un tribut qui porte, d'un côté, les caractères les plus éclatans de sa grandeur, et, de l'autre, les marques authentiques de ma bassesse; que je lui rends, en un mot, ce culte parfait qui devait être le fruit et le sceau de la nouvelle alliance. Ah! mes frères, il nous fallait quelque sacrifice où nous rendissions à Dieu l'honneur suprême qui lui est dû. Si nous n'avions à lui offrir, sur des autels teints du sang grossier des animaux, que des figures vides, incapables de lui plaire, embarrassées d'une infinité d'observances pénibles et infructueuses, nous serions à plaindre, il nous traiterait en esclaves. Mais sentons notre bonheur et sachons en jouir: nés sous une loi de grace et d'amour, nous en goûtons un des plus doux fruits dans ce sacrifice qui renferme et surpasse la vertu de tous les autres, où se réunissent, comme dans leur centre, toute la gloire du Créateur et toute la sublimité de notre religion; où tout respire la

paix, tout intéresse le cœur; où nous allons remplir un devoir primitif et indispensable, mais si consolant et si facile. C'est la première démarche de la piété chrétienne, et elle nous élève tout d'un coup à la perfection du culte divin : Dieu voit en nous alors de dignes adorateurs, et, à ce seul titre, combien ce grand mystère de notre foi doit-il nous être cher !

L'empressement à y assister ne tient-il pas au fond même du christianisme et à la destination de l'homme ? l'homme, le Chrétien n'est-il pas destiné à glorifier Dieu sur la terre avant de le posséder dans le ciel? et si cette fin sublime n'est pas entièrement bannie de notre esprit et de notre cœur, quelle estime, quelle affection doit-elle y mettre pour cette œuvre ineffable qui s'opère au milieu de nous et nous offre un moyen si aisé d'honorer le Seigneur d'une manière digne de lui, de lui restituer la gloire que lui dérobent, dans le détail de notre vie, tant d'actions dont il n'est pas l'objet et le terme!

Oui, donnez-moi une ame vraiment chrétienne, je la verrai voler avec une joie sainte à la célébration des divins mystères, y assister avec une assiduité d'autant plus constante qu'elle en trouve sans cesse les raisons dans son cœur et dans ses œuvres. Dans son cœur : est-il une satisfaction plus douce pour un cœur qui aime Dieu, que de lui offrir un don qui lui plaise et lui rendre un honneur qu'il daigne agréer? Dès que le zèle pour sa gloire, inséparable de notre salut, préside à nos sentimens et à nos démarches, quel vif intérêt doit nous conduire à l'auguste sacrifice qui en est l'intarissable source et où elle comble nos désirs ! Dans ses œuvres : hélas ! tant d'imperfections se glissent à la suite de la nature dans ses œuvres les plus saintes, qu'elle appréhende que Dieu n'en soit moins honoré qu'offensé. En est-il une seule qui puisse soutenir les regards pénétrans et la discussion rigoureuse de celui qui juge les justices? et, d'ailleurs, leur nombre l'emporte-t-il dans la balance sur celui de ses fautes? Elle tourne donc ses yeux vers le sacrifice de la Messe; et avec quelle ardeur y va-t-elle s'approprier le mérite de l'oblation pure pour en faire hommage au souverain Maître, à qui elle s'efforce de plaire; prendre part à cette adoration parfaite et sans bornes que Jésus-Christ rend à son Père et à laquelle il associe ses disciples; fournir, par la ferveur de ses prières, quelques grains d'encens au parfum qui brûle sur l'autel, afin que, s'élevant au plus haut des cieux, il y porte ses vœux, mêlés et confondus avec ceux de la victime; s'enfoncer

dans cet abîme de gloire que recèlent les mystères saints pour y composer une offrande agréable à l'Éternel.

O merveilleuse ressource de notre religion ! L'ame simple, à qui il n'est pas donné de faire de grandes choses pour Dieu, peut, au sortir de l'adorable sacrifice, s'égaler presque à ces ames généreuses et sublimes, dont les actions éclatantes et les vertus héroïques l'ont glorifié à la face de l'univers. Elle peut dire à Dieu : Seigneur, j'ai porté à la Messe un désir immense de vous honorer, et il a été rempli dans toute son étendue. A la préparation de mon cœur s'est joint le prix infini de la victime sainte, qui s'est livrée à moi, que je vous ai offerte comme mon bien propre, qui a relevé, consacré, divinisé mon hommage. Pauvre et misérable de mon fonds, j'ai trouvé un riche supplément à mon indigence ; j'ai plus fait pour votre gloire que si j'eusse eu à vous présenter, et les conquêtes des Apôtres, et les souffrances des martyrs, et les austérités des pénitens, et les ferveurs de tous les justes. Mon Dieu, si je ne puis rien faire qui vos plaise et vous honore davantage, regardez-moi d'un œil propice, et écrivez mon nom dans le livre de vos élus.

L'ignorance d'un mystère qui nous appelle si souvent dans nos temples serait notre honte et tournerait trop à notre préjudice : ne nous lassons donc pas de l'étudier et de percer des yeux de la foi les ténèbres sacrées qui l'environnent. Quand vous assistez, mes frères, au sacrifice de Jésus-Christ, avant que son sang coule invisiblement sur l'autel, vous entendez son ministre élever la voix dans le cours de ses fonctions redoutables et vous avertir de rendre de vives actions de graces au Seigneur votre Dieu comme si la religion vous disait alors : Voyez le souverain dispensateur de tout don excellent, répandant ses bienfaits sur tous les êtres qu'il a créés. Du haut de son trône il a les yeux sans cesse ouverts sur vos besoins ; sa main libérale prévient même vos désirs ; il ne se lasse pas d'ouvrir ses inépuisables trésors pour les verser sur ses enfans ; et, comme il est le principe et la source de tous les biens, le moindre don de la nature, de la fortune, de la grace, est un présent de sa bonté. Mais prenez garde, il est jaloux de ses dons comme de sa gloire ; il veut qu'on en connaisse l'auteur, qu'on en sente le prix, qu'on lui en témoigne sa gratitude. De là, dans l'ancien culte, ce sacrifice eucharistique où tout Israël venait honorer dans le Dieu de ses pères le plus généreux et le plus magnifique des bienfaiteurs. Il fallait aussi au peuple chrétien un sacrifice qui fût l'expression publique de sa reconnaissance envers Dieu : hommage si légitime et si

nécessaire, que c'est singulièrement pour lui que Jésus-Christ a laissé à son Église l'oblation de son corps et de son sang : *Novam corporis et sanguinis sui discipulos oblationem docuit, ne essent infructuosi et ingrati*, dit saint Thomas.

C'est par Jésus-Christ, ajoute-t-il, que descendent sur nous toutes les faveurs du ciel ; c'est par lui que notre reconnaissance les fait remonter durant la Messe jusqu'au trône de Dieu. Ainsi la Messe est encore l'action de graces solennelle de l'Église, et l'action de graces particulière de chaque fidèle qui y assiste. Que fait dans le lieu saint un fidèle animé de l'esprit du sacrifice ? il en consacre quelques momens au souvenir des bienfaits du Seigneur : il ne peut les compter, parce qu'ils sont sans nombre. Sa raison, sa santé, ses biens, son corps, son ame, tout ce qu'il est, tout ce qui l'environne, tout ce qu'il espère, tout ce qu'il doit à un Dieu créateur et rédempteur, tant de traits de la bonté divine s'offrent en foule à son esprit, et lui en retracent une image attendrissante : plus il s'en reconnaît indigne, plus ils réveillent sa sensibilité. Son cœur, enflammé de reconnaissance, se répand en louanges et en bénédictions. Mais, Seigneur, s'écrie-t-il avec saint Augustin, est-ce que les ténèbres peuvent louer la lumière, est-ce à la mort à bénir la vie? vous êtes la lumière, et je ne suis que ténèbres ; vous êtes la vie, et je ne suis que mort : *Tu lux, ego tenebræ; tu vita, ego mors.* Mais un Dieu vous bénit et vous loue avec moi; unies aux siennes, mes actions de graces sont dignes de vous ; et c'est ici qu'une main mortelle vous offre un Dieu qui égale et qui paie tous vos bienfaits. Oui, mes frères, Dieu voyait en nous des débiteurs insolvables ; ses bienfaits sont nos dettes, nos obligations envers lui sont infinies. Mais lui offrons-nous la victime précieuse, tout est acquitté ; tout est payé ; il est content, et nous avons levé un des grands obstacles qui puissent s'opposer à l'effusion continuelle de ses dons sur nous.

Et voilà, mondains, ce que vous regardez peut-être comme une occupation oiseuse et stérile. Vous rougiriez de méconnaître les légers services que vous rendent vos semblables ; et il vous paraît beau d'être ingrats envers votre Dieu ; votre front est encore marqué du sceau de la foi, et le sanctuaire ne vous voit point dans l'assemblée des fidèles. Qu'arrivera-t-il ? ou que Dieu vous traitera comme tant d'autres qu'il a dépouillés, précipités dans la poussière et couverts de confusion, après les avoir comblés de biens, revêtus d'éclat et mis en honneur, ou que vous emploierez à votre ruine ces mêmes faveurs qu'il vous avait départies dans sa miséricorde, et sa justice en punira l'abus par un anathème éternel. Allez donc,

tout couverts de ses bienfaits, désertez ses autels, mais redoutez ses coups. Pour moi, j'irai chaque jour dans son temple remercier le bienfaiteur suprême qui chaque jour m'enrichit de ses dons. Mon cœur m'en impose la loi, il m'est doux de la suivre. L'ingratitude, si odieuse aux hommes, ne l'est pas moins à celui qui marqua ce vice d'un caractère de honte et d'ignominie. L'action de graces, si familière aux saints et si recommandée dans l'Écriture, est une partie du culte religieux; et l'avantage d'un enfant de l'Église qui satisfait au pied de l'autel à cette dette sacrée est de présenter au Seigneur un tribut de reconnaissance proportionné à ses dons et toujours sûr de lui plaire; et, par cet endroit seul, la Messe n'a-t-elle pas des attraits bien puissans pour une ame chrétienne?

Mais elle nous offre encore un asile assuré contre la colère de Dieu. C'est là, mes frères, que, cachés dans les plaies de notre Sauveur, dans les mérites de son sacrifice, nous opposons un bouclier impénétrable à tous les traits de la vengeance céleste. Point de grace, point de pardon pour l'homme pécheur, que parce que Jésus-Christ a payé sur la croix le prix de tous les péchés. Sa mort est la vie des coupables; son sang, versé pour eux, le principe de leur justification; ses satisfactions infinies, le titre de leur réconciliation avec Dieu. Or, la Messe n'est pas une simple image de la passion du Sauveur des hommes; elle en est la continuation, et en distribue les fruits. Elle est, disent les saints docteurs, une seconde rédemption qui renouvelle et perpétue les mérites de la première, qui en a toute la vertu pour l'abolition des péchés; elle est, dit le concile de Trente, un temps de propitiation et de salut. Dieu, touché de l'état où il aperçoit alors l'objet de ses complaisances, brise les traits de son courroux, tend les bras aux pécheurs, leur ouvre le sein de sa miséricorde.

Ah! Chrétiens, durant la scène tragique du Calvaire, et tandis que Jésus-Christ, perdu dans un abîme de douleurs et d'humiliations, réparait tous les outrages faits à la Majesté divine, si ses yeux mourans vous eussent vus prosternés au pied de sa croix, recueillant avec une foi vive et respectueuse quelques gouttes de son sang, et que son dernier soupir eût encore sollicité votre pardon auprès de son père, que n'auriez-vous pas espéré d'une bonté infinie réclamée par un Homme-Dieu, dont la mort expiait les crimes de tous les siècles? Eh bien! le même espoir et la même confiance doivent vous animer au sacrifice de la Messe, parce que la même victime est sur l'autel, et y fait revivre tous les mérites de la croix.

Et, pour vous rendre sensible une vérité si intéressante, suivez un moment ce parallèle. Sur la croix, Jésus-Christ, couvert d'épines, rassasié d'opprobres, pâle, sanglant, épuisé, déchiré, souffrit une mort violente pour nous arracher à l'Enfer et nous ouvrir le ciel: sur l'autel, revêtu des signes de cette mort, et sous cet appareil lugubre, immolé d'une manière mystique et véritable, il offre au Père céleste l'excès de ses ignominies et de ses souffrances, et la dignité de sa personne. Ses supplications, ses gémissemens les font valoir en notre faveur, de sorte que son sang est comme répandu de nouveau. Sur la croix, vous voyez le monde sauvé par un affreux déicide, le Très-Haut vengé et offensé, la guerre mêlée avec la paix, le glaive de la justice étincelant dans la nuit profonde qui couvre le plus grand des crimes, et les cœurs farouches qui le commettent y trouver néanmoins une ressource de salut. Sur l'autel, que voyez-vous? un acte de religion qui honore la Divinité et ne l'outrage pas, qui apaise le ciel sans mettre le comble aux attentats de la terre. Le soleil, dans sa course, ne cesse d'clairer l'auguste sacrifice; rien n'en blesse la sainteté, n'en obcscurcit l'éclat, tout y permet un libre cours à la miséricorde. Sur la croix, le Fils de l'Homme était arrivé au terme de sa douloureuse carrière; il n'avait reçu la vie que pour la perdre, et, en la perdant, il n'avait fait, ce semble, que remplir sa destinée. Sur l'autel, c'est le Fils de Dieu immolé dans l'état de sa gloire; et quel est le pouvoir d'une victime qu'environnent les splendeurs de l'immortalité, et qui fut exaucée dans les jours de sa vie mortelle?

Ainsi le Calvaire a passé dans nos temples, accompagné de tout ce qu'il eut de salutaire aux hommes et heureusement affranchi de ce qu'il présenta d'odieux au Créateur. L'autel de la nouvelle alliance est la montagne sainte où Dieu répand sur les pécheurs les richesses de sa bonté avec la même profusion que si le sang de son Fils coulait encore à grands flots pour les obtenir. La victime chargée des iniquités de tous les coupables les appelle tous au sanctuaire; ce sont leurs crimes mêmes qui leur donnent droit d'assister au sacrifice qui les expie. C'est aux pécheurs surtout à se prosterner autour de l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde.

Or, comment un Chrétien que la foi éclaire encore et qui n'a pas renoncé aux espérances de la vie future, n'irait-il pas avec empressement au sacrifice de sa religion, en se disant à lui-même: J'ai péché; aux iniquités qui ont souillé le cours de ma vie, chaque

jour en ajoute de nouvelles qui sans cesse irritent le souverain Juge? Que de sujets de frayeur, que de réponses de mort s'élèvent du fond de ma conscience! péchés qui suivent nos pas, qui assiègent notre cœur, qui y entrent par tant d'endroits; péchés dont on ne peut rompre les liens qu'avec le secours du ciel et une grace de conversion; qu'il faut effacer de ses larmes et expier par les œuvres de la pénitence; dont le pardon n'est quelquefois qu'apparent, et toujours incertain: péchés, cruels ennemis de l'homme! dans quel état déplorable ils le jettent! quelles épaisses ténèbres ils répandent jusqu'à la mort sur son éternelle destinée! et souvent, à son insu, quel trésor d'indignation ils amassent enfin sur sa tête! Qui ne désirerait d'échapper aux écueils qu'ils sèment autour de nous? qui ne voudrait tarir la source de tant d'alarmes? La religion m'apprend que c'est l'ouvrage de la Messe. Ah! j'irai donc y présenter à mon Dieu le prix de mes péchés! plus ils ont allumé son courroux, plus je dois lui offrir l'hostie de propitiation qui l'apaise. Si j'honore par mes sentimens la pénitence publique de mon Sauveur, si j'y retrace les dispositions du publicain baissant les yeux et se frappant la poitrine, si je conjure le Seigneur de mettre aux pieds de son Christ ses vengeances et ses foudres, non, je ne périrai pas, la victime sainte est ma sauve-garde. Couvert de ses satisfactions et de ses mérites, j'ai des droits sacrés sur le cœur de Dieu, et quand un mur d'airain serait élevé entre lui et moi, la Messe le ferait tomber.

Tel est le langage de la foi; et voici, selon la doctrine de l'Église, par quels traits la miséricorde divine se signale au sacrifice de propitiation. Premièrement, l'ame criminelle qui ne peut se dissimuler l'horreur de son état y trouve un maître indulgent et propice, qui s'attendrit sur son sort, et lui tend la main pour la retirer de l'abîme où elle est plongée: chaînes de l'habitude, aveuglement de l'esprit, endurcissement du cœur, tout cède à l'efficacité du remède divin qu'il applique à ses maux. Les voies de la justification s'aplanissent sous les pas de ce pécheur qui était si éloigné du royaume des cieux, et que l'Enfer attendait: éclairé, pénétré d'un rayon de la grace, il ira bientôt au saint tribunal se décharger du fardeau de ses crimes et recouvrera tous ses droits à la couronne des saints: *Hoc sacrificio placatus Dominus, gratiam et donum pœnitentiæ concedens, crimina et peccata etiam ingentia dimittit.*

Secondement, êtes-vous du nombre de ces ames tièdes qui croient être vivantes, tandis qu'elles sont mortes aux yeux de Dieu, parce

qu'elles n'ont d'autre garant du pardon de leurs péchés qu'une fausse pénitence qui les laisse sous l'empire du démon? illusion fatale dont on est trop ordinairement le jouet et la victime. La Messe vous offre la lumière qui vous découvrira le précipice sur les bords duquel vous marchez, et vous aidera à rentrer dans les sentiers de la justice divine : précieuse faveur qui devrait seule attirer une foule de supplians au sacrifice de Jésus-Christ, et dont la promesse est encore dans ces paroles du concile de Trente : *Gratiam et donum pœnitentiæ concedens.*

Troisièmement, comme les péchés, même pardonnés, laissent après eux des traces funestes, des fruits d'amertume, des peines à subir en ce monde ou dans l'autre, leur mesure connue de Dieu seul décroît et diminue en faveur du Chrétien fervent durant le sacrifice de sa religion, parce qu'il lui dispense et lui approprie, disent les théologiens, une part des inépuisables satisfactions du souverain Rédempteur.

Quatrièmement, c'est encore dans ce fonds de mérites amassés sur la croix et renfermés dans le mystère de l'autel, que vont s'absorber et se perdre ces fautes légères qui échappent à la fragilité humaine, qui ne nous ravissent pas le saint amour, mais qui y jettent une langueur dangereuse, que l'hostie divine guérit, parce qu'elle en détruit la cause. Et c'est ainsi, quand nos dispositions de foi et de piété secondent les desseins de la miséricorde dont la Messe est un si beau théâtre, qu'elle vérifie ces paroles qui accompagnèrent son institution : *In remissionem peccatorum.*

Et vous, ames affligées, qui nous avez précédés avec le signe de la foi dans la région des morts, vous y éprouvez aussi la vertu de l'oblation sainte : elle va hâter votre délivrance. Le sang de Jésus-Christ offert par les fidèles est une rosée céleste qui éteint les flammes qui vous dévorent, en effaçant les taches qui obscurcissaient votre sainteté : alors, plus brillantes et plus pures que les astres, vous vous envolez dans le sein de Dieu, qui ne vous punissait qu'à regret, et qui attache à nos prières unies à l'action du sacrifice une partie des secours qui abrègent la durée des souffrances.

Enfin, mes frères, doutez-vous que la Messe soit encore une ressource à tous nos besoins et le temps le plus propre à solliciter, à emporter tous les dons du ciel? mais tout ce que l'Église demande à Dieu, c'est par les mérites de Jésus-Christ qu'elle le demande et qu'elle l'obtient. Les biens du temps et ceux de l'éternité ne sont dispensés aux hommes que par la médiation de l'Homme-Dieu,

leur Rédempteur et leur chef : or, où peut-elle être plus efficace que dans son sacrifice? C'est là que Jésus-Christ est d'une manière plus spéciale que partout ailleurs l'intercesseur et le pontife de la nature humaine ; c'est là que nos vœux présentés par ses mains, et qu'accompagne un hommage proportionné à la majesté divine, trouvent le Seigneur aussi favorable à ses créatures que l'est à ses sujets un grand prince, qui, voyant leur respect et leur zèle se signaler par les honneurs éclatans qu'ils lui rendent à l'envi, se plaît à leur donner mille marques de sa bienfaisance. Que dis-je? cet état d'immolation où Jésus-Christ descend du sein de sa gloire fait revivre et met sous les yeux de son Père tous les mérites de ce divin médiateur; et c'est pour en recueillir les fruits que nous accourons dans le lieu saint, et c'est à la Messe qu'il est donné, dit le concile de Trente, de distribuer aux fidèles de tous les siècles les richesses de la rédemption ; et que n'avons-nous pas droit d'attendre, lorsqu'à la prière qui a déjà tant de crédit et d'empire sur le cœur de Dieu, nous joignons la vertu infinie du sacrifice adorable qui lui donne encore plus de pouvoir et de force?

Aussi, mes frères, l'Église ne connaît point de route plus sûre pour nous conduire au terme de nos désirs. Ce moyen qu'elle emploie pour attirer les bénédictions divines est à la tête de tous les autres. Elle y a recours, parce qu'elle sait que l'hostie sainte est l'arme la plus puissante que Dieu lui ait donnée pour attaquer son cœur et lui arracher, en quelque sorte, ses graces. Oh! si vous mettiez à profit des momens si féconds en bienfaits, Dieu prodiguerait les miracles plutôt que de rejeter vos vœux et de frustrer la victime du prix de son sacrifice.

C'est lui faire injure que d'y mettre des bornes à notre confiance. La Messe est un asile ouvert à tous les besoins ; nos intérêts, même temporels, n'en sont pas exclus : car, disent saint Augustin et saint Chrysostôme, le sacrifice de la nouvelle loi réunit toutes les propriétés des sacrifices anciens qui obtenaient les faveurs et écartaient les maux de la vie présente. C'est aussi pour obtenir les unes et pour écarter les autres que l'Église l'offre à Dieu. Implorez-y son assistance dans l'ordre des choses humaines ; vous le pouvez, vous le devez. Il est le maître de la nature, l'arbitre des événemens, le père des lumières, l'auteur de tout bien. En échange des dons que vous sollicitez, vous lui en offrez un qui vaut le ciel, et lorsqu'il accorde le ciel à vos vœux, comment, si ces vœux sont animés d'une humble confiance et soumis à sa volonté sainte, leur refuserait-il quelques avantages de la terre? Mais il est, ô mon Dieu! des

biens plus désirables, et les besoins de notre ame sont comme autant de voix qui nous appellent à votre sanctuaire où vous l'enrichissez des fruits les plus précieux de l'oblation de la croix. Les graces célestes, une foi vive, une ardente charité, une piété sincère, une vie innocente, une sainte mort, voilà les dons que vous aimez à répandre. Que la victime qui s'immole nous donne droit de les espérer! que la faveur qui les demande est sûre de les obtenir! et qu'il est vrai, ô mon Dieu! que l'assiduité religieuse au sacrifice de la nouvelle alliance est, pour une ame chrétienne, un heureux présage de salut!

Saints autels, témoins et instrumens du plus auguste de nos mystères, lieux si vénérables et si chers à la piété, si vous n'élevez pas vos fronts jusqu'aux nues, si la simplicité de vos dehors ne vous laisse rien qui frappe et qui éblouisse les sens, en êtes-vous moins, aux yeux du vrai fidèle, de magnifiques trophées érigés à la gloire du Très-Haut, qui y agrée nos hommages, des trésors inépuisables où nous trouvons de quoi payer tous ses bienfaits, des trônes de miséricorde où il nous offre le pardon de tous nos crimes, des sources de graces d'où coulent tous les biens de la vie présente et ceux de la vie future?

Et cela étant, mes frères, vous que chaque jour, peut-être, voit assister au divin sacrifice, rendez graces au ciel d'avoir mis si près de voûs et jusque dans vos maisons ce grand mystère de son Église. Hélas! il est, dans des contrées infidèles et barbares, de fervens disciples de la foi; il est même dans nos campagnes, si tristement abandonnées, des ames simples et innocentes, qui vont le chercher au loin et au prix de mille fatigues. Mais, si vous méconnaissiez le don de Dieu, si votre indévotion le rendait stérile à votre égard, où en seriez-vous? quelle perte! quel malheur! quel coup de foudre vous attendrait au tribunal de Jésus-Christ où nous lui rendrons compte de son sang tant de fois répandu pour nous dans la célébration des saints mystères! Ah! sans doute, vous voulez prévenir ce compte terrible et vous soustraire à l'anathème qui le suivra; vous voulez que la Messe, ce monument durable de la bonté divine, mette en sûreté vos destinées éternelles, et n'ait pour vous que des bénédictions et des faveurs. Il est donc trois précautions à prendre, souffrez que je vous les suggère, c'est par où je finis.

En premier lieu, ne laissez point s'effacer de votre esprit les beautés majestueuses et touchantes du sacrifice de la nouvelle loi, rendez-vous-les familières par la lecture des ouvrages solides et lumineux qui les développent, et que l'Église met entre les mains

de ses enfans : cet exercice de notre culte, qui donne la vie à tous les autres, vaut bien la peine qu'on en fasse une étude particulière. C'est le grand spectacle des Chrétiens, le centre et l'abrégé des merveilles de leur religion; et, puisqu'il est encore le dépositaire et le dispensateur des richesses de la croix, la charité que vous vous devez à vous-même, autant que l'importance du devoir que vous allez remplir, vous impose l'obligation d'en avoir une assez haute idée pour ne point risquer d'y compromettre et la gloire de Dieu et les intérêts de votre ame.

En second lieu, s'il faut vivre de la foi, c'est surtout devant un mystère où elle règne avec tant d'empire. C'est ici que vous devez l'appeler à votre secours, vous environner de ses lumières et voir par ses yeux : autrement vous ne verrez rien dans un sacrifice où, plus il y a de prodiges, plus il doit y avoir d'obscurité; vous y serez le jouet de l'impression des sens, qui agissent imperceptiblement sur l'esprit, et le rendent souvent incrédule lorsqu'il croit être encore fidèle. Ranimez donc au pied du sanctuaire ce rayon céleste qui luit au dedans de vous-même, et dont l'éclat peut seul percer le voile qui couvre les choses saintes. Alors la vivacité de votre foi sera l'aliment et la mesure de votre piété ; votre respect pour les saints mystères ne se démentira jamais, parce qu'ils vous paraîtront toujours les mêmes; vous répandrez même autour de vous une odeur d'édification et de vie; votre air persuadé, touché, pénétré, persuadera peut-être et touchera les autres; il sera pour eux une sorte de prédication plus éloquente que tous les discours, et pourra réveiller ces adorateurs qui ne sont si froids et si tranquilles que parce qu'ils n'ont qu'une foi languissante et presque éteinte ; mais ce qui fait leur crime leur tiendra-t-il lieu d'excuse ?

En troisième lieu, comment remplirez-vous l'objet du sacrifice, si vous le perdez de vue ? N'y venez donc pas sans motif, sans dessein, guidé seulement par le précepte ou par l'habitude. Venez-y, animé d'un désir ardent de rendre au Très-Haut la gloire qui lui appartient et d'attirer sur vous-même les regards de sa bonté. (L'abbé Richard.)

L'Eucharistie est le sacrifice d'un Dieu s'immolant toujours et partout pour les hommes.

Quelques recherches que l'on fasse en remontant aux plus hautes antiquités du monde, quel que soit le peuple dont on consulte les traditions, les croyances, les usages, on trouvera dans toutes les

parties de la terre, dans toutes les générations humaines, une opinion et un fait remarquables, et qui doivent exciter notre étonnement. Les hommes ont cru dans tous les temps que l'essentiel du culte d'adoration, et par conséquent du culte dû à Dieu, est le sacrifice : de là cette pratique universelle d'immoler toujours et partout des victimes à la Divinité, et d'inonder les autels du sang des animaux égorgés en l'honneur de Dieu. Cet usage se trouve parmi les adorateurs du Dieu véritable, depuis le juste Abel; parmi ceux des fausses divinités, dans tous les temps et dans toutes les contrées. Pourquoi donc ce sentiment si général? qu'y a-t-il de commun entre le sang des viles brutes et la gloire qui est due au grand Dieu du ciel? Ceci ne peut s'expliquer d'une manière satisfaisante pour la raison qu'en recourant aux lumières que la révélation divine nous donne. Nous apprenons par les Écritures que, depuis la chute du premier homme, le genre humain s'est considéré comme un grand coupable, qui avait besoin que quelque victime pure effaçât la tache de son crime et le reconciliât avec son Dieu, en satisfaisant sa justice. Mais évidemment le sang des animaux, vils esclaves de l'homme, ne pouvait produire un tel effet. La seule victime qui pût en être capable était celle qui fut promise dès l'origine du monde, qui fut attendue pendant quatre mille ans, et qui devait avoir toutes les qualités nécessaires pour apaiser la justice de Dieu et pour acquitter la dette de l'homme : et c'est ce qu'a parfaitement accompli le Sauveur du monde. Car, premièrement, il devait être homme lui-même, afin de pouvoir représenter l'homme; secondement, il devait être d'une incomparable sainteté, et son sang assez pur pour effacer les iniquités du genre humain; troisièmement, il devait être Dieu et homme tout ensemble, et par conséquent capable de payer un prix infini, et de satisfaire à la justice infinie de l'Etre tout-puissant. Or, tel était Jésus-Christ. Il apparut dans le temps marqué, il voulut être immolé sur la croix; son sacrifice volontaire n'avait rien qui blessât la justice, puisqu'il l'a voulu. Ce n'est pas le Dieu, tout le monde le sait, ce n'est pas la Divinité qui a pu souffrir et mourir, ce serait un blasphème; c'était l'humanité seule qui subissait les tourmens et la mort, elle les subissait volontairement; et quel mérite ne recevait-elle pas par son union avec la Divinité, et par la gloire éternelle dont elle devait jouir! La voilà donc immolée sur le Calvaire, cette victime adorable. C'est bien, nous n'en doutons pas, nous le proclamons avec reconnaissance et avec joie, c'est bien le plus étonnant bienfait qu'un Dieu pût accorder à ses créatures; et c'est là le motif d'un amour

qui ne doit avoir d'autres bornes que celles qui sont nécessairement posées par les sentimens d'une créature bornée. Cependant ce sacrifice n'a pas suffi à l'amour divin du Rédempteur. Ce n'était pas assez d'être immolé une fois et en un seul lieu du monde, de sanctifier par l'effusion de son sang ce seul point de la terre où sa croix fut dressée: ah! Jésus-Christ aima d'un amour sans bornes, il porta l'excès de sa charité jusqu'aux dernières limites où pouvait atteindre l'amour d'un Dieu : *In finem dilexit eos.* Il employa dès lors les ressources de sa puissance et de sa sagesse pour étendre et perpétuer ce sacrifice. Sans doute, il est unique ce sacrifice. Sans doute, Jésus-Christ n'est mort qu'une fois ; depuis ce temps il est immortel à jamais : mais il a voulu que ce sacrifice unique s'offrît, pendant la suite des siècles et partout, pour la gloire de son Père, la consolation et le salut de l'homme ; il a voulu que la source une fois ouverte, et son cœur percé, le sang qui en jaillissait fût comme un fleuve qui inondât tout le royaume de Dieu sur la terre, et toute l'Église sainte: *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei* [1]. Ainsi il n'y aura point de jour, point d'instant, jusqu'à la fin de tous les âges, où ce sacrifice unique ne soit offert en mille lieux à la fois, sur l'un et l'autre hémisphère. Il sera immolé, cet Agneau, dans nos temples, et souvent dans nos maisons; il le sera dans les villes, dans les hameaux, et jusque dans les cabanes; quelquefois il le sera sur les vaisseaux qui fendent les mers, sur les rives et les plages désertes, où un prêtre naufragé abordera; il le sera dans le fond des vallées, sur la cime des collines, dans les antres mêmes et les cavernes des montagnes. Il n'y a peut-être pas un lieu de la terre qui n'ait été teint, et par conséquent sanctifié par ce sang adorable : il coule dans nos jours solennels, il coule tous les jours, et, je le répète, à tous les instans de l'année. Voilà une magnificence d'amour, voilà une prodigalité de bienfaits qui ne peut se comprendre, et à plus forte raison s'exprimer; voilà ce qui est digne d'un Dieu! Quant à nous, faibles mortels qui voudrions ou inventer en matière de religion, ou corriger les dogmes que Dieu lui-même a révélés et qui ne sont pas à notre portée, nous les rabaissons, nous les mettons à notre portée, et nous rétrécissons ce qui est si grand et si étendu. Lorsqu'il s'agit de la pensée de Dieu, l'homme dira : « Ceci ne se peut, cela est trop extraordinaire; je ne veux point de ces dogmes incroyables qui sont des inventions humaines; » parce qu'il est lui-même incapable de produire de tels effets, il croit que le Dieu tout-puissant en est

[1] Ps. XLV, 5.

incapable aussi. Voilà notre folie, notre ignorance, notre aveuglement. Je vois que tout dans la nature est prodigieux et mystérieux, et je reconnais que l'auteur de la nature est le Dieu tout-puissant. Tout aussi dans la religion doit être marqué au coin de la merveille, afin que j'y reconnaisse ce Dieu dont il est dit que seul il fait les choses merveilleuses et incompréhensibles : *Qui facit mirabilia solus* [1]. O mon Dieu! il est donc vrai que vous vous sacrifiez partout et tous les jours pour vos ingrates et indignes créatures! Oui, vous vous sacrifiez mystiquement, et je me reporte au moment où vous avez institué ce sacrifice perpétuel. Vous prîtes alors le pain et le vin, et vous dites : *Ceci est mon corps, qui va être livré pour vous; ceci est mon sang, qui sera répandu pour vos crimes.* Ainsi vous vous mîtes dès lors mystiquement dans un état de mort et de victime ; vous voulûtes non seulement mourir dans cet état sacramentel, mais encore devenir la nourriture de vos Apôtres et vous ensevelir dans leurs cœurs : *Pridie quam pateretur....* Vous vous êtes immolé librement, par un acte de votre propre volonté, sans juge, sans soldats, sans persécuteurs, sans bourreaux, étant vous-même le sacrificateur; vous vous êtes immolé par la toute-puissance de votre parole; vous vous êtes mis dans un état de victime et de mort; et vous avez donné le pouvoir à vos Apôtres et à leurs successeurs d'opérer le même prodige en tout temps et en tout lieu : *Hæc quotiescumque feceritis;* et vous voilà dès lors condamné comme une victime à être sacrifié jusqu'à la fin des temps, par votre propre volonté, par le moyen de vos ministres, de ceux de l'Église : *Quotiescumque feceritis.* Cette parole est pour moi bien plus certaine que le témoignage de mes yeux, de tous mes sens et de ma faible raison.

Oh! que j'admire ici les profonds conseils de la sagesse de mon Dieu et le prodige de ses œuvres, quand le Nouveau Testament m'apprend ce qu'avait prédit l'Ancien! Venez avec toutes vos difficultés, incrédules; venez, hérétiques, et je vous montrerai les écrits des Prophètes. Que voulait dire le prophète Malachie, quand il s'écriait. « Le nom du Seigneur sera grand dans toutes les nations; depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, on sacrifiera « en son nom une victime pure [2] ?» Maintenant, quelle est cette victime pure? Ce n'étaient pas celles des Juifs, qui n'égorgeaient que de vils animaux : d'ailleurs on ne les immolait que dans un seul lieu de la terre; et, depuis long-temps, on ne les immole plus. Ce

[1] Ps. LXXI, 18. — [2] Malach., I, 11.

n'est donc pas cette victime pure qui devait être sacrifiée au Seigneur. Ce sont bien moins les victimes des adorateurs des faux dieux, qui oserait le penser? Ce n'est pas non plus du sacrifice du Calvaire dont il s'agit; car il n'a pas été offert dans toutes les parties du monde, il ne l'est pas dans tous les temps. Je ne trouve donc que le sacrifice eucharistique; et quand vous venez me dire que ce sacrifice est une figure et non une réalité, ah! je vous réponds: Le christianisme a donc été traité avec tant de dédain par son Dieu, qu'il n'a point de culte, puisqu'il n'a point de sacrifice réel. S'il ne lui reste qu'une ombre et qu'une figure, comme il ne reste rien en cette figure qui puisse être matière du sacrifice, je dis que le christianisme est sans culte. Quant au judaïsme, il avait le sien; il avait des victimes dont le sang coulait: c'étaient des victimes figuratives; mais c'étaient incontestablement des victimes sacrificatives: et nous n'aurions rien pour réaliser ces figures?

« Mais, me direz-vous, où est ici le sacrifice proprement dit? y a-« t-il réellement une victime immolée? » Oui, Jésus-Christ est réellement présent sous les espèces, et voilà la victime; elle n'est pas immolée comme elle le fut sur le Calvaire, mais elle l'est mystiquement par l'oblation de son corps sous les espèces du pain, et de son sang sous les espèces du vin, par la consommation de ces espèces, par la manducation de la victime que nous recevons réellement dans notre cœur. Voilà un grand et divin sacrifice. Et si vous venez me dire encore qu'il est l'objet d'une figure, je vous réponds qu'au contraire le sacrifice eucharistisque est figuré lui-même par toutes les victimes des patriarches et du sacerdoce d'Aaron. Car, écoutez ceci, ce sera une courte observation, mais écoutez: Melchisédech parut long-temps avant Aaron et long-temps avant Moïse; Jésus-Crhist est nommé dans l'Écriture, par son Père lui-même, prêtre et pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech [1]. Or pourquoi, je vous le demande, n'est-il nommé nulle part prêtre selon l'ordre d'Aaron, mais prêtre selon l'ordre de Melchisédech? C'est que ce sacrifice selon l'ordre de Melchisédech doit s'offrir jusqu'à la fin des temps, *in æternum;* et que le pontife qui l'offre, c'est Jésus-Christ lui-même. Croyez-vous, quand nous sommes à l'autel et que nous prononçons les paroles sacramentelles, que nous attribuons à notre vertu les grands prodiges qui s'opèrent? Ah! non, sans doute, nous sommes prêtres par notre union avec ce grand prêtre éternel; c'est lui qui est la victime, c'est lui qui est le sacrificateur, s'offrant perpétuellement,

[1] Ps. CIX, 4.

in æternum, exerçant son souverain pontificat, et présentant à son Père son corps et son sang mystiquement immolés pour nous sur nos autels, afin de renouveler en quelque sorte les effets précieux du sacrifice du Calvaire, et de répandre de nouvelles bénédictions et un nouveau fleuve de graces sur toutes ses créatures. Voulez-vous entendre tout ce que je viens de dire, de la bouche de saint Paul? *Omnis enim pontifex ad offerendum munera et hostias constituitur; unde necesse est et hunc habere aliquid quod offerat*[1]. Écoutez ce raisonnement, et tâchez de comprendre la théologie profonde de ce grand Apôtre. « Tout pontife, dit-il, est institué auprès de « Dieu pour offrir des sacrifices; donc il faut que ce pontife selon « l'ordre de Melchisédech ait aussi un sacrifice à offrir. » Quel est-il ce sacrifice? *Hic autem unam pro peccatis offerens hostiam, in sempiternum sedet in dextera Dei*[2] : offrant une seule et unique hostie (c'est lui-même) pour les péchés des hommes, il est assis éternellement à la droite de son Père. Mais il est aussi sur la terre; et cette merveille ne m'étonne pas non plus, puisque c'est un Dieu qui la produit. Voilà donc tout le mystère. L'adorable Sauveur est assis à la droite de Dieu; et en même temps, là, sur nos autels, il exerce son éternel sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech: et il offre cette hostie, cette victime unique, qui est lui-même, à son Père, pour tous les péchés du monde; et c'est ainsi qu'il emploie tous les moyens réunis pour fléchir sa miséricorde en notre faveur.

Saint Jean vit tout cela dans sa révélation, lorsque le ciel s'ouvrit devant lui. Il aperçut, sur l'autel des cieux (dont notre autel sur la terre n'est que l'ombre et la figure) la victime, c'est-à-dire précisément ce que nous possédons sur nos autels au moment du sacrifice, l'Agneau debout, c'est-à-dire l'Agneau de Dieu toujours vivant, car il ne meurt plus, *Agnum stantem*[3], et comme égorgé, c'est-à-dire mystiquement immolé, mis sacramentellement en état de mort, pour que son sacrifice soit perpétuel, en même temps que sa vie est éternelle : *Vidi Agnum stantem tanquam occisum*[4].

Je crois que c'en est assez; ne raisonnons plus, mais considérons que de reproches nous avons à nous faire! Hélas! quand ce sacrifice s'offre, combien de Chrétiens qui s'éloignent, qui rarement ou même jamais ne viennent se prosterner aux pieds de celui qui à tout instant s'immole pour eux! combien qui assistent sans respect, sans adoration, avec des marques même d'ennui, d'impatience, le

[1] Hebr., VIII, 3. — [2] Ibid., X, 12. — [3] Apoc., V, 6. — [4] Ibid.

dirai-je? d'impiété, au sacrifice par lequel seul ils peuvent être sauvés! Ah! ce divin Médiateur, en instituant ce sacrement adorable, devait-il s'attendre aux mêmes outrages et aux mêmes violences qu'il essuya, au temps de son premier sacrifice, de la part de la Synagogue, des bourreaux, des soldats et de ses plus implacables ennemis? N'en est-il aucun qui, lorsqu'il s'offre pour désarmer la colère céleste, mette un genou en terre pour un instant, comme le faisaient les soldats qui le couronnèrent d'épines et qui se relevaient aussitôt pour l'outrager? N'en est-il aucun qui, le bravant sur son autel, le défie de rompre le voile du sacrement et de se montrer éclatant de gloire pour faire voir qu'il est le Fils de Dieu, disant avec insulte qu'il croira en lui après avoir vu cette merveille? *Si Filius Dei es, descende de cruce..., ut videamus et credamus* [1]. N'en est-il point qui renouvellent sa flagellation par les sentimens impurs de leur cœur, qui le couronnent d'épines par les pensées déréglées de leur esprit? O mon Dieu! que de fautes, que de crimes les enfans de l'Église, au pied même de vos sacrés autels, n'ont-ils pas à se reprocher! Hélas! ceux mêmes qui conservent encore la foi et quelques sentimens de piété, avec quel esprit distrait, avec quel cœur insensible viennent-ils quelquefois se placer à vos pieds, au moment où vous vous immolez à votre Père pour obtenir des graces en leur faveur! Quelle douleur pour les Anges qui descendent du ciel avec vous, et qui sont témoins des effets de votre ineffable amour pour les hommes, et qui voient en même temps leur froideur, leur indifférence, leur ingratitude et leurs insultes! Ils s'en étonnent et ils en gémissent: car ce n'est pas pour eux que vous descendez sur cet autel, et que vous venez vous mettre en état de sacrifice et de mort; c'est pour nous, créatures viles et méprisables, c'est pour notre salut que vous quittez le sein de votre Père, comme l'Église aime à le répéter: *Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis.* (Le P. de Mac-Carthy, *Sur l'Eucharistie.*)

Les hommes renouvellent aujourd'hui en présence des autels ce qu'ils firent au pied de la croix.

Que faisait une partie du peuple juif sur le Calvaire? Il y satisfaisait une avide curiosité; il suivait l'impression universelle qui l'entraînait ébranlé par le mouvement général. Témoins indiffé-

[1] Matth., XXVII, 40; Marc., XV, 32.

rens, ils se refusaient aux réflexions salutaires qui, en leur faisant connaître Jésus-Christ, eussent pu les attirer à lui. Or, quel est encore aujourd'hui le motif qui conduit au pied des autels un grand nombre de Chrétiens? Souvent peu instruits, ou du moins peu attentifs à se rappeler l'objet principal qui devrait les y fixer, ils y viennent sans pénétrer efficacement les vues intéressantes du Sauveur qui les y appelle. Interrogez cette multitude qui, aux jours spécialement désignés, s'empresse à entrer dans le temple. A peine apercevrez-vous dans plusieurs d'autre idée que celle du précepte qui les y contraint, d'autre désir que celui de se délivrer promptement d'une obligation qui les gêne, d'autre satisfaction que celle de pouvoir s'en acquitter aisément. Ce n'est pas, mes chers auditeurs, que nous les blâmions d'obéir à l'Église de Jésus-Christ, à Dieu ne plaise! Mais ce qui devrait nous surprendre, c'est que la loi de l'Église soit nécessaire quand il s'agit du sacrifice de Jésus-Christ.

Car, pourquoi, mes frères, cette loi devient-elle nécessaire? Parce que vous ne savez point assez approfondir la valeur de ce sacrifice, parce que vous ne savez point vous nourrir des nobles et consolantes idées qui vous inviteraient et vous disposeraient à ce sacrifice, parce que vous ne savez point proportionner vos vues aux desseins de Jésus-Christ dans ce sacrifice, parce que vous ignorez presque à quelle intention vous pouvez venir à ce sacrifice. Y venez-vous comme à l'acte de la religion le plus sublime et le plus propre à honorer Dieu, comme à l'acte de la religion le plus touchant et le plus capable de vous porter à Dieu, comme à l'acte de la religion le plus efficace et le plus puissant pour attirer les graces de Dieu, comme à l'acte de la religion qui en est appelé l'action par excellence et qui est la principale des nôtres? Ah! sans doute, de tels sentimens pourraient vous tenir lieu de précepte; et c'est parce que ces sentimens vous sont étrangers qu'il faut vous forcer à venir au sacrifice où vous venez par coutume, par bienséance, tout au plus par soumission, par docilité, mais sans désirs, sans confiance, sans amour, et uniquement comme à une cérémonie de religion dont vous êtes peu touchés, *Stabat populus spectans.*

De là, succède bientôt à cette première indifférence l'insensibilité qui en est une suite. C'est le temps du sacrifice; et par conséquent, c'est le temps où l'Homme-Dieu traite singulièrement avec son Père de votre salut; et vous ne pensez pas seulement alors à vous recommander à votre Sauveur. C'est le temps auquel

l'Homme-Dieu fixe singulièrement sur l'autel les complaisances de son Père; et vous pensez à peine à y adorer celui que Dieu lui-même y contemple. C'est le temps auquel se manifeste singulièrement la charité de l'Homme-Dieu ; et pensez-vous alors à exciter la vôtre? Que dis-je? C'est parce que c'est le temps du sacrifice que vous en craignez si fort la durée, que vous allez si aisément jusques à vous en plaindre, qu'il ne tient pas à vous que le ministre des autels ne seconde l'impatience où vous êtes de les abandonner, qu'il ne mêle aux fonctions les plus redoutables une indécente précipitation dans la manière de les remplir, et qu'il n'oublie la grandeur de son ministère pour soulager l'ennui de ceux en présence et en faveur desquels il doit l'exercer. Or, que conclure de cette inattention et de ces dégoûts, si vous les nourrissez volontairement, si vous les entretenez habituellement? Ce qu'il faut en conclure? C'est que vous n'êtes que les spectateurs froids et indifférens du plus saint et du plus intéressant mystère, dont vous ne savez pas profiter; c'est que souvent, par la manière dont vous y êtes, vous n'accomplissez pas même le précepte d'y assister, *Stabat populus spectans.*

Après cela, faut-il s'étonner qu'on ne vous y voie paraître que lorsqu'il ne vous est pas permis de vous en dispenser? Disons mieux : peut-on s'étonner trop de ce que la haute idée que la foi nous donne du sacrifice n'est pas assez puissante pour vous le faire goûter? Et quelle surprise, mes chers auditeurs, pour un infidèle qui, instruit de ce que nous croyons sur ce point, entrerait pour la première fois dans une ville chrétienne, aux heures du sacrifice, le verrait se consommer presque sans témoins, et pourrait douter à cette vue si c'est en effet dans nos temples déserts qu'est offert encore le Dieu Sauveur que les fidèles reconnaissent, ou s'il est permis aux fidèles de s'y présenter? Je sais, mes frères, que, malgré leur empressement, il n'est pas toujours possible à tous de s'y trouver; que quelquefois la nécessité des circonstances peut les en écarter; qu'il en est plusieurs que cette privation afflige, et qui, par de pieux désirs dont ils s'occupent, cherchent, autant qu'il se peut, à y suppléer. Mais ce que je sais aussi, et ce que je dis avec une amère douleur, c'est que, tandis que le Dieu des Chrétiens s'immole tous les jours pour eux, au milieu d'eux, presque sous les yeux de chacun d'eux, un nombre et un très grand nombre d'entre eux plaindraient le court espace de temps qu'ils emploieraient à l'honorer; c'est que, lorsqu'ils n'entendent pas la voix des ordres exprès de l'Église qui les appelle auprès de

Jésus-Christ, ils refusent d'écouter la tendre invitation de Jésus-Christ lui-même, qui devrait seule les y attirer.

Et quels sont-ils pour l'ordinaire ceux qui s'en éloignent? Ce sont ceux mêmes qui trouveraient à y venir le plus de facilité. Ce sont des hommes qui, sans emploi, sans affaire, sans occupation, ne savent pas s'en faire une chaque jour, pendant quelques momens, du grand objet qui intéresse si vivement leur salut, tandis que des hommes, esclaves des travaux les plus soutenus, savent s'y dérober sans leur nuire, pour venir puiser constamment dans Jésus-Christ les bénédictions qui peuvent les sanctifier. Ce sont des femmes, prodigues de leur temps dès qu'il s'agit du monde, mais qui n'en ont jamais que pour un excessif repos, pour une vanité raffinée, pour une coupable indolence, tandis qu'au milieu des sollicitudes domestiques et journalières, des mères chrétiennes savent régulièrement se ménager un temps pour solliciter par Jésus-Christ les graces que Dieu répand sur elles et sur leurs enfans pour qui elles viennent prier. Ce sont des riches qui, n'ayant qu'à jouir des fruits de la terre, sans éprouver la peine de les recueillir, dans l'abondance des biens de la vie présente, pourraient aisément penser aux moyens de s'assurer ceux de la vie future, et qui les négligent, tandis que des pauvres, dont le subsistance même paraît incertaine, viennent assidûment aux pieds de Jésus-Christ pourvoir aux besoins de l'ame, comme étant ceux qui doivent le plus les intéresser.

Que ces lâches Chrétiens viennent ensuite se plaindre des difcultés du christianisme, eux qui en dédaignent les secours; de la force des tentations, eux qui en rejettent le remède; du nombre de leurs chutes, eux qui en omettent les préservatifs; de leur dégoût pour la piété, eux qui en méconnaissent l'aliment! Eh! que ne comprennent-ils que, si le sang de Jésus-Christ parle en faveur des hommes, c'est particulièrement en faveur de ceux qui, par leur présence, en implorent journellement et saintement l'efficacité. Que ne viennent-ils y ranimer et y échauffer leur courage! Que n'entrent-ils dans les vues de Jésus-Christ et de l'Église qui, par l'oblation presque continuelle du sacrifice, ont évidemment voulu procurer aux fidèles le précieux avantage d'y assister! Ah! faudra-t-il donc diminuer de l'étendue des bontés du Sauveur pour en donner à leur reconnaissance? Faudra-t-il suspendre les témoignages de sa miséricorde pour exciter leur confiance? Faudra-t-il ouvrir plus rarement les saints temples, pour voir dans eux plus d'ardeur à y entrer? Faudra-t-il les priver en partie du bonheur

d'être témoins de l'oblation sainte, pour empêcher qu'ils en soient témoins sans retour et sans ferveur : *Stabat populus spectans.*

Il ne reste donc plus à Jésus-Christ qu'à retrouver encore parmi les Chrétiens des persécuteurs déclarés qui l'insultent dans le temps même de son sacrifice : *Illudebant ei.* Hé ! que vit-il au pied de sa Croix ? Des hommes qui s'obstinent à le méconnaître ; des hommes pour lesquels il prie, et qui résistent au zèle et à la force de son intercession ; des hommes qui se plaisent à ajouter, par leurs dérisions, aux humiliations de son supplice. Faut-il donc encore qu'il voie au pied des autels un monstrueux libertinage, une aveugle incrédulité, qui voudraient en arracher cette solennelle inscription que la foi a gravée : Jésus-Christ Fils de Dieu et vrai Dieu lui-même ; qui, comme autrefois les Juifs à Pilate, diraient volontiers : Ce n'est point là notre roi. Nous paraissons ici, ce n'est qu'un usage : nous ne venons pas y adorer : *Noli scribere Rex Judæorum* [1] ; qui oseraient demander au Sauveur un miracle de sa puissance pour croire au prodige de son amour : *Si Filius Dei es, descende de Cruce* [2] ; qui semblent tout à la fois, et dédaigner constamment ses secours, et braver audacieusement ses vengeances : *Alios salvos fecit; se ipsum non potest salvum facere.* Ah ! ne serait-ce point ici à la justice divine, par la terreur de ses foudres, plutôt qu'aux ministres de l'Église, par la véhémence de leurs discours, à s'élever contre ces profanateurs sacriléges qui, aux saints excès de la tendresse du Sauveur, opposent les cruels excès de l'impiété, et qui, de l'acte le plus solennel de la religion, font le scandale de la religion même. Scandale qui en vient quelquefois jusqu'à faire redouter aux vrais Chrétiens de se trouver à certaines heures et dans certaines circonstances au sacrifice ! Pourquoi ? Parce qu'ils gémissent d'en voir interrompre si ouvertement le respectable silence, et avilir si indignement la majestueuse noblesse et souiller si honteusement l'ineffable sainteté et outrager si visiblement l'adorable victime.

J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé, disait Isaïe. Des Séraphins l'environnaient; leur occupation était de répéter ses louanges, et de publier que la terre est remplie de sa gloire. Image légère de ce que la foi nous découvre dans nos temples, au moment du sacrifice, spécialement alors rempli de la majesté de Dieu. Dût-il jamais y paraître plus grand que quand la voix même de

[1] Joan., XIX, 21. — [2] Matth., XXVII, 40.

son Fils immolé répand dans les Cieux et sur la terre l'éclat de cette gloire divine : *Pleni sunt Cœli et terra gloria tua.* [1].

Et voilà néanmoins qu'au même instant se réalise la vision d'un autre Prophète, c'est celle d'Ézéchiel. Après avoir été d'abord ébloui par la magnificence du Seigneur, par son ordre il jette ses regards vers l'extrémité du temple; il y découvre les objets qui arment la colère et l'indignation de Dieu : *Idolum zeli ad provocandam æmulationem* [2]. Ce n'est plus aujourd'hui, il est vrai, comme il le parut alors ; non, ce n'est plus une idole placée dès l'entrée; ce ne sont plus les divers objets de l'idolâtrie, représentés dans le lieu saint; ce ne sont plus les anciens du peuple qui, l'encensoir à la main, leur rendent un culte dans le secret du temple. Mais, comme si, par l'énergie de ses peintures, le Prophète eût voulu nous retracer clairement le désordre de nos jours, il n'est que trop facile de les appliquer à ces fiers mondains, qui, par l'irréligion de leur maintien dans le temple, semblent dire encore avec les anciens d'Israël: Non, non, le Seigneur ne nous voit pas, ce n'est pas ainsi qu'il réside : *Non videt Dominus nos; dereliquit Dominus terram;* [3] à ces mondaines qui, jusques en présence d'un Dieu humilié, affectent d'étaler une vanité fastueuse, une superbe mollesse, une dédaigneuse indifférence; qui ne craignent pas d'y nourrir la légèreté, la dissipation, peut-être même, grand Dieu! la perversité de leurs sentimens, *Ibi mulieres.... plangentes Adonidem* [4]; à ces hommes, qui, dans la situation désignée expressément par le Prophète, fixent tout des yeux, excepté l'autel, rendent hommage à tous ceux qui les environnent et ne le refusent qu'à Dieu; qui fléchissent à peine un genou devant J.-C.; qui, sous ses yeux, se livrent effrontément à la coupable frivolité des entretiens, à l'audacieuse liberté de l'irrévérence; qui, le dirai-je? au moment redoutable du sacrifice, prennent quelquefois occasion de ménager des entrevues, de concerter des amusemens, de préparer le crime. Suspendons les horreurs de ce détail, ma voix s'y refuse, il exciterait les frémissemens : *Viri dorsa habentes contra templum Domini, et adorabant ad ortum solis* [5].

Vous avez vu, continue le Seigneur, s'adressant à son Prophète, les excès dont la maison de Juda s'est rendue coupable. Et, comme si la terre, déjà remplie de ses iniquités, n'était point un théâtre assez vaste à sa dépravation, c'est jusques à la face de mes autels

[1] Is, VI, 2, 3. — [2] Ezech., VIII, 3. — [3] Ibid., 12. — [4] Ibid., 14. — [5] Ibid., 16.

qu'elle est venue y mettre le comble : *Abominationes istas quas fecerunt hi* [1]. C'en est donc fait, je la traiterai désormais dans ma fureur. A la noirceur de l'insulte j'opposerai la force de mon courroux : *Ergo et ego faciam in furore* [2]. Qu'ils viennent me représenter leurs malheurs, qu'ils m'adressent leurs demandes, qu'ils poussent vers moi leurs cris. Ils veulent me forcer à me retirer de mon sanctuaire : ils ne m'y trouveront plus favorable à leurs vœux : *Et cum clamaverint ad aures meas voce magna, non exaudiam eos.* Serait-ce là votre arrêt, indignes profanateurs du plus saint et du plus auguste de nos mystères ? Non, il en est un plus terrible pour vous. Et, puisque le sacrifice de Jésus-Christ ne peut rien sur vous, craignez, craignez contre vous la vertu de ce sacrifice même. Le sang du Seigneur parle en vain pour vous toucher ; il parlera donc efficacement pour vous punir. De dessus l'autel il retombera sur vous, comme de dessus la croix il retomba sur la nation perfide qui en méconnut le prix. Des prodiges de châtiment s'opèreront dans vous, comme à la mort de Jésus-Christ s'opérèrent des prodiges de puissance. Les ténèbres et l'aveuglement répandus dans votre esprit, le soleil de justice caché à vos yeux, sans que vos cœurs, plus durs que des rochers, soient émus, sans que les abîmes de votre conscience s'ouvrent, vengeront ce sang divin que vous outragez. Et, puisque vous résistez aux desseins de sa miséricorde, Dieu doit, à la dignité de son Fils sacrifié, la terreur de sa justice.

A quoi nous réduisez vous, Chrétiens, en nous forçant à mêler au sujet le plus consolant, le plus tendre, les plus formidables menaces ? Les vrais fidèles, par leur respect ; le prêtre, par ses vêtemens ; l'Église, par ses cérémonies et par ses ordres ; la religion, par ses oracles, tout vous avertit de la grandeur du sacrifice. Si la foi de cette vérité vous y conduit, elle vous prescrit donc aussi la manière d'y être. Si ce n'est pas la foi qui vous y amène, eh ! laissez au moins l'Église offrir paisiblement sa victime. N'adorez pas Jésus-Christ, mais ne troublez pas ceux qui l'adorent. Qu'il ne soit pas votre Dieu, mais n'en devenez pas les persécuteurs. Oubliez qu'il se sacrifie ; mais, au prodige de sa bonté n'opposez pas vos dédains et vos outrages.

Et vous, grand Dieu ! oserons-nous vous dire, en qualité de vos ministres, comme Gédéon destiné à délivrer Israël : Si votre peuple se prive de cette inestimable ressource, comment pourrons-nous désormais le secourir ? *Obsecro, mi Domine : in quo liberabo*

[1] Ezech., VIII, 17. — [2] Ibid., 18.

Israël[1]? Ah! de grace, suspendez les coups de votre vengeance. Ne vous éloignez pas d'un peuple ingrat, jusqu'à ce que nous venions de nouveau vous offrir un sacrifice. Celui que nous vous offrons est toujours capable de vous apaiser : *Nec recedas, donec revertar ad te, portans sacrificium, et offerens tibi*[2]. Mais, peuple chrétien, si vous mettez toujours des obstacles à son efficacité, il ne nous reste donc plus qu'à adresser aux prêtres du Seigneur ces lugubres paroles de Joël : Pleurez, éclatez en sanglots, ministres de l'autel! *Plangite, sacerdotes; ululate, ministri altaris.* Il semble que le sacrifice soit retranché de la maison de votre Dieu, puisque les hommes travaillent à en arrêter les effets, et, s'il se pouvait, à en détruire la vertu : *Interiet de domo Dei vestri sacrificium*[3]. (Le P. Lenfant, *Sur le sacrifice de la Messe.*)

Péroraison.

Seigneur Jésus, qui continuez à vous sacrifier pour eux, c'est à vous-même que nous continuons à avoir recours. Eh! quoi, nous ne vous retrouverions plus sur les autels, victime d'amour! Vous n'y feriez plus notre gloire, notre consolation, notre appui! L'ingratitude qui vous insulte, mérite de vous perdre; mais, hélas! à qui irons-nous, s'il ne nous est pas donné de nous réfugier entre les bras de notre Sauveur? Nous en avons méconnu la tendresse; et c'est elle que nous osons implorer encore. Il faut un protecteur aussi puissant, pour pouvoir obtenir le pardon d'un si grand crime; un protecteur aussi tendre, pour vouloir le solliciter; et un protecteur aussi généreux, pour qu'on ose s'y adresser. Mais que ne pouvons-nous pas espérer de celui qui pria sur la croix pour ceux mêmes qui l'y avaient attaché! Qu'elle s'élève donc encore jusqu'au ciel cette voix puissante, la voix de votre sang! Que le Dieu qu'elle honore et qu'elle apaise accorde, à sa demande, ces graces qui fassent mieux connaître aux hommes le prix de votre sacrifice, qui leur en fassent recueillir les fruits! Que, surtout, ces fruits précieux soient, avec abondance, le partage de tant d'ames justes qui les désirent! Que ces ames fidèles soient enrichies et comblées des dons que tant d'autres méconnaissent et qu'ils refusent; et qu'après vous avoir révéré saintement et habituellement sur vos autels, Dieu Sauveur, elles règnent glorieusement et éternellement avec vous, dans le séjour de votre bonheur! Je vous le souhaite, etc, etc. (Le même.)

[1] Judic., vi, 15. — [2] Ibid, 18. — [3] Joël, i, 13.

LE SACRÉ-COEUR DE JÉSUS.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

Les Œuvres de Dieu ne s'établissent ordinairement qu'au milieu des contradictions. Dès qu'un examen réfléchi, que la vérité ne redoute jamais, leur prépare quelque succès, les passions humaines accourent en foule et de concert, pour présenter des doutes, élever des difficultés, former des oppositions et semer des obstacles. Plus une institution est sainte et glorieuse à la religion, avant qu'elle fixe les esprits, et qu'elle réunisse tous les suffrages, il faut que par l'évidence, la force et l'éclat des motifs, comme par le jugement de l'autorité, elle ait réduit au silence une multitude d'ennemis.

Nous en avons un exemple mémorable dans l'institution de la fête de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est une de nos plus augustes solennités: elle est sublime dans son objet, touchante sous le rapport des souvenirs qu'elle rappelle, majestueuse dans ses cérémonies; aucune autre assurément n'est plus propre à nourrir et réveiller la piété des fidèles, et à augmenter l'éclat et la splendeur du culte divin. L'univers catholique, d'une extrémité à l'autre, la célèbre aujourd'hui avec une unanimité de sentimens, qui offre à tous les esprits et à tous les cœurs le plus imposant spectacle. Et ce qui est remarquable dans les jours où nous vivons, c'est que les impies eux-mêmes, lorsque le respect pour l'opinion publique, ou le devoir d'une place les force à rendre quelque honneur à la religion de l'État, ne séparent pas la vérité qui est l'objet de cette fête, des autres vérités que nous professons, et lui décernent extérieurement les mêmes hommages; en un mot, on ne nous dispute pas plus cette fête que les autres fêtes de la religion catholique.

Cependant son institution fut précédée par quatre-vingts ans de contestations et de clameurs. Le décret de l'Église termina ce

long et scandaleux combat, et laissa quelques esprits opiniâtres, quelques adversaires aigris, s'agiter et se débattre pendant quelque temps dans les routes qui conduisent au schisme.

Ne soyons donc pas surpris si la dévotion au sacré-cœur de Jésus-Christ a donné lieu, non seulement à de graves discussions, mais à de vives disputes, et même à des déclamations dictées par l'hypocrisie et le mensonge ; ce qui est surtout déplorable et digne de nos profonds gémissemens, c'est de voir quelques prêtres, suivis de leurs adeptes *sous les tentes du Dieu de Jacob*, prétendre en garder eux-mêmes l'enceinte et la défendre contre les ennemis, en opposant la plus opiniâtre résistance au progrès d'une doctrine solennellement proclamée, qui console tous les cœurs fidèles et répand dans tout *le camp* la joie la plus pure. Sous prétexte de repousser des nouveautés dangereuses, ces aigres et froids théologiens ne veulent pas que nous vénérions le cœur de Jésus-Christ. Ils ne veulent pas que nous parlions à ce cœur divin, comme si la tendresse et la générosité du cœur de Jésus-Christ pour les hommes étaient des nouveautés dans l'Église, comme si dans tous les temps la piété des justes n'avait pas adressé ses hommages au cœur de Jésus-Christ, comme si à l'exemple du disciple bien-aimé, les disciples de tous les temps n'avaient pas reposé sur le cœur de Jésus-Christ, n'y avaient pas cherché et trouvé un asile, et comme si, enfin, les joies et les gémissemens d'une épouse chérie pouvaient être étrangers au cœur de son époux.

Oh! sans doute, ils n'ont jamais parlé au cœur d'un père; ils n'ont jamais entendu le cœur d'un ami, ces hommes qui, affectant un zèle si ardent pour la foi des anciens jours, poussent le dédain jusqu'à méconnaître tout ce que le cœur de Jésus-Christ renferme pour nous de douceurs, de bienfaits, de richesses, et qui, aussi coupables que les enfans d'Héli, prennent des places sur le parvis du temple, pour insulter aux ames simples et droites et les détourner d'offrir leurs sacrifices.

Qu'ils nous disent donc, ces docteurs si habiles dans les secrets de la foi et la science du salut, qu'ils nous disent les fruits de la mission qu'ils remplissent avec un zèle si amer, parce qu'ils ne la tiennent que d'eux-mêmes, qu'ils nous disent les fruits des leçons qu'ils répètent avec tant d'assurance, et des censures qu'ils prononcent avec tant d'orgueil; qu'ils nous montrent le bien qu'ils ont fait jusqu'à présent, les services qu'ils ont rendus à l'Église oppressée de douleurs, et les avantages qu'au milieu de si longues et si rudes épreuves la religion a retirés de leur sèche et artifi-

cieuse théologie. Ont-ils guéri une seule de nos plaies? Ont-ils préservé une seule pierre? réparé une seule brèche de l'édifice? Ont-ils consolé une seule ame? Ont-ils maintenu le règne de la charité? Qu'ont-ils fait pour la paix?

Hélas! entraînés par l'esprit du siècle, dominés par l'esprit de secte, ils se liguent avec les ennemis de Jésus-Christ. Ce concert remarquable de haine et d'efforts n'échappe à personne; on le signalera un jour comme un alliage monstrueux; on se demandera: Quel but? quel intérêt? quel honneur?

Que les impies, qui ont juré d'effacer le christianisme sur la terre, se servent de toute leur influence pour exciter de scandaleuses dissensions parmi nous; qu'ils les protégent de tout leur pouvoir; qu'ils s'applaudissent des troubles qui désolent le champ du Père de famille; qu'ils rient de nos tribulations, qu'elles soient pour eux le gage et même le signal de la victoire...... On le conçoit..... Mais que le sacerdoce soit pour quelques hommes qui en sont revêtus un titre pour s'établir les instrumens de ces discordes, les échos et même les précurseurs de l'impiété, que ces mêmes hommes consacrent leurs travaux et leurs veilles à diviser, à déchirer; qu'ils placent leurs complaisance à séparer le pasteur du troupeau, à détacher quelques brebis séduites; que dans la chaire de corruption qu'ils se sont bâtie à eux-mêmes, ils s'élèvent contre la chaire éternelle; qu'ils n'épargnent au vicaire de Jésus-Christ ni le baiser perfide de Judas, ni les ignominies du Prétoire; qu'enfin, les sueurs, les larmes et le sang des ministres fidèles ne soient pour eux que des sujets de blâme et de calomnie... La simple probité reste confondue et la foi s'humilie dans la poussière.

Dans les motifs et les effets de cette contentieuse émulation, ne cherchons rien qui ressemble à la charité, rien qui ressemble au désir de la paix. La charité et la paix découlent d'un principe de vie qui n'appartient qu'au tronc de cet arbre antique, produit par le grain de séneve dont il est parlé dans l'Évangile, et que le tronc ne communique qu'aux rameaux sains et robustes qui lui restent attachés. Les branches faibles, altérées ou corrompues, que les vers ont rongées, ou que le feu du ciel en sépare, se dessèchent, périssent, fatiguent tout ce qui les entoure, et finissent par occuper inutilement une place: il n'y a plus évidemment ni sève, ni fruits; il n'y a plus que stérilité et mort.

Voilà la figure, la ressemblance vraie et les traits caractéristiques des ennemis déclarés de la dévotion au sacré-cœur de Jésus-Christ; voilà où aboutissent l'audace et le fiel qui distinguent tout

ce qui sort de leur plume; et voilà où se terminera tout le bruit qu'ils s'efforcent de faire pour étourdir et déconcerter les fidèles. Ils ont répété les mêmes raisonnemens que leurs devanciers opposaient à l'institution de la fête du corps de Jésus-Christ, ils les ont appuyés par toutes les subtilités que suggère l'obstination dans l'esprit de parti, ils y ont mis toutes les couleurs qu'ils ont imaginées, propres à égarer et à séduire.

Mais, ainsi que la vérité professée par l'Église catholique dans la solennité du corps de Jésus-Christ a obtenu tous les honneurs du triomphe, ainsi que ses détracteurs ont été partout confondus et sont maintenant dans l'oubli, de même les misérables futilités et les vaines objections contre la dévotion au sacré-cœur de Jésus-Christ et le culte que l'Église lui a décerné, tourneront à la confusion de ceux qui s'opiniâtreront dans cette lutte scandaleuse, qui, au reste, ne fait encore quelque bruit que parce qu'elle est applaudie dans les rangs de l'indifférence, et fortement soutenue, dans ceux de l'impiété.

Il serait déplacé de rappeler ici les railleries, les sarcasmes, les blasphèmes des libertins et des impies. Hélas! qu'attendre de ceux que la vérité importune, que la lumière tourmente et que la piété irrite?

Cependant, que ceux qui rejettent par esprit de système la dévotion au sacré-cœur de Jésus-Christ, que ceux qui la dédaignent par irréflexion, que tous y prennent garde : une tribu séditieuse a poussé les premiers cris; elle les redouble, en insultant aux malheurs de Sion; mais les plus fortes clameurs partent du camp des Philistins : elles sortent de la bouche de ces hommes qui avaient écrit en caractères de sang dans le plan de la conjuration, qui dirent un jour à la France dans leurs décrets sacriléges, et qui répètent encore dans leurs complots contre Dieu et son Christ : *Faisons cesser les fêtes de Dieu sur la terre.* Ils ne veulent pas plus les autres fêtes de la religion que celle du sacré-cœur de Jésus-Christ. Mais ils se placent avec empressement à côté d'un petit nombre de faux frères qui combattent aigrement l'institution de celle-ci pour attaquer à leur manière la doctrine de l'Église, et outrager son autorité.

Que les fidèles ne se scandalisent pas du récit des combats livrés à la religion. Ses annales ont toujours recueilli les souvenirs qui lui sont amers, comme ceux qui contribuent à sa gloire; les funestes succès de l'erreur, comme les rayons de lumière qui donnent à la vérité un plus vif éclat; les leçons du crime, comme celles de la

vertu; il faut que les générations coupables servent à l'instruction des générations qui suivent.

L'histoire redira donc que sous le règne de la philosophie, lorsqu'elle proscrivait les ministres fidèles, qu'elle les traînait dans les cachots, dans les bateaux de Nantes, et aux îles lointaines, lorsqu'elle croyait accomplir sur les échafauds son vœu tant de fois répété d'écraser la foi de nos pères, une image du sacré-cœur, découverte dans un livre de prières, était contre les victimes une preuve de conspiration ; elle redira que si le cœur était percé d'un glaive, ou environné de flammes, la preuve que les catholiques à leur tour méditaient d'écraser par le fer et le feu la liberté et la tolérance, était évidente aux yeux de tout philosophe ; et il faudra bien qu'elle redise que, peu d'années auparavant, ils se qualifiaient du titre de chrétien, ceux qui alors, à la vue d'une image du sacré-cœur, vomissaient des blasphèmes et jetaient des cris de rage.

Non, ils n'étaient pas aussi absurdes, ils étaient bien moins coupables les païens qui accusaient les chrétiens des premiers siècles de célébrer d'odieux mystères dans leurs assemblées secrètes, et d'y conspirer aussi contre l'État. Les apologistes du christianisme réfutaient victorieusement ces reproches; et, dans un royaume catholique, nos impies accusateurs nous tiennent encore sous le poids de l'accusation aux yeux d'une foule d'ignorans à qui ils répètent et par qui ils font répéter que la dévotion au sacré-cœur est pour nous tout à la fois un mot, un signe et un point de ralliement.

Eh, grand Dieu ! les esprits sont-ils descendus dans des ténèbres assez épaisses ? L'aveuglement est-il assez profond ? Nous avons une même foi, nous avons les mêmes pasteurs, les mêmes sacremens, les mêmes solennités, les mêmes pratiques, tout est pour nous point de ralliement; et c'est ce que les catholiques professent ouvertement depuis dix-huit cents ans. Pour les troubler dans cette possession et leur faire un crime de se rallier, il ne fallait rien moins que la perfidie avec laquelle la philosophie s'applique à tout dénaturer, quand elle ne peut autrement outrager ou avilir la religion.

Nous nous rallions à la crèche de Jésus-Christ, à sa Croix, à son tombeau; nous nous rallions au souvenir de tous les mystères de miséricorde dont sa vie est remplie, et dans cette réunion de sentimens et d'hommages, la foi élève l'ame à des pensées surnaturelles, la pénètre de douces affections, la fortifie contre les penchans opposés au bien, et lui donne un nouvel attrait pour la vertu.

Ces effets sont communs à toutes les pratiques de la piété chrétienne, quel qu'en soit l'objet : ils découlent éminemment de la dévotion au sacré-cœur de Jésus-Christ dont l'Église ne dissimule ni l'esprit, ni la fin, et dont elle fait assez connaître les exercices publics. Ce qui devrait, ce nous semble, la rendre moins redoutable aux ennemis de Jésus-Christ et de sa religion, c'est que spécialement proposée pour réparer leurs outrages et solliciter leur grace, elle ne permet à leur égard qu'une tendre compassion et une grande charité.

Les adorateurs du cœur de Jésus-Christ, en gémissant des perfidies de la synagogue et de ses impies complots, en suivant leur divin Maître au milieu des rues de Jérusalem, et jusque sur le Calvaire, osent espérer et implorer chaque jour le pardon de ses disciples parjures et celui de ses bourreaux. Ils persévèrent dans cette prière, parce qu'ils savent que le cœur de Jésus-Christ, abreuvé d'amertumes et rassasié d'opprobres, ne refusa pas le baiser de Judas, qu'il prononça autrefois et qu'il répète sur nos autels ces paroles célestes : « Mon Père, pardonnez-leur. »

Quelle simplicité de langage ! Les impies en riront de pitié ; mais ils ne conviendront pas que c'est ce qui les offense. Nos douleurs et nos larmes signalent leur doctrine comme la cause des désordres de la société, des calamités publiques et du deuil de la religion : voilà nos torts à leurs yeux. En proscrivant, avec leur intolérance si connue aujourd'hui, les vérités respectées pendant dix-huit siècles, ils voudraient nous prouver aussi que la charité, celle même de l'Évangile, consiste à tolérer leurs doctrines sacriléges. Ils nous envient, ils nous disputent l'enseignement même et la prière, les deux seuls moyens que l'Église revendique comme des attributions qui lui sont propres, et qu'elle tient immédiatement de son divin chef, les seules armes qui ont vaincu le monde, les seules qui le vaincront encore.

C'est aux esprits sages, exempts de préventions, et soumis aux règles qu'il n'est jamais permis d'outre-passer, à bien distinguer quels sont les ennemis de la dévotion au sacré-cœur de Jésus-Christ pour mieux apprécier la résistance des uns et les déclamations des autres.

Ce serait une erreur de croire que cette dévotion date de nos jours, et qu'elle est tout-à-fait récente, parce que, plus généralement sentie, elle est aujourd'hui honorée par l'empressement et la ferveur de tous les chrétiens qui ne fléchissent pas le genou devant les idoles. Bien avant nos malheurs, les ames pieuses en faisaient

leurs délices. Les personnages les plus illustres par leur science et leur sainteté, en parlaient de la manière la plus touchante. Nous en avons de précieux monumens qui appartiennent à des temps assez reculés.

« Puisque nous sommes tombés, dit saint Bernard, sur le cœur « tout aimable de Jésus, et qu'il fait si bon y demeurer, ne souf- « frons pas qu'on nous en sépare facilement!... Oh! qu'il est bon! oh! « qu'il est doux de faire sa demeure dans ce cœur!.... que votre « cœur, ô aimable Jésus! est un riche trésor.... C'est dans ce temple « dans ce sanctuaire, dans cette arche du Testament, que j'ado- « rerai et louerai le nom du Seigneur...... — O aimable Jésus! « souffrez seulement que mes prières soient admises dans ce divin « sanctuaire pour être exaucées; tirez-moi tout entier dans ce « cœur; et, afin que j'y puisse faire ma demeure tous les jours de « ma vie, lavez-moi de mes iniquités.... O le plus beau des enfans « des hommes! votre sacré côté n'a été percé, que pour nous ou- « vrir l'entrée dans votre cœur, et ce cœur lui-même n'a été ouvert « qu'afin que nous puissions habiter en lui..... Ce cœur adorable a « été blessé, afin que par cette plaie visible nous connussions la « plaie invisible que l'amour y a faite. Ah! comment Jésus pouvait- « il plus efficacement nous marquer son ardeur qu'en voulant que « non seulement son corps, mais encore son cœur fût percé de la « lance?.... Qui pourra donc ne pas aimer un cœur blessé de la « sorte? qui pourra n'être pas sensible à son amour [1]? »

Saint Bonaventure s'exprimait avec la même énergie et la même effusion de sentimens : « O vénérables plaies! c'est par vous que je « suis entré et que je suis arrivé jusque dans les entrailles les plus « intimes de la charité de Jésus-Christ! C'est là que je fais ma de- « meure; là, je trouve une si grande abondance de consolations, « que je ne puis l'exprimer. O aveuglement des enfans d'Adam qui « ne savez pas entrer en Jésus-Christ par ces plaies sacrées! Voilà « la félicité des Anges qui vous est ouverte. La muraille qui en « fermait l'entrée est rompue, et on néglige d'y entrer!.... Quelle « doit être la suavité que l'esprit goûte, en s'unissant par ces plaies « au cœur de Jésus.... voilà la porte du Paradis ouverte; le glaive « qui en fermait l'entrée a été écarté par la lance du soldat. Le tré- « sor de la sagesse et de la charité éternelle est ouvert; entrez-y « donc... O ame fidèle! voilà votre aimable époux, qui par un excès

[1] *Traité de la Passion*, ch. III.

« d'amour vous a ouvert son côté, afin de pouvoir vous donner son « cœur [1]. »

Ces pensées sont aussi très familières à saint François de Sales. On retrouve souvent dans ses lettres ce même épanchement de la piété envers le cœur de Jésus-Christ. « Que le Seigneur est bon, ma « chère fille, que son cœur est aimable ! Demeurons là dans ce saint « domicile, que ce cœur vive toujours dans nos cœurs [2]. Je présente « tous les jours votre cœur au Père éternel, avec celui de son Fils « notre Sauveur, en la sainte Messe. Il ne saurait le refuser à cause « de cette union en vertu de laquelle je l'offre [3]. L'autre jour, dans « l'oraison, considérant le côté ouvert de notre Seigneur, et voyant « son cœur, il m'était avis que nos cœurs étaient tous à l'entour de « lui et qu'ils lui faisaient hommage comme au souverain roi des « cœurs [3]. »

Près de cent ans auparavant, le vénérable Lansberg, surnommé *le Juste*, dans son Traité de l'amour de Dieu, adressait aux ames fidèles les avis suivans : « Tâchez de vous exciter a la dévotion au « sacré-cœur de notre Seigneur Jésus-Christ, source abondante « d'amour et de miséricorde, et pratiquez avec soin cette dévotion. « Unissez-vous à ce cœur divin avec amour, et entrez-y en esprit. « Que ce soit par lui que vous demandiez les graces que vous voulez « obtenir, et par lui que vous offriez à Dieu vos saints exercices, « parce que ce cœur divin est le trésor de toutes les graces, et la « porte par où nous devons aller à Dieu et par où Dieu vient à « nous. Ayez donc, pour entretenir votre dévotion, quelque image « de ce cœur adorable. Placez-la en quelque lieu où vous puissiez « la voir souvent, afin que cette vue vous rappelle vos sentimens « envers lui et excite en vous le feu de son divin amour... Le cœur « de Jésus est une source surabondante de tout bien. Ainsi c'est « une pratique très sainte et très utile de l honorer avec dévotion, « et de recourir à lui en tous nos besoins, afin de puiser dans cette « source sacrée notre consolation et tous les secours nécessaires [2]. »

Il ne serait pas difficile de multiplier des citations qui atteste-raient les mêmes sentimens chez nos pères dans la foi. Il ne serait peut-être pas difficile d'en faire des volumes ; mais nous nous bornons à ces irrécusables témoignages qui démontrent assez évidemment que l'Eglise n'a rien innové dans la doctrine catholique.

[1] Dans le liv. intitulé : *Aiguillon du divin amour*.

[2] Lettre 64. liv IV. — [3] Ibid. 65. — [4] Ibid. 101.

[5] Dans le *Traité du divin amour et de la perfection apostolique*.

Les sentimens de la dévotion au cœur de Jésus-Christ sont propres à l'esprit du christianisme, ils lui sont essentiellement et intimement liés; ils sont des conséquences immédiates des principesэр la foi. N'est-il pas en effet aussi naturel, si l'on pouvait ainsi s'exprimer, de communiquer par des actes d'adoration, de pénitence et d'actions, avec le cœur de Jésus-Christ qui nous a tant aimés, que de nous prosterner, comme les bergers de Béthleem et les rois de l'Orient, aux pieds du divin Enfant incarné pour nous, et portant pour notre salut la ressemblance du péché! Quelle tache peut donc souiller la foi du chrétien à qui il est commandé d'aimer Dieu de tout son cœur, et dont le cœur, pour payer tout le tribut que ce commandement exige de lui, pour le payer surtout quand il est de sondevoir de détester, de désavouer, d'expier tant et de si horribles attentats contre Dieu lui-même, se jette avec transport dans le Cœur de Jésus-Christ et y place toute son espérance?

Oui, il est digne de nos adorations ce cœur sacré uni au Verbe de Dieu de la manière la plus intime et la plus inséparable; il ne faut pas une grande étendue de jugement, il ne faut qu'un cœur droit et une solide piété, pour entendre avec consolation, entendre même avec ravissement, une vérité si simple et aussi conforme à la raison qu'aux plus pures lumières de la foi. Le sentiment de cette vérité est imprimé vivement dans toutes les ames d'une piété tendre, dans toutes celles que des faveurs particulières unissent étroitement à Dieu. Les catholiques qui s'honorent de ce nom dans toutes les conditions de la vie, qui, supérieurs à toutes les séductions, ne rougissent jamais de la foi de leurs pères, et pratiquent sans respect humain les règles et les devoirs qu'elle leur impose, comprennent facilement toute l'efficacité, toutes les ressources, toutes les consolations, tous les charmes de la dévotion au cœur de Jésus-Christ.

Oui, il est adorable, ce cœur le plus parfait qui soit sorti des mains du Créateur, la plus noble portion du corps que la seconde personne de la Sainte-Trinité a pris dans le chaste sein de Marie, le siége et l'organe de toutes les affections qui appartiennent à la sensibilité, à la tendresse, à l'amour de l'Homme-Dieu, ce cœur glorifié dans le ciel où il intercède pour nous, abaissé dans l'Eucharistie où il s'offre pour nous, uni hypostatiquement à la divinité et admis aux conseils de Dieu.

Quand nous l'adorons, ce cœur divin, nous ne le séparons pas de la personne de Jésus-Christ: nous adorons Jésus-Christ sensible, aimant, plein de bonté, de générosité, de miséricorde pour les

hommes, comme en adorant la Croix nous adorons Jésus-Christ crucifié ; comme en adorant les cinq plaies, nous adorons Jésus-Christ souffrant et versant son sang pour expier nos péchés ; et comme en adorant son corps, nous adorons Jésus-Christ réellement présent dans la sainte Eucharistie et daignant habiter au milieu de nous.

Un ami dans la prospérité ou dans le malheur se confie au cœur de son ami. Un fils inquiet sur sa destiné ou un fils coupable a recours au cœur des auteurs de ses jours. Quel est l'ami, quel est le père qui n'ait pas entendu ce langage ? Eh ! qui ne connaît pas surtout le cœur d'une mère pour le bonheur de ses enfans? Ces rapports mutuels qui nous sont si familiers, ces habitudes les plus douces et les plus pures de la vie présente, ces communications intimes que Jésus-Christ même n'a pas dédaigné de comparer aux communications de son cœur avec nous, expliquent et font clairement sentir que lorsque nous nous adressons au cœur de Jésus-Christ, nos sentimens se rapportent à Jésus-Christ lui-même.

Dans l'exercice de la dévotion au sacré cœur de Jésus-Christ la piété ne fait jamais, elle ne peut même faire abstraction de l'ame et de la divinité auxquelles le cœur de Jésus-Christ est uni pour penser uniquement à l'objet matériel. En ce dernier sens, le cœur de Jésus-Christ selon l'expression de plusieurs papes, et principalement de l'immortel Pie VI, dans sa célèbre lettre à l'évêque de Pistoie, est l'image symbolique, *imago symbolica*, de l'objet de notre dévotion, c'est-à-dire, de Jésus-Christ lui-même, dont l'amour immense, infini, ineffable, occupe toutes nos pensées et tous nos sentimens.

On pourrait juger ces explications superflues dans une matière où tout est si lumineux pour ceux qui ont la foi et qui en pratiquent les œuvres, où tout est si doux, si consolant pour ceux dont le cœur est à Dieu sans réserve. Mais il faut convaincre les fidèles que si le siècle des Bernard et celui des François de Sales ne voyaient rien que d'édifiant dans les sentimens de piété envers le cœur de Jésus-Christ, les contradictions que leur suscite le siècle présent, ce siècle de fer, n'ont d'autre source que l'esprit de schisme, d'indifférence et d'impiété, cet esprit satanique qui l'isole de tous les autres.

Avant que l'Église eût proposé comme une chose sainte et salutaire de rendre un culte public au cœur de Jésus-Christ, on ne lui avait nulle part érigé des autels. Ces hommages extérieurs et solennels peuvent être dans le vœu des fidèles. Les premiers pas-

teurs ont seuls le droit de les décerner. S'ils avaient jusqu'ici gardé le silence, nous n'aurions ni fêtes, ni exercices communs; nous nous contenterions, à l'exemple de saint Bernard, saint Bonaventure, et saint François de Sales, de rendre un culte intérieur au « cœur toujours adorarable de Jésus-Christ, d'adorer, de louer le nom du Seigneur, dans ce temple, dans ce sanctuaire, dans cette arche du Testament, et d'inviter les fidèles à y faire leur demeure et à puiser chaque jour dans ce trésor de la sagesse et de la charité éternelle. »

Mais, plusieurs années avant les déchiremens de notre infortunée patrie, au premier signe des orages qui l'ont désolée, l'Église avait montré le cœur de Jésus-Christ comme l'espérance et le refuge des Chrétiens : elle l'avait placé dans les lieux de prières et à côté de nos tabernacles, elle lui avait décerné tous les honneurs, elle avait invité tous les fidèles à les lui rendre.

Cette dévotion, dont les principes avaient été jusque-là intérieurement professés par les plus doctes et les plus saints personnages avec l'approbation de l'Église, a dès lors acquis un grand éclat dans la société chrétienne. Les souverains pontifes l'ont favorisée et encouragée par de précieux et rares priviléges. Les évêques l'ont honorée et recommandée par leur autorité et leurs exemples. Les pasteurs du second ordre ont marché sur leurs traces; et dans tous les rangs de la société on s'est empressé de se réunir à cette dévotion et de prendre place au pied des autels que l'Église venait de dédier au cœur sacré de Jésus-Christ. En un mot, cette dévotion est maintenant florissante dans la plupart des états catholiques; elle est répandue dans tout le monde; elle est jusqu'aux extrémités de la terre la consolation des ames célestes que Dieu se réserve pour la gloire de son nom.

Quelques raisonneurs, que ce culte chagrine, répondent que ce culte lui-même est une innovation; que nos nouveaux autels, que des hommages publics, que la solennité d'une fête, étaient inconnus à l'antiquité. Si leurs scrupules se bornaient là, si toute la difficulté se réduisait à cette misérable chicane, nous bénirions le ciel de tout notre cœur. Nous n'aurions pas du moins à gémir des injurieuses diatribes, et, il faut le dire, des sarcasmes impies qu'ils opposent aux principes sur lesquels la dévotion est établie, et que nous réfutons sans oser les produire, parce qu'ils sont dans la classe des choses qu'il n'est pas permis de nommer, tant ils inspirent de l'horreur.

La dévotion au cœur de Jésus-Christ est fondée sur les principes immuables de la foi, elle appartient à tous les siècles, ainsi

que nous l'avons exposé; et alors qu'importe que le culte public soit nouvellement établi?

Tous les mystères de l'Homme-Dieu sont augustes, tous sont dignes de nos hommages. Mais tous ne sont pas célébrés par des fêtes particulières, et tous ceux qui le sont aujourd'hui ne l'ont pas été dans tous les temps. Il n'appartient qu'à l'Église de déterminer, dans sa sagesse, les objets qui doivent être honorés par un culte spécial, et le temps où il est salutaire de leur rendre ce culte.

Combien n'avons-nous pas de fêtes dont nous assignons l'époque! Celles de la Présentation au Temple, de la Transfiguration sur le Thabor, du baptême dans le Jourdain, seraient des nouveautés, si nous devions nous en tenir rigoureusement au calendrier des temps apostoliques.

Combien aussi, dans la vie de Jésus-Christ, la foi ne découvre-t-elle pas de mystères, qu'aucune institution ne rappelle spécialement aux fidèles, que la piété néanmoins révère affectueusement, et qu'elle médite avec fruit! Si l'Église jugeait utile de consacrer un jour pour célébrer celui où, après avoir donné à Pierre les clefs du royaume des cieux, Jésus-Christ, ressuscité, environné de ses Apôtres sur une montagne de la Galilée, leur montra l'univers, et leur ordonna d'aller, d'enseigner, et de baptiser toutes les nations, cette solennité, destinée à rappeler à un siècle incrédule et pervers l'autorité divine du vicaire de Jésus-Christ, et la source du ministère ecclésiastique, entraînerait-elle quelque péril dans la foi, parce qu'elle ne daterait que du dix-neuvième siècle? Et si, pour la consolation des cœurs affligés, pour leur offrir le plus touchant modèle de la résignation, l'Église nous prescrivait de vénérer, par des cérémonies publiques, la douloureuse agonie de Jésus-Christ dans le jardin des Olives, y aurait-il dans cette nouvelle institution quelque opposition aux traditions anciennes? Depuis long-temps, et sans aucune contestation, des prières publiques sont consacrées, et des jours assignés, pour honorer les douleurs de Marie. Mais dans un siècle où certains déclamateurs disputent tout à l'Église, une fête en l'honneur du mystère de Jésus-Christ succombant sous le poids de nos péchés, serait sans doute un nouveau sujet de leurs amères censures.

Celui qui méprise l'Église, méprise Jésus-Christ; celui qui écoute l'Église, écoute Jésus-Christ [1]. Voilà la règle qui trace les devoirs

[1] Luc. x, 16.

de la tribu de Lévi, comme ceux des autres tribus; et l'Évangile ajoute que celui qui n'écoute pas l'Église, doit être regardé comme un païen et un publicain. L'orgueil du siècle n'a pas pu porter cette règle; on l'a violée sans pudeur. Aussi cette violation trop générale a causé d'épouvantables désordres et de profondes tribu-tribulations.

Battus par de longues tempêtes, les restes de la maison d'Israël cherchent le salut dans la barque de Pierre, parce que, hors de ce centre d'unité, il n'y a plus de port contre le naufrage et il n'y a plus qu'un effroyable abîme. Que serions-nous devenus sans cette direction salutaire? Elle s'offrait à tous, elle ne manquera jamais à personne. Quelles victoires n'eussions-nous pas remportées, quelles victoires ne remporterions-nous pas, si toujours, et surtout dans le péril, chacun y occupait fidèlement sa place?

Dans la doctrine sur la dévotion au cœur de Jésus-Christ et dans le culte qu'ils lui rendent, les catholiques n'ont connu et ne connaissent d'autre direction que celle que leur donne cette autorité sacrée qui s'exerce au nom et en l'assistance de celui à qui toute puissance a été donnée dans le ciel et sur la terre [1]. Quelle autre règle, quel autre guide pourraient-ils suivre sans s'égarer, dans un sujet surtout qui appartient aussi exclusivement à l'ordre du salut, où tout ce qui s'y rattache tient si éminemment à la foi, où tout est si admirablement surnaturel et où tout est si essentiellement éloigné des idées et des affections qui rampent sur la terre? Que peuvent signifier sur un point aussi élevé de la piété chrétienne les sophismes de quelques docteurs mutins et les hauts cris des incrédules du siècle? Quand certains êtres ont croassé dans la boue et appelé l'orage, le soleil luit-il moins sur la terre? Et le voyageur qui attend la lumière de cet astre pour ne pas s'égarer dans les ombres de la nuit, sera-t-il moins éclairé dans sa course? Ainsi le flambeau fixé sur la montagne sainte pour diriger les Chrétiens leur montre la bonne et droite voie que Samuël, assis sur la chaire de Moïse, promettait d'enseigner toujours et dans laquelle les divins oracles nous garantissent aussi la vérité et la vie.

Nous avons tâché de justifier la dévotion au sacré-cœur de Jésus, les hommages dont nous l'environnons et les solennités que nous sanctifions en son honneur. Il nous semble même que nous avons rendu le titre de novateurs à ceux à qui il appartient en propre, et que si l'impiété, qui ne respecte aucun frein, pousse encore quel-

[1] Matth., XXVIII, 18.

ques cris, la raison, qui se pique d'être juste, doit convenir que, nos principes posés, il n'y a rien que de légitime dans nos exercices et dans nos fêtes du sacré-cœur.

Il faut cependant juger aussi une considération qui ne peut pas être comprise dans l'ordre de celles que nous venons d'examiner et que nos détracteurs présentent avec une hypocrisie peut-être propre à faire quelque impression sur des Chrétiens peu instruits. Ils confondent la fête du corps de Jésus-Christ et celle de son cœur : ils ne veulent y trouver que le même objet et la même fin ; et de là encore leur ton de dédain, et pour l'autorité de qui ces institutions émanent, et pour les mystères qu'elles consacrent.

Ici revient de nouveau la remarque, que l'on ne peut pas trop répéter aujourd'hui sur les funestes effets de l'esprit particulier qui devient la règle du commun des hommes, dans les choses mêmes qui appartiennent le plus immédiatement, le plus directement à la foi et au gouvernement des ames.

Autrefois l'enseignement de l'Église et les pratiques qu'elle propose sur un objet tout entier du ressort de la foi suffisaient aux Chrétiens; ils y voyaient le sens de la doctrine, ils y puisaient les sentimens dont leur piété devait faire hommage.

Aujourd'hui on récuse ce tribunal établi par Jésus-Christ dans l'ordre du salut, on le récuse avec une légèreté qui permet à peine de réfléchir que l'on transgresse un point capital des règles sans lesquelles il n'y a plus d'unité, on le récuse même avec une hardiesse qui décèle le poison que l'impiété répand de toutes parts et qui se glisse souvent jusque dans les esprits qui voudraient se tenir le plus en garde contre elle. Cependant, sans ce moyen qui porte tous les caractères de l'éternelle sagesse et de l'infinie bonté, où s'arrêter? où se fixer, et quelle barrière respectera-t-on?

Bourdaloue, dans son sermon sur la fête du Saint-Sacrement, observe qu'elle est essentiellement la fête du corps de Jésus-Christ. « Car c'est, dit-il, le titre qu'elle porte, et sous lequel elle a été « instituée. » Il en expose en peu de mots l'objet et la fin dans cette proposition : « Elle est le triomphe de la chair de Jésus-Christ. » Proposition qu'il démontre avec cette vigueur de raisonnement que personne ne lui refuse.

« La chair de Jésus-Christ est, ajoute-t-il, la chair de Dieu; « *Verbum caro factum est*.... Elle est la victime immolée sur l'autel « de la croix pour notre salut.... Élevée dans l'Eucharistie à un ordre « tout divin, elle y fait ce que Dieu seul peut faire.... Elle y possède « une espèce d'immensité.... Elle y devient toute spirituelle, mais

« bien autrement que dans sa résurrection.... Elle y est éternelle et
« incorruptible.... Elle y meurt tous les jours d'une mort mille fois
« plus merveilleuse que l'immortalité même dont il jouit dans le
« ciel.... Elle y est l'aliment de nos ames : *Caro mea vere est cibus...*
« Quoique substance matérielle, elle a la vertu de vivifier les
« esprits.... Nous la recevons, afin qu'elle conserve nos ames pour
« la vie éternelle: *Corpus Domini Nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam.*» D'où il conclut qu'il n'y a point de gloire, point de culte qu'on ne doive au corps de Jésus-Christ.

Au surplus, la fête instituée par Urbain IV est une solennité en témoignage de la foi de la présence réelle, et du culte que l'Église, a toujours rendu à la chair de Jésus-Christ. Bourdaloue rappelle à ce sujet ces paroles de saint Ambroise: « Paroles, dit-il, pressantes
« contre nos hérétiques et qui, de tout temps, les ont jetés dans un
« étrange embarras.... Nous adorons la chair de notre Rédempteur
« et nous l'adorons dans les mystères qu'il a institués lui-même, et
« qui se célèbrent tous les jours sur nos autels.... Avant de manger
« sa chair nous l'adorons.... Et, bien loin que nous péchions en
« l'adorant, ce serait un crime de ne pas l'adorer..... *Nemo illam*
« *manducat, nisi prius adoraverit.... sic.... ut.... non solum non peccemus adorando, sed peccemus non adorando.* »

Il y a sans doute des traits de ressemblance entre la fête du corps de Jésus-Christ et celle de son cœur, comme il y en a dans les divers mystères de sa vie, qui tous ont pour principe une miséricorde infinie, et pour fin le salut de tous les hommes, comme il y en a aussi dans les divers mystères de sa Passion, que nous honorons cependant d'un culte spécial.

Mais voici ce qui les distingue dans les vues et l'esprit de l'Église, et ce que la vraie piété comprend parfaitement, parce qu'elle s'applique aux choses d'en haut, et non aux choses de la terre, et qu'elle comprend ce qui est de Dieu.

Dans les solennités du corps de Jésus-Christ, nous considérons le corps de Jésus-Christ véritablement, réellement présent dans l'Eucharistie, victime pour nos péchés, l'aliment de nos ames. Cette considération nous porte à rendre un juste tribut d'adoration, d'amour et de reconnaissance à Jésus-Christ dont il nous est donné d'offrir à son Père le sang et les mérites, et qui est pour nous le pain vivant descendu du ciel, afin que nous ayons la vie, et que nous l'ayons avec abondance. Ces solennités ont été instituées, et sont consacrées principalement pour célébrer le triomphe de ces

vérités de la foi sur les mensonges, les erreurs, les doctrines fausses, et les systèmes impies que les siècles précédens ont transmis au nôtre, et que le nôtre exalte sans pudeur jusqu'aux dernières conséquences.

Dans les solennités qui ont pour objet le cœur de Jésus-Christ, non seulement nous rendons à Jésus-Christ les mêmes hommages; mais considérant spécialement son divin cœur qui ayant aimé les siens les aime jusqu'à la fin, nous célébrons sa généreuse tendresse et son amour immense; et nous devons nous appliquer surtout, au milieu de tant d'excès de l'impiété et de tant d'attentats contre Jésus-Christ lui-même, à lui faire amende honorable pour les irrévérences, les profanations, les sacriléges qui se commettent devant ses autels et dans son sanctuaire, et réparation d'honneur, de l'indifférence, de l'ingratitude de tant de Chrétiens, des insultes et des outrages de tant d'autres.

Telle est la fin que se sont proposée tous les saints personnages que Dieu a choisis et suscités, pour appeler les fidèles à fléchir le genou devant le cœur de Jésus-Christ et à lui présenter non seulement leurs adorations et leur amour, mais leurs gémissemens et leurs larmes. Telle est la fin que se sont proposée les premiers pasteurs, en faisant connaître, dans l'état déplorable où la société chrétienne se trouve réduite, le prix et les avantages de cette dévotion; et telle est la fin que l'Église se propose dans les concessions, les priviléges, les instructions et les exercices qui y ont rapport.

On remarque dans la fête du corps de Jésus-Christ l'éclat, la splendeur et la magnificence. On y remarque la pompe et la majesté des cérémonies. Tout y annonce le triomphe de la vérité, l'allégresse de l'Église, et celle du peuple de Dieu. Tout est également imposant dans la fête du sacré-cœur; mais, par la seule pensée que tout s'y rapporte directement au cœur de Jésus-Christ, et que, bien plus qu'aux jours de la Passion, il est exposé, livré aux ignominies et aux opprobres, tout invite d'une manière touchante à un recueillement plus intérieur, à une piété plus tendre, à une douce componction. Celle-là frappe, émeut les sens; celle-ci pénètre, attendrit les cœurs; elle est en quelque sorte le complément de la première.

Si beaucoup plus qu'autrefois les fidèles ont recours à la dévotion au sacré-cœur; si les sentimens qu'elle inspire leur sont plus familiers, si la vraie piété y trouve plus d'attraits, il est facile d'en assigner la cause.

A tous les âges de l'Église, elle a eu des ennemis à combattre; elle en a eu surtout dans son sein. Il n'y a pas d'emblème vrai, comme celui qui la représente sous la figure d'une barque voyageant sur une mer toujours orageuse, pour recueillir, selon l'expression de Bossuet, et rassembler les élus dispersés aux quatre vents; et ce sont ceux-là même à qui elle offre le salut, qui soulèvent contre elle les flots et les tempêtes. Mais dans cette foule d'ennemis dont les uns sont tombés dans un oubli profond, dont les autres ont péri sans gloire, et dont la plupart ont laissé un nom flétri par la postérité et pénible à leurs disciples, il faut avouer qu'aucun de ceux qui ont paru avant les jours de la philosophie moderne, ne peut se comparer à ceux qui ont été formés à son école.

Les premiers, depuis Cérinthe jusqu'à Calvin, attaquèrent des vérités fondamentales; mais, au milieu des scandales et des excès que n'a pas pu dissimuler l'histoire, la révélation du moins fut respectée et Jésus-Christ toujours reconnu l'auteur et le consommateur de le foi. Pour juger les innovations et prémunir les fidèles, l'Église n'avait qu'à ouvrir le dépôt de la croyance et les monumens de la tradition. On en contestait le sens, mais jamais l'autorité; et la vérité qu'ils renferment solennellement proclamée, le mensonge restait confondu, et n'avait plus qu'à subir le châtiment de son opiniâtreté dans les malheureux écarts d'une orgueilleuse raison.

La piété doit à ces temps de troubles diverses institutions, diverses pratiques qui furent consacrées alors pour honorer le triomphe de la foi et affermir dans les esprits les vérités outragées. L'affliction des catholiques réclamait ce secours, les cœurs douloureusement brisés y cherchaient appui et consolation, et ils y trouvaient abondamment l'un et l'autre.

Certes, la consternation parmi les Chrétiens ne dut être ni moins vive, ni moins profonde, lorsque les derniers ennemis de l'Église se montrèrent à nu, lorsque se répandit le bruit sinistre de la conjuration des philosophes contre la religion qui avait fait pendant tant de siècles le bonheur et la gloire de nos pères, lorsqu'ils ne la dissimulèrent plus eux-mêmes, et lorsque, pour punir tant de passions soulevées par leurs doctrines, une disposition terrible de la Providence abandonna à leur orgueil le sceptre de saint Louis. Insatiablement superbes, occupés à répandre le poison du vice dans toutes les conditions et dans tous les états, ils foulent à leurs pieds tout ce qu'il y a eu jusqu'à eux de plus sacré parmi les hommes. Avec eux, il ne faut plus parler de cette chaîne merveilleuse d'événe-

mens qui fait remonter jusqu'à la création l'origine de nos rapports avec Dieu ; il ne faut plus parler de l'Évangile, des faits révélés, des prophéties, des miracles, du prodigieux établissement de la religion, de l'accomplissement des promesses pendant dix-huit siècles, de l'autorité divine, des témoignages de tous les âges et des noms les plus imposans entre les plus savans personnages de tous les temps. Ils nient la lumière du soleil, et, dignes suppôts des Anges rebelles, c'est à Jésus-Christ lui-même qu'ils déclarent cette guerre impie : société, mœurs, bonheur public, prospérité, paix des familles, ils immolent tout à la fureur qui les dévore.

Humiliés sous la puissante main de Dieu, nous nous prosternons à ses pieds, nous adorons ses desseins. Tous nos sentimens se rapportent à cet hommage de la raison et de la foi. Mais est-ce donc pour détruire le règne de Jésus-Christ dans les cœurs que tant de crimes ont amassé sur nous tant d'orages? Ce rêve de l'Enfer, les impies ont pu le partager; ils peuvent le partager encore, mais les uns sont descendus dans la tombe et la tombe attend les autres tout à l'heure. Si leurs blasphèmes ne font pas horreur, leur impuissance au moins devrait être aujourd'hui une assez frappante leçon.

Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera toujours [1]; il est le Roi immortel des siècles [2]; il est établi le Juge souverain des vivans et des morts [3], et ses humiliations pendant le règne de la philosophie attesteront la sagesse et la puissance de Dieu, comme ses humiliations sur le Calvaire et ses humiliations sur nos autels sont la preuve d'un amour immense et d'une miséricorde infinie.

Cependant les prétendus sages du siècle ont publié eux-mêmes à la face de l'univers, ils proclament encore que c'est Jésus-Christ qu'ils attaquent, qu'ils baffouent, qu'ils veulent mettre à mort. A la vue de tant d'abominations qui souillent une terre autrefois si privilégiée, autrefois la terre des Saints, les vrais Chrétiens peuvent-ils rester froids et insensibles? ou bien n'y en a-t-il plus sur cette malheureuse terre?

Oh! sans doute, en frappant le Pasteur, les impies ont voulu disperser aussi le troupeau. Mais les disciples et les saintes femmes, ainsi qu'au temps des derniers mystères de la vie de Jésus-Christ, tantôt accablés d'angoisses, tantôt ranimés en retrouvant leur divin Maître, se sont réfugiés dans son cœur comme à la source des graces et des consolations.

[1] Hebr., XIII, 8. — [2] Apoc., XV, 3. — [3] Act., X, 42.

Quand les mérites de Jésus-Christ sont méprisés, quand son amour est outragé, non dans le secret des consciences, mais hautement, publiquement; quand de pareils attentats, répétés chaque jour, appellent sur nous toutes les foudres du ciel, est-il étonnant que les disciples et les saintes femmes implorent le cœur de Jésus-Christ, comme un enfant docile implore le cœur de son père pour un frère coupable? Est-il étonnant, que confus et alarmés, ils recourent avec ardeur à ce foyer inépuisable de miséricorde et de tendresse? ou plutôt, n'est-ce pas alors un besoin pour eux de tomber aux pieds de leur maître, de s'y confondre, de s'y humilier, de s'y anéantir dans les sentimens de pénitence, pour effacer, s'il était possible, tant d'injures faites au cœur sacré de Jésus-Christ, tant d'outrages faits à son amour?

Ils y sont comme entraînés par la foi qui les anime, par la charité qui les presse, par la douleur dont ils sont pénétrés. A l'exemple des Apôtres, ils désirent vivement être « anathèmes » pour leurs frères [1]; et toutes les réparations d'honneur que la piété leur inspire, ils brûlent de les faire, ils s'empressent de les offrir à ce cœur divin une fois percé, sur le Calvaire, de la lance d'un soldat qui ne savait pas ce qu'il faisait, mais percé à chaque minute sur nos autels de tous les traits de l'ingratitude et de la malice des hommes, et de tous ceux de la haine et de la rage de l'enfer.

Oui, dans les jours mauvais auxquels nous avons été réservés, nos crimes et nos malheurs, nos douleurs et nos vœux, tout nous porte, tout nous attire à la dévotion du Cœur de Jésus-Christ. Malheur encore et toujours malheur à ceux qui ne voudront pas la comprendre! elle est une dette de la foi.

Elle est aussi un bienfait de la Providence.

Ceux qui ne savent pas lire dans le grand livre des révolutions humaines, que cette Providence tient cependant ouvert à nos yeux depuis trente années, et qui suivent d'aussi prodigieux événemens avec la légèreté si ordinaire aujourd'hui, se bornent à compter la dévotion au sacré-cœur, au nombre de tant d'autres pratiques louables et salutaires; peut-être même ils la regardent comme la part des ames pieuses, qui choisissent la meilleure des voies de Dieu, comme Marie dans la maison de Lazare [2]. Ah! que la foi qui a dû se retremper au creuset de tant de tribulations, qui a dû s'agrandir à la vue de tant de merveilles, s'élève jusqu'à Dieu avec cette touchante simplicité qui lui est propre, qu'elle contemple et

[1] Rom., IX, 3. - [2] Luc., X, 42.

qu'elle admire la marche de la Providence qui veille tous les jours sur l'Église.

Lorsqu'au treizième siècle une religieuse de Liége sollicitait de nouveaux, de plus solennels honneurs pour le corps de Jésus-Christ, lorsque quelques ames aussi simples qu'elle publiaient le même vœu, et que toutes de concert elles assuraient que, favorisées de graces particulières, elles avaient cette mission de Jésus-Christ lui-même; lorsqu'ensuite Urbain IV au même siècle, Clément V, Martin V, et Eugène IV au suivant, ordonnaient, confirmaient, enrichissaient de priviléges la célébration de la fête du corps de Jésus-Christ dans toutes les églises de la chrétienté, qui eût pensé que, dès le commencement du quinzième siècle, des novateurs s'élèveraient contre la présence réelle dans toutes les contrées de l'Europe? qui eût pensé qu'ils y paraîtraient avec toutes les armes de la séduction et de la violence? L'institution de la fête était là comme un rempart inexpugnable contre leurs artifices et leurs fureurs. Qui oserait assurer (pourvu toutefois que ce défi ne s'adresse pas à un impie) que ce rempart n'avait pas été élevé par la Providence divine; que l'institution de la fête, et les circonstances qui y donnèrent lieu, ne furent pas l'effet des promesses de Jésus-Christ et de l'assistance de l'Esprit saint?

Tous les jours les hommes sont témoins d'événemens plus ou moins importans, auxquels, sans qu'ils s'en doutent, sont attachés les intérêts les plus graves et les plus sérieux, soit dans l'ordre de la religion, soit dans l'ordre de la société : ces événemens se placent indifféremment dans le cours des choses; ils s'y trouvent d'une manière si naturelle, que les plus habiles ne sauraient ni le soupçonner ni le comprendre, pas même ceux qui servent d'instrumens.

Les philosophes sont les maîtres de ne voir que les combinaisons incohérentes du hasard dans la promenade de la fille de Pharaon sur les bords du Nil, dans la famine qui conduisit en Égypte Jacob et ses enfans, dans la potence dressée par ordre d'Aman pour Mardochée, et dans les fossés que Nitocris, mère du dernier roi de Babylone, avait fait creuser autour de la ville. Quant à nous, pour reconnaître la main invisible qui dirige tout, nous n'avons pas même besoin de remonter aux oracles qui long-temps auparavant avaient nommé Cyrus, et prédit qu'en détournant dans ces fossés les eaux de l'Euphrate, il s'ouvrirait un passage dans le lit de ce fleuve, pour s'emparer du trône de Balthasar, et ordonner le rétablissement du second temple.

Nous reconnaissons partout l'action plus ou moins sensible, mais toujours réelle et toujours efficace d'une volonté suprême; et la foi, pénétrant plus avant dans les secrets de la Providence, découvre, dans tous les événemens, une bonté qui invite et pardonne, une justice qui menace et punit, une sagesse qui dispense tout avec mesure, mais qui fait tout pour ses élus. A plus forte raison, quand il s'agit de faits qui ont un rapport intime, immédiat, avec l'affermissement de la foi et la gloire de la religion, et quand ces faits sont approuvés par la conduite et les dispositions des pasteurs qui en sont les juges, et de l'Église qu'il nous est prescrit d'écouter comme Jésus-Christ lui-même, nous les respectons comme véritables, nous bénissons le ciel qui nous y montre plus visiblement la protection et l'assistance spécialement promise dans l'Évangile, et nous y puisons tout ce que la foi peut nous découvrir d'édifiant et de salutaire. Ainsi les hautes vertus de Madame Clotilde de France, reine de Sardaigne, proposée aujourd'hui à la vénération des fidèles, sont pour eux, dans notre patrie surtout, un sujet de joie et de confiance.

C'est sur ces principes que nous regardons l'institution du culte public envers le sacré-cœur de Jésus-Christ comme l'œuvre de Dieu lui-même. Non seulement, ainsi que nous l'avons exposé, l'esprit de cette dévotion n'est pas nouveau, mais dès le quatorzième siècle, un très grand nombre de pieux personnages ont reçu, par des voies extraordinaires, des communications particulières, qui prouvent que cette dévotion est agréable à Jésus-Christ, que par elle l'ame fidèle peut obtenir les plus précieuses graces, et qu'elle est le moyen le plus efficace pour apaiser la justice de Dieu dans les tribulations que les impies amassent sur nos têtes. Beaucoup de communications de cette nature sont consignées dans les annales ecclésiastiques; et il est d'autant moins permis de les révoquer en doute, que plusieurs des ames justes qui ont été jugées dignes de pareilles faveurs sur la terre jouissent, au jugement de l'Église, de la couronne des Saints dans le ciel. Il ne faut rien moins que la témérité d'un novateur pour traiter aujourd'hui d'illusions les graces singulières et extraordinaires dont Jésus-Christ lui-même favorisa sainte Marguerite de Cortone, sainte Melchtide, sainte Gertrude, sainte Catherine de Sienne, et sainte Magdeleine de Pazzi.

Vers la fin du dix-septième siècle, à l'époque que l'histoire peut fixer à peu près comme celle où les protestans ont cessé de défendre les professions de foi des divers hérésiarques auxquels ils appar-

tiennent, où ces professions de foi, qui avaient fait couler tant de sang en Europe, faisaient place au déisme qui devait en faire couler des torrens, où la prétendue réforme déjà usée, déchirée par ses variations, méprisée par ses propres sectateurs, léguait aux ennemis de l'autel et du trône les doctrines désastreuses sur lesquelles elle s'était établie, et toutes les conséquences contre lesquelles elle s'était souvent élevée elle-même; vers la fin, disons-nous, du dix-septième siècle, nous remarquons un fait très singulier.

On publia des révélations faites par Jésus-Christ même à une religieuse de l'ordre de la Visitation de Parai-le-Monial en Charollais, nommée Marie-Marguerite. On publia que cette simple fille [1] avait plusieurs fois entendu Jésus-Christ lui parler de l'amour dont son cœur est rempli pour les hommes; lui dire « que ce cœur les « a tant aimés, qu'il n'a rien épargné pour leur témoigner son « amour; se plaindre que cependant il ne recevait du plus grand « nombre que des marques d'ingratitude, son cœur étant sans cesse « outragé dans le Sacrement de son amour, par des froideurs, des « irrévérences, des mépris et des sacriléges; demander qu'une fête « fût spécialement consacrée à honorer son cœur, à lui faire répa- « ration et amende honorable; et promettre que son cœur se dila- « tera, pour répandre avec abondance les influences de son divin « amour sur ceux qui lui rendront cet honneur, et qui feront qu'il « lui soit rendu. »

Nous ne nous dissimulons pas tout ce que le siècle où nous vivons trouve de dur, de barbare, de superstitieux, de fanatique dans le mot *révélation*, lorsque, toutefois, il est employé à confirmer nos dogmes [2], et combien les pensées qu'il rappelle alors sont loin des pensées des philosophes. Nous ne nous dissimulons pas que certains réformateurs, qui en font cependant un abus étrange, abus que les philosophes aussi leur pardonnent volontiers, contestent avec amertume les révélations approuvées ou respectées dans l'Église, et qu'ils les contestent, parce que l'Église les approuve ou les respecte. Il faut plaindre les uns et les autres, gémir de leurs inconséquences et de leur aveuglement.

Mais nous rappellerons aux Chrétiens que ces voies extraordinaires démontrent d'une manière touchante la toute-puissance et

[1] Elle est morte en 1690.

[2] Tout le monde connaît l'enthousiasme des philosophes pour un souper chez Cagliostro avec Socrate, Voltaire et d'Alembert. Ils ne cachent pas leur respect pour tant d'autres *superstitions*. Quand on est arrivé là, on a certes bien mauvaise grace d'insulter à la foi des Chrétiens.

la bonté de Dieu ; qu'il y en a mille exemples dans nos livres saints ; que toute la religion est fondée sur des faits de ce genre ; qu'avant et après la venue de Jésus-Christ, elle a triomphé au milieu de semblables merveilles, et que le bras de Dieu n'est pas raccourci.

Rien n'est plus ordinaire maintenant, dans la classe même des hommes religieux, que d'accueillir avec indifférence ou de rejeter avec mépris toutes les révélations, quand elles n'ont pour but que la piété, tandis que, sur tout autre objet, la crédulité du siècle étonne le bon sens et confond la raison. C'est un effet, sans doute, du prétendu progrès des lumières, qui n'est autre chose que le progrès de l'incrédulité. Assurément cette disposition des esprits, en les éloignant de Dieu, les rend indignes de toutes faveurs, et surtout des faveurs extraordinaires.

Mais, quelque éclairé que soit le siècle, Dieu protége ses élus ; il veille sur son Église. Il faut nier sa protection et son assistance, ou admettre les révélations qu'il daigne nous faire. Et qu'on ne dise pas qu'elles nous sont transmises par des personnes simples, obscures et inconnues au monde. Il n'y a, à cela, qu'un mot à répondre : Dieu a toujours manifesté sa gloire en choisissant ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce qu'il y a de plus fort. *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia* [1]. Au surplus, dans l'examen et pour le discernement des faits d'une si haute importance, on ne doit omettre aucune des règles que la sagesse dicte, que la prudence prescrit ; on ne doit pas perdre de vue celles que la foi et l'humilité chrétiennes recommandent à la piété. C'est ensuite à l'Église que le jugement appartient, et la soumission est le devoir des fidèles.

Le récit des révélations faites à la sœur Marie-Marguerite fut reçu dans la société chrétienne avec admiration et respect. On sentait le besoin d'opposer, aux premières attaques dirigées pour ébranler la foi, des moyens de l'affermir ; aux premiers outrages publics, des moyens de les réparer d'une manière éclatante ; aux premières tribulations, les moyens de les supporter avec courage. On saisissait avec ferveur tout ce qu'il y a d'attrayant, de méritoire et de consolant pour la piété dans les hommages solennels de l'Église au sacré-cœur de Jésus ; on exprimait avec plus d'attendrissement le vœu que ces hommages lui fussent décernés et rendus, à mesure que la guerre, plus ouvertement déclarée par la philosophie, obtenait de funestes triomphes ; et ce vœu était celui

[1] I Cor., I, 37.

des fidèles dans les rangs les plus élevés, comme dans les rangs inférieurs de la société.

Il ne s'agissait, dans les révélations dont avait été favorisée la sœur Marie-Marguerite, ni d'une nouvelle doctrine, ni d'une nouvelle dévotion. Le cœur de Jésus-Christ a toujours été adorable : saint François de Sales se prosternait devant lui, comme « devant « la source du souverain amour et celle de toutes les graces. »

Il s'agissait seulement de faire connaître, de publier, de répandre davantage une doctrine qui appartient à tous les temps, une dévotion dont l'objet et l'esprit sont dans les principes de la Foi : et, en rendant cette dévotion plus familière, il s'agissait de lui assigner une fin spéciale que réclamaient (que plus que jamais réclament encore) la révolte des impies contre Jésus-Christ, les douleurs de la religion et les vengeances du ciel. Cette fin spéciale consiste à faire réparation et amende honorable au cœur de Jésus-Christ. Voilà rigoureusement tout ce qui a été autorisé, loué et recommandé par l'Église sur la dévotion au sacré-cœur.

Quand on considère avec attention les épouvantables ravages de l'hérésie pendant le seizième siècle, les ravages plus affreux de l'irréligion dont nous sommes témoins, on ne peut pas se dissimuler les pertes immenses que la piété a faites. Que de peuples hors du centre de l'unité, à qui le testament de la nouvelle alliance est tout-à-fait étranger et que leurs conducteurs n'entretiennent froidement aujourd'hui que d'une prétendue religion naturelle ! Que de monumens ont péri depuis quatre siècles ! Que d'objets sacrés ont disparu ! Que de consolations, que d'encouragemens, que de ressources, que de moyens nécessaires on enlève, on arrache aux ames pieuses ! Que de périls, que d'écueils dans ces doctrines hypocrites qui anéantissent toutes les espérances, qui s'élèvent contre tout ce qui frappe religieusement les sens, qui dessèchent le cœur, qui étouffent le sentiment, qui calomnient les affections, et qui ne parlent qu'à l'esprit pour le roidir contre tous les freins !

Une étude approfondie de cette malheureuse situation serait désespérante, si en même temps le Chrétien ne portait pas ses pensées plus haut, et s'il ne s'appuyait fermement sur les promesses de Jésus-Christ. Cette foi qui le soutient, s'affermit par cette seule réflexion, que quatre siècles de combats et de fureurs, de destructions et de ruines n'ont pas pu obscurcir la vérité. Il est donc vrai, se dit-il à lui-même, que le ciel et la terre passeront et qu'un

seul iota, qu'un seul point ne sera pas effacé de la loi [1]. Il est donc vrai que, dans les déserts de cette vie, la colonne de nuée pendant le jour, celle de feu pendant la nuit, dirige ceux du peuple de Dieu, qui respectent le sang de l'Agneau dont ils ont été marqués ; il est même vrai que cette nuée se place entre eux et leurs ennemis pour éclairer les uns et abandonner les autres au délire de leur orgueil. [2]

Plein de ces pensées qui élèvent l'ame à tout ce que nos rapports avec Dieu ont de plus sublime, le Chrétien, au milieu des révolutions affligeantes des choses de ce monde, observe avec confiance, bénit avec amour la main protectrice, qui, se jouant des projets des humains, ne permet jamais qu'ils prévalent contre les intérêts de la foi. Entre les marques éclatantes de cette assistance divine, il admire tout ce que la Providence a réglé, tout ce qu'elle a fait pour affermir dans l'Église la dévotion au corps de Jésus-Christ, et celle dont les fidèles aujourd'hui s'empressent d'offrir l'hommage à son divin cœur.

Le mystère des humiliations et des abaissemens de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est le centre de notre culte public ; il est le lien principal de la société des fidèles, répandue dans tout l'univers. La foi en ce mystère avait été sans nuages pendant quinze siècles ; car la tradition constante de l'Église n'avait rien perdu de son éclat par les rêveries de quelques hommes obscurs. Cependant, au milieu de la paix profonde dont la religion catholique jouissait avant Luther, des avertissemens extraordinaires, des décrets solennels, des institutions publiques appelèrent les fidèles de toutes les régions de la terre à s'unir plus étroitement au centre du culte extérieur, à resserrer entre eux, par le concours au pied des tabernacles de Jésus-Christ, par la splendeur des fêtes, par la pompe des cérémonies, par le zèle des associations, le lien qui repose sur la foi en la présence réelle. Que l'on efface de nos annales ces précieux fruits des soins de la Providence, ces admirables effets des promesses divines, et tous les liens d'unité entre les catholiques eussent été brisés par cette foi de prétendus réformateurs, qui, peu de temps après, bouleversèrent toute l'Europe.

Sans l'appui de ces sages dispositions, auxquelles le zèle et la piété peuvent applaudir, mais dont il n'est donné à la prévoyance humaine de comprendre ni la nécessité ni les résultats, la société chrétienne, si reculée alors de sa primitive ferveur, tombée dans

[1] Matth., v, 18. — [2] Exod., XIII et 14.

un état de relâchement, n'eût supporté qu'avec faiblesse l'épreuve épouvantable à laquelle elle fut mise au seizième siècle. Elle eût résisté difficilement aux séductions et aux terreurs d'une hypocrite et sanglante réforme, qui abolissait le sacrifice des Chrétiens et la participation à ce sacrifice, qui rompait tous les nœuds de la fraternité chrétienne, et dans cette misérable vie, et dans une vie meilleure, qui laissait un libre cours à tous les vices, et qui anéantissait ainsi les principaux fondemens de l'antique piété.

C'est pour conserver le germe de cette antique piété que la providence de Dieu, bien avant l'épreuve, avait disposé les moyens de réveiller fortement la foi en la présence réelle de Jésus-Christ dans le Sacrement de son amour, et de donner à cette vérité tout l'éclat du triomphe.

C'est aussi pour conserver ce précieux germe, n'en doutons pas, pour le conserver et le transmettre, au milieu de bien plus terribles épreuves et des dernières persécutions (car l'esprit de mensonge ne peut pas aller plus loin), que cette même Providence a révélé de tant de manières, depuis le quatorzième siècle jusqu'à nos jours, les douceurs, les mérites et l'importance de la dévotion au sacré-cœur de Jésus-Christ. (M. de Besson, évêque de Metz, *Instructions sur la confrérie du sacré-cœur de Jésus.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LE SACRÉ-COEUR DE JÉSUS.

Quid est homo, quia magnificas eum? aut quid apponis erga eum cor tuum?

Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, pour être honoré de vos regards? Et pourquoi votre cœur est-il occupé de lui. (*Job.* 7, 17.)

Accedet homo ad cor altum, et exaltabitur Deus.

L'homme s'approchera de ce cœur divin, et Dieu sera exalté. (*Ps.* 63, 7.)

Quid mihi est in cælo, et a te quid volui super terram? Deus cordis mei, et pars mea in æternum.

Qu'y a-t-il pour moi dans le Ciel, et hors de vous que désiré-je sur la terre? Vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage pour l'éternité. (*Ps.* 72, 24.)

Deliciæ meæ esse cum filiis hominum : Beati qui custodiunt vias meas.

Mes délices sont d'habiter avec les enfans des hommes : Heureux ceux qui gardent mes voies. (*Prov.* 8, 31, 32.)

Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.

Vous puiserez avec joie des eaux dans les sources du Sauveur. (*Is.* 12, 3.)

Miserebitur secundum multitudinem misericordiarum suarum; non enim humiliavit ex corde suo et abjecit filios hominum.

Il aura pitié de nous, selon la grandeur de ses miséricordes; car c'est à regret qu'il nous a humiliés, et il n'a pas rejeté de son cœur les enfans des hommes. (*Tren.* 3, 32, 33.)

Lætabor super eis, quum bene eis fecero in toto corde meo, et in tota anima mea.

Je trouverai ma joie en eux, lorsque je leur aurai fait du bien, avec toute l'effusion de mon cœur et de mon ame. (*Jér.* 32, 41.)

In funiculis Adam traham eos, in vinculis caritatis.

Je les attirerai à moi par tous les attraits qui gagnent les hommes, par les doux liens de la charité. (*Osée.* 11, 4.)

Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.

Venez à moi, vous tous qui ressentez des peines, et qui succom-

bez sous le poids des travaux, et je vous soulagerai. (*Matth.* 11, 28.)

Tollite jugum meum super vos, et discite a me, quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris.

Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos ames. (*Id. Ibid.* 11, 29.)

Unus militum lancea latus ejus aperuit, et continuo exivit sanguis et aqua.

Un des soldats ouvrit d'un coup de lance le côté de Jésus, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. (*Joan.* 19, 34.)

Christus dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis oblationem, et hostiam Deo in odorem suavitatis.

Jésus-Christ nous a aimés, et s'est livré lui-même pour nous, en s'offrant à Dieu comme une oblation et une victime d'agréable odeur. (*Ephes.* 5, 2.)

Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno.

Allons avec confiance au trône de la grace, afin d'obtenir miséricorde, et de trouver le secours et l'assistance dans nos besoins. (*Hébr.* 4, 16.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LA DÉVOTION AU SACRÉ-COEUR DE JÉSUS.

EXORDE.

Numquid est cor tuum rectum, sicut cor meum cum corde tuo?

Votre cœur est-il à mon égard ce que le mien est pour vous? (*IV Reg.*, x, 15.)

Ce n'est donc pas ici une de ces dévotions respectables, sans doute, par la piété qui les inspire, mais peu importantes pour la religion par leur objet. C'est un culte qui nous unit au cœur même de Jésus-Christ, qui nous associe à ses vues divines, et qui, rempli parfaitement, acquitterait, autant qu'il est permis à la faiblesse humaine, la dette immense que nous imposa sa charité.

En deux mots, la dévotion au cœur de Jésus est essentiellement conforme à l'esprit de la religion, parce qu'elle est un culte d'amour et un culte de réparation: deux caractères que nous devons vous développer.

Ames pieuses, trop souvent nous vous oublions; nous vous affligeons peut-être en vous entretenant des égaremens de l'incrédulité ou des scandales que ne cesse de nous offrir ce siècle dépravé. Cette fête est la vôtre. Il est juste que nous vous adressions ces réflexions; que nous vous entretenions de l'objet de votre amour avec foi et simplicité, seul langage que vous aimiez à entendre, et qui vous soit véritablement utile. *Ave, Maria.* (L'abbé Legris-Duval, *Sur la dévotion au sacré-cœur de Jésus.*)

La dévotion au cœur de Jésus est essentiellement conforme à l'esprit de la religion, parce qu'elle est un culte d'amour.

Considérons-la dans sa fin, dans son objet, dans sa pratique. Sa fin est d'honorer l'amour de Dieu pour les hommes; son objet immédiat est le cœur de Jésus, sanctuaire de cet amour; sa pratique, c'est l'amour.

Sa fin est d'honorer l'amour de Dieu pour les hommes. Ainsi s'exprime le pape Clément XIII, dans son bref aux évêques de Pologne : nous savons que la dévotion au cœur de Jésus n'a d'autre objet que de renouveler, par un symbole vivant et naturel, la mémoire de l'amour immense de Dieu pour les hommes : *Nihil aliud agi quam symbolice renovari memoriam illius charitatis.*

Ce culte, par cela seul, non seulement se trouve conforme à l'esprit de la religion, mais il renferme en quelque sorte l'essence et le fond du christianisme. Le christianisme n'est qu'amour; dans le Dieu qu'il nous présente, il nous fait adorer l'amour même : *Deus charitas est*[1]. Ces mystères, qui nous étonnent, ne sont que le développement de sa charité pour les hommes; et ils ne confondent notre raison que parce que l'amour de Dieu pour nous est un abîme, où la faible intelligence humaine doit nécessairement se perdre; et l'amour est encore la plénitude de la loi : *Plenitudo legis dilectio*[2].

Entre toutes les religions de la terre, cette religion seule, ébauchée dans la loi de Moïse, achevée dans l'Évangile, nous apprit à aimer Dieu en nous faisant connaître son amour. Elle nous révèle en Dieu un amour tout-puissant, qui nous a tirés du néant; un amour infini, qui, franchissant un immense intervalle, éleva l'homme jusqu'à Dieu en abaissant Dieu jusqu'à l'homme ; un amour généreux, qui se dévoua pour nous aux amertumes et aux douleurs, et du sein de la gloire éternelle daigne encore souffrir en silence les crimes sans nombre qui l'outragent; un amour constant et immuable, qui reste avec nous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles; un amour éternel, qui nous aima de toute éternité, et nous attend encore dans le ciel pour nous rendre éternellement heureux. En sorte que notre destinée commence, se continue, se termine par l'amour d'un Dieu, secondé par l'amour de l'homme; et que, vivant sous les lois de cette religion consolante, nous vivons sous les lois de l'amour.

La voilà donc cette religion que l'on nous peignit si souvent comme ennemie de notre bonheur, et propre seulement à resserrer les ames et à dessécher dans leur source les affections les plus aimables et les plus chères. Non, ce qui dessèche les ames, ce n'est pas la religion; c'est cette philosophie, qui, réduisant tout en systèmes et en calculs, apprit aux passions à éluder, par des sophismes, toutes les vertus et tous les devoirs; et, après avoir froide-

[1] I Joan, IV, 16. — [2] Rom., X, 10.

ment balancé tous les principes consacrés, depuis l'origine du monde, par la religion et la sagesse, a réduit toute la morale à l'intérêt personnel. Ah! reconnaissons plutôt, dans ce touchant caractère, la preuve incontestable de sa Divinité. Oui, si Dieu a daigné prescrire lui-même une religion, elle ne pouvait consister ni dans les pures conceptions de l'intelligence et de la raison, nécessairement étrangères à l'immense majorité des hommes, ni dans les rites extérieurs, qui faisaient toute la religion des païens, ni dans la crainte religieuse qui dominait dans l'ancienne loi. Mais lorsque, cherchant parmi tous les cultes de la terre le culte émané de Dieu même, je trouve cette loi de l'Évangile qui réduit tout à l'amour de Dieu pour l'homme, et de l'homme pour Dieu, je tombe au pied de cette religion sainte. Je m'engage avec transport sous ses heureuses lois, convaincu qu'aimer Dieu c'est être assuré de lui plaire; et que lui-même, dans sa puissance et dans sa bonté, ne pouvait rien nous offrir de plus conforme à nos besoins, ni de plus digne de son infinie grandeur.

O Dieu! vous nous comblez de vos dons. Tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes est un don de votre amour, et il ne fait encore, dans ses magnifiques profusions, que de préluder dans ce monde aux biens qu'il nous réserve pour l'autre. Les hommes ne vous aiment point, parce qu'ils ne veulent pas vous connaître. O amour! soyez béni; vous avez suscité des ames fidèles pour annoncer vos merveilles, pour vous assurer le culte qui vous est dû, et vous former un peuple d'adorateurs.

Or, mes frères, s'il existe un culte dont la fin soit d'honorer l'amour de Dieu pour les hommes, le cœur de Jésus doit en être l'objet immédiat, parce qu'il est le sanctuaire de cet amour, comme il en fut l'ouvrage et la victime. Nous n'ignorons point que cette dévotion si sainte, si éminemment chrétienne, a trouvé des contradicteurs. Loin de nous cet esprit de contention et de dispute, réprouvé par l'Apôtre comme contraire à l'esprit de l'Église de Jésus-Christ. Nous nous contenterons de vous présenter le suffrage unanime des églises, le jugement des évêques et les successeurs de Pierre consacrant, par leur autorité suprême, le mouvement général de la foi et de la piété. S'il fallait encore, je ne dis pas justifier, mais vous expliquer les principes qui ont dirigé la conduite de l'Église, nous vous dirions: Jésus-Christ n'est point divisé, nous adorons en lui une personne en deux natures. En vertu de l'union hypostatique, son humanité participe aux honneurs dus à sa divinité. L'Église adore dans l'Eucharistie, non seulement sa nature

divine, mais son corps et son sang. Une fête particulière est consacrée à ses plaies adorables. Nous adorons les épines dont son front fut couronné, les clous qui percèrent ses mains et ses pieds, la Croix où il expira. Nous adorons le nom même de Jésus, auquel tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les Enfers. Pourquoi donc refuserions-nous nos hommages à ce cœur sacré, la plus noble et la plus touchante portion de son humanité ; à ce cœur du Verbe incarné, le plus grand, le plus généreux, le plus saint, le plus tendre et le plus compatissant, qui soit sorti des mains de Dieu? Là sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science, et toutes les richesses de l'amour ; là réside corporellement la plénitude de la divinité ; là se sont consommés tous les mystères de notre salut. Le cœur de Jésus est pour nous la porte du ciel, le trésor des graces, l'holocauste toujours vivant qui ne cesse de se consumer pour nous et de nous appliquer les fruits de ses souffrances et de sa mort.

Ah ! s'il est doux d'être uni de cœur avec ceux que nous aimons; si la communication intime des affections produit la seule félicité réelle ici bas; si, dans des séparations douloureuses, il est permis de recueillir la plus noble portion de la dépouille mortelle d'un père ou d'un ami, pour la déposer avec respect sous la garde de la religion et d'un amour vertueux; si toutes les nations de la terre ont connu cet usage de conserver le cœur de leurs héros, enrichi de tout ce que la nature et l'art offraient de plus précieux, qui nous accusera de rendre hommage au cœur de notre père, de notre Sauveur, de notre Dieu? Et ce cœur, qui ne fut formé que pour nous aimer, et qui ne respire que notre bonheur, peut-on le contempler sans se sentir entraîné à l'aimer? De là naît comme naturellement, je dirais presque nécessairement, la pratique de ce culte du cœur de Jésus, pratique qui se réduit à l'amour.

Affligés, vous l'aimerez, ce cœur, qui vous offre la seule consolation réelle que vous puissiez goûter ici bas. N'allez pas mendier les consolations du monde. Les cœurs des hommes s'attendriront peut-être un moment sur vos peines ; bientôt ils se lassent de la vue de l'infortune et des douleurs. Venez au cœur de Jésus, le seul ami toujours prêt à nous écouter ; il ne se rebute pas de nos peines, il ne cessera pas de les entendre et de vous consoler. Durant sa vie mortelle, il compatissait à toutes les douleurs; il s'attendrissait à la vue d'une veuve éplorée, et lui rendait son fils unique ; il pleurait avec les sœurs de Lazare, et le rappelait à la vie. Il ne cherchait pas les heureux du monde : les malades, les malheureux l'environ-

naient; une vertu sortait de lui et les guérissait tous. Ah! croyez que, dans le ciel où il règne, il n'est point devenu insensible; il nous dit encore aujourd'hui : *Venite ad me omnes qui laboratis, et onerati estis* [1]. Venez à moi, vous qui êtes dans la peine et je vous soulagerai.

Venez donc à lui, vous répandrez vos larmes à ses pieds, vous lui raconterez vos peines, comme on les raconte à un ami. O mon Dieu! lui direz-vous, voyez le mal que vous me faites ou que vous permettez qui m'arrive : ou délivrez-moi de cette croix, ou donnez-moi la force de la porter pour votre gloire et pour mon salut. Persévérez dans la prière, dans la confiance et dans l'amour, et vous serez consolés. Personne n'a déposé ses peines dans le cœur de Jésus, sans se retirer meilleur et plus heureux.

Peut-être qu'enchaîné dans les liens de l'iniquité, vous n'avez pas la force de les rompre. Combien de pécheurs sentent le malheur de leur état! il semble qu'ils ne puissent s'affranchir du joug de la puissance des ténèbres, dont ils se sont faits les esclaves. On fait des efforts pour se réconcilier avec Dieu, et bientôt on retombe dans le péché, parce qu'on retrouve les occasions que l'on n'a pas le courage de quitter. Vous l'obtiendrez ce courage par le cœur sacré de Jésus. C'est le trône de la miséricorde, c'est l'autel d'une médiation toute divine, placé entre le ciel et la terre pour nous réconcilier avec Dieu. N'est-ce pas lui qui recevait l'enfant prodigue, qui accueillait les pécheurs, et daignait converser avec eux; qui, d'un regard, ramenait un disciple apostat, et brisait le cœur du bon larron? Ah! si l'intercession des Saints nous procure si souvent des graces de conversion et de salut; si la Reine du ciel voit de toutes parts des autels élevés en son honneur comme à la mère de miséricorde et au refuge des pécheurs, refuseriez-vous votre confiance au cœur même de Jésus-Christ? douteriez-vous de sa puissance et de sa bonté? Présentez-vous à lui avec les misères dont vous êtes chargé, comme ces malades qui se contentaient de mettre sous ses yeux les infirmités qu'il devait guérir. Seigneur, lui direz-vous, soyez propice à un pécheur : *Propitius esto mihi peccatori* [2]. Je marche dans les ténèbres, faites que je voie, *ut videam* [3]. Quelles que soient les souillures dont mon ame est chargée, il dépend de vous de me purifier; si vous voulez, vous pouvez me guérir : *Si vis, potes me mundare* [4]. Prenez mon cœur, ô mon Dieu!

[1] Matth., XI, 28. — [2] Luc., XVIII, 13. — [3] Ibid., 41. — [4] Matth., VIII, 2.

car je n'ai pas la force de vous le donner; gardez-le, car je ne tarderais pas à vous le ravir. (L'abbé LEGRIS DUVAL.)

Excellence de la dévotion au cœur de Jésus, prouvée par l'autorité qui la consacre, par l'objet qu'elle nous présente, par le but qu'elle se propose et par les avantages qu'elle nous procure.

De toutes les dévotions que nous nous faisons un devoir de recommander aux fidèles, la plus propre à favoriser le goût de la piété, et à répandre ces sentimens de foi, d'espérance et d'amour sur lesquels est fondée toute la religion, c'est sans doute celle qui fait en ce moment l'objet de notre sollicitude. En vain des hommes téméraires, aussi ennemis de l'autorité que de la piété, des hommes superbes qui voient partout de la superstition, parce qu'ils n'aiment pas la dévotion; qui ont beaucoup de mépris pour les confréries, mais beaucoup d'attachement pour les factions; qui n'aiment pas ce qu'ils appellent les pratiques populaires, mais qui aiment beaucoup les troubles et les manœuvres révolutionnaires, semblables à ceux dont parle l'Apôtre, « à ces maîtres trompeurs qui introduisent des sectes de perdition[1]; » en vain, disons-nous, ces hommes, plus dangereux encore par les idées erronées qu'ils ont de la piété que les impies même par leur incrédulité, ont attaqué depuis longtemps l'adoration du sacré-cœur, et affectent encore aujourd'hui d'en faire la censure. Je ne sais quel rayon de lumière brille de toutes parts, et prouve à tous les yeux qui ne veulent pas se fermer, que cette dévotion pour laquelle nous faisons aujourd'hui un appel solennel à toutes les ames chrétiennes, ne mérite pas moins la confiance que le respect, et par l'autorité qui la consacre, et par l'objet qu'elle nous présente, et par le but qu'elle se propose, et par les avantages qu'elle nous procure.

Nous disons, nos très chers frères, par l'autorité qui la consacre, et qui n'est rien moins que celle de l'Église même, représentée ici par son chef suprême et par les décrets vénérables du saint-siége, de cette chaire unique devant laquelle toutes les autres tiennent à honneur de s'abaisser, et à laquelle doit se rallier tout fidèle qui ne veut pas s'égarer et se perdre. Quelle est donc cette erreur, nos très chers frères, et quel nom donner à ces hommes, qui, se croyant plus infaillibles que le saint-siége, plus savans que les plus grands docteurs, que l'Église de France elle-même, et comptant leurs

[1] II Petr., II, 1.

opinions pour tout, et pour rien les décisions des premiers pasteurs, ne craindraient pas de repousser, comme manquant d'autorisation légitime, une dévotion si hautement accréditée, et qui, répandue aux quatre coins de l'Église catholique, ne peut plus être rejetée que par les impies et par les mauvais catholiques?

En vain nous dirait-on que c'est ici une dévotion nouvelle: qu'importe qu'elle soit nouvelle, si c'est le saint-siége, si c'est l'Église qui l'approuve? qu'importe qu'elle soit nouvelle par la forme, si son esprit est ancien, et si le fond est conforme aux plus saines maximes de la tradition? Et poussera-t-on la témérité jusqu'à dire que toute pratique qui n'est pas littéralement énoncée et textuellement connue dans l'antiquité est par-là même une innovation condamnable? Sans doute qu'on ne peut rien ôter ni rien ajouter à la foi, et que ce qui est faux dans un temps ne peut pas être vrai dans un autre. Mais qui ne sait aussi que, si les principes de l'Église ne peuvent changer, ses besoins peuvent varier, et que ce qui n'est pas nécessaire dans un siècle peut devenir très bon et très utile dans un autre? Qui ne connaît pas ce principe avoué de toute l'antiquité, que l'on peut enseigner des choses anciennes d'une manière nouvelle, suivant cette maxime si connue d'un Père: *Non nova, sed nove?* C'est ainsi que saint Bernard et saint Bonaventure se sont servis de termes inusités et ont exprimé des sentimens peu connus avant eux sur la dévotion à Marie et sur d'autres affectueux sujets, sans qu'ils aient été pour cela taxés d'ignorans et de novateurs : d'où il est aisé de conclure qu'ici les véritables novateurs sont ceux qui regardent comme innovations tout ce qui contrarie leurs erreurs favorites, et que les vrais apostats de l'antiquité sont tous ces hommes de parti, tous ces frondeurs chagrins qui nous donnent leur raison pour règle, leur caprice pour autorité; qui veulent mettre leur petit nombre au dessus de tout, et même de l'Église; qui, pour éluder les jugemens dogmatiques, inventent des distinctions futiles, inconnues à toute l'antiquité, et qui, après avoir disputé au saint-siége et aux évêques le droit d'examiner les livres et d'en censurer les propositions condamnables, osent encore leur contester celui d'établir les plus utiles dévotions et les pratiques les plus édifiantes.

Mais si la dévotion au sacré-cœur est infiniment respectable par l'autorité sainte qui la consacre et qui la légitime, elle ne l'est pas moins par le but qu'elle se propose et par l'objet vénérable qu'elle offre à notre culte.

Non, ce n'est plus ici, nos très chers frères, ce sanctuaire ancien

que la crainte fermait, et ce Saint des saints interdit à tous les mortels, à l'exception d'un seul; ce n'est plus *ce tabernacle de Jacob*, cette arche inanimée, froide dépositaire d'objets aussi morts qu'elle. C'est le vrai tabernacle de cette arche toute vivante du Nouveau Testament, où se trouvent à la fois, non les tables de la Loi, mais le législateur lui-même qui nous a apporté la loi de son amour; non les cinq pains de proposition, mais le pain des Anges et le froment des élus; non la baguette fleurie d'Aaron, mais le Prêtre éternel et l'auteur même du sacerdoce; non la figure de quelques Chérubins se couvrant de leurs ailes, mais l'objet même de l'adoration de tous les Anges de la cour céleste. C'est Dieu en Jésus-Christ se réconciliant le monde, et devenu malédiction par le péché; c'est l'hostie de propitiation, et la grande victime dont le prix infini met le prix à tous les autres; c'est enfin le cœur de Jésus, le plus magnifique héritage qu'il ait pu nous laisser : cœur immense qui embrasse tous les hommes, *qui a aimé jusqu'à la fin;* vrai trésor de bonté, vrai océan d'amour et de miséricorde, objet éternel des complaisances du Père céleste, et le plus grand et le plus bel ouvrage qui soit sorti de ses mains.

Voilà, nos très chers frères, l'objet trois fois saint que nous offrons à votre dévotion et à vos hommages. En faire le centre unique de nos affections les plus tendres et les plus intimes, n'est-ce pas se proposer le but le plus noble et le plus capable d'élever l'ame du Chrétien? Et qu'y a-t-il donc de plus digne d'un culte spécial, d'une vénération toute particulière? Quelle source plus abondante de consolations? Quelle fête plus belle, plus propre à inspirer et les hautes pensées et les désirs célestes, que celle de ce divin corps, où, dans un seul prodige, se célèbrent tant de prodiges, et dans un seul mystère tant de mystères? C'est la fête de la reconnaissance pour un bienfait sans prix qui met le comble à tous les autres. C'est le culte du cœur, c'est la dévotion du sentiment et de l'amour. Fût-il jamais une règle plus infaillible, une voie plus sûre, et un moyen plus efficace pour aller à Dieu, pour nous réunir à lui et nous acquitter envers lui? Et comment s'égarer, quand on se perd dans ce foyer de toutes les lumières et ce miroir vivant de toutes les vertus? Les plus brillantes qualités du cœur et de l'esprit ne sont que trop souvent sujettes à des excès; les vertus même que nous admirons le plus souvent entraînent des abus; la justice peut devenir rigueur, le zèle pour la maison de Dieu peut avoir ses écarts, la foi peut dégénérer en crédulité, l'espérance peut se faire illusion : le seul amour de Dieu ne peut

pas se tromper. Nous pouvons croire trop, espérer trop; nous ne ne pouvons pas trop aimer, ou s'il y avait ici quelque excès, ce serait de ne pas assez aimer; et voilà pourquoi la dévotion au sacré-cœur, toute fondée sur l'amour, ne peut connaître ni abus ni excès, et qu'avec elle il n'y a aucun désordre à supposer, aucun inconvénient à prévenir, aucun danger à craindre. Les Anges, en prétendant à une puissance égale à celle de Dieu, sont tombés, et ont été précipités du ciel comme la foudre; le premier homme, en ambitionnant une science égale à celle de Dieu, est tombé, et avec lui sa postérité toute entière. Mais, en aspirant à un amour et à une bonté égale à celle de Dieu, ni l'Ange ni l'homme n'ont couru et ne courront jamais de danger; et ainsi, plus ils s'élèveront l'un et l'autre, fût-ce même jusqu'au trône du Tout-Puissant, et plus ils seront sûrs de ne pas tomber. Et comment pourraient-ils tomber en aimant comme lui? Tout n'est-il pas amour dans Dieu? Le cœur du Père et le cœur du Fils ne sont-ils pas un même cœur? Et qu'est-ce donc que la Trinité, que trois amours dans un seul? Mystère ineffable dont il n'est pas donné à l'homme de sonder toute la profondeur, mais qui ne nous apprend pas moins que la vraie religion ne peut être qu'amour, comme le Dieu dont elle descend *n'est que charité.*

Aussi, remarque excellemment un Père, aussi l'amour est la seule chose par laquelle nous sommes capables d'imiter Dieu et de nous rapprocher de lui. Il nous juge, nous ne pouvons pas le juger; il nous donne, il n'a pas besoin de nos dons; s'il commande, nous devons obéir; s'il s'irrite, nous devons le craindre; s'il menace, nous devons trembler: mais s'il aime, que devons-nous faire? Ah! nous devons l'aimer, et puis l'aimer encore, et puis l'aimer toujours. C'est la seule chose que nous pouvons faire avec lui, comme lui et par lui. « Aimez-vous la terre, dit saint Augus-« tin, vous êtes terre : aimez-vous Dieu, que vous dirai-je? Vous « êtes Dieu. » Et c'est ainsi, nos très-chers frères, que nous pouvons dire, en un sens très-vrai, que la dévotion au sacré-cœur, bien loin d'être nouvelle, est aussi ancienne que le monde, qu'elle a été la dévotion de tous les temps, ou plutôt de l'éternité toute entière, et, si l'on peut parler ainsi, la dévotion de Dieu même, puisqu'il ne vit et n'existe que par l'amour, qu'il n'est heureux que par l'amour, et que, seul dans l'éternité, il ne peut aimer que lui et nous-mêmes pour lui.

Mais si le sentiment de l'amour est juste et naturel quand il est appliqué au cœur de Dieu, combien l'est-il davantage quand il

s'adresse au cœur de Jésus-Christ, uni par un lien inaltérable à celui de la divinité même! Si Dieu est digne de notre amour comme créateur, combien plus comme rédempteur! Si tout notre être lui est acquis, étant l'ouvrage de ses mains, combien plus étant l'ouvrage de son cœur! Et de quoi faudrait-il s'étonner davantage, ou du mystère d'un Homme-Dieu qui, pour sauver le monde, prodigue tout son sang et nous donne sa propre vie, ou du mystère du cœur de l'homme qui resterait fermé, qui serait froid et insensible à la vue de la victime sainte dont la mort fit fendre les montagnes et pâlir le soleil?

C'est encore dans un sens très-vrai, nos très-chers frères, que nous pouvons dire que la dévotion au sacré-cœur est la dévotion du ciel, puisque le ciel ne connaît point et ne peut connaître d'autre vertu que l'amour. Là ne se trouve plus la foi, puisqu'*on voit Dieu face à face;* ni l'espérance, puisqu'on le possède; ni la patience, puisqu'on n'a rien à supporter; ni la prière pour soi-même, puisqu'on n'a rien à demander; ni l'humilité, puisqu'on n'a plus de faiblesses humiliantes; ni la chasteté, puisque l'on est soustrait à l'empire des sens. La charité seule, *plus forte que la mort,* est la seule vertu qui triomphe du temps et qui ne peut s'éteindre; la seule qui, par un privilége unique, survivant à toutes les autres, couronne encore toutes les autres; et c'est ainsi que l'on peut dire que la dévotion au sacré-cœur, entièrement fondée sur l'amour, est un paradis anticipé, l'apprentissage de cette vertu unique qui fait le ciel et demeure au ciel, et l'avant-goût de cette association immortelle où ce divin cœur doit à jamais être le centre de la félicité des Anges et des Saints.

Mais la dévotion au sacré-cœur n'est pas seulement la dévotion spéciale de l'amour de Jésus qui s'est fait victime pour nous; elle est encore éminemment la dévotion de l'amour des hommes qui ont tous le Fils de Dieu pour frère. C'est la fête de notre humanité consacrée, et, pour ainsi dire, divinisée dans le mystère d'un Dieu fait chair, épousant toutes nos misères et nos infirmités. C'est la fête de la compassion pour tous ceux qui sont dans la douleur et dans la peine; la fête de tous les affligés, de tous les malheureux qui ont si peu de fêtes, et auxquels le monde ne saurait en donner : car comment adorer l'humanité souffrante de Jésus-Christ, sans nous intéresser au sort de tous ceux qui souffrent, et pour quelque cause qu'ils souffrent, fût-ce même par leur fureur?

Aussi l'adorateur du sacré-cœur est le plus vrai et le plus tendre ami du pauvre; c'est pour lui spécialement que *le nom du pauvre*

est honorable, et c'est bien lui surtout *qui pleure avec ceux qui pleurent;* magnifique morale que les anciens sages ne soupçonnèrent pas, eux qui disaient : « Ne te lamente pas avec ceux qui se lamentent, » et auxquels le nom même d'humanité était inconnu; morale que ne connaissent guère non plus nos prétendus amis de l'humanité, dont la philanthropie n'est pas plus la bienfaisance que leur philosophie n'est la sagesse. Quels sont donc ces barbares qui voudraient nous ravir une si consolante doctrine et un culte si favorable à nos misères, si assorti à la triste condition de l'homme? En fut-il jamais un plus doux et un plus fait pour les ames tendres et sensibles ? Non, il n'y a que les hommes sans cœur qui ne veulent pas de la dévotion au cœur de Jésus ; tristes échos de nos frères errans, qui ont cru la déprécier en nous disant qu'elle fait « un culte « de la douleur, et une religion de la souffrance : » reproche qui nous flatte d'autant plus, qu'il nous vient d'hommes sans culte, ou qui n'en ont qu'un aussi aride et aussi froid que la matière, où le sentiment n'a point de part, et qui, plus philosophes que Chrétiens, n'ont pour ministres que des dissertateurs, pour temples que des académies de morale, et pour autels que des tombeaux.

Mais en adorant spécialement le cœur de Jésus-Christ, et en faisant de cet objet sacré le but particulier de notre dévotion et de notre culte, gardons-nous de toute idée grossière et matérielle qui nous ferait diviser Jésus-Christ, et ne nous montrerait dans ce cœur divin qu'une partie isolée de lui-même. Loin de nous cette pensée qui dénaturerait notre culte envers Jésus-Christ, en séparant de son cœur sacré les autres parties de sa divine personne ; loin de nous une erreur que cherchent à nous imputer les ennemis de cette dévotion, qu'ils ne rougissent pas d'appeler une idolâtrie où le cœur matériel de Jésus-Christ est tout, et le reste de sa personne rien : imputation insensée, hautement démentie par les prières même de l'office consacré à cette auguste solennité, lesquelles, par la clarté des expressions, excluent ici toute méprise et toute confusion. Combien donc faudrait-il être idolâtre de soi-même et de ses opinions, pour nous présenter comme un corps mort et matériel ce cœur plein de vie, et que nous adorons comme le trône de la charité même ! comme si c'était diviser Jésus-Christ, que de le renfermer dans son cœur qui est son centre, dans son cœur qui est son chef-d'œuvre, dans son cœur qui est tout et pour nous et pour lui, puisqu'il n'est Sauveur et Rédempteur que par son cœur; comme si l'on divisait davantage J sus-Christ, en adorant son cœur, qu'on ne le divise en adorant spécialement son

corps dans la solennité eucharistique qui lui est consacrée ; comme si l'on divisait Jésus-Christ dans la dévotion aux cinq plaies, dont on ne peut pas plus contester l'utilité que l'ancienneté, et qu'on dût être taxé d'idolâtrie, parce qu'on adore ces sacrés stigmates, qui ne sont que le symbole des souffrances de Jésus-Christ, ainsi que son cœur est le symbole par excellence de son amour ; comme si l'on n'avait pas le droit de dire que s'être fait victime pour les péchés du monde, et être mort pour notre salut, c'est tout Jésus-Christ, de même que l'on peut dire avec le Saint-Esprit que « servir Dieu et ob-« server ses commandemens, c'est tout l'homme ; » comme si nous divisions la Divinité, quand nous parlons du cœur de Dieu, et que son cœur ne fût pas tout pour lui, dans ce sens que notre cœur est aussi tout pour nous ! Et assurément, quand Dieu dit « de lui donner notre cœur, » croyons-nous qu'il ne demande qu'une partie de nous-mêmes ? et ne pensons-nous pas qu'en lui donnant notre cœur, c'est notre être tout entier que nous lui donnons ? Non, ce n'est pas le corps, ce n'est pas l'esprit qui fait l'homme, c'est le cœur. C'est là qu'est le principe de son bonheur ou de sa misère ; c'est là qu'est ce trésor dont parle Jésus-Christ, « d'où sortent et le bien et « le mal, et les vices et les vertus. *C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle*, et sans lui la parole n'est qu'un airain sonnant. C'est dans le cœur que le génie prend sa source ; et s'il vient à l'homme quelque grande pensée, quelque sublime inspiration, c'est du cœur qu'elle arrive. Enfin la seule chose que l'on estime véritablement en lui, c'est le cœur. On n'aime en lui ni ses talens, ni ses qualités extérieures, si le cœur ne les rehausse et ne les embellit ; et l'on peut dire que sans le cœur la beauté languit, l'esprit est muet et la pensée est morte. Adorons donc Jésus-Christ tout entier dans son cœur, puisqu'on peut dire que son cœur renferme son humanité toute entière ; et laissons les détracteurs de cette dévotion se perdre dans leurs argumens sophistiques.

Repoussons loin de nous ces prétendus esprits forts qui flétrissent et tuent tout ce qu'ils touchent, ces froids raisonneurs qui veulent discuter nos mystères, comme ils discutent leurs calculs et leurs théories, et tout approfondir, parce qu'ils ne veulent rien aimer ; qui viennent mettre des subtilités là où il ne faut que du sentiment, et combattre comme un système et un pur ouvrage de l'esprit ce qui n'est qu'un élan du cœur, un abandon et un transport de l'ame. Pour nous, nos très chers frères, instruits à l'école de Jésus-Christ, aimons et ne raisonnons pas, et plongeons-nous avec délices dans cet abîme sans fond de graces et de bienfaits où la

raison se perd, mais où le cœur se retrouve toujours; aimons, et, pour parler avec l'Apôtre, «vivons dans la foi de celui qui nous « a aimés. » Aimons, et puis, dit excellemment saint Augustin, faisons tout ce que nous voudrons, parce qu'en aimant Jésus-Christ nous faisons tout ce que nous devons, tout ce que nous pouvons; qu'en l'aimant tendrement et constamment, il ne nous reste plus rien à faire. Aimons, c'est la substance et le génie du chritianisme, et si quelques mondains, ou frivoles ou pervers, insultaient à notre piété, comme à une vaine mysticité, comme à la dévotion des ames simples, des esprits faibles et bornés; répondons-leur que sans doute ils ne sont pas mystiques, ces hommes tout terrestres qui aiment bien mieux puiser dans les trésors de la fortune que dans le trésor des indulgences, ni tous ces docteurs enflés de leur savoir, dont l'ame desséchée ressemble à *ces nuées sans eau*, qui ne sont propres qu'à nous cacher les rayons bienfaisans du soleil; répondons-leur que la piété affectueuse du fidèle vaut mieux que toute la raison du Sage, que c'est cette raison qui est étroite, mais que l'amour est immense; et qu'il n'y a d'esprits vraiment bornés, que tous ces grands esprits qui concentrent en eux-mêmes toute leur foi, toute leur affection, toute leur espérance. Enfin aimons et n'oublions jamais qu'il y a plus de mérite, de grandeur et d'élévation d'ame dans un seul mouvement d'amour pour Jésus-Christ, qu'il n'y en a dans toutes les futiles recherches de l'esprit et dans tous les vains raffinemens de la sagesse humaine.

Mais qu'est-ce donc, nos très chers frères, qu'aimer véritablement Jésus-Christ? C'est le prendre pour le *Dieu de notre cœur,* ainsi que parle le Prophète, c'est étudier tous les mouvemens de son cœur, pour en faire le modèle du nôtre, et nous donner, autant qu'il est en nous, un cœur aussi ardent que le sien a été tendre; un cœur aussi reconnaissant que le sien a été généreux; un cœur ouvert comme le sien à toutes les misères, compatissant pour tous les malheureux, toujours prêt à recevoir nos plus grands ennemis, à pardonner aux plus grands coupables; un cœur doux et humble comme le sien; enfin un cœur nouveau, ainsi qu'*il est venu créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre;* de sorte que nous puissions dire avec l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vit, c'est Jésus-« Christ qui vit en moi. »

Allons donc, nos très chers frères, au cœur de Jésus-Christ, allons puiser dans *ces fontaines du Sauveur.* C'est là que vous trouverez que l'on n'est vraiment heureux que quand on repose, comme le bien-aimé disciple, sur ce cœur adorable. Faisons plus encore,

entrons-y bien avant, puisque Jésus-Christ nous l'ordonne; lui-même nous en montre l'ouverture, et c'est pour que nous puissions y entrer plus facilement qu'il a permis, dit saint Bernard, qu'il fût percé par une lance, et que la plaie toute sanglante en fût comme la porte. C'est dans cette eau vive et dans ce sang qui découlent de ce cœur entr'ouvert que nous retremperons nos ames, et que nous prendrons de nouvelles forces pour marcher constamment dans les voies du salut. Êtes-vous tièdes pour le bien, venez vous réchauffer dans cette fournaise ardente; êtes-vous affligés, venez vous consoler dans ce cœur qui *a porté toutes nos langueurs et nos infirmités*, et qui a été *triste jusqu'à la mort;* êtes-vous pauvres, venez au cœur de celui qui n'avait pas où reposer sa tête, et qui seul a proclamé la pauvreté bienheureuse; êtes-vous effrayés à la vue de vos crimes, son cœur s'ouvre à tout cœur contrit et humilié, et vous ne trouverez en lui que douceur qui attire, patience qui attend, clémence qui pardonne; êtes-vous faibles dans la foi, venez à ce cœur, dont « l'onction, dit saint Jean, vous enseignera toutes « choses, » en vous faisant goûter ce que vous ne voyez pas, et aimer ce que vous ne comprenez pas. Désirez-vous vous consacrer à l'état de virginité, allez au cœur de Jésus, qui est l'Époux des vierges, qui n'a eu pour mère qu'une Vierge, et qui, pour couronner les vierges, ne se plaît à habiter, dit l'Esprit-Saint, que « parmi les roses et les lis des vallées. » Enfin qui que vous soyez, grands et petits, jeunes et vieillards, approchez tous sans crainte et avec confiance, et venez à ce cœur : c'est le sanctuaire des justes, c'est le refuge des pécheurs, c'est le port assuré contre les orages de ce monde et contre les tempêtes des passions. C'est ici que vous trouverez des consolations dans vos peines, des lumières dans vos doutes, des soutiens dans vos tentations, des encouragemens dans vos faiblesses, la victoire dans vos combats, la plus heureuse paix, un calme pur dans vos derniers momens, et la vie enfin au jour même de votre mort.

Mais en adorant le cœur de Jésus, nos très chers frères, vous honorerez le cœur de Marie, dans le sein de laquelle s'est formé ce divin cœur; vous l'honorerez avec la juste proportion et la distance infinie qui se trouve entre le cœur d'un Homme-Dieu et le cœur d'une créature, mais d'une créature qui ne connaît au dessus d'elle que son Fils, et dont on peut dire qu'elle a contribué à notre rédemption par le sang de son Fils. Vous l'honorerez ce cœur béni entre tous les autres, ainsi qu'elle a été bénie entre toutes les femmes; ce cœur plus tendre mille fois que ceux de toutes les

mères ensemble, et plus brûlant que ceux de tous les Séraphins; magnifique abrégé de sainteté, vivante image de Jésus, dépositaire de ses pensées, *conservateur de toutes ses paroles*, et confident de ses desseins les plus mystérieux. Vous ne séparerez donc plus deux cœurs qui n'ont jamais été séparés l'un de l'autre, qui toujours ont été confondus l'un dans l'autre; et par cette union vous mettrez le comble à votre bonheur, et le sceau à votre sanctification, en vous donnant une médiatrice auprès du Fils, comme le Fils est le médiateur auprès du Père; et de même que le cœur de Jésus sera pour vous la source et le principe de toutes les graces, le cœur de Marie en sera le canal le plus abondant et le gage le plus assuré.

Mais si la dévotion au sacré-cœur est si belle, si utile et si précieuse, considérée en elle-même et, pour ainsi dire, dans son intérieur, elle n'est pas moins avantageuse et salutaire sous le rapport d'une association et d'une dévotion publiques. Et, sans parler ici des trésors d'indulgence qu'a ouverts et qu'ouvre chaque jour l'Église en faveur de tous les fidèles qui s'y dévouent, qu'y a-t-il donc de plus favorable au salut, et de plus propre à accélérer le grand ouvrage de notre sanctification, que ces pieuses confréries où l'on s'aide et l'on se soutient par des pratiques et des exercices communs; où l'on s'encourage par de salutaires conseils; où l'on s'édifie par des exemples réciproques; où l'on se réjouit dans le Seigneur par ces divins cantiques, heureux prélude de la joie des élus et des concerts célestes; où les oraisons sont plus ferventes, les bonnes œuvres plus multipliées; où chacun entre en participation des sentimens et des mérites de toutes les ames aimantes, unies au cœur de Jésus par la même dévotion; où cette communion des saints se rend encore plus sensible dans ces fréquentes assemblées, images touchantes de celles des premiers Chrétiens, qui, réunis par les liens de la même foi, l'étaient encore par ceux de la même charité, et où de tous les cœurs et de toutes les ames ils ne faisaient qu'une ame et qu'un cœur? Douce et aimable fraternité qui fait éprouver à chacun des associés la vérité de ces paroles du Prophète, « qu'un seul jour passé dans la maison « du Seigneur vaut mieux que mille dans les tabernacles des pé« cheurs. »

Et voilà donc les associations pacifiques et bienfaisantes qui se forment sous les auspices de la Religion, lesquelles, ne se montrant que pour étendre le règne de la vertu et ranimer le goût de la piété, ne se répandent que comme ces doux fleuves qui fertilisent tranquillement leurs rives; bien différentes de ces sociétés turbu-

lentes si multipliées de nos jours, pour la ruine des nations et le malheur du monde; sociétés ténébreuses dont la devise est *la lumière* et dont l'esprit, comme le but, est le secret et le mystère de l'Enfer. (M. DE BOULOGNE, *Instruction pastorale sur le sacré-cœur de Jésus.*

La dévotion au cœur de Jésus est essentiellement conforme à l'esprit de la religion, parce qu'elle est un culte de réparation.

La divine Providence, attentive aux besoins de son Église, lui a préparé dans tous les temps les secours que devait exiger la variété de ses épreuves. Aux approches de cette époque à jamais déplorable où l'erreur devait attaquer la réalité de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, l'on avait vu se ranimer la dévotion envers le Saint-Sacrement de l'autel. Une fête avait été instituée, des honneurs lui avaient été décernés, tels que le saint concile de Trente n'eut qu'à confirmer, par son autorité, ce qui se trouvait établi par l'usage de toutes les Églises.

Mais pour un siècle qui devait tout attaquer, tout profaner, tout détruire, un siècle dont les attentats, qu'il n'est pas nécessaire de vous retracer, devaient surpasser tout ce que la mémoire des hommes peut offrir de plus déplorable, quel secours devait être préparé? Hélas! mes frères, nul autre qu'un culte de réparation. Plus d'un siècle avant cette époque, le cœur de Jésus fut montré aux ames fidèles comme la source des graces où elles devaient puiser la force ou la consolation dans les épreuves, comme le médiateur puissant qui devait obtenir grace pour les iniquités de la terre.

A peine le signal fut-il donné que les Églises s'empressèrent d'adopter ce culte d'amour et de réparation; comme si chacun des fidèles avait déjà prévu combien il devait devenir nécessaire!

Non contents d'autoriser le culte du cœur de Jésus, les évêques sollicitèrent le saint-siége d'y joindre son approbation, toujours si puissante sur le cœur de tous les fidèles; et ce fut à la sollicitation d'un grand roi et des évêques de son royaume que le pape Clément XIII donna cette autorisation solennelle, reçue non seulement avec respect, mais avec empressement et avec joie par tous les évêques du monde chrétien, qui doit fixer toutes nos idées et mettre fin à toutes les contradictions, si ce culte salutaire pouvait encore en éprouver.

Aussi quels fruits de graces et de salut se sont répandus de toutes

parts avec cette sainte dévotion ! que de pécheurs convertis, que d'ames tièdes ranimées ! Dans les sociétés religieuses on a vu la ferveur ou se ranimer ou se maintenir, et, au milieu du monde, on a vu revivre la piété, l'amour tendre pour Jésus-Christ, la méditation de ses mystères, l'assiduité dans les temples, la fréquentation des sacremens, la pratique des bonnes œuvres, et la concorde entre les Chrétiens. Aux faveurs spirituelles se sont jointes plus d'une fois les graces temporelles. Nous citerons un seul exemple, il eut pour témoin la France entière. Une des villes les plus peuplées de ce royaume est frappée d'un fléau contagieux ; les ressources de l'art sont épuisées ; le ciel même semble insensible aux cris de ce peuple infortuné. Docile à la voix d'un évêque, dont le nom doit être à jamais consacré parmi ceux des héros de la religion et de la charité (M. de Belzunce), il a recours au cœur de Jésus comme au dernier asile du malheur et de l'abandon ; le ciel se calme, le fléau cesse, et Marseille éternise, par un vœu solennel, le souvenir de sa pieuse reconnaissance envers le cœur de Jésus. Déjà cette dévotion était reçue dans plusieurs diocèses de la France : le zèle n'était pas encore satisfait. Une reine (ce fut la pieuse aïeule de notre auguste monarque) sollicite elle-même les évêques; et ce fut à sa foi et à son zèle que l'on dut ces honneurs et cette solennité qui réclamaient et la divinité de l'objet de cette dévotion, et les bénédictions dont elle devenait la source inépuisable.

Ainsi se préparait la réparation pour les crimes dont le germe fermentait déjà au sein de la société, et la plus puissante ressource qui dût nous rester dans nos malheurs.

Enfin le terme fatal est arrivé. Ils arrivent, ces jours déplorables: l'Enfer déchaîne sur notre patrie tous les crimes et tous les malheurs. alors la piété, bannie des cloîtres, exilée de ses temples, semble n'avoir plus d'autre asile que le cœur sacré de Jésus. O combien d'infortunés, abandonnés du monde entier, y trouvèrent la patience et la consolation dans leurs peines! ô combien d'augustes victimes y puisèrent la force du martyre! Cœur sacré ! c'était vous qu'invoquaient les ames chrétiennes dans le secret de leurs maisons, dans les solitudes, dans les prisons ; et, tandis que l'impiété faisait la guerre à toute religion et à toute vertu, ces ames ferventes demandaient grace ; c'était vous qu'elles invoquaient pour la France et pour leurs persécuteurs.

A peine l'Église de France a pu recueillir ses débris qu'elle s'est hâtée de ranimer la dévotion au cœur de Jésus, et on l'a vue reparaître avec un nouvel éclat.

Elle s'occupait dans le silence à déplorer les crimes passés. Hélas! elle avait chaque jour à pleurer de nouveaux outrages. Elle demandait à Dieu la paix pour son Église, des ministres pour son sanctuaire, pour le peuple un retour sincère à la foi, des princes religieux, des maîtres qui fussent leurs pères. Elle demandait, mes frères, ce que votre cœur à tous demandait; mais à peine nous osions l'attendre. Eh! qui sait si ses vœux n'ont point hâté les jours plus heureux que nous voyons?

Tel est, mes frères, ce culte de réparation auquel nous devons vous inviter à vous unir, sinon dans le détail des pratiques, au moins de cœur et d'affection.

Il faut réparer, il faut rendre à Dieu la gloire que nous lui avons ravie, et que nos crimes ne cessent de lui ravir tous les jours. Chez nos pères, au bruit d'un temple profané, il s'élevait un cri d'indignation et d'horreur, le deuil était public et la pénitence générale. Chez les païens eux-mêmes, un sacrilége devenait une calamité publique. Ce n'est qu'après l'avoir expié par les gémissemens et par les larmes qu'ils se croyaient en sûreté contre le courroux du ciel. Et ne suffit-il pas de se former une idée de la grandeur de Dieu, de sa justice, de sa sincérité, pour trembler à la seule idée de cette audace sacrilége, qui, bravant une majesté infinie, s'adresse directement à Dieu même et va l'attaquer jusque sur le trône de sa miséricorde et de son amour? Ainsi l'on retrouve, avec consolation, chez tous les peuples de la terre, la persuasion intime de la nécessité des expiations, et le besoin que l'homme éprouve, dans son insuffisance, d'une médiation divine.

Voilà ce que dictaient les religions les plus simples, les plus grossières. Pour le croire, il suffit de croire en Dieu. Et nous, Seigneur, nous nous flattons de vous aimer! Quoi! nous vous aimons, et nous verrions d'un œil indifférent votre gloire outragée, votre nom blasphémé, l'incrédulité répandant ses poisons, et l'athéisme étendant ses ravages! Nous vous aimons, et nous verrions votre loi mise en oubli, non seulement par vos ennemis, mais par vos enfans! l'esprit du monde, pénétrant de toutes parts dans l'Église de Jésus-Christ, altérant l'esprit de l'Évangile dans les familles chrétiennes, et notre zèle ne nous ferait pas sécher de douleur comme David! *Tabescere me fecit zelus meus* [1]. Nous verrions l'Église de Jésus-Christ, cette véritable Jérusalem, privée de sa splendeur et de sa gloire, ses sanctuaires abandonnés, la

[1] Ps. CXVIII, 139.

tribu sainte prête à s'éteindre, les peuples sans pasteurs et sans guides. Et à la vue des maux présens, au souvenir de ces sacriléges sans nombre, de ces profanations universelles dont les récits iront effrayer les âges futurs et arracher des larmes aux ames fidèles de tous les siècles, nous ne viendrons pas pleurer devant le Seigneur, nous ne nous efforcerons pas de le dédommager par notre amour, et de détourner les châtimens que nos crimes ont provoqués! Oui, si la gloire de Dieu nous est indifférente, que du moins notre intérêt nous touche. Nous savons qu'il est une justice dans le ciel pour les empires comme pour les individus, et qu'elle punit les crimes publics par des châtimens publics. Qui de vous envisage, sans trembler, l'impénitence générale? Sans cesse on vous entend répéter que tant d'endurcissement irrite la colère du ciel et provoque ses châtimens.

Quelle digue opposer au torrent? En vain, du haut des chaires chrétiennes, nous appelons les peuples à la pénitence; ils s'éloignent, ils s'égarent dans les routes de l'iniquité; en vain Dieu même a déployé la puissance de son bras; nous restons insensibles à ses graces comme à ses châtimens. Que pouvons-nous donc faire? Travailler, mes frères, à réparer pour eux et pour vous-mêmes.

C'est aujourd'hui que nous nous écrierons avec David : *Quis consurget, aut quis stabit mecum*[1]*?* Qui se réunira à moi? Quoi! mon Dieu, il se sera trouvé des hommes pour détruire la gloire de votre nom, et il ne se trouvera personne pour la réparer! Des mains impies auront déchiré le sein de votre Église; et, parmi les enfans qu'elle a nourris, il ne s'en trouvera point qui viennent mêler leurs larmes aux siennes et la consoler dans ses douleurs!

Dieu, prêt à frapper Jérusalem, fit paraître aux yeux du prophète Ézéchiel les ministres de sa vengeance. Une voix du ciel se fit entendre : Marquez d'un signe sacré tous ceux qui s'affligent et qui gémissent sur les abominations qui souillent Jérusalem : *Signa Thau super frontes virorum gementium*[2]*;* ceux-là seuls seront épargnés. C'est donc un zèle agréable à Dieu que de gémir sur les prévarications publiques, et de travailler à les réparer. Mais consolons-nous, non seulement nous attirerons les bénédictions de Dieu sur nous-mêmes, nous obtiendrons encore grace pour nos frères. Nous avons une victime plus puissante que celles du temple de Jérusalem, un pontife plus saint, un sacrifice plus auguste.

Invoquons le cœur de Jésus : sans doute il s'attendrira sur cette

[1] Ps. XCIII, 16. — [2] Ezech., IX, 4.

Église de France, féconde en saints, féconde en martyrs, qui vit naître dans son sein la dévotion au cœur de Jésus, et apprit au monde entier à le connaître et à l'adorer.

Partout des ames innocentes gémissent et se dévouent pour les prévaricateurs : les unes, au fond des cloîtres, se consument dans les austérités ; les autres, au milieu du monde, suivent de pieuses pratiques ; de saintes sociétés honorent ce cœur divin à toutes les heures du jour et de la nuit, et à quelque moment que le cri des iniquités réveille la justice éternelle, ses regards tombent sur des victimes dévouées pour les expier. (L'abbé Legris-Duval.)

Péroraison.

Hâtez-vous donc, nos très chers frères et nos très chères sœurs, d'arborer cette sainte livrée des adorateurs de Jésus et de vous enrôler sous la sainte bannière de son sacré cœur : *c'est dans ce signe que vous vaincrez,* et devant cette enseigne que fuira l'ennemi de votre salut. Hâtez-vous de venir prendre dans ce saint lieu l'engagement solennel de vous dévouer à son culte et de vous consacrer entièrement à son honneur et à sa gloire. Venez-y expier, par vos humbles supplications et vos publiques amendes honorables, les outrages qu'il reçoit chaque jour dans son sanctuaire, par ces mêmes hommes pour lesquels il a donné sa vie et son sang, et qui, par leurs irrévérences et leurs profanations, viennent encore le crucifier sur l'autel de son amour. Par là s'établira une émulation sainte de zèle et de ferveur entre la dévotion au cœur de Jésus et la dévotion au cœur de sa sainte Mère, et ces deux associations, plus émules que rivales, uniquement jalouses de savoir qu'elle est la plus fervente, se fortifieront, s'épureront l'une par l'autre. Par là, vous serez unis de cœur et d'esprit à ces pieuses adoratrices que nous nous félicitons de posséder au milieu de nous, à ces vierges vraiment sages dont *la lampe est toujours ardente,* dont le *cœur est toujours en haut,* crucifiées au monde comme le monde leur est crucifié, *suivant toujours l'Agneau partout où il va,* et qui, toujours perdues dans le cœur de Jésus qu'elles adorent nuit et jour, ont le grand art et le précieux talent de nous parler par leur silence même, et de nous édifier d'autant plus qu'elles se cachent davantage.

Mais, après avoir payé au sacré-cœur le tribut de vos adorations, vous ne perdrez jamais de vue qu'une des grandes fins de votre sainte institution, c'est de vous adresser au ciel pour tous les besoins de la terre. Vous prierez donc avec la plus grande ferveur pour tous

les besoins de vos frères, soit que, vivans, ils combattent encore dans cette vallée de larmes, soit que, morts et déjà transplantés dans la vallée brûlante des expiations, ils réclament encore vos suffrages pour leur délivrance; pour tous les besoins de l'Église, afin que Dieu la console dans ses pertes, la retire de ses ruines et y fasse *revivre la beauté des anciens jours;* pour les besoins de notre diocèse, afin que Dieu y forme des ministres suivant son cœur et des ouvriers aussi zélés que la moisson est grande; pour les besoins du premier pasteur, afin que, par sa grace, il devienne le modèle de tous les autres; pour les besoins de notre vertueux monarque, afin que ses nobles intentions ne soient jamais trompées, *qu'il ait toujours,* ainsi que dit l'Esprit saint, *des pensées dignes d'un roi*[1], et *que son trône,* comme celui de David, *s'affermisse de plus en plus par la miséricorde et la justice*[2]; pour les besoins de nos législateurs, afin que, pénétrés de leurs devoirs et honorant leur noble mission, ils puissent revoir dans le calme de la sagesse tant de lois improvisées au milieu de l'agitation des partis et du tumulte des passions; enfin, pour les besoins de la France entière, afin qu'elle revienne à Dieu et à sa loi sainte, et qu'elle abjure ces doctrines impies qui la travaillent sourdement et avec lesquelles l'État ne pourrait que languir, la religion que dépérir et la nation que se corrompre.

(M. de Boulogne.)

[1] Is., XXXII, 8. — [2] Prov. XXV, 5.

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LA DÉVOTION AU SACRÉ-COEUR DE JÉSUS.

EXORDE.

Memoriam fecit mirabilium suorum misericors Dominus.

Le Seigneur, dont le cœur est plein d'une bonté miséricordieuse, nous a laissé un monument de ses merveilles. (*Ps.*, cx.)

Rien n'est plus expressif, rien n'est plus touchant, mes frères, que les paroles du Prophète royal que je viens de vous rapporter. La charité miséricordieuse de Dieu, nous dit-il, l'a porté à nous laisser un monument des merveilles qu'il a opérées en notre faveur. Mais où trouverons-nous ce monument? Le trouverons-nous dans les prodiges qu'il a manifestés aux hommes dans la loi de la nature? mais ces prodiges n'étaient que comme des moyens dont il se servait pour les porter à reconnaître les dispositions favorables dans lesquelles il était à leur égard. Le trouverons-nous dans les préceptes et dans les promesses qu'il leur a donnés dans la loi écrite? mais ces préceptes et ces promesses n'étaient donnés que pour préparer les voies aux grands bienfaits qu'il voulait répandre sur eux. Le trouverons-nous enfin dans les mystères, dans les sacremens, dans les vertus, dans les exemples de son adorable Fils? mais ces mystères, ces sacremens, ces vertus et ces exemples sont bien, si vous voulez, des parties de ce monument, mais ils ne sont pas le monument lui-même. Où trouverons-nous donc ce monument, puisque nous ne pouvons le trouver ni dans les prodiges de la loi de la nature, ni dans les préceptes et les promesses de la loi écrite, ni dans les mystères, les sacremens, les vertus et les exemples de l'auteur de la loi de grace? C'est dans le cœur sacré de Jésus que nous le trouverons. Voyons donc sous combien de formes nous pouvons l'envisager et quelles sont les merveilles qu'il nous présente. Si nous sommes assez heureux pour parvenir à bien comprendre les formes et les merveilles du cœur sacré de Jésus, nous

pourrons nous flatter d'avoir acquis la connaissance la plus précieuse que nous puissions nous procurer. Quoique je sente toute la difficulté de l'entreprise où je me mets, je m'en vais néanmoins essayer, mes frères, de vous donner quelques preuves du désir que j'ai d'y réussir. (L'abbé RAMBERT, *Sur les merveilles du sacré-cœur*).

Sous combien de formes on peut envisager le cœur de Jésus.

Le cœur sacré de Jésus peut être envisagé sous deux rapports : premièrement, comme un cœur sensible et matériel, cœur de chair semblable au nôtre, mais vivifié par sa sainte ame, faisant partie de son sacré corps, uni hypostatiquement à sa divinité ; secondement, comme le siége et la source de son amour pour les hommes, et comme le symbole de tout ce qu'il a fait et souffert pour assurer leur salut. Le cœur sacré de Jésus, envisagé sous le premier rapport, se trouve maintenant réellement dans le ciel et miraculeusement dans le Saint-Sacrement de nos autels, et c'est le même cœur qui a été formé par l'esprit du plus pur sang de la sainte Vierge Marie, qui fait partie intégrante de son corps, et qui a coopéré à tous les mouvemens de ce dernier, tandis qu'il était ánimé d'une vie mortelle. Ce cœur, ainsi envisagé, a été comblé de tous les dons les plus précieux de la nature. Il est bon de dire ici, en passant, que la piété n'a pourtant jamais fait abstraction, en l'envisageant ainsi, de l'ame et de la divinité auxquelles le cœur de Jésus-Christ est inséparablement uni, pour penser uniquement à l'objet matériel. Le cœur sacré de Jésus, envisagé sous le second rapport, est le cœur même du Saint des saints, comblé des attributs les plus sublimes de la Divinité ; ce cœur, qui a été le siége des sentimens et des affections du Verbe fait chair ; ce cœur, qui n'a respiré en ce monde que les flammes du céleste amour et de la plus ardente charité pour les enfans des hommes ; ce cœur, dont tous les mouvemens n'ont eu pour objet que leur bonheur ; ce cœur, qui l'a porté à se donner tout entier à eux dans les adorables mystères de son incarnation, de sa passion et de l'Eucharistie ; ce cœur enfin, qui a été en lui le principe de la vie la plus admirable et la plus féconde en vertus, et dont le mérite infini a réconcilié le ciel avec la terre. Le cœur de Jésus, ainsi envisagé, est le chef-d'œuvre de la très sainte et très auguste Trinité, le foyer de la charité, le trône de la grace, une source intarissable d'amabilité, un trésor inépuisable de bonté et de miséricorde, le principe de tout bien, l'aimable

asile où la vertu affligée se réfugie, en un mot, le plus précieux monument que nous ayons.

Le cœur, à le définir même selon le sentiment commun, est la partie la plus noble et la plus intéressante du corps humain; car l'on convient que c'est du cœur que partent tous les mouvemens qui produisent les belles actions. On est même si convaincu de ceci, que, quand on veut juger des qualités de l'esprit de quelqu'un, on les dérive de celles de son cœur, et on nous a tellement accoutumés à juger de l'ame des autres par leur cœur, que nous ne disons qu'ils ont une belle ame que lorsque nous reconnaissons et pouvons dire qu'ils ont un bon cœur. En outre, de même que, pendant la vie, lorsque nous voulons tourner nos affections vers quelqu'un, et lui témoigner que nous l'aimons, nous lui disons que nous lui offrons, que nous lui donnons notre cœur; de même nous croyons qu'après notre mort nous ne pouvons rien laisser de plus précieux à quelqu'un que nous chérissons que de lui laisser notre cœur. Or, c'est là précisément ce que nous a laissé notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous chérit tous bien tendrement. Pourrait-il, mes chers frères, nous laisser quelque chose de plus précieux et nous donner une marque plus expressive de la bonté de son cœur? non bien certainement. Cependant, quand je dis que notre Seigneur Jésus-Christ nous a laissé son cœur comme le monument le plus précieux qu'il pût nous laisser, j'entends bien parler de son cœur de chair, sensible et matériel comme le nôtre; mais non de son cœur ainsi conçu, séparé de son ame et de sa divinité, ni comme faisant une partie matérielle de son sacré corps, privée de vie et de sens; mais j'entends parler de son cœur comme uni entièrement et indissolublement à la personne de Jésus-Christ même et du même Jésus-Christ qui a été, comme homme, mortel sur la terre, et qui est maintenant, comme Dieu et comme homme, vivant, soit dans le ciel, soit dans le sacrement de l'Eucharistie. (L'abbé RAMBERT.)

Quelles sont les merveilles que le cœur sacré de Jésus a opérées pour nous.

Ces merveilles nous sont fournies par les motifs qui ont déterminé l'incarnation du Fils de Dieu, ainsi que par les moyens qu'il a pris pour en assurer le fruit, et pour établir et propager la dévotion à son sacré-cœur. Tous coupables en Adam, nous étions tous dignes de la colère du Tout-Puissant et par conséquent des peines de l'Enfer. Nous avions tous offensé Dieu; cette offense

était infinie, parce qu'elle attaquait une majesté infinie : la justice divine demandait que le péché fût réparé et que la réparation fût proportionnée à l'injure faite à la Divinité. Un pur et simple homme ne pouvait offrir une satisfaction infinie, parce qu'il est borné par sa nature : il n'y avait qu'un Homme-Dieu qui pût satisfaire à la justice divine ; il fallait qu'il fût homme, pour être capable de souffrir. D'ailleurs c'était la nature humaine qui avait péché : c'était donc à la nature humaine à faire la réparation ; il fallait aussi qu'il fût Dieu, afin de donner un mérite et un prix infinis aux souffrances de l'homme. Le Fils de Dieu, heureux en lui-même de toute éternité, touché de compassion à la vue de notre malheur, pénétré, pour ainsi dire, de douleur en voyant la situation malheureuse où le péché nous avait réduits, qu'a-t-il fait ? Il s'est offert; il s'est chargé de satisfaire pour nous, en s'incarnant et se trouvant, par suite de son incarnation, Dieu et homme tout ensemble ; il a satisfait convenablement pour nous à la justice divine, et nous a tous sauvés en naissant, souffrant et mourant pour nous. On voit par là que le cœur de Jésus est le centre de notre salut : il nous a aimés avant que nous le connussions, il nous a aimés malgré que nous fussions indignes de son amour ; il nous a aimés malgré que nous fussions des objets d'horreur aux yeux de son Père ; il nous a aimés, quoiqu'il n'y eût de notre côté ni droit ni mérite à sa bienveillance ; il nous a aimés enfin, en nous préparant toutes les graces et tous les secours précieux que son incarnation devait nous apporter ; et, s'il a permis après sa mort que son cœur fût percé, lorsqu'on perça son corps avec une lance, ce n'est que pour nous faire connaître combien il nous aimait, et pour que, par cette plaie visible, nous connussions la plaie invisible que l'amour y avait faite.

Mais pour assurer le fruit de son incarnation, de quels moyens s'est-il servi ? Il a fait des miracles, il a prêché sa loi, il a pratiqué des vertus, il a établi sa religion. Il ne suffisait pas que le Fils de Dieu, fait homme pour le salut du monde, fût Dieu ; il fallait qu'il donnât des preuves qu'il l'était, et c'est ce qu'il a fait par la voie des miracles ; et comme ces miracles, en même temps qu'ils ont été faits pour prouver sa divinité, n'ont été faits aussi que pour l'avantage des hommes, en les faisant, il leur a fourni des preuves de la bonté de son cœur à leur égard. Il en a fait de différentes espèces : il a changé l'eau en vin aux noces de Cana, et c'est là son premier miracle ; il a rendu la vue à des aveugles, l'ouïe à des sourds, la parole à des muets, le mouvement à des paralytiques. Il a guéri

des maladies invétérées en un moment, souvent d'une seule parole, quelquefois sans voir, ni approcher, ni toucher les malades. Il a ressuscité des morts qui étaient dans le tombeau depuis quatre jours, il s'est ressuscité lui-même le troisième jour après son trépas; après sa résurrection, il s'est fait voir plusieurs fois à ses disciples, il a parlé, il a mangé avec eux; au temps marqué, il s'est transporté par sa propre vertu dans le ciel, il a apaisé une tempête en menaçant les vents et la mer. Deux fois il a multiplié les pains dans le désert, pour y nourrir une multitude affamée qui l'y suivait; il se rendait invisible quand il le voulait; il connaissait les choses cachées, les plus secrètes pensées des hommes; il prédisait l'avenir; enfin, il a fait le miracle d'envoyer à ses Apôtres le Saint-Esprit sous la forme de langues de feu, qui les a tous embrasés des flammes de l'amour divin, leur a enseigné toute vérité et les a tous remplis de ses dons; et non seulement il a fait lui-même un grand nombre de miracles, mais il a donné aussi à ses Apôtres le pouvoir d'en faire; et c'est en usant de ce pouvoir, en faisant voir qu'ils étaient les envoyés du ciel et qu'ils parlaient dans leurs prédications au nom de l'auteur de la nature qu'ils ont converti le monde.

Les miracles prouvent que Jesus-Christ étant Dieu, nous devons regarder tout ce qu'il a fait comme très propre à nous réconcilier avec son Père; mais la doctrine qu'il a prêchée n'est ni moins admirable, ni moins capable de produire le même effet. Pour plaire à Dieu, il faut croire les vérités qu'il nous propose à croire et pratiquer celles qu'il nous commande de pratiquer; or, voici quelles sont ses intentions à cet égard : il nous a appris qu'il y a trois personnes en Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et que ces trois personnes ne sont qu'un seul Dieu; il nous a de plus appris qu'il est lui-même tout à la fois fils de Dieu et fils de l'homme, c'est-à-dire, Dieu et homme tout ensemble. Il nous enseigne que Dieu nous a aimés jusqu'à nous donner son Fils unique pour nous sauver, que nous devons le craindre uniquement, l'aimer par dessus toutes choses, mettre en lui toute notre confiance, le servir et n'avoir que lui en vue dans toutes nos actions. Il nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, de le secourir dans tous ses besoins spirituels et corporels, de lui pardonner dans la sincérité du cœur toutes les offenses qu'il peut avoir commises contre nous, de ne point nous fâcher ni nous mettre en colère contre lui, de ne point le juger ni le condamner sur de simples apparences. Il nous commande de résister à tous nos mauvais pen-

chans en nous faisant une juste violence, et il condamne non seulement les actions extérieures, mais encore le désir et la pensée du mal. Enfin, il nous annonce que cette vie courte et fragile que nous passons sur la terre sera suivie d'une vie éternelle où Dieu récompensera magnifiquement ceux qui auront accompli ses commandemens, et où il punira d'un supplice affreux ceux qui les auront violés.

Désireux de notre salut, notre Seigneur ne s'est pas contenté de nous donner sa loi, il nous a de plus laissé l'exemple de ses vertus, et de quelles vertus! Il est resté dans l'exercice des vertus paisibles et obscures jusqu'à l'âge de trente ans; il a montré pendant ce temps-là sa sagesse par degrés, et s'est surtout fait remarquer par sa soumission à sa sainte Mère et à saint Joseph, ainsi que par son zèle pour la gloire de Dieu. Après cet âge, on a vu briller en lui les vertus les plus sublimes. Sa douceur était admirable; jamais il n'a rebuté personne; les plus grands pécheurs même, il les recevait avec bonté; il ne faisait pas difficulté de se trouver avec eux, de manger même avec eux. Il s'est peint lui-même sous l'image d'un bon père qui court au devant d'un enfant ingrat, qui se jette à son cou, qui l'arrose de ses larmes, et qui se livre aux transports de la joie que lui inspire son retour. Il embrassait les enfans avec tendresse, il leur imposait les mains, il les bénissait. Il a montré une patience invincible dans toute sorte de maux, depuis l'étable où il est né jusqu'au Calvaire où il est mort, depuis la crèche jusqu'à la croix. Les peines des travaux, les fatigues des voyages, les incommodités de la pauvreté, les embarras de la foule qui le pressait, les importunités des malades qui recouraient à lui, les outrages qu'il recevait, ne lui ont jamais tiré aucune parole d'impatience; il n'est jamais sorti de sa bouche aucune plainte, aucun reproche, aucun murmure, aucune menace; étant attaché sur la croix et y souffrant l'impossible, il priait encore pour ses bourreaux. Pendant trente-trois ans, il a désiré ardemment le jour et le moment où il devait s'immoler pour effacer l'arrêt de notre condamnation. Toute sa vie a été un exercice continuel de l'humilité la plus profonde; il a voulu naître d'une mère pauvre et avoir des parens pauvres; quoique Fils unique de Dieu, il se plaisait à s'appeler le Fils de l'homme; il a passé trente années dans l'obscurité, et quand il s'est fait connaître, ç'a été d'une manière si éloignée de la grandeur de la pompe du monde, qu'elle ne pouvait en inspirer le désir et l'amour à personne. Il défendait de publier ses

miracles, et se dérobait aux pieux empressement de ceux qui voulaient le faire briller, le faire Roi.

Après avoir prouvé sa divinité par les miracles, après avoir prêché sa loi admirable, après avoir pratiqué lui-même le premier ce qu'il enseignait aux autres, pour assurer notre salut, il a établi sa religion. Il l'a établie par la parole des hommes les plus faibles, et malgré les plus grands obstacles en tout genre. Ces hommes n'étaient qu'au nombre de douze, et ils étaient dénués de fortune, de crédit, de talens et de toute ressource humaine. Les obstacles qui s'opposaient à son établissement, et dont il a triomphé par leur moyen, étaient les préjugés, les passions des particuliers et les persécutions de toutes les puissances de la terre. Les moyens qu'il a laissés pour la rendre constamment utile au bien spirituel des ames sont la prédication et les sacremens. Il a plu à Dieu, dit saint Paul, de sauver le monde par la prédication. On est sûr que l'Église, que lui-même a établie, et qui est gouvernée par le pape, successeur de saint Pierre, nommé par lui son premier chef, ne peut enseigner l'erreur, lui ayant promis son assistance jusqu'à la fin du monde, cette assistance lui a été visiblement accordée jusqu'à ce jour. Malgré les efforts des hérétiques, malgré les manœuvres impies de tous les ennemis de la religion, la foi n'a jamais été altérée; Dieu a suscité dans tous les temps une foule de saints docteurs pour confondre chaque erreur, aussitôt qu'elle paraissait; il a facilité la tenue des conciles où la nouveauté était solennellement proscrite, et où la vérité était solennellement proclamée, consacrée par des décisions authentiques, attachée à des expressions claires, précises, énergiques, qui écartaient toute équivoque, tout subterfuge, et nonobstant le relâchement qui s'est introduit en certains temps parmi ses enfans et même parmi ses ministres, l'autorité des pasteurs a toujours été reconnue, sa morale est toujours restée pure, sa discipline toujours sainte, et son enseignement toujours irrépréhensible; elle a toujours enseigné la doctrine qui peut seule sanctifier et conduire au salut. Les sacremens sont l'autre moyen auquel Jésus-Christ a attaché, pour la stabilité de sa religion, la vertu de sanctifier les ames. Par la vertu divine qu'ils renferment, non seulement ils signifient, mais ils produisent en nous la vie spirituelle, ils l'entretiennent, ils l'augmentent. Le baptême nous donne une nouvelle naissance, une nouvelle vie, la vie spirituelle; la confirmation nous fait croître et nous fortifie dans cette vie spirituelle; l'Eucharistie nous nourrit spirituellement par le pain divin qu'elle nous présente; la pénitence guérit les maladies de

nos ames, en effaçant les péchés qui les ont causées; l'extrême-onction nous délivre des restes de faiblesse que le péché a laissés; l'ordre, par le caractère sacré qu'il imprime, fournit à l'Église des ministres qui la gouvernent et qui en administrent les secours; enfin le mariage lui donne des enfans qui la renouvellent et qui en perpétuent la durée jusqu'à la fin des siècles.

C'est encore une des merveilles du cœur sacré de Jésus, d'avoir accordé à son Église le pouvoir d'accorder des indulgences aux pécheurs, lorsqu'il a dit à ses Apôtres : « Recevez les clefs du « royaume des cieux: tout ce que vous délierez sur la terre sera délié « dans le ciel. » Le fondement des indulgences est la satisfaction infiniment surabondante de Jésus-Christ, à quoi on ajoute aussi les satisfactions des saints, à cause de la bonté de Dieu, qui veut bien, en faveur des plus pieux de ses serviteurs, se laisser fléchir envers les autres; toujours en vue de Jésus-Christ, en qui et par qui toutes les satisfactions et bonnes œuvres des saints sont acceptées par son Père. Ces satisfactions de Jésus-Christ et des saints forment un trésor inépuisable de mérites dont Jésus-Christ a confié la dispensation à son Église. Les indulgences remettent en tout ou en partie la peine temporelle, qui a été ou qui aurait dû être imposée aux pécheurs pour leurs péchés. Cette peine temporelle que l'indulgence remet, est premièrement la pénitence portée par les canons pénitentiaux; secondement, c'est par une suite nécessaire la satisfaction temporelle que le pécheur doit à Dieu, et qu'il doit subir, soit en cette vie, soit en l'autre, pour l'expiation de ses péchés. Pour apprécier cette merveille du cœur de Jésus à notre égard, l'on doit savoir qu'il n'en est pas du sacrement de la pénitence comme de celui du baptême : ce sacrement efface le péché et ne laisse rien à expier, au lieu que le sacrement de pénitence, après avoir effacé le péché, laisse une pénitence à faire, et qu'on est obligé de faire pour satisfaire entièrement à la justice divine. Il est de foi que l'homme coupable doit satisfaire à la justice de Dieu, et qu'il ne peut acquitter la dette qu'il contracte envers elle par son péché que par les mérites de la rédemption et par les moyens révélés et prescrits par notre divin Sauveur.

Le trésor des mérites de Jésus-Christ qui nous est appliqué par la voie des indulgences peut aussi être appliqué par nous aux ames du Purgatoire, lorsque ceux qui en sont les dépositaires le déclarent, et c'est là un nouveau trait de la bonté du cœur de Jésus, qui ne s'est pas seulement occupé de ce qui était nécessaire à notre bonheur spirituel pendant notre vie, mais qui a pourvu

même à ce qui pourrait nous le procurer après la mort. Il a disposé même aussi que les prières des saints, qui règnent auprès de lui dans le ciel, et qui ont été sanctifiés par l'application de ses mérites, pussent nous être également utiles, et tandis que nous sommes vivans et lors même que nous nous trouverons après cette vie dans le séjour des expiations, et tout cela en vertu de l'union qui existe entre les justes du ciel et de la terre et ceux du Purgatoire, comme ayant tous un même chef qui est Jésus-Christ, et seul centre et seule véritable source de tous les secours spirituels.

C'est de lui que viennent toutes les qualités vertueuses et tous les moyens qui aident à les acquérir. Il est l'auteur de la ferveur des premiers Chrétiens, du zèle des Apôtres, du courage des martyrs, des austérités des anachorètes, et l'édification des associations pieuses, des lumières des docteurs, de la force des faibles, de la patience des affligés, de la fermeté des confesseurs et de la persévérance des justes. Il est la source des bonnes pensées, de toutes les exhortations touchantes, de toutes les vérités solides, de toutes les pratiques religieuses, de tous les bons exemples, et de tous les événemens frappans, ménagés pour nous soutenir dans les voies du salut ou pour nous y ramener, si nous nous en sommes écartés. Il est l'espérance des vivans et des mourans, le salut de tous ceux qui se confient en lui, et il n'y a ni avantage ni secours spirituel qui ne vienne de lui, ou qui ne soit accordé par ses mérites et par lui. O bonté et puissance du cœur de Jésus, combien elle est grande! et qui pourra en énumérer les merveilles? Dans ces derniers temps, où la foi est si faible, les scandales si multipliés et les erreurs si communes, il a voulu en ressusciter la méditation par des révélations spéciales, par des vœux solennels et par des établissemens édifians, afin que la charité des fidèles, considérablement refroidie, en fût réchauffée, et qu'ils s'appliquassent à répondre avec ferveur à l'amour qu'il leur a témoigné; et, pour qu'on ne pût pas douter que telle était son intention, il en a donné l'assurance à saint Gertrude, dans une apparition qu'il lui a fait faire par le bien-aimé de son cœur, saint Jean l'évangéliste.

Notre Seigneur Jésus-Christ a pourvu à tous nos besoins spirituels d'une manière admirable; mais ce qu'il y de plus admirable encore, c'est la nature même de la religion qu'il nous a donnée, ainsi que le miracle qu'il a fait de rester avec nous dans l'adorable sacrement de l'Eucharistie. La religion qu'il nous a donnée est une religion qui captive l'esprit et qui gêne le cœur: elle exige la croyance de mystères qu'on ne peut comprendre; elle

commande l'abnégation de soi-même dans les plus grandes délices, le pardon héroïque dans les plus grandes injures, le mépris des richesses dans la plus grande abondance, le mérite de la virginité dans la fragilité de la chair, l'humilité sincère dans l'éclat des honneurs; et une pareille religion, le croiriez-vous, mes chers frères? a été reçue par tout le monde: c'est là ce que saint Augustin appelait la plus étonnante de toutes les merveilles. Mais, après celle-là, il y a, de la part de Jésus-Christ, celle de s'être caché, par amour pour nous, sous les espèces eucharistiques. Aussitôt que le prêtre, disant la Messe, a prononcé les paroles sacramentelles de la consécration, le Fils de Dieu, docile à sa voix, quitte le ciel et vient se renfermer sous les apparences d'un pain qui n'a rien à l'extérieur que de commun et d'ordinaire, et renouvelle en quelque sorte, dans le même moment, le mystère de son incarnation et sa naissance. Ce changement admirable et tout-à-fait surprenant se fait par la vertu toute-puissante des paroles de Jésus-Christ, que le prêtre son ministre prononce en son nom : il l'a fait lui-même le premier, la veille de sa passion, en instituant ce grand sacrement; mais il a donné ensuite à ses ministres le pouvoir de le faire comme lui, et de le faire autant de fois que le besoin spirituel des fidèles l'exigerait. Il a fait tout ceci d'abord pour rester avec nous dans le sacrement de nos autels jusqu'à la consommation des siècles, ensuite pour recevoir sous ces espèces mystérieuses nos adorations, et y renouveler son sacrifice, après cela pour s'y unir intimement à nous, et pour nous y servir de nourriture spirituelle; enfin pour y être notre consolation, notre force, et le gage de notre immortalité bienheureuse. Que de merveilles notre divin et bon Sauveur n'a-t-il pas opérées en notre faveur! et qui ne voit pas que ce sont là autant de précieux effets de son cœur sacré?

Un des effets de la bonté du cœur de Jésus est encore d'avoir communiqué à une vierge, établie dans un de ces asiles spécialement consacrés à la piété, le désir qu'il avait qu'on sût les apprécier, et de l'avoir fait réaliser, après l'avoir communiqué, malgré les oppositions des ennemis du bien. C'est surtout à la publicité de cette révélation, accompagnée de l'assurance de ses faveurs envers tous ceux qui les apprécieraient, que se rattache le zèle que les fidèles ont montré de toutes parts pour la dévotion au sacré-cœur. C'est à l'exemple aussi que le malheureux Louis XVI en a donné, dans les jours de ses peines, en consacrant sa personne, sa famille et son royaume à ce cœur adorable, qu'on doit l'enthousiasme qu'on a eu depuis pour la propager. C'est enfin à la conduite édi-

fiante, très régulière et pleine de ferveur qu'on admire dans les dames dites du Sacré-Cœur, qu'on doit, non pas seulement l'approbation de son établissement, mais encore la prospérité merveilleuse qui l'accompagne. C'est en vain que les impies et les esprits contredisans ont travaillé à l'entraver en la taxant de culte superstitieux; fondée sur la justice, elle a surmonté glorieusement leurs entraves, et elle fait aujourd'hui aussi bien un titre pour la protéger dans les personnes en place que les délices de toutes les ames vraiment pieuses.

Est-il étonnant, après toutes ces merveilles, que la dévotion au Sacré-Cœur ait fait de nos jours des progrès aussi surprenans que ceux qui font l'objet de notre admiration, et qu'elle jouisse des avantages les plus précieux? C'est une société aussi célèbre par ses lumières que par ses vertus qui l'ont propagée dans l'univers : les cités les plus florissantes de la France l'ont reçue avec les transports de la joie la plus pure ; les plus illustres de ses évêques l'ont établie dans leur diocèse; l'Allemagne, la Pologne, l'Espagne et l'Italie la professent avec pompe; le Nouveau-Monde rivalise avec l'ancien pour un culte si noble et si touchant : Rome elle-même accorde les faveurs les plus signalées, ouvre ses trésors aux adorateurs du Sacré-Cœur de Jésus. (L'abbé RAMBERT.)

Quel est l'objet du culte du cœur sacré de Jésus, quel en est l'esprit, quelle en est la fin principale.

L'objet de ce culte, c'est réellement le cœur de Jésus-Christ; cœur vivant et animé, inséparable de son corps glorieux, cœur adorable, hypostatiquement uni à son ame et à sa divinité; cœur aimant, le foyer et en même temps le symbole le plus expressif de son amour pour les hommes.

Oui, le cœur de Jésus-Christ, ce cœur infiniment parfait, le siége de la sensibilité et de la tendresse de l'Homme-Dieu; ce cœur divin, source intarissable d'amabilités et de graces, inépuisable trésor de bonté et de miséricorde; cœur tendre, qui ne soupira que pour notre bonheur; cœur compatissant, qui, pendant trente-trois ans, désira ardemment le jour et le moment où il devait s'immoler, pour effacer l'arrêt de notre condamnation et d'où a jailli, comme d'une fontaine sacrée, le sang précieux qui a racheté le genre humain; cœur généreux, dont la patience est infinie, dont la longanimité est sans mesure et qui, sous les voiles eucharistiques, non content

de s'ouvrir amoureusement à ceux qui l'honorent, s'immole encore chaque jour pour ceux qui l'outragent.

Ah! comment se fait-il que le culte que nous lui rendons ait trouvé cependant et trouve encore des contradicteurs? Y a-t-il une dévotion plus noble, plus sublime, plus digne de la foi, plus conforme aux sentimens qu'inspire une solide et véritable piété? Ils n'ont qu'un cœur dur, ils n'ont qu'un cœur de pierre, les malheureux, les ingrats, qui ne savent pas sentir que le cœur de Jésus mérite les adorations des Anges et des hommes.

O cœur infiniment aimable de l'Homme-Dieu! souffrez qu'à l'instant même nous vous exprimions le regret amer, la douleur profonde que nous ressentons de l'affront qu'on vous fait: qu'ils sont insensés ceux qui osent se dire Chrétiens, et qui vous refusent leurs hommages!

N'est-ce pas à vous que se rattachent les vérités les plus sublimes, les plus tendres souvenirs, les idées les plus consolantes? Vous êtes le chef-d'œuvre de la très sainte et très auguste Trinité; le sanctuaire que le Père a orné de toutes ses splendeurs; le temple que le Fils s'est élevé et qu'il a enrichi de tous les attributs de la Divinité; la fournaise où le Saint-Esprit a rassemblé et concentré tous ses feux : vous êtes le soleil d'amour qui a vivifié, fécondé l'héritage de l'Église, allumé dans l'univers le feu sacré de la charité: vous êtes la source intarissable des dons célestes où les Apôtres ont puisé leur zèle, les martyrs leur force, les pontifes leur vigilance, les docteurs leurs lumières, les vierges leur pureté, les saintes femmes leur piété, tous les élus leur sainteté : vous êtes le jardin de délices, la retraite mystérieuse où l'Épouse des cantiques se retire pour converser seule avec son divin Époux : vous êtes l'aimable asile où la vertu affligée va se réfugier et oublier ses peines au sein des plus douces consolations : vous êtes la source primitive du torrent de délices qui arrose les rues de Sion : vous êtes, en abrégé, le ciel qui renferme toutes les félicités des saints.

En adressant au cœur de Jésus ce tribut de nos sentimens, nous empruntons le langage des saints Pères et des personnages les plus illustres dans les fastes de la religion, par leur génie et leurs vertus. Il n'y a aucune des expressions que vous venez d'admirer, qui ne soit tirée de leurs écrits. Aussi, ils s'accordent tous, et mettent un soin remarquable à nous avertir que ce ne fut pas sans un dessein particulier de la Providence, que la lance du soldat perça le côté du Sauveur attaché à la croix. Voilà, nous disent-ils, en montrant cette plaie de Jésus, voilà la porte qui vous est ouverte, l'en-

trée par laquelle vous devez pénétrer dans le cœur de Jésus-Christ, dans ce sanctuaire auguste de toutes les vertus et de toutes les perfections : « Voilà la retraite dans la muraille où va se réfugier la colombe des cantiques »

Ce mystère d'amour, cet adorable mystère fut connu dans tous les temps ; mais il devait être solennellement célébré dans ces siècles malheureux où les effrayans progrès de l'erreur et de l'impiété, en précipitant les hommes dans l'indifférence et la corruption, semblent menacer le monde des dernières calamités.

Ainsi, au milieu des plus terribles épreuves, le cœur de Jésus-Christ est pour les fidèles l'appui de leur foi, la source de toute consolation ; et, au milieu des plus déplorables ravages de l'impiété, il se montre à eux comme le gage du salut et le signe de la délivrance.

Le cœur de Jésus-Christ ! Malheur à celui qui ne sent pas tressaillir son cœur à ce nom sacré ! Malheur aux pécheurs assez endurcis pour résister aux avances d'un Dieu qui leur offre son cœur pour dernier asile ! Que répondront les enfans des hommes, les hommes de ce siècle, lorsque Jésus-Christ, au jour de ses justices, leur dira : « Je vous avais ouvert mon cœur, et afin que vous ne « puissiez pas l'ignorer, mon Église l'avait offert à votre vénération : « vous l'avez dédaigné, vous l'avez outragé... Vous parliez sans « cesse de bienfaisance, d'humanité, de philanthropie, d'amour et « de libéralité !... Ce langage hypocrite n'était que l'expression « de votre orgueil, et très souvent il était le signal des troubles et « des discordes. Mais s'il vous restait quelque sentiment, n'avais-je « rien fait pour vous ? N'avais-je aucun titre à votre reconnaissance, « à vos hommages ? Mon cœur ne vous avait-il pas donné assez de « témoignages de sa tendresse, et devait-il s'attendre à être l'objet « de votre indifférence et de vos blasphèmes ?... A quoi vous a « servi votre impiété ? Malheureux !... »

Qui ne frémirait à la seule pensée de ces terribles reproches du souverain Juge de tous les hommes ? Le plus grand de tous les malheurs serait le malheur de les mériter et de les entendre un jour.

Eh ! quand il n'y a que paix et douceur dans le cœur de Jésus-Christ, peut-on concevoir l'obstination de ceux qui le méconnaissent et l'aveuglement de ceux qui s'en éloignent avec mépris ? Ames fidèles, confessez sans rougir, publiez hautement que le cœur de Jésus est adorable. Environnez ses autels, offrez-y l'encens de vos prières ; dites et répétez avec l'Église : « Adoré, loué, glorifié « soit à jamais le Sacré-Cœur de Jésus. » *Venite, adoremus.*

Ce n'est pas assez d'honorer par un culte particulier le cœur adorable de Jésus. L'esprit de la dévotion consiste à reconnaître, à célébrer d'une manière spéciale l'amour immense dont il nous a donné tant de témoignages dans tous les mystères de la religion, et l'amour surtout dont il nous prodigue les ineffables bienfaits dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie.

Aimer de tout notre cœur ce cœur infiniment aimable, ce cœur généreux qui nous a si tendrement aimés, c'est la loi de l'amour, loi douce, attrayante, dans l'observance de laquelle les justes qui achèvent leur exil sur la terre trouvent les plus pures délices, et les saints qui règnent dans le ciel leur souveraine félicité. Mais cette loi si pleine de charmes, qu'est-elle devenue? De qui est-elle connue aujourd'hui? Comment est-elle observée depuis que les maximes d'une philosophie aussi sèche, aussi aride qu'elle est perverse, ont étouffé dans presque tous les cœurs le germe même de la piété?

Oh! c'est ici surtout que l'on comprend pourquoi, dans les desseins de la divine miséricorde, les associations, les solennités du Sacré-Cœur de Jésus, ont été réservées aux derniers âges, à ces temps où la fumée du puits de l'abîme, semblable à la fumée d'une vaste fournaise, devait obscurcir le soleil qui nous éclaire et l'air que nous respirons [1], c'est-à-dire les vérités que Dieu a daigné révéler aux hommes, et l'admirable économie des moyens consacrés par sa bonté pour conserver le Chrétien, le fortifier, le rétablir dans la grace de la régénération, sans laquelle il n'y a point de véritable vie.

Condamnés à vivre dans ces jours de ténèbres et d'aveuglement, nous avons vu les hommes tomber d'erreur en erreur, se précipiter d'abîme en abîme, arriver enfin à une stupide indifférence qui consiste à ne plus connaître Jésus-Christ, à ne plus comprendre sa médiation, à n'avoir plus aucun sentiment de Dieu, de religion et de salut. Nous avons vu la contagion de l'impiété se répandre dans l'univers, la licence des mœurs étendre partout ses ravages, porter le trouble dans tous les rangs de la société, désoler les familles, ébranler les états. Hélas! tout est soumis maintenant au démon de l'orgueil. Les vrais Chrétiens sont aussi rares que les épis de blé que l'on glane après la moisson, que les raisins qui échappent aux ciseaux des vendangeurs. Remarquez sur le sol de la France, autrefois si distinguée par la foi de ses habitans, remar-

[1] Apoc., IX, 2.

quez quelques temples dont les ruines sont à peine relevées, et observez comme la multitude les fuit, comme elle les dédaigne. Jésus-Christ cependant daigne lui-même y résider !

Si nous entretenions la plupart des hommes de nos jours de richesses, d'honneurs, de plaisirs, si nous leur promettions les jouissances passagères et trompeuses de cette vie, nous serions assurés d'exciter tout leur intérêt. La vie n'est qu'une ombre qui échappe, une vapeur qui disparaît; ils n'ont qu'un instant à passer sur cette terre : n'importe, nous les verrions placer là toutes leurs affections. Mais si pour leur inspirer de plus solides réflexions, pour les fixer sur leurs vrais intérêts, nous leur rappelons qu'il n'y a pas d'autre nom sous le ciel par lequel ils puissent être sauvés que le nom de Jésus-Christ [1], nous ne leur causons qu'ennui et dégoût. Les uns écoutent avec insensibilité, les autres avec dédain, et souvent les vérités les plus augustes sont l'objet de leur mépris et de leurs railleries. Qui de vous, Chrétiens, n'a pas rencontré quelques uns de ces échos de l'impiété, n'a pas été forcé de rougir de leurs blasphèmes? Il semble qu'à force d'ingratitudes on veut effacer de la mémoire des mortels les bienfaits de l'amour de Jésus-Christ.

Grand Dieu ! quel aveuglement ! quelle démence ! quelle fureur ! Eh ! comment remédier à l'excès d'un mal si épouvantable, si contagieux ? Où retrouver le feu sacré que l'Esprit saint avait allumé dans le cœur des Apôtres, qu'ils portèrent aux extrémités de la terre, et qu'à travers les tempêtes des âges qui ont précédé le nôtre, la piété de tant de générations avait cependant précieusement conservé et fidèlement transmis? où le retrouver, quand tout est flétri par la philosophie dans les habitudes, les mœurs, les institutions et les exemples?

Ah ! Chrétiens, que nos tribulations sont profondes ! que la pensée en est amère ! Mais le Seigneur a les yeux sur les justes [2], destinés à former, d'âge en âge, jusqu'à la consommation des temps, la société des saints dans le ciel. Que sa providence soit à jamais bénie ! Le feu sacré de l'amour de Dieu, cet élan d'une piété douce et tendre, ce sentiment qui, au milieu de toutes les misères humaines, rappelle si bien à l'ame sa céleste origine, s'il ne nous est plus inspiré par ce qui nous environne, si la malice des hommes l'a effacé de tout ce qui frappe les sens, les fidèles le retrouvent dans le cœur de Jésus-Christ que l'Eglise présente à leur vénération,

[1] Act., IV, 12 — [2] Ps. XXXIII, 33.

dans ce cœur adorable qui est tout à la fois le foyer de la charité et le trône de la grace.

Voilà, nous dit cette tendre mère, dans les angoisses de sa tristesse, voilà le cœur de votre Dieu qui vous a aimés si tendrement, si généreusement, si magnifiquement. Il se plaint lui-même avec amertume de ne plus éprouver que des rebuts et des outrages de la part de ceux-là mêmes qu'il a comblés des plus signalés bienfaits. Souverainement heureux par la plénitude de la divinité qui habite en lui, il n'a pas besoin sans doute des hommages des faibles mortels. Mais, victime de son amour pour les hommes, ce n'est aussi que par son amour qu'il est percé de mille glaives de douleur, à la vue de tant d'ingratitudes, de tant de crimes et de forfaits, c'est encore son amour qui est douloureusement blessé, parce que tant d'ames rachetées au prix de son sang, régénérées par ses mérites, admises à ses faveurs, courent se précipiter dans la mort éternelle, et c'est son amour qui, malgré ces excès de malice et de corruption, attend le pécheur, ne cesse de lui tendre les bras et de lui répéter qu'il désire ardemment sa conversion et sa vie.

Venez donc, Chrétiens, venez entourer les autels où ce cœur divin brûle et se consume tous les jours dans les feux de la plus ardente charité. Là, pour réchauffer vos cœurs, pour les enflammer, la foi vous redira tous les bienfaits de l'amour de Jésus-Christ.

En fixant vos pensées sur les précieux et innombrables avantages que la société en a recueillis dans tous les temps, dans tous les lieux, vous ne pourrez vous défendre de dire comme un de nos écrivains sacrés, que Jésus-Christ a aimé les hommes et les a comblés de biens : *Pertransiit benefaciendo*[1]. En méditant sa loi, les douceurs de son joug, la paix qu'il nous a apportée, les destinées auxquelles il nous appelle, les graces dont il nous environne pour y parvenir, vous apprendrez à répondre aux impies, comme les satellites à la Synagogue qui leur avait donné ordre de porter leurs mains sur sa personne sacrée : Eh! jamais homme n'a parlé comme l'Homme-Dieu. *Numquam sic locutus est homo sicut hic homo*[2]. En pénétrant dans la profondeur des divers mystères de la religion et spécialement du mystère que son amour a institué pour renouveler chaque jour, jusqu'à la fin des siècles, de l'aurore au couchant, du septentrion au midi, le sacrifice de son corps et de son sang, pour demeurer au milieu de nous, pour être la nourriture de nos

[1] Act., x, 38. — [2] Jon., VII, 46.

ames, notre appui, notre consolateur, le compagnon de notre exil, vous confesserez avec l'Église, dans des transports de ravissement, que cet excès de générosité et de tendresse exige tous les sentimens, tous les hommages que peuvent inspirer la plus vive foi, la plus profonde reconnaissance, et que les louanges des mortels ne suffiront jamais à payer une dette aussi sacrée. *Quantum potes, tantum aude, quia major omni laude, nec laudare sufficis*[1].

Qui pourrait en effet raconter dignement les prodiges de l'amour de Jésus-Christ? qui pourrait en publier toutes les merveilles? les anges eux-mêmes ne le célèbrent qu'en se prosternant devant son trône, qu'en environnant dans le silence du respect les autels où il réside. Mais si la langue se refuse à exprimer, parce qu'ils sont ineffables, les bienfaits dont le cœur de Jésus-Christ favorise l'ame fidèle, ceux qu'il réserve à l'enfant prodigue qui revient à son père, et ceux qu'il verse si abondamment dans la société chrétienne, pour nous faire trouver tant d'attraits, tant de douceurs dans nos liens de fraternité, si notre intelligence bornée se refuse à mesurer l'étendue de tant de bienfaits, parce qu'ils sont infinis, que nos cœurs du moins ne se refusent pas à les connaître, à les sentir, à les admirer, à les louer; qu'ils s'élèvent jusqu'à ce Dieu de bonté et de clémence, par tous les sentimens d'amour dont ils sont capables; que les hommages de notre amour soient purs et sans réserve; et ne les démentons jamais par des penchants dont nous n'aurions qu'à rougir devant Dieu, par des affections indignes de la piété.

Tel est le tribut que tous les Chrétiens doivent à Jésus-Christ, et que l'Église vous appelle à lui rendre d'une manière spéciale; c'est là essentiellement l'*esprit* de la dévotion du Sacré-Cœur; et nous serions perdus, si elle n'était ni comprise ni goûtée; car il ne faut plus se dissimuler que les profondes plaies faites à la religion, les douleurs de l'Église, la perte des ames, les désordres dont nous sommes les témoins, les calamités dont nous sommes les victimes, n'ont d'autre cause que l'insensibilité et l'indifférence des Chrétiens de nos jours. Quels autres fruits peuvent produire dans les familles et dans la société l'absence de tous les principes de vertu, l'oubli de tous les devoirs envers Dieu, et le débordement de toutes les passions humaines?

Il faut aux hommes, comme au temps de la venue de Jésus-Christ, un cœur nouveau, un esprit nouveau, afin qu'ils marchent dans la voie des commandemens et qu'ils redeviennent le peuple de Dieu[2].

[1] Prose de la fête du saint Sacrement. — [2] Ezech., XXXVI., 26.

Ce renouvellement de la face de la terre s'opèrera quand, connaisant le cœur de Jésus-Christ, ils viendront s'y réfugier. Alors, la foi se ranimera, la piété revivra parmi nous, et les bonnes mœurs ramèneront la paix et la félicité !

Oui, Chrétiens, cette douce espérance vient se mêler à tous les autres motifs qui réclament votre zèle, et doivent vous porter avec ardeur aux pieds de Jésus-Christ. Ah ! célébrez son amour, célébrez-le par vos adorations, par votre piété, par votre dévouement au culte de son cœur divin, et par la profession publique de votre foi. Heureux les cœurs qui lui offriraient des sentimens d'amour semblables à ceux dont étaient enflammés sainte Thérèse, saint François de Sales, saint François Xavier ! Mais, si vous avez à gémir de vos faiblesses, si vos imperfections vous humilient, rappelez-vous que c'est par Jésus-Christ notre Seigneur que nous avons tous accès auprès du père des miséricordes[1] ; votre offrande présentée avec une humble confiance ne sera pas rejetée.

Fidèles imitateurs du disciple bien-aimé, ne craignez donc pas de reposer votre tête sur le cœur de Jésus-Christ. Il vous le permet, il vous y invite, il vous l'ordonne; en déplorant les voies où s'égarent les enfans de Babylone, jetez-vous dans les bras de Dieu qui daigne vous donner le titre d'amis. Parlez à ce cœur divin; dites-lui que vous l'aimez, que vous l'aimerez jusqu'à votre dernier soupir, que vous désirez l'aimer dans toute l'éternité; et puisez dans ce cœur même les ardeurs, les transports, les élans du véritable amour, afin de remplir cette fonction digne des Anges qui environnent le trône de l'Agneau. *Cor Jesu flagrans amore nostri, inflamma cor nostrum amore tui.*

La fin principale de la dévotion au Sacré-Cœur, dans l'exercice public qui lui a été décerné, consiste à faire au cœur de Jésus-Christ réparation et amende honorable des outrages qu'il reçoit tous les jours dans le très auguste et très saint sacrement de l'Eucharistie.

Rappelez-vous les circonstances dans lesquelles ce culte public a été ardemment désiré, vivement sollicité par les fidèles, ensuite approuvé et autorisé par l'Église. La religion, alarmée des menaces, des progrès et des ravages de l'impiété, appelait les Chrétiens à rendre au cœur de Jésus-Christ l'honneur et la gloire qu'on lui ravissait, et à lui présenter les hommages de réparation, à s'offrir eux-mêmes comme victimes.

[1] Ephes., II, 18.

Vous partagez les douleurs de la religion, devenues si profondes et si amères. Non seulement le Dieu des Chrétiens n'a presque plus d'amis sur la terre, mais le plus grand nombre des hommes ajoutent l'insulte à l'ingratitude, et ne répondent à sa tendresse et à ses bienfaits que par les plus indignes traitemens.

Dans tous les temps, sans doute, on a vu des audacieux outrager la personne adorable de Jésus-Christ; on a vu les passions faire aussi des ravages, porter leur malice jusqu'à l'autel et y conduire d'autre Judas. Mais au moins, on n'avait pas sans cesse sous les yeux les plaies dégoûtantes et contagieuses de l'incrédulité.

Aujourd'hui les ennemis de Jésus-Christ sont multipliés comme les sables de la mer; le monde n'est plus qu'un champ de bataille, le vaste théâtre d'une guerre furieuse que lui ont déclarée et que continuent avec acharnement les athées, les impies, les libertins, les Judas du sanctuaire, et tous les mauvais Chrétiens. Les discours, les écrits, les outrages, ils mettent tout en œuvre, et ce n'est pas en secret c'est jusque sur les toits; en un mot, Jésus-Christ réside au milieu de nous comme dans un pays ennemi.

Il se cacha autrefois pour se dérober à la fureur des pharisiens et des Juifs; il est, pour ainsi dire, jusqu'à ce que son heure soit venue, réduit aux mêmes précautions parmi nous. Ce n'est, le plus souvent, que dans de pénibles angoisses que ses ministres le portent aux infirmes et aux mourans. Ce n'est qu'avec des anxiétés que leur cause la crainte des injures et des profanations qu'ils le portent dans les voies publiques en des jours solennels. Et en beaucoup de lieux, il ne suffit pas que la majesté du Dieu de l'Eucharistie soit cachée sous les voiles du sacrement; on soustrait le sacrement à tous les regards et à tous les hommages, quand on le porte au chevet du lit d'un Chrétien aux prises avec la mort; on retient Jésus-Christ dans ses sanctuaires, il ne descend plus de la montagne pour bénir les cités, et la foule ne confesse plus qu'il sort de lui une vertu miraculeuse et bienfaisante qui guérit toutes les langueurs [1].

Faut-il exposer, Chrétiens, d'autres objets de douleur? Faut-il vous redire des attentats qui font frémir, et dont le récit vous a si souvent plongés dans la consternation? Ces vols dans nos églises, la dévastation dans nos sanctuaires, les plus horribles profanations? Car, n'entendez-vous pas dire sans cesse, ne publie-t-on pas chaque jour, que les espèces sacramentelles ont été arrachées de nos tabernacles par des mains sacriléges, foulées aux pieds, jetées ou-

[1] Luc., VI, 19.

trageusement...? Oh! qui donnera à nos yeux des fontaines de larmes pour pleurer ces abominables forfaits, affligeans et honteux résultats des doctrines perverses du siècle?

Un seul de ces forfaits, nos pères l'eussent expié par une pénitence semblable à celle des Ninivites. Aujourd'hui, quelle impression font sur les esprits ces crimes si fréquemment répétés? qu'en dit-on dans le monde? Hélas! à l'insensibilité, à la froideur des uns, aux railleries et aux blasphêmes des autres, on reconnaît encore les fruits des doctrines de la philosophie.

Rassemblez maintenant les tristes et sombres détails du tableau que nous venons de mettre sous vos yeux, et vous conviendrez qu'il n'y a plus qu'à écrire sur la porte des temples et des tabernacles de Jésus-Christ l'inscription que saint Paul remarqua sur le frontispice d'un autel placé dans une rue d'Athènes : Au Dieu inconnu. *Ignoto Deo*[1]. Oui, Jésus-Christ est inconnu parmi nous, non comme à Athènes, où les épicuriens et les stoïciens n'avaient pas encore entendu parler de lui, où son Évangile n'avait pas encore été annoncé; il est inconnu dans son propre héritage, où ceux mêmes qu'il y avait comblés de ses graces, après avoir persécuté et mis à mort les serviteurs envoyés par le père de famille au temps des fruits, ne cessent de crier : Venez, mettons à mort le fils, et l'héritage sera à nous[2].

A ces outrages publics et journaliers, que l'on ajoute les profanations et les sacriléges des mauvais prêtres qui déshonorent la dignité à laquelle ils sont élevés, les communions indignes des Chrétiens hypocrites et des pécheurs impénitens. Ces traits cachés de la noirceur et de l'hypocrisie ne font pas des blessures moins douloureuses au cœur de Jésus-Christ. Il fut plus sensible au perfide baiser de Judas, qu'il avait admis à tous ses secrets, qu'aux soufflets et aux crachats des bourreaux, qui n'eussent jamais crucifié, s'ils l'eussent connu, le Seigneur à qui toute gloire appartient.

Est-ce assez, Chrétiens? Vos sentimens peuvent-ils suffire à détester l'ingratitude des hommes, à admirer la bonté de Jésus-Christ? Et quelle langue pourrait même suffire à exprimer les sentimens qui se pressent dans vos cœurs?

C'est à la foi, c'est à la piété, c'est à vous, ames fidèles, à porter dans la balance de la justice divine des œuvres propres à la retenir suspendue. Toutes les œuvres que ce devoir exige de vous, la dévotion au cœur sacré de Jésus-Christ vous les inspirera. Elle vous est

[1] Act., XVII, 23. — [2] Luc., XX, 14.

proposée, dans ces jours mauvais, comme le plus puissant moyen d'expiation et de réparation. Que nous serons à plaindre, si le cœur de Jésus-Christ ne nous pardonne pas!

Honorez-le donc avec ferveur, honorez-le dans toutes les œuvres de votre vie! Pleurez au pied de ses autels; réunissez-vous-y pour pleurer ensemble! Prosternez-vous devant ce divin cœur; humiliez-vous, anéantissez-vous, jetez-vous dans la poussière, et, les yeux mouillés de larmes, le cœur navré de douleur, l'ame attendrie par une vive compoction, élevez vos voix gémissantes; faites entendre le langage de vos soupirs et de vos sanglots; dites-lui: Pardon, mille fois pardon, pardon, réparation d'honneur! Pardon pour nous qui vous offensons sans cesse; pardon pour les ingrats qui vous outragent. *Parce, Domine, parce populo tuo, quem redemisti pretioso sanguine tuo.* (M. Besson, évêque de Metz, *Instructions sur la confrérie du Sacré-Cœur de Jésus.*)

Bienfaits qui découlent du Sacré-Cœur de Jésus.

Mon divin Jésus, pour mettre le comble à tous les bienfaits dont son amour ineffable m'avait comblé, a souffert pour moi qu'on lui perce le côté droit, pour que, sans doute, je puisse boire à longs traits dans cette fontaine de sa droite et pour me faire trouver dans son côté un lieu de refuge. Fasse le ciel que je sois assez heureux pour mériter d'être cette colombe qui habite dans les trous de la pierre, et en particulier dans le trou du côté droit de mon Jésus [1]. O trous précieux! témoins fidèles de la résurrection et de la divinité du Sauveur! Mon Seigneur et mon Dieu, dit un apôtre: *Dominus meus et Deus meus.* D'où est sorti cet oracle? si ce n'est des trous de la pierre. C'est dans ces trous que l'oiseau solitaire trouve sa demeure, et que la tourterelle fait son nid pour y déposer ses petits. C'est là que la colombe se croit en sûreté, et qu'elle regarde l'épervier volant autour d'elle pour en faire sa proie. Voilà pourquoi il est écrit: Ma colombe est dans les trous de la pierre: *Columba mea in foraminibus petræ.* La voix de la colombe s'est fait entendre du milieu de la pierre et m'a rempli de joie: *Vox columbæ in petra exaltavit me;* et ailleurs: Il a établi mes pieds sur la pierre: *Statuit supra petram pedes meos.* Le sage bâtit sa maison sur la pierre, parce que là il ne redoute ni les injures des vents, ni l'inondation des eaux. Qu'y a-t-il de bon qu'on ne

[1] In Cantica, Serm., LXI, 3.

trouve sur la pierre? Elevé sur la pierre, je suis en sûreté, je m'y tiens en assurance, je ne redoute point l'ennemi, je n'appréhende aucun accident fâcheux, parce que je suis élevé au dessus de la terre. Car quoi de plus incertain, quoi de plus caduc que toutes les choses terrestres? Que notre conversation soit dans le ciel, et nous ne craindrons ni de tomber, ni d'être renversés. C'est dans le Ciel qu'est la pierre, et c'est sur cette pierre seule que l'on trouve la fermeté et l'assurance. La pierre est le refuge des hérissons.

Où peut-il en effet y avoir un asile sûr et tranquille à notre faiblesse, si ce n'est dans les blessures du Sauveur? Lorsque j'ai le bonheur de m'y réfugier, j'y habite avec d'autant plus de sécurité, que je sais qu'il est plus puissant pour me sauver. Le monde frémit, mon corps me persécute, le diable me tend des embûches je ne tombe pas, parce que je suis établi sur la pierre ferme. J'ai commis un grand péché, ma conscience en est troublée, mais je ne me désespère pas, parce que je me souviens des blessures de mon Sauveur. Car il a été blessé à cause de mon iniquité. Y a-t-il quelque chose si près de la mort, que la mort de Jésus-Christ n'en puisse délivrer? Non, il n'y a pas de maladie, quelque maligne qu'on la suppose, qui soit capable de m'épouvanter, tant que je conserverai le souvenir d'un remède aussi puissant et aussi efficace. Il était donc bien dans l'erreur celui qui a dit: Mon iniquité est trop grande pour que j'en puisse obtenir le pardon. Pour moi je vais puiser dans les entrailles de mon Sauveur pour suppléer à ce qui me manque, parce qu'elles sont abondantes en miséricordes, et qu'il ne manque pas d'ouvertures par lesquelles elles se puissent répandre. Ils ont percé ses mains et ses pieds, et son côté a été ouvert d'un coup de lance, et par ses fentes mystérieuses il m'est permis de sucer le miel de la pierre, et l'huile d'un cailloux très-dur: c'est-à-dire, de voir et de goûter combien le Seigneur est doux. Il méditait des pensées de paix, et je n'en savais rien. Qui a jamais connu les pensées du Seigneur, et qui est jamais entré en conseil avec lui? Mais le fer qui a percé la chair du Sauveur y a pénétré pour moi, afin que je voie les voluptés du Seigneur. Qu'y a-t-il que je ne puisse voir par cette ouverture? Le fer me crie, la blessure me crie, que Dieu est vraiment dans le Christ, qu'il y opère avec lui la réconciliation du monde. Le fer a traversé son ame, et il s'est approché de son cœur, pour qu'il apprenne à compatir à mes infirmités. Le grand secret de son cœur est à découvert par l'ouverture de son corps. Le grand mystère de sa bonté paraît au grand jour, on découvre les entrailles de la miséricorde de notre Dieu avec

lesquelles il est descendu des cieux pour nous visiter. Que peut-on voir autre chose par des blessures que des entrailles? et par où pouvons-nous voir plus clairement que par vos blessures, Seigneur, que vous êtes plein de bontés et de douceurs et abondant en miséricordes? Y eut-il jamais une charité pareille à celle de donner sa vie pour des criminels dévoués à la mort et condamnés à des supplices éternels? Que l'abondance de votre douceur est grande envers des malheureux qui se perdent! Pourquoi, Seigneur, donner ainsi les choses saintes aux chiens et les perles aux pourceaux? Pour nous à qui le Seigneur a révélé les secrets de son amour par son esprit, nous qu'il a introduits dans son sanctuaire par l'ouverture de ses plaies sacrées, quelle affluence de consolations, quelle plénitude de graces, quelle perfection de vertus ne pouvons-nous pas y puiser? J'irai donc dans ces celliers remplis, et pour obéir à ce que me dit le Prophète, j'abandonnerai les villes pour habiter sur la pierre. Je serai comme une colombe qui fait son nid à l'entrée d'un trou. Je demeurerai dans les ouvertures de la pierre. Je ne crains pas d'être rejeté par celui qui m'appelle et m'invite à y entrer. Entrez, me dit-il, dans la pierre, cachez-vous dans ce trou, vous y serez à l'abri de la colère du Seigneur, et vous n'aurez rien à redouter de la gloire de sa majesté. Peut-on douter que l'Esprit saint, par ces paroles, ne montre à l'ame encore faible et impuissante une retraite profonde où elle puisse se cacher, jusqu'à ce que, guérie et fortifiée, elle puisse elle-même, par la force de son ame et sa pureté, se creuser une fosse dans la pierre par où elle parvienne jusque dans l'intérieur du Verbe? Et si par cette fosse nous entendons ce qu'a entendu celui qui dit: Ils ont creusé mes mains et mes pieds, il ne faut point douter que l'ame blessée qui y demeurera ne reçoive promptement la santé; car qu'y a-t-il de plus efficace pour guérir les blessures de la conscience et purifier l'ame, que la méditation assidue des plaies de Jésus-Christ? (Saint Bernard.)

Péroraison.

Ravis à la vue des formes aimables que nous présente le cœur sacré de Jésus, et des merveilles dont il a été la source féconde pour notre avantage spirituel, que nous reste-t-il à faire, mes frères, sinon de l'adorer et de nous y dévouer? Le cœur de Jésus est le cœur d'un Dieu: c'est le symbole le plus expressif de son amour pour les hommes; c'est lui qui nous a sauvés, qui nous a instruits,

qui nous a édifiés, qui nous a fourni tous les moyens qui nous sont nécessaires pour nous tenir bien avec la Divinité. Le cœur de Jésus est le trône de l'amour, l'océan de la miséricorde, la source de toutes les graces : c'est le plus parfait et le plus accompli de tous les ouvrages de Dieu, le plus cher et le plus digne objet de ses complaisances, l'holocauste qui lui est le plus agréable; c'est le plus tendre et le plus aimable de tous les cœurs : il captive sans cesse par de nouveaux bienfaits ; à tous momens il s'abaisse sur nos autels pour nous y servir de médiateur; sans cesse il parle en notre faveur à celui qui est notre créateur, notre conservateur et qui doit être notre souverain bien. Aimons un cœur si aimant et si bon : il nous a fait et nous fait encore le plus grand bien qu'on puisse nous faire. La dévotion au Sacré-Cœur est intéressante pour des cœurs sensibles. Tout nous y porte à aimer ardemment celui qui nous a aimés le premier d'un amour excessif, à nous unir à ces Esprits bienheureux qui l'adorent dans le ciel, et aux fidèles qui l'honorent sur la terre. Sous le symbole le plus naturel, le plus attendrissant, le plus expressif, nous honorons dans le cœur de Jésus l'amour même immolé pour nous, et s'unissant à nous dans le sacrement ineffable. Pressons-nous en foule auprès de son trône pour y trouver grace et miséricorde. Portés sur les ailes de l'espérance, précipitons-nous donc dans cet adorable sanctuaire ; entrons dans cette vraie arche du Testament et du salut; plongeons-nous avec un saint respect dans cet océan d'amour, demeurons-y à jamais pour en puiser tous les secours qui nous sont nécessaires pour assurer notre bonheur de ce monde et celui de l'autre. (L'abbé Rambert.)

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

ASCENSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

PENTECOTE.

SAINTE TRINITÉ.

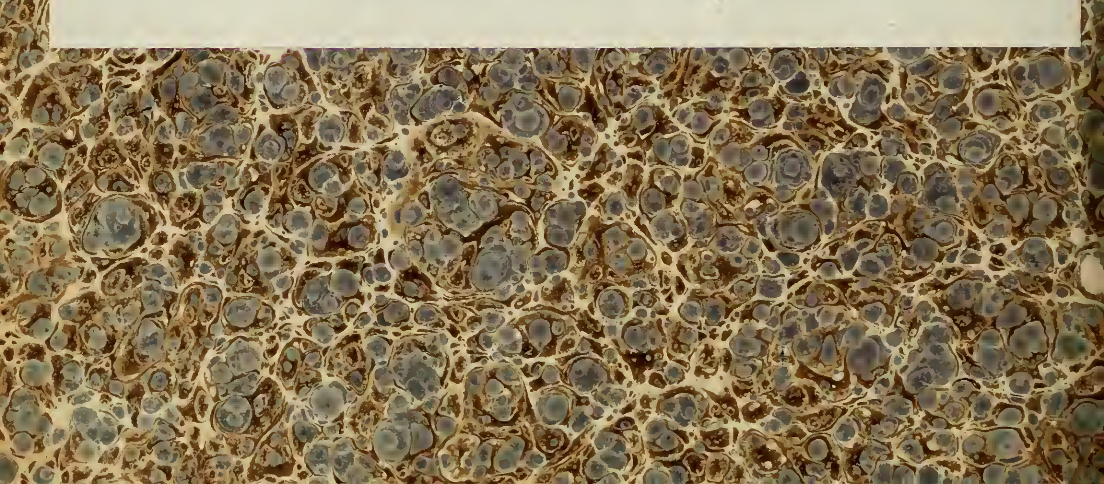
EUCHARISTIE,

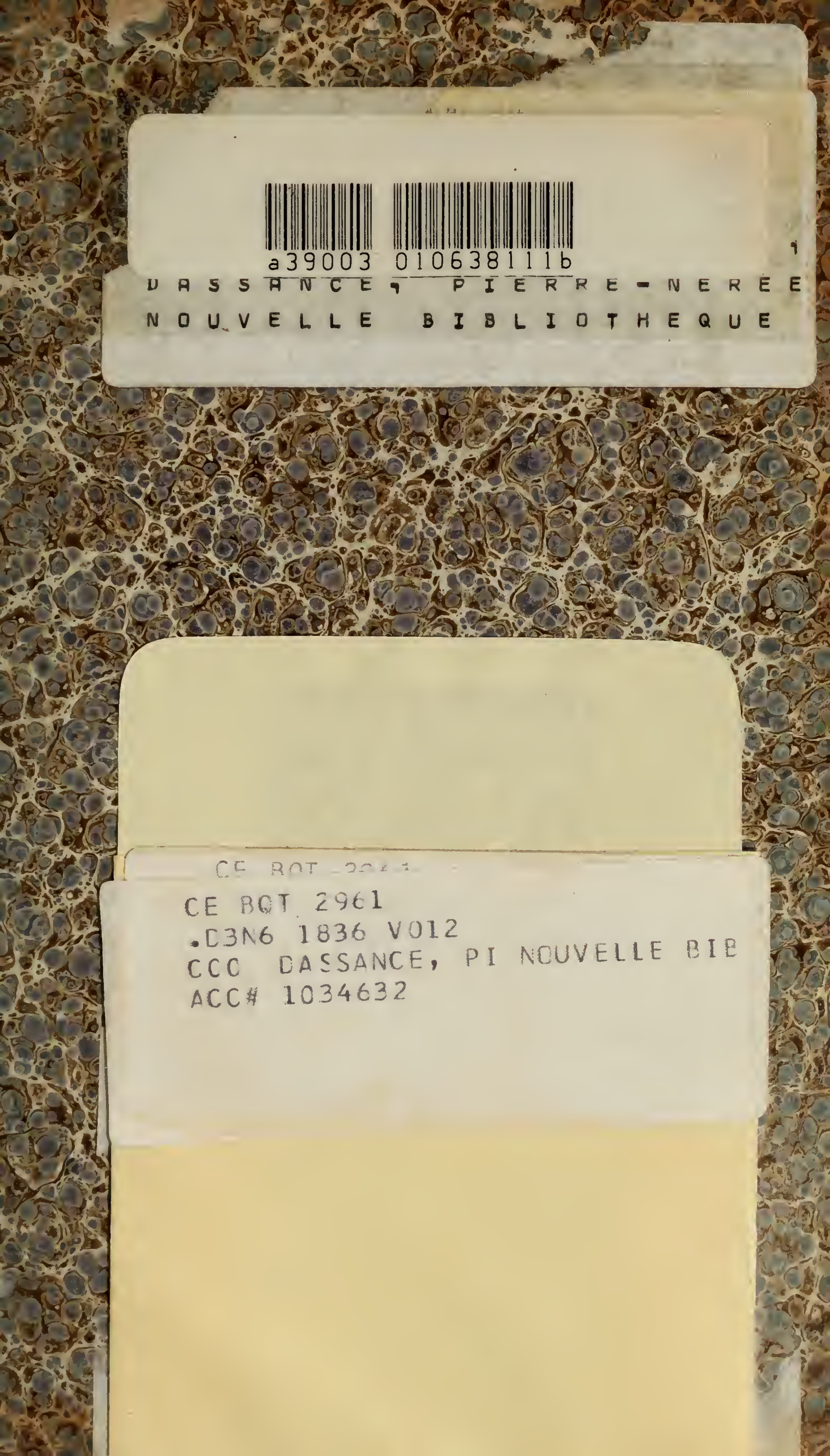
EN TANT QUE SACRIFICE, ET FÊTE DU SAINT-SACREMENT.

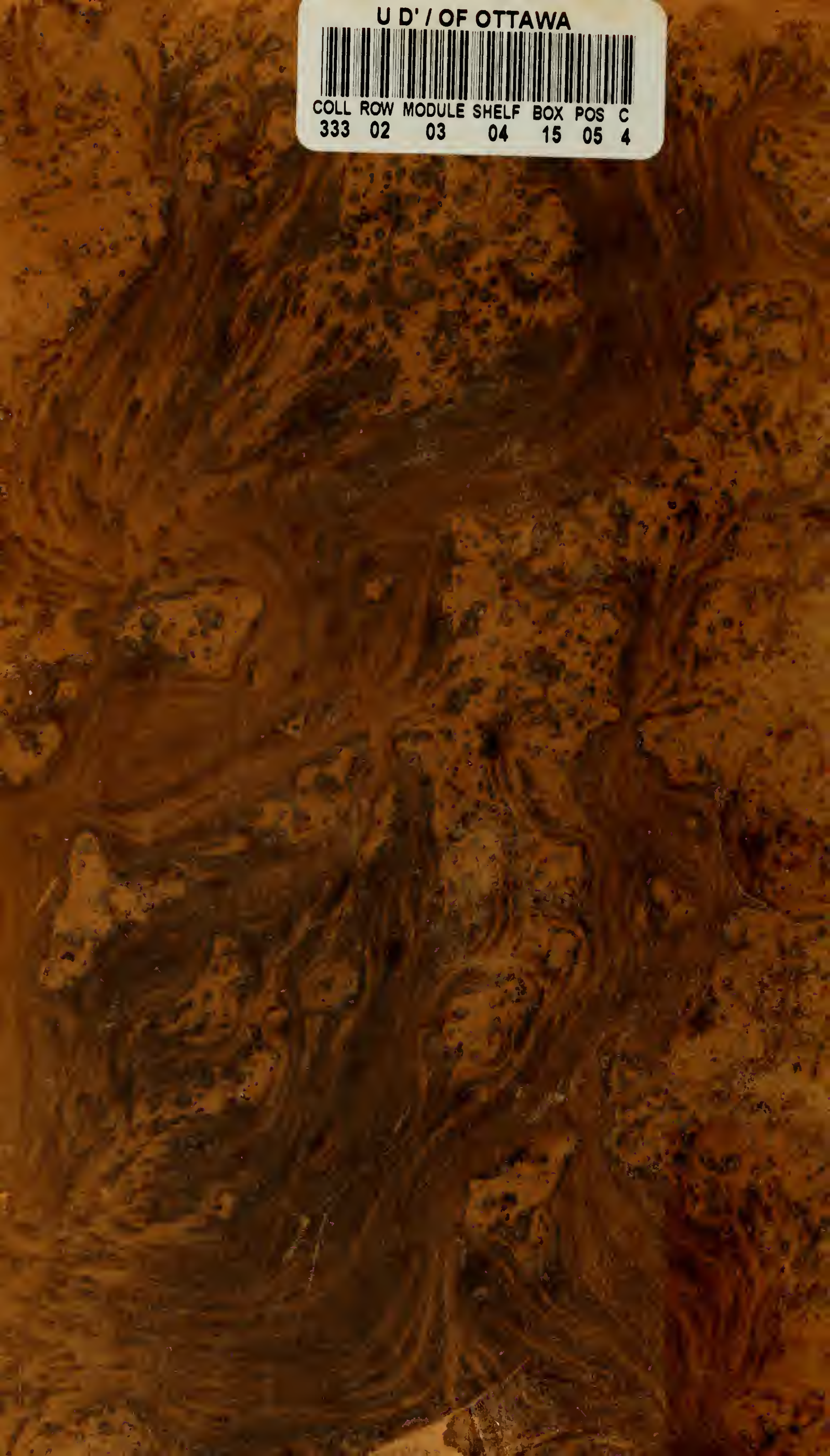
LE SACRÉ-COEUR DE JÉSUS.

FIN DE LA TABLE.








U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 04 15 05 4